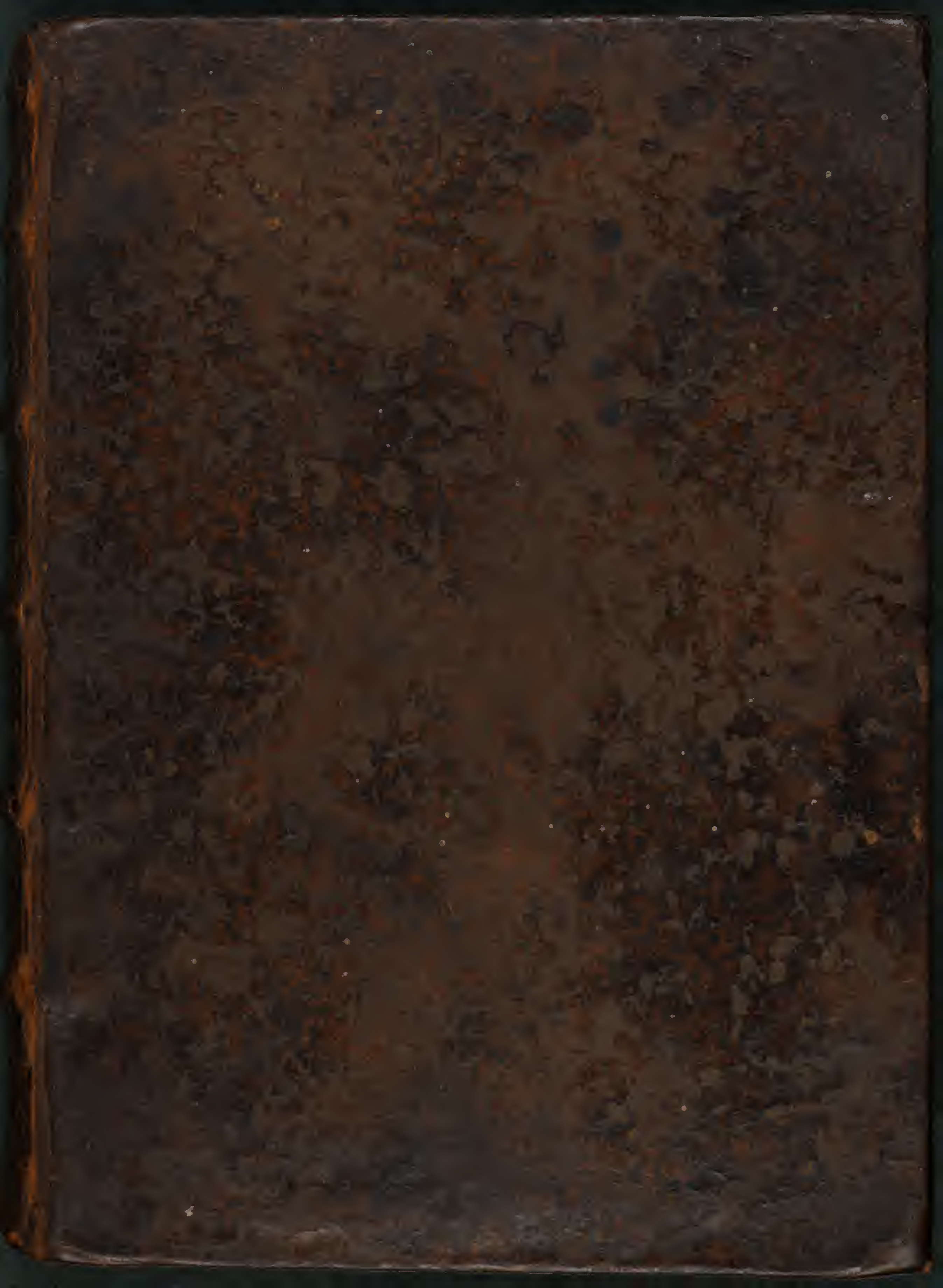
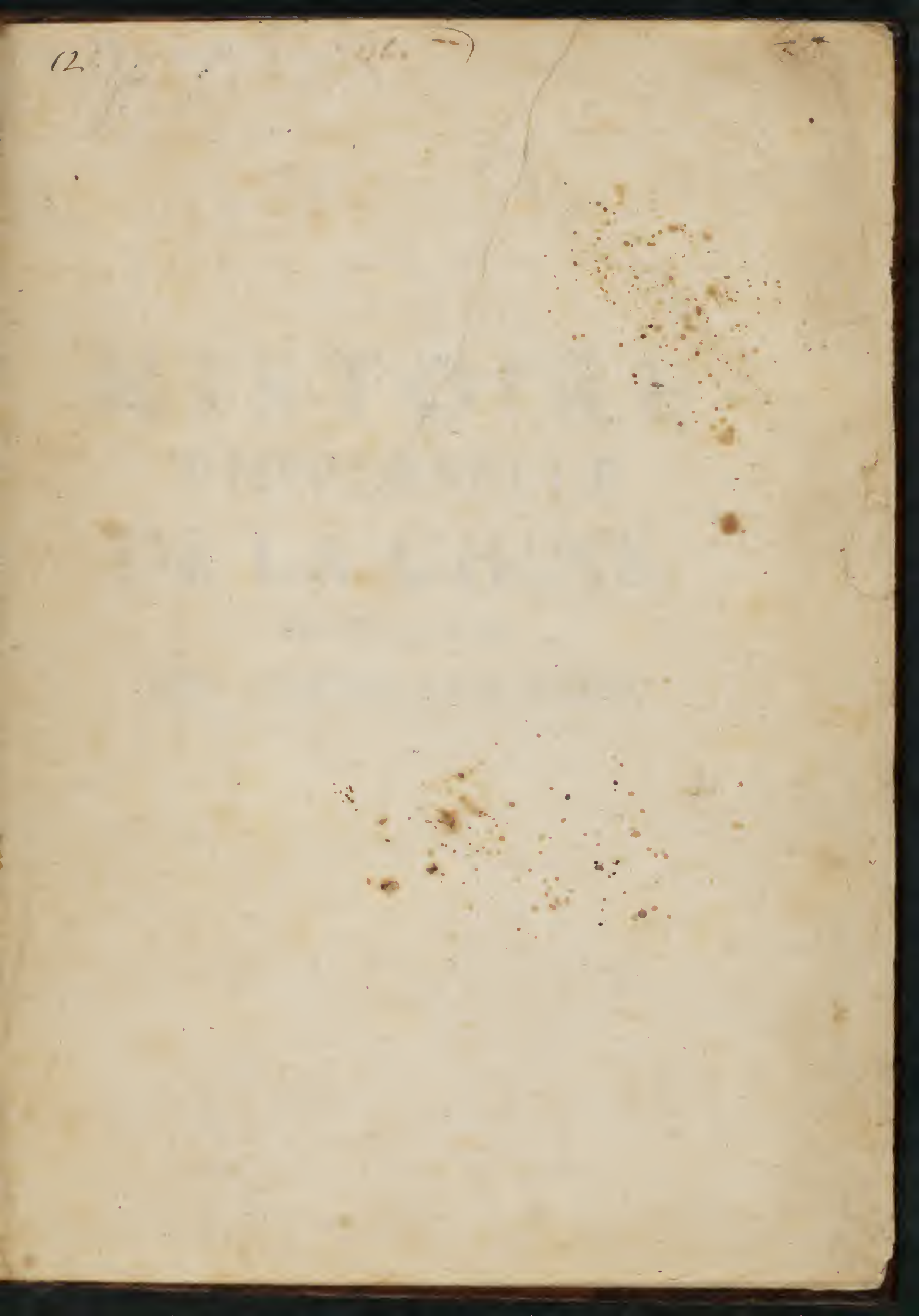


SEMEDO, ALVARO, S. J., 1585-1658.

18686


12

HISTOIRE VNIVERSELLE DE LA CHINE,

DIVISÉE

EN TROIS PARTIES.

HISTOIRE VNIVERSELLE DE LA CHINE,

Par le P. ALVAREZ SEMEDO, Portugais.

Auec l'Histoire de la Guerre des Tartares, contenant les reuolutions arriuées en ce grand Royaume, depuis quarante ans: Par le P. MARTIN MARTINI.

Traduites nouuellement en François.



A LYON,

Chez HIEROSME PROST, ruë Merciere, au vase d'or.

ET SE VENDENT A PARIS,

Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, ruë S. Iaques, aux Cicognes,

M. DC. LXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSIEVR MONSIEVR IAQVES GAYOT, CONSEILLER DV ROY AV PRESIDIAL DE LYON.



ONSIEVR

Dans l'impatience où i'estois de vous donner des témoignages publics du respect & de l'estime que i'ay pour Vôtre

 Personne,

Perſonne, l'impreſſion de ce Livre, que ie prens la liberté de vous offrir eſt venuë fort à propos, & dans vne conjoncture tout à fait fauorable. En vous le dediant, MONSIEVR, *ie ne luy cherche pas vne protection pour le mettre à couuert de l'envie, & pour le faire mieux receuoir du public, parce que ie ſçay que s'il n'a pas cela de luy-meſme, ce ſeroit faire tort à vôtre merite, que de le vouloir rendre garant du peu de cas que l'on en feroit, puiſque cette maligne inclination de cenſurer les Ouvrages d'autruy, n'a pas épargné les Livres qui ont eu pour frontiſpice les noms des plus illuſtres Protecteurs. Ie ne vous le dedie pas non plus,* MONSIEVR, *afin de trouuer occaſion de faire le Panegyrique de vos Vertus dans vne Epiſtre liminaire: car outre que Vôtre modeſtie ne me le voudroit pas permettre, que pourrois-ie dire que tout le Monde ne ſçeut mieux que moy? Apres que i'aurois parlé de toutes Vos belles qualitez, pourrois-ie vanter l'Amour que vous avez pour la Iuſtice, à des gens qui ne l'euſſent pas reſſentie, ou qui ne l'euſſent pas appriſe de ceux qui l'ont favorablement éprouuée, ſoit dans le fameux Preſidial de cette Ville, où la Iuſtice & la verité combatuës Vous trouvent toûjours*

jours si favorable, soit ailleurs, où vous auez si fortement, & si heureusement parlé pour elles? Non, MONSIEVR, *ce n'est pas dans les bornes d'vne Epistre que ie pretens renfermer les Eloges que meritent vos Vertus, parceque ie sçay que cela reußiroit mal entre mes mains, non plus que celles de Vôtre illustre famille, dont la Iustice, l'integrité, la prudence & la generosité peuuent estre dites les vertus domestiques. Ie me contenteray,* MONSIEVR, *ou plûtost ie seray entierement satisfait, si cette genereuse bonté qui fait du bien à tout le Monde, iuge auantageusement de mon intention; & si elle reçoit ce premier Liure que ie donne au public, beaucoup plus ample que celuy qui a déja paru, comme vn gage asßuré de la paßion, & du respect auec lequel ie suis & seray à iamais:*

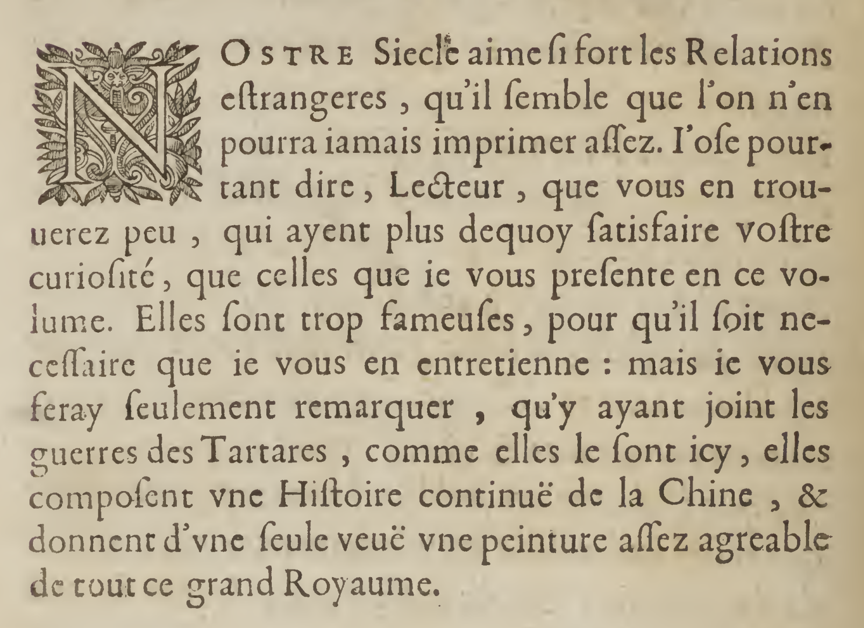
MONSIEVR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïssant seruiteur,
HIEROSME PROST.

AV



AV LECTEVR.



NOSTRE Siecle aime ſi fort les Relations eſtrangeres, qu'il ſemble que l'on n'en pourra iamais imprimer aſſez. I'oſe pourtant dire, Lecteur, que vous en trouuerez peu, qui ayent plus dequoy ſatisfaire voſtre curioſité, que celles que ie vous preſente en ce volume. Elles ſont trop fameuſes, pour qu'il ſoit neceſſaire que ie vous en entretienne : mais ie vous feray ſeulement remarquer, qu'y ayant joint les guerres des Tartares, comme elles le ſont icy, elles compoſent vne Hiſtoire continuë de la Chine, & donnent d'vne ſeule veuë vne peinture aſſez agreable de tout ce grand Royaume.



TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN L'HISTOIRE vniuerſelle de la Chine.

Par le P. ALVAREZ SEMEDO.

PREMIERE PARTIE.

Contenant l'Eſtat Temporel de la Chine.

ẽ XIV.

SECONDE PARTIE.

Contenant l'Estat Spirituel de la Chine.

XI. De

TROISIESME PARTIE.



HISTOIRE DE LA CHINE.

PREMIERE PARTIE.

DE L'ESTAT TEMPOREL.

CHAPITRE PREMIER.

Du Royaume en general.



LA CHINE en ce qu'elle contient de principal, eſt vne grande eſtenduë de terre jointe & continuë ſans auoir rien, qui la partage: & qui dans l'eſpace de dix-neuf degrés, qu'on compte depuis l'Iſle de Haynam aſſez voiſine de terre ferme ſous le vingt-quatriéme degré du Pole, iuſques au quarante-troiſiéme tirant vers l'Orient, embraſſe vn circuit d'autant plus vaſte, que ſes extremitez s'eſtendent ſans aucune proportion, & forment diuers contours, qui renferment dans cette enceinte vn ſeul Royaume auſſi grand que l'Europe: outre pluſieurs petites Iſles qu'on void du coſté du Couchant, ſi proches les vnes des autres, qu'elles ſemblent eſtre iointes, & ne faire qu'vn corps.

Cette Monarchie eſt diuiſée en quinze Prouinces; chacune

desquelles peut passer pour vn grand Royaume, comme elles estoient anciennement sous des Roys particuliers. Des neuf qu'ils appellent les Meridionales, la plus grande partie est entre-coupée de riuieres si grosses & si larges, qu'en des endroits il est impossible de porter la veuë d'vn bord à l'autre, & qu'ailleurs on a bien de la peine à discerner ce qui paroît sur les riuages. Toutes sont nauigables, & le nombre des vaisseaux qui les couurent, est si prodigieux, qu'on ne sçauroit croire ce qu'on en pourroit dire auec verité. Ie dis seulement qu'elles surpassent en cela toutes les autres riuieres du monde. Ie me souuiens d'auoir demeuré huict iours entiers sur vn des plus petits bras du fleuue de Nanquim, auant que de pouuoir passer à Hancheu, tant la foule estoit grande, & d'auoir compté en moins d'vne heure d'horloge trois cens batteaux, de ceux-là seulement qui tenoient à l'encontre de nous. Ce que i'admire le plus c'est qu'en estant vn si grand nombre, ils sont si propres & si bien adiustez, si magnifiquement couuerts & si agreables pour la diuersité des peintures, qu'on diroit qu'ils sont plustost faits pour le diuertissement, que pour l'vsage du commerce.

La façon qu'on y garde, est remarquable, dautant que les bateliers sont separez de l'appartement des passagers, qui peuuent se promener par le dehors tout autour du vaisseau sur des galeries sans estre aucunement incommodez de ceux du dedans. En quoy les habitans de la Prouince d'Hanceo ont vn auantage particulier, que les autres n'ont point.

Les six Prouinces plus septentrionales, comme elles sont dans vne mesme éleuation de Pole que nous, elles ont aussi plus de raport auec nostre climat, & comme elles sont moins humides que les autres, elles sont aussi plus saines; quoy que generalement on iouïsse par tout d'vne heureuse & longue vie, & qu'on trouue plusieurs vieillars vigoureux & robustes.

Mais pour dire quelque chose en particulier de ce Royaume: il est si habité, que non seulement les villages, mais aussi les villes se regardent l'vne l'autre, & mesme se touchent en quelques endroits, où les riuieres sont plus frequentes. Ils ont quatre differentes sortes d'habitations communes, à sçauoir des grandes ci-

tez qu'ils appellent *Fu*;des moindres qu'ils nomment *Ceu*; dont certains Autheurs ont parlé diuersement : des Bourgs nommez *Hien*,& des Chasteaux appellez *Cin* , sans compter les villages & les hameaux qui sont presque sans nombre. La garde s'y fait sur les murailles,mesme dans le cœur du Royaume, tout le long de la nuit,qui se partage au son de la cloche,en quatre veilles, comme il se pratique communement ailleurs en temps de guerre; donnant pour raison de cette defiance,qu'vn danger pouuant suruenir à vne heure qu'on pense le moins, il est bon de se tenir toûjours sur ses gardes,puisque l'experience nous apprend, que toutes nos pertes inopinées ne prouiennent que d'vne trop grande confiance. Il y a pour cét effet des corps-de-gardes establis dans les places publiques , & des sentinelles posées par les ruës , auec tant d'ordre & de discipline,que si on les surpred̃ endormies,hors de leur poste,ou lentes à respondre , elles sont condamnées à receuoir des bastonnades,qui se payent sur le champ,sans autre forme de procez.Les portes des villes se ferment exactemẽt tous les soirs, & ne s'ouurent iamais la nuit pour quelque occasion que ce soit,auant que d'estre pleinement éclaircis du succez.L'an 1634. ie me rencontray dans la ville de Kiamsi , où trente voleurs auoient forcé leurs prisons,& ayant chassé,battu,& tué leurs gardes, s'estoient mis en liberté. La chose fut incontinent sceuë, les portes demeurerent sans estre ouuertes tout le long du iour, suiuant leur coustume inuiolable , & les criminels furent pris auant la nuit , sans s'estre pû cacher dans vne si grande ville.

Vne marque que ce Royaume est merueilleusement peuplé, est qu'apres y auoir demeuré vingt-deux ans , ie me suis autant estonné du prodigieux nombre de peuple,qu'au premier iour:& à ne point mentir la verité surpasse de beaucoup les amplifications qu'on pourroit faire : puisque non seulement on est pressé & choqué par les rencontres dans les villes , dans les bourgs , & dans les places publiques , mais encore on trouue tant de monde sur les chemins , qu'on diroit que c'est vne assemblée , qui va aux nopces , ou à quelque solemnité. S'il faut s'en rapporter au liure des registres , où l'on tient le roole du menu peuple , sans comprendre les femmes, les enfans, les eunuques, les gens de lettres,

& ceux qui ſont profeſſion des armes, dont le nombre eſt preſque infiny, il s'en eſt compté pour vne fois iuſques à cinquante-huict millions cinquante-cinq mille, cent quatre vingt.

Les maiſons, où ils font leur demeure, ne ſont pas ſi ſuperbes, ny tant de durée que les noſtres : mais en reuanche elles ſont plus commodes pour les appartemens des chambres, & plus recreatiues pour les embelliſſemens d'vn excellent vernis, dont ils ſe ſeruent, nommé *Charam*, & de pluſieurs belles peintures. Ce n'eſt pas leur façon de les éleuer bien haut, ſe perſuadans que les baſſes ſont plus commodes, tant pour l'habitation, que pour les ſeruices. Les plus curieux ont des baſſe-cours & des entrées pleines de fleurs & d'arbriſſeaux, & meſme d'arbres fruitiers en quelques endroits tirant vers le Nord. S'ils ont aſſez de place, ils y plantent de grands arbres : ils dreſſent des montagnes artificielles auec des rochers qu'ils font apporter de bien loing, ils nourriſſent des oyſeaux, comme des Gruës, des Cygnes, & d'autres les plus agreables ; ils entretiennent des beſtes fauues, comme des Cerfs & des Daims; ils pratiquent des viuiers, où les poiſſons ſe lançans comme des fléches, font luire leurs eſcailles dorées aux rayons du ſoleil, & inuentent pluſieurs autres choſes plaiſantes & curieuſes.

Pour leur façon de baſtir, ils commencent par le toit, éleuans la couuerture fort proprement ſur des colomnes de bois, qui ſont d'autant plus eſtimées qu'elles ſont plus groſſes ; & puis ils font les murailles de brique, ou de ſemblables materiaux. Il eſt vray, qu'à ce qu'on dit, leurs edifices eſtoient autrefois merueilleuſement proportionnez, ſuiuant les regles de l'art, qui ſe voyent encore dans leurs eſcrits, mais qu'ils n'obſeruent qu'aux Palais des Roys, & aux baſtimens publics, comme aux Tours des murailles des villes, qui ſont de diuerſes figures, rondes, quarrées, & à huit faces auec des eſcaliers à vis & à reſſorts, & des baluſtrades par le dehors.

Ils ſont d'ailleurs magnifiques & curieux en meubles; ſe ſeruans pour l'ordinaire de ce vernis, nommé *Charam*, dont i'ay parlé, qu'ils tirent d'vne certaine eſpece d'arbres, qui naiſſent en leur pays, & aux lieux circonuoiſins : & certes l'inuention en eſt excel-

lente

lente, tant pour ſa matiere, qu'on peut remarqner aux ouurages qui ſe font à la Chine, & qu'on porte en Europe; comme pour la facilité de l'appliquer, ſoit qu'on vueille faire des choſes neûues, ou rendre aux vieilles leur premiere beauté.

Quant à la bonté du pays, comme le Royaume eſt d'vne grande eſtenduë, & ſitué ſous diuers climats, il produit vne telle diuerſité de fruits, qu'il ſemble que la nature a voulu mettre en vn, ce qu'elle a diſtribué par tous les endroits du monde. Car il recueille au dedans de ſes portes toutes les choſes qui ſont abſolument neceſſaires à la vie humaine, & meſme il en a pour l'vſage des plaiſirs en abondance: d'où vient qu'il n'eſt point contraint par la neceſſité de recourir aux eſtrangers, & de mendier d'eux; puis qu'il peut même enrichir de ſes precieux reſtes, ſes voiſins, & les peuples éloignez, qui ſont bien aiſes de les receuoir & de s'en ſeruir. Sa plus ordinaire nourriture eſt celle de tous les hommes, à ſçauoir le froment & le riz; celuy-cy eſtant plus commun dans vn païs, & celuy-là dans l'autre. La Chine neantmoins eſt ſi fertile en tous les deux, que le *Pico*, qui eſt vne meſure contenant vingt-cinq liures de noſtre poids, ne vaut communément que cinq reales, & c'eſt cherté quand il ſe vend ſept & demie.

Aux Prouinces Septentrionales, on mange du pain de froment, d'orge & de maiz: & on ne ſe ſert de riz que rarement, comme en Europe: qu'on reſerue pour les païs du midy: leſquels quoy-qu'ils recueillent auſſi quantité de froment, ne s'en ſeruent qu'auec la meſme moderation, que nous rapportons pour l'vſage du riz & des autres ſortes de fruits. Les legumes de differentes eſpeces ſont le ſoulagement ordinaire des pauures, & la paſture commune des cheuaux, qui les mangent au lieu d'orge. Le commun peuple ſe ſert d'herbes toute l'année, non ſeulement pour nourriture, mais encore pour remede de ſa ſanté. Ils n'ont ny endiues ny chardons, mais ils ont bien d'autres herbes, qui nous manquent.

Ils abondent en chair, meſme aux plus petits lieux, dont la plus commune eſt celle de pourceau: pour celle de bœuf, ils en tirent tous les os auant que de la mettre en vente. Il eſt vray qu'ils ont peu de gibier, d'autant qu'ils ne ſe plaiſent pas à la chaſſe,

qui est neantmoins vn des plus agreables diuertissemens de la vie, principalement celle des Sangliers, des Cerfs, des Daims & des Lieures, plûtost que celle des Lapins. Mais ils ont aussi dauantage d'oiseaux que nous, d'autant qu'ils ont tous ceux que nous auons, & plusieurs autres qui nous sont inconnus : par exemple ils ont deux sortes de perdrix, dont les vnes ne sont point differentes des nostres, si ce n'est pour le chant, au contraire de leurs Rossignols, qui sont beaucoup plus gros que les nostres, & neantmoins ils en retiennent & la voix & le chant. Les autres qu'ils estiment dauantage, pour ce qu'elles sont plus agreables à la veuë & au goust, ne se voyent point dans nos campagnes. Les oyseaux que nous voyons depeints sur leurs ouvrages, qu'on transporte en Europe sont presque tous de cette sorte ; quoy que l'art surmonte toûjours la nature, ou l'altere en quelque chose. De là vient que les Chinois sont merueilleusement instruits à appriuoiser toutes sortes d'oyseaux, qu'ils nourrissent dans leurs maisons. Les oyes paissent à troupes dans les champs, & ce qu'on raconte, qu'ils couuent les œufs par industrie, est veritable, sur tout au Printemps, quand ils n'ont pas besoin de la mere pour les couuer.

Les bestes farouches, comme les Tigres & les Loups, sont assez frequens par tout le Royaume sans estre dommageables. Les Elephans qu'on nourrit à la Cour, viennent d'ailleurs. Pour les animaux domestiques, soit pour porter la charge, soit pour labourer les terres, nous n'en auons aucun qu'ils n'ayent pareillement, & ils se seruent des bœufs au labourage, comme nous, mais non pas pour porter la charge, comme font les Indiens. Aux païs qui tirent plus vers le midy, les Bufles supportent la plus grande partie du trauail, non qu'il n'y ait des cheuaux en quantité, mais qui n'ont ny force ny courage. Les carrosses y estoient autrefois en vsage : ils les quitterent, quand l'Italie & l'Espagne les prit enuiron l'an 1546. & comme ils virent que les chaises estoient de moindre despense, plus modestes & plus commodes que les carrosses, ils commencerent à s'en seruir : & aujourd'huy ils ne se seruent presque dans leurs voyages, que de litieres à mulets, ou de chaises portées par quatre, par six, ou par huict hommes, suiuant

uant la condition des personnes. Les chaises qu'on porte par la ville sont semblables aux nostres, excepté celles des femmes qui sont plus grandes, plus aisées & mieux façonnées & qui se portent diuersement. Et pource que l'abord de toutes sortes de personne est tres-grand à Nanquim & à Pekim, il y a pour ce sujet dans les places publiques plusieurs jumens bien harnachées auec leurs selles & leurs brides pour ceux qui veulent marcher par la ville plus doucement & à moins de frais.

Le poisson est fort rare aux Prouinces Septentrionales, si ce n'est à la Cour, où iamais rien ne manque : la cause en est, qu'il y a peu de riuieres, & qu'il faut l'apporter sec, & tout apresté diuersement des Prouinces du midy, où les riuieres, les lacs & les estangs sont plus frequens, pour estre plus voisines des costes de la Mer. On vient tous les ans y pescher dans la riuiere de Nanquim pour la table du Roy, & il est defendu sous de griefues peines, à toutes sortes de personnes de prendre aucune piece de celles qui sont mises en reserue, iusqu'à ce que le nombre qu'on demande, soit entierement parfait. Le voyage est de cinquante ou soixante iournées, neantmoins le poisson se conduit frais, sans estre salé par le moyen des appas, & des morceaux de viande qu'on leur donne de temps en temps. A la verité leurs truites ne valent pas les nostres, mais en recompense leurs esturgeons sont meilleurs, lesquels bien qu'ils soient fort prisez, ne se vendent pas plus de six blancs ou de trois sols la liure. On peut iuger de là le bon marché des autres choses.

Pour le regard des fruits, on ne fait point de cas des cerises ny des meures, à cause qu'elles n'ont aucun goust. Ceux de l'Europe y viennent presque tous, quoy qu'ils ne soient ny pareils en quantité, ny semblables en qualité, si ce n'est les Oranges de Canton, qu'on peut iustement appeller les Reynes de nos Oranges, & qui sont prises par quelques-vns pour de vrays muscats sous la figure & la couleur d'Oranges.

Les Prouinces du Midy produisent les meilleurs fruits de l'Inde, singulierement celle de Canton, qui porte les Ananes, les Manghes, les Bananes, les Giaches & les Giambes, comme ils les nomment, & d'autres d'vne bonté particuliere, qui leur sont

propres,

propres, telś que sont ceux que les Portugais appellent Licies, & les Chinois *Lici*,dont la peau est jaune comme de l'or, & qui par consequent, rendent les arbres merueilleusement beaux, quand ils sont à leur maturité. Ces fruits ressemblent proprement à des prunes, & ont la figure d'vn cœur;& quand l'escorce en est tombée, qui n'est que contigue, ils paroissent comme des perles, plaisans à la veuë, & encore plus agreables au goust.

Ils en ont d'autres que nous nommons Longans,& eux *lumyen*, c'est à dire œil de Dragon, de la forme & de la grosseur d'vne noix, excepté que le noyau en est beaucoup plus petit, & l'os doux & salutaire. On les trouue à Canton & à Fokien.

Il en croît d'vne certaine espece par tout le Royaume qu'ils nomment en leur langue *Suzu*; Les Portugais leur ont donné le nom de figues rouges, quoy qu'effectiuement elles n'en ayent ny la couleur, ny la forme, ny le goust mesme. Car la couleur en est rouge au dehors, & dorée au dedans : la forme en est à peu pres, comme nos oranges, les vnes plus grosses, les autres plus petites, comme il est autrement impossible dans vne telle diuersité : leur escorce est extremément deliée, & d'vn goust le plus delicat qui soit au monde : leur semence est semblable à des amandes pelées: les meilleures se cueillent aux pays froids, à sçauoir aux Prouinces de Honan, Xiansi, Xensi, & Xantura,où il en vient des plus excellentes,& en plus grande quantité qu'en tout autre lieu. Aussi en font ils seicher suffisamment pour fournir tout le Royaume, qui valent beaucoup mieux que nos figues seiches, auec lesquelles elles ont quelque rapport.

La Prouince de Hanchu produit vn fruit particulier nommé *Iammai*, par ceux du pays, gros comme vne prune,tout rond, de la couleur & du goust d'vne meure, quoy que l'arbre soit tout à fait different du meurier.

On ne cueille des pesches,qu'en la Prouince de Xensi, qui sont d'vne grosseur prodigieuse; les vnes rouges au dehors, & au dedans : les autres jaunes, semblables aux nostres pour la figure & pour le goust.

Les melons viennent par tout, mais ie peus dire que les meilleurs ne valent pas nos bons : il n'en est pas de mesme de leurs

concombres & citroüilles, qui ſurpaſſent les noſtres en nombre & en bonté.

Les raiſins ne meuriſſent pas facilement par tout, & ne viennent qu'en treilles, excepté en la Prouince de Xenſi, où il s'en cueille vne grande quantité, qu'on ſéche au Soleil, & au feu: car le vin ſe fait d'orge & de riz aux pays Septentrionaux; ou de pommes & de riz en quelques endroits du midy: bien que ce ne ſoit pas du riz ordinaire; mais d'vne certaine eſpece qui ne ſert qu'à faire de la boiſſon.

La matiere dont ils font le vinaigre, eſt la meſme que du vin; on en fait auſſi de mil aux Prouinces Occidentales, qui eſt fort, & de bon gouſt.

Le vin commun ne laiſſe pas d'enyvrer, quoy qu'il n'ait ny force ny reſiſtance, & qui ſe garde peu. On le fait en toutes les ſaiſons de l'année, mais le meilleur eſt celuy de l'hyver: on peut dire qu'il eſt vn agreable objet à tous les ſens, puiſqu'il recrée la veuë par ſa couleur, qu'il plaiſt à l'odorat par ſon odeur, & qu'il eſt agreable à la bouche par ſa douceur: d'où vient auſſi qu'en toutes ces conſiderations il ſert d'vn puiſſant motif aux yvrognes pour s'enyvrer, d'autant plus aiſément, que ce vice n'eſt point honteux ny remarquable parmy les Chinois, qui boiuent toûjours chaud en quelque ſaiſon que ce ſoit, en Eſté auſſi bien qu'en Hyver.

Ce peuple fait vn eſtime particuliere des fleurs, & pour dire vray, ils en ont de belles à perfection, de celles que nous auons & d'autres differentes. Leurs giroflées ſont muſquées ſans aucun artifice. Ils prennent de grands ſoins, pour conſeruer des fleurs dans leurs jardins, tout le long de l'année. Ils en ont quelques vnes & bien particulieres, qui ſurmontent les loix communes de la nature, & ſemblent eſtre affranchies du tribut ordinaire d'vne courte vie, que les autres ſont contraintes de payer à la rigueur des Hyvers. Car lors que ces plantes n'ont plus d'humeur pour entretenir leurs feuilles, & que le froid les a deſpoüillées de leur verdure, on met leurs fleurs les plus ſoüefves dans la neige, ou dans la glace pour les faire reuiure. Ceux du pays les nomment ***Lamui***: elles ont plus d'agreément pour l'odorat, que pour la

veuë , & leur couleur tire vn peu ſur la cire. Ils ont encore vne eſpece de lys , qu'ils appellent *Tiaohoa* , qu'ils gardent dans les maiſons , pource qu'ils viuent & fleuriſſent en l'air , & ſe conſeruent hors de terre auec leurs racines entieres & incorruptibles.

Leurs habits & leurs meubles ſont de laine, & lin,de ſoye, & de cotton, qu'ils ont en abondance , & dont ils font de beaux ouurages de diuerſes façons.

En vn mot le Royaume eſt prodigieuſement riche , d'autant que la terre,outre qu'elle eſt fertile & abondante en viures, & en tout ce qui eſt neceſſaire aux vſages de l'homme , comme on a peu ſuffiſamment remarquer , de ce que ie viens de rapporter , elle produit encores les plus precieuſes matieres de l'Orient qui ſe vendent aux Eſtrangers , comme l'or filé , battu, & fondu en lingots, les rubis , les ſaphirs, les ſemences de perles, le muſchi , la ſoye cruë , filée & miſe en ouurages , l'argent-vif, l'airain , l'eſtaing , le tomnaga , qui eſt vne differente eſpece de metal plus pur & plus dur que l'eſtaing , qui luy reſſemble , le vermillon,le ſalpeſtre,le ſouffre, le ſucre, & pluſieurs autres choſes de moindre conſideration.

Tout le monde connoiſt aſſez maintenant leurs manufactures, les ouurages dorez , les meubles , les ornemens & les affiquets qu'ils font non ſeulement pour ſeruir à la neceſſité,mais auſſi pour contenter le luxe & la curioſité des Dames:qui leur donnent vne grande entrée , & comme vne porte ouuerte au commerce continuel.

Nonobſtant cette grande affluence de biens,que la terre produit de ſon ſein,accompagnée de l'induſtrie,des arts, & des commoditez qu'ont les habitans de gagner leur vie , & de profiter auantageuſement, ils ne laiſſent rien perdre des moindres choſes parmy tant de threſors qu'ils ont deuant leurs yeux , quand ils eſperent d'en tirer quelque gain. D'où vient qu'ils ſont ſoigneux d'amaſſer iuſques aux os de bœuf, ou poil de pourceaux , & aux chetifs haillons , qu'ils trouuent dans les ruës. La maxime , qui leur ſert comme de plege, & ſur laquelle ils appuyent la durée de leur Empire , eſt *Que le public doit eſtre riche* , & les particuliers

culiers pauures. Auſſi eſt-il vray, que ceux qui paſſent pour les plus riches, ne le ſont pas, comme en Europe, ny iuſques là meſme, qu'ils en puiſſent iuſtement poſſeder le nom; mais d'vn autre coſté les pauures ne ſont point ſi neceſſiteux, comme les pauures de par deça. La raiſon en eſt, que le nombre du peuple eſtant preſque infiny, il n'eſt pas poſſible de trouuer dequoy les enrichir tous, ny des deniers ſuffiſamment pour remplir tant de bourſes: ce qui fait qu'eſtant partagez, peu en reçoiuent beaucoup, pluſieurs mediocrement, & la pluſpart fort peu: par ce moyen la monnoye vient à manquer, comme il ſe peut ayſement voir du bas prix des marchandiſes, du peu de ſalaire des ſeruiteurs, de la dépence des baſtimens, & des gages des Officiers.

C'eſt pour la meſme raiſon qu'en pluſieurs païs on vit encore auiourd'huy, comme on faiſoit anciennement en Portugal, lors qu'auec vn Marauedis, qui vaut enuiron ſix deniers, on achetoit ſix differentes choſes. Le meſme ſe pratiquoit en Caſtille, non ſeulement aux premiers temps, mais encore ſous le regne de Dom Iean premier, dont les papiers, que nous auons & luy, nous peuuent ſeruir de fideles témoins de ſa vie, de ſa temperance, & de ſon heureuſe mort. On void de là clairement, comme cette longue durée, & cette admirable continuité de l'Empire Chinois ne depend que de l'obſeruation des loix & des couſtumes anciennes, ſans qu'il ſoit beſoin d'accroiſtre iamais ſes reuenus pour faire que les petites choſes deuiennent grandes, ou que les grandes paroiſſent plus grandes au luxe des habits, & à l'excez des tables, qui eſt l'entiere & l'infallible ruine des Republiques.

Pour vne plus grande preuue que l'argent eſt fort rare en la Chine, c'eſt que la liure de moutõ ne ſe vend que quatre quatrins, qui ſont enuiron ſeize deniers, & vn pigeonneau ne vaut pas plus de deux liards. Le ſalaire des valets auec ſa deſpenſe pour toute vne année, ne ſe monte pas à plus de deux cẽs quatrins, qui ne ſont pas trois liures & demye. Cette diſette d'argent n'eſt pas également par tout, puiſque vers le Midy, comme ils ſont plus addonnez au commerce, ils ſont par conſequent plus pecunieux, & les den-

rées y sont plus cheres, & nous experimentons qu'elles encherissent de iour en iour, quoy qu'il n'y ait encore aucun excez iusques icy.

CHAPITRE II.

De chaque Prouince en particulier, & premierement de celles du Midy.


E vaste & florissant Royaume est diuisé en deux parties, Meridionale & Septentrionale; & ces deux sont partagées en quinze Prouinces, comme nous auons dit en passant. Il y en a neuf, qui sont comprises dans la Meridionale, à sçauoir Canton, Quamsi, Yunnam, Fukiem, Kiamsi, Suchuem, Vtquam, Cheliam, & Xanquim. Pour en donner vne plus claire intelligence nous parlerons premierement de celle-cy, & puis des autres au Chapitre suiuant, auec le mesme ordre, que nous les auons nommées.

La premiere donc est la Prouince de Canton, qui se nomme Quantum à proprement parler, située au Midy à vingt trois degrez d'éleuation. Elle est d'vne grande estenduë, riche & abondante en froment, & en riz qui s'y cueille ordinairement deux fois l'année de deux diuerses semences. Le sucre y croist en quantité, auec le fer, l'airain & l'estain, qui donnent la matiere à ces beaux ouurages, & à ces excellens vases vernissez de Charam, & dorez, qu'on porte en Europe.

La compagnie de Iesus y auoit deux residences auec Eglises & Maisons, qui luy furent ostées durant les persecutions suscitées contre les Chrestiens, comme nous dirons en son lieu.

Le peuple y est adroit & industrieux de la main, & bien qu'il ne soit pas des plus heureux à inuenter il reüssit merueilleusement bien à suiure & imiter les inuentions d'autruy. Les Marchands Portugais vont deux fois l'année trafiquer en la ville Capitale, qui se nomme pareillement Canton, quoy que son propre nom

soit

ſoit Guamcheufu ; qui eſt diſtante de Macao 105. milles, au lieu que la ville de Macao n'eſt éloignée des premieres Iſles, & des plus grandes citez de ce Royaume, qu'enuiron de cinquante-quatre : ſon circuit eſt de plus de quinze. Le concours des Marchands fait qu'elle eſt plus peuplée que pluſieurs autres, & enſuite comme elle eſt plus frequentée, & plus libre, elle eſt auſſi la plus riche, & la plus conſiderable de cét eſtat. Pour ne dire mot des diuerſes marchandiſes, que les naturels du païs & les Eſtrangers y ameinent des ſix Royaumes voiſins : & que les ſeuls Portugais y apportent de l'Inde, du Iapon, & de Manda, monte d'vne année à l'autre iuſques à cinq mille trois cens balles, ou coffres pleins de diuerſes eſtoffes de ſoye ; en chacun deſquels il y a toûjours cent pieces precieuſes de velours, de damas, & de ſatin ; deux cens cinquante de moindre prix, comme du demy-damas, & du taffetas peint & ſimple : deux mille deux cens draps d'or, chacun du poids de douze onces ; ſept *Pichi* de muſch, qui ſont plus de trente-cinq arrobes, chaque arrobe peſant vingt-cinq liures de ſeize onces chacune, outre les petites perles, le ſucre, les porcellaines, le bois de la Chine, la Rheubarbe, les ouurages curieux & dorez & pluſieurs autres choſes de moindre conſideration, qu'il ſeroit bien difficile de rapporter dans vne plus ample relation que celle-cy.

Cette meſme Prouince comprend dans ſon enceinte, l'Iſle de Haynam, où ſe peſchent les perles en abondance, & qui a vne ville du coſté du Nord, auec pluſieurs bourgs aſſez peuplez : & du coſté du midy elle nourrit vn peuple ſauuage, qui ne traite auec les Chinois que pour le ſeul trafic, ſans vouloir dependre d'eux. Cette Iſle produit le Preheux bois d'Aigle, & le bois de ſenteur nommé *Hoalimo* par ceux du païs, & bois de roſe par les Portugais auec pluſieurs autres choſes de moindre prix.

La Prouince de *Quamſi*, s'eſtend vers le Nord à coſté de Canton au vingt-cinquiéme degré du Pole, toute ſous vn meſme Climat, ſans aucune difference tant ſoit peu remarquable. C'eſt la deuxiéme en ordre, qui n'a rien de particulier.

La troiſiéme nommée *Yuncam*, qui eſt la plus reculée du cœur de la Chine à vingt-quatre degrez d'éleuation, contient vn

grand païs, mais elle a fort peu de marchandiſes, & ie ne ſçache point, qu'on tranſporte rien de cette Prouince, ſi ce n'eſt la matiere dont on fait les grains des Chapelets, que les Portugais nomment *Alambras*, & les Caſtillans *Ambares*, pour ce qu'ils ſont ſemblables à l'ambre, & ie crois qu'ils ont vne vertu particuliere contre les defluxions. On tire cette matiere des mines à gros quartiers plus rouge & moins pure que l'ambre que nous auons. C'eſt en ce païs ſeulement que la couſtume du Royaume eſt violée par la liberté, que les femmes prennent d'aller vendre & achéter publiquement, comme il ſe pratique au reſte du monde.

A l'autre coſté de Canton en tirant vers l'Orient on trouue la quatriéme Prouince dite *Fukiem*, ou *Chincheo* à vingt-ſix degrez du Pole, la pluſpart montueuſe, & conſequemment peu cultiuée. Les naturels contre les loix de l'eſtat vont chercher les Eſtrangers, & negocient auec leurs voiſins, qui ſont aſſez frequens ſur ces coſtes de Mer. La terre y produit de l'or & du plus pur, du ſucre en abondance, de la chanvre pour faire des toiles: car le lin ne vient point à la Chine. Il s'y fait auſſi vne grande quantité de toute ſorte de papier, qu'on donne à bon marché. L'imprimerie y eſt en vſage, non moins commode, & tout autant qu'on peut iuger, plus ancienne qu'en Europe; quoy qu'elle ne ſoit pas tout à fait ſemblable, d'autant qu'icy on rompt les formes, & diſtribuë les lettres, à meſure qu'on a tiré les feüilles, mais là les lettres ſont grauées ſur des tables, qui ſe gardent & demeurent auec les liures dans les boutiques: d'où vient que ſans nouueaux frais, & ſans autre compoſition, on en peut faire autant d'impreſſion qu'on veut, & toutesfois & quantes qu'on en a beſoin. Le païs eſt maritime, & conſequemment comme vne grande porte, par où les gens du païs adroits & pleins d'eſprit font paſſer vn grand conuoy de marchandiſes à Manila, au Iapon, & principalement à Belle-Iſle, qui eſt deuant leurs yeux, le voyage n'eſtant que de vingt-quatre heures, quand le vent eſt bon, où ils trafiquent auec les Hollandois.

Noſtre compagnie y poſſede deux maiſons & deux Egliſes. Apres auoir produit vn grand nombre de bons Chreſtiens, qui viuent

viuent ſous ſa direction, & qui ont enuiron dix Egliſes, que nous viſitons de temps en temps. Les deux principales ſont en la ville de *Fucheu*, qui eſt la Metropolitaine, vne autre eſt à *Cieumcheu*, & les autres pareillement en d'autres villes, ſans comprendre les Chapelles & les Oratoires particuliers.

Belle-Iſle eſt aſſiſe entre la Chine & le Iapon à 22. degrez de la hauteur du Pole: ſa longueur eſt de 150. milles, & ſa largeur de 75. Auant que d'y pouuoir arriuer, il faut paſſer toutes les Iſles, dites *Liqueu*, qui ſont en fort grand nombre.

Les Hollandois y tiennent vne fortereſſe dans vn valon ſablonneux auec vn port au deſſous entouré tout à l'entour d'eſcueils & de bancs de ſable, qui rendroit l'abord difficile & l'entrée dangereuſe meſme à ceux du païs, ſi la route n'eſtoit marquée auec de gros piliers de bois pour la conduite des vaiſſeaux. Les Eſpagnols y ont baſty vne fortereſſe de l'autre coſté de l'Iſle, qui regarde vers l'Orient, éloignée à ce qu'ils diſent de celle des Hollandois de 90. milles par Mer, & de 45. par terre. Les campagnes ſont ſi fertiles, que l'herbe y croiſt iuſques à la hauteur de neuf ou dix pieds, qui ſert de paſturage aux troupeaux des Hollandois. Les Cerfs y courent à troupes, & en ſi grand nombre qu'il n'eſt pas croyable à qui ne la pas veu. Le P. Albert Miceſchi, qui a eſté quelque temps en cette Iſle Eſclaue, m'a raconté que s'en allant vn iour à cheual dans les foreſts voiſines auec le congé de ſon maiſtre, pour chercher des herbes medicinales, il apperceut ſur les chemins vne telle quantité de Cerfs, qu'il creut au commencement que c'eſtoient des troupeaux domeſtiques, qui paiſſoient par les champs; mais comme il ſe fut approché de plus prés, il connût que ſes yeux ne l'auoient point trompé. On y void pareillement pluſieurs de ces animaux nommez *Alces*, que i'auois toûjours crû iuſqu'à cette heure qu'on n'en trouuoit qu'en Lituanie, & aux païs circonuoiſins. Ils en ont encore d'autres, que ie ne connois point, d'autant qu'ils ſont tout à fait differens des noſtres: quoy que pour le reſte le païs ait plus de rapport auec l'Europe, que toutes les autres Prouinces des Indes: car l'air y eſt ſain & temperé, comme dans nos Royaumes. La terre y produit des eſpiceries, comme du poivre dans les foreſts, du

cinnamome

cinnamome ſur les montagnes, du bois de Canfre qui eſt d'vne hauteur prodigieuſe, de la racine de la Chine, & de la Salſa Pariglia en quantité d'endroits, & de plus elle a des mines d'or, que les Hollandois n'ont pas encore ouuertes.

Les naturels du païs vont tous nuds, tant les femmes que les hommes, ſans cacher meſme ce que la honte & la pudeur ont couſtume de faire couurir aux plus ſauuages peuples de l'Inde. Leurs habitatiõs ſont rondes faites de ionc de diuerſes couleurs, qui les font paroiſtre belles de loing. Leur viande la plus ordinaire eſt la chair de Cerf, qu'ils mangent auſſi graſſe que la chair de Pourceau; & puis le riz dont ils font du vin, qui a du corps & de la force. Pluſieurs embraſſent les erreurs de Caluin par l'induction des Miniſtres Hollandois, & viuent vertueuſement. Ils ſont grands, diſpos, & ſi agiles qu'ils paſſent les Cerfs à la courſe. Les Seigneurs du païs portent vne couronne façonnée de teſtes de morts arrangées proprement les vnes auec les autres, & entrelaſſées auec des cordons de ſoye, qui ſont les deſpoüilles de leurs ennemis qu'ils ont tué à la guerre. Le Roy porte en teſte deux grandes ailes faites de diuers plumages: quelques-vns portent des couronnes de pommes d'or, & les autres en font de paille tiſſuë de poil de buffle. De plus ils ſe ceignent par le milieu du corps d'vne ceinture de ioncs fort tendres, cordonnez artiſtement, & portent ſur leur poictrine deux eſcailles de tortuë auec vn petit marteau de bois en la main, qui leur ſeruent de tambour pour donner le ſignal. Il y a vne autre petite Iſle aſſez proche de là, qui n'eſt habitée que par des Sauuages, qui maſſacrent tous ceux qui les abordent. Le P. Miceſchi, dont i'ay déja parlé, en vid vn, qui eſtoit haut de quinze paulmes, autant qu'il pût iuger, qui auoit eſté pris par les Hollandois.

Nous mettons au cinquiéme rang la Prouince de *Kiamſi*, qui touche Canton du coſté du Nord à vingt-neuf degrez de ſon éleuation. Elle commence aux coſtes de pluſieurs montagnes, qui ſe vont ioindre ſur les confins de Canton & qui donnent la naiſſance à deux riuieres, dont l'vne prend ſon cours au Midy, qui eſt nauigable & porte bateaux dés ſa ſource; l'autre ſe pouſſe vers le Nord, & apres auoir arrouſé la meilleure partie de la Pro-

uince,

uince, se charge des eaux d'vne autre grande riuiere, qu'elle reçoit dans son sein de la Prouince d'Huquam, & puis estant ainsi accruë, elle continuë son cours sous le celebre nom du Fleuue de Nanquim. Les chemins de ces montagnes, qui vont se ioindre à vne si bonne ville, sont rendus considerables par la commodité du passage des Marchands, & par la voiture des Marchandises, qu'on porte communement sur le dos des hommes & des enfans proportionnement à leurs forces, chacun s'accoustumant de bonne heure à ce mestier le plus ordinaire du pays. Le voyage est presque d'vne iournée, qui est beaucoup, pour voir tout ce qui passe, d'autant que n'y ayant point d'autres ponts, & ces riuieres estants les plus frequentes de la Chine pour les traittes & pour le commerce, on ne sçauroit croire l'abord & le concours des hommes & des marchandises qui vont & viennent sans cesse par ces lieux de passage. La coustume du pays est qu'on décharge toutes les marchandises dans vn logis, & puis qu'on les reçoiue au poids dans vn autre auec tant de fidelité, qu'il n'est point besoin de la presence du Patron pour les garder, d'autant que les Maistres du logis sont obligez pour quelque accident qui suruienne, de rendre compte de tout, & de parfournir ce qui pourroit manquer. Ils sont tenus outre cela de faire deux festins, ou au moins vn, à leurs hostes les plus qualifiez, aux Marchans, & mesme à leurs valets, comme par vne essay, & s'ils ne sont pas bien traittez, ils ne manquent pas de s'en plaindre, & de les menacer qu'ils quitteront leur maison, & s'en iront ailleurs; s'ils ne veulent mieux faire.

Telle est la conduite, qui rend illustre l'auarice d'vne hostellerie. Ie m'oubliois de dire que les Maistres du logis sont encore obligez, dés aussi-tost que leurs hostes sont embarquez dans vn vaisseau, de leur enuoyer vn ou deux presens, comme des fruicts, du poisson, de la viande, ou de la volaille, sans en receuoir vn denier, non plus que du logement, ny du lict. Ce que i'adiouste expressemẽt, pource que les hosteleries ne fournissent point le lict, mais vn chacun de ceux qui vont par pays, porte le sien, & quelque-fois mesme sur ses espaules, s'il n'a point d'autre commodité. Il est vray, que comme ils ne sont pas si grands, ny si massifs que les nostres, ils sont beaucoup moins pesans. Quel est donc leur

profit,me direz-vous ? En ce qu'ils reçoiuent vn pour cent de toutes les marchandises, qui viennent par eau dans les vaisseaux, & de tout ce qui se transporte par terre sur le dos des crocheteurs, D'où vient que l'abord estant si grand, le gain qu'on en retire, ne sçauroit estre petit. Tout se fait par l'entremise de gens affidez qui empéchent qu'il ne se commette point de tromperie, & s'ils en découurent quelqu'vne, ils la font bien payer.

Les Marchands sont traitez moins honorablement, mais plus fauorablement à la Doüane. Ils n'ont aucune maison affectée pour décharger, peser & visiter leurs marchandises : & mesme sans qu'il faille les desembarquer, on s'en rapporte à leur liure de compte, & on paye à veuë d'œil ce qu'on iuge à peu prés estre dû pour les droits du passage. Que si les Passagers ne sont pas Marchands, quoy qu'ils soient seuls ou auec leurs Seruiteurs dans vne barque, & qu'ils ayent cinq ou six caisses pleines des choses, qui se transportent communément d'vne Prouince à l'autre, on ne les ouure point, & on n'en exige rien : au lieu qu'en Europe on écorche honteusement vn pauure voyageur ; en luy demandant plus qu'il ne porte.

Les Marchands estrangers, qui viennent aborder au port de Ellacao, dés aussi-tost qu'ils ont moüillé l'ancre, peuuent décharger, comme il leur plaît, sans trouuer aucun empêchement : & ne payent rien aux Peagiers qu'à proportion de la grandeur de leurs vaisseaux, sans auoir égard à la qualité des Marchandises.

Mais pour retourner à la Prouince de Kiamsi, de laquelle nous parlions ; elle abonde en riz & en poisson, & sur tout elle est si peuplée d'hommes, que les Chinois les appellent communement *Laochu*, c'est à dire, souris, & rats. Nous auons vne chose pareille en Portugal entre les riuieres de Duer & du Ming, sur les confins du Royaume de Galice, où le peuple est si épais, qu'on luy donne le mesme nom, quoy que ie sçache bien là dessus, l'opinion des hommes doctes, qui le font venir de *Rates*, vne terre fort ancienne de cette coste.

Ce peuple se répandant par le Royaume comme des essains d'abeilles, s'applique à diuers mestiers : & la pluspart sont des pauures miserables, qui paroissent si secs, si maigres, & si mesquins

quins qu'ils passent pour vn prouerbe, & seruent de risée dans les autres Prouinces.

Cette Prouince est renommée pour les Estourgeons prodigieux qu'on y pesche, & dauantage pour les vases de porcelaine, qui s'y font, seulement dans vne ville: de sorte que tout ce qu'on en vse dans le Royaume, auec tout ce qui s'en debite par tous les endroits du monde, vient de ce seul lieu, quoy que la terre, dont on les fait, se tire d'ailleurs: mais elle a l'eau propre à detremper la terre, & si absolument necessaire pour la perfection de ces ouurages, qu'il n'est point d'autre eau, qui leur puisse donner le lustre. Car il ne faut pas tant de mysteres, comme on nous veut faire croire, ny pour la matiere, ny pour la forme, ny pour la façon; tout le secret consiste en la nature de la terre, qui a cette proprieté, & qui au reste se détrempe & se paîtrit au mesme temps, & de la mesme façon que nos vases de terre, seulement on y apporte vn peu plus de diligence & d'application. L'azur dont ils se seruent pour peindre la porcelaine, est l'Anil, comme ils l'appellent, qu'ils ont en abondance: quelques vns la font peindre de vermillon: celle du Roy est jaune.

Cette Prouince & celle de Chincheo & de Canton se joignent en pointe, & forment comme vn Angle, qui renferme au milieu quantité de montagnes, où est vn petit Royaume auec vn Roy particulier, qui ne releue aucunement du Roy de la Chine, & qui se defend & se maintient contre luy, quand il pretend l'attaquer, ce qui n'est pas beaucoup difficile pour l'auantage du lieu, qui n'a qu'vne seule entrée. Ils reçoiuent à la vente des Medecins Chinois, pour les traiter en leur maladie, mais ils ne veulent point du tout de lettrez pour le gouuernement de leur estat. Quand la moisson n'est pas bonne, & qu'ils se voyent en disette des bleds, ils vont au pillage, & marchent par rangs, enseignes deployées & tambour battant, comme à la guerre. Lan 1632. cette Prouince de Kiamsi en fut notablement endommagée.

Ie ne diray qu'vn mot de la Chrestienté qui florit en cette contrée, où nous auons deux maisons & deux Eglises, l'vne en la ville de Naucham, qui est la Metropolitaine, & l'autre à Nauhium.

La ſixiéme Prouince, qu'on nomme Suchuen, eſt en meſme parallele, & en meſme latitude, que la Prouince de Kiamſi, & n'a rien de remarquable qui merite d'eſtre raconté.

Huquan eſt la ſeptiéme, tirant vn peu plus vers le Nord à trente-vn degrez de latitude. Il n'y en a aucune, qui ſoit plus abondante en riz : d'où vient que les Chinois diſent communement, que le reſte du Royaume ne donne qu'vne ſimple collation, au regard de la Prouince de Huquan, qui fournit des prouiſions pour toute l'année. Elle eſt riche en huile, & en poiſſons, eſtant arrouſée de pluſieurs riuieres & lacs qui paroiſſent comme de grandes mers. A mon arriuée en ce pays, on commença d'eſtablir vne Reſidence en la ville capitale.

La Prouince de Cakiam, qui eſt la huictiéme, eſt au trentiéme degré du Pole, la pluſpart maritime, fertile & preſque toute entrecoupée de diuerſes riuieres, dont le cours eſt ſi paiſible & ſi calme, qu'elles entrent dans les villes, & arrouſent les places publiques. Elle paſſe pour vne des plus riches, & produit les plus precieuſes marchandiſes, ſingulierement la ſoye, qui ſe diſtribuë par tous les endrois du monde, cruë, preparée, en fils & étofes. Il n'en ſort point d'autre du Royaume : & quoy que toute la Chine nourriſſe des vers à ſoye, ce qu'ils filent, ne ſuffiroit pas ſeulement pour faire des mouchoirs. Le nom de la ville capitale eſt Hamcheu : où nous auons deux Egliſes, que nous auons reduites en vne pour de bonnes raiſons : & qui eſt auiourd'huy comme la Mere d'vn grand nombre de vertueux Chreſtiens, la pluſpart des perſonnes de qualité.

Quoy que cette Prouince ayt pluſieurs choſes qui la rendent recommandable, elle en a trois particulieres. La premiere eſt le lac de *Sibu*, le plus beau, & le plus delicieux du monde, qui a ſix lieuës de tour, dont les bords ſont couuerts de Palais magnifiques, entourez de montagnes, reueſtuës d'vne agreable verdure, & ombragées de plantes & d'arbres : l'eau en eſt viue, & coule touſiours entrant d'vn coſté, & ſortant de l'autre, claire comme vn miroir, qui arreſte les regardans auec plaiſir, & leur découure juſques aux plus petits grains de ſable, qui ſont au fonds. Il y a des leuées de pierres, pratiquées exprés, qui le trauerſent comme des

ruës,

ruës, sur lesquelles on peut marcher, & satisfaire à sa curiosité : il y a pareillement des bateaux preparez d'vne iuste grandeur, pour y prendre les diuertissements, & pour y dresser des festins. La cuisine est aux deux bouts, & la sale au milieu : auec vn estage au dessus couuert de rideaux pour les Dames, qui ne veulent pas estre veuës. Ils sont peints & dorez auec beaucoup d'artifice, & pourueus abondamment de toutes les prouisions necessaires pour vne nauigation, qui n'est pas des plus longues, & qui est tousiours plus dangereuse de faire des naufrages dans le vin, que dans l'eau: & où neantmoins les Perses sont bien considerables, la plusparť des Grands, à qui ces maisons appartiennent, y dépensants leur bien, & quelquesfois beaucoup plus qu'ils n'ont vaillant.

La deuxiéme rareté de ce Pays est la soye, tant à cause de l'abondance, dont i'ay déja parlé, que pour le merueilleux artifice qu'ils ont d'en mettre vne bonne partie en ouurages d'or riches & curieux. Cette seule espece de soye, dautant qu'elle leur plaît, & qu'elle est à leur mode, n'est iamais employée pour les Estrangers, mais reseruée, comme vne chose rare, pour les Palais du Roy, lequel la fait tous les ans mettre à part pour cette sorte d'ouurages.

La troisiéme particularité remarquable est le Culte des Idoles, qui se fait voir dans la structure des Temples superbes bastis à leur honneur.

La derniere Prouince des neuf, qui sont au Midy, est Nanquim, sous le trente-deuxiéme degré de l'éleuation, vne des meilleures du Royaume, & la plus belle fleur de cette couronne. Elle ne tient aucun registre des choses considerables, ou des ouurages precieux qu'elle produit, comme si elle estoit incapable d'en auoir d'autres, & de loger ailleurs ses perfections qui sont tres-grandes accompagnées d'vne agreable diuersité, auec tant d'auantage par dessus toutes les autres Prouinces, que les Marchands ont cette pratique pour faciliter la vente de leurs marchandises de dire qu'elles sont de Nanquim : & par ce moyen de les vendre aussi plus cher.

La partie, qui tire plus au couchant, est la plus riche, & fait vn si grand trafic au rapport de ceux du païs, de coton, qu'il a plus

de deux cens mille mestiers de toile de cette matiere dans l'enceinte de la seule ville de Xanuchi : de là vient que ce détroit rend au Roy tous les ans cent cinquante mille escus. Vne maison tient plusieurs de ces mestiers, d'autant qu'ils sont estroits à proportion des toiles : c'est l'occupation ordinaire des femmes.

Cette Prouince a esté durant long-temps, le sejour de la Cour, & mesme encore aujourd'huy on en conserue les Tribunaux & les Priuileges dans la ville de Nanquim, ou plûtost Vmthiemfu, s'il faut la nommer de son propre nom, qui pour cette raison me semble estre la meilleure & la plus grande de toute la Chine, pour la forme & symmetrie de ses bastimens, pour la disposition & largeur de ses ruës, pour le trafic & commerce des habitans, pour l'abondance & bonté de toutes choses.

Elle a tout au tour des lieux de recreation, & est si peuplée aux enuirons, que les villages se touchent durant deux ou trois lieuës: & quoy qu'aujourd'huy, pour estre priuée de la presence du Roy, elle soit moins habitée, qu'elle n'estoit autrefois ; si est ce qu'en beaucoup d'endroits il est difficile de marcher par les ruës, à cause de la foule du peuple. Ce qui la rend plus agreable, ce sont les Palais, les Temples, les Tours & les Ponts. Elle a douze portes à ses murailles reuestuës de fer, & garnies de pieces d'artillerie ; auec vne autre muraille éloignée de la premiere, & ruinée en plusieurs lieux, dont le tour est de deux iournées de chemin à cheual : & celuy de la muraille interieure de dix-huit milles. Dans l'entredeux il y a des maisons, des champs & des jardins qui se cultiuent, & le pain qu'on fait du bled qui s'y cüeille, estoit destiné pour la nourriture des soldats, qui gardoient la ville jusques au nombre de quarante mille.

Dans vne ruë de la ville, on void sur vne haute montagne, vne Sphere artificielle d'vne notable grandeur, qui est d'vn ouurage excellent. Elle n'est pas montée, quoy que les Cercles soient posez à la mesme hauteur que la ville, de trente-deux degrez, qui est peu, au respect des grands froids, & beaucoup pour les extremes chaleurs qu'on y souffre.

Il y a de plus vne Tour diuisée en six estages d'vn merueilleux trauail, pour la beauté des figures dont elle est remplie, & pour son

ſon artifice, eſtant toute faite, comme de la porcelaine; qui eſt vn edifice digne d'eſtre mis parmy les plus celebres de l'ancienne Rome. La riuiere en moüille le pied, & meſme entre dedans par des canaux. Son propre nom eſt Yanchukam, qui veut dire, *fils de la Mer*, qualité qu'elle merite de porter à iuſte tiltre, n'y ayant point de riuiere au monde que ie ſçache plus pleine d'eau & de poiſſon que celle-cy.

Nous auons quatre Egliſes en cette Prouince; la premiere à Nanquim auec vne maiſon pour nos Peres, qui eſt vne des plus anciennes, & des plus éprouuées de la Chreſtienté de la Chine, pour auoir ſouffert courageuſement quatre perſecutions diuerſes. La ſeconde eſt en la Ville de Xamhaj auec vn grand nombre de Fideles. La troiſiéme en la cité de Sumkiam: & la quatriéme à Kiatim, ſans mettre en ligne de compte, vn grand nombre d'oratoires à l'vſage des Chreſtiens. C'eſt aſſez parlé des neuf Prouinces du midy: parlons maintenant des autres.

CHAPITRE III.
Des Prouinces du Nord.

LES Prouinces qu'ils nomment Boreales, ſont ſix, à ſçauoir Honam, Xemſi, Kianſi, Xantum, Pekim & Leaotum.

La premiere, qui eſt à trente-cinq degrez de l'éleuation du Pole, produit les meilleurs fruits de la terre, tant de ceux qui ſont communs en Europe, que d'autres particuliers, qui ſe donnent preſque pour rien: puiſque le cent des abricots ne ſe vend qu'vn quatrin & demy. Autrement elle n'a rien de remarquable, ſinon qu'elle eſt le ſejour ordinaire, & la demeure arreſtée d'vn fils du Roy Fouan, le dernier qui eſt ſorty du Palais de ſon pere: où il vit auec la magnificence & l'authorité d'vn Roy, ne luy manquant rien que la liberté, pour l'eſtre. La principale ville de la Prouince s'appelle Caiſum, dans laquelle nous auons depuis quelques années vne maiſon & vne Egliſe peuplée d'vn grand nombre de Chreſtiens.

La deuxiéme est Xemsi, qui tire vn peu vers le couchant au trente-sixiéme degré de latitude, d'vne vaste estenduë, mais seche, & consequemment aride, à faute d'eau, aussi bien que les trois autres Prouinces les plus voisines; qui nonobstant ne laisse pas d'estre fertile & abondante en froment, en maiz & en orge: pour du riz, elle en produit fort peu. Ils nourrissent de froment, le long de l'hyuer, le bestail qu'ils ont en grand nombre, & particulierement les brebis, qu'ils tondent trois fois l'année, au printemps, en esté & en automne: mais la premiere toison est toûjours la meilleure.

C'est de là que viennent les laines, dont on fait la bure & les autres étofes qui se distribuent par les Prouinces. Ils n'en font neantmoins aucun drap, pour ne la sçauoir pas bien filer; mais seulement du poil de cheure, duquel ils font certains draps propres pour l'ameublement des chambres, qui sont si prisez, que le commun vaut beaucoup mieux que le meilleur des nostres, & le meilleur est plus estimé que la meilleure soye. Ils en font aussi de la bure pour les habits, non pas indifferemment de toute sorte de laine, mais de la plus courte, qui croît sous le grand poil. Ils la tirent, & cardent soigneusement, & en font des pelotons de la grosseur d'vn pain ordinaire, puis ils la mettent en œuure auec perfection.

Ce qui est de plus particulier à cette Prouince, c'est le musch, & afin qu'on sçache d'où prouient cette odeur royale, ie raporteray fidelement, ce que i'en ay appris, apres vne exacte & curieuse recherche, que i'en ay faite. C'est le nombril d'vn animal, qui est de la grandeur d'vn petit Cerf; duquel on mange la chair, comme celle des autres animaux: il n'y a que cette seule partie qu'on retranche, pour sa matiere precieuse. Il est neantmoins veritable, que toutes ces petites bourses de musch, qu'on porte en nostre Europe, ne sont pas de vrays & purs nombrils; d'autant que les Chinois les sophistiquent; & ayant leué la peau, ils ostent le meilleur, & mettent en la place, du musch éuenté & mixtionné de quelques autres parfums.

On y recüeille encore de l'or, non pas à la verité des mines, que le Roy ne veut pas qu'on ouure, quoy qu'il y en ayt plusieurs

d'or & d'argent, mais des riuieres & des riuages : où il se trouue en petits grains qu'on assemble, & comme il y a vn grand nombre de toutes sortes de personnes ieunes & vieilles, qui s'employent à cette recherche, il s'en amasse aussi vne grande quantité.

On y trouue la Rhubarbe & les parfums, qui ne naissent point aux autres païs, car il est hors de doute, que celle qui vient de la Perse, ne s'y cueille point, au raport de tous ceux qui ont le plus voyagé par ces païs, & qui sont venus par terre iusques aux Indes; personne n'y ayant iamais veu cette herbe salutaire. Elle croist fort haut, & a ses fueilles plus larges que des choux, & ceux qui ont crû que c'estoit vne plante sauuage, se sont trompez, puis qu'on la cultiue auec vn grand soin dans les jardins domestiques.

Enfin c'est cette Prouince, qui ouure la troisiéme porte, dont i'ay déja parlé cy-dessus, au commerce & aux marchandises; dautant que comme la Prouince de Canton a Macao vers le midy, cette-cy a sur ses confins deux Citez *Cancheu* & *Sucheu* vers le couchant, où se vont rendre ces grandes & nombreuses carauanes, qui sont plus de mille personnes de diuerses nations, la pluspart Mores. C'est là qu'arriua nostre Frere Benoist Goez; quand il cherchoit le Royaume de Catay, qui n'est iustement que le païs de la Chine. Ie veux raconter à ce propos la suite de son voyage.

Il sortit de l'Inde au Caresme de l'an 1603. par le commandement de ses Superieurs, pour reconnoistre au vray ce qu'on disoit du Royaume de Catay, & partit de Mogor, de la ville Royalle de Laor, portant quant & soy des marchandises, tant pour luy ayder à viure, que pour passer auec plus de liberté. La carauane estoit de cinq cens hommes presque tous Sarrasins, qui ont coustume de partir tous les ans de cette ville pour aller dans la Capitale d'vn autre Royaume, nommé Cascar. Apres vn mois de voyage, il gaigna la ville d'Athu de la mesme Prouince de Laor: apres deux autres mois & demy, il vint à Paussaur, & apres vn mois & demy de repos, & de voyage, il ioignit la ville de Ghideli, où peu s'en fallut qu'ils ne fussent tous assassinez par vne troupe

de voleurs. Et apres vingt mois entiers il arriua à la ville de Cabul,qui est vne des plus marchandes de toutes les Prouinces suiettes au grand Mogor. Il passa en suite apres quelque peu de repos à Paruam, qui est la derniere ville de Mogor ; & de là prenant le chemin des hautes mõtagnes,il marcha durant vingt iours,auant que d'arriuer à Calcia, qui est vn païs habité d'vn peuple blond, & puis durant vingt-cinq autres pour venir à Cheman, où il fut contraint de seiourner l'espace d'vn mois,à cause de quelque soulceuement du peuple. Apres auoir souffert de long trauaux, encouru diuers dangers des rebelles,& des assassins, & trauersé de grands païs du Roy Samarhan, ils entrerent tous de compagnie dans les terres de Tengo, & enfin il arriua dans la ville Metropolitaine du Royaume de Cascar, qu'on nomme Tanghesar, au mois de Nouembre de la mesme année.

La Carauane des Marchands qui viennent de Cabul,se termine en cette ville,qui est l'abord general de ces Royaumes,& il se fait vne nouuelle societé pour la carauane de la Chine. Nostre frere demeura là quelque temps, attendant l'occasion propre pour partir, & fit si bien qu'il se mit dans les bonnes graces du Roy du Païs, & en tira des lettres de faueur pour l'auancement de ses affaires.

Il partit au mois de Nouembre de l'année suiuante auec des cheuaux pour son seruice, pour son compagnon, & pour la conduite de son bagage, en compagnie de la Carauane, qui prit la route de Catay, c'est à dire de la Chine, & apres auoir marché vingt-cinq iours par des chemins pleins de pierres & de sablons, il arriua en la ville d'Acsu, qui appartient au Roy de Cascar, & puis ayant trauersé les deserts de Caracathai, c'est à dire terre-noire, & parcouru beaucoup de villes,il se trouua dans la ville de Cialis du mesme Royaume de Cascar.

Cependant qu'il s'apprestoit pour son voyage, les autres Marchands retournerent de la Chine, par le moyen desquels le Frere Benoist apprit des nouuelles de la Cité de Pekim, & de nos Peres,que les Marchands Sarrasins y auoient veu : ce qui me fait dire asseurement, qu'il n'est point d'autre Catay, que la Chine, & que la ville Royale, que les Mores nomment Gambalu, est celle

de Pekim. Noſtre frere en partit en compagnie de peu de monde, & en vingt iours arriua a Pucian, & puis à Turphan, & Aramuth, & delà à Camul, qui eſt la derniere ville du Royaume de Cialis. Ils n'employerent que neuf iournées de chemin pour venir juſques aux murailles de la Chine, en vn lieu nommé Chiaicuon, qui luy donna l'entrée & luy ouurit les portes de la Chine, qu'il cherchoit ſous le nom de Catay. Ainſi, ſi vous oſtez l'eſpace d'onze iournées qu'il chemina ſur les terres des Tartares, tout le reſte de ſon voyage fut par les pays des Mores.

Pour reprendre le fil de noſtre hiſtoire. Les Ambaſſadeurs des Princes Mores vinrent auec cette Carauane, ſuiuant la couſtume qu'ils ont d'enuoyer tous les trois ans vne Ambaſſade, & quelques petits preſens au Roy de la Chine, & tous les cinq ans vne grande & extraordinaire. La pluſpart d'eux s'arreſterent ſur les frontieres dans les deux villes, que i'ay nommées pour y negocier, & vendre leurs marchandiſes, les autres s'acquitterent de leur commiſſion, & vinrent faire leurs preſens de la part de cinq Roys, à ſçauoir de Rume, d'Arabie, de Camul, de Samarcan, & de Turſan : dont les quatre premiers ne ſçauent rien du tout de cette negociation par la voye d'vne Ambaſſade: le cinquiéme, bien qu'il la ſçache, n'enuoye neantmoins ny hommes ny preſens au Roy de la Chine, mais ſeulement nomme les chefs des Deputez. Ce ſont les Marchands eux meſmes qui font ces preſens: & dés auſſitoſt qu'ils ſont entrés dans le Royaume, ils vont trouuer le Vice-Roy, qui donne aduis de leur arriuée au Roy par vn eſcrit, qu'ils nomment remonſtrance. Quand on a eu reſponce de la Cour, & qu'on a écrit leurs noms & leurs qualitez, ils partent quarante ou cinquante de compagnie, qui pour auoir la liberté de negocier dans le Royaume, & pour eſtre nourris aux deſpens du Roy, ne manquent pas de graiſſer la main au Capitaine, qui les conduit, & de luy donner vne bonne piece d'argent. Il y a touſiours vn Mandarin deputé pour les accompagner, qui les loge ſplendidement tout le long du voyage : que s'ils veulent s'arreſter en quelque ville, comme ils ont fait durant plus de trois mois en la Capitale de la Prouince, ils ne ſont plus traitez aux deſpens du Roy, quoy qu'ils ne laiſſent pas de continuer leur commerce.

Les marchandises qu'ils portent auec eux sont du sel Armoniac, de l'azur fin, des Toiles fines, des Tapis, des raisins cuits, des couteaux, & telles autres danrées de peu de prix. La meilleure de celle dont ils ont le plus, est vne certaine pierre nommée Yaca, qui se prend du Royaume de Yauken, dont la couleur tire sur le blanc : la plus precieuse est verte, qui estoit autrefois, & est encore auiourd'huy fort recherchée des Chinois, qui en font des ioyaux & des paremens de teste, desquels on se sert ordinairement à la Cour : & la ceinture que le Roy donne aux Colai, pour marque de leur charge en est garnie, sans qu'il soit permis à aucun autre d'en porter de semblables. Ce qu'ils emportent en échange de ce qu'ils laissent, est de la Porcelaine, des Rubis, du Musc, du fil, & des draps de soye, force petites pieces curieuses, des simples & des drogues medicinales, comme de la Rhubarbe, qui est à mon aduis celle, qui passe de la Perse en Europe, y ayant esté portée de la Chine par ces Marchands.

Les Ambassadeurs estans introduits deuant le Roy, luy font leurs presens, qui sont mille arrobes, c'est à dire mille trois cens trente trois liures de cette pierre precieuse, de laquelle i'ay parlé vn peu auparauant, dont il y en a trois cens de la plus fine : trois cens quarante cheuaux, qu'on a laissé sur la frontiere : trois cens pointes de petits diamans, douze Cattes de fin azur, qui font enuiron cent liures du poids d'Italie, six cens couteaux, & tout autant de limes. Et comme il me sembloit que ce dernier present ne meritoit pas d'estre presenté à vn Roy, ie fus curieux vn iour de demander à quels vsages il pouuoit s'en seruir, & il n'y eut personne, qui m'en peut éclaircir. Seulement vn Capitaine me dit, que c'estoit vne ancienne pratique que les presens fussent ainsi composez, sans qu'aucun osât les changer. Pour les autres marchandises qu'ils portent auec eux, s'il y en a quelqu'vne qui plaise au Roy, il les fait voir & achepter. Le Roy les regale à leur retour, & leur donne à chacun deux pieces de toile d'or, trente de soye iaune, trente liures de Cha, dix de Musc, cinquante d'vne medecine qu'on nomme Tienyo, & autant d'argent. Ces Sarrasins m'ont dit que les presens qu'ils donnoient au Roy, ne coustoient pas plus de sept mille escus en leur pays ; mais que ce qu'ils reti-

roient

roient du Roy pour leurs Ambaſſades & pour les frais de leurs voyages, montoit au moins à cinquante mille, qui eſt à la verité beaucoup gaigné ; mais c'eſt vn ordinaire aux Princes.

Vn autre Carauane ſort de la meſme Prouince pour le grand & puiſſant Royaume de Tibet, chargée de pluſieurs marchandiſes, & entre autres de toiles de ſoye,de Porcelaine & de Cha, le Cha eſt la fueille d'vn arbre ſemblable au Myrthe:qui eſt en quelques Prouinces de la grandeur du Baſilic, & en d'autres comme de petits Grenadiers : qu'ils font ſeicher au feu ſur vn inſtrument de fer, où elle s'vnit & ſe lie enſemble. Il y en a de pluſieurs ſortes, la pointe des fueilles eſt toûjours plus delicate & plus pure que le reſte, comme c'eſt le propre de toutes les plantes en general. La liure peut monter à vn eſcu ; il y en a qui ne vaut pas deux ſols, ſuiuant qu'elle eſt, tant eſt grande la difference de l'vne à l'autre. Eſtant ainſi ſeiche, & miſe dans l'eau chaude, elle eſt au commencement deſagreable en ſa couleur, en ſon odeur & au gouſt ; mais l'vſage la rend agreable & frequente en la Chine, & au Iapon;d'autant qu'ils s'en ſeruent non ſeulement pour breuuage au repas, mais encore pour feſtin aux hoſtes qui les viſitent de meſme façon que les peuples Septentrionaux verſent du vin ; les Chinois ayans cette creance que c'eſt vne inciuilité de ne preſenter que des paroles à ceux qui viennent dans leurs maiſons, fuſſent-ils eſtrangers : à tout le moins faut-il donner du Cha, & ſi la viſite eſt vn peu longue, on y adiouſte quelques douceurs,& quelques fruits,qu'on ſert ſur la table,ou bien qu'on met en deux plats ſur vne petite table quarrée. Il ſe raconte de merueilleux effets de cette eſpece de fueilles, comme c'eſt ſans doute,qu'elle eſt fort ſalutaire, & qu'à la Chine & au Iapon on n'eſt iamais trauaillé de la pierre,& que meſme on n'en ſçait pas le nom, qui eſt vn ſigne certain, que l'vſage ordinaire de ce breuuage eſt vn preſeruatif contre ce mal.Il eſt conſtant pareillement, qu'elle deliure de l'aſſoupiſſemẽt ceux qui veulẽt veiller,ou par neceſſité,ou par diuertiſſement, dautant qu'elle abbat les fumées, & deſcharge la teſte ſans aucune incommodité. Enfin c'eſt vne choſe aſſez connuë, qu'elle ſoulage merueilleuſement les hommes d'étude, pour le reſte, comme ie n'en ay pas de certitude, ie n'oſerois l'aſſeurer.

On a trouué dans cette Prouince vne marque tres-euidente de l'antiquité du Chriſtianiſme, qui a fleury autrefois en la Chine, comme nous dirons en ſon lieu.

Nous auons vne Egliſe en la ville Capitale, & vne Maiſon aſſez bien fondée par la liberalité des Chreſtiens, qui ont pluſieurs Oratoires ſecrets pour l'entretien de leurs deuotions.

La troiſiéme Prouince, entre les ſix qui ſont ſeptentrionales: de laquelle ie deſire parler maintenant, à trente-huit degrez de latitude, & eſt couuerte la pluſpart de montagnes, qui la rendent ſterile en froment, & beaucoup plus en riz, & encore dauantage en maiz : mais en recompenſe elle eſt ſi chargée de vignes qu'elle pouruoit tout le Royaume de raiſins cuits, & pourroit meſme faire ſi elle vouloit ſa prouiſion de vin, comme nous faiſions en noſtre Reſidence, où nous cueillons aſſez de vin pour les Meſſes, & pour en fournir ſuffiſamment aux autres Reſidences, voiſines. Comme nous auons des puits d'eau en Europe, ils en ont de feu à la Chine pour les ſeruices de la maiſon : pource qu'y ayant au deſſous des mines de ſouffre, qui déja ſont allumées, ils n'ont qu'à faire vne petite ouuerture, d'où il ſort aſſez de chaleur, pour faire cuire tout ce qu'ils veulent. Au lieu de bois, ils ſe ſeruent communement d'vne eſpece de pierres, qui ne ſont pas petites, comme en quelques-vnes de nos Prouinces, mais d'vne grandeur conſiderable. Les mines, d'où l'on tire cette matiere qui brûle ſi ayſement, ſont preſque inépuiſables. En quelques endroits, comme à Pekim, & à Honam, ils ſçauent ſi bien les preparer, que le feu ne s'eſteint-point ny le iour, ny la nuit. Ils ont des ſoufflets propres pour l'allumer.

Nous auons vne Egliſe & vne maiſon dans la Cité de Chiamcheu, & vne autre en celle de Phucheu, auec vn grand nombre de Chreſtiens illuſtres en vertu, & en nobleſſe, qui ont leurs Oratoires, comme par tout ailleurs, pour ſuppleer au deffaut des Egliſes.

La quatriéme, qu'on appelle Xantum, ſous le vingt-troiſiéme degré de l'éleuation du Pole, aſſiſe entre Nanquim, & Pekim, eſt pauure & diſetteuſe : elle eſt ſouuent infectée des grillons & des ſauterelles, qui cauſent vne horrible famine par tout le pays.

L'an

L'an mil six cens seize, vn chien se vendoit plus cher pour manger, qu'vn ieune homme pour seruir. Elle est neantmoins assez riche en bestail, & abondante en nos fruits, particulieremen en grosses poires, qui sont fort bonnes. Il y croit aussi vne autre sorte de fruit, qui ressemble à nos poires de bonne race, dont la quantité est si prodigieuse, que le Royaume en est tout plein; il s'en voit jusques à Macao, nonobstant la distance de l'vne à l'autre, qui sont trois grandes Prouinces, qui en doiuent estre fournies, auparauant, que d'en porter plus loin.

Pekim, est la cinquiéme sous le quarantiéme degré du Pole; qui a maintenant cét auantage, que la Cour est en la ville Capitale, qui porte son nom : quoy que proprement elle se nomme Xunthiensu, & Cambalu, par les Mores. Cette bonne fortune, s'il faut ainsi parler luy est arriuée de ce qu'apres la mort du Roy Humuù, vn sien nepueu, qui se nommoit Vunlò, se tenoit dans cette Prouince, où il estoit puissant, quand il s'empara du Royaume, & rauist iniustement la Couronne à son fils, le legitime heritier : & dautant qu'il auoit plus de confiance à ceux, auec lesquels il auoit conuersé de longue main, & d'ailleurs qu'il auoit plus de moyen de faire bonne mine aux Tartares, ses voisins : il transporta la Cour de Nanquim, à Pequim, où elle est à present. Le peuple y est moins adroit, qu'aux autres Prouinces, comme par tout le Septentrion, mais plus laborieux, & plus propre à la guerre.

Le sol est extremement aride, & par consequent sterile en toute sorte de fruits necessaires pour l'entretien de l'homme, mais d'ailleurs tres-propres à la santé. Les disgraces de la nature sont abondamment recompensées par l'auantage, qu'ont generalement les Cours des Princes d'attirer tout à elles, & de vaincre en cela le naturel des terres. Il y croist du maiz, du froment & vn peu de riz tout autant qu'il en faut pour la maison du Roy qui est fort nombreuse, pour les Mandarins & pour les soldats qui sont à milliers dans la ville. Mais le Roy entretient iusqu'à mille vaisseaux plats sur les riuieres qui ne seruent qu'à porter les prouisions de la Cour, qui viennent du costé du Midy : & pour la personne du Roy en son particulier, on seme à Nankim vne espece

de

de riz, qui se cuit dans l'eau, sans autre ingredient, & est vn mets fort sauoureux.

La ville n'est pas si grande que Nankim, mais elle est sans comparaison plus peuplée. Il suffit de dire que c'est la Cour d'vn trespuissant Prince. Douze cheuaux peuuent marcher de front sur l'épaisseur de ses murailles. On y fait garde le iour & la nuit en temps de paix, comme s'ils estoient en guerre. Il y a pareillement des gardes aux Portes, qui est le profit des Eunuques, dont la Reyne à la moitié : à cause qu'ils leuent de grands deniers par les imposts qu'ils mettent sur les danrées qui entrent dans la ville : en quoy les Marchands de Canton sont plus mal traittez que les autres iustement comme les Espagnols dans les Hosteleries de France, sans autre raison que le mespris qu'on fait de leurs personnes.

Les Officiers & les ministres de cette Cour sont à rebours des autres Republiques, & Royaumes du monde : mais ils se maintiennent dans le droit de la Iustice, que tous doiuent garder. Ils ne parlent qu'auec moderation de la pompe & de l'éclat de leurs personnes : ils ne sçauent que c'est d'estre portez en chaire, s'ils ne sont d'vne eminente dignité : ils vont à cheual & pour ce qu'ils ne sont pas les meilleurs Caualiers du monde, deux Seruiteurs les tiennent par les costez, de peur qu'ils ne tombent.

Les moindres Iuges de village sont plus magnifiques en leur maison que les premiers Ministres d'Estat à la Cour. Ils marchent par les ruës le visage couuert pour se garder de la poussiere qui est grandement épaisse, & pour éuiter l'abord des Mandarins, & se deliurer des ceremonies qu'il faut leur rendre : mais n'estant point connûs, ils dissimulent & ils passent outre, sans s'arrester. Aussi est-ce vne chose indubitable qu'il sert beaucoup pour viure en seureté, de ne se faire pas beaucoup connoître.

Le froid qu'on ressent en ce pays, est plus grand qu'il ne deuroit estre au quarantiéme degré d'éleuation : car la glace est si forte & si dure sur les riuieres, que les charretes passent dessus, sans nul danger. Ils se seruent d'estuues, mais qui sont plus commodes : & qui n'ont point tant de feu que les nostres, ayans cette industrie de communiquer la chaleur par des conduits sous terre, qui fait vn

agreable printemps au milieu de l'hyuer, & supplée à l'absence du Soleil reuestant les arbres de fleurs & de fueilles auant le temps.

Nous auons à la Cour vne grande Eglise bastie à nostre mode auec vne maison, où quatre de nos Peres font leur residence par la permission du Roy, & sont dans l'estime de tous les Magistrats.

Outre les Eglises que nous possedons aux lieux les plus frequentez, qui sont presque tous de grandes villes, il y a d'autres peuplades de Chrestiens auec leurs Oratoires, qu'on visite de temps en temps pour catechiser & baptizer les nouueaux Chrestiens, & pour administrer le S. Sacrement de l'Autel aux autres.

La sixiéme & derniere Prouince plus voisine du Nord, est recommandable pour la production d'vne racine, qui se vendoit, quand i'en partis, au double poids de l'argent. Aussi est-ce vn remede si merueilleux, qu'elle augmente notablement la vigueur & les forces aux sains; & échaufe & fortifie les malades. Elle s'appelle *Ginsem*. Cette Prouince pour estre sur les frontieres des Tartares est ruinée par leurs frequentes courses, sans qu'ils puissent estre arrestez par cette fameuse muraille, qui a neuf cens lieuës de long auec plus de bruit que de fruit, l'ennemy l'ayant reduite en vn pitoyable estat.

CHAPITRE IV.

De la personne des Chinois, de leur naturel, esprit & inclination.



LES peuples de la Chine ont le teint & la couleur de nos Europeans: il est vray que les habitans de la Prouince de Canton, & particulierement les insulaires qui sont proches de terre-ferme, sont vn peu bazanés pour estre scitués au delà du Tropique. Et dautant que ceux que nous voyons passer le plus souuent de pardeça sont presque tous voisins de la ville de Macao, assise

Les Chinois ont le teint blanc: quelques vns oliuastre.

au milieu des Isles, dont elle est comme le centre, les estrangers se sont persuadez que tous les naturels du Royaume auoient la couleur semblable, c'est à dire brune & bazanée ; bien qu'ils soient aussi blancs, que ceux de nostre Europe, excepté sur les confins de Canton ; comme ie viens de dire ; & ils paroissent toûjours plus blancs à mesure qu'ils s'approchent du Nord.

Ils ont le poil noir & long. Les hommes & les femmes indifferemment laissent croître leurs cheueux, qui sont communément noirs, d'où vient qu'entre plusieurs autres noms, qu'on donne à ce Royaume, on le nomme le Royaume du peuple aux cheueux noirs. *Les yeux noirs & petits, & le nez petit.* Ils ont pareillement les yeux noirs & petits, comme aussi le nez petit, & ne peuuent souffrir ceux qui l'ont comme nous, vn peu large & éleué, croyans que c'est vne deformité qui donne mauuaise grace. Ils ont peu de barbe, & ne se soucient pas de l'auoir épaisse, pourueu qu'elle soit noire, qui est la couleur la plus commune, & qu'ils estiment le plus, bien qu'ils n'ayent pas les rousseaux tout à fait en horreur, comme ils estoient anciennement à Thebes: ils la portent longue, la laissans croître au gré de la nature sans jamais la couper. Leur principal soin est d'adiuster & de bien mettre leur cheuelure, en quoy ils surpassent toutes les nations du monde, aymans mieux n'auoir aucun poil au menton, que de perdre vn seul cheueu de leur teste. A ce sujet ils ont quantité de barbiers, qui sont mal nommez, à mon aduis, puis qu'empruntans leur nom des barbes, neantmoins ils n'y touchent jamais, n'ayans point d'autre mestier, que de peigner les cheueux, & de les ranger fort proprement.

Les petits sõt mieux faits que les grãds. Les jeunes enfans sont beaucoup plus beaux, & mieux proportionnez que les grandes personnes, la beauté s'accommodant à leur taille : particulierement dans les Prouinces, qui tirent vers le midy, où l'on remarque dans vn mesme Royaume certains lieux, qui ont en cela de l'auantage par dessus les autres ; comme les Dames de la ville de Nancheu, en la Prouince de Nanquim se vantent d'estre les premieres en beauté ; aussi bien que celles de la fameuse ville de Guimanarez parmy nos Portugaises. C'est pour cette raison que les riches & les Magistrats choisissent de là, leurs maistresses, & que cette faueur de la nature vient à estre

plus

plus prisée, par le iugement qu'en font les puissans du monde. Mais comme l'âge commence à décheoir, qui est depuis vingt-cinq ans jusques à trente, les ieunes hommes ne perdent pas seulement cette couleur viue du teint, qui les rendoit agreables, mais encore ces traits du visage, & cette belle proportion des membres, de cette façon ils deuiennent ordinairement laids. Ce qui leur reste, est vne bonne disposition de corps auec vne vigueur & vne force, dont ils se seruent auantageusement, s'addonnans au trauail, & cultiuãs leurs terres auec tant de soin, qu'encore biẽ que d'elles mesmes elles soient assez fertiles, l'art les rẽd beaucoup meilleures, & s'il s'en trouue en quelque endroit de mauuaise, ne fut-ce que d'vn pied d'étẽduë, comme ils ne laissent rien de vacant qu'ils ne cultiuent, ils ont l'industrie de la faire porter.

Ie me souuiens que passant vn iour par Honum, i'apperçû des laboureurs qui labouroient leurs champs auec vn soc à trois pointes, & traçoient par ce moyen, trois sillons à la fois : & pource que la terre y est bonne à porter cette espece de legumes, qu'on nomme des faseoles, ils tenoient la semence dans vn vaisseau quarré sur leur charruë, de telle sorte qu'au mouuement du soc elle se respandoit sur la terre, comme les grains de bled tombent doucement sur la meule du molin, au mouuement de la tremie: & ainsi d'vn mesme temps & d'vne mesme main on labouroit & ensemençoit auec esperance de recuëillir vne riche moisson. Les autres grains, qui sont le froment, l'orge & le maiz, ils les sement comme nous, & c'est vne chose ordinaire de voir que ceux qui conduisent vne beste chargée, portent eux mesmes vne autre charge sur les épaules, pour n'estre pas oyseux. *De quelle façon ils labourent la terre.*

Ils sont extremement soigneux de profiter de toutes les occasions, n'en laissans perdre aucune, pour petite qu'elle soit. D'où vient qu'on rencontre assez souuent sur les riuieres de gros vaisseaux, qui ne sont chargez que de lumignons pour l'vsage des Lampes, faits de moüelle de ioncs, qu'ils sçauent tirer adroittement. On en trouue d'autres, qui ne portent que du papier pour les lieux communs des maisons particulieres, qui par apres se distribuë dans les boutiques, & se vend par les ruës ; mais il faut qu'il soit blanc, autrement s'il y auoit vne seule lettre écrite, ce *Ils sont industrieux, & en quoy.*

feroit vne efpece de facrilege de l'employer à de fi vils vfages. I'ay voulu rapporter ces particularitez comme des preuues certaines de la preuoyance & de l'application qu'ont les Chinois pour toutes chofes. Ce n'eft pas que pour cela il n'y ait parmy eux auffi bien qu'aux autres païs, force faineans & vagabonds, qui font la pefte commune & prefque ineuitable des grands eftats.

Enclins à la marchandife.

Leur inclination naturelle les pouffe à eftre Marchands, & l'on ne fçauroit croire le commerce qu'ils entretiennent, & le gain qu'ils font trafiquans d'vne Prouince à l'autre, & qui plus eft, fans fortir de leurs villes : puifque ceux qui trafiquent en Porcelaine, & qui la tranfportent par les Prouinces du Royaume gaignent trente pour cent deux fois en vne mefme année. Outre que toutes les marchandifes qui s'acheptent en gros dans les boutiques, fe debitent en détail parmy les ruës ; & il n'eft pas iufques aux petits enfans qui ne s'exercent en ce petit commerce, crians des fruits, des herbes, des fauonnettes, du fil & de femblables danrées.

Les Marchands font foigneux & vigilans.

Les riches Marchands fe font acquis vn grand credit par la foy qu'ils gardent inuiolablement en leurs traitez, comme l'ont experimenté nos Portugais pendant tout le temps qu'ils les ont pratiquez : quoy que d'ailleurs leur façon de negocier, foit la plus dangereufe du monde & la plus fuiette à la tromperie : à caufe que les eftrangers pour n'auoir pas la liberté d'entrer dans le Royaume, font contraints de traitter auec les naturels, en cette forte. Ils conuiennent premierement des marchandifes qu'vn châcun defire auoir, comme de l'or, de la foye, de la porcelaine, & chofes pareilles, puis s'eftans accordez du prix, les Portugais configment l'argent entre les mains des Chinois, qui s'en vont auec l'argent en main dans les endroits du Royaume, où fe trouuent ces marchandifes, & les ayans achetées s'en reuiennent à Canton trouuer les Portugais, qui les attendent. Cette façon de negocier s'eft pratiquée durant plufieurs années, fans iamais auoir reconnu de fraude, fi ce n'eft depuis quelque temps qu'elle commence à eftre decreditée par la faute, comme ie penfe & des vns & des autres.

Fins & rufez.

Il eft vray qu'ils ayment naturellement à tromper, & tant ceux qui

qui achétent que ceux qui vendent, ſont merueilleuſement ruſez: en voicy quelques exemples. Ouurir l'eſtomach d'vne perdris pour en tirer la chair, & puis remplir le vuide, & refermer l'ouuerture ſi proprement, que ſi celuy qui l'achepte; n'a autant d'yeux qu'Argus, il eſt bien difficile qu'il remarque la fourbe, ſi ce n'eſt lors qu'il n'y a plus de remede, & que penſant faire bonne chere, il ne trouue entre ſes dents que des os & de la plume: parmy les vrays jambons en mettre d'autres de bois, ſi bien déguiſez, & ſi ſemblables qu'ils trompent la veuë des regardans: engraiſſer vn vieux cheual, & le faire paſſer pour vn ieune, & meſme le peindre & le marquer de pluſieurs mouchetures, comme ſi c'eſtoit ſon poil naturel, c'eſt ce qu'ils pratiquent aſſez ſouuent, choiſiſſans à ce deſſein les temps propres du ſoir ou du matin, quand il ne fait pas aſſez de iour, pour découurir clairement l'artifice. Et ces ruſes reuſſiſſent particulierement à Macao, où les Marchands qui acheptent ne ſont pas des plus rompus, ny des plus raffinez du monde.

L'art diabolique d'extraire les elemens des pierres, & des metaux, qui s'eſt répandu par tous les endroits de l'vniuers, a gaigné bien auant dans la Chine, dont les eſprits preoccupez de cette fauſſe opinion, que quiconque aura trouué le ſecret de faire de l'argent, aura par meſme moyen la recepte de viure longues années, ſont paſſionnez pour l'Alchymie. Ah! iuſques à quand eſt-ce que les hommes ſe laiſſeront aller à vne folle perſuaſion, trompez par l'eſperance vaine de pouuoir obtenir deux choſes ſi deſirées, & toutesfois ſi incertaines, comme ſont les richeſſes & la ſanté? Ces pauures miſerables trauaillent non ſeulement ſans fruit, mais qui pis eſt, ils perdent beaucoup & gaignent peu, au lieu qu'en tout le reſte de leurs affaires, ils ont couſtume de faire beaucoup de peu. Et il arriue enfin ou qu'eux meſmes ſe rient par apres de leur deſſein, ou qu'ils ſe trouuent beſſlez par les Profeſſeurs de cet art, lequel eſt toûjours incertain en ſes maximes, bien qu'à dire le vray, il ſoit certain en quelques-vns de ſes principes: d'où vient auſſi que la pluſpart le pratiquent plûtoſt en eſperance de tromper, que pour eſtre aſſeurez de leur ſcience.

La pluſpart curieux de l'Alchymie.

Du nombre de ces gens là, fut vn impoſteur, qui s'eſtant pre-

Affronterie d'vn Alchymiste.

ſenté à vn Magiſtrat de Pequim, il y a quelque temps luy promit merueilles de ſes experiences. Comme les auaricieux croyent aſſez de leger, celuy-cy luy fournit des materiaux, pour faire ſon operation, & mon homme auſſi fin pour le moins qu'il eſtoit ignorant, laiſſa couler dextrement, dans ſon creuſet, vn peu d'argent qu'il tenoit caché à ce deſſein, ſans que le Magiſtrat s'apperçeut de la ruſe, qui ſe monſtra fort content de cét eſſay croyant auoir trouué le vray Maiſtre du meſtier. Alors l'Alchymiſte feignant d'auoir des affaires ailleurs, luy demanda congé pour quelques iours, que l'autre luy accorda auec beaucoup de difficulté, ne pouuant pas permettre qu'il s'abſentât, tant ſoit peu, à cauſe que ſes deſirs s'eſtoient accreus, à la veuë de cette premiere experience. Mais l'affronteur, qui vouloit peſcher dans vne mer d'argent auec des filets, qui apportent bien plus, quand on les traiſne doucement, que ſi on les tiroit tout d'vn coup, fut abſent pendant trois ans entiers, au bout deſquels eſtant de retour à Pequim, il fit ſemblant de ne connoître plus la maiſon de ſon hoſte, quoy qu'il paſsât aſſez ſouuent deuant la porte. Comme il eut eſté luy meſme reconnu, & qu'on l'eut appellé, il perſiſta dans ſa diſſimulation: juſques-là, qu'apres qu'on luy eut parlé du meſtier qu'il profeſſoit, il auoüa bien d'en ſçauoir le ſecret, mais il proteſta qu'il ne ſe ſouuenoit point de l'auoir iamais pratiqué au lieu qu'on luy diſoit, alleguant pour ſon excuſe, qu'il auoit trauaillé en trop d'endroits, pour pouuoir conſeruer la memoire de tous. Il ne ſe fit pas pourtant tirer beaucoup l'oreille, pour reprendre ce qu'il auoit quitté, mémement quand on luy eut auancé cinq cens eſcus, qu'il emporta puis apres, s'en allant pour ne plus retourner, ſans demander congé, comme il auoit fait l'autre fois. Semblables affronteries ne peuuent empêcher qu'il n'y ait toûjours de curieux, qui deſirent de rechercher les ſecrets de cét Art.

Ils ſont courtois & obligeans.

Pour reprendre le diſcours de nos Chinois, il eſt certain qu'ils ſont affables, courtois & agreables en leur conuerſation; & il ne faut pas en cecy s'en rapporter au témoignage des noſtres, qui n'ont demeuré qu'à Macao, & à Canton, pour ce qu'ils viuent dans ces lieux-là, comme dans vne guerre perpetuelle, à raiſon des

des querelles qui ſe forment tous les iours entre les Seruiteurs des Portugais & des Chinois. Outre que c'eſt vne choſe fort degoûtante, de vendre & reuendre toûjours, & s'ils ſe ſupportent aucunement à Macao les vns & les autres, c'eſt pour l'eſperance qu'ils ont de profiter auec ceux de Canton, à l'occaſion des foires, qui s'y tiennent ſouuent. Ainſi l'on n'obſerue plus aucune ſincerité dans les commerces, & tous n'agiſſent entre eux que comme des ennemis.

Pour le regard des Prouinces aſſiſes dans le cœur du Royaume, les habitans nous y traittent auec tant d'honneur & de ciuilité, qu'à toutes les rencontres, ils nous donnent le premier lieu, pource ſeulement que nous ſommes eſtrangers, & comme ils parlent, Habitans des Climats éloignez. Ils nous preſtent meſmes de l'argent ſur gages ſans intereſt, comme nous auons aſſez ſouuent éprouué dans nos neceſſitez.

Meſme dans les priſons les vns enuers les autres.

Ie m'aſſeure qu'on m'aduoüera qu'il n'y a point de plus méchante ſocieté, que celle des priſons, où les impuretez de toute la Republique ſe vont rendre comme dans vn égouſt, & neantmoins, nous auons receu beaucoup de courtoiſie de ces canailles, qui viuent d'ailleurs ſans aucune humanité, & qui ne parlent en ces lieux que de frapper. Et de vray nos Religieux, qui furent empriſonnez à l'occaſion de la perſecution ſuſcitée contre nous l'an 1616. receurent de grands honneurs, & tirerent beaucoup d'aſſiſtance des priſonniers: qui témoignoient vn particulier reſſentiment, quand les Officiers, pour la crainte qu'ils auoient du Tyran, nous traittoient en Captifs; & ne pouuoient ſouffrir qu'on nous mit aux ceps, tâchans de ſoulager nos peines & s'éfforçans auec des fers chauds de brûler & conſumer ces liens qui ne ſont que de bois.

Apres vn long-temps qu'on voulut retirer ces Religieux de la priſon pour les mettre en liberté, les autres Priſonniers firent vne aſſemblée, pour déliberer entre eux à ce que cette ſeparation ne ſe fit point ſans quelque demonſtration de courtoiſie & d'amitié: & de vray s'eſtans cottiſez pour ce ſujet, & ayans amaſſé tout ce qu'ils pûrent, ils les regalerent d'vn ſomptueux banquet. Spectacle ſans comparaiſon plus agreable à ces bons Peres, pour vne ſi grande

grande douceur & benignité que des Payens faisoient paroîtro à l'endroit des Estrangers,au lieu mesme destiné plus pour le châtiment des crimes que pour leur bonne chere. Ce qui témoigne assez le naturel obligeant de ce peuple.

Doux & reseruez au chastiment de Iustice.

Ils ont en horreur toutes les actions, qui ressentent la cruauté, & la Iustice n'employe que rarement cette sorte de supplices inhumains, qui sont si frequens parmy nous, comme d'écarteler, tenailler, & tirer des hommes sur vn Cheualet. Si le criminel merite la mort, on luy tranche la teste, ou on l'étrangle.

Crime enorme.

L'an mil six cens quatorze, vn homme du commun eût bien l'insolence de vouloir s'emparer du Royaume. Il auoit déja pour l'execution de ce dessein ramassé grand nombre d'hommes, & leur auoit distribué les principales charges de son estat imaginaire, auec ordre d'oster la vie à tous les Mandarins, vn iour qu'ils deuoient s'assembler. La coniuration fut découuerte par vn des mécontens, & le nom, & le nombre presque infiny des coniurez fut trouué dans les memoires de ce petit Tyran, qui tous furent pris & menez en prison. Le Roy aduerty de ce qui se passoit, ordonna qu'on les élargit à la reserue de trente des plus coûpables, & qu'à ceux-cy on leur mit vn carquan au col, qui les serrât étroitement l'espace de trente iours: & si au bout de ce terme quelques-vns estoient encore en vie, qu'on les laissât aller, sans les faire mourir. Et defait deux échapperent, & l'on se contenta d'vne si legere punition pour vn crime si enorme.

De quelle façon puny.

On ne punis iamais plus de six criminels à la fois.

Que si plusieurs criminels sont condamnez ensemble à la mort, on les tient dans la prison iusques à ce que le visiteur de la Prouince les fasse comparoître deuant luy, qui en nomme seulement six ou sept; pour estre executez, & renuoye les autres à la prison, sans pouuoir outre-passer ce nombre, s'il ne veut estre tenu pour vn cruel.

I'adiouste qu'entre les bonnes qualitez de cette nation, ils sont naturellement enclins à la vertu, non que ie pretende icy de les iustifier tout à fait, comme s'ils estoient exempts des vices qui sont ou propres aux payens, ou communs à tous les hommes: ie dis seulement qu'ils ont en veneration les personnes qui font profession de la vertu, & en particulier ils prisent beaucoup l'humilité,

milité, la virginité, la chaſteté, & ſemblables vertus, que les autres payens ont ordinairement à mépris. Que ſi vne fille, ou quelque jeune vefve paſſe ſes iours en continence, auec la modeſtie & les autres qualitez bien-ſeantes à cét eſtat, on a cette loüable couſtume de luy dreſſer des Arcs de triomphe, & de reciter en public des oraiſons pompeuſes & magnifiques, à ſa loüange.

L'eſtime particuliere qu'ils ont de la chaſteté.

Ils rendent leurs complimens auec tant de ceremonies, qu'on n'en peut voir la fin : ils ſeroient mieux employez pour le culte de Dieu, que pour l'vſage des hommes : ce qui s'entend des viſites d'honneur & des rencontres d'vne pure ciuilité : car les parens & amis n'apportent pas tant de façon. Ils ſont ſi reglez en leur exterieur, & ſi retenus en leurs paroles, que rien n'eſt ſuffiſant d'émouuoir vne querelle parmy des perſonnes de condition, qui d'ailleurs ſe haïſſent à mort : d'où vient que les plus grands ennemis ſe trouuent enſemble aux feſtins & aux aſſemblées publiques, ſans témoigner aucunement leurs reſſentimens cachez, qu'ils ſçauent diſſimuler auec autant d'accortiſe que de courage, ſous des termes d'honneur & de ciuilité, comme s'ils eſtoient les meilleurs amis du monde.

Ils ſont ceremonieux en leurs viſites.

Et diſſimulent accortemẽt leurs iniures.

Quand ils remarquent quelque choſe de vertueux & de loüable dans les mœurs & dans les façons de faire de leurs voiſins, ils n'épargnent point leurs loüanges pour les rendre plus recommendables. En quoy ie puis dire qu'ils ſont bien éloignez de la jalouſie ſi commune aux autres païs, qui ne ſouffrent aucune complaiſance entre les perſonnes d'vne meſme profeſſion. D'où vient auſſi que les moindres ouurages qui viennnent de l'Europe, ſont receus fauorablement à la Chine. O que ces gens, diſent-ils, ne ſont pas comme nous, mal-habiles & ſans eſprit! Et quoy qu'ils ne puiſſent pas ſçauoir au vray les ouurages qui ſe font dans le Royaume, pour eſtre d'vne trop grande eſtenduë, ſi eſt-ce que s'ils y remarquent tant ſoit peu d'artifice, ils ne laiſſent pas pourtant de dire, que ce ſont des pieces de l'Europe, & non point de leur païs. A ne point mentir vne ſi grande modeſtie eſt d'autant plus à enuier, qu'elle ſe trouue parmy vn peuple tres-adroit & habile en tout ce qu'il entreprend, à la honte de ceux qui n'ayans preſ-

Ils loüent les actiõs vertueuſes d'autruy.

Leur modeſtie.

que point d'yeux pour voir & considerer les choses, mesprisent ce qu'ils admirent.

Au reste leurs ouurages & ceux-là mesmes qui partent de la main des Maistres les moins excellens, font bien paroître l'esprit qu'ils ont aux doigts. Sur tout ils trauaillent à merueilles en yuoire, en ebene, & en ambre, & font à perfection les pendans d'oreilles d'or & d'argent, auec les autres affiquets des Dames. Mais ce qu'ils font le mieux ce sont des chaisnes d'or. Il y a quelque temps qu'on en porta vne à Goa, qui ne pesoit pas trois onces, & qui auoit neantmoins plus de trois cens anneaux, si minces & deliez qu'on les perdoit de veuë. Il est vray qu'ils n'ont pas l'vsage de nos bassins d'argent, & qu'on auroit de la peine d'en trouuer vn mesme dans le Palais du Roy, d'vne grandeur tant soit peu raisonnable, à cause qu'ils n'ont pour le seruice de la table, que des plats de Porcelaine, qui est plus nette & plus belle que le metal. Le fil d'or, qu'ils mettent en œuure, ne court pas tant que le nostre, & ils en contrefont de papier auec tant de naïfueté, qu'on le prend pour du vray.

Leur esprit.

Leurs ouurages excellens d'yuoire d'ambre & de corail.

Ils n'ont que des plats de porcelaine.

Les ouurages de l'Europe qu'ils ont le plus admiré sont les horloges & les montres à rouës; ils les font à present aussi bien que nous, & mesmes quelques-vnes valent plus que les nostres. En vn mot on peut dire, que les Chinois en general sont extremement propres & excellens aux Mechaniques, excepté ceux de Charam, qui n'ont point leurs semblables.

On ne peut nier par consequent, qu'ils n'ayent l'esprit vif & penetrant, & qu'ils ne meritent à iuste tiltre, les loüanges qu'Aristote donne aux Asiatiques, lors qu'il dit que les peuples de l'Asie surpassent en esprit ceux de l'Europe, mais qu'en recompense ceux de l'Europe les surmontent en force & en courage: ce que l'experience iournaliere nous fait voir à l'œil, & toucher au doigt.

Neantmoins il se trouue encore des personnes si aueuglées de passion, que de prendre les Chinois pour des barbares, & d'en parler, comme ils feroient des Negres de la Guinée, ou des Tapuys du Bresil. Ils deuroient rougir de honte d'auoir ces sentimens apres tant de voyages & de nauigations capables de les desabuser;

desabuser ; apres ce qu'ils ont ouy depuis plusieurs années, & les riches ouurages qu'ils en ont veu, qui doiuent estre à mon aduis plus que suffisans pour leur faire connoître & auoüer que les Chinois ne manquent point d'esprit. Outre les choses comprises dans la suite de cette histoire, ie veux icy raporter vn exemple, qui pourra leur seruir d'instruction.

Le Visiteur de la Prouince de Carica, l'vn des plus illustres du Royaume, peu de iours apres qu'il eut commencé sa visite, fit fermer la porte de sa maison, & demeura long-temps caché, sans donner audience à personne, ny vacquer aux autres fonctions de sa charge, s'excusant de cela sur vne maladie. Le bruit de cét accident ayant esté bien-tost respandu par la ville fit penser à vn Mandarin de ses amis qu'il y auoit quelque chose. Il s'en va là dessus à dessein de le voir, & apres plusieurs refus, fit tant par ses instances, qu'il obtint de luy pouuoir parler. Les premiers discours, qu'il luy fit apres l'auoir salué, furent de luy presenter les iustes plaintes des peuples, pour les retardemens de leurs affaires : dequoy l'autre s'excusa pareillement sur les incommoditez de sa maladie. Mais comme il luy eut reparty qu'il n'auoit ny le visage, ny la mine d'vn malade, & qu'il le pressast de luy descouurir sans déguisement les causes de sa retraite, protestant de le seruir de tout son pouuoir en cette occasion, comme l'amy de son cœur. Sçachez donc, s'escria le Visiteur, qu'on m'a volé les Sceaux du Roy dans vn coffret où ie ie les gardois, sans qu'il paroisse aucunement qu'on l'ait ouuert, comme si personne n'y auoit touché. De sorte que si ie donnois audience aux parties, ie ne pourrois point seeller mes expeditions : & si en suite on venoit à découurir le peu de soin que i'ay eu de conseruer les Sceaux du Roy, ie perdrois & ma charge & la vie : ainsi ne sçachant plus que faire, ie recule tant que ie peux sans esperance, vous asseurant neantmoins que le retardement des affaires publiques ne me touche pas moins en mon particulier, que les parties interessées. Le Mandarin comprît aussi-tost l'importance de ses raisons ; puis déployant la force de son esprit, il demanda au Visiteur s'il n'auoit point d'ennemy en ville. I'en ay vn, respondit-il, qui est le plus considerable, & le plus puissant des Officiers, puisque c'est le

Gouuerneur, qui couue depuis pluſieurs années vne hayne ſecrete contre moy. En voila aſſez dit le Mandarin, que voſtre Seigneurie ſuiue ſeulement mon conſeil, & qu'elle tranſporte au plûtoſt tous ſes meubles dans l'appartement le plus aſſeuré de ſon Palais, & cependant qu'elle faſſe mettre le feu aux autres, criant à meſme temps au feu. Le Gouuerneur courra des premiers pour eſteindre l'embraſement, & ſatisfaire aux obligations de ſa charge. Ce ſera pour lors à vous, le voyant parmy la foule du peuple de l'appeller tout haut, & de luy conſigner entre les mains ce petit coffre fermé, comme il eſt, luy donnant à entendre que c'eſt pour le mettre à couuert des dangers du feu. Parce moyen ſi c'eſt luy qui vous a volé les Sceaux du Roy, il les remette dans le coffre en le rendant; & encore que ce ne ſoit pas luy, vous ne laiſſerez pas de le charger, comme coulpable de cette perte: de cette façon vous ſerez en ſeureté, & de plus vous vous ſerez pleinement vangé de voſtre ennemy. Le Viſiteur ſuiuit l'aduis du Mandarin, qui luy ſucceda ſi heureuſement, que dés le lendemain matin apres la nuit du feu le Gouuerneur rapporta le coffre auec les Sceaux du Roy dedans; diſſimulans tous deux accortement la faute l'vn de l'autre, celuy-cy la nonchalance du Viſiteur, & celuy-là la malice du Gouuerneur, & s'accordans enſemble à conſeruer leur reputation. Dites apres cela que les Chinois ſont des Barbares.

CHAPITRE V.

De la façon des Habits.



LA matiere ordinaire dont les Chinois font les toiles & les étoffes d'vſage pour leurs habits, pour les licts, & pour les autres ameublemens de leurs maiſons, ſont des laines, chanvres, ſoye de cotton; le tout en grande abondance: mais ils manquent de lin, comme i'ay déja dit, à vne autre occaſion. Deux cens ans, auant la naiſſance du Fils de Dieu, ils portoient les manches de leurs

leurs robes fort courtes, comme font encore à present les Iaponois, qui retiennent cette ancienne mode pour vne marque qu'ils tirẽt d'eux leur origine. Cette façon d'habits dura jusques au Roy Hoan, l'vn des plus grands & des plus illustres Princes, qui ayt gouuerné le Royaume de la Chine, il y a quatre cens ans: sous son regne le peuple & les Magistrats prirent l'habit, qu'ils ont auiourd'huy, qui est le mesme par toutes les Prouinces d'vn Royaume si étendu, sans qu'on le puisse aucunement changer, sans vn ordre particulier du Roy, non plus que les plus importantes coustumes de leur Estat. D'autant que ceux qu'on nomme des Barbares, ont enfin reconnu que le changement qui se fait des mœurs & des coustumes d'vn païs au gré des Estrangers, est vn presage asseuré d'vn prochain changement des loix fondamentales, d'où les autres dependent, comme nous en pourrions trouuer chez nous mesmes des preuues éuidentes, s'il en estoit besoin.

La robe, qui est propre & particuliere aux lettrez & aux gens de condition, & qui est en vsage depuis vn si long temps, prend depuis le col jusques aux talons, & est ouuerte par le deuant du haut en bas. Ils en ont vne autre, qu'ils mettent dessous, qui est étroitte, & comme collée au corps; au lieu que celle de dessus est ample & flottante, dont les extremitez portent l'vne sur l'autre par le deuant, à cause qu'ils n'ont point de boutons, à la façon des grandes robes de nos Ecclesiastiques. Les manches sont larges & pendantes sans aucune garniture, & pour collet, ils n'ont qu'vne piece de taffetas blanc de la longueur de la main, qu'ils ostent quand elle est salle, pour en remettre vne autre.

Les jeunes hommes s'habillent indifferemment de toutes sortes de couleurs: les vieillards choisissent les plus modestes; la pluspart du peuple porte le noir, comme font generalement tous les seruiteurs, qui n'oseroient en prendre d'autres.

Ceux qui possedent, ou qui ont possedé des charges & des gouuernemens, prennent vn rouge éclattant aux grandes festes: Les riches changent d'habits aux quatre saisons de l'année, & les personnes de basse condition, quoy que pauures, en changent mesme deux fois, sçauoir l'hyuer, & l'été, & il arriue souuent qu'il faut engager la robe d'vne saison, pour retirer celle de l'autre.

Disons maintenant vn mot de leurs chapeaux, qui sont la meilleure partie de leur bonne grace : les ieunes gens au dessous de dix-sept ans, les portent auec le bord court d'vn costé, & large de l'autre, qu'ils retroussent & attachent sur le haut de la teste. Ayans atteints cét âge, ils quittent le chapeau, & prennent vn petit rezeau fait de crin de cheual semblable à vne de nos calottes, mais auec tant d'artifice que tous les poils se ioignent par le dedans, sans qu'il y en ait vn seul, qui passe dehors. Par dessus, les lettrez mettent vn bonnet quarré, & le peuple vn bonnet rond, l'vn & l'autre tissu de soye, ou bien du mesme poil qu'est leur rezeau, qui est bien le plus difficile à faire, aussi couste-t'il plus. La couleur de ces bonnets, est noire, ou bien de la couleur naturelle de la laine, qui est de bure grise, comme ils les portent l'hyuer. La premiere fois, qu'ils mettent le rezeau sur leur teste, ils obseruent presque les mesmes ceremonies, & les mesmes solemnitez, qu'anciennement les Cheualiers, quand on leur ceignoit l'espée auec la cappe. Les riches ont leurs souliers de soye, de diuerses couleurs, & les pauures de cotton. La forme en est differente des nostres, enrichie d'vne belle broderie faite à l'aiguille. La matiere pareillement en est toute autre, ne se seruans du cuir que pour les botes, encore est-ce fort rarement. Les plus honorables & les plus riches portent des chausses de damas, ou de satin, ou de quelque autre estoffe de soye blanche, les autres en portent de cotton blanc. Les calçons sont communs aux hommes & aux femmes. Tel est à plus prés le vestement d'vn Royaume entier aussi grand que toute l'Europe, laquelle est si changeante, qu'elle a bien de la peine à conseruer pour quelque temps, les mesmes modes dans vne seule de ses Prouinces.

Quant à l'habit des femmes, c'est vne longue robe communément de soye fermée modestement iusqu'à la gorge. Elles sont curieuses, comme par tout ailleurs, de se bien coëffer, & de parer leurs testes de fleurs naturelles & artificielles auec vne si agreable diuersité de couleurs, & de figures, & auec vn tel raport de l'art à la nature, que la veuë en est souuent trompée, comme on dit qu'autrefois les tableaux de ces fameux Peintres trompoient les oyseaux, & les hommes par vne naïfue representation d'vn raisin, & d'vn rideau.

Les

Les Dames de qualité ont leur coëffure d'or & d'argent ; ce qui n'est pas permis aux femmes de mauuaise vie de quelque condition qu'elles soient, qui pour se distinguer des autres n'ont pas la liberté de se parer la teste, au contraire des autres païs, ny de tenir maison dans l'enceinte des murailles. Leurs habits interieurs sont semblables à ceux des hommes. Mais à voir leurs souliers si petits, on peut douter auec raison s'ils sont faits pour les pieds d'vne grande personne : ce qui prouient de ce que dés leur premiere enfance, on leur serre étroitement les pieds pour les empescher de croistre, non pas pour la raison qu'alleguent quelques-vns, pour empescher les femmes de courir, mais d'autant qu'ils ont cette persuasion, que c'est vne partie de la beauté du sexe d'auoir le pied petit. Les plus intelligens attribuent la cause & l'origine de cette folie, à vne de leurs Reynes, qui ayant les pieds tres-mal faits, se les faisoit serrer auec de petites bandes, pensant ainsi leur pouuoir donner vne meilleure forme, & corriger les defauts de la nature. Ce que cette Princesse fit par necessité, si toutesfois on peut dire necessité de vouloir reformer les ouurages de la nature, & corriger les pieds, qui nonobstant ces defauts peuuent seruir, les autres Dames à son imitation l'ont fait depuis par galanterie. Tant il importe, que les Princes n'authorisent iamais par leurs exemples des nouueautez ridicules.

Les femmes viuent fort retirées, & c'est vne chose extraordinaire de voir vne Dame par les ruës pour agée, & honneste qu'elle soit ; & beaucoup moins est-il permis aux hommes de les visiter dans leurs maisons. L'appartement où elles logent, est en veneration comme quelque lieu sacré, & si quelqu'vn sans y penser, veut entrer dedans, il ne faut qu'vn mot pour l'arrester tout court, & dire, c'est là que sont les Dames.

Les seruiteurs qui sont auprés d'elles pour les seruir, sont des enfans, & les Parens mesmes, si ce ne sont les plus ieunes du mary, n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres, non pas le beau-pere : ce qui s'obserue auec tant de rigueur, que si vn pere veut châtier son fils (car iamais les peres ne relaschent rien de l'authorité qu'ils ont sur leurs enfans, & se conseruent toûjours le pouuoir de les châtier, bien qu'ils soient mariez) le fils n'a qu'à

gaigner

gaigner promptement la chambre de ſa femme ; c'eſt vn lieu de refuge, d'où le pere n'oſe approcher. Quand le deuoir les oblige de rendre quelque viſite en la maiſon de leur pere, elles s'y font porter dans des chaiſes fermées : lors que pour ſatisfaire aux ceremonies de leur Religion elles ſont contraintes d'entreprendre quelque voyage à pied aux Temples de leurs Idoles, elles marchent le viſage couuert : & ſi elles montent dans vn batteau auec leurs plus prochez parens, comme ie me ſouuiens vne fois d'en auoir veu plus de deux cens enſemble, au ſujet de quelque pelerinage ; elles paſſent toutes les vnes apres les autres ſans dire mot. On ſçait fort bien que la moindre ouuerture que les femmes donnent à la frequentation des hommes, eſt vne grande porte au danger de leur honneur. Cette retraite pour facheuſe qu'elle ſemble eſtre, s'adoucit peu à peu, par la couſtume, & entretient la paix & le repos dans les familles.

Toutefois il ne ſe peut faire que dans vn païs ſi eſtendu que la Chine, les femmes ſoient par tout ſi ſolitaires : il y a quelques lieux, où les Bourgeoiſes prennent les meſmes libertez que parmy nous, d'aller, & de venir, quoy que les Dames de qualité viuent par tout fort retirées.

CHAPITRE VI.

Du langage & des lettres dont ils ſe ſeruent.

LA langue des Chinois eſt ſi ancienne, qu'elle eſt tenuë au iugement de pluſieurs, pour vne des ſeptante-deux de la Tour de Babel. Au moins il eſt conſtant, & on le proue par leurs liures, qu'elle eſtoit en vſage il y a plus de trois mille ſix cens ans. Elle n'eſt pas la meſme par tout, & on a remarqué que le langage eſt different, ſelon la diuerſité des Royaumes, qui compoſent aujourd'huy, ce floriſſant Empire, mais qui anciennement n'eſtoient pas de la Couronne pour eſtre poſſedez par des Barbares, comme ſont entr'autres ceux du midy, & quelques-vns du coſté du Nord. Apres l'vnion des Prouinces il ſe fit vne langue

langue commune, qu'ils nomment *Quonthoa*, ou la langue des Mandarins, pour ce que les Mandarins, qui ſont les principaux Miniſtres, à meſure qu'ils eſtabliſſoient leur gouuernement dans vn Royaume, eſtoient ſoigneux au meſme temps d'introduire vne langue, qui a cours encore à preſent par tout, comme le Latin en Europe, mais plus vniuerſellement, chaque Prouince ne laiſſant pas outre cela d'auoir ſa langue particuliere.

Cette langue commune eſt fort bornée & autant diſetteuſe en paroles, qu'elle eſt riche & abondante en lettres: puiſque de compte fait elle n'a pas plus de trois cens vingt-ſix mots, dont il ſe forme mil deux cens vingt-huit termes par le ſeul changement des aſpirations & des accens, qui finiſſent preſque tous par des voyelles, ou ſe terminent en M, & en N, comme ils ſont auſſi tous monoſyllabes & indeclinables, autant les verbes que les noms, & ſi propres à leur vſage, qu'on ſe ſert bien ſouuent d'vn Nom au lieu d'vn Verbe & d'vn Aduerbe. C'eſt à la verité ce qui la rend plus aiſée que la langue Latine, dont les ſeuls rudimens de la Grammaire emportent les meilleures années d'vn enfant, mais auſſi c'eſt cela meſme, qui la rend ſujette à beaucoup d'equiuoques pour eſtre trop conciſe. Quelques-vns ſe déplairoient à cette façon de parler ſi agreable aux Chinois, qui affectent vn langage preſſé, ſoit qu'en cela ils ſoient les imitateurs, ou les maiſtres des Lacedemoniens. Leur prononciation eſt plûtoſt douce que rude, & ceux qui parlent bien comme à Nankim, flattent l'oreille des auditeurs.

Ils ont quantité d'excellens mots pour parler auec honneur, reuerence & ſoûmiſſion d'vn homme de merite, en quoy conſiſte particulierement la beauté de la langue Portugaiſe: & quoy que d'ailleurs ils ſoient ſi preſſez & diſetteux en leurs paroles, comme i'ay dit, ils ſont les plus agreables que ie cõnoiſſe. Quãd nous voulons particulariſer la façon de prendre quelque choſe, ou auec les doigts, ou auec toute la main, nous ſommes forcez de repeter ce mot de *prendre*, mais eux expriment d'vne ſeule parole l'action, & la façon d'agir. Pour exemple *Nien* ſignifie prendre auec deux doigts, *Tzò* prendre auec tous les doigts, *Chuà* prendre auec la main ſerrée, *Tuè* auec la main ouuerte. De meſme nous nous

G ſeruons

seruons diuersement du mot *d'estre* ou *demeurer*, & nous disons estre au lict, estre à table, estre au logis, & eux auec vn seul terme vous font entendre l'estre & la façon d'estre. Nous disons le pied d'vn homme, le pied d'vn oiseau, le pied d'vne beste, repetans toûjours le mesme mot; mais les Chinois ne disent que *Kiò* pour dire le pied d'vn homme *Chuà* le pied d'vn oiseau, & *Thi* le pied d'vn animal.

Le style dont ils escriuent, est fort éloigné de celuy dont ils parlent, quoy que les paroles soient les mesmes, & qui voudroit escrire, comme on parle communement, appresteroit bien à rire; ce qui prouient de ce que les prieres, raisonnemens, persuasions, & les autres discours de consequence qu'ils font en particulier, & en public sont les premieres matieres, qui donnent de l'exercice à leurs plumes.

Leurs characteres semblent estre nez auec eux, puisque conformément à leurs histoires, l'vsage en est receu il y a plus de trois mille sept cens ans, iusques à l'année presente 1640. que i'écris cette Relation. I'ose dire que c'est vne des grandes merueilles de la Chine, que le nombre des lettres estant presque infiny, il y a neantmoins fort peu de personnes, qui n'en sçachent suffisamment pour pratiquer les fonctions de son mestier : & de ce qu'estans propres & particulieres à vn seul Royaume, elles sont communes à tous les Royaumes voisins, qui les nomment diuersement, vn chacun dans sa langue, comme chez nous les chifres & les estoiles retiennent par tout la mesme valeur, & la mesme figure, quoy qu'elles changent de nom. Ces characteres sont propres & commodes pour les Ambassades, pour les Cedules, & pour les liures, à cause qu'on remedie par ce moyen, aux inconueniens qui naissent de la diuersité des langues dans les Royaumes, & qu'vn chacun les peut aisement lire, & comprendre leur signification en sa langue maternelle.

On tient que *Fohi* l'vn des premiers Roys du païs, les inuenta. Au commencement le nombre n'en estoit pas si grand qu'il est à present, outre qu'elles estoient plus simples, & representoient en quelque maniere, par leur figure la chose signifiée par leur prononciation. Ainsi la lettre qu'on nomme *Gè*, qui signifie le

Soleil,

Soleil, se formoit comme vn cercle auec vne ligne Diametrale par le milieu : depuis on a changé le cercle en vn quarré, retenant la mesme ligne & la signification. Ce changement a causé quatre sortes de lettres : dont la premiere & la plus ancienne que tous les lettrez doiuent sçauoir, se trouue encore dans les vieilles Bibliotheques, mais elle n'est plus en vsage, si ce n'est aux tiltres, cachets, deuises & armoiries. L'autre, nommée *Chincu* est la plus vsitée soit à la plume, soit à l'impression. La troisiéme, qu'ils appellent *Taiprè* respond à la lettre courante de nos Notaires, dont ils se seruent seulement pour les Cedules, Contracts, Obligations, & autres Actes de Iustice. La quatriéme est tout à fait differente des autres, tant pour le grand nombre des abbreuiations ; que pour la diuersité des traits, qui demandent vn estude particulier, pour en auoir l'intelligence. C'est celle-là qu'ils nomment *Sie*, qui vaut autant à dire que rendre graces, & ils la forment en trois façons.

Parlant en general le nombre de ces lettres monte iusqu'à soixante mille, toutes rangées par ordre dans leur vocabulaire, qu'ils nomment *Haipien*, & qu'ils pourroient plus à propos nommer la grande mer des lettres. Ils en ont vn autre plus court pour lire, escrire, composer & entendre les liures, qui ne cõtient que huict ou dix mille characteres au plus. Que si en lisant, ils trouuent quelques-vnes des lettres, qu'ils nomment froides, ils ont recours à leur grand Dictionaire, comme nous auons coûtume de chercher les mots Latins, que nous n'entendons pas. D'où l'on peut inferer, que celuy-là est le plus auancé parmy les lettrez qui connoist plus de lettres, comme parmy nous celuy-là sçait plus de Latin, qui sçait plus de mots du Calepin. Ce qui est merueilleux, c'est que pour former cette grande diuersité de lettres, ils n'ont que neuf traits de plume ; mais tantost ils y adioustent quelque figure, & tantost ils lient vne lettre auec l'autre : de sorte que cette connexion change entierement la forme & le sens de l'escriture. Ainsi cette ligne droite vaut *vn* ; la mesme ligne trauersée d'vne autre perpendiculaire en façon de croix ✛ se prend pour *dix* : Si vous en tirez vne autre sous le pied de la croix ✛ elle signifiera *la Terre* : & si vous en tracez encore vne troisiéme sur le haut

de cette mesme croix ⊥ ce sera *le Roy* : Mettez vn poinct au costé gauche de la ligne d'enhaut, ⊥' vous auez vne *pierre precieuse*, en figure, mettez ce poinct là à la ligne du milieu, c'est *vne perle*. Et generalement toutes les lettres, qui signifient quelque sorte de pierre precieuse, sont toûjours jointes à cette derniere figure; & pareillement celles qui signifient les especes des arbres, & des metaux, comme le fer, l'airain & l'acier, sont composées des autres qui expriment le genre du bois & du metal.

Cette regle pourtant n'est pas toûjours infaillible : car ils ont encore égard à la signification des lettres simples, pour en former des composées. Ainsi la figure quarrée, dont ie vous ay déja parlé, qui signifie *le Soleil*, jointe à vne autre presque semblable, qui signifie *la Lune*, en compose vne troisiéme nommée *Min*, qui veut dire *la clarté*. Pour representer vne porte ils tirent vne lettre en forme de porte, qu'ils appellent *Muen*, & vne autre en forme de cœur, pour dire aussi le cœur : & pour exprimer la tristesse & l'affliction ils renferment la figure du cœur dans la figure de la porte, comme si le cœur affligé se trouuoit pressé à l'entrée d'vne porte estroite : & pource que la tristesse a son siege, & fait ses principales operations dans le cœur, ils ont coûtume de ioindre la lettre du cœur à tous les characteres qui representent quelque tristesse.

Il ne se peut dire cõbien ils estiment les bons écriuains: Ils font plus de cas d'vne belle lettre que d'vne excellente peinture, & ils n'espargnent point l'argent pour acheter vne page de vieux characteres, quand ils sont bien formez. L'estime qu'ils ont pour l'écriture passe iusqu'à la veneration, ne pouuans pas souffrir à terre vn papier écrit, qu'ils ne l'amassent tout aussi-tost; & mesme dans les Escoles il y a vn lieu destiné pour le mettre, & apres ils le brûlent, non point par superstition comme font les Turcs, mais seulement par respect qu'ils portent aux lettres.

Ils écriuent du haut en bas, tirans de la main droite à la gauche, comme font les Hebreux, & tous les Orientaux.

Ie sçay qu'anciennement ils se seruoient d'escorces d'arbres au lieu de papier, comme quelques autres peuples, & que leur

plume

plume eſtoit vn ſtyle,ou vn poinçon de fer,dont ils écriuoient fort propremēt,& les placques qui leur reſtent encore,& que les Maiſtres gardent comme vn precieux meuble ſont des témoignages qu'ils écriuoient auſſi ſur le metal. Mais depuis huit cens ans, ils ont inuenté l'vſage du papier, & en font tous les iours tant de toute ſorte, & de tres-fin, qu'on peut dire, ſans ſe tromper, qu'il y a plus de papier dans le ſeul Royaume de la Chine, que dans le reſte du monde. Celuy qui eſt le plus commun, & duquel on ſe ſert le plus ſouuent aux Imprimeries, eſt fait d'vn arbre que les Indiens nomment *Bombù*, & les Chinois *Ciò*, ſemblable au noſtre: mais le meilleur & le plus blanc ſe fait de toile de cotton.

Ils ont pour plumes, certains petits pinceaux faits de poil de beſte, dont les meilleurs ſont de poil de lievres, plus commodes de beaucoup pour écrire que les plumes. Les communs coûtent enuiron de trois à cinq quatrins, & les meilleurs vn Iule. Leurs écritoires ſont rondes ou quarrées, faites d'vne eſpece de pierre dure, trauaillées auec beaucoup d'artifice, leſquelles ne ſont pas pour l'ordinaire de grand prix, quoy qu'il y en ait quelques-vnes qui ſe vendent iuſques à trente eſcus. L'encre dont ils écriuent, ſe durcit & ſe forme en de petites boulettes: ils en ont de pluſieurs ſortes, mais la meilleure ſe fait de fumée d'huile, qu'ils ramaſſent fort proprement, & vendent la liure de la commune vn eſcu, ou quinze Iules, l'excellente vaut quelquefois vingt eſcus. Ils ſe ſeruent auſſi d'encre rouge, particulierement pour marquer les tiltres & les inſcriptions des liures. Tout ce qui concerne l'écriture eſt vne choſe ſi noble & ſi priſée des Chinois, que meſme les Artiſans qui ſe meſlent de faire l'encre, ne ſont pas tenus pour mechaniques. Et comme le principal ſoin de nos meilleurs ſoldats, & de nos vaillans Capitaines eſt de tenir leurs armes nettes, qui ſont les inſtrumens de leurs gloire: auſſi l'ambition d'vn homme de lettres chez eux, eſt d'auoir ſon écritoire, ſa plume & les autres meubles de ſon eſtude riches, propres & bien rangez.

Le plus grand auantage qu'ayent les Chinois pardeſſus les autres nations, eſt l'Art de l'Imprimerie, qu'ils ont en vſage depuis

ſeize cens ans; s'il s'en faut raporter au témoignage de leurs hiſtoriens. Elle n'eſt pas ſemblable à celle de l'Europe, comme i'ay déja dit en paſſant, puiſque leurs lettres ſont grauées ſur des tables de bois, & non pas iettées en fonte, comme les noſtres. Quand vn Autheur deſire mettre vn liure en lumiere, il s'en va trouuer le Graueur, & luy declare de quelles lettres il veut qu'il ſoit, grandes, petites, ou mediocres, ou pour mieux dire, il donne ſa coppie à l'ouurier, qui prepare ſes tables de la meſme grandeur des fueilles du papier, puis il colle les fueilles à l'enuers ſur ces tables, de façon que pour grauer ſes lettres, il n'a qu'à ſuiure l'eſcriture, ſans qu'il y ait danger de rien percer à l'oppoſite, puis qu'ils n'eſcriuent que d'vn coſté, quoy qu'il ſemble à voir leurs liures, qu'ils ſoient eſcrits de tous les deux, à cauſe que les fueilles du papier ſont pliées, & que le coſté blanc eſt caché dedans le ply.

Ils impriment ſemblablement auec des tables de pierre, mais il y a cette difference, que les lettres ſont marquées en blanc ſur vn champ noir, pource que l'ancre, qui s'attache à la graueure ſur les tables de bois, s'attache au contraire à la ſurface, & à ce qui eſt éleué ſur les tables de pierre. On ſe ſert fort peu de cette façon d'imprimer, ſi ce n'eſt pour des Epitaphes & pour des inſcriptions & peintures d'arbres, de montagnes & de choſes pareilles, dont pluſieurs ſont curieux de laiſſer quelque monument à la poſterité. ils ont des pierres toutes propres à cela, & pour les tables de bois, ils ſe ſeruent communément du poirier. La plus grande commodité que ie trouue en l'vſage de ces tables ainſi grauées, eſt que quelques ouurages qu'on imprime, qui ſont en tres-grand nombre, les formes demeurent toûjours entieres pour en tirer de nouueaux exemplaires toutesfois & quantes, qu'on voudra, ſans qu'il ſoit beſoin de nouuelles deſpenſes pour vne ſeconde impreſſion, comme il nous faut neceſſairement faire. Et de plus vn chacun a la liberté de mettre au iour ce qu'il luy plaiſt ſans qu'il ait beſoin de cenſure, ou d'approbation pour l'impreſſion de ſes ouurages, & cela ſe fait encore à ſi peu de frais, qu'on fera grauer plus de cent lettres telles que ie les ay deſcrites, formées de pluſieurs traits pour moins de cinq ſols.

CHAPITRE VII.

De la façon qu'ils gardent dans leurs estudes : & pour écrire, & pour receuoir les Escoliers à l'examen.

LES Chinois sont loüables, en ce qu'ils s'addonnent de bonne heure à l'estude. Les premiers principes, qu'on donne aux enfans, se tirent de quelques petits liures remplis de beaux documens touchant la pratique de la vertu, les bonnes mœurs, l'obeïssance qu'on doit à ses parens & à ses Maistres, & semblables sujets. A quelques mois de là, on leur baille des liures de classe, qu'ils apprennent par cœur d'vn bout à l'autre, le texte auec la glose ensemble. En suite vient l'explication du Maistre. La leçon se dicte aussi par cœur, l'Escholier ayant le dos tourné vers son Maistre,& le liure ouuert sur la table ; & pour dire, *prendre & donner leçon*, ils ont le mot *Poixù*, qui signifie, tourner les espaules au liure, ce qui se fait afin qu'ils ne iettent point les yeux dessus. Au reste ils y estudient auec tant d'assiduité autant les petits que les grands, qu'ils ne prennent ny diuertissement,ny repos en leurs estudes.

Ils ne laissent passer aucun iour sans écrire quelque chose : & pour mieux apprendre, ils mettent vn exemple sous leur papier, qui estant delié & transparent : fait paroître aisément les lettres à trauers ; de sorte que l'enfant n'a qu'à les imiter & en tirer d'autres dessus. Par ce moyen il se forme la main, & s'accoustume pendant quelques iours à l'escriture de son Maistre ; puis on luy regle son papier du haut en bas,comme c'est leur façon,iusqu'à ce quil se puisse passer d'exemple,& escrire tout seul. En vn mot ils prennent grand peine à se faire la main bonne, & à bien écrire, pource qu'il ne faut qu'vne mauuaise lettre pour reietter vn homme docte des examens,sans auoir leu ses compositions Et de vray l'on n'a pas occasion de croire,qu'vne personne soit fort sçauante, qui lit ou écrit mal : quoy qu'il y ait des exemples au contraire,

& que nous sçachions que l'excellent Docteur Nauarre écriuoit tres-mal, comme aussi nostre Barthelemy Philippe, personnage d'vne rare erudition : ce qui a esté cause qu'au grand regret des hommes doctes on a perdu quantité de leurs ouurages,& qu'on a eu beaucoup de peine à tirer de la confusion, ceux qui nous restent,pour ne pouuoir pas lire leur écriture.

Apres que les Chinois ont ainsi appris à former des lettres, & par consequent à pouuoir lire les liures, on les dresse à la composition : ce qui se fait premierement en leur donnant vn sujet mal rangé, qu'ils mettent par ordre ; puis vn abbregé de quelque chose, qu'ils amplifient, & quand ils sont plus auancez, vn seul mot sur lequel ils composent,comme on fait aux examens. Et dautant que c'est la coustume d'imprimer pendant trois années les meilleures compositions des Graduez, ils sont soigneux de s'y employer auec estude, & d'en apprendre par cœur le plus qu'ils peuuent.

Au lieu des Colleges, & des Vniuersitez où les Escoliers estudient ensemble, les plus riches prennent vn Maistre en leur maison, & quelquefois deux, s'il est besoin pour instruire leurs enfans. Ce Maistre est continuellement aupres de ses Disciples, & leur enseigne non seulement les lettres & les sciences ; mais encore tout ce qui concerne le gouuernement politique, les bonnes mœurs, & la façon de se bien comporter en toutes choses. Les enfans de maison ne vont iamais dehors qu'il ne soit auec eux, pour leur apprendre les ciuilitez & les complimens : sur tout aux visites qu'ils rendent par honneur, qui estans accompagnées de plusieurs ceremonies, il seroit aisé de manquer, si leur Maistre ne les conduisoit. Cette façon est sans doute plus auantageuse à la reputation des ieunes hommes, plus profitable à leurs estudes, & moins exposée au danger des sales pratiques & des mauuaises compagnies, qui sont capables d'infecter l'esprit,& de perdre l'honneur d'vn Gentil-homme par le poison de leurs pernicieux exemples:& principalement en la Chine,où dés lors que quelqu'vn est en mauuaise reputation, il ne peut plus estre receu aux examens.

Il y a neantmoins beaucoup d'Escoles pour les enfans de condition

condition mediocre : dont les Maiſtres ont cela de bon , qu'il n'en reçoiuent jamais dauantage qu'ils n'en peuuent inſtruire, afin qu'on ne die pas ce qu'on ne dit que trop ſouuent dans l'Europe, que les Eſcoliers reuiennent de leurs claſſes comme ils y ſont allez : à cauſe que les Maiſtres, qui pratiquent d'auoir vn grand nombre d'enfans, ſont plus ſoigneux de leur profit particulier, que de l'aduancement de leurs Diſciples, eſtant preſque impoſſible qu'vn ſeul, qui ſe communique à tant de monde,puiſſe ſuffire à les inſtruire tous ſans diuertiſſement, puis qu'vn homme pour habile qu'il ſoit , n'eſt toûjours qu'vn homme : d'où vient auſſi que la pluſpart des Eſcoliers ſçauent le chemin de l'Eſcole, ſans y eſtre connûs. Cét inconuenient ne ſe trouue point dans la Chine , où chacun n'entreprend que ce qu'il peut raiſonnablement executer , & où les Maiſtres n'ont qu'autant d'Eſcoliers qu'ils en peuuent enſeigner vtilement : demeurans aupres d'eux tout le long de la iournée auec grauité ſans les perdre iamais de veuë,ſi ce n'eſt pour le repas,& encore porte-t'on à manger à ceux qui ſont vn peu éloignez de leurs Eſcoles. Ils n'ont que quinze iours de vacation au renouueau de l'année , & quelque peu au cinquiéme & ſeptiéme mois, tout le reſte s'employe aux eſtudes,ſans interruption de feſtes ny de congez. Tant ils reconnoiſſent bien cette verité , qu'il faut trauailler pour deuenir ſçauant,& que c'eſt vne choſe fort extraordinaire de pouuoir paſſer pour homme docte, ſans prendre beaucoup de peine.

Quand ils ſont vn peu plus grands, & plus auancez , leurs Peres qui ne peuuent pas leur donner des Maiſtres à chacun en particulier, aſſemblent vn certain nombre de parens & de voiſins, pour leur auoir vn Maiſtre en commun, qui va manger chez eux à tour de iours,& tire de tous ſalaire plus ou moins, ſelon la diuerſité des païs, qui ſe peut monter juſques à quarante ou cinquante eſcus. Les gages ordinaires des autres n'eſtans que dix ou vingt eſcus au plus, ſans conter les preſens qu'on leur fait à certaines feſtes, de chauſſeures, de ſouliers, & de tels autres emmeublemens. Pour leurs repas, ils les prennent toûjours à la table du Pere de leurs Diſciples, ou auec leurs Diſciples meſmes, bien que ce ſoit dans vne maiſon des plus conſiderables.

Mais comme ils ont cette persuasion que la presence des Domestiques, & la maison paternelle sont les ennemis iurez de l'étude, ils éloignent tant qu'ils peuuent les enfans qui estudient particulierement aux hautes sciences, de la maison des parens, & en ont vne autre pour cét effet dedans, ou dehors la ville. Si cette pratique s'obseruoit dans les autres Royaumes, nous ne verrions pas tant de fils de Grands & des Seigneurs si ignorans : comme si la vraye noblesse ne consistoit pas en la science, & aux belles qualitez de l'esprit.

Les Maistres ordinaires & communs sont sans nombre, pource que de tant de pretendans, qui aspirent aux degrez des lettres, y en ayant fort peu qui puissent y paruenir, les autres sont contrains de se ietter dans ce triste mestier ; & de chercher dés le commencement d'vne année, vne condition pour l'autre année suiuante; Mais dans les grandes maisons, ceux qui ont cét employ, sont ordinairement des Bacheliers, qui continuent le cours de leurs estudes afin d'estre receus Docteurs.

Apres qu'ils ont vne fois pris quelque degré, & qu'ils sont seulement Bacheliers, ils ne reconnoissent plus de Maistres ; mais entr'eux ils tiennent quelque espece d'Academie, & s'assemblent tous les mois ; où l'ordre est qu'vn de la compagnie à l'ouuerture du liure donne vn sujet, sur lequel on compose, & puis on confere ensemble sur ces compositions.

Quoy qu'ils n'ayent point d'Vniuersitez ny d'Escholes particulieres, ils ne laissent pas neantmoins d'auoir des Palais logeables, & magnifiques, & meublez superbement pour les Examinateurs, & pour ceux qui se presentent aux examens en nombre presque incroyable. Il y en a dans beaucoup de villes & bourgades, mais les plus superbes & les mieux accommodez sont dans les villes Capitales, où se font les examens des licentiez ; & dont la grandeur est proportionnée à la multitude des personnes, qui accourent de tous les endroits des Prouinces;& la forme des bastimens est par tout la mesme. Ceux de Canton sont les moindres du Royaume, pource qu'en cette Prouince on ne reçoit iamais aux degrez plus haut de quatre-vingts estudians;mais dans les autres on en reçoit iusques à cent,& cent quinze à la fois. L'edifice

difice eſt tout entouré de murailles auec vne belle & ſomptueuſe porte du coſté du midy, & vne grande place au deuant large de cent cinquante pas Geometriques,pour contenir le monde qui s'y rend ; où il ny a que des allées ſans aucune maiſon auec des ſieges de part & d'autre pour les Capitaines & ſoldats qui font garde ; & ſont en faction, pendant le temps des examens. Dés la premiere entrée on void vne grande cour, où ſont les Mandarins auec vn corps-de-garde pour la ſeureté du dedans. Il y a en ſuite vne autre muraille auec vne porte, qui s'ouure & ſe ferme à deux fois, comme celles de nos Egliſes, quand il n'eſt pas beſoin de l'ouurir toute entiere. On apperçoit au delà vn grand foſſé plein d'eau, qu'on paſſe ſur vn pont de pierre, d'vn ouurage excellent, pour arriuer à vne troiſiéme porte gardée par des Capitaines, qui ne laiſſent entrer perſonne, ſans l'ordre exprés des Officiers. A cette entrée vous découurez vne place, d'vne fort large étenduë, & de petites chambres de deux coſtez du leuant & du couchant toutes d'vne ſuite, pour loger ceux qui doiuent eſtre examinez. Il y en a enuiron cinquante de chaque coſté, larges de trois pieds & demy, longues de quatre & demy, de la hauteur d'vn homme, couuertes de terre au lieu de tuiles,auec vn ſiege dedans; & vne table pour écrire & pour manger. On y entre par vn chemin ſi eſtroit qu'à peine vn homme y peut marcher : & le deuant des vnes regarde le derriere des autres.

Pendant l'examen, il y a vn Soldat dans châque chambre aſſis ſous la table, pour garder & pour ſeruir le pretendant, auec vn baillon en la bouche, à ce qu'on dit, de peur qu'il ne parle & ne detourne ſon Eſcholier. Mais ie penſe que le remede luy eſt fort arbitraire ; & qu'il ne ſatisfait pas entierement à ſon obligation.

Au bout du chemin eſtroit, dont ie viens de parler, s'éleue vne Tour portée ſur quatre arcades, reueſtuë d'vne grande baluſtrade qui regne ~~tout~~ au tour, où ſont aſſis quelques Officiers auec d'autres perſonnes de qualité, pour prendre garde à ce qui ſe paſſe dans ces Cellules, & auoir l'œil par tout. Aux quatre coins, de la Tour il y a quatre autres Tourrettes auec des cloches ou des tambours, qu'on ſonne des auſſi-toſt qu'on apperçoit quelque re-

muëment, pour aduertir ceux qui doiuent remedier aux deſordres. Prés de cette Tour il y a encore quelques logemens, & vne grande ſale garnie de ſieges, de tables, & des autres choſes neceſſaires au premier examen qui s'y fait des compoſitions, en preſence des Officiers ordinaires qui occupent les chaiſes.

Ayant paſſé cette ſale, vous entrez du coſté du Nord dans vne Cour, & de là vous gaignez vne autre ſale sẽblable à la premiere, ſi ce n'eſt que les meubles ſont plus precieux, pour eſtre le lieu du Preſident & des principaux Officiers, auec d'autres appartemens tant pour eux, que pour les Examinateurs. Chaque appartement a vne ſale, des chaiſes, vne table pour prendre ſes repas, & pour écrire, vne chambre & vn lit, auec vn pauillon de ſoye, & les autres meubles neceſſaires au ſeruice d'vne maiſon. Il y a de plus vne Galerie pour ſe promener, vn petit jardin, & des arbriſſeaux auec de petits logemens pratiquez pour les Notaires, Secretaires, Pages, & autres ſeruiteurs & Domeſtiques. Puis des chambres pour les Mandarins, pour les moindres Officiers, & pour ceux du commun, accompagnées de Deſpenſes, de cuiſines, & de tout ce qu'on peut ſouhaiter, pour vn ſi grand peuple, châque choſe eſtant rangée à merueilles.

Anciennement les Caualiers & les Parens du Roy, & particulierement ceux qui auoient eſtudié, n'eſtoient point receus aux charges, ny meſme aux examens pour les degrez. Depuis vingt ans en ça, apres les longues inſtances qu'ils en ont fait, & apres pluſieurs conteſtations de part & d'autre; ils ont enfin obtenu le priuilege de pouuoir eſtre examinez, & les Examinateurs ſont obligez d'en receuoir quelques-vns, mais peu : n'eſtant pas raiſonnable que des hommes de cette naiſſance ſoient entierement exclus d'vn honneur, qui ſe donne indifferemment à tous les autres de quelque condition qu'ils ſoient, n'y ayant que les infames qui en ſoient priuez, comme ſont les valets des Mandarins, qui les ſeruent en Iuſtice, les Sergens, les Iongleurs, les Bourreaux, les Macquereaux nommez *Vampa*, & generalement toutes les perſonnes de mauuaiſe vie, qui n'ont pas encore donné des preuues ſuffiſantes de leur amandement.

Il y a en tout trois ſortes de degrez, *Sieueri*, *Kiugin*, & *Cinſu*, qui

qui ſont à plus prés comme nos Bacheliers, Licentiez & Docteurs, auec leurs enſeignes & liurées particulieres. Pour ceux qui eſtudient, ſans auoir aucun degré, l'on n'en fait pas grand cas, & ils ne iouïſſent d'aucun priuilege, s'ils ne ſont Gentils-hommes. Car le peuple reſpecte ces gens-là comme la lumiere de leur païs. Telle eſt l'eſtime que font de la ſcience ceux qui ſçauent donner le iuſte prix aux belles choſes.

CHAPITRE VIII.

De la maniere qu'on fait les Examens, & qu'on confere les Degrez.



L'Ordre & la maniere que les Chinois obſeruent aux Examens des perſonnes de lettres eſt curieuſe. Et pour le mieux entendre, il faut preſuppoſer qu'en ces Examens, qui ſe font depuis les ſimples Eſcoliers iuſques aux derniers Docteurs, conſiſte la plus importante affaire de cét Eſtat, où il s'agit des charges, des dignitez, des honneurs, & des richeſſes, qui eſt l'vnique but que les hommes regardent auec attention, & où ils dreſſent leurs ſoins & leurs penſées : & en ſuite il eſt beſoin de parler auant toute autre choſe, de ce qui ſe fait par les ſimples Eſcoliers au commencement de leurs Eſtudes.

Auant que l'examen ſe faſſe, on le publie par les Prouinces, puis on arreſte le iour : ce qui ſe fait ainſi, pource qu'y ayant beaucoup plus de pretendans qu'il n'y a de degrez à conferer, il n'eſt pas raiſonnable qu'vn ſi grãd nombre ſoit admis à l'examen de la Chancelerie. Pour empeſcher donc cette confuſion, & que les ſçauans & les ignorans n'entrent point peſle-meſle, on donne ordre dans la Prouince, que ceux qui veulent y eſtre receus, donnent des preuues de leur ſuffiſance en deux examens precedens, qui ſe font dans vne ville, ou bourgade deſtinée à cela en cette maniere: chaque Iuge en ſon territoire fait proclamer la ceremonie, & aſſi-

gne le iour que tous les estudians de son ressort, se doiuent assembler. Et pource qu'il n'y a point de Maison, ny de College assez grand pour contenir tant de monde, l'assemblée se fait dans vne rase campagne, garnie de bancs & de tables pour la tenuë des examens. Le Iuge donne la matiere d'vne composition ; ou l'on trauaille depuis le matin iusques au soir, qu'on la rend à vn Officier, qui a charge de les receuoir toutes, & puis de les lire attentiuement & à loisir. Il trie les meilleures, & fait escrire le nom de leurs Autheurs dans vne liste, qu'il attache aux murailles de son Palais ; de cette façon ceux qui voyent leurs noms escrits, reconnoissent qu'ils ont esté iugez capables de se produire au second examen : pour les autres ils n'ont qu'à s'en retourner dans leurs maisons : & de ceux qui sont ainsi capables, on dit apres communement qu'ils *tiennent nom dans le village*.

Les compositions choisies sont portées au Gouuerneur de la ville par l'Officier qui les a leuës, & par les Iuges particuliers, chacun dans son destroit, vne ville ayant sous soy deux villages & deux Iuges, outre le Gouuerneur. Et les estudians, qui ont donné ces preuues de leur capacité, s'estans assemblez, se rendent à vn endroit de la ville, où les Gouuerneurs les examinent pour vne seconde fois, & leur dõnent vne nouuelle matiere, comme on auoit fait à la campagne, auec cette seule difference, qu'on regarde icy de plus prés, que les iugemens sont plus seueres, & les Iuges moins faciles à se laisser corrompre par les importunitez des supplians, qui ne manquent iamais en pareilles occasions d'affoiblir la verité. Le Gouuerneur en choisit iusques à deux cens, qu'il presente au Chancelier, lequel les oblige à vne troisiéme espreuue, en la mesme façon qu'aux precedentes, d'où vient qu'apres auoir esté si souuent, & si fortement criblez, il ne faut pas s'estõner, si d'vn si grand nombre, à peine il y en a vingt au vingtcinq qui soient promeus au degré, dont ils reçoiuent les marques & les priuileges de la main du Chancelier, qui les auertist à mesme temps, comme ils releuent de luy, & que non seulement ils luy sont sujets, mais encore aux Prefets, qui sont deux en chaque ville, qu'ils appellent *Hioquon*, c'est à dire des Mandarins de la science, qui ont le soin d'obseruer leurs deportemens, &

le

le pouuoir de les chaſtier, s'ils ſe comportent mal, & de plus de les examiner en particulier toutes les fois qu'il leur plaira.

Le Chancelier eſt tenu par le deu de ſa charge, de parcourir la Prouince, & d'aſſembler dans vne ville tous les vieux Bacheliers & les examiner, pour voir s'ils eſtudient, ou s'ils ne s'addonnent point à des occupations indignes de leur profeſſion. Il recompenſe les diligens, & châtie les pareſſeux de cette ſorte. Comme ils ſont tous aſſemblez dans le Palais commun, il leur aſſigne vne matiere pour compoſer, & puis il diſtribuë leurs compoſitions en cinq claſſes ou decuries. Aux premiers, il donne des éloges & des prix, & fait preſque le meſme aux ſeconds : il ne dit mot aux troiſiémes ; il punit les quatriémes ; & dépoüille honteuſement les derniers de leurs degrez, priuileges, & marques d'honneur, les rangeant ainſi auec le commun peuple, ſans neantmoins leur oſter la liberté de ſe preſenter vne autre fois à l'examen. Apres cela il en choiſit de la premiere claſſe quarante pour vne ville, & vingt pour vn village dont il reconnoît plus particulierement le merite : & quoy que chacun d'eux ne touche pas plus de huit eſcus de recompenſe, ſi eſt-ce que la dépenſe que le Roy fait pour ce ſujet par toutes les Prouinces de ſon Royaume, monte pour le moins juſqu'à trois cens mille eſcus. Ce trauail eſt immenſe, y ayant dans la Chine quatre cens quarante-quatre villes, & mille deux cens cinquante bourgs. Voila ce que doit faire vn Bachelier pour obtenir ſon degré, & pour s'y maintenir: voyons maintenant quelles ſont les obligations d'vn licentié.

On tient leur examen tous les trois ans dans la principale ville de toutes les Prouinces du Royaume, le meſme iour qui vient à tomber en la huictiéme Lune, ſur la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Il dure vingt-cinq ou trente iours, quoy qu'il n'y en ait que trois pour traitter auec les pretendans, qui ſont le neufuiéme, douziéme & quinziéme. Les principaux Examinateurs ſont les grands Officiers de la Prouince & d'autres du reſſort, qu'on leur donne pour les ayder, & par deſſus tous, le Preſident qui vient exprés de la Cour, pour aſſiſter à la ceremonie. Ceux-là ſont les premiers qui s'aſſemblent dans le Palais, & auec eux des Secretaires, Eſcriuains, Seruiteurs, & meſme des

Medecins

Medecins en cas de beſoin, n'eſtant pas permis à aucun d'entrer ny de ſortir pendant tout le temps que dure cette action.

Il y a vn Officier vigilant à la porte, qui pouruoit à tout ce qui eſt neceſſaire au dedans: le ſeul Chancelier eſt exempt de ces contraintes, entant qu'il eſt le Maiſtre commun des Bacheliers. Quelques-vns ſçauent ſi bien leur portée, qu'ils preuiendront ſans ſe tromper la Sentence des Iuges: comme celuy de Kiamſi, qui apres que tous les eſtudians furent renfermez dans le lieu de l'examen, fit vn denombrement de ceux qui deuoient remporter le degré, & le placarda publiquement, ne s'eſtant trompé que de ſix entre cent quinze, qui s'eſtoient repreſentez.

Apres que les Officiers ſe ſont aſſemblez, les eſtudians qui ſont plus de ſept mille par les Prouinces, s'aſſemblent auſſi ſur les neuf heures du matin gardans leur rang, ſans conteſtation, comme il arriue par fois à l'examen des Bacheliers, que cette confuſion cauſe d'eſtranges accidens, & meſmes des meurtres, comme i'ay veu à Sumkiam dans la Prouince de Nankim, & à Kiamſi. On les viſite à l'entrée pour ſçauoir ce qu'ils portent, & s'ils ſont trouuez ſaiſis du moindre papier, ils ſont exclus de l'examen. Pour eſtre moins incommodez, ils ont vn chapeau leger & delié, les jambes nuës, des ſouliers de corde, l'habit ſans doubleure & ſans piece, les plumes & l'eſcritoire au col. Eſtans entrez ils ſe retirent chacun dans ſa petite chambre, dont i'ay parlé cy-deuant, auec ſon ſoldat pour le garder, qui ſe tient ſous la table. Auſſitoſt les portes ſe ferment, & on diſpoſe les ſoldats, & les gardes au dehors & au dedans, qui ne laiſſent paſſer aucun durant l'examen.

Et ſans perdre le temps, on expoſe les poincts de l'examen que le Preſident a déja fait écrire en gros characteres ſur des tables blanches, attachées publiquement aux quatre coins de la place, d'où chacun les peut lire, ſans ſortir de ſa chambre. Ces points ſont ſept en tout; quatre, qui ſont pour tous, ſe tirent des quatre derniers liures de leur Philoſophie, & les autres trois ſe prennent de tous les Kim, c'eſt à dire de toutes les parties qu'vn chacun profeſſe & eſtudie particulierement.

Ce à quoy celuy qui veut eſtre examiné, doit prendre garde, eſt d'auoir

d'auoir vn ſtyle concis, des termes élegans, & des ſentences recherchées, & d'eſcrire d'vn charaćtere net & bien formé, ſans abbreuiation. S'il y a quelque mot corrigé dans vne ligne, ils eſcriuent au deſſous ce qu'ils ont corrigé. Ils font toûjours deux copies de leurs compoſitions, l'vne fermée auec leur nom propre, & le ſurnom du pere & de l'ayeul, & leur âge eſcrit par le dedans, & vne inſcription au dehors comme il leur plaiſt, qu'ils ſerrent par l'ordre des nombres, dans vn lieu deſtiné : l'autre eſt ouuerte, qu'ils mettent entre les mains des Officiers, & puis s'en vont: ces Officiers la donnent à des eſcriuains qui l'a tranſcriuent en lettres rouges, de peur que la main de l'autheur ne ſoit connuë par les Examinateurs, qui partagent apres entre eux ces compoſitions, les liſent & les examinent auec tant de rigueur, que la moindre faute les fait rebuter. I'en veux raconter vn exemple aſſez plaiſant.

Entre autres lettres, ils en ont vne nommée *Ma*, qui veut dire vn cheual, compoſée d'vne ligne perpendiculaire qui tranche trois lignes droites, & vn trait au deſſous ſemblable à vn S, renfermant quatre poinćts l'vn prés de l'autre, ceux qui veulent abbreger, tirent vne ligne au lieu de ces poinćts. Il arriua que contre l'ordre, vn de nos Bacheliers, qui aſpiroit à la licence, ſe ſeruit de cette abbreuiation dans vne de ſes compoſitions, qui ſur l'heure fut rejettée, quoy que d'ailleurs elle fut des excellentes, pour ce ſeulement qu'il n'auoit pas obſerué la premiere façon d'eſcrire, auec ce petit mot de raillerie, que luy diſt l'Examinateur, le cheual ne peut cheminer, s'il n'a ſes quatre pieds.

Dés le lendemain on apperçoit vn placard aux murailles du Palais, contenant les noms de ceux qui ont fait des fautes en leur compoſition, qui eſt comme vn aduis ſecret qu'on leur donne de ſe retirer en leur maiſon, ce qu'ils font au plûtoſt, partie de honte, & partie par neceſſité, pour ne pouuoir eſtre receus aux Examens ſuiuans.

Dont la ſeconde ouuerture ſe fait le douziéme du mois, en la meſme forme qu'au precedent, ſi ce n'eſt qu'on n'y propoſe ſeulement que trois poinćts touchãt les difficultez qui ſe peuuent rencontrer en matiere de gouuernement, pour ſçauoir les moyens

qu'il faut tenir, & les aduis qu'il faut donner au Roy. Il arriue encore assez souuent que ces compositions apres auoir esté soigneusement releües sont censurées, & font que plusieurs sont rejettez du troisiéme examen, qui se fait le quinziéme du mois, sur trois autres poincts tirez des loix & des coustumes du Royaume. Les compositions estans ainsi paracheuées, le Palais se ferme enuiron pour quinze iours, qu'on employe à lire, & choisir entre les meilleures, celles qui effectiuement meritent l'honneur du degré. Puis on les porte au President, qui donne le dernier iugement, & les range toutes par ordre, chacune suiuant son pris, comme estant vne chose tres-importante d'estre des premiers tant pour la reputation que l'on acquiert, que pour estre plûtost pourueus.

Apres cette derniere reueuë, qui se fait sur les compositions transcrites par les Copistes, on ouure les autres qu'on auoit cachetées & mises à part, pour conferer l'inscription auec le nom des Autheurs, qu'on met par ordre suiuant leurs merites. Cette liste s'expose à la veuë d'vne infinité de monde, qui attendent l'vn pour son fils ou pour son frere, l'autre pour son parent ou amy, celuy-cy pour son Seigneur ou compagnon, & celuy-là simplement pour son plaisir & pour contenter sa curiosité.

Tandis que ces noms demeurent exposez au public écrits en grosses lettres, sur vne grande carte large de deux pieds & demy, il s'assemble deuant la porte tout autant de cheuaux menez par des valets, qu'il y a de licentiez à receuoir. Et comme on garde le rang de leur reception, l'vn estant le premier & les autres suiuans par ordre, dés lors qu'on a distribué les billets marquans l'ordre, & le rang de chaque gradué, qui demeure cependant caché, c'est à qui leur en portera le premier la nouuelle, pour auoir son étreine, & demeurer à leur seruice jusqu'à ce qu'il faille partir pour aller à la Cour.

Les nouueaux licentiez ayans receu l'aduis de leur promotion viennent tous en ordre à cheual au Palais, où le Prouiseur ou Ministre de la Chambre du Roy les attend auec les marques de leur dignité, qui sont le bonnet, la robe, les rubans, & les bottes, qu'ils prennent auec solemnité, & en cét estat s'en vont remercier

le

le Prefident des examens : qui les reçoit debout, les traittant des-ja comme fes égaux, quoy qu'il foit toûjours comme leur Maiftre, & qu'eux luy rendent des deferences,& des refpects,qui ne font pas croyables. Pour leur regard,ils viuent tous en fi bonne intelligence, qu'on les prendroit pour eftre freres : auffi fe nomment-ils freres d'examen,& comme tels s'honorent-ils les vns les autres. Apres plufieurs autres ceremonies ils font regalez fplendidement par les Officiers en trois feftins:dont le troifiéme leur eft à profit,puifqu'il y a trois tables pour chacun,la premiere couuerte de diuerfes viandes ; la deuxiéme de volailles, & de gibier, & d'autres chairs toutes cruës, la troifiéme eft de fruits fecs, qu'on porte à leur maifon, pour en difpofer comme ils voudront.

Dés auffi-toft que ces perfonnes font éleuées à ce degré, elles deuiennent incontinent grandes, refpectées & opulentes. Elles ne mettent déja plus les pieds à terre, & fi vn cheual leur manque, elles ont des chaires. Leurs maifons changent pareillement de face auec leurs perfonnes, & comme fi elles eftoient trop petites pour loger de tels hoftes, il faut achepter celles du voifinage pour les agrandir, & baftir des Palais. On peut dire que c'eft vne des grandes merueilles du monde, que la plufpart font venus de leur païs à pied, vn méchant manteau fur l'épaule, auec vn doigt de crotte pour releuer la baffeffe de leur maifon. I'en ay veu quelques-vns à Nanquim.

La folemnité finie, on parle incontinent d'aller à la Cour pour eftre Docteurs : ceux qui veulent fe jetter dans le gouuernement, font bien-toft pourueus de quelque charge, mais en l'acceptant, ils perdent le droit & l'efperance de pouuoir jamais monter au Doctorat. Ce qui n'empêche pas que plufieurs, qui font plus auancez en âge qu'en richeffes,ne foient contens d'auoir quelque gouuernement auec le feul tiltre de licentiés, & bien que pour l'ordinaire ils n'aillent pas plus auant, il s'en eft veu neantmoins parmy ceux-là qui font paruenus à la charge de vice-Roy. On donne à chacun quatre-vingt efcus pour les frais de fon voyage pris de l'épargne du Roy ; & ie fçay par le rapport de quelques Chinois dignes de foy. Qu'apres auoir bien calculé toutes les defpenfes qu'il faut faire, il n'y a point de nouueau licentié qui ne

reuiennent à mille escus au Roy,auant qu'il soit à la Cour : ce qui monte à plus d'vn million & demy par tout le Royaume. Tant il couste à vn Prince de faire vn homme sçauant,& capable de gouuerner les affaires de son Estat : qui leur propose ces grandes recompenses pour les encourager à l'estude des sciences.

Il y a pres de mille cinq cens licentiez, qui se passent tous les trois ans par les Prouinces ; mais il y en a bien plus, sans comparaison qui poursuiuent les autres degrez dans tous les Palais destinez à ces vsages. En celuy de Canton, qui est neantmoins des plus petits,on y conte plus de sept mille cinq cens petites Chambres, & il s'y est leu pour vn premier iour d'examen iusques à quatre-vingt seize mille cent quarante-huit compositions. D'où l'on peut inferer combien est prodigieux le nombre de tous ces pretendans. Le plus haut degré merite vn Chapitre particulier.

CHAPITRE IX.

Du degré de Docteur.

LE degré de Docteur se confere seulement à la Cour du Roy, en la deuxiéme Lune qui répond enuiron au mois de Mars. Les formes qu'on y obserue,sont les mesmes qu'aux licentiez,excepté que les marques d'honneur sont differentes des autres, & que les Examinateurs sont des personnes plus releuées,comme Principaux du College Royal, qu'ils nomment *Hanlim*, & pour President le Colao, qui est la premiere dignité du Royaume apres le Roy : quoy que ce President n'y soit pas absolu, & que les Professeurs du College Royal ayent leur voix definitiue en cette action ; n'estant pas permis au President,de reietter les compositions, qu'ils ont vne fois choisies, & ausquelles ils ont donné leur approbation.

Tous les licentiez du Royaume tant les vieux que les nouueaux, sont admis à cét examen. Il est bien vray qu'autrefois il ne falloit simplement qu'estre licentié pour entrer dans l'examen

des Docteurs : mais dautant que parmy leurs compositions, il s'en trouuoit vn grand nombre de si mal faites que c'estoit perdre le temps sans fruit que de les lire ; L'on a estably depuis quinze ans en ça, l'examen des premieres épreuues, touchant la capacité de ceux qui aspirent au degré de Docteur : ce qui fait que plusieurs sont rejettez auec honte & infamie, & les autres sont instruits de ne pas perdre leur temps mal à propos en ieux & en festins.

On en choisit de ce premier examen iusques à trois cens cinquante, qui sont receus au degré ; les marques de leur election sont tout à fait differentes en prix & en façon de celles des licentiez, excepté les bottes qui sont les mesmes. Ils ont de plus vne ceinture, qu'ils portent dans les gouuernemens qui leur sont donnez en consideration de leur merite ; laquelle est dautant plus precieuse, qu'ils ont plus dauantage & d'honneur aux charges, où ils sont employez. Apres qu'ils ont receu leur degré & les marques de leur doctrine, ils se rendent tous au Palais du Roy dans vne sale, qui est destinée à cela, où ils sont examinez pour la deuxiéme fois par vne seule composition, à dessein d'estre pourueus d'vne charge ou d'vn gouuernement. Le Roy se trouuoit autrefois en personne à cét examen : auiourd'huy c'est vn Colao, qui tient sa place.

L'examen estant acheué on passe dans vne autre sale, où le Roy est sur son Trône, les noueaux Docteurs luy font en entrant la reuerence, & les Colaj luy presentent, ceux qui ont emporté par leur merite les trois premieres places : & luy de sa propre main leur donne à chacun vn prix, qui ont tous leur nom particulier : celuy-cy se nomme *Chuam Yuen*, celuy-là *Pham Yuen*, & l'autre *Thoan Hoa*. Au reste leur reputation est bien tost si répanduë, que dans peu de iours il n'y a personne dans le Royaume, qui ne les connoisse par ces noms, & qui ensemble ne sçache ceux de leurs Peres & de leurs païs ; ce qui me semble prodigieux dans vn Estat si vaste. L'honneur qui leur est deu en suite de ces degrez, est à proportion comme celuy de nos Marquis & de nos Ducs, tant pour la deference qu'on leur rend par tous les endroits du Royaume, que pour les places qu'ils ont en gouuernement ; qui sont les mesmes qu'on donnoit autrefois aux

Seigneurs, quand ils auoient la mesme authorité que nos Docteurs.

En suitte de ces ceremonies, il y a encore vn autre examen, duquel fort peu s'absentent, bien qu'il soit libre de s'y trouuer. On y propose vn nouueau poinct, sur lequel on compose, & puis on trie les meilleures compositions, pour voir qui sont ceux, qui meritent d'estre receus au College Royal. On n'en choisit que trente, & encore y en a-il cinq, qui sont renuoyez pour vn an, dans leur gouuernement, neantmoins auec de bons appointemens & de grosses pensions. Les autres vingt-cinq ont des Palais particuliers, où ils s'assemblent, & viuent comme des Escoliers sous la discipline d'vn Colao, qui les fait tous les iours composer, & les exerce en ce qui concerne leurs lettres, & la speculation du gouuernement politique. Cette vie dure iusqu'à vn autre examen, qu'on met de nouueaux Docteurs en la place de ceux-cy, qui sortent du College, pour estre mis & employez dans les plus importantes charges de la Cour, suiuant leur grade & leur antiquité : d'où iamais ils ne sortent, si ce n'est pour estre Presidens des examens, ou exercer, quelque charge particuliere par commission du Roy, seulement pour vn temps ; la dignité de Vice-Roy estant mesme trop peu de chose pour eux, qui aspirent à estre Colao, tous ceux qui le sont deuant estre pris de leur corps.

Tous les nouueaux Docteurs sont employez dés la mesme année, s'ils ont l'âge competant. La visite generale, qu'on fait cette année par tout le Royaume, où tous les vieux Mandarins sont obligez de comparoître, ne sert pas peu pour trouuer des emplois, & fournir des places aux nouueaux. Comme cette charge est releuée, on ne sçauroit croire les visites, les complimens, les congratulations & les presens qu'on fait à celuy qui l'exerce. Les seuls presens qu'il reçoit, montent quelquefois iusques à cinq cens escus. Les parens & les amis du nouueau Docteur, qui est nommé des premiers, luy dressent des Arcs de Triomphe dans leur ville, ou dans leur village, non point de bois ou de carton; mais de marbre somptueux & magnifique : sur lesquels ils font grauer son nom, le lieu & l'année qu'il a receu son degré. En vn

mot

mot le monde eſt par tout le meſme en ſubſtance,& il ne faut pas ſe perſuader,que celuy qui eſt ſans authorité,ſoit iamais dans l'admiration, & dans l'eſprit des peuples ; & que toutes ces pompes ſe façent plûtoſt par vne pure reconnoiſſance du merite, & par vn zele de la verité, que par flaterie & par intereſt.

CHAPITRE X.

Des Liures & des Sciences des Chinois.



OVS ne pouuons parler qu'obſcurement des ſciences de la Chine, pource que leurs Autheurs n'ont pas ſi bien rencontré que Platon, Ariſtote, & les autres Philoſophes, & Sages de l'antiquité, qui ont eſté ſoigneux de garder l'ordre, & la diuiſion qui met la clarté dans leurs liures diſtribuez par claſſes & par chapitres. Et puis ils n'ont dit aucun mot de beaucoup de ſciences, & d'arts liberaux ; & encore des autres, excepté de celles qui concernent le bon gouuernement de l'eſtat, ils n'en ont traité que fort legerement.

Leur principal but a eſté de tout temps, de trouuer les moyens de gouuerner heureuſement. Les premiers, qui ont pris vn ſi loüable employ, furent les Roys Fohi, Xinon, & Hoamſi, qui s'eſtans addonnez dés le commencement à l'étude des ſciences tant morales que ſpeculatiues,& en ayans fait comme des myſteres par des nombres pairs,& impairs,par des chiffres & characteres, compoſerent des loix qui depuis furent receuës de main en main par les autres Roys leurs Succeſſeurs, tenus pour les Sages du temps, & ſeruirent à regler l'eſtat iuſqu'au regne de Cheu,qui commença onze cens vingt-trois ans auant la naiſſance du Fils de Dieu. Auquel temps Venuam, & Checuam, ſon petit fils expliquerent ces nombres, & déchifrerent ces characteres dans vn liure nommé *Yechim*, qu'ils compoſerent ſur ce ſujet, remply de belles inſtructions, & de profitables enſeignemens pour tous les Eſtats du Royaume. Ceux cy ſuiuans les traces des autres Philo-

ſophes,

ſophes, qui viuoient en Stoïques, teſmoignerent vn ſoin particulier du gouuernement & du bien public, iuſques au temps de Confuſio, qui rangea par ordre les cinq Liures, que les Chinois nomment *Vehim*, & qu'ils mettent au nombre des choſes ſacrées. Le meſme compoſa d'autres liures, ſans compter ſes ſentences & ſes beaux mots, qui ont eſté recueillis ſoigneuſement, & dont on a fait quelques volumes.

Ce Philoſophe viuoit enuiron cent cinquante ans auant la venuë de Ieſus-Chriſt, & comme on peut iuger de ſes eſcrits, ce fut vn perſonnage d'vn bon naturel, porté à la vertu, prudent, auiſé, ſententieux, & amateur du bien commun. Il eut vn grand nombre de Diſciples, & de Sectateurs, qui penſans reformer le monde, chaſſerent la ſincerité des commerces & la verité des compagnies, & changerent l'ancienne façon de viure, introduiſans de nouuelles coûtumes en diuers Royaumes, où ils eurent part au gouuernement; pour ce que dés auſſi toſt qu'ils reconnoiſſoient qu'on ne ſuiuoit pas leurs auis & conſeils dans l'vn, ils paſſoient à l'autre: ce qui les rendit odieux aux autres Philoſophes, qui viuoient de meſme temps; leſquels ne pouuans approuuer leurs procedures, ny ſouffrir que les affaires fuſſent ſi mal conduites, ſe retirerent dans leurs maiſons, & s'addonnerent au labourage, eux-meſmes cultiuans leurs terres. Il arriua vn iour que Confuſio faiſant chemin, ſe trouua ſur le bord d'vne riuiere, bien en peine pour ne ſçauoir pas le gué, qu'il enuoya demander à vn de ces Philoſophes, qui labouroit vn champ aſſez prés de là. Ce Docte laboureur, comme il eut connu des diſcours du Meſſager, qu'il eſtoit vn des Diſciples de Confuſio, & que ſon Maiſtre eſtoit en carroſſe, attendant la réponſe; Allez, luy dit-il, allez à la bonne heure, le chemin eſt beau, ſans qu'il ſoit beſoin de guide: voulant donner à entendre que puiſqu'ils alloient ainſi de Royaume en Royaume, pour s'ingerer au maniement des affaires, il n'eſtoit pas à propos, que les Philoſophes ſe meſlaſſent de gouuerner.

Neantmoins, cela n'a point empeſché que cét homme ne ſe ſoit acquis tant de credit, & ne ſe ſoit mis dans vne ſi haute reputation parmy les Chinois, que non ſeulement il eſt tenu pour

Saint,

Saint, pour Maiſtre, & Docteur du Royaume, que les liures qu'il a eſcrits & les Sentences qu'il a prononcées ſont leuës, comme des Oracles, & que tout ce qui ſe dit de luy, eſt receu comme vne choſe diuine: mais encore il y a des Temples publics dans toutes les villes, baſtis, & conſacrez à ſa memoire, qu'on honnore en certains temps auec de grandes ceremonies: dont l'vne des principales eſt, qu'en l'année que ſe font les examens, les nouueaux graduez vont tous enſemble luy faire la reuerence, & le reconnoître pour leur Maître.

Ses plus proches parens iouïſſent des reuenus, & portent la qualité de *Chuheu*, qui vaut autant que Marquis, ou Duc: le Gouuerneur de la ville, où il eſt né, eſt toûjours vn de ſa maiſon; & ceux de ſon ſang dés auſſi-tôt qu'ils naiſſent, ont des priuileges particuliers du Roy; & ſont reſpectez de tout le monde, en conſideration de leur ayeul, bien qu'il y ait enuiron dix-huict cens ans qu'il eſt mort.

Mais pour retourner aux liures qu'il a mis en lumiere, ce ſont ceux qui s'enſuiuent. Le premier nommé *Yechim*, traite de la Philoſophie naturelle, de la generation, & corruption des eſtres: du deſtin, des prognoſtiques, & iugemens qu'on en tire, & des principes de la nature, diſcourant ſur les nombres auec de certains characteres, & rapportant tout à la Morale, & à la Politique. Le deuxiéme qu'il a intitulé *Xukim*, eſt vne eſpece d'hiſtoire, qui contient le temps & l'heureux gouuernement des premiers Roys. Le troiſiéme *Xikim*, eſt la Poëſie des Anciens, deſcrite ſous des metaphores, & figures poëtiques, touchant les differentes inclinations, les diuerſes humeurs, & coûtumes des hommes. Le quatriéme traite particulierement des ceremonies, & coûtumes ciuiles, qu'obſeruoient les meſmes Anciens, & de celles qui regardent le ſeruice de Dieu & de la Religion. Le cinquiéme qu'on nomme *Chuncieu*, ſont des Annales, qui comprennent la Chronique du Païs, & vn recueil d'exemples de pluſieurs Roys, tant bons que mauuais, pour imiter les vns, & fuir les autres.

Il y a encores quatre autres liures, qui ſont partie de Confuſio, & partie de Menſiù, vn autre Philoſophe: de ſorte que toute la

ſcience Naturelle & Morale des Chinois, qu'ils profeſſent dans toutes les Vniuerſitez du Royaume, & d'où ils prennent leur ſujet, pour lire ou compoſer aux Examens des lettrez, eſt compriſe dans ces neuf liures ; outre pluſieurs gloſes, & explications; dont neantmoins, il n'y en a qu'vne ſeule qui ſoit receuë vniuerſellement par la loy du Royaume, ſans qu'il ſoit permis de l'impugner ou de la contredire aux actes publics, pour auoir autant de force & d'authorité que le texte.

Ces liures ſont ſacrez, & auec les commentaires, & interpretations, ils font le cours de leurs eſtudes : les apprenans par cœur, taſchans d'en auoir l'intelligence, & formans deſſus diuers ſens, les vns qui ſe raportent à ſe regler eux-meſmes, par la pratique de la vertu, & les autres à gouuerner l'Eſtat par des ſages Maximes. Et quoy que leurs Examens ſoient fort rigoureux, n'ayans pas la liberté d'y porter vne fueille de papier, & beaucoup moins vn liure, il eſt d'ailleurs facile d'eſtre bien-toſt preparé pour reſpondre aux difficultez qu'on y propoſe, qui ſe forment ſur les quatre derniers liures, à l'Examen des Bacheliers, & ſur les meſmes liures & ſur vn des autres cinq à celuy des licentiez, encore eſt-ce d'vne matiere particuliere, qu'on eſtudie, & qu'on profeſſe, ſans qu'il ſoit beſoin d'eſtudier, ny de ſçauoir les autres.

Pour parler de ces ſciences auec plus d'ordre, & de clarté qu'ils n'en ont dans leurs eſcrits : ie dis qu'ils conſiderent trois choſes dans l'Vniuers, à ſçauoir le Ciel, la Terre, & l'Homme, & ſuiuant cette conſideration, ils diuiſent auſſi leur doctrine en trois parties, touchant le Ciel, la Terre, & l'Homme: renfermans toute la ſcience Naturelle dans les deux premieres parties, & la Morale dans la troiſiéme.

Dans le traité du Ciel, ils y comprennent le Principe de tous les eſtres naturels; la creation de l'Vniuers; la formation de l'homme ; les cauſes vniuerſelles de la generation, & de la corruption ; les élemens auec leurs qualitez, les eſtoilles & les planetes auec leurs mouuemens, periodes, & ſympathies ; les quatre ſaiſons de l'année, l'Aſtrologie iudiciaire, les eſprits bons, & mauuais, quels qu'ils ſoient, & ſemblables matieres.

En

En parlant de la Terre, ils parlent auſſi de la varieté, qui s'y rencontre ſelon la diuerſité des ſaiſons : de la production des choſes & de leurs differences, des champs, des poſſeſſions,& de leurs bornes au regard du labourage ; de la ſituation des quatre parties du monde, de quelques endroits particuliers & de leur aſſiette, à deſſein d'y baſtir ou dreſſer des Cimetieres pour leurs morts ; en quoy ils ſont grandement ſuperſtitieux.

La troiſiéme partie, où il eſt traité de l'homme,renferme toute la Morale, & ce qui concerne l'homme, en tant qu'il eſt ſociable & politique : lequel imitant l'ordre, la façon, & les proprietez du Ciel,& de la Terre,comme des peres communs, vit dans vne Communauté, pratiquant les cinq vertus morales, qui ſont la Pieté,la Iuſtice,la Police, la Prudence, & la Fidelité. On y parle auſſi des deuoirs, & des raports que les cinq ordres de perſonnes, qui compoſent le corps de leur Republique, ont les vns aux autres,ſçauoir le pere & les enfans, le mary & la femme, le Roy & le Vaſſal, le frere aiſné & ſes cadets, & les amis reciproquement entr'eux.

Pour leur Morale elle eſt diuiſée en general en deux parties, la Morale diuine, & la Morale humaine. La diuine touche les ceremonies, & les vſages des ſacrifices,qui ſe font à l'honneur du Ciel, de la Terre, des Planetes, des Parties de l'Vniuers, des Eſprits bons & mauuais,qui ſont au Ciel & ſur la Terre, des Montagnes, des Fleuues, des Eſprits Tutelaires, des Ames des Treſpaſſez, & des grands Perſonnages. La Morale humaine ſe diuiſe de plus en trois autres parties, qui ſont l'Ethique, l'Oeconomique,& la Politique. L'Ethique regle les coûtumes, les mœurs & les actions des hommes conſiderées en elles-meſmes,dans le raport qu'elles ont à leurs perſonnes : l'Oeconomique les conſidere comme vtiles & profitables à la famille : la Politique les pouſſe plus haut, & les raporte au gouuernement de la Republique, au bien des peuples, & à la conſeruation de l'Eſtat. La direction particuliere de la perſonne, eſt ſubordonnée à la conduite de la famille,& celle-cy au gouuernement du Royaume. Par exemple, comment eſt-ce qu'vn Pere de famille pourra ſagement gouuerner vne Ville ou vne Prouince, s'il ne ſçait pas regler ſes Do-

meſtiques ; & s'il ne peut pas ſe conduire ſoy-meſme comment pourra-il conduire l'Eſtat de ſa maiſon ? De ſorte que le premier fondement de leur Morale eſt appuyé ſur les bonnes mœurs des particuliers ; d'où elle s'éleue en ſuite au bel ordre des familles, & monte enfin iuſqu'à l'heureux gouuernement des Royaumes bien policez.

Ils renferment encore dans cette derniere partie les Arts Liberaux, & tout ce qui a quelque rapport aux perſonnes, aux familles, & aux Eſtats : ce ſera le ſujet du Chapitre ſuiuant.

CHAPITRE XI.

Des Sciences & des Arts Liberaux en particulier.

S'IL faut reduire la Grammaire, qui eſt la porte des ſciences au ſeul vſage des termes, comme veut Cornelius Nepos, & pluſieurs graues Autheurs, elle eſt fort courte parmy les Chinois, dautant que leurs paroles eſtans toutes monoſyllabes, & ne ſe declinans point, il ne faut pas beaucoup de peine pour les adiuſter aux regles de la Syntaxe. Elle ne laiſſe pas pourtant d'eſtre fâcheuſe en la compoſition, & difficile pour la collocation des aduerbes, & de quelques termes qui n'ont aucune ſignification. Mais s'il faut meſurer la Grammaire, au iugemont d'Ange Politian, & des autres qui ſont de meſme aduis que luy, il eſt certain qu'elle eſt fort vaſte dans les Eſcoles de la Chine, dautant que les lettres humaines ſont d'vne grande eſtenduë, non tant pour les fables, qui ſont en petit nombre, qu'à cauſe de quantité d'Hiſtoires, de Sentences, de Prouerbes, & de beaux mots, dont ils ſe ſeruent pour enrichir & orner leur diſcours.

Pour la Logique ou Dialectique, ils n'ont point d'autres regles, ny d'autres inſtructions ; que celles qui leur ſont communiquées par la lumiere naturelle de la raiſon.

La Rhetorique y eſt en vſage, mais c'eſt plûtoſt par imitation

tion que par preceptes, se contentans de remarquer ce qu'ils trouuent de bon dans les pieces d'autruy, & de se former sur ces exemples.

L'Arithmetique y est en sa perfection pour la connoissance des quatre principales regles, dont i'ay leu les demonstrations & les figures dans leurs liures. Il est vray qu'ils sont tout à fait ignorans de l'Algebre, & encore ils ne pratiquent que bien peu cette science ordinaire des nombres. Leur façon de compter par tout le Royaume, & mesme dans les Prouinces voisines est auec vn instrument que les Portugais nomment *Gina*, & les Chinois *Suon-Puon*, qui est comme vne espece de table, & comme vn quarré partagé en dix parties, auec de petites verges de cuiure, & sept bouletes enfilées en chacune d'icelles, comme des grains de Chapellet : ces verges sont diuisées en deux : il y a cinq grains par le bas, qui ne se prennent que pour des vnitez, les deux qui sont en haut se comptent pour des dizaines : par le moyen de cét instrument, & des grains qu'ils tournent diuersement, ils font & arrestent leurs comptes auec vne promptitude incroyable.

Ils sont suffisamment instruits en la Geometrie: pource qu'encore bien qu'ils n'ayent pû parfaitement marquer les bornes & l'estenduë des terres & des Royaumes estrangers, dont ils n'ont pas la connoissance, si est-ce qu'ils ont recherché & partagé diligemment tous les lieux de leur païs, & en ont dressé vne carte fort curieuse. Adioustez à cela qu'ils mesurerent autrefois toutes leurs terres auec beaucoup d'exaction; pour ce que les reuenus du Roy, n'estoient pas comme ils sont à present, assis sur les possessions des particuliers, qui luy payent vn certain deuoir : mais chacun partageoit sa terre en dix portions égales, dont l'vne qui estoit vers le milieu se cultiuoit, & s'ensemençoit au profit du Roy. Outre qu'ils ont encore cette coûtume de les arpenter, quand il en est besoin pour les vendre & acheter.

La mesure dont ils vsent pour cét effet, comme aussi pour mesurer toute autre quantité liée & continuë, est cette-cy : la plus petite nommée *Husuen* tient la largeur de trois grains de froment : dix de celles-cy font la seconde qu'ils appellent *Huzun*, dix Huzun valent vn *Che*, & dix Che font la grande mesure,

ſure, qui eſt ***Huchan***, plus longue que le bras. Tous les ouuriers ſe ſeruent de ces meſures partagées exactement, comme i'ay déja dit, & auſſi les Tailleurs pour prendre la longueur des habits, au lieu que ceux de l'Europe ont leur meſure de fil ou de parchemin. Les Charpentiers pareillement voulans bâtir vne grande maiſon auec ſes piliers, poutres & ſoliueaux, n'ont rien plus que cét outil pour adiuſter toutes les pieces, qu'ils ioignent les vnes aux autres, & les mettent ſur pied ſans ſe tromper d'vn poinct, auant que de toucher au corps du bâtiment.

Ils meſurent la longueur des chemins aux pas; ſix *Che*, valent vn pas Geometrique, vn *Li*, fait trois cens pas, cent *Li*, font vne iournée ou vn ſtade: ſi bien que du Nord au Midy deux cens cinquante-cinq *Li*, font vn degré, donnans quinze *Li*, à vne lieuë, dix-ſept lieuës à vn degré.

Pour le froment, le riz, & les legumes ils ont vne grande meſure, que les Portugais nomment *Pico*, & les Chinois *Tan*, qui eſt compoſée de pluſieurs autres moindres, dont la plus petite ne tient pas plus que le creux de la main; & dix de ces petites font iuſtement vn *Xim*, qui eſt ce qu'vn homme peut manger de riz en vn iour: dix *Xim*, font vn *Teu*, & dix *Teu*, vn *Tan*, qui peſe cent *Cattes*, c'eſt à dire cent vingt-cinq liures Portugaiſes; de ſeize onces chacune.

Les poids, qui eſt la troiſiéme façon de meſurer, ſe diuiſent comme les autres, & commencent par vn *Hao*, qui eſt vne dixiéme partie de leur monnoye, que les Portugais nomment *Caxa*; ſi bien que dix *Hao*, font vn *Caxa*, ou plûtoſt vn *Li*, comme diſent les Chinois, & peuuent valoir vn demy-lule; dix *Li*, font vn *Condrin*, dix Condrins, vn *Mas*; dix Mas, vn *Tael*, & ſeize Tael, vn *Catte*, qui eſt la liure, plus grande d'vn quart que la noſtre, pource que leurs ſeize Tael, valent vingt onces, & cent Cattes vn *Ton*, comme ils parlent, ou vn *Pico*.

Ils ne ſe ſeruent point de balances, ils n'ont que des peſons, dont la verge eſt de bois diuiſée par des points de cuiure iaune, ou d'argent vif, pour peſer les fardeaux les plus lourds: & d'vn os blanc auec des marques noires pour peſer l'or, l'argent, les drogues, & choſes ſemblables. Ils font ces peſons à la perfection, & de

de diuerſes ſortes. Les mediocres ont trois rangs de points, & trois filets au lieu de la corde plus voiſine du centre : le premier rang de ces points porte de trois iuſqu'à cinq onces, le ſecond iuſques à dix, & le troiſiéme iuſques à vingt. Les grands peſent plus les vns, que les autres ; Mais les petits ſont diuiſez en autant de parties que le peut eſtre vn *Li* d'argent, qu'ils peſent en partageant fort exactement: pour le cuiure, qui eſt la ſeule monnoye, dont ils ſe ſeruent frappée du coin & de l'image du Prince, ils n'en ſont pas ſi ſoigneux.

Pour mieux entendre cecy, il faut preſuppoſer que la ſeule monnoye, qui a cours dans tout le Royaume de la Chine, excepté dans la Prouince d'Yunam,eſt de cuiure:car l'argent ſe met au poids : ſi bien que pour faire vn Eſcu,ou vn Iule, on donne le peſant d'vn Eſcu ou d'vn Iule : d'où vient qu'il y a quantité de fondeurs, & de fontes d'argent. Pour achepter les plus petites danrées, le plus bas argent, vaut autant que le plus raffiné, & en quelques Prouinces,d'vn ſeul Iule,ils en font huict ou dix, encore n'eſt-ce pas trop:mais pour les groſſes marchandiſes,il faut de l'argent fin, ſi bien que pour l'eſprouuer, il faut à tous les marchez qu'on fait le mettre au feu.

Ils ſont extremement curieux de toutes les Mathematiques. Et parlant generalement, il n'y a que deux ſeules perſonnes dans le Royaume, qui puiſſent faire profeſſion de ces ſciences ; qui reçoiuent pour cela gages du Roy auec vn train de Mandarins, & le tiltre de Mathematiciens de ſa Majeſté. Ils n'enſeignent leur ſcience, qu'à leurs enfans, & cette qualité ſe conſerue ainſi de Pere en fils en leur maiſon auec vn honneſte entretien. Ils ont pluſieurs liures anciens, qui traitent non ſeulement du mouuement des Eſtoiles,& du cours des Planetes, mais encore de l'Aſtrologie iudiciaire,& des Horoſcopes, auſquels ils s'addonnent eſtrangement. C'eſt de là qu'ils tirent les Eclipſes du Soleil & de la Lune, & leurs tables Aſtronomiques, qui ſont fort bonnes, quoy qu'elles ne ſoient pas en leur perfection. Ils comptent dauantage d'Eſtoiles au Ciel que nous, & reconnoiſſent cinq Elemens, qui ſont l'eau, le metal, le feu, le bois, & la Terre, & cinq Planetes predominantes, à ſçauoir Mercure à l'eau, Venus au metal, Mars

au-

au feu, Iupiter au bois,& Saturne,à la Terre. Ils ſont de plus tres-ſoigneux d'obſeruer iuſques au moindre mouuement des Cieux, de la Lune, & des Eſtoiles. Ils diſtinguent les ſaiſons de l'année par les Solſtices & par les Equinoxes:& partagent le Zodiaque en vingt-quatre ſignes,en doublans noſtre nombre. Ils font l'année de douze Lunes,& de trois cens cinquante-quatre iours;donnans à chacune des ſix Lunes trente iours, & vingt-neuf à chacune des autres ſix:mais le Biſſexte, qui arriue tous les trois ans, a treize Lunes, & trois cens quatre-vingt trois iours.

L'année commence auec la Lune plus voiſine de noſtre mois de Février. De la conſideration des Cieux, & de leurs mouuemens ils paſſent aiſément à la iudiciaire, & prognoſtiquent diuers euenemens de la conionction des Planetes, & des autres Phenomenes,qu'ils remarquent curieuſement, & s'il arriue qu'ils apperçoiuent quelque choſe d'extraordinaire, ils en donnent incontinent aduis au Roy. Il y a pour cét effet dans les deux Cours Royales vn lieu eminent,garny de pluſieurs inſtrumens de Mathematique, qu'ils appellent *Quon, Siam,Thai*, c'eſt à dire,le lieu pour contempler les Eſtoiles.

Ie me ſouuiens d'auoir déja dit quelque choſe de celuy de Nanchim, en parlant de la ville. Les principaux inſtrumens de celuy de Pechim, ſont vne excellente Sphere de bronze auec tous ſes cercles, l'Equateur, le Zodiaque, les Tropiques, &c. vn autre inſtrument de la meſme grandeur, à ſçauoir de vingt-quatre pieds de tour, composé de pluſieurs cercles, les vns mobiles, les autres fixes, & arreſtez, auec vn ſtyle au milieu percé de bout en bout, pour regarder les Eſtoiles, & prendre les degrez & la hauteur du Pole : vn globe Celeſte auſſi de bronze, de la meſme grandeur, diuiſé par degrez, auec les conſtellations, deſquelles il ne content ſeulement que vingt-huict. Vn ſtyle pareillement de bronze diuiſé en parties égales, pour meſurer les ombres des quatre ſaiſons de l'année, aux temps des Equinoxes & des Solſtices. Sans parler de pluſieurs autres inſtrumens à diuers vſages: qui font aſſez connoître l'eſprit de leurs anceſtres, & comme ils eſtoient beaucoup plus curieux, & plus ſçauans que les modernes.

La musique estoit autrefois si prisée en la Chine, qu'vn des plus importans emplois qu'eut le Philosophe Confusio, aux endroits qu'il gouuernoit, estoit d'introduire les preceptes, & l'vsage de la Musique. Vn des regrets, qu'ont aujourd'huy les Chinois, est de se voir priuez du secret de cette science, & d'auoir perdu tous les anciens liures, qui en traitoient; d'où vient que la Musique d'à present est méprisée de la Noblesse. Où ils s'en seruent dauantage, c'est aux Comedies. Il y a quelques musiciens particuliers, qu'on fait venir aux festes, aux nopces, & à semblables occasions, qui ne sont pas tout à fait impertinentes. Les aueugles sont là comme ailleurs demandans l'aumône en chantant: & pour ce que c'est la coûtume des Chinois de celebrer le iour de leur naissance, ces pauures gardent en leur memoire comme vn registre de tous les iours, que sont nais les plus illustres personnages, & sçauent leurs maisons, où ils vont pour chanter, sans se tromper d'vn pas. Les Bonzes se seruent encore de la Musique aux enterremens, & ie puis bien dire, qu'ils ont presque nostre plein-chant, quoy qu'ils n'en obseruent pas entierement toutes les parties, ne haussans ny n'abaissans iamais leur voix d'vn demy-ton, mais seulement d'vne Tierce, d'vne Quinte, ou d'vne Octaue, qui est, ce qui agrée dauantage aux Chinois. Ils ne sçauent que c'est que le jeu des Orgues.

Ils ont en tout douze tons, six en haussant, qu'ils appellent *Liue*, & six en baissant, qu'il nomment *Liu*. De plus ils ont leurs notes marquées comme les nostres, il est vray qu'ils n'en ont que cinq, & vne de celles-là, est le *Vt*, de nostre Gamme. Ils ne battent iamais la mesure auec la main, & ne se seruent d'aucun signe en chantant, non plus que de papier rayé pour composer. Leur concert de musique ne depend pas de la diuersité des tons, & des parties, puisqu'ils chantent tous d'vn mesme air, comme on fait par toute l'Asie; & de là vient aussi que leur Musique n'est agreable qu'à ceux du païs, & la meilleure est d'vne voix auec vn instrument. Eux semblablement ne goustent point nostre Musique pleine, & neantmoins ils se plaisent à vne de nos voix, quand elle est seule.

On ne peut pas nier, qu'ils ne gardent les nombres & les temps:

mais c'est sans regle & sans science ; car ils mettent toutes leurs Chansons anciennes, & modernes sur l'air de quelques-vnes des plus vieilles, dont ils sçauent les poses, & les mesures.

Pour ce qui concerne les Instrumens, ils se sont persuadez, qu'il y en a sept, qui ont plus de rapport aux voix humaines, & suiuant cette obseruation, ils en ont inuenté tout autant. Les premiers sont de metal, comme les cloches, les clochettes, & les cistres. Les seconds sont faits de pierre, & vn entr'autres est de jaspe, qui ne reuient pas mal à nos Trõpettes & clairons, si ce n'est que le bout est plus large pendant en bas, & qu'il faut le toucher.

Les troisiémes sont de peaux, comme nos tambours ordinaires, & comme ceux des basques, composez de diuerses façons, & les vns sont si grands, & si lourds, qu'il faut les appuyer sur vne piece de bois pour en pouuoir joüer.

Les quatriémes sont tendus auec des cordes de soye, comme les luths, auec des cordes de boyaux, à sçauoir les vielles des aueugles, qui pour l'ordinaire n'en ont que trois ; les violons, qui n'en ont pas d'auantage, & se touchent auec vn archet : vn autre instrument qu'on touche aussi de l'archet, mais qui n'a qu'vne corde ; & le plus grand, & le plus estimé de tous est vn autre instrument à sept cordes, qui n'est pas des-agreable à l'oreille, s'il est manié par vne bonne main.

Les cinquiémes sont faits de bois, & à les bien considerer, ce ne sont que des tables vn peu larges, qu'ils frappent, les vnes contre les autres : & mesme les Bonzes, n'ont qu'vn petit ais, qu'ils touchent auec artifice, & à la cadence.

Les sixiémes se manient auec la bouche, à sçauoir les flûtes de deux ou de trois sortes, dont ils joüent auec perfection, & vne autre espece d'instrument à tuyaux, qui est semblable en quelque chose à nos Orgues; mais il est beaucoup plus petit: on le porte en la main, & on l'entonne de la bouche auec vne merueilleuse harmonie, qui est encore plus agreable, & qui rend vn concert beaucoup plus melodieux, quand tous les instrumens sonnent ensemble.

La Poësie a esté de tout temps fort prisée à la Chine, & lors qu'il y auoit plusieurs Roys vassaux de l'Empereur, ils estoient obligez

obligez quand ils venoient tous les trois ans luy rendre obeïſſance, de luy apporter les Vers & les Poëſies, qui eſtoient en vſage & en eſtime dans leurs Royaumes, afin qu'il peuſt iuger de là, de leurs couſtumes, & du progrez qu'ils faiſoient en ſemblables compoſitions. Le plus grand auantage & la plus grande vtilité qu'en ont tiré les Chinois, eſt cette grande modeſtie & retenuë incomparable, qui ſe void en leurs écrits, n'ayans pas meſme vne lettre en tous leurs liures, ny en toutes leurs eſcritures pour exprimer les parties honteuſes de la nature.

Ils ont diuerſes ſortes de Poëſies, comme les Sonnets, les Rondeaux, les Chanſons, & les Madrigaux d'Europe, auec l'ordre, la rythme & l'interpoſition des Vers, que nous gardons aux Sonnets & aux Stances de huict vers.

Ils compoſent & meſurent pareillement leurs Vers par le nombre des ſyllabes, qu'ils appellent paroles; pour ce que toute la langue du païs, n'eſtant compoſée que de monoſyllabes, conſequemment c'eſt la meſme choſe qu'vne ſyllabe, & vne parole, qui s'écrit par vne ſeule lettre, & ſe prononce par vne ſeule ſyllabe. D'où vient que toutes les lettres eſtans d'vne meſme façon, la quantité des vers ne conſiſte qu'au nombre des lettres, & qu'il faut autant de lettres en vn vers, qu'il y a de ſyllabes, c'eſt à dire cinq, ſept & onze; au lieu que parmy nous, toutes les ſyllabes d'vn vers ſont quelquefois renfermées dans vne ou deux paroles; ce qui ne peut pas arriuer dans la langue des Chinois, dont les mots ſont tous d'vne ſeule lettre, & d'vne ſeule ſyllabe. Ils n'ont aucun vers, qui correſponde aux vers Latins faits de Spondées & de Dactyles; mais ſeulement des Sonnets, des Chanſons, & pluſieurs ſortes de rythmes. Ils en ont huict principales: ie me contenteray d'en rapporter icy vne; pour donner vn iugement des autres.

Les vers de cette compoſition doiuent eſtre au nombre de huict, chacun de cinq lettres, & s'accordans de deux en deux. Par exemple, le ſecond vers doit auoir du rapport & de la conformité auec le quatriéme, le cinquiéme auec le ſixiéme, le ſeptiéme auec le huictiéme: le premier eſt libre d'en auoir, ou de n'en auoir pas; il ſuffit que les lettres du troiſiéme, du cin-

quiéme, & du septiéme ayent du raport entre elles; mais il faut outre cela que la premiere lettre d'vn vers de ceux, qui se raportent, conuienne à la premiere des autres, la deuxiéme, à la deuxiéme; & cette correspondance n'est pas en la rythme, mais en la signification : si bien que si la premiere lettre du second vers signifie montagne, eau, feu, ou quelque autre chose que ce soit, la premiere du quatriéme doit signifier la mesme chose, ainsi des autres lettres suiuantes du vers entier. Cette composition est remplie dautant de difficultez que d'artifice.

Les conceptions, & les figures, dont ils se seruent en leurs Poësies, sont les mesmes qu'en Europe. Ils ont vne autre espece de vers rythmez, qui ne sont pas recherchez de la Noblesse, laquelle n'affecte que les huict manieres precedentes, dont i'ay parlé, & s'y exerce soigneusement, sur tout les Princes du sang, & les Parens du Roy qui composent diuerses pieces à l'honneur de leurs amis, & des personnes illustres, à la memoire des vaillans hommes defuncts, à la loüange de la vertu.

Ils ont plus de curiosité, que de succez pour la Peinture : car ils ne sçauent pas ombrager vn tableau, ny peindre à l'huile; d'où vient que les personnages n'ont ny grace ny perfection; tout ce qu'ils font le mieux, sont des arbres, des fleurs, & des oyseaux, qu'ils representent au naturel. Il est vray qu'à present ils ont appris de nous à detremper les couleurs auec de l'huile, & sçauent les appliquer à merueilles.

Pour la Medecine, elle est au plus haut poinct qu'on sçauroit desirer, à cause de la grande quantité de liures, qu'ils ont de leurs anciens Autheurs : car pour les nostres ils n'ont pas encore esté veus à la Chine. Ils n'ont point l'vsage des seignées, des ventouses, des syrops, des breuuages, des pillules; ny beaucoup moins des cauteres, qui est toutefois vn remede fort profitable : ils sont tous dans les simples; & n'ordonnent que des herbes, des racines, des fruits, & des semences toutes séches; vne Prouince empruntant de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a pour ce sujet des Foires, où l'on ne vend que des remedes, & des boutiques, qui ne sont garnies d'autre chose, que de simples, où l'on se pouruoit aux besoins : & ainsi vn Medecin visitant son malade, luy fait prendre à l'heure

mesme

mesme sa medecine, sans écrire aucune ordonnance, & sans employer ny phiole, ny verre. A cette occasion, il mene auec soy vn Garçon d'Apotiquaire, chargé d'vne boutique entiere; à sçauoir d'vne armoire à cinq layettes, dont chacune est partagée en plus de quarante petits carreaux, garnis de remedes tous preparez.

Ils discernent admirablement le poux: aussi ne demandent-ils iamais à vn malade, si la teste luy fait mal, ou quelqu'autre endroit du corps: mais ils appuyent son bras sur vn oreiller, & apres auoir remarqué, durant quelque temps, le mouuement de son poux,ils descouurent tout aussi-tost la partie qui luy fait mal. Ie ne veux pas dire qu'ils rencontrent toûjours, ny que tous les Medecins reüssissent également,y en ayant vn grand nombre sans estude & sans experience. Nous auions vn de nos Peres en la Prouince de Kiamsi, qui ressentoit de cruelles picqueures: le Medecin par le seul attouchement du bras, connoissoit au poux, tous les symptomes du mal, quand la douleur croissoit ou diminuoit: & i'ay veu quantité de Portugais, qui ont experimenté la mesme chose en d'autres occasions. Ils font la Medecine, aussi-tôt qu'ils ont touché le poux, si c'est pour le Roy, ou pour le Prince, ils font quatre compositions toutes semblables en qualité & en quantité, deux pour les faire prendre au malade, & les autres deux pour les garder iusqu'à ce qu'il soit guery. Si c'est pour d'autres personnes, ils n'en composent que deux, l'vne pour le matin & l'autre pour le soir; écriuans dessus la quantité d'eau qu'il faut pour les faire boüillir; l'heure & la façon de les prendre; & souuent les succez en sont merueilleux.

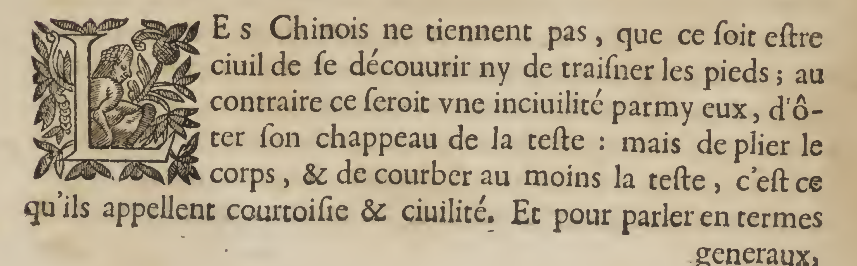
Ie raconteray icy ce qui aduint à vn Pere malade dans les prisons de Nanquim. On appella vn Medecin tout au commencement de la maladie; mais comme on ne vid pas l'effect qu'on attendoit de ses remedes, on en fit venir vn autre, qui ne fut pas plus heureux que le premier. Cependant les Chrestiens, qui voyoient que le mal se renforçoit, s'adresserent à vn Medecin de grande reputation, & firent tant d'instance; nonobstant ses refus,qu'il vint enfin visiter nostre malade. Il le considere, luy touche le poux, & fait ses ceremonies ordinaires; dont l'vne fut de

luy découurir la poitrine, qu'il apperçeut toute couuerte de taches contagieuses. Il compose incontinent trois medecines, que le malade prit à diuers temps, l'vne au matin, l'autre à vne heure apres midy, & la troisiéme sur le soir : le mal ne laissa pas de redoubler, & de reduire le Pere à cette extremité, qu'il perdit la parole la nuict suiuante, & fut tenu pour mort. Mais on vid vn tel changement dés le poinct du iour, que le Medecin luy ayant tasté le poux, le trouua sans fiévre, & assura qu'il estoit guery: qu'il n'auoit qu'à manger sobrement, durant sa conualescence, & en effect le Pere recouura par ce moyen vne entiere & parfaite santé.

Les Medecins ne defendent iamais l'eau aux malades, moyennant qu'elle soit cuite ; mais bien le manger, de sorte que si le malade a faim, ils ne luy donnent à manger, que fort legerement; comme aussi s'il n'a pas d'appetit, ils ne le pressent point. Leur raison est, que le corps estant indisposé, l'estomach ne peut pas faire ses fonctions, & qu'ainsi la digestion, qui se fait en cét estat, est toûjours pernicieuse & contraire à la santé. Leur visite se paye sur le champ, mais raisonnablement & sans excez; & iamais ils ne retournent pour la deuxiéme fois, sans estre rappellez ; les malades ayans par ce moyen la liberté de changer, s'ils veulent de Medecin, comme ils font assez souuent dés le troisiéme, ou quatriéme iour, quand les Medecines n'operent pas suiuant leur desir.

CHAPITRE XII.

Des courtoisies & de la ciuilité des Chinois.



LES Chinois ne tiennent pas, que ce soit estre ciuil de se découurir ny de traisner les pieds ; au contraire ce seroit vne inciuilité parmy eux, d'ôter son chappeau de la teste : mais de plier le corps, & de courber au moins la teste, c'est ce qu'ils appellent courtoisie & ciuilité. Et pour parler en termes

generaux,

generaux, leurs ciuilitez ordinaires, qu'ils se rendent aux rencontres & aux visites sont des *Ye*, ou *Coye*, c'est à dire des reuerences basses & profondes : ce qu'ils font, se mettans de genoux, & en cette posture baissans la teste iusqu'à terre ; en quelques occasions ils font cette mesme reuerence trois ou quatre fois ; & mesme neuf deuant la personne du Roy se releuans toûjours de terre, & se rabaissans. Quelquefois pour abbreger la ceremonie, ils font le premier panchement de teste estans debout, & les trois autres à genoux tout d'vne suite.

Les ciuilitez des femmes sont pareilles aux nostres ; si ce n'est qu'en quelques occasions elles se mettent à genoux, & panchent la teste iusques à terre par trois ou quatre fois, suiuant les rencontres. Pour cét effect elles ont des robes particulieres, sans lesquelles elles n'oseroient pas rendre aucune visite à vne personne de qualité ; & s'il arriue qu'elles se rencontrent, non pas dans les ruës, car c'est ce qu'elles éuitent soigneusement; mais en quelque autre part, n'ayans pas leurs robes de ceremonies, qu'elles appellent *Taj*, elles sont dispensées de toutes ces ciuilitez. Si neantmoins l'vne les a, l'autre doit aussi-tôt prendre les siennes ; elles les font ordinairement porter à ce dessein par vn valet ; & si par hazard quelqu'vne les auoit oubliées, elle ne doit iamais permettre, pour quelque instance qu'on luy en fasse, qu'vne autre luy rende ses ciuilitez auec ces habits de parade : mais s'asseoir simplement, & conuerser auec elle.

Celuy qui va visiter vn autre, doit s'arrester en la sale, & attendre que la personne, qu'il va voir, ait pris ses habits ; neantmoins si c'est vn de ses amis, elle est obligée d'aller au deuant de luy, & de le caresser, & puis se retirer doucement dans vne Chambre à part, pour prendre ses vestemens, & se mettre en estat.

L'habit de ceremonie pour les Graduez, est le mesme, dont se seruent les Gouuerneurs pour marque de leur charge. Les nobles de race pour la mesme raison, portent aussi les vestemens & les enseignes des Docteurs, bien qu'ils n'ayent pas estudié. Les simples Gentils-hommes & les lettrez, qui n'ont aucun degré, portent vne longue & ample robe, bien differente de l'ordi-

naire.

naire. Ceux qui sont sujets & soûmis aux Magistrats Superieurs, comme au President en quelque sorte de Iustice que ce soit, pratiquent vne ciuilité fort remarquable, qui est d'oster l'enseigne qu'ils portent sur l'estomach, & de n'auoir qu'vne ceinture fort modeste : ils obseruent cette ceremonie en certains iours de l'année, qu'ils viennent rendre leur obeïssance. Les ieunes gens, s'ils n'ont encore aucun degré, n'ont point de robe particuliere.

Les ciuilitez ordinaires du commun peuple, sont de ioindre les mains l'vne sur l'autre, & de les hausser iusqu'à la teste : c'est aussi la pratique commune des amis & des parens, quand ils traitent franchement ensemble ; & ne font cette ceremonie qu'vne seule fois, quand ce sont des égaux : & c'est vn auantage, que de se trouuer à la main droite, comme parmy nous d'oster le dernier son chapeau. La reuerence ordinaire des personnes graues aux banquets, aux visites, & aux rencontres, est de se tenir debout, & puis de faire vne profonde inclination iusques à terre. Les enfans font quatre inclinations debout, & autant de genoux deuant leurs Peres assis en certains iours particuliers, comme au commencement de l'année, au iour de la naissance de leurs mesmes Peres, & en quelques autres solemnitez. Les Escoliers rendent les mesmes deuoirs à leurs Maistres, excepté que les Maistres se tiennent debout : comme font aussi les petits Mandarins aux Magistrats, les Payens à leurs Idoles, les Mandarins au Roy, & le Roy dans les Temples, & quand il est auec sa mere. Il y a cette seule difference, que tous ceux-cy ont cependant deuant leur visage vne table d'yuoire longue d'vn pied & demy, & large de quatre doigts.

Aux premieres visites tant celuy qui la rend, que celuy qui la reçoit, s'ils sont de condition égale, pour témoigner plus d'affection & de respect, apres les complimens ordinaires, se font apporter vn tapis, sur lequel ils font ensemble quatre genuflexions. Pour les rencontres hors de leur maison, ils les éuitent tant qu'ils peuuent, comme i'ay déja dit ailleurs ; & quand ils ne peuuent eschapper, si ce sont des Mandarins en pareille dignité, ils se saluënt reciproquement les vns les autres, sans se leuer de leur chaire,

chaire, courbans les bras en arc, & les portans iuſqu'à la teſte, & commencẽt leurs ceremonies vingt pas en auant ſans iamais ceſſer iuſqu'à ce qu'ils ayent paſſé. Si l'vn d'eux eſt moindre en qualité que l'autre, il fait arreſter & abbaiſſer ſa chaire, ou s'il eſt à cheual, il met pied à terre, & luy fait vne profonde reuerence. Les autres qui ne ſont pas Mandarins, ne ſe rendent que les ciuilitez ordinaires, & ceux du peuple, hauſſent ſeulement les mains, & paſſent outre.

Les ſeruiteurs des grandes maiſons ne ſont ſujets à aucune de ces reuerences, ſinon en certains temps, & à certaines occaſions, comme quand eux, ou leurs Maîtres viennent de loing & au commencement de l'année, qu'ils ſe mettent à genoux, & portent la teſte iuſques en terre par vne, ou trois diuerſes fois.

L'ordinaire ciuilité qu'ils doiuent à leur Maître, eſt de ſe tenir debout auec les bras pendans en leur preſence: les gens de Iuſtice & les Sergens des Mandarins ne leur parlent qu'à genoux en public; & pareillement les parties, & les criminels, encore eſtans nuës teſtes.

C'eſt faute de reſpect, parmy les perſonnes de meſme condition de donner, ou de receuoir quelque choſe auec vne main, & d'vn inferieur, à ſon Superieur, c'eſt vne lourde inciuilité. Enfin ils ſont iuſques à l'excez dans des ciuilitez & reuerences, qui conuiennent mieux, & ſont plus à propos au culte diuin, qu'aux deuoirs humains. Mais ils ont cette creance qu'vne des plus importantes vertus, eſt d'eſtre courtois, d'auoir l'exterieur bien compoſé, & de faire les choſes auec maturité, circonſpection, retenuë, & iuſteſſe, qu'ils expriment dans toutes leurs circonſtances du temps & des habits pour vne ſeule parole *Li*; & qu'ils executent auec leur *Thié*.

Thié eſt vn billet, ou vn petit liure plié par dehors & par dedans de la largeur de la main, & d'vn pied de long. Il y en a de trois ſortes: le plus grand a ſix fueillets, le moyen en a trois, & le petit vn ſeul; dont ils ſe ſeruent generalement ſuiuant la coûtume des Prouinces, & conformément aux perſonnes, qui viſitent, ou qui ſont viſitées. Les *Colaj* ne ſe ſeruent ordinairement que du petit.

M Celuy

Celuy dont on se sert aux visites ordinaires, est de papier blanc auec vne bande rouge par le dehors de la mesme longueur, & large de deux doigts. Il est de papier rouge, si c'est pour vn baise-main, ou pour quelque feste particuliere, si c'est pour se condouloir de la mort & de l'affliction de quelqu'vn, il est d'vne couleur de dueil: & s'il vient d'vne personne, qui a déja pris le dueil, la lettre, & l'ornement du dehors sont d'azur, & le papier blanc, mais d'vne espece, qui ne sert qu'à cét vsage.

Le *Thié* ne contient pas plus d'vne ligne d'écriture, qui est mise en marge. Quand c'est vn amy, ou quelqu'vn, qui veut passer pour tel, il écrit la ligne toute entiere, autrement il laisse place pour deux lettres, & ne commence qu'à la troisiéme: que s'il veut faire du graue, outre les deux premieres lettres, il obmet encore la quatriéme apres auoir écrit la troisiéme, & puis il écrit le reste consecutiuement. Cét écrit ne porte autre chose que ce compliment. Le cordial amy de vostre Seigneurie, & l'Escolier perpetuel de sa doctrine, se presente en cette qualité pour luy baiser les mains, & luy faire la reuerence.

Ce billet se donne au Portier, qui le presente à son Maistre, & luy fait sçauoir qui est celuy qui le demande, sans ce *Thié*, on n'est point obligé de rendre la visite. Au contraire, quand le Maître du logis seroit absent, ou bien qu'il ne seroit pas en commodité de se laisser voir, si le *Thié* a esté seulement laissé entre les mains du Portier, la bien-seance, & la ciuilité l'obligent de rendre la pareille à celuy qui l'est venu voir. Les inferieurs, comme sont les soldats au regard de leurs Capitaines; les moindres Mandarins aux plus grands, & semblables personnes, qui sont dans la dependance, n'oseroient se seruir de *Thié*; mais d'vn autre liure de mesme forme, quoy que fort different pour le papier, & pour la conception des paroles: qui ne peut estre peint par le dehors, ny exprimer à vn Superieur, qu'on le vient voir, seulement qui sont ceux qui le presentent, quel office ils exercent, & ce qu'ils demandent. Effectiuement c'est vne espece de Requeste, qu'ils appellent *Pimthié*, qui veut dire *Billet d'auis*. Les personnes de grande qualité, comme les Colaj, & Vice-Roy, ne font pas toûjours eux-mesmes leurs visites en personne, mais se contentent d'enuoyer

d'enuoyer vn *Thié*, ou de le laiſſer à la porte paſſant deuant la maiſon.

Ils ne font pas plus de difficulté de viſiter les Eſtrangers, que nous nos amis: & auec la meſme facilité qu'ils rendent les viſites, ils peuuent les refuſer, faiſans dire qu'ils ne ſont pas à la maiſon, ſi ce ne ſont des perſonnes de marque, ou des viſites reïterées, dautant qu'alors on auroit mauuaiſe grace de refuſer l'entrée de ſa maiſon. Dautant plus qu'vne perſonne eſt qualifiée, dautant plus difficilement reçoit-elle les viſites: Il y en a qui pour ſe deliurer de toutes ces importunitez, écriuent ſur vn papier en lettres blanches, & le font placarder à leur porte: *Qu'ils ſont retirez dans la maiſon de leur Iardin*; pour ce qu'en ces lieux ils ſont diſpenſez de toutes ces ceremonies importunes.

Les viſites ſont comme celles des Medecins, qui ſe doiuent faire le matin: celles du ſoir ne ſont pas obligeantes, ny les autres qui ſe font en paſſant, & par occaſion: ou bien il faut s'en excuſer, & promettre de prendre vn temps exprés pour s'acquiter de ſon deuoir.

Il eſt bien vray, qu'il n'y a point de temps determiné pour les viſites ordinaires; mais il y en a pour les amis, & pour les parens: Le plus conſiderable eſt le premier iour de l'an: on ne void pour lors que chaires, cheuaux, & que monde par les ruës à cauſe des viſites frequentes: en ce iour-là on n'entre point dans la maiſon; mais on laiſſe ſeulement vn *Thié*, à la porte, ou ſi on y entre, on eſt obligé de boire, & de manger, ſi peu qu'on voudra.

L'autre temps deſtiné pour les meſmes ceremonies, eſt le quinziéme iour de Ianuier; quoy qu'il y ait moins de viſites en ce iour-là, que de ſolémnitez, dautant que c'eſt la feſte, qu'ils nomment des Lanternes, qu'on allume de tous coſtez par les ruës, aux portes, & aux feneſtres, auec beaucoup d'artifice & de deſpenſe.

Le troiſiéme, eſt le troiſiéme iour de la troiſiéme Lune, qui tombe en Mars, & qu'ils nomment *Cimnim*. Ils viſitent ce iour-là les Sepultures de leurs Anceſtres, & leur preſentent des ſacrifices, & quoy qu'ils pleurent la memoire des defunćts, ils ne laiſſent pas de reſiouïr les viuans par leurs feſtins.

Le quatriéme temps ordonné pour les viſites, eſt le cinquiéme iour de la cinquiéme Lune, nommé *Tuonu*, auquel le peuple a coûtume de faire de grandes reioüiſſances par les ruës, & ſur les riuieres, quoy que par fois on les defende, à cauſe des malheurs, qu'on a ſouuent veu ſur l'eau.

Le cinquiéme eſt le ſeptiéme iour de la ſeptiéme Lune, qu'ils iugent commode ; & le neufuiéme iour de la neufuiéme Lune; auſquels ils ſe viſitent les vns les autres, & s'enuoyent des preſens particuliers, & propres à chaque feſte.

Outre ces iours arreſtez, ils ſe viſitent encore aux funerailles, aux changemens de logis, aux mariages, à la naiſſance d'vn fils, à la promotion d'vne charge ou d'vn degré, au iour de leur naiſſance, quand ils vont hors du païs, & quand ils entrent dans vne ſeptiéme année de leur âge. En ces occaſions la viſite ne doit iamais eſtre ſans quelques preſens.

Si quelqu'vn entreprend vn long voyage, tous ſes amis le viſitent, & luy font des preſens à ſon depart : & reciproquement il leur rend à tous, & la viſite & les preſens à ſon retour.

On viſite auſſi les malades: mais ce n'eſt que iuſques à la porte; & ſi ce ne ſont des amis particuliers, rarement entrent-ils dans la Chambre.

Ceux, qui obſeruent ces ciuilitez auec plus d'exaction & de ponctualité, ſont les Eſcoliers à leurs Maîtres, les ſujets à leurs Superieurs, & le Royaume au Roy; de ſorte qu'au iour de ſa naiſſance, aux quatre ſaiſons de l'année, & aux feſtes principales, le Vice-Roy & tous les Magiſtrats de la Prouince deputent vn Ambaſſadeur à la Cour, pour viſiter le Roy au nom de la meſme Prouince. Pour ceux qui reſident actuellement à la Cour, tant les lettrez, que les Capitaines, ils vont eux-meſmes en perſonne au Palais ces iours-là rendre leurs deuoirs, & s'acquiter de leur obligation.

Ils ont des Sales parées expreſſément pour receuoir les viſites: la premiere eſt commune indifferemment à tous, où vous pouuez entrer, & vous aſſeoir ſans auertir aucun, quoy que le portier n'y ſoit pas, pour vous conduire. Il y en a vne autre plus interieure,

rieure, qu'ils appellent la Sale ſecrette, pour les parens, & amis familiers. On s'arreſte là, ſans paſſer outre, à cauſe de l'appartement *Hui*, c'eſt à dire des femmes, qui eſt tout ioignant, où meſme les Domeſtiques n'oſent entrer, s'ils ne ſont fort petits. Le maître du logis va trouuer ceux qui luy font l'honneur de le viſiter dans la Sale exterieure, & les prend par la main pour les faire aſſeoir ſur des ſieges, que luy-meſme diſpoſe, quoy qu'ils ſoient pluſieurs, & eux en ſuite luy preſentent, & luy rangent le ſien. On donne à vn chacun le rang qui luy eſt deu, ſans auoir égard aux dignitez, ny aux qualitez de fils & de couſin; mais ſeulement à ſon âge, & ſi on ne le ſçait pas, il faut le demander. Le Maître de la maiſon prend toûjours la derniere place. Apres que tous ſont rangez, on leur preſente à boire du Cia, comme ils le nomment, en gardant le meſme ordre.

En quelques Prouinces tant plus on vous preſente à boire, c'eſt vn honneur plus grand qu'on vous fait, il n'en eſt pas de meſme en la Prouince de *Hamcheu*; où c'eſt vn excez de boire plus de trois fois. Aux amis outre le boire on ſe ſert de fruits auec quelques douceurs: & preſque par toute l'Aſie, il ne ſe fait point de viſite ſéche, comme en Europe.

Parmy leurs ciuilitez, les enfans en la preſence de leurs Peres, & les Eſcoliers deuant leurs Maîtres, écoutent plus qu'ils ne parlent, & iamais les ieunes gens ne ſe preſſent de parler beaucoup. Les termes, dont ils vſent, ſont autant pleins de reſpect pour autruy, que d'humilité pour eux; & comme c'eſt contre les regles de bien-ſeance de dire, vous, ce l'eſt pareillement de dire, moy: d'où vient, que pour éuiter ces mots, ils diront par exemple: *Le nourriſſon*, *& l'Eſcolier*; & vn fils parlant à ſon Pere, dira *le petit fils*, fût-il l'aiſné de ſes enfans, & meſme marié: les ſeruiteurs ſe nomment, *Sujets:* les parties en Iuſtice s'appellent *les Delinquans:* les Chreſtiens au Sacrement de la Confeſſion ſe qualifient *les pecheurs*; les Dames de la Cour, excepté la Reyne & les Eunuques parlans au Roy, ſe ſeruent de ces termes, *l'Eſclaue de voſtre Majeſté*, *Nupor*. Les autres ſe nomment *Chin*, c'eſt à dire *Vaſſaux*. Et meſme quand il eſt ſeulement queſtion de parler de ſes affaires, ſans toucher à ſa perſonne, il faut vſer de pa-

roles modestes; comme vn Pere parlant de son enfant, & vn Maître de son disciple, disent communément, mon petit fils, mon petit Escolier: & au contraire le fils en parlant de son Pere, ou le seruiteur de son Maître, disent, le Pere & le Maître de la maison.

Pour les autres, ils ont des noms, & des tiltres honnorables, comme les Italiens, vostre Seigneurie, vostre Seigneurie illustrissime; & qui plus est ils ne nomment iamais aucun, mesme des personnes mediocres, & de la plus basse condition, sans vn terme d'honneur, vn hoste c'est le *Chiù Gin Kia*, l'homme Seigneur du logis, vn Bastelier, l'Intendant du vaisseau: vn Muletier, *la grande verge*, & quand ils veulent le fâcher, ils l'appellent par son nom *Can Kiò*, c'est à dire, le Persecuteur des pieds: vn des principaux Officiers d'vne maison se nomme *le grand Maistre*, les Sergens de Iustice, & ceux qui accompagnent les Mandarins sont des *Cheualiers*, ou des *hommes à cheual*, quoy qu'ils marchent toûjours à pied. Toutes les femmes sont *Tasao*, c'est à dire *Cousines*, d'où vient que ceux qui ne sçauent pas bien prononcer, au lieu de Cousines, les appellent *Balais*, dautant que le mot est equiuoque.

Aux interrogations, & aux demandes particulieres des choses, qu'ils desirent sçauoir, ils ont encore des termes propres; comme *Lemlam*, c'est à dire le noble fils; & *Limgai*, le precieux amour, quand il est question d'vne fille. Pour sçauoir l'estat d'vn malade, on ne dit pas simplement comment se porte-il, mais *comment se porte-il de sa noble indisposition? Quci Yam.* Pour les personnes de basse condition, quand elles ne se connoissent point, elles s'appellent *Hium*, freres; mais si elles sont familieres, elles disent sans autre ceremonie, *vous & moy*, comme il leur plaist.

Tout autant qu'ils sont circonspects & ceremonieux en leur façon de conuerser & de parler, ils le sont presque autant à prendre diuers noms proportionnez & conformes à leurs âges: ils en ont de cinq sortes.

Le premier est leur surnom, qu'ils prennent, sans manquer, de leur Pere; mais iamais de leur mere, ny de leur grand-Pere maternel, au contraire la femme emprunte le sien de son mary.

Le deuxiéme est celuy qu'ils appellent *le petit nom*, que leur donne leur Pere, quand ils sont encore petits, le tirans d'vn animal,

animal, d'vne fleur & de choses semblables, il n'y a que le Pere & la mere, qui puissent les nommer de ce nom.

Le troisiéme est le nom de l'Escole, qu'ils reçoiuent de leur Maître, & qui estant conjoint auec leur surnom fait vn nom composé, dont son Maître l'appelle auec ses condisciples.

Le quatriéme est celuy qu'ils prennent auec la coëffe, dont i'ay parlé cy-dessus, qui est de seize à dix-huict ans: dautant qu'alors il se marie, & espousant sa femme, il espouse vn nouueau nom, qu'on dit *la lettre*, duquel il est nommé indifferemment par toutes sortes de personnes, excepté ses seruiteurs.

Le cinquiéme est le *Grand nom*, qui se prend au sortir de la ieunesse, & tous peuuent l'vsurper, excepté celuy qui le porte & son Pere, qui ne le prononcent iamais.

Pour rentrer maintenant dans la sale, où nous auons laissé nos hostes en conuersation: il est à remarquer, que prenans congé de la compagnie, ils font tous vne reuerence ordinaire au Maître du logis, & le remercient du bon accueil, qu'ils ont receu de luy: puis il les accompagne iusqu'à la ruë; où ils font encore vne autre reuerence commune, s'ils sont à pied; & trois s'ils sont à cheual, en chaire, ou en carosse, dont la troisiéme se fait sur la porte, & le Maître se retire promptement dans sa maison, pour donner la liberté à ceux, qui luy ont fait l'honneur de le visiter, de monter à cheual, ou sur leur siege, ce qu'ils n'oseroient pas faire en sa presence, sans inciuilité. Mais apres qu'ils sont monté, le Maître retourne pour leur dire le dernier adieu; & eux apres qu'ils ont fait quelques pas, enuoyent vn de leurs seruiteurs, pour luy presenter leurs baise-mains.

Si c'est la premiere visite, ou si c'est vne personne de consideration, elle est toûjours accompagnée de quelques presens, qui est vne chose ordinaire à la Chine, de presenter des draps, des atours des femmes, des choses d'vsage, comme des Escharpes, des Chaussetes, des Porcellaines, & des viandes; & communément choisit-on le meilleur.

Si le present est de choses, qui soient bonnes à manger, & que ce soit entre amis, il doit estre composé de quatre, de six, ou de huict choses differentes; & iamais il ne doit estre offert sans vn

Thié,

Thié, qui contient le denombrement de ce qu'on enuoye. Ce n'eſt pas inciuilité, que de ne les pas accepter, ou de n'en prendre qu'vne partie, & renuoyer l'autre ; il eſt bien vray, qu'il faut que cela ſe faſſe auec le remerciement & excuſe par vn Thié, qui contient pareillement ce qu'on garde, & ce qu'on renuoye. C'eſt la pratique des perſonnes de condition, qui veulent faire paroiſtre leur honneſteté, & enſemble épargner leur bourſe, d'écrire dans vn Thié, les preſens qu'ils veulent faire, auant que de les enuoyer ; pour ce que comme, on n'accepte iamais tout ce qu'on preſente, celuy qu'on veut gratifier, écrit dans vn autre Thié, ce qui luy plaiſt, & pour lors on achepte ſeulement, ce qui eſt ſpecifié par le billet.

Il y a des preſens imaginaires, que, celuy qui les fait, ſçait aſſeurément qu'on ne receura point, qui ne laiſſent pas de couſter beaucoup & pour la quantité, & pour la qualité ; comme trente ou quarante pieces de Damas, des draps de ſoye, des bas de ſoye, vn grand nombre de poules, de canes, & d'autres ſemblables viandes. Les plus ſages ne prennent ces choſes des Marchands qu'à condition, qu'ils reprendront ce qu'on ne voudra pas, moyennant quelque peu de profit.

La coûtume eſt que, ceux qui reçoiuent vn preſent, ſont obligez d'en faire vn ſemblable; excepté les choſes qui ſe mangent entre les amis, & ce qu'on apporte d'vn autre païs, où il ſe prend. On ne reconnoiſt point non plus les preſens, qu'ils appellent de dependance, tels que ſont ceux, que font les inferieurs à leurs Superieurs, & les Eſcoliers à leurs Maîtres.

C'eſt pareillement la coûtume de donner quelque piece d'argent au page, ou au laquais, qui apporte les preſens, ſuiuant leur valeur, & de témoigner le reſpect, qu'ils ont pour celuy qui les leur a enuoyé.

Les habitans de Kiamſi, comme plus habiles, & plus ménagers que les autres, ſont auſſi plus deliez, & plus ſubtils, & pour vn preſent d'vn liard, font en ſorte qu'on donne vn Iule à leurs valets, ainſi du reſte à proportion.

CHAPI

CHAPITRE XIII.

Des Banquets.

LES Chinois ſont perpetuellement en feſtins, & conſequemment perdent beaucoup de temps, & font de grandes deſpenſes. A toutes les rencontres, allées, venuës, & bons ſuccez d'vn amy, & d'vn parent on fait vn feſtin de réjouyſſance: on en fait vn autre pour ſe conſoler des mauuaiſes nouuelles, & des triſtes euenemens: le feſtin eſt le Conſeil, où ſe traitent des affaires de conſequence; la table ſert pour tirer le plan, pour commencer & finir les baſtimens. Ils en font pluſieurs autres, ſans auoir autre veuë, que celle de cét Epicurien; Mangeons & beuuons, puiſque demain eſt le iour de noſtre mort.

C'eſt la vie ordinaire du menu peuple, & particulierement des Artiſans diuiſez en Confrairies, qu'ils appellent du Mois, pour ce qu'en chacune il y a trente confreres, autant qu'il y a de iours au Mois, qui chacun à leur tour font tous les iours vn feſtin, à plus prés, comme les enfans de Iob. S'ils n'ont pas aſſez de commoditez dans leurs maiſons, ils n'ont qu'à loüer des maiſons publiques pourueuës de toutes les choſes neceſſaires, qui ne ſont que pour cela. Ou s'ils veulent que le feſtin ſe faſſe dans leur maiſon propre, ſans en eſtre aucunement importunez, ils n'ont qu'à dire le nombre des ſeruices, & la qualité des viandes, qu'ils deſirent, & on les leur porte toutes appreſtées.

Les Septentrionaux ſont bien differens en leur façon de faire de ceux du Midy: pour ce que ceux-cy obſeruent iuſques aux moindres ceremonies de table: comme en effect ils ſont par tout incomparablement plus ciuils, & plus courtois, que les autres.

Ils recherchent plus la diuerſité & le déguiſement, que la quantité des viandes en leurs feſtins; & banquettent plûtoſt pour la conuerſation, que pour la bonne chere; quoy qu'ils mangent aſſez bien, & ne boiuent pas mal. Ils commencent le repas par le

vin, & par les viandes, & continüent toûjours à boire, ſans manger ny riz, ny pain, juſques à ce que les conuiez diſent, c'eſt aſſez beu. Alors on ſert le riz, & on ne parle plus que de manger ſans boire.

La pratique de ceux du Nort eſt toute contraire : peu de ceremonies, des tables bien garnies, des plats fort grands, bien remplis, c'eſt ce qu'ils veulent. Apres les ciuilitez ordinaires, qui ſe pratiquent par tout le Royaume, on commence le feſtin par la viande, & vn chacun en prend autant qu'il peut de celle, qui eſt dauantage à ſon gouſt. On peut dire que c'eſt vn incendie, qui ne s'éteint ny par l'eau, ny par le vin, puiſqu'ils ne boiuent ny de l'vn, ny de l'autre. Le riz eſt leur deſſert. Apres le repas on deuiſe l'eſpace d'vne heure, puis on ſe remet à table, qui n'eſt chargée que de jambons ſalez, de langues fumées, & de ſemblables ragouſts, qu'ils nomment fort à propos *des guides*, puis que ce ſont les guides de vin, & qu'ils commencent pour lors à boire.

Parlant en general : il ne ſe boit point de vin par tout le Royaume, ny au diſner, qui ſe fait le matin, cinq heures auant midy, ny au ſouper, qui eſt à quatre heures apres midy : mais ſeulement la nuit, auant que s'aller coucher, qu'ils mangent des viandes ſalées, comme ie viens de dire. C'eſt pour cette raiſon, qu'ils font pour l'ordinaire leurs feſtins de nuict, employans la lumiere du iour à l'étude & aux affaires : la nuict, en hyuer ils vſent de chandeles, qu'ils ont en abondance, faites d'vne certaine huile mélée auec vn peu de cire : & en eſté ils en ont de cire pure de trois differentes ſortes, l'vne d'Abeilles, l'autre d'vne eſpece de ſerpent, laquelle eſt beaucoup meilleure, & blanche ſans artifice ; la troiſiéme prouient d'vn arbre, dont le fruit eſt de la groſſeur d'vne noyſette, & la chair blanche. Il eſt vray que celle-cy, n'eſt pas du tout ſi bonne que noſtre cire ; mais elle eſt pourtant meilleure que noſtre ſuif, & les chandelles en valent mieux.

Les feſtins des gens de qualité ſe font auec plus d'appareil, d'autant qu'ils ont pour cét effect des maiſons de plaiſance à la ville, & aux champs enrichies de peintures, & remplies de curioſitez. Bien que l'vſage des tapiſſeries ſoit aſſez rare en la Chine, neantmoins ſi les conuiez ſont officiers, ou perſonnes de mar-

que,

que, on tapiſſe pour eux la maiſon du haut en bas auec beaucoup de ſoing. On reconnoît la grandeur du feſtin par le nombre des tables : c'eſt l'ordinaire de n'en dreſſer qu'vne pour deux ou pour quatre perſonnes : mais aux grandes ſolemnitez chacun des conuiez a vne table ſeparée, & quelquefois deux, l'vne pour manger, & l'autre pour ranger les plats.

Toutes les tables de ces feſtins ont leurs fermoirs & leurs briſures par le deuant, ſans napes, & ſans ſeruiettes : le vernis, qu'ils appellent Charan, dont elles ſont peintes, eſtant au lieu des deux. Ils ne mettent poinct de coûteaux ſur table, dautant que les viandes ſont toutes coupées, quand elle viennent de la cuiſine, non plus que de fourchettes, ſe ſeruans habillement de deux petits bâtons. Ils ne ſeruent auſſi iamais ny ſel, ny poivre, ny vinaigre, ouy bien de la mouſtarde, & d'autres aſſaiſonnemens, dont ils ſont fort curieux, en ayans de delicats, & de diuerſes ſortes. Les ſeruices de ces feſtins ſont à chair, & à poiſſon, boüilly, roſty, fricaſſé, & preparé en pluſieurs ſaulces, & déguiſemens à leur façon, qui n'eſt point du tout mauuaiſe. Les potages, dont ils ſont friands, ne ſont iamais ſans chair, ou ſans poiſſon, ou ſans les *vermicelli*, de nos Italiens.

Anciennement ils n'auoient ny tables, ny ſieges, mais ils mangeoient à plate terre ſur vn tapis, ſuiuant la coûtume de la pluſpart des Aſiatiques, & des Affricains : juſques là meſme que dans leurs écritures & dans leurs liures, vne meſme lettre ſignifie vne table, & vn tapis. Les Iaponois, & les autres Royaumes circonuoiſins conſeruent encore auiourd'huy l'ancienne façon de s'aſſeoir & de manger à terre : il n'y a que les Chinois, qui depuis le regne du Roy Han, ont pris l'vſage des tables dont ils ſont fort curieux.

Pour dire la verité, il y a de l'excez tant en l'ordre & diſpoſition, aux ceremonies & complimens : qu'au commencement, à ſuitte, & à la fin de leurs banquets. Le Maiſtre de la maiſon commence à manger & à boire, & inuite les conuiez par parole, & par exemple à faire le meſme. Sur le milieu du repas, on change les petits plats en de plus grands, & on inuite tous les aſſiſtans à boire, toutesfois ſans violence. Les temps, auſquels ils ban-

quettent ordinairement, ſans y manquer, ſont les iours de leurs feſtes communes ou particulieres, outre les autres rencontres que i'ay déja touchées.

Les perſonnes riches & qualifiées font vn banquet, quand elles viennent de loing, ou de quelqu'autre païs; & il arriue aſſez ſouuent, que le meſme ſe trouue à ſept ou à huict feſtins en vn iour ſeulement pour rendre la ciuilité qu'il doit à ſes amis. Quand ils ne ſont pas preſſez, ils font quelques iours auparauant vn billet, pour inuiter ceux qu'ils veulent, & les prier de ſe trouuer à leur feſtin: ſi ceux-cy n'ont pas le loiſir, & la commodité, ils s'excuſent pareillement par vn billet, & ils font le meſme, quand ils s'acceptent, en eſcriuans vn autre qu'ils nomment, *le billet de ſollicitation.* Le iour pris eſtant venu, les premiers arriuez s'entretiennent dans vne Sale au dehors, attendans que tout le monde ſoit aſſemblé: puis ils entrent dans vne autre Sale preparée pour le feſtin; où le Maître du logis fait les ceremonies, ordonne des ſieges, des ſeruices, des plats, & du reſte, & apres ces ciuilitez vn chacun prend ſon rang, & ſa place, & le Maître le ſoing de reueiller la compagnie, & de l'inuiter à boire & à manger. Il ne faut pas s'eſtonner s'ils demeurent long-temps à table, puis qu'outre leurs diſcours & entretiens, ils ont Muſique & Comedie, où les Acteurs ſont obligez de repreſenter ce que veulent les conuiez.

Le banquet ſe termine par les importuns complimens, que les conuiez font à leur hoſte: auquel ils enuoyent tous dés le lendemain vn eſcrit, contenant les loüanges du feſtin & de tout ce qui s'y eſt paſſé, auec vn remercîment de la bonne chere, qu'il leur a faite.

CHAPITRE XIV.

Des jeux, que les Chinois pratiquent.

Le jeu de cartes, qui ſont tout à fait ſemblables aux noſtres, pour la forme & pour les figures, excepté qu'elles ſont noires, & ſans autre couleur, à penetré juſques à ces extremitez du monde. C'eſt le propre entretien du menu

peuple ; car les perſonnes de condition, ſoit pour paſſer le temps, ſoit pour gaigner, ne ioüent rarement qu'aux échetz, qui ne ſont pas beaucoup differens de ceux de noſtre Europe. Le Roy, quand il eſt attaqué, n'a que quatre carreaux pour ſe pouuoir ſauuer, non plus que les deux Alfieres, ou les deux Fols. Au lieu de Reynes, ils ont deux autres pieces, qu'ils nomment vaiſſeaux de terre, dont le mouuement eſt plein d'eſprits, ils marchent deuant les deux cheuaux, auec deux pions, qui les deuancent d'vn carreau au delà du rang des autres, pour leur ouurir le chemin. Ces pieces ſe remuënt comme nos Tours, ſans auoir la liberté de rien attenter ſur le Roy du party contraire ; ſi ce n'eſt quand il ſe trouue engagé à la ſuitte de deux de ces pieces, ſoit qu'elles ſoient de meſme, ou de different party, qui ſe touchent immediatement l'vne l'autre : encore a-il pour lors le moyen de ſe ſauuer en trois façons ; ou ſe retirant dans la place voiſine ; ou ſe couurant d'vne autre piece, comme d'vn bouclier, ou bien oſtant la piece, qui eſt entre luy & ſon ennemy, & ainſi par vne nouuelle ruſe, ſe met hors du danger en ſe mettant à découuert.

Le jeu qui ſuit, eſt vn des plus graues & des plus ſerieux : Ils ont vn échiquier diuiſé en trois cens carreaux, & deux cens pieces, les vnes blanches, les autres noires. Vn des joüeurs tâche de faire ſortir les pieces de l'autre en compagnie, & de les attirer au milieu de l'échiquier, pour pouuoir ſe ſaiſir des places de l'autre ; car c'eſt la loy du jeu, que la victoire eſt à celuy qui peut gaigner plus de carreaux. C'eſt le diuertiſſement ordinaire des Officiers, leſquels y paſſent aſſez ſouuent les journées entieres : car les habiles joüeurs employent vne heure, & dauantage à vne ſeule partie. Ceux qui ſçauent parfaitement les regles du jeu, ſont eſtimez pour cette conſideration, & il faut des ceremonies pour les auoir, & pour les conſulter comme les Maiſtres de l'art.

Les Chinois ont encore le jeu des dez, qui ſont faits comme les noſtres, ſans aucune difference pour la figure, ny pour les points.

Le menu peuple pratique fort le jeu de la Mourre, auec la main & les doigts, comme on a couſtume de le joüer. Il eſt en vſage aux feſtins plus qu'en tout autre lieu, où deux joüent à qui

payera le vin, & le perdant eſt celuy qui le paye. Les honneſtes gens ont à cét effet vn Tambour hors de la ſale, qu'ils frappent, ie ne ſçay combien de coups commençans à conter par la premiere place, & quand le jeu ceſſe, celuy ſur qui le coup de Tambour s'arreſte, eſt obligé de boire.

Les perſonnes de baſſe condition exercent vne autre ſorte de jeu en la cité de Nanquim. Ils acheptent vne paire de chapons, les plus gras qu'ils peuuent trouuer, du poiſſon, de la Porcelaine, ou quelque autre choſe excellente, capable de donner du deſir de gaigner. Puis vn d'entreux prend en ſa main dix pieces de leur monnoye, qui ont des lettres grauées d'vn côté, & rien de l'autre; celuy-cy les preſente à vn autre, qui les jette en l'air, & s'il arriue que toutes dix tombent à terre d'vne meſme face, il gaigne la gageure, mais ſi les vnes tombent du côté que ſont les lettres, & les autres du côté qu'il n'y a rien d'écrit; il perd deux quatrins, c'eſt à dire enuiron huit deniers.

Le combat des coqs nourris & façonnez tout à deſſein ſe pratique en la Chine, comme par toute l'Inde: & celuy, qui reſte Maiſtre du champ de bataille, ayant mis ſon aduerſaire en fuite, ou l'ayant jetté par terre, eſt le victorieux, & gaigne l'autre coq, auec le prix de la victoire. Mais dautant qu'il arriue aſſez ſouuent, que tous deux ſont renuerſez par terre, par les coups qu'ils ſe donnent en meſme temps; la victoire demeure à celuy, qui eſtant tombé tâche de ſe releuer, & de ſurprendre ſon compagnon, ou qui chante plûtoſt que l'autre.

Ils font ſemblablement combatre des cailles, & c'eſt pour cela qu'ils nourriſſent ſoigneuſement les mâles. Ce jeu eſt particulier aux parens du Roy, & aux Eunuques du Palais, qui font d'exceſſiues deſpenſes pour faire voir des oyſeaux, qui ſe battent en deſeſperez, & à outrance.

Ils repreſentent auſſi le jeu des Grillons au commencement du Printemps; leſquels ils nourriſſent à ce deſſein en des petites chambres faites de croye fort proprement, & quand il faut les expoſer au combat, vn chacun tire le ſien, & le met dans vn baſſin, ou dans vn autre vaiſſeau bien net, & puis ils les approchent l'vn de l'autre auec vne petite paële de fer; de ſorte qu'eſtans

vne

vne fois dans vne distance proportionnée pour se choquer tous deux, ils le font auec tant de furie, que dés le premier coup ils s'emportent assez souuent vne jambe. Le victorieux chante aussi-tost en signe d'allegresse, & remporte le prix. Ce jeu est ordinaire à Pequim parmy les Eunuques, qui leur coûte beaucoup.

On ne permet aucune sorte de jeu aux petits enfans, qui étudient; aux plus grands on leur en accorde quelques-vns proportionnez à leur âge, & fort semblables à ceux de l'Europe : si ce n'est que les jeux de cartes & de dez sont absolument defendus aux Escoliers, sous peine de châtiment, & d'amende pecuniaire: jusques là mesme que ceux, qui se plaisent trop à voir joüer, sont blâmez des autres, qui les appellent *Tu può* c'est à dire Amateurs de jeu, si grande est la haine, qu'ils ont formée contre ces jeux de hazard, la perte du temps, la ruine des familles, & la peste des bonnes mœurs.

CHAPITRE XV.

Des Mariages des Chinois.


OVS apprenons des Histoires, qu'il y a prés de trois mille ans que les Mariages se contractent à la Chine par vn contract indissoluble, & qu'anciennement on se seruoit pour la solemnité des épousailles de plusieurs ceremonies, & entr'autres de se donner la main ; lesquelles pour la pluspart ont esté changées, quelques-vnes abolies, & d'autres adjoûtées de nouueau.

Pour le present ils pratiquent deux sortes de mariage : l'vn est constant & arresté par vn contract, qui ne peut se rompre, ny se dissoudre que par la mort de l'vne des parties, & la femme est tenuë pour legitime, & conduite à la maison de son mary auec force ceremonies.

L'autre est vn concubinage, permis par les loix du païs en cas qu'ils n'ayent point d'enfans; mais ce n'est qu'vn pretexte, & en effect les plus gens de bien obseruent cette coûtume, mais les

hommes riches prennent des concubines, & des Maiſtreſſes ſans aucune difficulté, quoy qu'ils ayent des enfans. La façon de ce mauuais mariage eſt bien differente du vray & legitime contract; puis qu'en apparence on traite auec le Pere, & les parens de la fille, & qu'effectiuement elle eſt venduë par des perſonnes, qui ne luy ſont rien, & qui l'ont ſeulement nourrie & éleuée à ce mauuais vſage. Auſſi eſt-ce vne choſe aſſez frequente en la Chine de voir de ſemblables Courretiers, qui nourriſſent de jeunes filles, & leur font apprendre à chanter, à joüer des inſtrumens, & les autres exercices bien-ſeans à des filles de qualité, à deſſein d'en faire vn iour les concubines de quelques richars, & de les vendre cherement. A parler proprement ce n'eſt point vn mariage, puis qu'il n'en a ny les formes, ny les charges; & que la fille a la liberté toute entiere de ſe donner à vn autre homme, que la loy luy permet, en cas qu'elle ſoit chaſſée par le premier.

De plus ces femmes d'amour ſont traitées diuerſement: car elles mangent à part dans vn logis ſeparé; elles ſont ſoûmiſes à l'authorité des femmes legitimes, & les ſeruent en quelques choſes, comme des ſeruantes. Les enfans ne leur rendent point les deferences & les deuoirs, que les autres rendent aux autres femmes, qui ſont les veritables épouſes; & ne les nomment jamais de ce doux nom de Meres. Quand elles meurent, ceux-là, qui leur doiuent la vie, fuſſent-ils enfans vniques, ne ſont point obligez de porter le deüil durant trois ans, ny à s'abſenter des examens, ny à quitter leurs charges, & leurs gouuernemens, comme ils ont coûtume de faire à la mort de leur Pere; & comme ils le pratiquent meſme au deceds de la femme legitime, quoy qu'elle ne ſoit pas leur Mere. Quand le Mary eſt mort, la femme legitime & les enfans tant les ſiens propres, que ceux de l'autre lict, ſont maiſtres du logis; & quand la femme pareillement eſt decedée, la concubine y demeure toûjours auec ſes enfans, ſi elle en a.

Il s'en trouue, qui ne prennent des concubines; que pour auoir vn enfant mâle; & des auſſi-toſt qu'il eſt né, ſi la femme ne veut pas la ſouffrir plus long-temps, le Mary la chaſſe de ſa maiſon, ou la marie auec quelque autre, & l'enfant qu'elle a eu,

ne reconnoît point d'autre Mere, que la propre & legitime femme de son Pere. Il arriue aussi souuent, que le Mary s'attachant auec excez à l'amour de sa Concubine, toutes les affaires de la maison vont à rebours, excepté l'exterieur, qui ne peut receuoir de changement. Il est permis aux vefues de se remarier, si elles veulent; il est vray que les femmes d'honneur ne le font pas pour l'ordinaire, quoy qu'elles soient encore ieunes, & qu'elles n'ayent point d'enfans: quand elles se tiennent dans le logis de leur beau-Pere, elles en sont plus estimées.

Dans les vrays mariages, on a égard communément à l'égalité des conditions, des estats & des personnes: mais dans les autres on ne considere que les perfections naturelles de la fille. Les loix defendent de s'allier auec les Parens du Pere, en quelque degré qu'ils soient, & auec les personnes de mesme nom; mais elles permettent de se marier auec les Parens de la Mere, sans se soucier beaucoup de la proximité. Vne jeune fille se marie fort difficilement auec vn homme veuf; ce qu'ils appellent, *racoustrer la maison & le lict*.

Les mariages ne s'accordent jamais sans vn entremetteur; pour amis qu'ils puissent estre: ils en choisissent vn pour cét effet, parmy vn grand nombre d'hommes & de femmes, qui n'ont point d'autre mestier. L'Espoux ne void son épousée qu'à la porte quand il entre, pour la prendre pour femme. Les Peres marient leurs enfans fort jeunes: & les accordent assez souuent dés le berceau, & mesme auant que d'estre nez: laquelle promesse ils accomplissent fidellement, quoyque le Pere vienne à mourir auant le temps, ou que l'vne des parties vienne à dechoir de son estat, & de ses biens par quelque disgrace de la fortune: si ce n'est que l'vn, & l'autre des promis fussent contens de ne pas se tenir au contract; & en cas que le fils ne voulut pas pour quelque consideration obseruer les volontez de son Pere, on l'y peut contraindre par les voyes de la Iustice.

De dot il ne s'en parle aucunement auant la mort du Pere, tant pour les garçons, que pour les filles: & parmy les personnes de basse condition, la coûtume n'est pas d'achepter purement les femmes, comme quelques-vns ont voulu dire; mais seulement

de donner vne notable ſomme d'argent au Pere de la fille, pour luy auoir vne robe, & quelques ornements de teſte proportiõnez à ſon eſtat; de ces deniers, le Pere en épargne, & retranche autant qu'il peut, pour ſon profit particulier. De là vient que ceux, qui ont eſcrit que les Chinois achétoient leurs femmes, ne l'ont pas auancé ſans fondement, pour ce que le Mary conuient, & s'accorde du prix auec le pere de la fille, qui ne la donne point, qu'il n'ayt touché l'argent.

Les perſonnes de condition ſe donnent bien garde de parler d'argent, & de dot: mais le pere de la mariée eſt obligé de faire tout ce qu'il peut, ſuiuant les couſtumes du pays, & les loix du Royaume, & de donner à ſa fille vn ameublement entier depuis la porte iuſques au toict de la maiſon, excepté le lict: le tout quoy que les choſes ſoient à bon marche dans la Chine, monte par fois iuſqu'à cinquante eſcus. Il luy donne outre cela deux ou quatre petites filles pour la ſeruir; & quelque argẽt, plus ou moins ſuiuant ſes facultez. Mais iamais on ne donne ny terres ny poſſeſſions, ſi ce n'eſt que le Pere de la fille fût extremement riche, ou qu'il entraſt dans l'alliance d'vne perſonne de haute condition, ou qu'il n'euſt point d'enfans maſles.

Apres que le contract eſt paſsé du conſentement des Parens, on vient aux complimens, & aux ciuilitez: i'en veux rapporter quelques-vnes. La premiere eſt que l'accordé enuoye tout auſſi-toſt vn preſent de viandes, de vin, & de fruicts, à ſon accordée. La deuxieſme eſt qu'on choiſit & determine le iour des eſpouſailles par l'aduis des Aſtrologues, auec force ceremonies. Troiſieſmement on demande le nom de la fille. En quatrieſme lieu, le mary doit enuoyer des bagues, des pendans d'oreilles, & des ioyaux, à ſa future eſpouſe.

Vn iour deuant que la femme ſoit conduite en la maiſon de ſon mary, on y tranſporte ſes meubles de la maiſon de ſon Pere, en plein iour & à la veuë de tout le monde Les hommes deputez à cela, marchent deux à deux comme en proceſſion; les vns portent les tables, les autres les coffres, ceux-cy les rideaux, & ceux-là les bois du lict.

Le iour ſuiuant, c'eſt la couſtume en quelques Prouinces, que le

le marié, son pere & ses plus proches parens aillent à cheual, chercher la mariée, qu'ils conduisent dans vne chaire auec vn pompeux appareil. Aux autres Prouinces, qui approchent plus du midy, l'homme enuoye sur le soir chercher sa femme dans vne chaire faite exprés, & richement parée, qui se ferme & s'ouure par le dehors, & vne grande suitte de monde qui l'accompagne, auec des flambeaux & des lanternes. La Mere, apres que sa fille luy a rendu les derniers deuoirs, & presenté le dernier Adieu, la renferme dans sa chaire, & enuoye la clef deuant à la Mere du mary; puis on cõmance à marcher, les Parens à la teste de la troupe, & les petites seruantes à costé de la chaire de leur Maistresse.

Quand on est arriué à la maison du marié, sa mere ouure la chaire, & faisant sortir la mariée, la met entre les mains de son fils, & tous deux se retirent ensemble dans vn Oratoire d'Idoles, où sont les images de leurs Ancestres: Apres les quatre genuflexions, qu'on a coustume de faire en semblables ceremonies, ils s'en vont dans vne grande sale faire les mesmes reuerences à leurs Parens assis sur des chaires. Puis l'Espousée se retire auec sa belle-mere, ses filles de chambre, & la Mediatrice du mariage, dans l'appartement des femmes, où est son logement & celuy de son Mari: qui est vn lieu si sacré parmy eux, comme i'ay dit ailleurs, qu'il n'est pas permis à aucun homme, fust-ce le Pere, ou vn des freres d'entrer dedans: de façon que quand le Pere veut chastier son fils pour quelque faute, ce qui se fait ordinairement quoy qu'il soit marié; s'il peut gaigner la chambre de sa femme, il est en seureté, le Pere n'ayant pas la liberté d'y entrer, ny de parler auec sa bru, si ce n'est en quelques rencontres particuliers. Tant ils ont vn grand soing de conseruer la perle precieuse de l'honneur des femmes. Hors des temps que l'Espouse est retirée dans sa chambre, il est l'espace de plusieurs iours continuëllement en festins auec son Pere, ses Parens, & ses amis. Mais vn mois passé, l'Espouse se retire à sa maison, ce qu'ils appellent *Queinim*, c'est à dire retourner au repos.

Tous les freres partagent également les biens du Pere, autant les cadets que les aisnez & ceux des concubines, que ceux

des femmes legitimes, ne considerans en cela que la seule personne de leur Pere ; mais pour les filles elles n'ont rien plus, que ce qu'elles ont receu pour leur mariage. Si le Pere meurt auant que d'auoir marié ses filles, ses freres sont obligez de la pouruoir : & pareillement si le Pere s'est dépoüillé de ses biens durant sa vie en faueur de ses fils mariez, ils sont tenus de nourrir & d'entretenir leurs sœurs.

Il y a neantmoins quelques maisons particulieres, comme celles, qui portent tître, dont les aisnez heritent, encore qu'ils ayent d'autres freres. Ces enfans sont nommez *Que cum*, *Chu hui*, *Heu pé*, *Chei hei*.

CHAPITRE XVI.

Des funerailles & sepultures des Chinois.



VOY que les Chinois ayent les mesmes opinions, que les Philosophes d'Europe en plusieurs poincts, qui regardent la vie, ils sont neantmoins bien differens pour ce qui touche la mort : d'autant que ceux-là traittent fort peu, & rien du tout de la sepulture du corps, & ceux-cy ne prisent rien tant ; & sont extremement soigneux pendant leur vie d'en donner l'ordre à leurs enfans, qui témoignent toute leur pieté & leur obeïssance à l'obseruer apres leur mort.

La coustume generale du Royaume est de n'enterrer aucun, quand ce ne seroit que le corps d'vn enfant de deux iours, s'il n'est dans vne caisse conuenable à sa condition. D'où vient que les riches, quoy que les Chinois soient auares, sont excessifs en cette sorte de dépense, recherchans le plus precieux bois, qui se puisse trouuer.

Les Eunuques ont de l'auantage en cela : car comme ils sont sans enfans, ils ne font point de difficulté de donner mille escus pour le bois de leur cercüeil ; bien que souuent il ne vaille pas tant ; mais ils vont trouuer vn marchand, & luy demandent du bois

bois, de cinq ou ſix cens eſcus. Eux-meſmes ordonnans ainſi du prix : l'autre vſé en ſon meſtier reſpond qu'il n'en a pas pour le preſent, mais qu'il en attend de iour en iour : & que s'ils ne ſont point preſſez, ils n'ont qu'à l'enuoyer chercher dans quelques iours, & qu'aſſeurément ils ſeront ſeruis ſuiuant leur volonté.

Le Marchand ne fait autre choſe que coller vn papier auec le prix ſur des aix ; & quand l'Eunuque reuient, il trouue des bois du prix qu'il demandoit. Le cercueïl eſtant acheué auec beaucoup d'ornemens d'or, de peintures & de figures par dehors, ils le font porter à leur maiſon, & aſſez ſouuent ce leur eſt vne ſatisfaction particuliere de l'auoir dans leur chambre. Comme au contraire ceux qui ſe voyent âgez ſans l'auoir fait faire, ſont touſiours meſcontens ; & c'eſt vne grande charge aux enfans; quand leur Pere eſtant deſia ſur ſa vieilleſſe, n'a pas encore preparé ſon cercueïl.

Cette façon ſe pratique ordinairement par tout le Royaume: mais pource qu'ils ont reçeu leurs loix des Pagodes des Indes, ils en ont auſſi empruntez quelqu'autre choſe, & ainſi ils ont trois ſortes de ſepulture, à ſçauoir en terre, dans l'eau & au feu. Comme les Iaponois le pratiquent meſme eſtans encore en vie, dont les vns ſe precipitent du haut des rochers eminens, les autres ſe iettent dans les riuieres auec vne pierre au col, & telles autres pratiques, qui ne ſont pas à noſtre propos. Les Chinois ne ſont pas ſi vaillans que de s'enſeuelir ainſi tous vifs ; mais les pauures, qui n'ont pas le moyen d'achepter vn cercueïl, ſe font brûler apres leur mort, & enterrer leurs cendres. On brûle les corps dans la Prouince de Sucheu, & puis on recueïlle les cendres dans des vaiſſeaux bien fermez, qu'on iette au fond des riuieres.

Apres le cercueïl, vient le lieu de la ſepulture, qu'vn chacun a pour ſoy & pour ſes deſcendans hors des murailles, n'eſtant pas permis de l'auoir dedans les villes. Ces lieux leur ſont fort chers. Quelques-vns y baſtiſſent des maiſons commodes, fermées tout à l'entour, & par le dedans pleines de cyprés, & d'autres arbres conformés à la nature du ſol. Si vous ne conſiderez que la qualité de la terre, ils ne ſont pas touſiours de grande valeur, mais ſi le Deuin les a iugés proſperes & heureux pour y baſtir, ils ſont ven-

dus cherement,& ces achapts ne ſe font point,ſans l'aduis des iudiciaires.

Ils obſeruent vn ordre aux enterremens de mettre à la teſte le Chef de la famille, & les autres de main en main ſuiuant leurs degrez. Leurs tombeaux ſont de pierres proprement trauaillées, & deſſus leur ſepulture ils dreſſent des ſtatuës d'Animaux, comme de Cerfs, d'Elephans & de Lyons, faites ſemblablement de pierre, auec des Epitaphes pompeux, & des compoſitions curieuſes à la loüange des defunts. Les plus conſiderables, particulierement les Eunuques font bien d'autres deſpenſes : car ils font baſtir des Palais ſomptueux, & des Sales ſous terre, comme des Cimetieres, où ſont des niches bien ajuſtées pour y mettre leur cercuëil apres leur mort. Ces Palais leur ſeruent quand ils y vont ſe diuertir,ou quand toute la famille s'aſſemble le iour des morts, pour faire leurs ſacrifices & leurs ceremonies. Les pauures, qui n'ont pas le moyen d'auoir des lieux particuliers, pour ſe faire enterrer, en ont vn dans chaque ville, commun à tous.

Au reſte ils ne manquent iamais d'eſtre inhumez en la ſepulture de leurs Anceſtres, pour éloigné que ſoit le lieu de leur deceds: comme il arriue ordinairement aux Officiers, qui eſtans employés au gouuernement, en diuerſes Prouinces du Royaume, meurent hors de leurs païs, d'où leurs parens les font porter pour leur rendre les derniers honneurs : ce qui n'eſt pas hors de toute raiſon, puiſque Iacob & Ioſeph ont eu les meſmes ſoings.

La premiere ceremonie, qui s'obſerue au trépas eſt, qu'auant que le malade ſoit decedé,on le porte ſur vn matelas dans vne ſale au dehors, où il rend l'ame. Ie n'en ſçay pas la raiſon ; & la regle n'en eſt pas generale,puis que les perſonnes de qualité demeurent & meurent dans leurs licts. Quand vn Pere expire, l'aiſné de ſes enfans arrache ſa coëffe & ſon chappeau de la teſte,& tout écheuelé s'approche du lict, tire auec precipitation les rideaux & le fond, les deſchire & en couure le corps. Si c'eſt vne femme, ou vn homme,les femmes ou les hommes le font lauer à leur façon: & apres qu'il eſt ainſi laué, ils l'enueloppent dans vne toile fine, ou au deffaut de toile, dans vn drap de ſoye ; & puis ils le veſtiſſent de ſes plus beaux habits,& luy donnent les marques de l'Of-

fice & du degré qu'il possedoit, & paré de cette façon, ils le mettent dans son cercuëil fait de grosses & fortes tables, qu'ils frottent de Bitume & de Charan pour empescher la mauuaise odeur.

Le cercuëil est mis dans vne sale tenduë de noir; auec le portrait du defunct tiré au naturel, & ses marques, & ses liurées à la teste du cercuëil : vne table & vn tapis au deuant, & des rideaux au pied, derriere lesquels les femmes sont cachées. Les enfans & les nepueux sont aux deux costez assis sur de la paille fort affligez. Au premier balustre qui ferme l'entrée de la sale, sont les Trompettes de part & d'autre, & à la grande porte du Palais du costé de la Cour, sont deux Tambours: & dans la ruë vn grand faisseau de pieces de papier mis sur vn baston & traisnant iusqu'à terre, qui sert de signal, pour dire que le duëil est ouuert & qu'on commence à rendre les visites. Puis les enfans du defunct font sçauoir à leurs parens & amis, par vn billet auec des paroles pleines d'humilité, & de compassion la perte qu'ils ont faite.

En suite de cela, on commence les visites de cette sorte. Celuy-là qui les rend, entre dans la premiere Cour, & prend vn habit de duëil. Alors le Tambour donne vn signe, & les Trompettes sonnent quand il a passé la basse-Cour : & puis quand il est dans la sale, les femmes commencent à pleurer derriere leurs rideaux. Il s'approche de la table, & met dessus vne bourse de papier auec deux ou trois Iules dedans, pour faire vne partie de la dépense, & vn peu de parfums, & apres fait quatre reuerences sur le tapis partie du pied, partie flechissant les genoux. Ce qu'estant fait les enfans le leuent, & le mettans à leur main gauche, luy rendent les mesmes reuerences : ils pleurent cependant, ou ils font semblant de pleurer, & apres ces ceremonies ils reprennent leur place sans dire mot. Autant d'amis qu'il y a, qui viennent rendre leurs visites, vn des parens du defunct les plus éloignez les reçoit, n'ayant qu'vn petit duëil, & les conduit dans vn autre appartement, où les ayant fait asseoir, il leur presente du Chia, des fruits secs, & des douceurs, dont ils ne mangent point le plus souuent, mais ils en prennent vn peu qu'ils serrent dans leur pochette, & delà se retirent.

Ces

Ces ciuilitez sont tellement du deuoir, que les amis presens n'oseroient s'en exempter, & les absens, s'ils demeurent dans vne ville voisine, y viennent en personne; ou bien s'ils sont trop éloignez, ils enuoyent vn de leurs Domestiques pour faire leurs excuses. Et comme ordinairement elles durent huit ou dix iours, ceux qui sont les plus éloignez, ont assez de temps pour venir; ou pour enuoyer quelqu'vn de leur part.

Cette ceremonie acheuée, le fils aisné est obligé de rendre la visite à tous ceux de la ville qui le sont venus voir : & pour soulager sa peine, il n'a qu'à se presenter aux portes, où il fait la reuerence, & il laisse vn billet estendu tout exprés, & passe outre.

On vient à parler de la sepulture si l'on peut fournir à la despense : sinon on garde le cercueil du mort à la maison iusqu'à la premiere commodité, qui ne vient pas quelque-fois d'vn an entier. Pour cét effet on aduertit les amis par vn Thié, c'est à dire par vn billet comme auparauant : qui s'estans assemblez viennent aussi-tost au premier lieu. Les Machines marchent deuant, qui sont de grandes effigies d'hommes, de Cheuaux, d'Elephans, de Lyons, de Tigres, &c. faites de papier peint, & enrichies d'or. Suiuent d'autres Machines, à sçauoir des Chariots de Triomphe, des Pyramides, & choses semblables garnies de soye auec diuers ouurages, & des roses de la mesme matiere, qu'on brûle, quand on met le cercuëil en terre, si ce n'est vne personne de qualité, autrement on se donne bien garde de faire vne telle profusion à plaisir, & de rien brusler.

Ces Machines sont suiuies d'vne grande multitude de peuple, qui vient par curiosité pour voir cét appareil funebre : apres marchent les amis vestus de duëil, les Bonzes viennent en suite chantans leurs oraisons, & ioüans de leurs cistres : puis vne seconde espece de Bonzes, qui laissent croistre leurs cheueux & leurs barbes, & viennent en continence, & en communauté manians plusieurs sortes d'instrumens de Musique; & encore vne troisiesme race de Bonzes, qui suiuent vne profession toute differente des autres & se rasent le poil. Apres eux vont les amis plus familiers, & les parens immediatement; les derniers sont les enfans & les nepueux du mort, vestus d'vn duëil fort triste, les pieds nuds, la

teste

teste baissée, auec de certains bastons en leurs mains de deux pieds de long.

Tout ce conuoy marche deuant la biere du mort, qu'on porte à descouuert, si elle est de bois precieux, ou bien dorée, vernie de leur Charan, & richement ornée, dans vne grande machine, soustenuë de trente, quarante ou cinquante-hommes, la pompe estant dautant plus honorable, que le nombre est plus grand. Elle est couuerte d'vn grand poële, auec des houpes & des cordons entrelassez fort proprement; & tout auprés force flambeaux cachez dans des lanternes de bois.

Les femmes suiuent derriere le cercuëil, pleurans dans leurs chaires fermées, & couuertes de duëil, en la façon qu'elles accompagnent leurs parentes & leurs amies. Quand ils sont arriuez au lieu de la sepulture, ils font diuerses ceremonies auant que de mettre le cercuëil en terre; dont vne qui n'est pas des plus mauuaises entre les autres, est vn festin somptueux, qu'on fait à toute la compagnie, pour lequel il est besoin d'auoir vne grande & opulente maison.

Vn chacun s'estant retiré chez soy, garde le temps du duëil, & les ceremonies ordinaires, qui sont celles, que ie vay raconter. La premiere & la plus commune est de se vestir d'vn habit de duëil grossier & pesant; qui est blanc, non seulement dans ce Royaume, mais encore au Iapon, à Corea, & en plusieurs Royaumes circonuoisins: quoy qu'il me semble que cette couleur n'a pas esté choisie dés le commencement pour cét vsage, mais que c'est par vne coûtume introduite & receuë, sans qu'ils en puissent donner la raison: veu que d'ailleurs ils sçauent bien que cette couleur est vne des plus gayes, comme ils le font bien paroître en certains temps. Pour dire ce que i'en pense, il faut sçauoir, que les Chinois font leurs étoffes de cotton, de soye, de chanvre: la soye & le cotton sont trop fins & trop déliez pour des étoffes grossieres; ils ne peuuent donc se seruir que de chanvre, & comme de son naturel sans estre teinte, elle est d'vne couleur ingrate & choquante, ils l'ont aussi choisie; & comme d'ailleurs elle est naturellement blanche, ie crois qu'en suitte le blanc a passé pour la couleur propre du duëil.

Ce duëil dure trois ans entiers, pendant lesquels les enfans ne s'assoient iamais sur d'autres sieges que sur vn petit banc couuert de duëil. Ils ne prennent point leurs repas à table ; ils couchent sans chalis, leur lict sur le paué; ils s'abstiennent de vin, & de chair, ils ne se seruent point de bains, qui sont assez communs, ils n'assistent à aucun festin, & ne sortent iamais que dans vne chaire fermée & couuerte de duëil. De plus, ils ne touchent iamais leurs femmes, à ce qu'ils disent, durant tout ce tẽps-là, ils ne sont receus ny aux examens, ny aux charges publiques : & s'ils en ont quelqu'vne, à la mort de leur Pere ou de leur Mere, fust-ce celle de Vice-Roy, ou de Colao, ils sont obligez de la quitter, pour vaquer aux ceremonies des funerailles & du duëil; mais apres ils la reprẽnent ; & souuent il arriue qu'ils sont mis dans vne plus releuée.

Ce temps est si sacré, qu'il ne reçoit point de dispense, non pas mesme pour les Capitaines de la guerre. Et pource qu'vn de la Prouince de Canton, se montra plus desireux d'auoir vn gouuernement, que de garder son duëil, ayant de la sorte fait son conte que le temps de son voyage passoit pour vne partie de celuy de sõ duëil, qui luy manquoit pour faire les trois ans entiers; estant arriué à la Cour à dessein de rentrer en sa charge, on le renuoya dans sa maison pour acheuer son temps, auãt que de venir se presenter.

Ils gardent ponctuellement ce nombre de trois ans, en reconnoissance de ce que durant les trois premieres années de leur enfance ils estoient plus entre les bras de leurs Peres, que sur leurs pieds : d'où vient que pour vn tesmoignage de respect ils ne peuuent rien changer en leur maison de l'ordre que tenoit leur Pere.

Le duëil des femmes n'est que d'vn an : il y en a de trois mois, pour des parens, & de trois iours pour les amis, & comme ces rencontres arriuent assez souuent, il y en a fort peu, qui n'ayt ses robes de duëil toutes prestes.

Telle est la pompe du duëil & de la sepulture des personnes les plus honorables ; qui est plus grande ou plus petite suiuant leur qualité Les ceremonies qui se gardent pour les Roys sont incomparablement plus augustes, & pour le mieux entendre, ie rapporteray ce qui se fit l'an 1614. aux funerailles de la Reyne-Mere, où i'assistay.

CHAPI

CHAPITRE XVII.

Des Funerailles de la Reyne-Mere.

LA Reyne-Mere mourut le 9. de la seconde Lune; qui est le dernier jour de nostre mois de May l'an 1614. Toute la Cour prit aussi-tost le duëil, autant la noblesse comme le peuple, & particulierement les Officiers & Ministres Royaux quitterent vne partie des marques de leurs charges, qui non seulement leur donnent de l'authorité, mais encore de la bonne grace, pour se vestir de duëil & de douleurs, comme au lieu de leur ceinture precieuse ils prirent vne corde d'estoupes, & changerent leur bonnet de soye noire en vn autre de gros drap. Ils marcherent de la sorte durant quatre mois entiers iusques aux funerailles. Pour le peuple il ne fut obligé de porter le bonnet de duëil que vingt-quatre iours; mais auec tant d'exaction, qu'aucun n'eust osé le quitter sous peine de chastiment.

Le 2. iour le Roy sortit de son Palais pour passer à celuy de sa defuncte Mere, lesquels bien qu'ils soient renfermez d'vne mesme muraille, sont pourtant vn peu separez l'vn de l'autee. Le corps fut richement vestu de blanc, & auant que de le mettre dans le cercuëil, le Roy s'en alloit tous les iours en personne auec tous ses Domestiques le visiter, luy faire la reuerence, & luy rendre tous les deuoirs des Enfans à leurs Peres, iusques à luy presenter des odeurs aromatiques dans vne cassolette; le mesme se fit solemnellement par toutes les Dames, par ses enfans & nepueux, & encore par quelques-vns des principaux Eunuques du Palais. Les robes, le lict, & les meubles de la defuncte furent brûlez par le commandement du Roy, iugeant que c'eust esté chose indigne de les faire seruir à d'autres personnes de moindre auctorité.

Le 3. iour la Reyne fut mise dans le cercuëil auec lequel on deuoit l'enseuelir. L'excellence de sa matiere se peut aysemẽt tirer de ce que nous auõs dit, qu'il y en a pour des particuliers, qui montẽt

iusqu'à la somme de mille escus. Les tables estoient fort grosses, & le cercüeil fort large. Le Roy luy-mesme étendit le corps sur vn materas, auec vn oreiller proprement accommodez, & jetta dessus pour plus de 60. dix mille escus de perles, & pierres precieuses, & fit mettre aux côtez 50. draps d'or, & 50. d'argent, ce qui eût peu nourrir quelque homme de bien : cette ceremonie estant acheuée, & le cercüeil fermé, le Roy & ses gens luy firent les reuerences ordinaires.

Ils continuerent le 4. iour leurs ceremonies, & se vêtirent d'vn duëil plus triste, & plus horrible pour les sacrifices : qui effectiuement ne sont point tant des sacrifices, que des offrandes & des pures ceremonies. Le cercüeil étoit dans vne grande Cour éleué sur vne espece de Thrône, & quinze tables à l'entour ; la premiere, qui étoit à la teste pour le Roy, & les autres pour ses femmes & enfans, & pour les principaux Eunuques, qui firent par rang leurs offrandes apres le Roy auec des odeurs & des reuerences.

Le 5. iour fut destiné pour ceux de dehors, premierement tous les Tiltres ou Qualifiez qu'ils nomment *Què cùm chu cheu heupè*, dont les dignitez sont hereditaires s'assemblerent dans le Palais ; apres eux tous les alliez du Roy, sçauoir ceux qui ont épousé ses filles ou ses nepueux : puis les Mandarins des six Tribunaux, & les femmes des grands Officiers, comme sont ceux des six Tribunaux, qui exercent leur authorité par tout le Royaume, chacun en ce qui concerne les fonctions de sa charge, pour la paix ou pour la guerre, marchoient les dernieres. Tous ceux-là rendirent leurs deuoirs à la defuncte, en la façon que i'ay dit : de cette sorte se termina la premiere partie des ceremonies, qui se font au Palais auant la sepulture ; pour laquelle on publia dehors diuerses ordõnances & on afficha diuers Edits, qui portoient.

Premierement que tous les Mandarins, lettrez, & gens d'armes se trouuassent le iour suiuant au Palais pour pleurer la Reyne morte : ce qu'estant fait, ils s'en retournerent à leur maison, tout droit à leurs Tribunaux, où ils passerent trois iours en jeusne sans manger ny chair, ny œufs, ny poisson, & sans boire de vin. Ils vinrent en suite durant trois autres iours aux portes du Palais, & les vns apres les autres visiterent le corps ; & luy firent quatre

reuerences auec de grandes demonſtrations de triſteſſe ; puis vn chacun s'en retourna à ſon logis.

En ſecond lieu. Que toutes les femmes des Mandarins des quatres premiers ordres ſe trouuaſſent auſſi durant trois iours couuertes d'vn grand duëil depuis les pieds iuſqu'à la teſte pour pleurer de la meſme façon ; auec defence de ſe parer, ny de porter aucuns joyaux en leurs maiſons durant vingt-ſept iours.

Troiſiémement que ceux du Conſeil du Roy, qu'on appelle *Hanlim*, compoſâſſent des vers & des oraiſons à la loüange de la defuncte Reyne.

Quatriémement, que ceux du *Quanloſu*, c'eſt à dire les Intendans du domaine du Roy, fourniſſent promptement, & liberalement tous les frais neceſſaires pour les Sacrifices, & pour les funerailles.

Cinquiémement que les Bonzes, & Miniſtres des Idoles euſſent à ſonner long-temps les cloches en ſigne de triſteſſe & de douleur.

Sixiémement, qu'on ne vendît point de chair aux Boucheries l'eſpace de dix-ſept iours, & que tous ieunaſſent à l'exemple du Roy, qui les trois premiers iours ne mangea qu'vn peu de ris cuit à l'eau, & les autres ſeulement, des legumes.

Septiémement le Preſident du Conſeil des coûtumes & de la chambre eut commandement de donner vn habit de duëil à tous les Ambaſſadeurs, qui ſe trouuerent lors à la Cour, & de les conduire au Palais, pour rendre vne fois leurs honneurs & faire les ceremonies, à la façon de ceux du Païs.

Huictiémement. Que tous les Mandarins, qui auoient fait le temps de leurs charges, ou qui aſpiroient à d'autres vinſſent auſſi durant trois iours au Palais, faire les meſmes reuerences ; & s'aquiter des meſmes ceremonies.

Neufviémement : Que le peuple s'en allât le matin, & le ſoir durant vne ſemaine au Palais du Gouuerneur de la ville faire la meſme choſe.

On écriuit encore à tous les Mandarins diſtribuez par les Prouinces & par les villes du Royaume, qu'ayans receu la nouuelle du trépas de la Reyne, ils fiſſent en ſorte au plûtoſt que tous leurs

Parens du coſté des maſles auec leurs femmes, & leurs enfans, fiſſent trois reuerences mettans les genoux à terre, auec les autres ceremonies,& portaſſent le duëil durant vingt-ſept iours.Cét ordre fut expreſſément donné à tous les Mandarins, autant à ceux qui eſtoient effectiuement dans le gouuernement, ou qui en eſtoient ſortis; qu'aux lettrez, graduez,& encore non graduez.

Il fut pareillement ordonné que le peuple porteroit vn chapeau de duëil l'eſpace de treize iours.

On defendit de plus la Muſique, & le ſon des inſtrumens tant aux Palais des Mandarins,qu'aux maiſons baſties ſur les chemins & dans les petits lieux, où ils logent aux deſpens du Roy, marchans en commiſſion. Et cette defenſe fut portée par des Mandarins particuliers, qui n'ont que cette charge. Quand i'arriuay à la Cour de Nankim,tous les Officiers, gens de lettres,ou d'armes veſtus de duëil vinrent ſur le bord de la riuiere les receuoir auec vn poëſle ſur la teſte: & paſſerent par la ville en ordre, comme en proceſſion iuſqu'au Tribunal des couſtumes, où le Preſident afficha ſon ordonnance en vn lieu eminent, deuant laquelle, tous firent la reuerence: puis il ouurit les lettres & leut les ordres, qu'il faloit obſeruer, ſans que rien deſia manquaſt pour l'execution, ſinon que le Peuple n'auoit pas encore pris ſon Chapeau de duëil.

Apres ces ceremonies qui precederent les funerailles, on aduertit le grand Mathematicien ou iudiciaire de la Cour de Pekim de choiſir les iours propres pour le reſte des obſeques. Ayant apporté toutes les diligences, il deſigna le neufuiéme iour de la ſixiéme Lune, quatre mois apres la mort de la Reyne, pour tirer ſon cercuëil du Palais, & le quinzieſme de la meſme Lune pour l'enterrer. Le temps eſtant venu,on donna les ordres qui ſuiuent pour le regard des funerailles.

Premierement que tous les Mandarins de la Cour auec les Magiſtrats des Tribunaux euſſent à ſortir de leurs maiſons, ſix iours deuant, & à ſe retirer dans leurs chambres de iuſtice, & ieuſner pendant trois iours,comme i'ay dit.

Secondement que les Threſoriers du Domaine du Roy preparaſſent toutes les choſes neceſſaires pour cette action, comme des

des flambeaux, des parfums, plusieurs figures & representations d'hommes, de cheuaux, de lions, d'elephans, des Parasols de soye, le tout richement orné pour estre buslé sur la sepulture. On dit que la despense fut de trentre mille escuz, dont ie ne doute aucunement; mais que tout fust buslé, ie n'en ay point d'autre preuue que le bruit commun.

Troisiesmement, que les Conseillers, du Conseil *Hanlim*, fissent de nouueaux vers sur le suiet des funerailles.

Quatriesmement à cause que le Roy deuoit accompagner le corps iusques au lieu de la sepulture, qui est éloigné du Palais de douze lieuës, il deputa vn Grand de sa Cour en sa place, pour faire les ceremonies necessaires en cette occasion.

Cinquiesmement, on fit commandement aux Capitaines, & Soldats de garder la ville, & le lieu de la sepulture, & d'accompagner le corps par les chemins en cette sorte. A châque porte de la ville (il y en a neuf) on posa mille hommes: depuis la porte, par laquelle le cercuëil deuoit sortir iusques au lieu de la sepulture on mit deux rangs de Soldats en haye: trois mille portoient le cercuëil par tour; & quarante mille furent choisis pour garder la sepulture, tout le temps des funerailles.

Sixiesmement: on prepara les ruës depuis le Palais iusques au lieu de la sepulture: on planta des poteaux de deux costez pour auoir le passage libre, & empescher la foule; & de plus on disposa de vingt en vingt pas, des paniers plein de terre jaune pour couurir les chemins par où le corps deuoit passer: auec des Tentes & Pauillons à certaines distances pour la commodité de ceux, qui suiuoient le conuoy.

Septiesmement, les Officiers du Domaine eurent ordre de pourruoir liberalement à la dépense des Mandarins, des Eunuques, des Capitaines, & des Soldats, & de tous ceux qui par office accompagnoient la pompe funebre.

Huictiesmement. Que trois iours auant les obseques on renouuellast les pleurs, les reuerences, & les sacrifices, comme on auoit fait au commencement.

Finalement qu'on n'ouurît point les Boucheries, & qu'on ne vendît, pour quoy que ce fust ny chair, ny poisson, & qu'on n'entendît

tendît aucun inſtrument de Muſique, ny aucun chant d'alegreſſe, juſqu'au vingtiéme de la Lune, c'eſt à dire deux iours auant, & cinq apres les funerailles.

Toutes les choſes eſtans ainſi diſpoſées ; le ſeptiéme iour de la ſixiéme Lune, le Roy & le Prince auec tous les Officiers ſe tranſporterent au Temple de leurs Anceſtres, qui eſt au dedans du Palais Royal : & là le Roy couuert de ſes habits de duëil, fit vne profonde reuerence deuant l'image du premier Fondateur de ſa maiſon, & offrit pluſieurs robes de ſoye, de vin, & d'autres choſes à la defuncte, laquelle y auoit auſſi ſon image : & puis, il fit lire vne des pieces qu'on auoit compoſées à ſa loüange, & apres vne longue ſuite de reuerences & de ceremonies ; ils s'en retournerent au Palais : le Roy ayant expreſſement donné ordre, qu'on brûlat cependant les robes, les poëſies & les autres ornemens.

Pendant les huict iours qui reſtoient, on fit des ſacrifices ſolemnels au Ciel, à la Terre, aux Planetes, aux Montagnes, & aux Riuieres ; & en ſuite on en preſenta d'autres par le commandement du Roy aux neuf Portes, ou plûtoſt aux eſprits tutelaires des neuf portes du Palais, par leſquelles le corps deuoit paſſer : le meſme ſe fit aux ſix Ponts de la Riuiere, qui coule à trauers le Palais, offrant en tous ces endroits des Animaux, du vin, & des parfums mixtionnez.

Le cercuëil de la defuncte étoit d'vn bois le plus cher & le plus precieux du Royaume, fermé de tous côtez, auec des pointes, & des fermoirs d'argent en forme de dragons ; les tables, dont il étoit composé, paroiſſoient toutes nuës ſans eſtre peintes ny dorées, comme eſtans plus precieuſes que l'or & la peinture. Il fut mis ſur vn char de Triomphe richement trauaillé, garny de courtines de ſoye recamées d'or, tout couuert de plaques d'argent, & ſurſemé de Lyons, de Dragons & de pluſieurs autres figures faites à la perfection ; auec vn grand nombre de flambeaux, de Parfumeurs & de parfums tout à l'entour.

Le cinquiéme iour venu, que le Mathematicien auoit marqué pour faire ſortir le corps ; le Roy auec ſes femmes, ſes enfans & les Eunuques de ſon Palais vint au lieu où étoit le cercüeil ſur vn

chariot,

chariot, & apres auoir renouuellé leurs larmes pour la defunćte,il presenta des Sacrifices au mesme chariot, ou plûtost au Dieu du Genie qui le gardoit, afin que le voyage succedât heureusement & que le corps trouuât son repos & sa seureté;& l'arrousant d'eau de senteur, il luy fit ses reuerences, & luy rendit ses deuoirs pour la derniere fois.

Ceux qui auoient charge de receuoir le corps & de l'accompagner au nom & en la place du Roy, & de luy faire des sacrifices & des ceremonies aux lieux destinez, se tenoient prests au dedans de la premiere porte : ils n'eurent pas plûtost receu ce depost qu'ils commencerent à marcher auec vn si bel ordre, auec tant de modestie, & vn si grand silence, qu'ils donnoient de l'admiration. Ils ne firent ce iour-là que gaigner le dehors de la muraille, & s'arresterent dans vn lieu destiné pour cela, où ils poserent le chariot sous vn riche pauillon ; firent leurs sacrifices sur des tables dressées expressément, brûlerent des parfums. s'acquitterent des autres ceremonies, & verserent leurs dernieres larmes. Ils dépecherent tout aussi tost vn Eunuque, pour informer le Roy de leur arriuée, & de tout ce qui s'étoit passé.

On commença le iour suiuant par les mesmes ceremonies auec lesquelles on auoit finy le precedent, & puis on continua le voyage qui dura trois iours à cause des ceremonies & des pauses qu'il faut faire par les chemins, iusques à la Montagne où sont les sepultures des Roys, auec vn tel concours de peuples, que la curiosité auoit appellé de tous les endroits, qu'il estoit impossible de les compter.

Quand le conuoy fut arriué,on descendit le corps du char, où il estoit pour le mettre sur vn autre,tout à fait deTriomphe,qu'on tenoit prest à ce sujet, non moins precieux & superbe que le premier. Et puis on sacrifia vn Taureau, qu'on arrousa de vin aromatique, auec des robes, & des parfums à l'honneur de la terre, suppliant l'esprit Tutelaire de receuoir ce corps en pitié, de le conseruer, & de le defendre.

En mesme temps neuf Mandarins deputez par le Roy garderent les mesmes ceremonies, & presenterent les mesmes sacrifices à tous les Roys ses predecesseurs, qui reposoient en ce lieu.

Le iour de l'enterrement, qui fut le quinziéme de la sixiéme Lune, ils offrirent diuers sacrifices pour la fin des funerailles, dont ils rendirent compte au Roy, comme ils auoient fait tout le chemin. Que si le Roy fit paroître ses liberalitez à ceux, qui auoient trauaillé en cette occasion, il ne témoigna pas moins de pieté à la memoire de sa Mere, ny de soin à luy rendre ses deuoirs apres sa mort: puis qu'en sa consideration il donna la liberté aux Prisonniers, qui n'auoient point de partie ciuile, ou qui n'estoient point conuaincus de crimes atroces. Il commanda de plus qu'on déchargeât les Prouinces les plus foulées, & qu'on fit des aumônes aux personnes les plus necessiteuses.

Il osta de plus les imposts, qu'on auoit establis de nouueau sur les Doüanes & aux entrées des portes. Et luy-mesme fit de sa main plusieurs milliers de petites pieces d'argent enueloppées de papier suiuant la coûtume des Chinois, qu'il distribua pour l'ame de la defuncte.

Certes il n'y a rien dans la Chine, qui merite tant d'estre imité par toutes sortes de Chrestiens que les ressentimens de pieté qu'ils ont pour leurs Parens. Et Dieu eternellement les benit ayant donné à ce peuple vne si forte inclination pour la vertu, c'est vne chose digne de compassion, qu'il ne leur manque rien que le fondement vnique de la Foy. Il est aysé de connoître de là combien fructueuse sera la predication de l'Euangile en ce Royaume, qui commence déja à s'y répandre par la bonté de nostre Seigneur, comme nous dirons en son lieu.

Ayant parlé de la mort de la Reyne Mere, il ne sera point hors de propos de dire vn mot de celle du Roy Vanlio son fils, qui auint sur la fin du mois d'Aoust l'an 1620 en leur septiéme Lune, sans vouloir neantmoins en rapporter les ceremonies, puis qu'elles sont semblables à celles dont nous auons déja parlé.

Sur la fin du mois de Iuin de la mesme année, il tomba malade d'vne dysenterie, accompagnée d'vne douleur d'estomach, d'vne enflure de jambe, & d'autres incommoditez: cette maladie dura deux mois, auec d'estranges vicissitudes: apres lesquels se voyant reduit à l'extremité, il fit venir son fils aisné l'heritier du Royaume, & ses trois autres enfans, ausquels il fit vn beau discours,

discours, s'accusant luy-mesme de trop de negligence, & lent donna le dernier adieu.

Puis il dressa son Testament selon les procedures accoûtumées, qui sont que quand les Medecins ont desesperé de la santé du Roy, les Colay s'ils sont plusieurs comme c'est l'ordinaire, le Prince des Eunuques, le premier President du Palais, qu'ils appellent *Suiikien*, viennent trouuer le Roy, & tâchent de sçauoir de sa bouche ses dernieres volontez, & les clauses de son Testament. Puis ils vont secretement trouuer le Prince heritier de la couronne, & conferent auec luy de tout, pour ne rien faire contre le gré de celuy qui est pour prendre bien-tost possession du Royaume.

Apres auoir écouté l'vn & l'autre, ils dressent le Testament en sa forme, & le portent au Roy pour le luy faire approuuer, & de là le vont presenter au Senateur du College Royal; nommé *Han li yuen*, auquel il appartient de mettre les affaires du Roy en style propre.

Ce qu'estant fait, on le scelle du Sceau du Roy; & on le garde dans les Archiues du College Royal, tandis que le Roy demeure en vie: & dés qu'il est mort, on le represente au Tribunal des Coûtumes pour le faire publier par tous les endroits du Royaume, & pour le faire executer de poinct en poinct.

I'ay copié fidellement la forme de ce Testament, & l'ay traduite en nostre langue de cette sorte.

Le Testament de nostre Empereur Vanlio, lequel obeyssant au Ciel a laissé son Empire entre les mains de ses Successeurs.

I'AY receu dés mon enfance, le Gouuernement de cette Monarchie de la main de mes Ancestres, & l'ay tenu 48. ans, temps assez considerable pour n'auoir point regret de le quitter. Dés aussi-tost que ie paruins à l'Empire, ie me disposay pour gouuerner heureusement, & pour imiter

mes Predeceſſeurs, comme ie tâchay de faire auec beaucoup de ſoins. Mais comme ie fus incommodé de diuerſes maladies pendant pluſieurs années, ie mépriſay de faire les Sacrifices ordinaires au Ciel & à la terre, & de rendre mes deuoirs à la memoire de mes Parens. Rarement ay-je monté ſur mon Thrône pour déliberer des affaires de mon Eſtat, & i'ay receû les Requeſtes & les Remonſtrances qu'on m'a preſentées, ſans les expedier. Ie n'ay iamais eu la ſimple penſée de nommer au beſoin des Magiſtrats, & ie ne ſçay qu'à cette heure qu'il y a des places vacquantes. I'ay découuert neuf minieres d'or & d'argent; i'ay accreû & multiplié les impoſts; i'ay troublé le repos & la paix de mon Eſtat, d'où s'eſt enſuiuie la foule du Peuple, & la diuiſion parmy les Princes voiſins. Maintenant que ie penſe à ces choſes iour & nuit, à peine peux je ſouffrir les douleurs de mon ame, qui deteſte les fautes paſſées, qui commence d'auoir de meilleurs ſentimens. Mais la maladie en laquelle ie ſuis tombé, ſe renforçant de plus en plus, me fait croire que ie n'ay pas long-temps à viure.

Partant la ſeule eſperance qui me reſte, eſt, que mes Enfans & mes nepueux corrigeront mes deffauts par vne meilleure vie.

Prenez donc garde à cela; vous l'heritier du Royaume, qui ne manquez ny d'eſprit ny de bon naturel: & puiſque iamais vous ne vous eſtes departy de la pratique de la pieté, de l'obeïſſance, & des autres vertus, ayez bon courage: l'heritage de l'Empire Chinois vous appartient. Que voſtre principal but ſoit de regler voſtre vie & vos mœurs. Appliquez vous diligemment à bien gouuerner l'Eſtat. Cheriſſez les gens de bien, ne mépriſez point leurs conſeils & ne vous fâchez point de leurs aduertiſſemens: afin que vous puiſſiez plus ayſement ſupporter le peſant fardeau de cét Empire, éleuez ſoigneuſement mon petit nepueu voſtre fils à l'étude des lettres. Faites du bien à vos trois petits freres, donnez leur maiſon commode, aſſignez leur de bons appointements, & qualifiez les de Tîtres honorables. Ayez ſoin de tous vos ſujets; autant les Nobles que les Roturiers viuent en paix & entretiennent la concorde. Penſez promptement

ptement à faire vos Colay, & les autres Magiſtrats ſouuerains, pour ce que ie me ſouuiens d'en auoir laiſſé deux à nommer en leurs temps ; & de n'auoir pas choiſi des Adminiſtrateurs Royaux. Ie vous recommande ces choſes & de les mettre au plûtoſt en execution.

Sur tout déchargez ſans remiſe vos ſujets des nouueaux impoſts, que i'ay mis recemment ſur les Ponts, ſur les champs, ſur la ſoye, ſur les draps, ſur les vaſes de terre, & ſur les autres choſes. Faites qu'incontinent les cauſes pendantes en iuſtice ſoient terminées par des iuges choiſis, & déliurez les innocens. Les Soldats, qui ſont ſur les confins des Tartares, manquent de prouiſions, qu'on les pouruoye des deniers du Threſor (on dit que le Prince adioûta cette clauſe au Teſtament de ſon Pere.) Ie vous recommande auſſi les Soldats & les Capitaines qui ſont morts en la derniere guerre, honorez leurs ames & leurs tombeaux de nouueaux tîtres, & payez à leurs heritiers ce qui leur eſt deu.

Ie veux & ordonne que vous faſſiez executer toutes ces choſes le plûtoſt que vous pourrez.

Pour ce qui concerne mes funerailles, faites obſeruer les ceremonies du Royaume. Il eſt vray que mon inclination ſeroit qu'au lieu, de vingt-ſept mois, comme c'eſt l'ordinaire, elles ne duraſſent que vingt-ſept iours : pource que la preſence des Magiſtrats, du Vice-Roy, des Viſiteurs, des Capitaines, eſt neceſſaire à leur Gouuernement & aux affaires publiques : ne permettez pas qu'on appelle les Capitaines, ſi ce n'eſt pour mon enterrement. Il ſuffira qu'vn chacun d'eux ayant eu les nouuelles de ma mort, faſſe durant trois iours au lieu où il ſera, ce qu'on a coûtume de faire, à l'entour du corps du Roy. Les paſtilles & les parfums qu'on porte en ſemblables occaſions, peüuent eſtre portez par les moindres Officiers au nom des grands. Mais qu'on n'appelle aucunement les Gouuerneurs des fortereſſes, & les Magiſtrats deputez à la garde des Villes, & des Places : & qu'on diſpenſe auſſi les Eſtrangers qui nous ſont Tributaires. I'ordonne que cette mienne volonté ſe publie par tout le Royaume, & qu'elle vienne aux oreilles de tous.

Tel fut son Testament qu'on publia par tout : pour les ceremonies ie n'en dis mot, à cause qu'elles sont semblables aux autres, que j'ay déja rapportées.

CHAPITRE XVIII.

Des Sectes de la Chine.

LES Chinois vniuersellement ont de l'inclination aux Sectes, & conuiennent en la pluspart auec les Iaponois. Ils en ont trois en tout, lesquelles quoy que differentes, s'accordent neantmoins entr'elles à ne faillir point, ou pour mieux dire à faillir dauantage. Les deux premieres appartiennent proprement à la Chine, y estans nées : la troisiéme, qui s'applique au culte des Idoles, est venuë des Indes.

La premiere, qu'on nomme la Secte *des Lettrez*, est la plus ancienne de toutes, au iugement de ceux qui luy donnent vn certain *Confusio* pour son auteur. Celle-là n'adore point les Pagodes, mais reconnoît vn Seigneur Souuerain, qui a le pouuoir de châtier & de faire du bien aux hommes. Ses Sectateurs n'ont pourtant aucun Temple pour luy rendre leurs adorations, ny de ceremonies particulieres, ny mesme de prieres pour l'inuoquer, non plus que de Prestres, ny de Ministres dediez à son seruice. Quand ils parlent ou écriuent de ce Seigneur, c'est auec des termes fort honnorables, comme d'vne chose toute diuine, & ils se donnent bien garde de luy attribuer rien d'incident, ainsi que faisoient nos Anciens à leurs faux Dieux. Mais comme ils n'ont pas vne parfaite connoissance du vray Dieu, ils sont venus iusques à cette superstition, que d'adorer trois choses les plus renommées, les plus puissantes & les plus profitables du monde, qu'ils nomment en leur langue *S'an-Cai*, à sçauoir le Ciel, la Terre & l'Homme. Pour ce qui est du Ciel & de la Terre, il n'y a qu'à la Cour de Nanquim & de Pequim, où l'on void des Temples somptueux bâtis à leur honneur. Ce sont comme les pro-

pres Temples du Roy, où luy ſeul en qualité de Miniſtre leur offre des Sacrifices en perſonne, & à ſon defaut le Magiſtrat des vſages & coûtumes.

Il eſt vray qu'il y a d'autres Temples dans la ville conſacrez aux Eſprits Tutelaires du Païs, à qui les Mandarins font auſſi des Sacrifices, & pareillement aux Genies des Riuieres, des Montagnes, & des quatre parties du monde. Il y en a d'autres pour les Hommes illuſtres, qui ont autrefois obligé le public, auec leurs Portraits tirez au naturel. Ils rendent les meſmes honneurs à leurs Anceſtres, en montant iuſqu'au quatriéme degré.

Ils ne demandent & n'eſperent rien pour l'ame en l'autre vie; tous leurs ſouhaits ſont de receuoir quelque ſecours temporel en la vie preſente, de iouïr d'vne heureuſe fortune, & de pouuoir imiter les belles actions de ces grands Perſonnages, qui les ont precedez.

Il paroît en cela que leur deſſein eſt d'imprimer des ſentimens de Religion dans l'ame des peuples, à ce que voyans l'honneur qu'on rend au Ciel & à la Terre, comme aux Peres communs, ils viennent à reſpecter leurs Parens, & qu'ils ſoient excitez d'vn genereux deſir d'imiter les Anciens, conſiderans la veneration qu'on a pour eux; & que voyans les ſeruices qu'on fait pour les defunts, ils apprennent la façon de ſeruir ceux qui ſont encore en vie. En vn mot, ils ont cette loüable coûtume de rapporter toutes choſes au bon Gouuernement de l'Eſtat, au repos & à la paix des familles, & à la pratique de la vertu.

La deuxiéme Secte propre & particuliere aux Chinois, eſt de ceux qu'on appelle *Tauſi*. Elle tire ſon origine auec ſon nom d'vn Philoſophe nommé *Tauſu*, duquel on raconte qu'il demeura huict ans dans le ventre de ſa mere. Il veſcut à peu prés au meſme temps que *Confuſio*. Ses Diſciples, qui ſont encore à preſent en grand nombre, viuent enſemble, ne ſe marient iamais, laiſſent croître le poil de leur barbe & de leur tête, & ont vn habit commun qui n'a rien de different des autres, ſi ce n'eſt en quelque choſe pendant qu'ils officient. Au lieu de bonnet, ils portent vne petite couronne, qui ne leur couure qu'vn nœud de leurs cheueux. Ils établiſſent la fin derniere de l'homme aux biens du

corps

corps, dans la poſſeſſion d'vne vie douce & paiſible, exempte de trauail & de fâcherie.

Cette Secte reconnoît deux Diuinitez, l'vne plus grande que l'autre, toutes deux corporelles. Elle admet vn Paradis & vn Enfer. Le Paradis, qui eſt attaché aux plaiſirs du corps, à ce qu'elle dit, n'eſt pas ſeulement pour l'autre vie, mais encore pour cette-cy, en ce que par le moyen de certains exercices & meditations, les vns peuuent deuenir ieunes enfans, les autres ſe faire *Xin Sien*, c'eſt à dire heureux ſur la terre, poſſeder ce qu'ils voudront, paſſer legerement & promptement d'vn lieu à l'autre, quoy que fort éloigné, ſe trouuer dans les feſtins, & choſes ſemblables.

Ils ont vne Muſique & de bons Inſtrumens: d'où vient qu'on les appelle aux funerailles & aux ceremonies publiques, & qu'ils aſſiſtent & ſeruent aux Sacrifices du Roy & des Mandarins. Ils font des Deuins, & ſe vantent de donner de la pluye, & de chaſſer les Diables des lieux infectez: ils n'en font pourtant rien, & il arriue aſſez ſouuent que les Diables les chaſſent eux-meſmes honteuſement. Quand ils promettent la pluye durant les ſécheresses, ils prolongent par fois ſi long-temps, leurs prieres, qu'il faut enfin qu'il tombe de la pluye.

Ie veux icy raconter vn plaiſant trait, qui leur arriua en la Ville de Pequim l'an M. DC. XXII. Il y auoit vne grande ſécherеſſe, qui obligea le peuple de recourir aux prieres, aux ieuſnes, & à la penitence, le tout ſans aucun effect. A la fin voicy que les Tauſi s'offrirent de donner de la pluye ſans y manquer à iour nommé, & à vne certaine heure. Leur offre fut receuë auec autant d'applaudiſſement que d'eſperance d'vn bon ſuccés. Ils dreſſerent pour cét effect dans vne grande place vn beau Theatre de groſſes & larges planches, rangées les vnes ſur les autres auec vne agreable proportion, qui alloit toûjours en diminuant à meſure qu'on éleuoit la machine, dont le haut aboutiſſoit à vne table ſur laquelle le plus venerable de ces Tauſi, ſe mit en prieres, les autres tournoyans à l'entour, à la façon des faux Prophetes de Baal, bien que ceux-là ne ſe frapaſſent point, comme faiſoient ceux-cy, eſtans expoſez aux yeux d'vne multitude, preſque infinie qui ne demandoit pas de ſang, mais de l'eau.

Les

Les aſſiſtans attendoient cependant le ſuccez, & eux redoubloient leurs prieres, leurs ſifflemens, & leurs ceremonies, quand au iour aſſigné, & à l'heure donnée, le Ciel commença tout d'vn coup à ſe couurir d'vne époiſſe nuée, qui réjouyt toute l'aſſiſtance, & accreut de beaucoup le credit de ces faiſeurs de miracles, qui croyoient déja s'eſtre acquitez heureuſement de leurs promeſſes, & qui ſe preparoient à tout moment de receuoir la pluye. Mais il y en eut de bien trompez, quand ils virent pleuuoir des pierres auſſi groſſes, & quelques-vnes plus groſſes que des œufs, qui rauagerent les terres, & les jardins, & tuerent meſmes des hommes qu'elles trouuerent à découuert

Nos Peres qui eſtoient là, m'écriuirent qu'ils penſoient que le monde deût perir, ſi grande eſtoit la confuſion & le bruit de l'orage. Pour nos Prophetes ils furent bien baſtonnez en recompenſe de ce qu'ils auoient donné des pierres pour de l'eau.

La troiſiéme Secte addonnée au culte des Pagodes eſt venuë des Indes, des cartiers d'Indoſtan, & ſe nomme *Xaca*, du nom de ſon auteur: qu'on dit auoir eſté conçeu par ſa mere, Maia, pour auoir veu en ſonge vn Elephant blanc. Et pour rendre l'hiſtoire plus agreable on adioûte que cette bonne Dame, l'enfanta par vn de ſes flancs, & qu'elle mourut en couche à l'âge de dix-neuf ans. Luy conſiderant que ſa naiſſance auoit eſté la cauſe de la mort de ſa mere, ſe reſolut de quiter le monde, & de faire penitence, comme il fit ſur vne montagne couuerte de neiges, où il eut quatre Maiſtres qui l'enſeignerent l'eſpace de douze ans. De ſorte que dés l'âge de trente ans, il deuint conſommé dans la connoiſſance du premier Principe : Puis ayant pris le nom de *Xekia*, ou *Xaca*, il forma vne Academie, & enſeigna luy-meſme ſa doctrine durant quarante-neuf ans à vn grand nombre de Diſciples, qui furent ſoigneux de ramaſſer les écrits de leur Maiſtre aprés ſa mort, & de répandre ſes maximes preſque par toute l'Aſie.

Cette Secte entra dans le Royaume de la Chine ſoixante-trois ans aprés l'incarnation du Sauueur des Hommes, & fut receuë par le commandement de l'Empereur Hanmim, à cauſe d'vn ſonge qu'il eut, comme racontent leurs hiſtoires. Les Bonzes, qui en

furent les premiers Predicateurs, furent accueillis fauorablement de sa Majesté, & s'acquirent en ces commencemens beaucoup de credit & de reputation. Ils estoient bien à ce qu'on dit, trois millions, mais à present ils sont fort peu : eu égard à ce grand nombre : soit qu'ils se fiassent par trop en leur multitude, & en la faueur du Prince, qui sembloit leur donner vne entiere liberté, ils commirent de grands excez : ou plûtost à cause des mauuais succez qu'ont eu les Roys depuis leur établissement ; ils sont si décheus, que hors de leurs Ministres, pour le seruice diuin, les Chinois n'en tiennent point de compte.

Leurs Prestres se rasent la barbe & les cheueux : ils vont vêtus comme les autres, & n'ont rien de different que le bonnet. Ils adorent les Idoles ; ils établissent des recompenses & des châtimens pour l'autre vie : ils s'abstiennent entierement du mariage ; ils viuent ensemble dans vn Conuent iusques à quatre ou cinq cens, & dauantage : ils reçoiuent vn honneste entretien des deniers du Roy : ce qui n'empêche pas, que chacun en son particulier ne gaigne ce qu'il pourra : ils demandent l'aumône, ils preschent, ils chantent, ils ont des ceremonies & des prieres particulieres contre le feu, les tempestes, les calamitez publiques, & pour les Trépassez : & dans ces fonctions ils se seruent d'ornemens semblables à ceux de nos Prestres, à sçauoir de Chappes faites comme les nostres, & d'vn Aspersoir. Leur vie est fort austere, ne mangeans ny chair, ny poisson, ny œufs, & ne beuuans point de vin.

Ils gardent la closture; mais assez large : le circuit de murailles, qui les renferment, ressemble proprement à vne ville partagée en ruës droites, & allignées, & peuplée de maisons, en chacune desquelles ils logent trois ou quatre, à sçauoir vn Maistre auec ses écoliers, à qui l'on fournit suffisamment toutes les commoditez, & l'on distribuë également par toutes les maisons ce que le Roy leur donne. Le Superieur, qui a l'authorité generale sur tout ne prend connoissance que des cas particuliers, qui luy sont proposez : pour le reste il laisse à vn chacun la conduite de sa maison. Neantmoins c'est luy qui distribuë les charges, & qui nomme ceux qui doiuent receuoir les estrangers. Quelque officier

que

que ce ſoit, qui vienne viſiter leur conuent, dés auſſi-toſt qu'il frappe vn Tambour, qui eſt à leur porte, ils ſont obligez d'aller au deuant de luy en nombre de trente auec leurs habits de ceremonies. Ils luy font à la porte vne profonde reuerence,puis marchent à pied deuant luy, l'accompagnans iuſques au lieu où il veut aller, & font le meſme à ſon retour. Ils ſont ſoûmis à la iuriſdiction du Conſeil des coûtumes, qui les gouuerne; mais en fait de châtiment, quand ils l'ont merité, on les traite plus doucement que les Seculiers.

Il y en a qui viuent retirez dans des trous de rochers, & dans des grottes : quelques-vns font penitence en leur particulier: d'autres bâtiſſent en public des chambres fort étroites, faites de tables, toutes lardées de cloux, dont les pointes paſſent dehors par le dedans, où ils ſe renferment durant vn mois ſans s'appuyer : quelques autres font profeſſion de ne manger point de chair : mais de boire ſeulement du Châ. Il eſt vray qu'au dire des expers, ils font des boulettes de chair de bœuf bien cuite, hachée menu, & ſéchée au Soleil, qu'ils iettent dans leur Châ fort chaud auant que de le boire; & bien que ce mets ne ſoit pas fort exquis, il eſt ſuffiſant de les nourrir, & de couurir la ruſe, qu'ils viuent ſans manger.

Il s'en trouue d'autres,qui ne ſont d'aucun Conuent, & n'y ſont reçeus en qualité d'hoſtes, que pour vn iour: ce ſont des vagabonds, des determinez, & des voleurs.

La pluſpart des Sectes dont nous auons parlé,ne font point de ſcandale, au contraire elles ſont patientes, douces,& deferentes, ſoit que la façon de leurs habits les humilie, ou que le peu d'eſtime qu'on fait de leurs perſonnes, les tienne bas. Elles ne font point parler d'elles, & durant vingt-deux ans ie ne ſçache pas qu'on m'en ait raconté plus de deux hiſtoires,encore y en auoit-il vne qu'on ne ſçauoit bonnement de qui elle eſtoit. Il y a quelque temps, qu'on trouua le matin vn de ces Religieux en la ville de Hancheu lié à vn arbre & mal-traité à coups d'éguillons, duquel on faiſoit mauuais iugement.

Comme i'eſtois en la Prouince de Nanquim, vne femme vefve du village de Xhanhay fit venir vn Bonze en ſa maiſon

pour faire quelques prieres pour l'ame de son defunct mary : mais elle fit bien paroître que c'estoit plûtost vne commemoration des viuans que des morts. Le fait estant découuert, il fut rudement chastié & durant vn mois entier exposé honteusement à la veuë de tout le monde, auec vne grande table carrée au col, qui portoit écrit en grosses lettres le sujet de sa penitence. Quoy que cela soit peu pour le temps de vingt-deux années ; ie sçaurois bien que dire, mais il vaut mieux se taire que parler.

La Chine a encore des Religieuses, qui se rasent les cheueux & viuent de la mesme façon que les Bonzes : elles sont fort peu, & n'obseruent aucune closture.

Le but principal de ces diuerses Sectes est de faire penitence en cette vie,pour estre mieux pourueus en l'autre. Ils reçoiuent la transmigration de Pythagore, & croient que les ames descendent aux Enfers, qui sont neuf en nombre, & qu'apres les auoir parcouru tous, celles qui rencontrent vn meilleur sort, renaissent hommes, les autres qui ont vn sort mediocre, deuiennent animaux semblables aux hommes;les plus infortunées prennent des formes d'oyseaux, sans pouuoir esperer d'estre hommes à la prochaine transmigration : mais au plus d'entrer dans le corps de quelque animal,à vn autre voyage. Telle est la creance non seulement du peuple, qu'on ne sçauroit s'imaginer combien il est attaché à ces erreurs, mais encore des personnes de qualité.

Les plus sçauans & les plus portez à l'atheïsme, se retirent de cette voye, qu'ils appellent *exterieure*, pour en suiure vne autre interieure & secrette, & qui leur est particuliere: employans tous leurs soins à connoître vn premier Principe, qui est proprement la Doctrine de Xaca, qu'ils se persuadent estre la mesme en toutes choses, & que toutes choses sont le mesme que luy, sans aucune distinction essentielle, qui exerce ses operations par le moyen des qualitez externes, dont il est reuestu : comme la cire reçoit diuerses figures, qui s'effaçent & se fondent, la substance estant toûjours la mesme.

Ils distribuent de mesme façon tous les hommes en dix classes. Les quatre premieres sont bonnes, à sçauoir de ceux, qui commençent, qui profitent, qui sont auançez & de ceux qui sont parfaits.

parfaits. Les trois premieres vont bien, mais ils ſont encore en chemin, il n'y a que les quatriémes, qui ſoient paruenus à la perfection par la contemplation du premier Principe, & par la mortification des paſſions, qui engendrent des troubles & des ſcrupules dans les ames, & qui joüiſſent d'vn tel repos d'eſprit & d'vne ſi ferme paix, qu'il n'y a rien qui leur puiſſe donner de la peine, ny du remors de conſcience pour leurs penſées, parolles, & actions ſur l'aſſeurance qu'ils ont qu'apres cette vie il n'y a point de recompenſe à eſperer, ny de châtiment à craindre, mais châque choſe retournera en l'eſtat qu'elle auoit au commencement.

Pour les autres ſix claſſes d'hommes ils mettent ſix ſortes d'enfers : dont le premier & le plus tolerable eſt pour les Enfans, qui n'ont pas encore éprouué la violence des paſſions, particulierement de l'auarice, de la cholere, &c. Le ſecond eſt pour ceux, qui s'eſtans mis dans les affaires du monde ſe laiſſent emporter à la vanité. Le troiſiéme eſt de ceux, qui ſuiuent leurs paſſions, & leurs appetits dereglez à la façon des beſtes brutes. Le quatriéme eſt de ceux qui dérobent, frappent, tuënt & maſſacrent. Le cinquiéme eſt pour les miſerables, qui endurent la faim, la ſoif, la miſere, & les peines du corps & de l'eſprit. Le ſixiéme eſt pour ceux-là qui embraſſent les trauaux volontaires, comme les Bonzes, qui font penitence, jeûnent, &c. Et comme cette vie exterieure ne leur ſert que de diſpoſition pour l'interieur, des auſſi-toſt qu'ils ſont paruenus à la poſſeſſion de cette-cy, celle-là ne leur ſert plus de rien, commé les cintres d'vne voûte, quand elle eſt acheuée.

Ceux qui profeſſent cette creance des enfers, quand il eſt queſtion du paſſage des ames dans les animaux, ils diſent qu'elle doit s'entendre de cette vie. Comme les courtois & gentils prennent vne forme d'hommes, les choleres de Lyons, les cruëls de Tigres, les luxurieux de Pourceaux, les larrons d'oyſeaux de proye. D'où vient cette belle ſentence, qu'ils ont aſſez ſouuent en vſage *Ti yo Thien Than ti yeu ſin vaj*, c'eſt à dire, la gloire & l'enfer ſont au dedans du cœur.

Ces trois Sectes ſont les plus fameuſes de la Chine, dont pluſieurs autres ſont ſorties. Ils tiennent pour certain qu'on les peut

ayſément accorder toutes ſans preiudicier à leurs loix, & c'eſt vn prouerbe parmy eux, *San Chiao ye tao.* Il y a trois ſortes de doctrine, mais il n'y a qu'vne ſeule raiſon. Auſſi pour differens qu'ils puiſſent eſtre en leur ſeruice, adoration, & exercices, ils ſe propoſent tous vne meſme fin à obtenir.

Les lettrez de la premiere Secte imitent le Ciel, & la Terre, rapportans toutes choſes au Gouuernement de l'Eſtat, au bon ordre des familles, & à la conduite particuliere des perſonnes, pour le regard de cette vie, ſans rien pretendre apres les *Tauſi*, de la ſeconde, ſans ſe ſoucier de leurs maiſons, ny du Gouuernement, n'ont ſoin que du corps. Les Sectateurs de Xaca dans la troiſiéme negligent le traictement du corps, & ne penſent qu'à l'ame, à la paix interieure, & au repos de la conſcience : d'où vient vne Sentence qu'ils ont à ce propos, *Iu chi que, Tau chi xin, xe chi ſin* qui veut dire les lettrez gouuernent l'Eſtat, les Tauſi le corps, & les Bonzes le cœur.

Outre ces trois Sectes, qui ſont receuës, & qu'on profeſſe publiquement dans le Royaume, il y en a vne autre cachée, qui n'eſt pas permiſe, mais defenduë. Elle a nonobſtant vn grand nombre de Sectateurs, que les Chinois appellent *Pe lien Kico*, & qu'ils ont en horreur, particulierement les Gouuerneurs, pource qu'ils ſont cachez, & qu'ils font toutes leurs affaires de nuict & en ſecret.

On croit communement que leur deſſein eſt de s'emparer du Royaume, & c'eſt la verité qu'il y a eu quelques hommes peruers de cette profeſſion, qui l'ont tenté.

Vn Chinois digne de foy m'a aſſeuré, qu'il y a pluſieurs milliers de cette ſorte de gens dans le Royaume, qui ont leur chef ou leur Roy auec ſes Officiers, dont les abſens luy rendent par lettres des ciuilitez & des reſpects deus à vn tel perſonnage : & les preſens, quand ils peuuent commodement s'aſſembler, le reuerent auec des ſoûmiſſions, & auec vne pompe digne de la maieſté d'vn Roy : & tous ſe reconnoiſſent bien les vns les autres.

En l'an 1622. dans la Prouince de *Xantum*, qui eſt au milieu de celles de Nanquim & de Pequim, on en prit vn, qui eſtoit leur chef. Et pource que les Mandarins n'eſtoient pas ſeulement

en peine de sa personne, mais encore des autres, qui suiuent la mesme secte; ils l'interrogerent touchant ses compagnons, & sur le refus, qu'il faisoit de confesser, ils le mirent à la torture. Ses gens en ayans ouy le bruit, soit d'affection qu'ils luy portoient, soit de crainte que forcé par la violence des tourmens, il ne les découurît, se resolurent entre eux de se ietter à main armée sur les Mandarins, & de sauuer leur compagnon à force d'armes: ce qu'ils firent si à propos, surprenans les Iuges au dépourueu, qu'il fut impossible de resister à leurs efforts, ny d'échapper. Plusieurs Mandarins furent tuez en cette entreprise; les assassins se rendirent redoutables, & leur compàgnon fut deliuré.

Puis ayans dressé vne petite armée, ils commencerent leurs conquestes dans la Prouince. Leur nombre n'estoit pas fort considerable au commencement; mais en peu de iours tant d'autres se ioignirent à eux, partie des leurs, partie de quelques vagabonds qu'ils faisoient déja plusieurs milles; & ne trouuans aucune resistance, ils alloient peu à peu gaignans les petites places, & mesme s'estoient saisis de deux villes murées, & s'y estoient fortifiez, pour de là faire des sorties & des courses sur leurs ennemis.

Cette nouuelle estant venuë à la Cour, donna bien dequoy penser, dautant que les rebelles estoient fort proches. Neantmoins auec la diligence qu'on apporta, on mit remede à tout: Pour ce sujet on enuoya querir vn puissant secours de Pekim, & quoy qu'au commencement il se donnât plusieurs combats auec diuers succez de part & d'autre, enfin ceux de Pekim demeurerent victorieux, l'armée des rebelles fut taillée en pieces, & leur chef fait prisonnier, qui se qualifioit Roy. Qualité qu'il retenoit si constamment, qu'auant que d'arriuer à la Cour, comme il eut esté conduit au logis d'vn des grands du Royaume, il ne daigna le saluër: & comme on l'eust auerti qu'il eust à se baisser, & à luy faire reuerence, il répondit superbement que le Roy ne faisoit la reuerence à personne. A la Cour il fut condamné à mort, & à perdre la teste, qui fut iustement la Couronne qu'il meritoit. Le Roy commanda en suitte qu'on pacifiât le tout, & qu'on pardonnât à la pluspart des rebelles.

CHAPI

CHAPITRE XIX.

Des superstitions & des Sacrifices de la Chine.

LA superstition est compagne inseparable du Paganisme : aussi est-elle sans bornes au Iapon, à la Chine, à Corea, & dans les autres Royaumes circonuoisins. Les Mathematiciens du Roy n'auancent pas peu ces superstitions, pource que des impressions de l'air, de la couleur du Ciel, des tempêtes, des Tonnerres hors de saison, des aspects du Soleil, qu'ils depeignent à vingt-deux faces, & de seize differentes apparences de la Lune: Ils tirent des pronostiques pour l'auenir, & principalement ils se mélent de predire la guerre ou la paix du Royaume, la disette, les morts, les changemens, les troubles, & semblables euenemens.

A ces fins ils composent vn Almanach de l'année, qui se partage en Lunes, les Lunes en iours, & les iours se diuisent en heureux & mal-heureux pour entreprendre ou laisser vn affaire, comme pour se mettre en chemin, faire vn voyage, sortir de sa maison, se marier, enseuelir vn mort, dresser vn bâtiment, & choses semblables : d'où vient que les Chinois sont si fort attachez à ces remarques en toutes leurs affaires, qu'ils les auancent, reculent, & retardent tout exprés, pour n'y pas contreuenir. De sorte que si l'Almanach dit qu'il faut faire vne chose vn tel iour, quand tous les Elemens seroient bandez à l'encontre, ils ne la remettront iamais, ny ne l'abandonneront point, pour quoy que ce soit.

Outre cét Almanach, dont il y a si grand nombre de copies, qu'll n'est point de maison, qui n'en soit pourueuë, les places & les ruës sont remplies de iudiciaires & de deuins pour dire la bonne fortune à ceux qui la demandent : & quoy que la pluspart soient trompez, l'abord en est si grand, qu'vne infinité de ces deuins peuuent viure & entretenir leur famille de ce mestier.

Quelques-vns font profession de deuiner par la voye des nombres pairs, & impairs, & auec des figures noires ou blanches, qu'ils changent

changent diuerſement en ſoixante-quatre façons, & qu'ils expliquent comme il leur plaît.

Les autres obſeruent le temps des natiuitez, en quoy les Chinois ſont grandement ſoigneux de ſçauoir l'heure, le moment, & la conionction des Aſtres, qui ſe rencontre à la naiſſance de leurs enfans.

D'autres qu'ils nomment *Tili*, entreprennent de deuiner par la ſituation de la terre & par la correſpondance de ſes parties auec les parties du Ciel, remarquans quels ſont les endroits heureux, quels ſont les mal-heureux, en quel lieu ils doiuent baſtir leurs logis & enterrer leurs morts, où c'eſt que leurs affaires reüſſiront à leur contentement, & au bien de leur famille; au contraire où les maladies, la pauureté, la mauuaiſe fortune, les diſgraces & les autres maux viendront les attaquer, & il ſe trouue des Maiſtres fort experimentez en cét Art, qu'on paye bien ſans aucun profit.

Il y a d'autres deuins; qui iugent à la Phyſionomie du viſage; d'autres aux lignes, & aux traits de la main, & d'autres qui expliquent les ſonges.

Comme i'étois reſident à Nanchim, vn certain fut curieux de demander l'interpretation d'vn ſonge. Il auoit veu vn chapeau à l'entour du Soleil: le Maiſtre luy demanda s'il auoit quelque procez au Conſeil, & comme il eut répondu qu'ouy, fort bien, repliqua l'autre, *San* veut dire vn chapeau, & *San* veut auſſi dire s'euanouyr & ſe perdre; le veritable ſens de voſtre ſonge, eſt que voſtre affaire doit s'en aller en fumée, & deuenir à rien. Mon homme s'en alla fort content; mais il ne laiſſa pas d'eſtre appellé en iugement pour receuoir trente coups de baſton de bõne main. Le mal-heureux fâché d'vn chaſtiment, qu'il n'apprehendoit point, s'en va dreſſer vne querelle au deuin; qui pour s'excuſer luy dit? Ah, ie m'étois oublié de vous demander, ſi le chapeau que vous viſtes, eſtoit vieux ou neuf. Il eſtoit neuf, répondit le pauure ſot; faites donc voſtre compte, repartit l'autre, que c'eſt à cette heure que vous commençez d'auoir du mal.

On trouue des aueugles, qui deuinent en touchant. L'an 1630. vn aueugle s'en vint en la Ville Capitale de Kiamſi, & ayant

ouuert sa boutique, il fut incontinent visité de la plus grande partie de la noblesse: aussi leur disoit-il force choses auec asseurance. Là dessus vn notable Bourgeois de ma connoissance d'vne des plus considerables maisons de la ville, me vint voir, & me raconta ce qui se passoit sur ce qu'il sçauoit quel iugement ie faisois de ces matieres. Entre autres il me dit force particularitez de plusieurs choses arriuées, comme il les auoit predites, & me pria d'aller moy-mesme en personne pour en faire l'experience. Ce que ie fis seulement pour le des-abuser. Ie me presente donc deuant luy, il me touche la main, & me fait parler. A peine eus-ie parlé qu'il commence à me dire que i'estois marié, & que i'auois deux enfans; que l'vn deux estoit bien né, l'autre libertin & des-obeïssant; que ma femme estoit fascheuse & mécontente, & ma famille en mauuais ordre; mais qu'il y auoit moyen d'adiuster toutes choses en prenant vn degré. Il est déja gradué, repartit ce mien amy. Et où? dît l'Aueugle. Dans vne autre Prouince, répondit-il. Alors mon Aueugle se retira doucement, voyant bien sans yeux qu'il s'estoit trompé pour le degré.

Par dessus ces deuins que l'on consulte, il y a dans les temples diuers sorts, & vn liure pour les entendre; plusieurs y tirent tous les iours, & plusieurs fois il leur arriue tout au contraire.

Ils obseruent semblablement & prennent des augures du chant des oyseaux, & des cris des animaux. Que si le matin sortans de leurs maisons ils rencontrent à la porte vn homme vëtu du duëil, vn Bonze, ou chose semblable, ils en tirent de mauuaises coniectures. On adiouste aussi qu'ils ont des amis particuliers, qu'ils consultent souuent; mais ie n'en ay iamais connu aucun.

Anciennement durant les Tartares il s'en trouuoit plusieurs fort experimentez, & qui faisoient merueilles, au rapport de Marc Venitien: auiourd'huy ils n'ont rien de certain. Il y a neantmoins vne famille qui se conserue par succession, & qui reçoit appointement du Roy, qu'on appelle *la famille du grand deuin*, qui est le chef de cette Secte. Le Roy l'a quelque-fois appellé. Ce que ie croy est que les diables ont plus de pouuoir sur eux, qu'eux n'en ont sur les diables.

Pour

Pour ce qui concerne les Sacrifices, autant les grands que les petits, ils ſont frequens, & vn chacun ordonne ceux qu'il veut, ou pour mieux dire ceux qu'il peut, ſelon ſa condition. Aux quatre ſaiſons de l'année ils offrent des Sacrifices au Ciel, au Soleil, à la Lune, à la pluſpart des Planetes, & des Etoiles, de la Terre, des Montagnes, des quatre parties du monde, de la Mer, des Riuieres, des Eſtangs, &c. Quoy qu'effectiuement ces Sacrifices ſoient plûtoſt à l'honneur des Eſprits, qui preſident au Ciel, à la Terre, & aux autres choſes, qu'à ces meſmes choſes à qui l'on dit qu'on les preſente. Ce qui ſe voit clairement aux autres Sacrifices qu'on fait, comme au ſacrifice d'vne maiſon, d'vne cuiſine, d'vn Nauire, des Eſtendars pour ceux qui vont à la guerre, & de choſes ſemblables; pendant leſquels on n'addreſſe ſes paroles qu'aux Eſprits Tutelaires de ces choſes-là.

Il y en a beaucoup plus qui ſacrifient aux Idoles, & aux hommes illuſtres, à qui l'on fait bâtir des Temples, & dreſſer des Statuës en memoire des grands & ſignalez ſeruices, qu'ils ont rendus à l'Eſtat.

Au commencement, & encore auiourd'huy ces deuoirs qu'on leur rend, n'eſtoient qu'vne eſpece de reconnoiſſance, & ces Sacrifices n'eſtoient que des offrandes & de ſimples ceremonies. Depuis le peuple qui eſt groſſier, eſt venu à les adorer comme des Saints, à les inuoquer, & à leur rendre de ſemblables honneurs.

Ils font ces offrandes à leurs Anceſtres, dont ils gardent ordinairement les portraits, ou au moins ils ont leurs noms écrits dans ces ceremonies. Ils ont coûtume de faire vne honorable mention de ſix, à ſçauoir de celuy qui eſt le premier, & comme le chef de la famille, du quatriéme & du troiſiéme ayeul, du biſayeul, du grand-pere & du pere; & quand le pere de famille vient à mourir on change l'ordre, pour donner rang à l'autre, qui ſuccede en ſa place, & ainſi celuy qui eſtoit auparauant le quatriéme ayeul, n'eſt plus compté, afin qu'il n'en reſte toûjours que ſix. Ces preſens & ces ceremonies ne ſont pas donc à proprement parler, des ſacrifices inſtituez à l'honneur de leurs parens, puis qu'ils n'ont pas cette perſuaſion que tous leurs parens & Anceſtres ſoient des Dieux ou des Saints, mais c'eſt ſeulement vne

demonstration de leur reconnoissance, & vn honneur qu'ils estiment deuoir à ceux, qui leur ont donné l'estre.

Ce qu'ils employent aux sacrifices, sont certains animaux ; les plus ordinaires sont des Chevres, des Pourceaux, & des Bœufs : des Coqs, & des Poules entre les oyseaux, & des Poissons ceux qui leur plaisent. Ils sacrifient encore des pieces de chair, & le plus souuent la teste : ils offrent aussi du riz, des legumes & du vin. Quand le Roy fait ses sacrifices, la meilleure partie est pour les Mandarins : si c'est vne autre personne de qualité, comme vn chef de famille, les offrandes se distribuent aux parens. Pour ceux de mediocre condition, qui offrent ordinairement des viandes cuites, ils les reprennent apres le sacrifice, les font recuire, & les apprestent pour en faire vn festin.

De plus ils sacrifient quantité d'autres choses, comme des Estendars & des voiles tissus d'or & d'argent au Soleil ; vne grande somme de monnoye de papier coupé, qu'on vend dans les boutiques des artisans, & qui se brûlent apres.

Tous sacrifient indifferemment, & il n'y a point de Ministres, qui soient particulierement destinez à ces fonctions, comme il y en a pour d'autres, à sçauoir pour les seruices & pour les sepultures, pour chanter & pour officier aux enterremens auec toutes les ceremonies.

Il n'appartient qu'au Roy de sacrifier au Ciel, à la Terre, au Soleil, à la Lune, aux Planetes & aux Estoilles, & si quelque autre le faisoit solemnellement, il commetroit vne faute notable. Pour cette cōsideration il y a des Temples magnifiques dans les deux Cours, où le Roy va en personne, aux quatre saisons de l'année, sçauoir au Printemps, en Esté, en Automne & en Hyuer, pour offrir ses sacrifices, ou s'il est empêché, il ordonne en sa place vn des grands du Royaume.

Les Seigneurs, & ceux qui ont quelque tître sacrifient aux Montagnes, aux Riuieres, & aux Estangs. Les Gentils-hommes & les Officiers aux quatre saisons de l'an, & à quelques parties de la Terre, & des Montagnes, &c.

Aux autres, comme aux Idoles, aux Dieux Domestiques, & aux Genies, sacrifie qui veut, y ayant pour cela des temps deter-

minez

minez & des lieux particuliers;si ce n'est que par fois ils s'accommodent aux lieux, & aux occasions, comme quand il faut faire voile, le sacrifice se fait le mesme iour qu'on leue l'ancre, & dans le vaisseau mesme, ou sur le riuage voisin.

CHAPITRE XX.

De la Milice, & des Armes des Chinois.

L'ART militaire & la science des Armes est vne chose fort ancienne chez les Chinois, comme nous apprenons de leurs histoires, & de leurs liures. Et il n'y a point de doute, qu'ils n'ayent souuent porté la guerre, & fait des conquestes illustres en diuers Royaumes. Ainsi tient-on communement qu'ils ont esté Maistres de Ceilan, & l'on y void encore à present vn Edifice assez prés de la Ville de Nagapatam, qu'ils appellent *le Pagode des Chinois*, qu'ils ont fait bâtir suiuant la tradition du païs: aussi est-ce vn ouurage qui n'a aucun rapport auec vn autre bâtiment du Royaume. Ie veux que leurs liures n'en fassent point de mention: ce n'est pas vne raison suffisante pour decrediter entierement cette tradition, puis que nous sçauons d'ailleurs que le Christianisme a esté autresfois florissant & fort estendu dans la Chine, bien que leurs liures n'en disent mot. Au moins il est constant que cent quatorze Royaumes ont esté leurs tributaires: il n'y a maintenant que les plus proches, & en petit nombre, soit que les autres ayent secoüé le joug, & refusé de payer le tribut, soit que les Chinois mesmes les ayent abandonnez de leur plein gré, aymans mieux se retirer chez eux pour iouyr en paix & en repos des fruicts de leur propre terre, qu'estre toûjours en guerre & en trauail pour conquerir & conseruer le bien d'autruy.

Outre les guerres estrangeres, ils en ont eu de ciuiles dans le Royaume, qui les ont occupez durant plusieurs années: comme il est aysé de l'apprendre des Autheurs qui en ont écrit, & particuliere

ticulierement d'vn corps de liures composé de dix volumes, qui ne traitent que des guerres de ce temps-là, des Capitaines, de leur milice, des batailles données, des victoires gaignées, & de choses semblables, auec des remarques, qui font assez paroître combien cette nation a esté guerriere & courageuse; quoy qu'elle ayt beaucoup perdu de cette humeur, qu'elle ayt grandement décheu pour les raisons que ie diray plus bas.

Et pour vous faire voir que ce Royaume est belliqueux : il ne faut que vous representer le grand nombre de ces Soldats ; non seulement de ceux qui combattent sut les frontieres des Tartares, & dans les vaisseaux sur les Riuieres & sur la Mer : mais encore des autres que châque Prouince, châque Ville & Bourgade leue sur sa terre, paye de ses deniers, & fait conduire par ses Capitaines, qui sont toûjours prests, en cas que la Prouince ayt besoin d'eux, de s'assembler aux ordres du Vice-Roy: & au commandement du Roy mesme, ou de son conseil de guerre, quand la necessité des affaires est telle, qu'il faut que les Soldats de plusieurs Prouinces, selon leur commodité, toutes n'estans pas egalement fournies, se trouuent sur la frontiere, ou en quelque autre endroit du Royaume.

Les bandes de ces Soldats sont toûjours remplies : aussi-tost qu'vn vient à manquer ou à mourir, plusieurs pretendans à la place vacquante, quoy que peu considerable, se presentent incontinent, dont l'vn est pourueu,

Au rapport du P. Mathieu Ricci, qui a vescu plusieurs années en la Chine, & qui a eu de grandes connoissances des affaires du païs, il y a iusques à quarante mille Soldats dans la Ville de Nankim; quatre-vingt mille dans celle de Pekim, & plus d'vn million dans tout le Royaume. Le P. Ierosme Rodriguez, qui l'a parcouru diuerses fois, & qui a visité les principaux lieux auec beaucoup de curiosité, apres vne exacte recherche a trouué par leurs memoires, que dans les Villes & Bourgades, qui composent le corps de cét Estat, il y auoit cinq cens quatre-vingts quatorze mille Soldats, sans y comprendre ceux, qui gardent les grandes murailles, qui seruent de rampart contres les courses des Tartares, en nombre de six cens quatre-vingts deux mille, huict cens quatre-vingts

huict,

huict, ny ceux qui seruent dans les Armées de Mer. Ce nombre ne semblera point excessif, si l'on considere que la Chine seule, outre qu'elle est fort peuplée, a autant d'étenduë que l'Espagne, la France, l'Italie, l'Alemagne, les Pays-bas, & l'Angleterre auec toutes ses Isles ensemble.

Dans vne telle multitude il n'y a point de doute, que les Soldats, qui gardent les frontieres ne soient des plus vaillans, & qui ont par fois repoussé brauement les Tartares. L'an 1596. quand les Iaponois ayans trauersé tout le Royaume de Corea d'vn bout à l'autre sans trouuer de resistance, voulurent entrer dans la Chine, à dessein de s'en rendre les Maistres, les Chinois les repousserent si viuement, qu'apres auoir perdu quantité d'hommes sans rien faire, ils furent contraints de s'en retourner en leur païs sans trompette. Et pareillement dans les attaques & combats, qui ont esté donnés par les armées de mer, la victoire est demeurée de leur costé.

Mais s'il faut parler des Soldats, qui sont residens dans les villes, il est certain qu'ils ont peu, ou point de courage : ce qui ne doit pas s'entendre de ceux, qui n'ont point d'autre mestier que de Soldat; pour ce qu'il y a des habitans naturels des lieux, qui de plus sont Artisans, comme Tailleurs & Cordonniers. Tous ceux-là doiuent toûjours estre prests à marcher pour le seruice du Roy, & à sortir de leurs maisons, pour aller à la guerre, quand on leur en fait commandement. Ils sont tenus auec cela de comparoître aux assignations, qui se donnent tous les iours sans y manquer dans les grandes villes durant les trois mois du Printemps, & les trois de l'Automne, partageans aussi leurs compagnies en trois : mais dans les bourgades, où ces assemblées ne se tiennent que de iour à autre, ils doiuent s'y trouuer tous.

Voicy l'ordre de leur milice. Toute la Caualerie & l'Infanterie est comptée; vn venant à manquer, l'autre succede, & chacun garde le rang & la place, qu'il a vne fois pris, sans que iamais il puisse s'auancer : si ce n'est peut-estre qu'vn des Soldats de la fronterie s'estant signalé par ses belles actions de courage ou de prudence, soit receu dans vne charge de Capitaine, & monte

par

par degrez ſans donner d'autres preuues de ſa ſuffiſance; qui eſt vne choſe fort extraordinaire.

Car ils ont des examens pour les Capitaines, Lieutenans, Corporaux & autres Officiers : ils ont pareillement deux ſortes de degrez, que ie veux nommer, pour les faire mieux comprendre, *Licentiez*, *& Docteurs aux Armes.* Le premier de ces examens ſe fait dans la Capitale de la Prouince, où tous ceux qui ont quelque pretention aux charges, s'aſſemblent dans vn Palais de l'Vniuerſité. On leur propoſe quelque point difficile en matiere de guerre; auquel ils répondent par écrit auec des diſcours formés; & puis en ſuite de la demonſtration, ils viennent à la pratique.

Ce qu'ils font, c'eſt de tirer neuf fléches de pied ferme, & neuf autres à cheual en courant : & ceux qui reüſſiſſent le mieux à la plume & à l'arc, ſont reçeus dans leur licence, qui eſt le premier degré, auec les marques & les liurées.

Le ſecond degré, ſe confere à la Cour en la meſme année; où les licentiez s'aſſemblent derechef, pour eſtre examinez de meſme façon qu'au premier, ſi ce n'eſt qu'on propoſe des queſtions plus difficiles touchant les matieres de la guerre. Les marques des Docteurs d'armes, ſont les meſmes que celles des Docteurs de lettres : ce qui s'entend durant la paix, & dans les villes : dautant qu'à la guerre, & dans les actions publiques, où ils aſſiſtent en qualité de Soldats, ils portent leurs marques particulieres de Capitaine : & ont de l'employ dans leurs charges dés la meſme année qu'ils ſont reçeus, & vont montans peu à peu iuſques à eſtre Generaux d'Armées, encore qu'il n'y ait point de guerre. Ceux qui s'arreſtent au premier degré, ſans ſortir iamais de la licence, ne laiſſent pas auſſi d'auoir toûjours commandement, & d'eſtre employez dans les moindres & ordinaires charges de la Milice.

Pour ce qui concerne les armes. Il y a long-temps que la poudre à canon eſt en vſage dans la Chine; & ie peux dire qu'il s'en conſume plus en douze mois, en feux d'artifice, qu'ils font à la perfection, qu'il ne s'en brûle dans les armées durant cinq ans entiers. Il eſt vray qu'anciennement ils en brûloient dauantage

tage

tage à la guerre,qu'ils ne font à present ; pource qu'ils se seruoient de Canons de Bronze, courts & renforcez, tels qu'on en void aux deux costez des portes de Nankim, qui ne seruent plus aujourd'huy que de parade. Ils se seruent de quelques méchantes pieces de campagne, & de quelques petits Canons fort courts, qu'ils chargent de bales de mousquet,& les enchassent dans vne piece de bois pour les tirer.

Leurs vaisseaux de guerre sont montez de quelques petites pieces, mais ils ne sçauent pas bien les pointer iustement. On a veu quelques mousquets dans les Prouinces de la Chine, depuis que les Officiers de Macao ont fait forger vne grande quantité d'Armes à feu, par le moyen des Portugais. Neantmoins leurs Armes les plus communes sont les Arcs, les Fléches, les Lances & les Cimeterres.

L'an 1621. la Ville de Macao enuoya trois grands Canons au Roy d'à present, auec des canonniers pour en faire l'essay, comme ils firent à Pekim, au grand étonnement de plusieurs Mandarins, qui voulurent s'y trouuer, & en estre les spectateurs. Vne disgrace suruint en ce rencontre par la mort d'vn Portugais, & de trois ou quatre Chinois qui furent tuez à la cheute du coup, ce qui épouuanta les autres, & fit que ces pieces furent fort estimées, & qu'elles furent portées sur les frontieres, comme capables de donner de la terreur aux Tartares. De vray ceux-cy ne sçachans point ce que c'estoit que les Machines les vindrent voir de compagnie, mais ils furent si bien reçeus d'vne volée de boulet de fer, que non seulement ils prirent la fuite, mais ils ont esté depuis toûjours plus auisez.

Leurs Armes defensiues sont le bouclier, & le casque,auec certaines plaques de fer de la largeur de trois doigts, mises l'vne sur l'autre, dont ils se couurent la poitrine & le dos,si minces qu'elles ne sont qu'à l'épreuue des Fléches.

Absolument parlant, leurs Armes & leurs Soldats sont peu de chose. On en peut donner force raisons. La premiere est le repos, dont ils ont iouy durant plusieurs années, sans auoir de guerres dans le Royaume. La seconde est l'estime qu'ils font des lettres, & le mépris qu'ils font des Armes, de sorte que le moindre

des Magiſtrats met en deroute le plus grand Capitaine. La troiſiéme eſt leur façon d'élire les Capitaines par voye d'examen tous Soldats nouueaux, qui n'entendent rien au fait de la guerre. La quatriéme eſt que les Soldats eſtans de leur nature vaillans & courageux, ou ſe ſentans pouſſez par la conſideration de leur nobleſſe, ou par l'exemple & par le traitement de leurs Capitaines, ceux de la Chine n'ont pas vn de ces auantages, le courage leur manque le plus ſouuent ; de nobleſſe ils n'en ont point, & ſont ſi mal traitez que pour la moindre faute on les châtie comme des enfans qui vont à l'Eſcole. La cinquiéme dautant que ceux qui ont l'authorité & le commandement ſur tous les Capitaines, fuſſent-ils Generaux d'armées, ſont des Hommes de lettres faits Generaliſſimes, qui s'éloignent toûjours de plus d'vne iournée de chemin du champ de bataille, & des exercices de guerre ; qui ſont trop éloignez pour donner les ordres neceſſaires, & trop prompts à fuïr dans les moindres dangers. La ſixiéme eſt que dans les Conſeils de guerre, qui ſont deux, l'vn à la Cour de Nankim, & l'autre à la cour de Pekim, compoſez châcun d'vn Preſident, de deux aſſeſſeurs, & de huit ou neuf Conſeillers, il n'y a pas vn ſeul homme, qui ſoit Soldat ou Capitaine, ny meſme qui ait iamais veu d'armées, & neantmoins c'eſt d'eux, particulierement du Conſeil de Pekim, que toute la milice du Royaume dépend.

On pourroit répondre à cela, que les Chinois font tous les ans la monſtre & les exercices de guerre, durant les trois mois du Printemps, & les trois de l'Automne, ce qui leur ſert de beaucoup, puis qu'ils s'exercent à tirer de l'Arc, & de la fleche, ce qu'ils font auec beaucoup d'adreſſe. Mais à n'en point mentir, cét exercice eſt la choſe la plus ridicule du monde ; pour ce qu'ils diuiſent leurs Soldats en eſcadrons, feignans que les vns ſont ennemis, & les autres Chinois, comme font parmy nous les enfans, quand ils ſe partagent en mores & en Chreſtiens : ceux-là ſemblent venir de loin porter la guerre dans le Royaume ; ceux-cy envoient promptement des eſpions pour découurir leur deſſein, & dépechent des courriers aux Mandarins, qui ſont ſous vn daiz ou paraſol de ſoye, pour les auertir de leur poſte & de la

route des ennemis. On fait marcher tout auſſi-toſt des troupes Chinoiſes & ſe rencontrans les vns les autres, ils ſe touchent de leurs épées, & de leurs lances ne plus ne moins qu'en vne Comedie, ſur vn Theatre.

CHAPITRE XXI.

De la guerre des Tartares contre la Chine.



VAND *Humun* chef de la maiſon Royale, qui poſſede auiourd'huy la Couronne, chaſſa les Tartares hors du Royaume, qu'ils auoient entierement occupé l'eſpace de quatre-vingts dix ans, il rentra non ſeulement dans ſes Eſtats, mais encore en conquit d'autres, & ſe rendit le maiſtre de ceux qui ſont voiſins du Nort, les obligeant de luy payer tribut. Il eſt vray qu'ils n'eurent plus la forme de Royaume, apres que ce Conquerant les eut diuiſez en cent ſoixante familles ou Eſtats, auſquelles il diſtribua diuerſes charges & dignitez, iuſqu'à ce qu'eux-meſmes ſe voyans grandement multipliez, ſe partagerent en trois Royaumes, l'vn du coſté du couchant, l'autre tirant au Nort, & le troiſiéme à l'Orient. Les deux premiers ne vécurent pas long-temps dans l'obeïſſance des Roys de la Chine; il ny eut que celuy de l'Orient qui cultiua leur alliance, traitant auec eux & s'acquittant de ſon deuoir.

Cette bonne intelligence dura pluſieurs années, iuſques à ce que les Chinois s'apperçeuans que ce Royaume faiſoit de grands progrez, arreſterent entr'eux ou par raiſon d'eſtat, ou par quelque conſideration particuliere de l'opprimer & de l'abbatre: de ſorte que les Tartares pouſſez d'vn deſeſpoir, ſe reſolurent de ſortir aux champs, qui eſt le fruit ordinaire de la concuſſion & de la tyrannie, quand les Princes demandent des peuples, plus qu'ils ne peuuent. D'où vient, que Theopompus Roy des Lacedemoniens, comme ſa femme luy reprochoit qu'il laiſſoit à ſon fils vn Royaume plus pauure, qu'il ne l'auoit reçeu de ſon Pere, eut bon-

ne grace de luy répondre, *Relinquo, ſed diuturnius*; Ce que vous dites eſt vray, mais il eſt pour durer plus long-temps. Les Tartares s'aſſemblerent donc ſecretement, & attaquerent en meſme temps vne fortereſſe de la Prouince de Lexotum, qu'ils prirent & en ſuite remporterent pluſieurs auantages ſur les Chinois.

Les Tartares du Couchant & du Nort, touchez d'affection pour leur pays, ou plûtoſt portez par leurs intereſts particuliers, ce qui eſt le plus probable, ſe mirent auſſi-toſt en campagne, & vindrent au ſecours des Orientaux, & peu à peu ils s'aſſemblerent en ſi grand nombre, qu'en l'année 1618. deux puiſſantes armées l'vne des Chinois, & l'autre des Tartares liurerent bataille, où les Chinois furent vaincus & defaits auec vne ſanglante perte. Et pour mieux entendre l'eſtat des affaires, ie veux icy tranſcrire vne Requeſte que le Preſident du Conſeil de guerre preſenta ſur ce ſujet au Roy, que ie mis dés-lors en noſtre langue, & que i'enuoye pour nouuelle, maintenant que i'ay trouué l'occaſion de la faire imprimer, voicy ce qu'elle porte.

Remonſtrance du Preſident du Conſeil de guerre.

AV ROY.

CETTE année qui eſt la quarante-ſixiéme de vôtre regne, en la ſixiéme Lune (ce fut l'année 1618. au mois d'Aouſt) le Preſident du Conſeil de guerre, vous preſente cette Requeſte comme à noſtre Roy & Seigneur, à l'occaſion que les Tartares ont forcé les murailles du côté du Nort, par laquelle il ſupplie humblement vôtre Majeſté de conſiderer diligemment l'importance de cette affaire, & d'ouurir au plûtoſt ſes coffres, au ſecours de la guerre, & pour trouuer des ſoldats & des munitions. Car il eſt tres-certain que i'ay reçeu ce mois, nouuelles des Capitaines, qui ſont logez dans la Prouince des murailles du Nort, m'aduertiſſans, que dans cette Prouince, on ne voit de tous côtez que des placards

cards affichez, qui portent que les Tartares se sont assemblez à dessein de rauager ce grand monde de la Chine. Ils m'ont de plus cotté le iour, que les ennemis ont donné la bataille auec des forces & des troupes sans nombre, & comme ayans passé les murailles, ils ont pris de nos gens pour les sacrifier, comme effectiuement ils les ont sacrifiez le iour du combat, auec des cris de ioye à l'honneur de leur Prince, qu'ils ont déja proclamé Roy de Pequim. Ils conduisent plusieurs centaines de milliers d'hommes, qui portent auec eux diuerses sortes d'armes. Les nostres, qui se sont ioints pour aller à l'encontre & pour les arrêter, ont esté deux Generaux, nonante-six Capitaines ordinaires, & trois cens mille hommes de guerre. On en est venu à la bataille; & dés le premier choq, trente-huict Capitaines ont esté mis hors de combat, & parmy eux vn de nos Generaux: le nombre des morts ne peut se compter non plus que celuy des prisonniers; & plus de mille de nos soldats se retirans en desordre, sans se connoître se sont entretuez; les habitans des citez & des villes ont pris la fuite, & les Tartares ont emporté trois citez le propre iour de la bataille.

Sur les aduis qui nous ont esté donnés, nous auons assemblé le Conseil, auec le Colao, & les autres Mādarins de cette Cour, pour trouuer quelque expedient auantageux dans vne affaire de telle consequence. Et pour ne rien dissimuler, le Ciel fait assez paroître, qu'il fauorise les armes de nos ennemis, n'estant pas possible autrement de faire vn tel carnage de nos Soldats en vn seul iour, & de prendre trois grandes villes: & pareillement qu'il est courroucé contre nous, comme nous le font voir plus clairement tant de prodiges, que nous auons apperçeus en peu de temps. L'année derniere il ne tomba pas vne goutte de pluye dans la Prouince de Pequim, où les viuans estoient comme des morts. La disette & la famine fut si cruelle en celle de Xaukim, que les hommes s'entremangeoient les vns les autres: Cette multitude prodigieuse de souris passa par Nanquim, sans qu'on ayt peu découurir, d'où nous venoit ce fleau. Des cinq parts des Palais de vôtre Majesté le feu en brûla deux, & le vent renuersa cinq Tours de cette ville. Nous auons veu deux Soleils à la fois, qui se sont eclipsez l'vn auec

l'autre. Tous ces preſages ne nous promettent rien de bon ; mais ſur tout, nous auons veu vn homme entrer dans le Palais Royal à deſſein de tuer le Prince, ce qu'il auroit executé, ſi on ne l'en eût empêché : (Cecy arriua lors que le Roy voulut faire ſon ſecond fils heritier & ſucceſſeur du Royaume qui eſtoit puiſſant par le moyen des Eunuques, vn homme ſe jetta dans le Palais pour aſſaſſiner l'aiſné, mais la peur le retint, & les Dames vindrẽt au ſecours du Prince. Puis il pourſuit, le pis eſt qu'vn Mandarin pour auoir parlé librement, & témoigné ſa fidelité à vôtre ſeruice, vôtre Majeſté de fidelle le fit paſſer pour rebelle, & mettre priſonnier, & nonobſtãt toutes les pourſuittes & toutes les remonſtrances que nous fiſmes pour faire voir ſon innocence; nous ne fuſmes iamais ouys. (Cét empriſonnement fut, quand le Roy preſentant aux Mandarins ſon fils aiſné dans la ſale de ſon Palais, qu'ils vouloient pour l'heritier du Royaume, contre la volonté de ſon Pere ; vn des Mandarins entreprit de parler pour le Prince ; ce qui luy valut la priſon par le cõmandement du Roy.)

Les Mandarins, adjoûte-il, ont ſouuent preſenté des memoires à vôtre Majeſté, pour luy remonſtrer les miſeres du peuple, & le prier de vouloir diminuer les Gabelles & les impoſts, qui eſt vne choſe digne de conſideration, elle n'en a tenu compte. Les Mandarins de cette Cour l'ont ſouuent ſuppliée de ſortit en public, pour donner audience à l'exemple de ſes predeceſſeurs, afin que ſon Gouuernement ſoit conforme à celuy du Ciel, comme il eſt raiſonnable. Tantoſt elle a répondu, qu'elle ſe trouuoit mal, tantoſt que le temps eſtoit fâcheux & froid, & qu'on eût à s'aſſembler, vn autre iour. Nous auons attendu le Printemps, nous auons pris à ce deſſein le commencement de l'eſté ; non ſeulement elle n'a point répondu à la ſeconde Requeſte, au contraire elle l'a fait brûler ; & de cette façon elle ſe tient retirée dans ſon Palais ſans ſe ſoucier des plus importans affaires. De là viennent les calamitez, qui nous attaquent, & les guerres qui nous pourſuiuent. La paix nous manque, & nous manquera, puiſque nous auons veu des riuieres de ſang couler dans leur canal, & qu'on raconte, qu'en la troiſiéme Lune paſſée vn homme parut dans la Prouince de Xenſi vêtu de jaune, auec vn bonnet vert en teſte,

&

& vn éuentail de plumes à la main, qui difoit; Vam lie (le Roy fe nomme ainfi) ne gouuerne point fon Eftat, quoy qu'il y ait déja long-temps qu'il le poffede, il doit continuellement veiller; le Royaume eft pour fe perdre, les peuples mourront de faim, & les Capitaines feront percez de lances. Ayant dit cela, il difparut incontinent. Les Mandarins furent bien eftõnez; & le Vice-Roy fit toutes les diligences poffibles pour fçauoir qui eftoit cét homme, fans qu'on peût iamais le trouuer. Les miferes, la faim, les guerres & les autres calamitez que ce Royaume fouffre, nous font bien connoiftre que c'eftoient des prefages de l'eftat prefent. Ce qui nous oblige derechef à fupplier voftre Majefté qu'elle veüille ouurir fes Threfors, pour leuer vne nouuelle armée, & remedier à ces defordres.

Voylà la Requefte qu'on prefenta l'an 1618. Les Tartares ont toûjours depuis continué leurs pointes durant l'efté: car l'hyuer eft fi froid qu'on ne peut rien faire, & prefque à toutes les rencontres ils ont eu de l'auantage fur les Chinois. Si bien que l'an 1622. les deux principaux Mandarins de la forterefle de Quamfi, qui pour eftre la plus confiderable eft auffi le feiour ordinaire du Vice-Roy de la Prouince, foit qu'ils fuffent mécontens, ou bien qu'ils vouluffent faire leur condition meilleure, traicterent fecrettement auec les Tartares, & s'accorderent de leur mettre en main la forterefle: comme ils firent; pour ce que les Tartares s'eftans prefentés du cofté qu'on leur auoit affigné, apres vn leger combat, ils s'en rendirent ayfément les maiftres, à la faueur des traitres, & les autres qui ne fçauoient rien du complot, furent contraints de s'enfuïr, & de fe retirer auec leur Vice-Roy à Xamhai, qui eft comme la derniere forterefle de la Prouince, & apres celle de Pekim, la clef, & le bouleuart du Royaume.

Cette derniere nouuelle eftant portée à la Cour, ietta vne telle confternation dans les efprits, que le Roy & les grands s'eftoient déja refolus de changer de demeure, & de paffer à Nankim, comme le lieu le plus éloigné du danger; fi vn des principaux Mandarins, comme il fe trouue toûjours quelqu'vn, qui prend garde au bien public, n'eût dreffé promptement vne Requefte au Roy, pour luy remonftrer que ce changement eftoit le plus court che-

min, pour perdre entierement le Royaume, ou au moins, la plus grande partie, en retirant les forces de la Cour & de la Prouince de Pekim, voisine de l'autre.qui s'en alloit perduë.

Cette Requeste eut assez d'effect pour rompre le dessein,qu'on auoit pris de s'enfuïr, & de chercher vne nouuelle retraite, en fortifiant le Palais ancien de Nanquim. Là dessus on fit vn Edict portant deffences sous de griefues peines, d'abandonner la Cour non seulement aux Mandarins,& aux personnes de qualité,mais encore aux autres du peuple & de basse condition. Par ce moyen les esprits se rasseurerent, & principalement quand ils virent que la Cour se grossissoit, qu'on renforçoit les gardes,qu'on estoit plus vigilant & plus soigneux aux portes, & qu'on fortifioit le passage de Xamhai-quan,qui est comme i'ay dit l'extremité de la Prouince de Lexotum déja perduë, & l'entrée dans celle de Pequim qui pour estre reserrée entre des Mõtagnes est imprenable. On mit peine de la pouruoir de toutes les choses necessaires, & mémement de Soldats tous frais, en si grand nombre que dans la seule forteresse; on y comptoit iusques à quatre-vingts mille combatans. Le Roy y établit pareillement de nouueaux Capitaines auec vn ample pouuoir,qui eût bien eu d'autres effets, s'il eût peu l'étendre mesme sur les Tartares. Ceux-cy voyans qu'il n'estoit pas possible de forcer la place, pour estre aysée à defendre, & d'ailleurs si bien gardée, ils se mirent à rauager les terres de Corea, & du côté du Leuant, au lieu de donner droict à Pequim auec leur armée puissante & victorieuse, pouuans mettre la Cour dans le plus grand danger:& luy causer la plus forte crainte qu'elle ait iamais ressenty. Les Chinois leur vindrent à l'encontre non loin de la Cour; & les forcerent à vne bataille sanglante de part & d'autre, où les Chinois enfin demeurerent victorieux. Tant c'est vn affaire important de defendre son propre foyer.

Peu de temps apres cette action, vn Portugais nommé Gonsalue Texera vint à la Cour de Pequim auec vn Ambassade & des presents de la part de la Cité de Macao, laquelle considerant l'insolence des Tartares, & la crainte des Chinois, & croyant d'ailleurs rendre quelque seruice au Roy de Portugal, & obliger le

Roy

Roy de la Chine à leur étre fauorable, offrir aux Mandarins le ſecours de quelques Portugais contre les Tartares. Les Mandarins agréerent ſon offre, & dreſſerent vne Requeſte au Roy, qui fut fauorablement reçeuë, & les prouiſions promptement expediées. Le Conſeil de guerre dépécha vn Pere de la compagnie à Macao, lequel auoit déja fait le chemin en la compagnie des Ambaſſadeurs pour moyenner ce ſecours, auec pluſieurs ordres aux Officiers de Canton, qui fournirent liberalement tout ce qui étoit neceſſaire à cette entrepriſe; & fournirent à nos Soldats toutes les commoditez qu'on pouuoit ſouhaitter.

Quatre cens hommes s'enrollerent à Macao, à ſçauoir deux cens Soldats, parmy leſquels il y auoit quelques Portugais; les autres étoient naturels du païs, étans nez à Macao, & par conſequent Chinois, mais qui d'ailleurs ayans eſté nourris parmy les Portugais, eſtoient des leurs, tous bons Soldats, & grands Arquebuſiers. Châque Soldat auoit vn jeune garçon pour le ſeruir payé des deniers du Roy, & deplus de leur Solde ils s'abillerent ſuperbement, & ſe pourueurent d'Armes, & auec cela ils demeurerent encore aſſez riches.

Cette petite Armée partit de Macao ſous la conduite de deux Capitaines, l'vn ſe nommoit Pierre Cordier, & l'autre Antoine Rodriguez del Capo, auec leurs Alfieres & autres Officiers. Eſtãs arriuez à Canton, ils firent l'exercice auec tant de gentileſſe, & tant de ſaluës de mouſquets, que les Chinois en furent étonnez.

Ils eurent des vaiſſeaux pour paſſer la riuiere, ſi bien qu'ils parcoururent toute la Prouince par eau, & furent regalez des Magiſtrats dans toutes les Villes & Villages, où ils abordoient, qui leur enuoyoient à l'enuy des rafraichiſſemens de vollailles, de chair, de fruits, de vin, de riz, &c.

Ils trauerſerent à cheual eux & leurs valets, la Montagne, qui ſepare la Prouince de Canton, & celle de Kiamſi, & qui a pour le moins vne iournée de chemin iuſques à l'autre riuiere. Ils s'embarquerent derechef de ce côté, & à la faueur de ce Fleuue trauerſerent de méme façon preſque toute la Prouince de Kiamſi, iuſques à la Capitale, dans laquelle ie faiſois pour lors ma reſidence, auec vn grand nombre de Chreſtiens. Ils s'y arreſterent

quelque temps non pour autre raiſon que pour voir la Ville, & pour eſtre auſſi veus. Quantité de Seigneurs les inuiterent chez eux pour conſiderer la façon de leurs habits, & d'autres particularitez étrangeres : & les traiterent auec de grandes ciuilitez, approuuans & loüans tout en eux, excepté la taille & la coupe de leurs habits, ne pouuans pas comprendre qu'vn drap entier ſe doiue tailler en pluſieurs pieces pour la beauté d'vn habit. Tous ces gens s'en retournerent apres auoir veu la Ville ſans autre effet, que beaucoup de dépenſes & vne grande perte de Chinois, qui leur fut cauſée par les Tartares en diuers rencontres, faute de ce ſecours.

La cauſe de leur retour fut que les Chinois, qui trafiquent à Canton auec les Portugais, & qui répondent pour eux en leurs affaires, dont ils retirent vn gros profit donnerent auis, qu'il ſeroit facile aux Portugais, en ſuite de cette entrepriſe, qui ſans doute leur ſuccederoit glorieuſement, d'obtenir la permiſſion d'entrer dans le Royaume, & de negotier par eux-mémes, leurs affaires & leurs commerces, de ſorte qu'ils viendroient à être priuez du gain, qu'ils faiſoient auec eux. Pour ce ſujet auant que les Portugais partiſſent de Macao, ils firent tous leurs efforts pour les détourner produiſans en iuſtice pluſieurs cedules contre eux; & comme le Magiſtrat répondant à la derniere, leur eût repreſenté que la choſe ne pouuoit deſormais ſe faire autrement, l'argent du Roy eſtant déja diſtribué, & la paye tant ordinaire qu'extraordinaire faite par auance, ils s'offrirent de rembourſer le Roy de leurs propres deniers. Enfin comme ils virent qu'ils ne pouuoient rien gaigner de ce côté, on dit qu'ils porterent à la Cour, l'argent qu'ils vouloient donner, & qu'en ayans fait preſent aux Mandarins, ils firent en ſorte que ceux-là mémes qui auoient propoſé les Portugais au Roy pour luy donner ſecours par vne nouuelle remonſtrance, luy repreſenterent qu'ils n'étoient plus neceſſaires.

Le Roy fit la réponſe, que iay veu. Ce que vous m'auez propoſé, que ces gens entraſſent dans mon Royaume, m'aſſiſtaſſent de leurs ſecours contre les Tartares, n'eſt pas fort conſiderable : puiſque déja vous me dites, qu'ils ne ſont point neceſſaires.

Quand

Quand cy-apres vous aurez quelque chose à me proposer, pensez-y mieux. Cependant s'ils ne sont point necessaires, qu'ils s'en retournent.

Telle fut l'yssuë de cette Armée, sans aucun profit du Royaume, mais non pas des Soldats : outre qu'ils virent vne grande partie de la Chine. Les Tartares ont toûjours depuis continüé la guerre, & la continüent encore à present, & ont contraint ceux du Royaume de Corea, de leur payer la méme contribution qu'au Roy de la Chine, qu'ils ne laissent pas de luy payer comme auparauant.

CHAPITRE XXII.

Des Roys de la Chine., des Reynes, & des Eunuques.

BIEN que les Chinois ayent esté si soigneux de dresser leurs Chroniques, qu'ils en produisent depuis plus de trois mille ans en ça : si est-ce qu'ils firent vne perte notable, & se virent priuez de la connoissance de plusieurs belles choses arriuées en cette longue suite de temps, lors que leurs liures, qu'ils nomment *l'Histoire*, furent brûlez, de la façon que ie vais raconter.

Vn Roy nommé *Tein*, par vne hayne, qu'il auoit conceuë contre les lettres, comme quelques-vns pensent ; ou bien comme iugent les autres auec plus de raison, pour esteindre la memoire de ses predecesseurs, & ne laisser que la sienne à la posterité, fit vne loy que tous les liures fussent brûlez, excepté ceux de Medecine, comme les seuls necessaires au bien de l'Estat, auec autant de seuerité, que si tous les volumes eussent esté criminels de leze-Majesté, & auec des peines si rigoureuses, pour ceux qui les cacheroient, qu'il n'y alloit pas moins que de la vie ; comme effectiuement il fit ietter au feu quarante letrez auec leurs liures, qu'ils auoient cachez.

Cette persecution dura l'espace de quarante ans, apres lesquels

quels on commença de trauailler pour remettre les vieilles chroniques par le moyen de quelques liures & fragments, qu'on auoit sauué les vns sous terre, les autres dans les murailles: & apres plusieurs années on rétablit auec vne peine extreme les choses principales; quoy qu'il en manque beaucoup, & particulierement pour ce qui concerne les premiers Roys & Princes de ce Royaume.

Il est neantmoins constant que leur premier gouuernement étoit distribué par lignées & par familles, châcun des chefs gouuernant la sienne à la façon des anciens Patriarches chez le peuple de Dieu. Le second fut Monarchique, mais on ne sçait pas au vray quand & comment il commença, & eux-mesmes n'en ont rien d'asseuré. Ils commettent des fautes remarquables pour le temps de leurs Chronologies, pource qu'en supputant le plus fauorablement qu'on peut les temps, qui se sont écoulez depuis la creation du Monde iusqu'à Noë, on trouue qu'ils font naître leur Empereur *Yao*, douze ans auant le deluge. Quoy qu'il en soit du méconte des temps en l'histoire de cét Empereur, & de ses Successeurs, il est certain que les choses s'accordent en leur suite.

Cét Empereur *Yao*, sans auoir égard au droit naturel & legitime de la succession de son fils, laissa le Royaume à *Xun* son gendre pour cette seule consideration, qu'il étoit doüé des parties & qualitez necessaires pour gouuerner. *Xun* en fit le mesme pour le mesme sujet & fit tomber l'Empire entre les mains *d'Yu*, qui ne luy étoit rien. Ces trois Princes sont tenus pour des Saints par les Chinois, dont ils racontent plusieurs choses; & à ne mentir point, c'étoient des Philosophes fort addonnez aux vertus morales.

Ils se tiennent grandement obligez au dernier de ces trois nommé *Yu* pour l'écoulement des eaux qu'il fit faire, dont le Royaume étoit alors couuert à ce qu'ils disent, les Lacs, & les Marais rendans la plus-part des terres inutiles. Ce Roy alloit luy-méme en personne rompre les terrains, & donner le cours à ces eaux dormantes, qui estans écoulées, les terres se cultiuerent, & furent d'vn grand rapport. Quelques-vns croyent que ces eaux

étoient

étoient les reſtes du Deluge; mais les Chinois qui ſont d'ailleurs vne aſſez longue mention en leurs écrits de ces eaux, de leur aſſeichement, & du profit que le Royaume en retira, ne parlent aucunement de leur naiſſance, ny de leur origine.

Apres ces trois Empereurs, dont i'ay parlé, le Royaume a toûjours eſté poſſedé par ſucceſſion, non pas à la verité dans vne méme famille, d'autant que comme il y auoit quantité de Princes & de Seigneurs, quoy que ſuiets de l'Empereur, tantoſt pour des conſiderations particulieres, & d'autresfois ſous pretexte d'vn mauuais gouuernement & d'vne tyrannie, ils entreprenoient des guerres, formoient des partis, & cauſoient des deſordres, qui affoibliſſoient la Monarchie, ou la partageoient, ou meſme la ruinoient entierement: de ſorte que pour long-temps que la Couronne ait demeuré dans quelques familles, à ſçauoir quatre-cens ans en celle de *Tham*, & en d'autres moins, il ſe trouue iuſques à preſent que la maiſon Royale a changé vingt-deux fois.

Les Royaumes, qui compoſent l'Empire de la Chine, ont eu leurs Seigneurs particuliers durant l'eſpace de plus de deux mille ans, iuſques en l'an de noſtre ſalut 1206. que les Tartares, qui poſſedoient alors vn autre pays, commencerent à s'emparer des Eſtats de la Chine, & firent de tels progrez s'auançans peu à peu, qu'ils la conquirent toute, & y ont cõmandé iuſques à l'an 1368. que *Hum vu*, le chef de la famille qui tient auiourd'huy le Sceptre, voyant que les forces des Tartares s'affoibliſſoient, que d'ailleurs leur tyrannie croiſſoit, & que les peuples étoient d'autant plus diſpoſez à ſe metre en liberté & ſecoüer le ioug, quils étoient ennuyez d'vn ſi mauuais traitement, aſſembla vne Armée auec tant de ſuccez que non ſeulement il mit les Tartares en fuite, & les chaſſa du Royaume, mais encore entra dans leur pays, & en conquit vne bonne partie.

Le Royaume eſtant ainſi rétably dans ſon état naturel, & *Hum-vu*, s'en voyant le Seigneur abſolu, établit vn gouuernement merueilleux, different en partie de tous les autres Empires, mais au reſte, qui eſt tel qu'il ſe conſerue depuis trois cens ans auec tant de communication, de ſuiection, & de dependance des

ſuiets à leur Prince, qu'vn ſi grand corps ne ſemble être qu'vne Religion bien reglée. Ce Roy tâcha premierement de gaigner tous ſes ſujets par ſes bien-faits, n'y ayant rien, qui faſſe plus pa-rêtre vne ame vrayement Royale, que la liberalité : puis il crea de nouueaux Officiers, en retenant quelques-vns des anciens, comme nous dirons en ſon lieu.

Il aſſigna de gros reuenus aux premiers & principaux Capitaines, d'auantageux aux ſeconds, & de ſuffiſans aux troiſiémes. Il caſſa tous les Princes & Seigneurs de fief, ſans en laiſſer aucun. Il deffendit ſeuerement qu'aucun de la maiſon Royale ny en paix ny en guerre pour quelque ſujet que ce fût, n'exerçât aucune charge ciuile ou criminelle en la Republique, n'eût aucun commandement aux Armées, & ne peût être admis aux examens pour prendre les Degrez : quoy qu'on ait relâché pour ce dernier point, comme i'ay déja dit. Il commit tout le maniement des affaires aux letrez, qui ſont reçeus dans le concours independamment des Magiſtrats & du Roy méme, par le ſeul ſuffrage de leur ſcience, de leurs bonnes parties, & de leur vertu. Il ſe donna bien garde d'abolir les anciennes loix, qui concernoient le bon gouuernement, & n'empéchoient point ſon deſſein, qui étoit de perpetuer la Monarchie en ſes décendans : mais il en fit de nouuelles, & mit la Republique & le gouuernemẽt en la forme qui ſe void auiourd'huy : & comme il ne ſe peut faire que durant tant d'années & dans vn Royaume ſi vaſte, il ne ſoit ſuruenu quelque changement, neantmoins les choſes eſſentielles ont toûjours demeuré dans le méme état.

Le Roy s'appelle de diuers noms : pour leſquels il faut ſçauoir qu'il y a treize choſes à remarquer en ſon couronnement : dont la premiere eſt, que la ſupputation des années ſe change, & qu'on commence à les compter du temps du regne du nouueau Roy, ce qui ſe pratique non ſeulement aux diſcours ordinaires, mais encore dans toutes les lettres, dépéches, prouiſions, écritures, &c. La II. il fait battre incontinent des monnoyes neufues auec les lettres de ſon nom, ſans que les vieilles perdent pour cela leurs cours. La III. il fait couronner ſa femme legitime, comme Imperatrice. La IV. il donne le nom de Reynes à ſix concubines.

concubines. La V. on fait des ſacrifices ſolemnels au Ciel, à la Terre, & aux Eſprits. La VI. on fait de grandes aumônes aux pauures. La VII. on ouure les portes des priſons à tous les priſonniers, qui ne ſont pas au preiudice des parties. La VIII. on regale ſomptueuſement les Magiſtrats. La IX. on chaſſe du Palais, toutes les femmes, qui ont eu le rang de Dames. La X. on pouruoit de nouueau le Palais, qui ſont quatre en nombre, d'autres Dames cherchées & choiſies de tous les endroits du Royaume, pendant leſquelles recherches on fait diuers mariages vn châcun procurant de deliurer ſa fille d'vne telle ſubiection. La XI. les Seigneurs de marque ſinon tous, au moins ceux des Villes, enuoyent des deputez pour rendre obeïſſance au Roy, & pour le reconnoître; ce que font auſſi toutes les perſonnes illuſtres, ne pouuans pas elles-mémes le faire en perſonne. La XII. tous les Officiers depuis les Vice-Roys iuſques aux moindres Iuges des Villes, vont en perſonne à la Cour rendre la méme obeïſſance au nom de leurs Prouinces, Villes & Citez. La derniere eſt que le Roy change de nom, comme fait parmy nous le ſouuerain Pontife, ce nom, qui eſt celuy qu'on écrit dans les Actes publics, & qu'on graue ſur les monnoyes, s'emprunte d'vne perſonne particuliere du ſang Royal, cõme celuy du grand-Pere du Roy d'à preſent étoit *Vam-Lie*; celuy de ſon Pere, *Thaj-Cham*, celuy de ſon frere, qui a regné deuant luy *Thien-Khj*, & le ſien eſt *Theum-Chim.*

Il y a outre cela ttois noms, pour ſignifier le mot Roy, le premier *Kium*, dont on ſe ſert pour nommer les Roys étrangers, le ſecond *Vam*, qui eſt le nom des Infants, auquel ioignant vn autre mot, ſe forme *Kium-vam*, qui peut ſignifier ce qui appartient à leur Roy. Mais le plus honorable eſt *Hoamti*, qui veut dire Empereur.

Les Dames, les Eunuques, & les autres Domeſtiques de ſon Palais l'appellent *Chu*, c'eſt à dire Seigneur; ou bien encore *Thienzu*, c'eſt à dire le Fils du Ciel, non qu'ils ayent cette creance, mais dautant qu'ils eſtiment que l'Empire eſt vn preſent du Ciel, & auſſi pour rendre ſacrez les reſpects, qui ſont deuz à la Majeſté Royale; comme effectiuement il ſemble que la reue-

rence

rence qu'ils ont pour leur Prince, ſe termine plûtoſt à vne choſe diuine qu'humaine; & la façon auec laquelle ils ſe comportent maintenant en ſa preſence, eſt plûtoſt d'vne Egliſe de Dieu, que d'vn Palais prophane.

Ie dis maintenant, pour ce qu'il n'en étoit pas ainſi au commencement, que les Roys de la Chine ſe comportoient comme la plus-part des autres Roys du Monde, qui ſortent, conuerſent, chaſſent; & meſme il s'en eſt trouué vn ſi addonné à ce diuertiſſement, que pour paſſer ſix mois entiers à la chaſſe ſans retourner à la Cour, & vaquer aux affaires de ſon Eſtat, il ſubſtitua vn ſien fils en ſa place. C'étoit lors que les Roys viſitoient eux-meſmes les Prouinces de leur Empire, & qu'arriua l'hiſtoire ſi renommée dans la Chine, & qui merite bien que l'Europe la ſçache.

Comme l'Empereur faiſoit ſa viſite, il ſe treuua dans vn chemin parmy vn grand nombre d'hommes, qui conduiſoient des priſonniers. Il fit arreſter ſon caroſſe pour ſçauoir ce que c'étoit, & l'ayant ouy, il ſe prit à pleurer. Ceux qui l'accompagnoient tâcherent de le conſoler, & vn d'entr'eux luy dit. Sire, c'ét vne choſe ineuitable & neceſſaire qu'il y ait des châtimens dans vne Republique: les Roys l'ont ainſi commandé, les loix l'ont ordonné, le gouuernement de l'Eſtat le demande. Ie ne pleure pas, répondit le Roy, de voir ces priſonniers, ny d'entendre qu'on les va châtier, ie ſçay fort bien que les bons ſe pouſſent, à la veuë des recompenſes, & que les mauuais ſe retiennent par la crainte des châtimens, & que les peines ſont auſſi neceſſaires à vn Eſtat pour le bien policer, que le pain à l'homme pour le nourrir. Mais ie pleure de ce que les temps de mon regne ne ſont pas ſi heureux que ceux des Anciens, quand la vertu des Princes ſeruoit de frein au peuple, & que leur bon exemble ſuffiſoit pour contenir le Royaume ſans autre châtiment. C'étoit vn Payen qui parloit de la ſorte. Et qui ne void quel ſujet nous auons d'enuier ces Payens, leſquels bien que nous les ſurpaſſions pour les connoiſſances des veritez de la Foy, nous deuançent par fois en la pratique des vertus morales.

Conformément à ce que ie viens de dire, les anciens Roys prenoient connoiſſance eux-meſmes du gouuernement des affaires,

&

& donnoient facilement Audience à tous leurs ſuiets. Au temps du Roy Tham, il y eut vn Colao, qui ayant eſté ſon Maître, deuint puiſſant aupres de luy, & pour ſe maintenir dans la faueur de ſes bonnes graces, s'étudioit plûtoſt de parler au gré du Roy, que de luy dire la verité pour le bien de ſon Eſtat. Choſe abominable ! Comme la dignité du perſonnage étoit releuée, & la faueur du Roy extraordinaire, les Chinois diſſimuloient tout, ne laiſſans pas pourtant de parler, & de taxer la flaterie du Colao.

Vn iour que ce diſcours vint à propos dans le Palais parmy des Capitaines de la garde, vn deux s'échauffant, laiſſe là ſa compagnie, & entrant dans la Sale où étoit le Roy, ſe iette à genoux deuant luy. Le Roy luy demande ce qu'il vouloit. La permiſſion, répond-il, de couper la teſte à vn Vaſſal flateur. Qui eſt celuy-là ? Replique le Roy. C'eſt vn tel, que voila. Le Roy comme par mépris & en ſe moquant dit. Mon Maître, en ma preſence, qu'on le prenne & qu'on luy coupe la tête. Le Capitaine le prend, & jettant la main ſur vn baluſtre de bois comme il étoit robuſte, & que les piliers ne tenoient pas beaucoup, en arrache vn. Déja le Roy ſe mettoit en colere, quand il commanda qu'on luy pardonnât, & qu'on racommodât le baluſtre, ce qui neantmoins ne fut point en témoignage de l'action, & en memoire d'vn Vaſſal qui auoit eu le courage d'auertir le Roy d'vne choſe qui luy étoit importante.

Telle étoit la facilité auec laquelle non ſeulement les Officiers, mais encore qui que ce fût du peuple abordoient la perſonne du Roy : iuſques là qu'au dedans de la premiere porte du Palais, deuant la ſeconde, il y auoit toûjours vne Cloche, vn Tambour, & vne Table blanche couuerte, comme d'vne couche de plâtre. Ceux qui ne vouloient pas parler au Roy, écriuoient leurs demandes ſur cette table, qui luy étoient incontinent preſentées : & ceux qui vouloient luy parler, touchoient la Cloche, ou le Tambour, & des auſſi-toſt, ils étoient introduits & auoient audience.

Le Tambour dure encore auiourd'huy, mais c'eſt plûtoſt pour conſeruer la memoire du temps paſſé, que pour l'vſage du preſent, puiſqu'en vingt-deux ans, ie ne ſache point qu'on l'ait touche plus d'vne fois auec le droit qu'il faut payer content en belle

monnoye de coups de bâtons pour auoir troublé le repos du Roy, qui en étoit éloigné d'vne demie lieuë. Apres vne ſi rude penitence il fut arreſté & conclud, non pas qu'on parleroit au Roy, ou qu'on le verroit, mais ſeulement qu'on luy dreſſeroit vne Requeſte à la façon qui ſe pratique d'ordinaire. De ce que les Roys ſont ainſi retirez du commerce de leurs ſubiets, & comme enchaſſez & renfermez dans leur Palais, les Eſtrangers ont pris ſuiet de penſer & de dire que le Roy de la Chine ne ſe laiſſe iamais voir, qu'il eſt toûjours dans vn verre, & qu'il ne monſtre que le pied ou quelque autre partie du corps.

Le premier qui choiſit cette forme de vie fut *Vam-lié*, Ayeul du Roy d'à preſent. Il eut quelque occaſion de le faire ainſi, pour ce qu'il étoit ſi gras & ſi replet, qu'il auoit beaucoup de peine de garder en public la grauité & la Majeſté conuenable à vn Roy. Pour s'exempter donc tout à fait de ce trauail, il ne donnoit iamais audience à perſonne, il n'aſſiſtoit point aux ſacrifices, & ne ſortoit point de ſon Palais. Il ne laiſſoit pas neantmoins d'eſtre doüé de iugement & de prudence pour gouuerner, & d'eſtre bien auant dans l'eſtime des Mandarins, dont luy ne faiſoit pas grand cas. Il auoit coûtume de dire, quand on inſiſtoit ſur des Requeſtes en quoy les Chinois ſont importuns : *Quand celuy-là naſquit, i'étois déja Roy, & gouuernois, & il me veut enſeigner.*

Son fils qui luy ſucceda, changea de façon auſſi bien que les ſuiuans ; qui ſe preſentent à la verité en public, mais ſi rarement qu'ils ne ſortent que pour tenir audience vne fois en vn Mois, & quatre fois l'an, ils vont offrir des ſacrifices aux quatre ſaiſons, au Ciel & à la Terre dans vn Temple deſtiné à ces vſages hors des murailles de la cité.

C'eſt vn Temple vrayement Royal autant pour ſa grandeur, que pour ſa magnificence, bâty en rond ſur vne montagne ou eminence, auec trois galeries au dehors l'vne ſur l'autre, tout à l'entour. Les murailles du Temple ne commencent à s'éleuer que depuis la troiſiéme On y monte par quatre eſcaliers ſuperbement trauaillez de marbre blanc, tournez aux quatre vents.

Le Temple de Nanchim eſt vn ouurage acheué : il a cinq nefs ſoûtenuës de piliers de bois, qui n'ont ny peinture ny ornement,

si ce n'est au piedétal, pour faire parêtre comme elles ne sont que d'vne piece. Certes il faut auoüer que ce sont les plus beaux Arbres, les plus gros, & les plus droits, les plus egaux & les mieux proportionnez qu'on se puisse imaginer. Et pour moy ie confesse que c'est vne des choses les plus remarquables, que i'aye veuës dans la Chine & qu'on auroit de la peine de trouuer au reste du Monde des Arbres de cette grandeur & de cette proportion. Le toict est tout doré, & bien que ce soit vn ouurage de deux cens ans, que le Roy ne void presque iamais se contentant de faire la plusparț des sacrifices à la Cour, où est sa residence, il ne laisse pas d'entretenir cét ornement de son Royaume. Au milieu sont éleuez deux Thrônes d'vn marbre precieux: dont l'vn étoit pour le Roy quand il sacrifioit, & l'autre demeuroit vuide pour l'esprit auquel on offroit le sacrifice. Les portes sont couuertes de lames de cuiure, enrichies de plusieurs ouurages, & de pointes dorées. Au dehors il y a quantité d'Autels auec les statuës du Soleil, de la Lune, des Planetes, des Esprits, des Montagnes & des Riuieres. Il y a aussi plusieurs chambres tout à l'entour, qu'on dit auoir esté des Bains, & Estuues, où les Roys auoient autresfois coûtume de se lauer, & les autres Ministres, auant que de sacrifier. Le bois qu'on void au bout d'vn champ, complanté de diuers Arbres, la plusparț de pins, est tenu si sacré, qu'on n'oseroit pas seulement en cüeillir vne branche sous de griefues peines. La muraille qui l'enuironne est couuerte de tuiles émaillées de verre de diuerses couleurs, les vnes jaunes, les autres vertes, & contient quatre ou cinq lieuës de tour.

C'est dans ce Temple que le Roy va comme i'ay dit: & quand il marche, toutes les ruës de trauerse sont empéchées, n'y ayant que celle par où il doit passer, qui soit libre: & le nombre des Eunuques, qui sont autour de sa personne, des Officiers qui l'accompagnent, & des Soldats qui le gardent, est bien si grand qu'il est tout à fait impossible de le voir; mémement étant porté dans vne chaire.

Voila toutes les occasions qu'a le Roy de sortir & de parêtre: car pour le reste du temps, il est dans son Palais cõme le Roy des Abeilles dans sa ruche, sans voir & sans étre veu. Plusieurs se

persuadent, que c'est viure non pas en Roy, mais en criminel condamné à vne prison perpetuelle. Ce que i'admire par dessus toute chose, c'est qu'vn homme sans estre veu, par la seule authorité soit plus reueré, mieux obey, & plus craint que tous les Roys du Monde. Et pour sa prison, si nous deuons ainsi nommer son Palais, elle est assez large & assez belle pour luy plaire, puisque d'ailleurs il a la liberté d'en sortir qu'and il veut : & puis le lieu de son appartement, est si commode, & si diuertissant, qu'il n'a point besoin de chercher au dehors dequoy se contenter.

Ie peux dire que les Palais du Roy de la Chine en ramassans tout ce qu'ils contiennent, sont les plus accomplis de la terre. Les plus grands sont ceux de Nankim, qui ont cinq mille de circuit ceux de Pequim, ne sont pas du tout si grands ; mais ils sont mieux aiustez. Au reste il n'y a pas pour vn seul : il y en a plusieurs, separez les vns des autres, pour le Roy, pour la Reyne, pour le Prince, pour les petits fils, pour les filles qui sont déja mariées, pour les secondes, & pour les troisiémes Reynes. Il y en a quatre autres posez aux quatres coings pour les Dames, qu'on nomme aussi pour cette raison, les Palais des Dames. Il y en a mesme quelques-vns pour les vieilles & pour celles qui ont esté surprises en faute, qu'on appelle *Lemcum*, cét à dire les Palais froids. Il y a de plus des Colleges pour le logement des Eunuques, des Letrez, des Prestres, des Chantres, des Comediens, & des appartemens pour tous les autres Officiers, & Domestiques qui sont pour le moins dix-sept mille personnes.

La structure des Palais comme des nostres, est garnie d'Arcades, de balustres de piliers, & de semblables pieces de marbre excellemment trauaillées, auec plusieurs enrichissemens curieux, quantité de figures en relief, qui sont si bien rehaussées & se jettent tellement aux dehors, qu'on diroit qu'elles sont portées en l'air. Tous les ouurages de bois sont vernis d'vne certaine ancre, peints & dorez auec force artifice.

Les Sales, quoy qu'elles ne soient pas comme on a dit, l'vne d'or, l'autre d'argent, & l'autre de pierres precieuses, & que mesmes elles ne soient point tenduës de tapisseries, si est ce que la main des Architectes, & le pinceau des peintres supplée à tous

les autres ornemens. Les basses-cours y sont nettes & spatieuses: les iardins toûjours frais, & la riuiere qui coule dans le Palais & qui les arrouse, est des plus agreables à cause de ses plis & contours. On void des Montagnes artificielles, des oyseaux, des bêtes fort rares, des vergers bien representez & toutes sortes de curiositez. Il s'est trouué vn Roy, qui se fâchant que l'hyuer eût dépoüillé les Arbres de leurs feüilles & de leurs fleurs, en fit faire d'autres par artifice auec beaucoup de trauail, & de dépense, & peu de satisfaction des Magistrats, qui blâmoient son dessein.

Tout le bâtiment est entouré de deux murailles auec quatre portes ouuertes aux quatre vents, à sçauoir au leuant au couchant, au nord, & au midy, & cette derniere qui est la principale, donne vne entrée & vne face magnifique au Palais.

A châcune des Portes il y a cinq Elephans (ces animaux ne naissent point dans la Chine, mais viennent d'ailleurs) qui toute la nuict font la ronde autour des murailles auec leurs Soldats.

La basse-cour interieure est capable de contenir trente mille hommes, où il y en a toûjours trois mille en garde.

Au haut de cette Cour, l'on void cinq portes pour entrer dans vne grande Sale, au milieu de laquelle est vn Thrône Royal vuide, qu'on appelle le Thrône des complimens, pour ce que tous ceux qui vont dehors, luy font la reuerence, ainsi que nous dirons plus bas.

Pour ce qui concerne les Dames, vne seule est la veritable espouse du Roy, qui porte le tiltre de *Hoam-heu*, c'est à dire d'Emperiere, & est reconnuë pour telle, & a son siege derriere celuy du Roy. Les autres six, qui viennent apres elle, & qui ont la qualité de Reynes, ne laissent pas d'estre estimées. Dans les Palais de Nanquim, qu'on peut voir plus aysément pour n'être point habitez, il y a vn Thrône Royal éleué à plusieurs marches, couuert d'vn daiz, & garny de deux sieges à la Royale, l'vn pour le Roy, & l'autre pour la Reyne : & plus bas, par le derriere, il y en a six, trois d'vn côté & trois de l'autre, disposez pour les six Reynes: outre celles-là le Roy possede encore plus de trente maistresses, qui sont honorées & respectées.

Les autres Dames, qu'on dit monter iusqu'au nombre de trois mille, distribuées par les quatre Palais, dont nous auons parlé, sont des jeunes & belles filles, recherchées expressement de tout les endroits du Royaume, que le Roy va visiter quand il veut, & nommément celles qui luy plaisent le plus

Du Roy, qui regne à present qu'on tient en reputation d'étre chaste, on dit ce mot *Pu-yu-cum*, il ne va point aux Palais. Il s'en est veu d'autres semblables, qui sont hautement loüez pour ce sujet dans leurs histoires, comme il y en a d'autres fort décriez. Tel fut celuy-là, qui par la violence de ses appetits brutaux, ne pouuant se determiner ny à quel Palais, ny en quel departement il deuoit se porter, dans son irresolution se laissoit conduire & regir par des bêtes : ayant à cette occasion vn petit carosse tiré par des chevres, qu'il laissoit aller, & courir comme elles vouloient, & où elles entroient, & où elles s'arrestoient, c'étoit là qu'il s'attachoit.

Vn autre pour n'auoir point la peine d'aller aux Palais des Dames, les fit portraire, & selon qu'il iettoit les yeux sur leurs portraits, il les enuoyoit chercher : étant au pouuoir du peintre de donner de la beauté à celles qui donnoient de l'argent, & les plus liberales sortoient toûjours plus belles des mains de l'ouurier, que du sein de la nature, ou que de la chambre de leur Palais.

Parlons maintenant des enfans. Si l'Emperiere, qui est la propre femme du Roy, a vn fils, en quelque temps qu'il puisse naître, il precede les autres: & en cas qu'elle n'en ait point, le premier fils de quelque autre Dame que ce soit, est toûjours preferé, quand bien mesme, le Roy le voudroit autremẽt. On en a veu l'exemple sous *Vam-lié*, grand-Pere de ce Roy, qui n'ayant point d'enfans de sa femme legitime, & en ayant eu deux, l'vn d'vne fille suiuante, & l'autre d'vne Reyne sa Concubine, vouloit à toute reste laisser la couronne au fils de la Reyne pour l'affection particuliere, qu'il luy portoit, quoy qu'il fût le plus jeune, iusques à soûtenir fortement, que le Royaume n'appartenant à aucun d'eux de droit, pour n'estre pas d'vn mariage legitime, c'étoit proprement, à luy de nommer celuy qu'il voudroit : & qu'ainsi le plus grand

étant

étant né d'vne ſeruante,il aymoit mieux faire l'autre ſon heritier. Mais tous les Officiers de la Cour en general luy reſiſterent courageuſement, & luy repreſenterent que puis qu'il auoit habité auec cette ſeruante, elle étoit annoblie par vne loy ſuperieure, & que ſon fils étant l'aiſné, il deuoit ioüir des droits de ſa naiſſance, & ſucceder au Royaume. Ce fut vne Tragedie à pluſieurs actes aſſez mal-plaiſante; le Roy perſiſtant toûjours dans ſa reſolution, & les Officiers dans leur oppoſition : ſi bien que pluſieurs furent caſſez par l'ordre du Roy, & les autres de leur plein gré quiterent leurs charges, ayans attaché leurs marques & leurs liurées à la porte du Palais, & ſe retirerent dans leurs maiſons, abandonnans ainſi tout à la fois l'honneur & les biens, leurs charges & leurs appointemens pour la defenſe des Loix & des coûtumes du Royaume. Courage digne d'étre imité ſinon dans toutes les affaires prophanes, au moins dans les cauſes de Dieu. Enfin le Roy ne pouuant auoir le deſſus, ſe vid contraint contre ſon ordinaire de tenir l'Audience, & d'aſſembler les Mandarins; & ayant ſon fils aiſné derriere luy en qualité de Prince, qu'il leur monſtroit, leur recommander la paix & la tranquillité publique, & les aſſeurer que *Thaj-cam*, c'étoit ſon nom, luy ſuccederoit à la Couronne, comme il fit. Tant a de force la raiſon & la conſtance des Magiſtrats contre des Roys puiſſans.

Les Eunuques ſont plus en nombre que tous les autres Commenſaux & domeſtiques. Ils étoiét douze mille en l'année 1626. & d'ordinaire il ſont plus ou moins : diſtribuez diuerſement par leurs Palais, en Colleges, Claſſes, Tribunaux, Charges & Occupations, de ſorte que dans le Palais Royal il y a autant de Tribunaux pour terminer leurs procez, qu'au dehors : ſans parler des femmes, qui ont leur iuſtice à part; & principalement celle, qui les gouuerne comme leur intendante, a l'authorité de iuger & de terminer leurs affaires, & de les condamner & de les châtier, quand il faut.

Le premier & principal corps des Eunuques ſe nomme *Su-li-Kien*, qui conſiſte en vn grand Secretaire de la pureté, en vn Chancellier, & en pluſieurs Conſeillers, qui peuuent s'auancer aux charges de la meſme compagnie, par le moyen des examens.

Ils

Ils accompagnent toûjours le Roy, & quand il marche, ils sont les plus prez de sa personne: ils peuuent entrer sans étre appellez, & comme la façon de gouuerner du Roy, est par voye de memoire & de Requestes, tout passe par leurs mains.

En suite vient le *Thum-Chamsu*, qui est comme vn souuerain Parlement de Iustice étably sur tous les Eunuques en general, pour se saisir de leurs personnes, & les faire punir: & non seulement les Eunuques, mais encore d'autres personnes de grande authorité, se rapportent à eux de leurs affaires de consequence: & c'est le plus rigoureux Tribunal de la Iustice. Le President est ensemble Capitaine des Gardes du Roy, qui sont de neuf mille hommes, à sçauoir six mille d'Infanterie, & trois mille Cheuaux. Quand il est question d'vne affaire de la milice, il entre au Conseil de Guerre, & occupe la premiere place.

Il y a pereillement d'autres compagnies & d'autres Tribunaux, comme des Thresoriers du Thresor des joyaux, des meubles de grand prix, des habits, des magazins, &c.

Il y a de plus vn College de Mathematiciens iudiciaires, qui contemplent les Estoilles, & obseruent le mouuement des cieux, & tous ensemble font l'Almanach de l'année suiuante, auec le premier Mathematicien, qui est vn Mandarin externe.

Il y en a vn autre de Prestres Particuliers, appellez *Laun-su*, où les Bonzes ne sont iamais reçeus, comme ils n'ont pas aussi la permission d'entrer dans la maison du Roy. Ils ont la charge du seruice Diuin, des Chapelles, des Officiers, des Sepultures.

Adioûtez à tout cela les compagnies des Musiciens, des Ioüeurs d'instrumens, des Comediens, des Peintres, des Orfevres, qui s'acquitent dignement des fonctions necessaires à vne Republique bien reglée & bien pourueuë.

Hors du Palais, plusieurs ont l'Intendance sur les ouurages publics, sur les gardes, qui veillent la nuit, autour du Palais, sur les sepultures des Roys, sur les imposts & gabelles; & semblables employs, où ils s'enrichissent: & comme ils n'ont point d'enfans. quoy qu'ils soient mariez pour l'ordinaire, ils sont liberaux & somptueux, ils ont des maisons superbes au dehors & au dedans de la Ville, & des Palais richement meublez auec vn train magnifique.

gnifique. Leurs ſepultures ſont des plus richement parées : ils croyent plus fortement que les autres, la tranſmigration des ames ſe rendent fort deuots aux Idoles pour eſtre bien pourueus, quand ils prendront vne nouuelle forme.

Les Eunuques ſont exempts des deuoirs, & des complimens qu'on rend aux Mandarins, comme de deſcendre de cheual, & d'abbaiſſer le ſiege, aux rencontres. En reuanche on ne leur permet pas à la Cour d'eſtre beaucoup ſuiuis, ny d'eſtre ſuperbement parez : fort peu ont la permiſſion de ſe faire porter en chaire, & & preſque tous vont à cheual.

Quand il n'y a point d'Eunuques fauory du Roy, les autres qui ſont hors du Palais, font la Cour aux Mandarins, leur preſtent leurs maiſons commodes & agreables, & tâchent de gaigner leurs bonnes graces par leurs ſeruices. Mais ſi par hazard vn d'eux eſt Fauory du Roy, comme il arriue par fois, ils deuiennent auſſi-toſt inſolents, ſe iettent dans le maniement des affaires, & gaignent le deſſus

Le defunt Roy auoit vn Eunuque nommé *Guei-cum*, qui ſe pouſſa plus auant dans ſa faueur, qu'on ne pourroit croire. Celuy-cy abuſant de ſon authorité, gouuernoit l'Eſtat auec tant d'inſolence & de tyrannie qu'il faiſoit prendre, punir & maſſacrer iuſques à des perſonnes de marque : le toucher par mégarde eſtoit vn crime de leze-Majeſté. Et quoy que les Chinois ſoient aſſez libres à dire les veritez, meſme au Roy, ſi eſt-ce que perſonne n'oſoit en parler.

Le Prince, qui regne auiourd'huy, entreprit l'affaire, & parlant au Roy ſon Pere, luy dît ſeulement qu'on traittoit mal ſes ſujets de condition & de merite. Il n'en fallut pas dauantage pour faire ſortir l'Eunuque de la Cour, qui finit apres miſerablement ſes iours : pource, qu'apres la mort du Roy ſon Maître, il prit du poiſon. qui d'vn coup mit fin à ſa faueur & à ſa vie, mais qui ne pût arreſter la hayne du peuple, ny empécher qu'on ne traiſnât ſon corps par les ruës, & qu'on ne le déchirât en pieces. Tous ſes biens furent confiſquez au Roy, n'y ayant perſonne qui ne luy enleuât le plus beau de ſes meubles. On luy trouua deux pleins coffres de perles ; qu'il auoit tiré à ce qu'on penſe, du

 Threſor

Threſor du Roy, les ſomptueux ouurages & les ſuperbes bâtimens qu'on auoit fait faire, ou commencer à ſon honneur par tout le Royaume, comme des Temples, pour metre ſon image, qu'ils appellent *les Temples des viuans*, & qu'on a coûtume de dedier à la gloire des perſonnes illuſtres, qui ont obligé l'Eſtat & leurs Concitoyens, des Palais, des Arcs de Triomphe, & ſemblables machines furent renuerſées, ſans rien garder de ſa memoire, qu'vne Comedie qu'on compoſa dés auſſi-toſt & qu'on iouë encore auiourdh'uy pour repreſenter ſa ſortie du Palais, & ſa diſgrace.

Et dautant que de ce prodigieux nombre d'Eunuques, les vns ſont congediez, les autres deuiennent vieux, & pluſieurs meurent, de temps en temps on en choiſit de ieunes pour mettre en leur place. Car on ne ſçauroit dire, combien il s'en preſente tous les iours à la Cour, qui ont eſté taillez par leurs propres parens, pour l'argent qu'ils en retirent, ou pour l'eſperance qu'ils ont de les voir auancez aupres du Roy, & pour toutes les autres commoditez qui ſont certaines & aſſeurées aux perſonnes de cette condition.

A châque fois qu'on fait cette élection, on en choiſit enuiron trois mille, prenant garde à leur âge, & à la bonne diſpoſition de leur corps, à leur port, & à leur mine, à leur parole, & à leur prononciation, & ſur tout qu'ils n'ayent rien de ce qu'ils doiuent auoir perdu, pour étre entieremenr Eunuques, & de plus on les viſite apres quatre ans, pour voir ſi rien n'eſt reuenu de ce qu'on leur auoit oſté.

Le chois eſtant fait, on renuoye les autres de la Cour, & on diſtribuë ceux qui ont eſté choiſis en diuers logemens, leur donnant des emplois & des charges. Ce qui ſe fait, comme par ſort ſans autre conſideration; les vns ſont appliquez à l'Eſtude, & mis en des Colleges, de reputation, d'honneur & de profit; les autres ſont deſtinés à étre Preſtres, ceux-cy ſont reſeruez pour étre Chantres ou Comediens: ceux-là ſont iettez dans vne cuiſine ou dans quelque autre occupation baſſe & penible.

Voila ce qui ſe paſſe au dedans du Palais, en ce qui concerne la perſonne & le ſeruice du Roy. Pour le dehors, c'eſt bien encore autre

autre chose, & il n'est point croyable auec combien d'exaction, de crainte & de respect on s'y comporte. Vn Royaume si estendu n'ét pas capable de cacher vn criminel, qui veut échaper des mains de la Iustice, & les Arbres, ce semble, n'osent le couurir, ny le mettre à leur ombre. Quand il faut se saisir d'vn Homme de qualité, on enuoye chercher les sergens, qui n'ont autre chose à faire, qu'à luy mettre vne corde ou vne chaîne au pied, & luymesme se la met au col, comme si elle étoit d'or: le seul nom de chaîne est suffisant pour donner de la crainte.

Dans la Ville de Sucheu, en la Prouince de Nanchim habitoit vn Mandarin, personnage tres-consideré pour les grandes charges qu'il auoit exercées dans le Royaume auec satisfaction, & au contentemẽt du Peuple. C'étoit au temps de la faueur de ce puissant Eunuque, dont i'ay parlé. Cettuy-cy ayant eu le vent, qu'on luy enuoyoit des executeurs de Iustice; sans attendre qu'ils fussent arriuez, fit vn banquet à ses parens & amis, & sur la fin du repas sortant de table, comme s'il eût esté pressé, se ietta du haut d'vne galerie dans vn étang, où il mourut. Les conuiez, voyans que leur hôte tardoit beaucoup, le vont chercher, & trouuent vn papier sur vne table, & ces paroles écrites de sa main: *Retournez au Palais & faites la reuerence à mon Roy, auquel ie me suis toûjours efforcé de seruir auec les ressentimens d'vn fidelle suiet: il n'est pas raisonnable que ie reçoiue auiourd'huy de la main d'vn Eunuque, les traittemens d'vn chetif criminel.*

Il ne faut que deux seules letrez du Roy mises en quelque endroit pour seruir comme de charmes: de sorte que s'il faut quelque chose au Palais, comme des fruits & d'autres prouisions il suffit d'enuoyer aux lieux où se trouue ce qu'on demande, & pour tout mandement placarder deux letres *Xim chi*, c'ét à dire *la volonté du Roy*: aussi-tost toutes choses sont en estat, & personne n'est si osé que de remuer seulement vne feüille. Le mesme arriue aux affaires extraordinaires, qui sont les plus embroüillées: pour leuer toutes sortes d'oppositions & de difficultez, il ne faut qu'écrire ces deux lettres: ce qui nous reüssit fort à propos, quand le Roy donna la maison d'vn Eunuque prisonnier à nos Peres, pour leur seruir de cimetiere, en placardant ces mesmes letres.

Les Magistrats ont coûtume de s'assembler tous les mois le premier iour de la Lune par toutes les Villes du Royaume, & dãs la maison du gouuerneur deuant vn Thrône, où sont les Armes du Roy, ausquelles ils font la mesme reuerence, qu'ils feroient au Roy, s'il étoit present. Ils pratiquent le mesme au iour de sa naissance.

Les Prouinces au commencement de l'année, deputent vn Ambassadeur pour saluër le Roy, & toutes les fois qu'ils luy écriuent, c'est vn des principaux Mandarins, & non point vn Courrier qui luy porte les lettres. Les memoires neantmoins marchent par la voye des Courriers. Tous les grands Mandarins du Royaume vont tous les trois ans rendre l'obeïssance à sa Majesté.

Il n'est pas permis à aucun d'ẽtrer au Palais, ny mesme de se presenter à la premiere porte, auec vn vêtement de duëil; ny de faire la reuerence au Roy auec vn habit de tous les iours: il faut prẽdre celuy des Festes: & les Mandarins doiuent estre vêtus de rouge.

Pareillement il ny a personne de quelque condition qu'il soit, fut-ce des femmes, qui ose passer à cheual, ou en chaire deuant la porte du Palais, & tant plus la personne est releuée, elle doit de plus loing décendre de cheual, & mettre pied à terre.

Tous les Officiers, & toutes les personnes de qualité qui frequentent la Cour, sont obligez dés le matin quand ils viennent, où le soir quand ils s'en vont, d'entrer à *Kun-Chao*, c'est à dire dans vn iardin qu'ils appellent des ceremonies ; & quand tous ceux du matin sont assemblez, qui sont toûjours en bon nombre, ils se presentent deuant le Thrône du Roy dans vne Sale, sans que le Roy s'y trouue, qui est encore au lict ; le Maître des ceremonies les vient trouuer, qui leur declare les complimens, qu'ils doiuent rendre, & là dessus vn chăcun fait comme il luy est montré : que si quelqu'vn par malheur vient à manquer, ou à faire quelque geste mal-seant, c'est au Maître des ceremonies d'en donner aduis au Roy. Et bien que le coulpable soit le premier à s'accuser, & à demander penitence, ce n'est qu'vne pure ceremonie, dont le Roy ne tient compte.

Les Ambassadeurs semblablement sont obligez aux mesmes deuoirs, quand ils entrent ou sortent de la Cour. Ils sont logez

pour

pour l'ordinaire dans vn des Palais renfermez d'vn grand circuit de murailles pres du Palais du Roy : où ils ſont traittez Royalement, & à gros fraiz;mais ils ne peuuent ſortir de cette enceinte; on leur porte de la Ville,les choſes deſquelles ils ont beſoin : ils ne parlent point au Roy , & meſme ils ne le voyent pas, mais ſeulement ils traitent par ſon ordre auec le Conſeil des coûtumes, qui les expedie, & les renuoye.

Les Portugais , aux deux fois qu'ils furent mandez en Cour de la Ville de Macao,ne furent pas ſeulement traitez ſplendidement auec des magnificences extraordinaires,mais de plus par vn priuilege particulier , ils furent logez au dehors & les principaux d'entr'eux virent le Roy Thienki, frere de celuy qui regne à preſent , étant encore fort ieune : qui par vne curioſité qu'il auoit de voir des Eſtrangers,les fit venir en ſon Palais,& les vid,quoy que de loing, & eux auſſi le virent clairement.

Tous parlent à genoux au Roy. S'il eſt dans ſa Sale Royale auec les Magiſtrats,ils ne ſe leuent point,auant qu'il ſe ſoit retiré: s'il eſt malade, ceux qui le viſitent,luy parlent de la meſme façon: & auant qu'ils ſe leuent de terre,on tire vn rideau entre deux, ou bien le Roy ſe tourne de l'autre côté. Durant qu'ils luy parlent, ils doiuent tenir de la main deuant leur bouche vne petite table d'yuoire longue d'vn pied , & large de trois ou quatre doigts; qui eſt vne ceremonie ancienne, du temps qu'on parloit au Roy plus familierement,& que par reſpect il y auoit vn entre-deux,de peur que l'haleine ne paruint iuſques à luy : Et de plus,comme ils traitoient de quantité d'affaires, ils auoient vn écrit en main pour ſoulager leur memoire.A cette heure qu'õ luy parle de loing,cette ceremonie ſeroit inutile ſi l'on ne vouloit en conſeruer l'vſage.

Les habits Royaux ne ſont en rien differens des autres pour la forme, ſi bien pour la matiere, qui eſt precieuſe, & entretiſſuë de certains Dragõs,qu'il n'y a que le Roy & les Princes du Sang,qui les puiſſent porter.Les Dames s'en ſeruent particulieremẽt,& les Eunuques de la maiſon du Roy,mais c'eſt auec quelque diuerſité. Pour les couleurs,bien que les viues & gayes ſoient le plus en vſa- à la Cour , ſi eſt-ce que la iaune eſt ſi particuliere & ſi propre au Roy, & à tout ce qui luy ſert,que les autres ne la peuuent porter.

CHAPITRE XXIII.

Comme les Roys de la Chine ſe marient.

AV temps que la Chine eſtoit poſſedée par pluſieurs Roys & Seigneurs particuliers, les vns prenoient en mariage les filles des autres, comme il ſe pratique en Europe. Mais depuis que tous ces Eſtats ont pris fin, & que la Monarchie a eſté reünie ſous vn ſeul Prince, comme il ne prend iamais de femme étrangere hors du Royaume, il eſt contraint d'en chercher au dedans, & d'épouſer la fille de ſon ſubjet. Il eſt vray que les perſonnes de condition font difficulté de luy donner leurs filles, pour ce que deuans eſtre viſitées, & reiettées ſi elles ne plaiſent pas, il n'y a point d'homme d'honneur qui veüille expoſer ſa fille aux yeux des regardans, & au danger d'vn refus, apres auoir eſté veuë, particulierement en des endroits plus cachez que ce qui paroît à l'exterieur. Iamais le Roy ne s'allie, ny ne peut s'allier à aucune de ſes parentes, & ainſi on cherche par tout le Royaume vne fille de douze ou quatorze ans, accomplie en beauté, d'vn bon naturel, & encline à toutes les vertus qui ſont requiſes pour vne Reyne; de meſme qu'anciennement on chercha la Sunamite pour Dauid, & Eſther pour Aſſuere : ce qui ſe fait ſans auoir égard à la condition des perſonnes; d'où vient que le plus ſouuant la Reyne eſt fille d'vn Artiſan.

Apres qu'on a trouué vne fille telle qu'on peut la ſouhaiter, elle eſt miſe entre les mains de deux vieilles Matrones, qui voyent ce qui n'eſt pas permis à tout le monde de regarder, & obſeruer ſoigneuſement ſi elle n'a point de tâche au corps; meſme elles la font courir pour la metre en ſueur, & voir ſi la ſenteur n'en eſt point deſ-agreable. Que ſi ces Dames apres tous ces ſoins & toutes ces recherches, ſe contentent d'elle, on la conduit à la Cour auec vne grande ſuite de femmes & d'hommes, & auec l'equipage d'vne perſonne, qui deſormais appartient au Roy, auquel elle

eſt

eſt preſentée dans ſon Palais ; & apres les complimens ordinaires, le Roy la donne au Prince ſon fils pour eſtre ſa femme, & cette-cy eſt la veritable Reyne. Dans le Palais on luy donne quelques Dames vertüeuſes, doüées de ſageſſe & d'experience, pour l'inſtruire en la vertu, pour la façonner aux ciuilitez & aux façons de la Cour, & pour l'éleuer ſi bien qu'elle puiſſe meriter le nom de Reyne, qui eſt ordinairement *Che-mù*, c'eſt à dire, *la Mere du Royaume*. Et s'il s'en faut rapporter au témoignage de leurs hiſtoires, les Reynes qu'on a ainſi nourries, ont eſté femmes de grand merite, preſque toutes charitables & aumônieres, & pluſieurs d'entre elles prudentes & vertueuſes.

Telle fut iuſtement la fille d'vn maſſon, qui étant paruenuë à la dignité de Reyne, garda toûjours vne truelle, & quand le Prince ſon fils faiſoit vn peu trop du ſuffiſant & du ſuperbe, elle luy monſtroit l'inſtrument dont s'étoit ſerui ſon grand-Pere pour crépir les murailles, & de cette façon elle le rangeoit à ſon deuoir.

Aux premiers temps, que les Roys prenoient en gré d'eſtre repris & corrigez de leurs defauts, le Roy *Yu*, auoit vn Colao, qui les luy reprochoit en pleine audience, ſans nul reſpect. Vn iour, ſoit que le Roy en euſt donné plus de ſuiet, ſoit que le Colao euſt par trop excedé, l'audience eſtant finie, le Roy s'en va dans ſon Palais en cholere proteſtant de faire couper la teſte à vn indiſcret. La Reyne luy demanda le ſuiet de ſon mécontentement. Vn inciuil & vn ruſtique, répond-il, ne ceſſe de me reprocher mes defauts, & encore publiquement : i'ay reſolu de luy faire trancher la teſte. La Reyne diſſimulant prudemment, ſe retira dans ſa chambre, & ayant pris ſes beaux habits de feſte, reuint trouuer le Roy en cét eſtat. Luy s'étonnant de cette nouueauté, voulut en ſçauoir le ſubiect. Sire, ie viens dit-elle, donner le bon-iour à voſtre Majeſté. Pourquoy ? repliqua le Roy. Dautant que vous auez vn ſuiet, à ce que vous dites, qui ne craint point de vous dire ouuertement vos defauts, étant choſe aſſeurée, que la liberté qu'vn ſubiet prend de parler, eſt fondée ſur la vertu & ſur la grandeur, de courage que le Prince témoigne à le ſouffrir. Il y a eu pluſieurs Reynes ſemblables.

Les

Les parens de la fille ſont dés auſſi toſt eleuez aux honneurs & aux charges, leur maiſon eſt tenuë pour riche, & pour vne des principales, & tant plus la Reyne s'auance au dedans, tant plus ceux-cy ſe pouſſent au dehors.

Le mariage des autres fils du Roy ſe celebre de la meſme façon, excepté qu'on n'apporte pas tant de precaution à leur chercher des femmes, qu'on cherche & qu'on trouue pour l'ordinaire à la Cour meſme. Mais la façon de marier les filles, eſt bien differente. On aſſemble douze ieunes hommes de dix-ſept à dix-huict ans les plus gaillards, & les plus gentils qu'on puiſſe trouuer; on les conduit au Palais dans vn lieu, où la Princeſſe les puiſſe voir, ſans eſtre veuë; & apres les auoir bien conſiderez, elle en deſigne deux, qu'on preſente au Roy, qui en choiſit vn de ces deux là, pour étre ſon gendre.

Vam-lié, Ayeul du Roy qui regne à preſent, en vne action ſemblable voyant l'vn de ces deux ieunes hommes bien vêtu; & l'autre fort ioly, mais pauure; interrogea cettuy-cy pourquoy c'eſt qu'il n'étoit pas ſi bien vêtu que ſon compagnon. Sire, répondit ce garçon, la pauureté de mon Pere ne me permet pas de porter vn autre eſtat. Donc, pour ce que vous eſtes pauure, repliqua le Roy, ie veux que vous ſoyez mon gendre, & ce fut à bon tiltre qu'en ſuite de ce choix, il merita d'étre loüé : puis qu'vn ieune homme ne doit point auoir de honte de confeſſer ſa pauuréte; ny vn Roy de choiſir vn pauure. Les autres garçons ſont renuoyez, qui de là en auant ſont nobles, ſeulement pour cette conſideration qu'ils ont eſté admis au ſort de cette election.

On donne incontinent aux *Fum-ma*, ce ſont les gendres du Roy, deux Mandarins les plus graues de la Cour en qualité de Maîtres, pour les inſtruire aux letres, aux bonnes mœurs & aux façons de faire des courtiſans. Et iuſques à ce que la femme ayt eu des enfans, ſon mary eſt obligé de luy faire tous les iours quatre reuerences à genoux: mais dés auſſi-toſt qu'elle a enfanté, cette obligation ceſſe, quoy qu'il y ait toûjours aſſez d'autres contraintes, qui font que les hommes de condition ne veulent point étre gendres du Roy. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on a perdu

la

la coûtume ordinaire d'en choisir douze : que si le Roy iette nommément les yeux sur quelque personne qualifiée, ou sur quelque Docteur de reputation, pour le faire songer, il s'en excuse puissamment; comme il est arriué, de peur que la Princesse venant à se degoûter de son mary, comme on voit assez souuent, ce ne luy soit vne affliction pour toute sa vie.

CHAPITRE XXIV.

De la Noblesse Chinoise.

LA Noblesse Chinoise est auiourd'huy bien differente de celle qu'on voyoit autrefois, lors qu'y ayans plusieurs Roys, les vns s'allioient auec les autres, qu'ils se seruoient de personnes illustres, & qu'ils éleuoient leurs plus proches parens aux charges importantes, & qu'ainsi les familles se maintenoient durant plusieurs années. Auiourd'huy que la plus haute Noblesse consiste dans les lettres, on voit des Artisans & des hommes de basse condition, monter par ce moyen aux plus grands honneurs; & au contraire à faute de science, decheoir & manquer tout à fait, de sorte qu'il y a peu de familles, qui se conseruent jusques à la cinquiéme generation, dautant que les premiers poussez par la necessité & par le desir de passer plus auant, trauaillent & étudient pour gaigner vne charge, ou vn gouuernement: les autres qui les possedent déja, qui naissent dans les richesses, & sont nourris dans les delices, se laissans aller aux plaisirs de la vie, & aux vices qui les accompagnent, étudient peu & dépensent beaucoup, & ainsi en peu de temps ils retournent à la premiere condition de leurs ancestres. Ce n'est pas qu'il ne reste encore quelque image & ressemblance de l'ancienne Noblesse, qui peut estre reduite à cinq Estats, ou à cinq ordres, laissant à part le peuple qui est sans nombre.

La premiere Noblesse est du Roy, du Prince, de ses Enfans, & de toute la maison Royale, qui se maintient & conserue en cette

forte. Le Prince fuccede au Roy en la façon que nous auons dit cy-deffus.

Le Roy affigne à fes enfans vne maifon hors de la Cour,dans vne Prouince ou Cité, auec des Palais, ameublemens & feruices à la Royale ; des rentes & reuenus au mefme endroit, & de l'argent à proportion tiré de fes finances.

On difoit que celuy de la Prouince de Xenfi, où i'ay demeuré quelque temps, auoit trois cens foixante mille efcus de reuenu, auec la qualité de Roy : & les Officiers le confideroient en cette qualité, & alloient tous les premiers & quinziémes iours de la Lune,luy faire la reuerence, comme on la rend à la Cour : rien ne luy manquant pour eftre effectiuement Roy que l'authorité,n'en ayant aucune ny fur le peuple ny pour le gouuernement, à caufe que le Roy la retient toute pour foy,n'ayant pas mefme la liberté de fortir de la Ville & du détroit,où il fait fa refidence.

L'aifné fuccede aux Eftats & aux biens du Pere ; les autres fe marient & font maifon à part, eftans beaucoup moins que luy ; quoy qu'ils foient toûjours grands : le Roy fait leur partage, & donne à vn châcun ce qui luy appartient, d'où vient que s'eloignans peu à peu en degrez de parenté, leur bien femblablement fe diminuë iufques à n'y auoir que quatre-vingts efcus de rente, pour châcun : mais quand on eft venu-là, il faut s'arrefter, le Roy n'ayant point de parent pour reculé qu'il foit de la fouche de fa famille, qui n'ait ce reueuu. Encore faut-il prefuppofer que fes décendans ayent les conditions requifes : car fi elles manquent, tout leur manque pareillement.

La premiere condition eft, que ce foient des mâles; car autrement fi ce font des filles,on n'en tient point de compte,& le Pere les marie à qui, & quand il veut, pourueu que ce ne foit pas auec des Seigneurs de leur Sang, comme auffi les fils font obligez de prendre alliance auec des femmes d'autres familles que de la leur, & mefme les fraiz qu'il faut faire, fe font aux dépens des mariés.

La deuxiéme eft que le fils foit legitime né de la propre femme, à l'exclufion non feulement des bâtars, mais encore des autres, s'il y en a, nez de Concubines.

La

La troisiéme dés aussi-tost qu'vn fils est né, le Roy en doit estre auerty, pour luy donner vn nom, & l'écrire sur ses registres.

La quatriéme ayant atteint l'âge de quatorze ans, on presente vn nouueau memoire au Roy, pour le prier qu'il luy ordonne la moitié des gages, qu'il doit puis apres receuoir tous les ans.

La cinquiéme, quand il est paruenu à l'âge de se marier, il donne encore vn memoire au Roy, luy demandant la permission de faire sa maison;& c'est pour lors qu'il reçoit l'entier payement du reuenu qui luy est assigné.

Tels sont les Princes du Sang,sortis de la maison du Roy en ligne droite: & ceux-là ne peuuent pas demeurer dans les Cours de Pequim, & de Nanquim, ny dans toutes les Prouinces indifferemment, mais seulement en quelques lieux: Ils sont bien tant, qu'à ce qu'on croit, il y en a iusques à soixante mille entretenus du Roy en la façon que i'ay dit. Ils ont cét aduantage de pouuoir se seruir de leur industrie, achepter des marchandises, & trafiquer.

Il y a vn Mandarin particulier expressément pour eux, pour ce qui concerne leur gouuernement,pour presenter leurs memoires au Roy, pour decider leurs differents, & pour les châtier, quand il est necessaire. S'ils ont quelque chose à deméler auec d'autres,qui ne soient pas de leur Sang,la cause est suiette à l'ordinaire, qui a bien le pouuoir de les rendre, mais non pas de les punir. Que si quelqu'vn d'eux commet vn excez notable,incontinent on en donne auis au Roy, qui les confine pour toute leur vie dans vn Château spacieux,destiné pour cela, entouré de hautes murailles, situé dans la Prouince de Kiamsi.

Le second ordre de Noblesse est des qualifiez, ou gens tiltrez, qui n'est qu'vne ombre de celuy qui étoit anciennement, & celuy-cy se diuise encore en quatre diuers ordres. Le premier des *Quecum*, qui est vn tiltre nouueau, n'a que quatre familles descenduës des quatre plus vaillans Capitaines, que le Roy *Humvu* eleua aux dignitez de son Royaume, pour l'auoir assisté contre les Tartares. Ils sont comme les Capitaines Generaux de la Guerre qui se trouuent en cette qualité, aux actions militaires les

 plus

plus importantes, qui se font dans la ville où ils ont leur demeure: iamais pourtant ils ne vont à la guerre. Au second sont les *Heus*. Au troisiéme les *Pe*. Au quatriéme les *Chi-ho-ei*, tous tîtres anciens. Ils ont commandement aux armées auec de suffisans reuenus, & succedent à la puissance, à l'authorité & aux charges de leurs parens. Bien qu'ils cedent à plusieurs des Officiers lettrez, si est-ce que dans les assemblées, qui se font dans la Sale du Roy, ils ont la preseance.

Le troisiéme ordre comprend tous ceux, qui ont, ou qui ont eu l'administration du Gouuernement de l'Estat, soient-ils Officiers de guerre, comme les Generaux & Capitaines, soient-ils Magistrats Politiques tant les grands, comme les Colaj; que les petits, comme tous les Mandarins qui sont à la Cour, aux villes, & aux moindres villages. On y reçoit encore ceux, qui n'ont eu aucun gouuernement, mais qui sont sur l'Estat pour y entrer, à sçauoir les Graduez Docteurs, Licenciez & Bacheliers. Et pour dire en vn mot, tout cét ordre est composé d'hommes lettrez.

Le quatriéme est des Estudians, lesquels, bien qu'ils n'ayent pas receu leur degré, seulement pour ce qu'ils étudient & qu'ils sont en la voye de pouuoir l'obtenir, sont mis au rang des nobles, & traitez comme tels, mais sans autre priuilege.

Le cinquiéme est de ceux, qu'on appelle *Netta*, qui viuent de leur trafic ou de leurs rentes, & qui sont d'autant plus honorez qu'ils sont plus riches; & quoy qu'ils n'ayent aucunes lettres, le peuple les respecte beaucoup; ils n'ont iamais neantmoins tant de credit que parmy nous.

CHAPITRE XXV.

Du Gouuernement de la Chine & des Officiers.

LE Principal gouuernement de la Chine, qui embrasse l'Estat de toute la Monarchie, est diuisé en six Conseils, qu'ils nomment *Pù*. Ces Conseils n'ont pas seulement l'intendance des affaires aux deux cours, où ils resident,

mais

mais ce ſont eux, qui comme des premiers Mobiles, d'où les autres dependent, donnent le branle au reſte du Gouuernement, & c'eſt aux Officiers, qui les compoſent, que toutes les cauſes & matieres, qui concernent tous les particuliers, ſont ſubordonnées auec vn raport merueilleux, & vne obeïſſance incroyable.

Châque Conſeil a ſon Preſident, qu'ils appellent *Chamxu*, auec deux Aſſeſſeurs, dont l'vn nommé *Coxilam*, & qui eſt le premier tient la main gauche; l'autre qu'ils appellent *Yeu-xilam*, eſt à la droite. Ce ſont les premiers, & les plus auantageux Offices du Royaume, excepté les Colaj, deſquels nous parlerons cy-apres, de ſorte qu'vn Vice-Roy de quelque Prouince que ce ſoit, meſme des plus conſiderables, apres auoir donné des témoignages de ſa ſuffiſance, s'il veut paſſer plus auant, croit être bien pourueu, s'il peut être non pas Preſident de ces Conſeils, mais ſeulement vn des Aſſeſſeurs de la main gauche ou de la droite.

Outre ceux-cy, qui ſont les principaux du Conſeil, il y en a dix autres du meſme Tribunal, tous preſque égaux en dignité, qui ſont diſtribuez en diuers Offices, & occupez à diuers employs. Aioûtez à ceux-cy quantité d'Officiers grands & petits, à ſçauoir Notàires, Eſcriuains, Secretaires, Miniſtres, Capitaines de Iuſtice, & pluſieurs autres, qui ne ſont point en vſage dans les Royaumes de l'Europe.

Le premier Conſeil, qui a le plus d'authorité & qui reçoit plus de gages, eſt le Conſeil d'Eſtat, nommé *Si-pù*. C'eſt à luy qu'appartient proprement de propoſer les Ordonnances generales du Royaume touchant les charges, de les changer & de les auancer. Pource que délors qu'on a vne fois eu la prouiſion d'vn Office, on va toûjours montant par degrez aux plus hautes charges, & nul n'eſt exclus du gouuernement, ſinon pour des fautes notables, qu'il a luy-meſme commiſes, ou ceux qui luy appartiennent, comme ſont ſes enfans, ſes plus proches parens, & ſemblables perſonnes, de qui les manquemens doiuent luy eſtre imputez. C'eſt encore à la meſme chambre qu'appartient le droit de releuer ceux, qui ſont decheus de leur Office; comme ſi vn Mandarin par quelque accident eſt priué de ſa charge, il y rentre ayſément, & on ſe ſert

de luy ſans difficulté ; auſſi font-ils quantité de lourdes fautes.

Le deuxiéme eſt le Conſeil de guerre, dit *Pim-pù* ; qui a authorité auſſi bien que le Conſeil d'Eſtat, ſur tous les Magiſtrats de Lettres, & ſur les autres Officiers de guerre, & connoît generalement des affaires de la Milice, & ſert beaucoup.

Le troiſiéme eſt vn Conſeil des coûtumes, nommé *Lim-pù*, qui pour n'auoir pas tant d'authorité ny de ſi gros appointemens que les autres, n'eſt pas moins conſiderable ; les Mandarins, qui le compoſent, eſtans du College Royal *Hàn-lin*, qui viennent juſques à eſtre *Colaj*, la premiere dignité de la Chine. Ce Conſeil prend connoiſſance de tous les Actes de lettres, des Temples, des ceremonies, des Bonzes, des Eſtrangers, des Ambaſſadeurs, & choſes pareilles.

Le quatriéme, qui eſt le Conſeil du Domaine du Roy, qu'ils appellent *Hu-pù*, a le maniement des reuenus du Roy, des daces, des gabelles, des impoſts, & vniuerſellement de tout ce qui concerne le Domaine.

Le cinquiéme eſt nommé *Cum-pù*, qui a la ſurintendance des ouurages publics & particulierement des baſtimens du Roy, de ſon Palais, des Palais de ſes Enfans, de ceux des Officiers, des murailles des villes, des portes, des carrieres, des ponts ; & qui a la charge de tenir les riuieres nettes, & de pouruoir aux Vaiſſeaux, qui ſont équipez pour le ſeruice du Roy & des armées.

Le ſixiéme eſt la Chambre criminelle, qui connoît des crimes & des châtimens, & Iuge des cauſes criminelles les plus importantes. Il ſe nomme *Hìm-pù*.

Outre ces ſix Conſeils, qui ſont les principaux de la Cour, il y a neuf autres Chambres ou Tribunaux : *Ki-eù-Kìm* ſe nomment-ils auec diuerſes charges, qui regardent particulierement la maiſon du Roy.

Le premier eſt le *Thaj-liſu*, comme qui diroit la grande raiſon, compoſé de treize Mandarins, à ſçauoir vn Preſident, de deux Aſſeiſeurs, & de dix Conſeillers. C'eſt comme la grande Chancellerie du Royaume, qui voit en dernier reſſort les ſentences des Tribunaux de la Cour, & traite des affaires de plus grande importance.

Le

Le second se nomme *Quan-lò-sù*, qui tient la place du Grand Maistre, & a le soin de pouruoir à la table du Roy, & aux besoins de la Reyne, des Dames, des Eunuques, de faire toutes les dépenses du Palais, de payer les gages des Officiers de la Cour, & des autres qui viennent pour les affaires publiques, de traiter les Ambassadeurs Estrangers, & telles autres personnes. Ce Conseil a vn President, deux Assesseurs, & six Conseillers.

Le troisiéme, qu'ils nomment *Thai-po-cu-sù*, est comme la grande Escurie du Roy, qui a la charge non seulement des cheuaux destinez à son seruice, mais de toutes les postes, & generalement de tous les autres qui seruent, au bien commun de l'Estat, Il y a pour ce sujet vn President auec six Conseillers.

Le quatriéme est le Maistre des ceremonies & des complimens de la Cour. Aussi se trouue-t'il à toutes les ceremonies des actions publiques du Roy, aux festes, aux temps, & aux occasions qui se presentent, & mesme à celles de tous les iours, qui se font le matin dans le Palais, aux entrées & aux sorties, comme i'ay déja dit auparauant. Il a vn President, deux Assesseurs, & sept Conseillers.

Le cinquiéme est des coutûmes pour les choses plus particulieres; & quoy qu'il soit different du premier, si est-ce qu'il obserue les mesmes formes auec ses Assesseurs; il a le soin des sacrifices, qui se font à la sepulture des Roys, aux montagnes, aux bois, & de tout ce qui en depend, comme des Chantres, des instrumens de Musique, & des Animaux destinez aux sacrifices.

Il y a de plus en la Chine vn Tribunal particulier, qui n'a charge que des memoires qu'on presente à sa Majesté, & ressemble à vne Chancellerie des Requestes, de façon qu'il n'y a que celles qu'elle approuue, qui soient presentées au Roy. Ce Tribunal fut la cause, qu'en la persecution qui s'émeût contre les Chrestiens l'an 1616. comme les nostres vouloient rendre raison de la loy qu'ils preschoient, & des accusations dont on les chargeoit, jamais nostre Requeste ne pût passer, estant toûjours rejettée.

Adioustez trois autres de mesme façon dans vne diuersité de charges & d'Offices. Outre lesquels il y en a deux, dont l'vn se nomme *Qholi*, & l'autre *Tauli*: qui bien qu'ils ayent l'œil sur diuerses

diuerſes Prouinces, & qu'vn châcun s'applique aux affaires, qui luy ſont particulieres, ſi eſt-ce que leur propre occupation, & leur principale charge eſt de prendre garde aux manquemens & aux deſordres du Royaume, & d'auertir le Roy tant de ſes defauts particuliers s'il en a, que de ceux des Mandarins & de leur gouuernement: & comme il n'y a pas grande peine de parler des fautes d'autruy, ceux-cy le font ayſément auec vne grande liberté, & le plus ſouuent auec beaucoup d'iniuſtice.

Leur ſtile eſt de dreſſer vne remonſtrance, & de la preſenter au Roy, ſans qu'elle paſſe par la Chancelerie, & dés auſſi-toſt *Fà-c'heo*, comme ils diſent, c'eſt à dire on la tranſcrit, & puis on la donne à des Eſcriuains deſtinez pour cela, qui en font pluſieurs copies, leſquelles ſont diſtribuées par les premiers Courriers par tous les endroits du Royaume: de ſorte qu'on ſçait incontinent par qui, & contre qui, ces memoires ont eſté donnez, & tout le mal, qu'ils contiennent de quelque nature qu'il ſoit. Ces remonſtrances, qu'ils appellent *Puen*, eſtans ainſi publiées, il faut que le coûpable, ou le Magiſtrat, dont il s'agit, face au plûtoſt deux choſes, ſoit de gré, ſoit de force. La premiere eſt de preſenter vne autre Requeſte, non pas pour ſe iuſtifier, ny pour s'excuſer, ce qui ſeroit pris pour vne marque de peu d'humilité; mais pour confeſſer que le Taulj a tres-bonne raiſon, & luy le tort, qu'il a manqué, qu'il merite penitence, & qu'il eſt preſt de receuoir le châtiment qu'on voudra luy donner. La deuxiéme eſt de ſe retirer promptement, & de quitter ſon ſiege, ſans faire aucun acte de Iuſtice, ſans donner audience aux parties, & ſans terminer aucun procez, iuſqu'à ce que le Roy ait répondu à la Requeſte, & declaré ſa volonté; qui eſt par fois fauorable, & pour lors il eſt permis à l'accuſé de reprendre les fonctions de ſon Office; mais d'autres-fois elle eſt contraire, & deſ-auantageuſe, plus ou moins ſuiuant l'énormité du crime. Il eſt ſans doute, que cette façon d'agir, ſi elle eſtoit pratiquée conformément aux loix de la raiſon, & aux regles de la bonne conſcience, ne ſeruiroit pas peu pour l'adminiſtration de la Iuſtice, & pour le bon gouuernement de l'Eſtat; comme au contraire c'eſt vne porte ouuerte à beaucoup de mécontentemens & de diſgraces, quand la raiſon n'y eſt pas obſeruée.

obferuée. Il arriue affez fouuent, qu'vn Mandarin pour vouloir faire fa charge, & s'acquiter de fon deuoir, fe fait des ennemis; & fi ce font des perfonnes liées d'intereft, de fang, ou d'amitié auec quelques Officiers de ces deux Tribunaux, on luy ioüe bien-toft vne piece à la Cour : on fait voler par tout les memoires, de forte que fi Dieu n'ayde mon pauure Mandarin, il eft perdu. Particulierement fi c'eft vn des petits, comme Iuges, compagnons des Gouuerneurs, & Mandarins d'armes, il ne faut qu'vn feul coup pour l'abbatre. Il y a plus de difficulté pour les Grands, encore que les Tauli, & les Quoli ne manquent pas d'occafion pour les attaquer, & pour les pourfuiure, fans s'arrefter, iufques-la mefme que le Roy quoy qu'il ait de l'inclination pour eux, a de la peine à les fauuer.

Il arriua vne chofe pareille au Tyran Xin, qui eftant à Nanchim l'an 1626. fufcita vne perfecution contre les Chreftiens, & fit bannir les Peres, comme il fe verra en fon lieu. Eftant en fuite paruenu à la dignité de Colao, il fit arborer quatre eftendars aux quatre coings de fon Palais, auec plufieurs autres tefmoignages d'vne extraordinaire réjoüiffance; dequoy ie fus tefmoin, m'eftant trouué pour lors dans fa ville, qui eft Hancheu. Mais foit que noftre Seigneur voulût le chaftier, pour les perfecutions fufcitées contre fon peuple; foit qu'il meritaft mefme d'eftre puny felon les loix humaines pour d'autres crimes particuliers, ou pour mieux dire, pour tous les deux enfemble, fi toft que fes prouifions furent venuës, auant qu'il fe fuft mis en chemin pour aller à la Cour; on dreffa contre luy vn memoire fi fanglant, qu'vn Mandarin Chreftien me dit, qu'il luy feroit impoffible de plus leuer la tefte, & de vray il abbatit fes eftendars, & s'en courut promptement auec les fimples ceremonies ordinaires. Il ne manquoit pas d'efprit, ny de faueur auprés des Dames, & des Eunuques du Palais, qu'il auoit acheptés à force d'argent. Auffi luy firent-ils expedier le memoire en fa faueur, & luy moyennerent fon entrée à la Cour. Cela n'empefcha pas qu'on ne dreffaft incontinent apres vn fecond memoire contre luy, & d'autres confecutiuement iufques au nombre de vingt-fept, de telle forte que le Roy mefme n'ayant pas la liberté de le conferuer, il fut con-

traint d'abandonner son gouuernement, & de se retirer en sa maison.

Par dessus toutes ces compagnies de Iustice, il y en a vne souueraine, qui est la premiere dignité du Royaume, où personne ne peut estre reçeu, sinon ceux du College Royal, qu'ils appellent *Han-lin*, apres qu'ils ont long temps gouuerné: & rendu des témoignages si illustres de leur probité, & satisfait au public auec tant d'auantage, qu'on n'ayt iamais presenté des memoires contre eux. On les nomme *Colao*, qui ne sont ordinairement que quatre; & ne pouuans pas estre plus de six.

Le vieux Roy, Ayeul de celuy qui regne à present, n'en creoit iamais plus d'vn disant, que le reste estoit superflu. A proprement parler, la dignité de Colao n'est pas vne charge particuliere. Ils doiuent prendre garde au gouuernement general de l'Estat; & sont à plus pres cōme les Souuerains Presidens de tous les Conseils, & des Gouuernemens; quoy que iamais ils ne s'y trouuent, seulement ils assistent le Roy dans les expeditions des affaires, & ils doiuent se tenir dans le Palais, pour répondre aux Requestes, qu'on presente à toute heure, quand le Roy ne peut pas s'y trouuer en personne. Apres quoy ils sont obligez d'aller trouuer le Roy & de luy communiquer leurs conclusions, sur lesquelles il fait iustice aux parties, & prononce la derniere sentence.

Ces Colaj sont extremement considerez de tous les Magistrats qui viennent à certains temps, leur faire la reuerence dans vne Sale publique, comme à leurs Superieurs. Les Colaj se tiennent debout pendant cette ceremonie, & tous les Officiers passent suiuant leur rang, & quand ils sont deuant eux, ils se tournent, & leur font vne profonde reuerence iusques en terre. On nomme cette ceremonie *Quo-Tham*, c'est à dire, *passer la Sale*. Leurs liurées sont differentes de celles des autres, & principalement leur ceinture est enrichie de pierres precieuses, qu'ils appellent *Yù-xe*. Il n'y a qu'eux dans le Royaume qui puissent la porter: aussi la reçoiuent-ils de la main du Roy, comme font les Cheualiers en Europe le collier de leur Ordre: ou bien s'ils sont malades, le Roy la leur enuoye de son Palais, par vn Eunuque, qui est richement payé de ses peines, ne receuant pas moins de

de cinquante escus, qui en valent plus de deux cens de nostre monnoye.

Outte tous ces Gouuerneurs Generaux, qui gouuernent la Cour & le Royaume, châque Ville, & Cité en a vn particulier, qui obserue par toutes les Prouinces indifferemment l'ordre que nous dirons cy-apres.

CHAPITRE XXVI.

Du Gouuernement des treize Prouinces.



PRES auoir parlé du Gouuernement general du Royaume, qui reside aux deux Cours Royales, il faut en suite parler du Gouuernement particulier des Prouinces, dont châcune a autant d'étenduë qu'vn grand Royaume, qui a son Siege ordinaire en la Ville Capitale, & qui est formé de cinq compagnies ou Tribunaux, auec vn pouuoir vniuersel sur toute la Prouince, distinguez en charges & en Offices. Il y en a deux Souuerains, à qui tous les autres tant des Villes, que des Villages doiuent ceder, toutefois sans aucune dependance, ne releuans que du Prince, & des Sieges Royaux. Ces compagnies sont composées d'vn seul President, sans Assesseurs, & de plusieurs Officiers.

Le premier de ces deux Tribunaux, est le Vice-Roy de la Prouince, qu'ils appellent *Tutham*, ou *Kiun-Muen* : de qui l'authorité s'estend sur tous les Magistrats, & sur le peuple de la Prouinee. Son gouuernement dure trois ans, pendant lesquels, il entretient diuers Courriers, qui vont & viennent de la Cour à certains temps, pour rendre compte de tout ce qui se passe dans son détroit. Il est receu dans son Gouuernement auec magnificence ; dés aussi-tost, qu'il est party de la Cour, la plus-part de ses Officiers luy vont au deuant; de Ville en Ville, il est accompagné superbement à cheual & à pied ; & quelques Capitaines auec trois mille Soldats, & tous les Magistrats auec le peuple, le

vont receuoir à trois lieuës de la ville principale,où il doit faire ſa reſidence.

Le ſecond, qui n'eſt pas moins abſolu, ſe nomme *Cha-yuen*: nous n'auons point de charges pareilles en Europe; c'eſt comme le viſiteur de la Prouince. Son pouuoir finit auec l'année. Il eſt craint & redouté, dautant qu'il peut connoiſtre de toutes les cauſes criminelles & ciuiles, tant de la Milice, que du Domaine du Roy; & generalement de tout. Il fait ſes viſites,ſes enqueſtes & ſes informations, meſme ſur les déportemens du vice-Roy. Il a l'authorité de chaſtier, & de depoſer les Iuges, & les petits Mandarins de leurs charges. Il enuoye des memoires en Cour contre les grands Mandarins, qui ſont délors ſuſpendus des fonctions de leur office, iuſqu'à ce qu'ils ayent receu la reſponſe du Roy.

C'eſt luy qui fait executer les ſentences de mort données par tous les endroits de la Prouince,& pour ce ſuiet il ordonne le iour & la ville, où tous les condamnez doiuent eſtre conduits, pour en ſçauoir le nombre, & les noms. Il n'en marque que ſix ou ſept auec vn pinceau;autrement s'il en marque plus, il eſt pris pour vn cruel;& ceux-cy ſont executez ſur le champ, les autres ſont renuoyez en priſon comme auparauant. C'eſt pareillement des deuoirs de ſa charge de faire la viſite des murailles, des Chaſteaux, & de lieux publics. Iamais il ne ſort, qu'auec vne grande ſuite, enſeignes déployées, & auec les autres marques de rigueur & de Maieſté. Cette dignité eſt l'ordinaire..

Il y en a de temps en temps, vne autre extraordinaire de meſme nom, qui eſt creée à la requeſte de la Reyne: dont le pouuoir eſt abſolu; mais ce n'eſt que pour les pardons & pour les graces. Car il viſite les priſons de toute la Prouince,& met en liberté les priſonniers,qui ſont detenus pour des fautes legeres, ſans auoir de parties aduerſes; & pareillement tous les miſerables, qui ſont dans l'impuiſſance de pouuoir eſtre deliurés. Il embraſſe les cauſes reiettées, & les perſonnes ſans appuy: il corrige les ſentences mal iugées: il ſe rend protecteur des pauures;& en vn mot il ne tend qu'à la miſericorde.

Le troiſiéme office eſt celuy du Threſorier qui a l'intendance

&

& l'administration du Domaine du Roy, dans la Prouince, sous la direction du Conseil du domaine, qui se tient à la Cour. Il a deux assesseurs, l'vn à sa main droite, l'autre à sa gauche : & chacun d'eux a son logis & son bureau dans le mesme apartement au Palais Royal : sans compter vingt-six petits Mandarins, dont les charges & fonctions sont differentes, & quantité d'autres officiers, qui seruent en cette compagnie.

C'est luy qui connoit des doüannes, des gabelles, & de tous les droits Royaux de quelque qualité qu'ils soient : qui regle les poids & les mesures pour le commerce : qui iuge de tous les differens, qui suruiennent au maniement des finances : qui punit & chastie les coupables, ou les renuoye à tel iuge que bon luy semble : qui paye les Magistrats, les patentes du Roy, les Capitaines, & les soldats, qui fournit aux frais & aux despenses necessaires des examens : qui pouruoit de liurées & d'enseignes aux Gradués : qui distribuë l'argent pour les ouurages publics, comme sont les grands chemins, les ponts, les Palais des Mandarins, & les vaisseaux de guerre. Enfin il a vne sur-intendance generale sur tout ce qui entre, ou qui sort des coffres du Roy. C'est aussi luy, qui reçoit les reuerences & les droits du Roy, de la main des iuges, des gouuerneurs, & des Tauli, chacun en son destroit, en monnoye de pur & fin argent, & puis, il le fait fondre en lingots, de cinquante escus chacun, auec le coing du Prince & le nom du fondeur, pour sçauoir à qui s'en prendre, en cas que l'argent eust esté falsifié : & de cette façon on le porte dans les coffres du Roy.

Le reuenu d'vne prouince se partage en trois parties, l'vne est mise dans le thresor de la ville pour les dépenses extraordinaires, & l'autre dans les coffres du Thresorier pour les frais ordinaires, & gardée par des soldats, qui veillent toute la nuict à l'entour, nonobstant qu'elle soit bien fermée de portes & de serrures : la troisiéme est conduite à la Cour auec seure garde.

Cét argent est mis & renfermé dans des pieces de bois rondes, creuses par dedans, & coupées par le milieu, & iointes & reünies ensemble auec des cercles de fer, & bouchées pareillement par les deux bouts auec des plaques. Chacune de ces pieces de bois contient autant d'argent, que deux hommes en peuuent porter.

Les reuenus de tout le Royaume ſuiuant la ſupputation qu'en a fait le Pere Mathieu Ricci, qui a demeuré long-temps à la Chine ſe montent à cent cinquante millions, comme on le peut voir dans vn liure imprimé l'an 1621. le Pere Iean Rodriguez perſonnage fort curieux, & bien verſé dans la connoiſſance des affaires de ce Royaume, qu'il auoit parcouru durãt pluſieurs années, dans vn écrit qu'il a laiſſé de quatre choſes remarquables en la Chine, dit que les droits du Roy montent iuſques à cinquante-cinq millions. Pour les accorder toutes deux, ie penſe qu'il faut dire que ce qui ſe leue ſur tout le Royaume, eſt de cent cinquante millions, mais que ce qui ſe porte à la Cour eſt de cinquante-cinq, le reſte demeurant dans les Prouinces pour le payement des Officiers & pour les autres dépenſes neceſſaires à vn ſi grand Eſtat. Comme ie n'ay fait aucune recherche particuliere ſur cette matiere, ie n'aioûteray rien au témoignage de ces deux graues perſonnages.

Le quatriéme Tribunal, qu'ils appellent *Gand-chaſci*, comme qui diroit la chambre criminelle, a deux Aſſeſſeurs ou Tauli : qui ont le ſoing de viſiter les detroits, & les dependãces des Villes & des Prouinces, pour rendre la Iuſtice aux parties : châtier les coûpables, & exercer les autres fonctions de leurs charges, qui s'étendent meſme ſur les Soldats, & ſur les affaires de la Marine, aux Prouinces voiſines de la Mer.

La cinquiéme compagnie eſt comme vne Academie de gens lettrez inſtituée pour examiner les eſtudians, leur donner le degré, & particulierement pour auoir l'œil ſur les Bacheliers, qui ſont de leur iuriſdiction, iuſques à ce qu'ils ayent reçeu le bonnet de Docteur. Le chef qui preſide à cette auguſte aſſemblée, eſt vn Chancelier, qui viſite de temps en temps les Villes, & les Cités, pour s'informer des deportemens des perſonnes de lettres, & ſelon qu'il les trouue coûpables, les reprendre, les châtier, & meſme les priuer de leur degré, leur laiſſant neantmoins la liberté de pouuoir, comme i'ay dit à vne autre occaſion, ſe preſenter derechef à l'examen.

De plus chậque Ville a deux perſonnages, qu'on nomme *Hioquon*, c'eſt à dire Mandarins des ſciences, qui ſont de cette meſ-

me compagnie, dont l'authorité ne s'eſtend que ſur les Bacheliers de cette Ville & de ſon territoire. Quoy qu'ils n'ayent pas le pouuoir de conferer, ou d'oſter les degrez à vn coûpable, mais ſeulement de les punir:ils ſont neantmoins les plus fâcheux;d'autant qu'ils font leur reſidence actuelle au meſme lieu, & qu'ils ſont comme des Prefects de claſſe,qui font venir & examinent les Eſcoliers.

Toutes ces charges dont ie viens de parler, ont authorité ſur toute la Prouince,& ſur toutes les Villes, Bourgades & lieux particuliers compris dans ſon enceinte.

De plus les Villes ont vn gouuernement particulier, comme dans noſtre Europe, conduit par quatre principaux Mandarins, dont l'vn eſt comme le Gouuerneur, qu'ils appellent *Chi-fu*,c'eſt à dire le Preſident, les autres ſont ſes aſſiſtans, qui ſe nomment *Tum chi*, *Thum-phuon*, *Cheu-quon*, auec leurs ſieges ſeparez, & leurs Officiers propres.

Ie ne compte point dix-neuf Magiſtrats ſubalternes, employez diuerſement par toutes les Villes: deux deſquels ont vn Preſident & quatre Conſeillers: neuf autres vn ſeul Preſident auec vn Aſſeſſeur: & les autres huict, vn ſeul chef, qui preſide ſur toute la compagnie,& ſur tous les Officiers & Miniſtres de cette Iuſtice.

Les Villages ont auſſi vn Iuge,& trois aſſiſtans,le Iuge ſe nomme *Chi-hien*, le premier aſſiſtant *Hon-chin*, le ſecond *Chu-fu*, le troiſiéme *Tun-fu*, tous leſquels ont leurs Palais, & leurs parquets diſtincts & ſeparés les vns des autres, comme encore les Secretaires, les Ecriuains, & les autres Officiers ſub- ordonnés: le Iuge peut bien porter ſentence de mort, mais il ne peut pas la mettre en execution.

Outre ces Mandarins,qui font leur reſidence dans les Villes & dans les Bourgs, il y en a quelques-vns, qui n'ont pas l'authorité de condamner, ny de punir, mais ſeulement de faire leur raport aux compagnies: ce ſont comme des Referendaires. Les grands Châteaux écartez des Villes & des Bourgades,ont auſſi des Mandarins, qui ſont pris de petits écriuains, car le moins que les grands peuuent eſperer, eſt d'eſtre Conſeillers & Aſſeſſeurs d'vn Iuge de Village.

Pour

Pour terminer ce discours, ie dis qu'il y a trois choses, qui rendent le gouuernement de la Chine plus aysé, & les imposts, qui s'y leuent, plus certains & asseurez. La premiere est que les officiers, & grands & petits, ne sont point si absolus que les nostres: l'autre, qu'aucun laboureur ne loge ny aux villes, ny aux villages, mais ils sont tous au milieu des campagnes sous vn chef, nommé *Licharè*. Et la troisiéme est que les maisons sont distribuées de dix en dix, comme des Decuries, sous vn Dixenier.

CHAPITRE XXVII.

Des marques & liurées des Mandarins.



TOVS les officiers, qui ont, ou qui ont eu commandement, conseruent curieusement les marques de leur dignité, qui les distinguent non seulement du vulgaire; mais encore des autres lettrez, & des autres personnes de condition. Il y en a de cinq sortes, le bonnet, l'habit pour ainsi parler, la ceinture, les bottes, & la robe.

Le bonnet est de soye noire, doublé d'vne certaine estofe dure & forte, de la mesme forme pour tous; il y a quelque peu de difference en ceux des Colaj, que les Chinois appellent *Xamao*.

L'habit, que ie nomme ainsi pour n'auoir pas de mot plus propre, ny chose aucune, qui luy ressemble, est vne piece quarrée, qu'ils portent sur la poitrine, richement trauaillée tout à l'entour & rehaussée au milieu de la deuise de leur charge ou dignité, & comme les charges sont differentes, les deuises le sont aussi. Elles se nomment *Phi-zu*. Les Magistrats lettrez prennent des Aigles, & des Soleils, & les Officiers d'armes, des Pantheres, des Tigres, & des Lions.

La ceinture, qui n'est pas faite pour se ceindre, estant large de quatre doigts, & attachée aux costez, de peur qu'elle ne tombe, se

se nomme *Quon-Thai*, elle est diuisée en petits carreaux, & s'attache sur le deuant auec des grandes agraphes faites de cornes de buffle, de rhinocerot, d'yuoire, d'escailles de tortuë, de bois d'aigle, de calambo, d'argent, d'or & de pierres precieuses. Il est vray qu'il n'est pas permis indifferemment à chacun de choisir telle matiere qu'il voudra : il faut qu'il se conforme à la charge qu'il exerce. Celle qui est de pierres precieuses, nommée *Yu-xe* est vn present que le Roy fait aux Colaj, quand ils prennent possession de leur charge, sans qu'il soit permis à aucun autre, d'en porter de semblables.

Les bottes nommées *Hiue*, sont d'vne façon toute particuliere, de couleur noire, & retroussées.

La forme de la robe, qui se met sur les habits ordinaires, est la mesme pour tous, large, ample, & de fort bonne grace. Quoy que la couleur depende du choix & de la volonté des personnes: neantmoins les couleurs modestes sont les plus communes, si ce n'est aux iours de festes, qu'ils prennent le cramoisy.

Telles sont les marques des Magistrats, quand ils paroissent en public : car ils ne portent dans la maison que les vestemens ordinaires des personnes de lettres; de mesme qu'aux visites de leur amis, aux bãquets, aux lieux de plaisances, & sur tout quand il fait chaud. La marque la plus sensible, quand ils vont dehors, est vne chaire ou vne litiere d'yuoire, garnie d'or, sans estre aucunement couuerte, de sorte qu'on les peut aysément voir. Il y en a, qui sont à deux, à quatre, à six, & mesme à huict hommes, suiuant la condition du Mandarin. Celles de six, ou de huict, sont portées à tour par quatre ; les vns se reposans tandis que les autres trauaillent. Leur train, & leur suite est differente : les plus qualifiez font marcher bien loin deuant eux, deux hommes, qui vont crians tout le long du chemin, ayans en main vn baston rond de la longueur d'vn homme, plustost pour donner de la terreur, que pour autre vsage, n'y ayant que le Roy qui puisse fraper de cette sorte de baston. Deux autres suiuent apres auec des tables d'argent, qui portent escrit en grosses lettres, le tiltre & la dignité du Mandarin. Quatre viennent en suite traisnans des cordes de cotton, qui sont les fouëts du pays,

d'autres portent des chaisnes en main, & semblables instrumens de supplice. Vn peu deuant la chaire on fait marcher vn ou deux daiz de soye, aussi grands châcun que trois des nostres. A vn des coins de la chaire, vn homme porte vn esuentail si vaste & si pesant qu'il a bien de la peine à le soustenir, pour resister aux rayons du Soleil, les daiz ne seruans que de parade. Tout deuant la chaire est le Sçeau du Roy dans vn coffre doré, sur vne machine presque semblable à celles, dont nous nous seruons pour porter les images & les reliques des Saints aux processions, auec vne coupe appuyée sur quatre petits piliers. Les pages, les gens de pied, & de cheual marchent derriere.

Quand il marche par les ruës, s'il y a quelque chose mal rangée, ou peu seante aux fenestres des maisons, comme des draps à seicher, il faut l'oster: s'il se trouue en son chemin des charretes, & des machines, comme celles, dont on se sert pour enterrer les morts, on les demonte. Les personnes de condition euitent tant qu'ils peuuent telles rencontres, & prennent vn destour: les gens de cheual mettent pied à terre, ceux qui se font porter en chaire, s'arrestent, & le peuple se range des deux costez de la ruë, auec vn profond silence, & vn estonnement particulier, sur tout, quand c'est vn des principaux Mandarins. Luy cependant est dans sa chaire auec vne telle grauité, & vne contenance si seuere, qu'il ne remuë pas seulement les yeux; aussi est-ce vn defaut notable en vne personne de cette qualité, de ietter les yeux çà & là.

Quand il font leur premiere entrée dans vne ville, outre la suite ordinaire qui les accompagne tout le long du chemin; les soldats des villes par où ils passent, & les officiers de leur iustice, leur vont au deuant des iournées entieres; les soldats de leur gouuernement les vont receuoir à ie ne sçay combien de lieuës; les petits Mandarins sortent hors des murailles de la ville, & les plus venerables veilliards auec leurs barbes blãches, se tiennent de genoux autour des portes, pour se conioüir de leur arriuée, & leur donner des asseurances au nom de tout le peuple, qu'ils sont les bienvenus.

Les meres & les femmes des officiers, à proportion que leurs enfans & leurs maris se poussent & s'auancent dans les charges publi-

publiques,reçoiuent aussi du Roy certaines marques particulieres sur leurs robes, & des tiltres d'honneur ; comme est à peu pres parmy nous : vostre seigneurie,& vostre excellence.

Lors que quelqu'vn des plus eminentes dignitez vient à mourir, le Roy luy fait faire ses funerailles, & depute à cét effet vn Mandarin iusques aux extremitez du Royaume,& même au dehors du Royaume, si le defunt y a choisi le lieu de sa sepulture; comme il arriua l'année 1617. qu'il en vint vn exprés enuoyé par le Roy en l'Isle de Hainam,que ie vis & à qui ie parlay.

Le Roy a encore cette bonté de pouruoir de la charge de Mandarin,vn des enfans ou nepueux du defunt,& si c'est vn Colao, qui soit mort, tous ses enfans & nepueux sont poussez par le soin de sa Maiesté, mesme iusques à estre gouuerneurs des meilleures villes,s'ils donnent quelques preuues de leur suffisance, & s'ils font paroistre qu'ils sont propres à gouuerner.

Les Palais où ils logent,son grands, commodes & superbes;& les tribunaux, où ils rendent la iustice, sont magnifiquement parés, & remplis de force officiers. Outre vn grand nombre d'autres,qui sont en la Cité de Nankim, il y en a cinq, les quatre sont nommez des quatre vents, pour estre tournez aux quatre vents de l'air, & le cinquiéme est au beau milieu de la ville, comme au centre du monde. Encore ne sont-ce que des petits, n'y ayant qu'vn President, & deux assesseurs en chacun ; dont le President n'est qu'vn Docteur, & ses deux assesseurs sont des simples Bacheliers, & mesme des escriuains, qu'on a poussé. Il est vray que dans les moindres affaires, ils sont les pieds & les mains des Mandarins, pour executer fidelement & promptement tout ce qu'ils leur commandent. Neantmoins ces tribunaux ne sont pas si petits, qu'ils n'ayent plus de trois cens hommes de seruice, comme des escriuains & des sergens, les vns destinez pour faire les captures, les autres pour batre, les autres pour porter des lettres & des escritures, & pour de semblables commissions. Ils ne seruent pas tous ensemble;mais chacun à son tour,& en son rang.

Ayant ainsi parlé des petits Tribunaux,ie veux parler d'vn des grands, qui est celuy du Vice-Roy, que i'ay veu soigneusement en quelque occasion,aussi bien que plusieurs autres.

Ce tribunal,où le Vice-Roy rend la Iustice, tient au Palais,où il fait sa demeure. Il a premierement vne grande Cour quarrée, qui regarde au Midy, sans auoir aucune porte à la muraille du deuant; mais seulement deux aux deux costez. Aux quatre coins de cette Cour, on void quatre grands arbres de coton, sur châcun desquels est arboré vn estendart blanc, portant deux grandes lettres, qui couurent tout le fond de l'estofe, & ces deux lettres sont *Kiun-Muen*, c'est à dire Vice-Roy. Au dedans de la Cour autour des murailles sont les chambres des Escriuains,des grands & petits Officiers,& de quelques-vns des moindres Mandarins, qui se tiennent toûjours là,pour attendre les commandemens du Vice-Roy. Au milieu il y a vn theatre de pierre auec des degrez, pour y monter,couuert par en haut;sur lequel sont des tambours, des flutes, des cornemuses, des cors d'airain, & d'autres instrumens de musique, qui ioüent auant que le vice-Roy sorte de son Palais pour donner audience, & ioüent à trois diuerses reprises; sur la fin de châque concert,on décharge trois coups de canon, & au troisiéme on ouure les portes,& ceux qui ont affaire, peuuent entrer dans la Cour.

Du costé qui regarde le Nort, il y a vn grand portail,qui conduit dans vne autre cour quarrée, plus longue que large. Ce portail a trois portes,comme à nos Eglises; dont celle du milieu est la plus grande, chacune a vne allée, qui luy respond, éleuée de trois ou quatre pieds, large de sept ou huict, excepté celle du milieu, qui est plus large. Dans chaque allée il y a deux rangs de soldats les armes à la main, entre lesquels marchent les parties, entrans par la porte qui est à main gauche,& sortans par celle qui est à main droite:car celle du milieu,ne s'ouure que pour le Vice-Roy, & pour ceux qui le visitent, ou qui sont à sa suite. Au bout de cette Cour est la place du Vice-Roy, qui n'est ny sale,ny galerie; mais vne espece de bastiment, qui tient des deux, d'vne sale pour sa forme, & d'vne galerie pour estre sans porte,& ouuerte à l'entour. Les Sçeaux du Roy sont sur vne Table couuerte d'vn tapis, auec des couleurs rouges & noires, des pierres pour les broyer, des pinceaux pour escrire,& sur tout l'estuy des *Cheu-cu*, c'est à dire, de ces petites billetes de bois, dont châcune vaut autant

tant à compter que cinq coups de baſton: de ſorte que deux ſont dix, ſix ſont trente en langage de iuſtice, quand le Vice-Roy les tire de leur eſtuy. Le ſiege du Vice-Roy eſt entouré de douze Capitaines richement reueſtus, le morion en teſte, & le cimeterre au col. Deux pages ſont derriere luy auec des eſuentails, pour le rafraichir en eſté, quand il a chaud. Tous les tribunaux ne ſont pas tout à fait ſemblables à celuy-cy, ils ont neantmoins force raports: le reſte eſt à proportion de la dignité des Mandarins, qui les occupent.

CHAPITRE XXVIII.

Des priſons, ſentences, & ſupplices des Chinois.

LES priſons des criminels ſont plus commodes & plus ſpacieuſes que les noſtres: & puiſqu'elles ſont preſque toutes baſties d'vne meſme façon par tout le Royaume, auec fort peu de difference, auſſi ne faut-il parler que d'vne ſeule pour les faire connoître toutes. Si elles ne ſont iointes aux Palais & aux Tribunaux des Mandarins, auſquels elles apartiennent, aumoins elles n'en ſont pas eſloignées. Elles n'ont aucune veuë ſur les places publiques; mais en ſuite de la premiere porte, qui tire plus ſur la ruë, on vient par vne petite allée à la ſeconde, & puis on entre dans vne baſſe-Cour plus grande ou plus petite, ſelon la cõmodité du lieu. Ayant trauerſé la cour, on arriue à la troiſiéme porte, où eſt le logement des Geoliers, qui doiuent eſtre ordinairement trois. On paſſe enfin par vne autre porte dans vne grãde cour quarrée; aux quatre coſtez de laquelle ſont les chambres des priſonniers eleuées en l'air ſur de groſſes colomnes de bois en forme de galeries; ſans aucune porte; mais ſeulement auec vne trape de bois. Ces chambres ſont pour les priſonniers ordinaires: car en châque coin de la cour il y a vne chambre cachée, pour les plus criminels, qu'ils appellent *Chum-Kien*, c'eſt à dire la priſon peſante : de

façon qu'ayant passé par toutes les prisons communes, celles qu'on trouue aux extremitez des galeries sont les secrettes & étroites prisons : où les plus scelerats sont detenus, sans auoir la liberté de sortir auec les autres, qui ont tout le iour la porte ouuerte pour aller de chambre en chambre, & conuerser ensemble dans les basses-cours.

Tous les soirs, on fait vne reueuë, pour sçauoir si quelqu'vn manque ; & à cét effet ils sont tous dans vne Cour, & vn des Geoliers auec le roole en main les appelle les vns apres les autres, & les fait entrer dedans, pour estre reserré chacun dans sa prison.

Ceux qui sont dans les prisons secrettes, quoy qu'ils n'en sortent point, s'ils n'ont de l'argent pour achepter ce peu de liberté, qui leur est facilement accordé, & mesme la permission de demeurer où ils voudront, pourueu qu'ils ayent dequoy satisfaire à leurs Geoliers, ne laissent pas d'estre assez au large pendant le iour : mais la nuit ils sont mis en bonne & seure garde. Car ils dorment sur vn plancher d'aix, ayans les pieds passez à trauers d'vn gros bois, & les mains dans des menotes ; auec deux boucles de fer à leurs costez, où est passée vne chaisne, qui leur porte sur les reins, & leur presse les flancs : de sorte que si elle est vn peu serrée, comme cette courtoisie est assez naturelle dans les prisons, les pauures miserables ne sçauroient se remuër, ayans par ce moyen les mains & les pieds & tout le corps lié. Telle est leur precaution pour la nuict,

De plus il y a comme vne échauguete dressée au milieu de la Cour, où l'on fait garde toute la nuit, & si l'on fait tant soit peu de bruit dans les prisons, ou bien que la lumiere, qui doit toûjours estre allumée vienne à s'éteindre, incontinent on aduertit les Geoliers pour y donner remede.

Vn Mandarin de ceux, qui ont l'intendance sur les prisons, les visite tous les mois : & apres s'estre assis dans la premiere Cour, il fait venir deuant soy tous ceux, qui sont condamnez à la mort, les miserables se presentent les cheueux mal peignez, le visage terreux, la teste penchante & courbée, les pieds chancelans, & tombans à tous pas : mais sont-ils rentrez au dedans, & ont-ils vne fois perdu leur Mandarin de veuë, ce sont mes gens qui sautent comme

comme des poiſſons. La cauſe de cette feinte eſt, que ſi le Mandarin les trouuoit gras & en bon point, il les feroit baſtonner, ce qu'ils apellent *Ta-friti*, c'eſt à dire en donner aux gras, ſur ce qu'il dit, qu'ils ſont là, pour faire penitence de leurs crimes, pour s'amaigrir, & pour mourir, & non pas pour auoir du bon temps. Les autres priſonniers viennent encore les vns apres les autres, & le Mādarin s'ēquiert des geoliers de leurs deportemēs: & les broüillons, les mocqueurs, les quereleux ſont payez à coups de baſton.

En ſuite il va voir toutes les chambres, & n'y laiſſe aucune commodité, comme banc, table, lict, & chaire, qu'il ne faſſe emporter. Ils veulent que ce ſoit vne eſtroite religion, pour viure en penitence, & non pas vne ſimple priſon, comme parmy nous, pour eſtre en ſeureté.

Ceux qu'on prend priſonniers, ne ſont pas ſeulement ſuiets à l'empriſonnement; mais encore à pluſieurs contributions. Premierement, perſonne n'entre en priſon ſans paſſe-port, ce qui ſe fait de la ſorte. Les Mandarins ont vne table blanche, ſur laquelle on eſcrit le nom & la faute du priſonnier; le ſergent ayant pris cette table, mene incontinent ſon homme en priſon, & luy fait payer ſon voyage, ce qui ſe nomme, *Le denier de la table*. Quand il eſt arriué à la deuxiéme porte de la priſon, le Secretaire general des Priſonniers, qui eſt comme le Maiſtre de la maiſon, aſſis ſur ſon ſiege luy demande ſon nom, & le ſuiet de ſon empriſonnement, & le couche ſur l'eſcrouë, luy faiſant auſſi payer l'honneur, qu'il reçoit d'eſtre eſcrit ſur ſon liure. Apres il faut ſe preſenter aux autres priſonniers, & particulierement aux plus conſiderables, pour prendre leur ordre, qui luy aſſignent le quartier du Nord, ou du Midy, moyennant quelque autre piece d'argent. Eſt-il logé? Voicy dés auſſi-toſt vn autre Eſcriuain, qui n'a point d'autre charge que de prendre ſon nom, & de l'eſcrire ſur vne table particuliere de la priſon, qui n'eſt que pour cela, & il faut encore payer cette eſcriture. Apres l'Eſcriuain, vient le Balayeur, qui luy fait ce diſcours : Monſieur, comme la netteté nous eſt fort recommandée en ce lieu, il faut nettoyer la place, froter les meubles, dreſſer le feu, & telles autres choſes, qui ne ſe peuuent faire ſans ouurir la bourſe. A peine cét harangueur eſt-il ſorti,

qu'vn

qu'vn des meſmes priſonniers ſe preſente auec des ceps & des menotes de fer les plus eſtroites & ſerrées qu'il a pû trouuer, qu'il luy met aux pieds & aux mains, & puis il retourne vers ſon homme à demie-heure de là auec d'autres plus larges & plus ayſées, & luy dit. Frere, faueur & courtoiſie, i'ay bien connu que ces fers vous preſſoient trop, en voicy d'autres moins incommodes, que ie vous apporte ; mais il faut de l'argent pour du fer; autrement il faut quitter le bonnet, ou la robe. Ceux-cy ſont les menus frais, qui ne laiſſent pas de vuider la bourſe d'vn pauure priſonnier.

Apres tous ces demandeurs, les Guichetiers viennent à leur tour, qui ont beſoin de plus de temps que les autres, pour exiger leurs droits, comme la ſomme eſt plus conſiderable. Ils laiſſent paſſer deux iours apres l'empriſonnement, au bout deſquels, ſi le priſonnier ne les a pas contentés, il luy donnent toutes les nuits vn eſtrange exercice. Cette ſomme n'eſt point determinée; mais elle ſe paye à la diſcretion des Geoliers, qui tirent le plus qu'ils peuuent, c'eſt à dire beaucoup des riches, moins des pauures, & rien de ceux qui n'ont du tout rien.

Cela n'eſt pas ſi toſt acquité, qu'il faut payer les derniers droits pour l'entretien des Sacrifices, qui ſe font aux Idoles & aux Pagodes de la priſon ; y ayant à cét effet vne ou deux Chapelles en châque departement, où les Geoliers font tous les mois, au premier & au quinziéme iour de la Lune, des Sacrifices, d'vn coq, d'vne piece de pourceau, de deux poiſſons, de pain, de fruits, & d'autres choſes. Ils font vn peu boüillir ce coq dans l'eau, & le ſeruent ſur vne table deuant l'Idole fort proprement, & puis ils l'ôtent vne heure aprés, le font recuire auec les autres viandes, l'appreſtent & l'aſſaiſonnent comme il faut, & en font bonne chere.

La dépenſe de ces Sacrifices, qui ſe font deux fois le mois ſe paye des deniers des nouueaux priſonniers, iuſques à ce qu'il en vienne d'autres, qui les déchargent, à meſure qu'ils entrent les derniers.

Ces Chapelles dediées au culte des Idoles ne ſont pas ſeulement pour faire les Sacrifices des priſonniers ; mais elles ſeruent encore à des vſages plus ordinaires ; car c'eſt là qu'ils font leurs

vœux

vœux & leurs prieres, qu'ils tirent leurs ſorts, quoyque le ſuccez leur en ſoit aſſez malheureux ; au lieu de la liberté, qu'ils leur promettent & qu'ils attendent, ne receuans pour l'ordinaire que des coups de baſtons, & des ſupplices par ſentence des Iuges.

Ie me trouuay vn iour preſent, qu'vn pauure Payen eſtoit de genoux auec beaucoup de deuotion, & comme il ne ſçauoit pas lire, il ſuiuoit ce qu'vn autre luy faiſoit dire, comme il le trouuoit dans vn liure qu'on garde expreſſément dans les Chapelles. Ce pauure homme ayant tiré ſon ſort, demandoit ; & bien qu'aurons-nous? Serons-nous tourmentez par la iuſtice ? L'autre tournant le feüillet de ſon liure répondoit : non, bon courage, tout va bien, le ſort eſt heureux, qui nous promet merueilles. Ne receurons-nous point les traits ? repliquoit ce miſerable, qui eſt vne eſpece de tourment, qu'il apprehendoit dauantage. Ne crains point, répondoit l'interprete, tu n'auras point de mal.

Dés le meſme matin on vid comparoiſtre en iugemēt ce pauure gentil, qui eſtoit innocent du crime pour lequel on l'auoit empriſonné, ayant eſté pris pour vn ſien frere, qui eſtoit vn receleur, & qui ſe voyant découuert s'eſtoit ſauué. Il fut interrogé, & le Mandarin mal ſatisfait de ſes réponſes, luy fit donner les traits, qui eſtoit toute ſon apprehenſion : auſſi fit-il beaucoup de reſiſtance, & on fut contraint d'en venir à la force pour luy donner ; mais comme c'eſtoit vn jeune homme fort & robuſte, il ſe defendoit auec tant de courage & de violence, que dix ou douze ne pouuoient le tenir, de ſorte que ſe tournant de tous coſtez, frappant à droit & à gauche, & iettant par terre tous ceux, qui l'attaquoient, il donna par hazard contre la table du Mandarin, & renuerſa tout ce qui eſtoit deſſus, ce qui anima dauantage le Iuge & les ſergens, qui enfin l'ayans pris, luy donnerent les traits & le batirent ſi rudement, qu'ayant les os des talons briſez, il falut le reporter en priſon ſur les bras de ſes bourreaux. Le iour ſuiuant, que ſes douleurs furent vn peu appaiſées, & qu'il fut plus capable de raiſon, ie le fus voir pour luy témoigner le reſſentiment que i'auois de ſon mal. Il me raconta par le menu l'hiſtoire de ſon malheur, ie luy touchay quelque choſe en paſſant de ces

sorts, & de leur interpretation, luy disant, qu'a fait vostre idole? Que le Diable puisse emporter l'Idole auec ses sorts, si tous sont comme le mien, me répondit-il, & plusieurs autres particularitez, qu'il n'est pas besoin de raconter.

Les prisonniers passent assez bien leur esté; mais en hyuer, comme les froids sont insupportables, & que d'ailleurs ils n'ont pas dequoy manger, on ne sçauroit dire combien ils patissent, quoy que les Mandarins ayent souuent cette bonté, de commüer les peines corporelles en amendes pecuniaires appliquables aux pauures prisonniers; mais comme ils sont beaucoup, il est impossible qu'il y en ait suffisamment pour tous. Les voleurs, qu'on prend, sont vniuersellement abandonnez de leurs parens & amis, qui ne veulent point les reconnoître & auoüer: d'où vient qu'il en meurt vne si grande quantité, qu'on tire quelque-fois pour vn iour sept ou huit corps de la prison.

Ils ont vne superstition bien remarquable, qui est de ne permettre aucunement qu'vn corps sorte mort par la mesme porte, par laquelle il est entré viuant; d'où vient que pour oster cette difficulté, il y a toûiours vn trou, ou vne petite porte pratiquée en la muraille de la premiere Cour, dont i'ay parlé, qui ne sert qu'au passage des morts. Les personnes de qualité demandent permission de pouuoir sortir auant que de mourir, pour n'estre pas contrains de passer par ce trou apres leur mort, qui est vne des plus honteuses disgraces, qui leur puisse arriuer: aussi vne des plus horribles maledictions, dont on se sert communément dans le Royaume, est *La-Laoti*, c'est à dire puisses-tu estre traisné par le trou de la prison.

Leurs prisons n'ont point de grilles, qui répondent au dehors; & il faut que ceux qui veulent voir, ou parler aux prisonniers, entrent dedans: & c'est vne coustume inuiolable parmy eux de n'y entrer iamais sans porter quelque chose à manger, les vns plus, les autres moins chacun suiuant son pouuoir. Que si quelqu'vn y manquoit par occasion, on en feroit tout aussi-tost de plaintes, comme d'vn crime commis contre vne coustume si vniuersellement receuë. Quelqu'vn me demandera, d'où vient que ie suis si bien versé en ces connoissances? Ie n'ay qu'vn mot à luy répondre,

pondre, que cette ſcience, bien qu'elle ne ſoit pas fort importante, me couſte bien cher.

Leurs Sentences ne ſont pas beaucoup differentes des noſtres, ſi ce n'eſt que leurs delais ne ſont pas ſi longs, ny leurs inſtances ſi importunes. Toutes leurs affaires ſe traitent par requeſtes & par memoires, & il eſt permis à vn chacun d'y mettre ce qu'il voudra en ſtile de Palais. Il y en a, qui ne viuent que de ce meſtier, & qui ne ſçauent faire autre choſe, que de dreſſer de ſemblables écritures. Nous ne receuons aucune de ces perſonnes au Sacrement du Bapteſme, pour ce qu'ils écriuent tant d'impoſtures, qu'il eſt beſoin qu'vn Mandarin ſoit bien prudent & fort experimenté pour tirer quelque ſorte de verité de tant de menſonges. Ils ne manquent pas d'eſtre payez en baſtonnades, quand ils y ſont ſurpris.

Le Vice-Roy de Nanquim, grand amy de nos Peres, & fort affectionné & enclin à la Loy Chreſtienne, quoy que Payen, me fit vn iour ce compte. Comme i'eſtois en mon Siege, me dit-il, donnant audience aux parties, on me preſenta entre autres vn certain memoire remply de calomnies contre la Religion Chreſtienne, & contre les Chreſtiens naturels de cette ville. Ie le pris, & le leus, & demanday à ceux qui me l'auoient preſenté, s'ils connoiſſent bien cette Loy, & les perſonnes qui en faiſoient profeſſion. Ils me répondirent qu'ouy, que c'eſtoit vne loy nouuelle, étrange, &c. diſans plus de maux, qu'ils n'en auoient écrit. Ie mis pour lors la main ſur mes tabletes, & en tiray ſix, qui voulurent iuſtement dire trente-ſix coups de baſtons, qu'ils receurent en bonne monnoye; comme tous ceux qui ſe donnent en ce Tribunal, ſont de bon poids. Apres qu'ils ſe furent leuez & adiuſtez: ie leur dis, cette requeſte n'eſt pas aſſez bien concertée pour vne affaire de ſi grande conſequence: retirez-vous pour y penſer auec plus de conſeil & de maturité, & quand vous ſerez mieux informez que vous n'eſtes, reuenez pour m'en donner aduis. Ce ſont mes gens, que ie n'ay pas veu depuis, adiouſta-il.

La requeſte eſt preſentée par les parties, ou par quelqu'vn en leur nom, en cette maniere. La premiere Cour des Palais de Iuſtice eſt ordinairement pleine du monde, qui a des procez: mais

l'allée du milieu, qui mene droit au siege du Mandarin, est libre. Ceux qui ont des Requestes à presenter, se mettent quand il est temps à genoux sur ce passage du milieu auec leur papier en main, qu'ils haussent iusqu'à la teste. Le Mandarin les fait recüeillir, & s'il a quelque interrogation à leur faire, il la fait; s'il les agrée, il les plie, & les met sur sa table; sinon, il les rejette; & s'il iuge qu'elles soient impertinentes, il ordonne sur le champ certain nombre de bastonnades à celuy qui les a presentées, quoy qu'il ne soit pas partie en l'affaire, ce qui arriue assez souuent, sans autre sujet, que pource que le Iuge est en cholere. Ie vis chose pareille en vn Bonze, qui estant comme les autres de mesme profession, iusticiable des Iuges seculiers, fut bien battu pource seulement que son Mandarin estoit en mauuaise humeur.

Le Bonze fit les ceremonies ordinaires auec son papier; les prouisions qui luy furent expediées furent deux petites pieces de bois, que le Mandarin tira suiuant la coûtume; & en suite deux Sergens, le prirent l'vn par les pieds, & l'autre par la teste, le coucherent par terre, luy tirerent ses chausses iusqu'aux talons, & luy déchargerent dix coups de bâton si prestement, que la chose fut plûtost faite, qu'on n'y eût pensé.

Les condemnations portent ordinairement des peines pecuniaires, par fois l'exil & le bannissement, la galere, ou plûtost quelque autre peine semblable à celle de la galere, pource qu'effectiuement ils n'en ont point l'vsage: mais en échange on condamne les criminels à trauailler sur les riuieres dans les vaisseaux du Roy, à tirer l'auiron, & rendre d'autres seruices, étans liez deux à deux à vne chaisne.

La peine de mort, qui est d'étre étranglé ou decapité, n'est que pour les faux-monnoyeurs & pour les meurtriers: encore de tous les complices il n'y en a qu'vn seul, qui soit executé à mort, les autres sont punis plus doucement; si ce n'est que ce soient des Assassins, qui sont tous executez sans remission, quand le crime est aueré. Les larronneaux sont condamnez pour la premiere fois aux bastonnades & à la prison; & s'ils sont surpris pour la seconde fois ils sont traitez de mesmes peines vn peu plus seuerement, ou bien on leur imprime sur le bras en la partie exterieure ces deux

lettres

lettres *Za-tao*, qui toutes deux ſignifient vn larron, en cette maniere. Ces lettres ſont grauées ſur vne piece de bois, qu'on charge, d'ancre, & qu'on applique ſur la chair du bras, & puis auec quatre aiguilles plantées ſur vn autre bois on pique cette partie, qui eſt teinte d'ancre, & comme le ſang vient à couler, on fait entrer cette ancre qui s'attache ſi fort, dans les trous, que l'impreſſion y demeure toûjours ſans pouuoir s'éffacer. Les adulteres y ſont punis non pas de mort; mais de coups de baſtons, dont on les charge ſans les épargner. Les femmes ſurpriſes en la méme faute, reçoiuent la méme peine, & ſi elles ſont de qualité, ou qu'elles ayent vécu dans l'honneur iuſques à lors, elles ſont foüettées dans les places publiques, & quelques-fois on leur oſte les chauſſes pour vne plus grande ignominie; mais ſi elles ont déja perdu l'honneur par leur mauuaiſe vie, on ſe contente de les battre ſur leurs caleçons, ſans les dépoüiller.

Quand le crime eſt enorme, pour terminer plûtoſt l'affaire, on aſſomme les coulpables à coups de baſtons par ſentence du Iuge, qui luy en fait donner iuſques à ſoixante dix, ou quatre-vingts, ſi la cauſe eſt deuant vn grand Tribunal; eſtant tout à fait impoſſible, qu'vn homme puiſſe viure, aprés auoir eſté ſi mal-traité. L'an 1617. il y auoit en la ville de Nankim vne eſpece de confrairie compoſée de cinquante perſonnes, qu'ils nommoient en leur langue *Thien-Cam*. Ils auoient fait enſéble vne ligue offenſiue, & defenſiue; les intereſts d'vn ſeul eſtoient la cauſe commune; qui en touchoit vn, les offenſoit tous, ſi bien que ſe prétans ainſi la main les vns aux autres, ils commettoient mille inſolences; ce qui obligea les Magiſtrats de leur courir ſus. Ils furent quaſi tous pris, & diſperſez par les priſons de cette grande ville, qui ſont au nombre de quatorze ou quinze: & la premiere choſe qu'on leur fit, fut de leur metre au col vn *Kian-hao*, duquel ie parleray bientoſt, ſi peſant & ſi lourd, qu'il eſtoit impoſſible à celuy qui l'auoit, de ſe remuër; il falloit deux hommes pour le porter d'vn lieu à l'autre, quand il deuoit changer de place. Le Gouuerneur de la ville fit venir la cauſe deuant ſoy, & condamner ces factieux de receuoir chacun ſoixante & dix coups de baſton, dont ils moururent tous.

Les crimes ordinaires ſont punis d'vne ſorte de chaſtiment, qu'ils appellent *Kian-hao*, qui n'eſt point en vſage dans l'Europe. C'eſt vne groſſe piece de bois carrée, longue de quatre ou cinq pieds, qui s'ajuſte à vne autre de meſme groſſeur & grandeur, elles ont vne envuidure par le milieu, qui fait vn trou pour y mettre le col d'vn homme, quoy qu'à l'eſtroit, lors qu'on vient à ioindre ces deux pieces de bois l'vne à l'autre, & qu'on les ſerre par les deux bouts auec des bandes de quatre doigts de large, qui portent eſcrit le crime du coûpable, & le ſuiet de ſon ſupplice. On expoſe tous les matins honteuſement ces pauures miſerables à la veuë des hommes, dans les places publiques, portans ce precieux carquant au col, ſans iamais le quitter ny le iour ny la nuit, pendant quinze, vingt ou trente iours, ſelon leur ſentence. Ces choſes ne ſe font iamais, qu'aprés des baſtonnades, qui ſont ſi ordinaires à la Chine, qu'il ny a point de ſupplice ny de condemnation, ſi ce n'eſt quelque amande pecuniaire, qui puiſſe eſtre executée, qu'aprés cette ceremonie, qui eſt comme vne diſpoſition neceſſaire à la premiere forme, & comme vn acceſſoire requis à la nature du principal, ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire mention en la ſentence, parce que cela ſe doit toûjours entendre & pratiquer, ſans aucune exception. Et c'eſt la verité, que comme on dit des Iaponois, qu'ils ne peuuent eſtre bien gouuernez ſans *Catana*, ſans Cimeterre, pource qu'eſtans de leur naturel cruels & ſanguinaires, ils ont beſoin de ſemblables ſeignées; de meſmes on peut dire auec raiſon que le gouuernement de la Chine ne peut pas ſubſiſter ſans *Bambu*, c'eſt à dire ſans baſton, dont ils frapent les delinquans. Pour mieux comprendre ce qui en eſt, ie veux briefuement en raporter l'vſage.

C'eſt l'ordre de la Chine, qu'en tous les Tribunaux, les Mandarins tenans leur audience, ayent au tour de leur table de part & d'autre, dix ou douze hommes, qui ſe tiennent ordinairement debout, auec de grands baſtons pointez en terre; il y en a par fois iuſqu'à quarante, quand il eſt queſtion de donner de la peur, comme quand nos Peres furent preſentez en iugement pour la cauſe de la religion. Ces baſtons ont ſept pieds de long, ils ſont gros & larges comme la main par embas, polis & deliez par en haut,

pour

pour pouuoir plus commodément eſtre empoignez : ils ſont faits d'vn certain bois de Bambu ſemblable à la canne, en ce qu'il eſt creux & noüeux; mais beaucoup plus maſſif, plus fort, plus dur, & plus peſant.

Il y a de plus ſur la table du Mandarin vne ſorte d'eſtuy, où ſont ces filets de bois dont i'ay parlé; d'ont chacun ſert à marquer cinq baſtonnades, d'où vient qu'vn iuge n'a qu'à tirer de ces petites pieces de bois à proportion du nombre des coups, qu'il veut faire donner. Tous ces *Vpi*, c'eſt ainſi que nomment les Portugais ces officiers, qui tiennent les baſtons, ſont auſſi-toſt preſts, les vns à prendre les armes en main, les autres à ſe ſaiſir du patient, & le coucher par terre. On luy met les chauſſes bas, & puis vn de ces hommes luy applique cinq baſtonnades ſur la chair nuë, & ſe retire : l'autre vient, qui luy en décharge autant, & ainſi conſecutiuement de main en main, iuſqu'à ce qu'il ait receu ſon compte. Quand le Mandarin tire ces billetes de leur eſtuy, comme des fléches d'vne trouſſe, il n'eſt point obligé de donner raiſon de ſon ordonnance, & le patient n'eſt pas receu à luy demander; il faut promptement obeïr, tout ce qu'on fait en quelque rencontre particuliere, c'eſt d'adoucir vn peu la cholere du iuge, & d'affoiblir le bras des executeurs auec quelque piece d'argent.

Cela s'entend quand le Mandarin eſt en ſon ſiege : car hors de là il n'a pas ces billetes de bois quoyque ces porte-baſtons l'accompagnent par tout, & qu'il s'en ſerue aſſez ſouuent pour des fautes legeres : & il ne faut, que n'auoir pas mis pied à terre à ſa rencontre, quand on eſt à cheual ou bien auoir trauerſé la ruë quand il paſſe, pour receuoir cinq ou dix baſtonnades par ſon commandement : & il n'a pas ſeulement ce pouuoir dans les villes & places de ſon reſſort; mais en quelque lieu que ce ſoit.

Auant que ie partiſſe de la Cité de Nankim, Capitale de la Prouince de Kiamſi, où nous auons vne maiſon & vne Egliſe, auec vn grand nombre de bons Chreſtiens, ie vis vn Mandarin, qui eſtoit iuge d'vne ville voiſine, paſſer par noſtre ruë, qui eſt vne des plus belles & des plus peuplées de la ville, & à vn bout aſſez éloigné, vn de ces iongleurs qui ſe mélent de dire la bonne auanture,

ture, assis sur sa chaire auec sa table, ses liures & ses instrumens. Le Mandarin passa vne fois en bas, & retourna vne autrefois en haut, sans que mon *Suon-min*, c'est à dire mon deuin se remüât de dessus son siege. A quelque heure de là le Mandarin fut obligé de repasser par la mesme ruë, & quand il fut dans la place, où mon pauure deuin tenoit sa boutique, il l'appelle; & quoy donc, luy dit-il, est-ce ainsi que vous traitez indifferemment les hommes,& que vous portez si peu d'honneur aux Mandarins du Roy? viste,qu'on luy donne ce qu'il faut. A peine la parole fut prononcée, qu'au mesme lieu sans aller plus loin, on luy déchargea dix coups de baston. Allez, ajousta le Mandarin,apprenez à viure,& estudiez mieux ce qui est de vostre art:parce que vous n'auez preueu,ny deuiné cette bonne fortune qui vous est arriuée. Car ainsi que sans autre façon on donne les coups de baston, qui n'entrent iamais en compte,quoy qu'ils soient payez content. Tous en donnent,tous en reçoiuent,& tous le sentent,sans qu'aucun s'en étonne,ny s'en tourmente beaucoup.

Les Maistres & les Seigneurs ont aussi l'authorité de chastier leurs seruiteurs, si ce n'est qu'ils n'ont pas le pouuoir de les faire déchausser. Les Maistres d'écholes font le mesme traitement à leurs éscholiers de quelque condition qu'ils soient, neantmoins sur les chausses, sans qu'on les puisse coucher à terre; mais seulement sur vn banc;les peres chastient de la méme façon leurs enfans, & ne peuuent souffrir de voir des verges, s'étonnans, que nous ayons le courage de foüetter vn enfant, particulierement auec des foüets de cordes, qu'ils apprehendent comme vne des choses les plus cruelles: outre que les enfans ayment mieux estre bâtus du bâton, que foüetez de la verge, qui les touche de plus prés, & leur donne sur la peau.

Et afin que rien ne manque pour cét employ, il y a des personnes à la Chine qui n'ont point d'autre occupation que d'achepter des coups de bâtons, & moyennant quelque somme d'argent,de receuoir le châtiment au lieu d'vn autre;ce qui ne se pratique pas indifferemment en toute occasion, soit que la chose ne soit pas permise, ou plûtost qu'il n'y ait pas presse de s'exposer pour vn autre, quand la peine est excessiue. Mais quand le

le chaſtiment n'eſt pas inſupportable, le marchand s'accorde & conuient du prix auec le criminel, qui luy donne tant pour châque coup, qu'il va receuoir pour luy en preſence du Mandarin.

Les traits ſe donnent en certains cas, ie n'en ſçache que de deux ſortes, l'vne pour les mains, & l'autre pour les pieds. Ils ont pour les pieds vn certain inſtrument, qu'ils appellent *Kia-quen*: ce ſont trois bois croiſez, dont celuy du milieu eſt fixe & arreſté, les autres tournent & ſe remüent; ils mettent dedans les pieds du patient, où ils ſont ſi ſerrez, que les os du talon ſe briſent, & entrent bien auant.

Pour les mains, ils ont d'autres petits bois, nommez *Tean-zu*, qu'ils entrelaſſent dans les doigts, qu'ils ſerrent les vns contre les autres, & qu'ils lient fortement auec de petites cordes, laiſſans quelque temps vn pauure criminel en cette geſne.

CHAPITRE XXIX.

De quelques particularitez, qui ajuſtent & rendent le gouuernement de la Chine aysé.

LA premiere eſt que le Roy fournit à la deſpenſe de ſes Officiers, leur oſtant ainſi l'occaſion qu'ils pourroient prendre de leur neceſſité, de s'engager à diuerſes perſonnes, & de ſe charger de debtes: les obligeant par méme moyen de garder les loix, & de les faire garder, & de marcher droit dans les fonctions de la Iuſtice.

Dés auſſi-toſt qu'vn Docteur, ou vn licentié, ou quelque autre que ce ſoit, eſt pourueu à la Cour, & qu'il doit marcher pour l'exercice de ſa charge, les dépenſes de ſa perſonne, de ſes ſeruiteurs & de ſes domeſtiques auec tous les frais de ſon voyage, ſoit par eau, ſoit par terre, en comprenant les vaiſſeaux, les charrettes, les cheuaux, les hommes, & tout le reſte de l'attirail, ſe payent des deniers du Roy.

Tout le long du chemin,il ne va point aux Hosteleries ; mais il y a des Palais destinez pour son logement dans les Bourgades,& dans les villes , où il est pourueu de tout ce qui luy est necessaire. Pour cét effet il enuoye toûjours vn homme deuant , afin qu'à son arriuée , il trouue toutes choses en estat. Que si parfois il ne peut pas arriuer à ses gistes, il y a pour la disnée en certains lieux, des Maisons du Roy, qu'ils appellent *Yeli,* bâties exprés, & garnies de toutes les commoditez. Le pis est,que comme ce sont des deniers du Roy , on les dépense auec plus de profusion. Par exemple quand il faut dix cheuaux aux gens du Mandarin,ils en demandent quinze ou vingt, auec toutes les prouisions necessaires pour le voyage, qui se font presque toutes en argent.

La chose ne s'arreste pas là, elle passe bien plus auant. Quelques-vns ne sont pas si jaloux de leur credit & reputation que de leur bourse. Deuans auoir sur leurs tables tant de plats & tant de sortes de viandes , qui sont taxées , ils en font seruir beaucoup moins, & retirent l'argent du surplus. Il sont neantmoins peu,qui veüillent faire de semblables voleries.

Le Roy ne pouruoit pas seulement à la dignité de leurs personnes ; mais encor il leur fournit dequoy soustenir l'honneur & la dignité de leurs charges, comme des gens à cheual & à pied, qui les accompagnent de ville en ville, par tous les endroits où ils passent.

La seconde est : qu'aux places de leurs gouuernemens, ils ont des Palais meublez aux despens du Roy, auec tous les seruiteurs pour le dedans & pour le dehors de leur maison, iusques aux pages:qui ne sont pas si peu, que le moindre iuge de village n'en ait bien huit ou dix ; lesquels ne se trouuent pas tous ensemble en seruice , si ce n'est quand le Mandarin le commande expressément.

La troisiéme. Les Mandarins sont fort considerez & circonspects, traitans auec leurs sujets, ils ne s'entretiennent iamais en secret auec aucun : mais toûjours en public,si bien qu'vn châcun peut rendre témoignage de leurs discours. Les Palais sont toûjours fermez dedans & dehors. Apres auoir tenu l'audience, ce qui se fait tous les iours , & assez souuent le matin & le soir , & toutes-

fois

fois & quantes qu'il en eſt beſoin,ils ſe retirent, & le Palais ſe ferme au dedans pour les Mandarins,& au dehors pour les officiers: & quoy qu'on l'ouvre toutes les fois qu'ils deſirent ſortir;ſi eſt-ce que iamais ils ne le font ſecrettement ; mais ils frapent vn tambour au dedans,auquel répond vn autre par le dehors:&tout auſſi-toſt les officiers & les autres,qui doiuent l'accompagner ſe preſentent au ſignal; & quand ils ſont aſſemblez, on ouvre les portes du Palais,& le Mandarin ſort.

La quatriéme. Il ny'a perſonne de leur maiſon, enfans, couſins ou ſeruiteurs, de ceux qui logent auec ceux, qui oſaſt ſortir pour faire vne viſite, pour conuerſer ou pour traiter de quelque affaire, de peur qu'ils ne reçoiuent quelques preſens. Leur pouruoyeur eſt au dehors du Tribunal, de meſme que le reſte des officiers, qui reçoit tous les iours du dedans,vn memoire par eſcrit de ce qu'il doit achepter : & d'autant qu'il n'eſt pas à propos ny meſme permis d'ouvrir les portes du Palais pour tant de petites choſes, ils ont de certaines roües,par leſquelles ils font entrer & ſortir ce qui leur fait beſoin.

La cinquiéme.Ils ne gouuernent iamais plus de trois ans dans vn meſme lieu : de ſorte qu'ils ne peuuent pas s'eſtablir puiſſamment, ny contracter des amitiez fort eſtroites. Nul ne gouuerne en ſon pays, excepté les Capitaines, qui doiuent tâcher auec plus d'affection que les autres, de conſeruer & defendre leurs pays dans les occaſions.

La ſixiéme eſt, que parmy les Mandarins il y a vne merueilleuſe ſubordination des vns aux autres : les inferieurs rendent de grands reſpects & vne obeyſſance particuliere aux ſuperieurs ; ils les viſitent auec beaucoup de ciuilité,& ſe preſentent à eux, en certains temps.

La ſeptiéme. On veille ſoigneuſement ſur les gouuerneurs:car outre le Tauli & Quauli, qui ont la charge d'informer ſur tout ce qui ſe paſſe,& d'en donner advis au Roy, châque Prouince a ſon Viſiteur particulier, qu'on change tous les ans, afin qu'il s'acquite mieux de ſa charge ; qui chaſtie ou qui defere les coûpables.

La huictiéme, il ſe fait tous les trois ans vne reueuë generale

ſur tous les Mandarins du Royaume, partie par les informations des viſiteurs, & partie par des enqueſtes ſecretes : & cette reueuë ſe fait la meſme année, que les Mandarins viennent de tous les endroits du Royaume à Pekim, rendre l'obeïſſance au Roy : & ainſi l'execution de cette procedure ſe fait à la Cour, en chaſtiant les vns, en degradant les autres, & éleuant quelques-vns à de plus hautes charges. Les principales fautes pour leſquelles ils meritent le chaſtiment, ſont celles qui s'enſuiuent.

La premiere, s'ils ont vendu la iuſtice s'eſtans laiſſez corrompre par preſens : & ceux qui ſont conuaincus de ce crime, perdent leur charge, & ſont renuoyez à leur maiſon.

La ſeconde, s'ils ſont cruels & inhumains, & s'ils excedent aux chaſtimens, on les priue de leur charge & de leur authorité; & ils ſont mis au rang du peuple.

La troiſiéme, s'ils ſont negligens & peu ſoigneux des affaires de leur gouuernement, ils perdent leur office, neantmoins ils en retiennent toûjours les marques.

La quatriéme, s'ils ſont precipitez, & s'ils ne deliberent pas aſſez pour donner leurs ſentences, on les fait deſcendre à de plus baſſes charges, comme vn gouuerneur à l'office de Iuge, & le reſte à proportion.

La cinquiéme, s'ils ſont trop jeunes, & leurs actions témoignent de legereté, ils ſont pareillement degradez & employez à d'autres moindres charges.

La ſixiéme, s'ils ſont vieux, & s'ils n'ont pas la force de ſuporter les trauaux de l'audience & du ſeruice du Roy, on les enuoye à leur maiſon pour ſe repoſer. Et quoy qu'à dire le vray, ce ne ſoit pas vne faute coûpable ; mais vn defaut naturel, que la vieilleſſe: c'eſt neantmoins le plus grand mal de tous : parce que les vieillards ne pouvans pas remedier aux incommoditez de leur âge, ce defaut croît auec le temps de plus en plus, ce qui les rend par conſequent plus incapables de r'entrer iamais dans leurs charges.

La ſeptiéme, s'ils ont peu de ſoing de la conduite de leurs familles, & du gouuernement de leur maiſon: tant de celle, où effectiuement ils ſont leur reſidence, que de celle qu'ils ont en leur pays, laquelle ſe gouuerne par leur ordre, que leurs ſeruiteurs, pa-

rens & enfans suiuent ponctuellement, comme il n'est pas difficile à cause de leur grande authorité, ceux-là pareillement sont priuez de leurs charges.

La neufviéme particularité, qui contribuë beaucoup au bon gouuernement de cét Estat, est que les Roys écoutent les Mandarins, quoy que ce soit contre leur gré : & les Mandarins leur parlent auec liberté, quelque danger qu'il y ait pour eux : de sorte que l'vn & l'autre produisent vn grand miracle, aux Mandarins la liberté de dire leur advis, & aux Roys la facilité de les entendre : à ceux-là par vn zele de la iustice & du bon gouuernement ; à ceux-cy par vn sincere & veritable desir de l'establir, & de le rendre asseuré. Leurs histoires nous en fournissent plusieurs exemples, ie me contenteray d'en raporter deux ou trois.

Le Roy enuoya querir vne fille dans vne de ses Provinces, comme vne rare beauté, & comme vne chose fort extraordinaire. Son Predecesseur s'estoit déja engagé dans vne occasion pareille, qui auoit causé de grands maux à l'Estat, (cette sorte de personnes n'estant pas capable pour l'ordinaire de produire beaucoup de bien) & qui en faisoit raisonnablement apprehender de semblables. Vn Colao se chargea de l'affaire, & pource qu'il voulut parler au Roy, il fut conduit en sa presence, & luy parla si efficacement, que le Roy luy promit de congedier cette fille dés-lors qu'elle entreroit au Palais. Dés à cette heure, promptement, repartit le Mandarin, que vôtre Majesté commande qu'elle soit congediée ; dautant que si elle entre vne fois en vôtre maison, si vous la regardez, & si elle vous parle, les mains vous doiuent trembler ; à cause que les femmes ont la force d'enchanter sans sorcelerie : ie ne sortiray point du Palais par vne porte, qu'auparauant elle ne soit sortie par l'autre. Ce qui fut executé.

Vn autre Roy fut si espris de l'amour des oyseaux, qu'il faisoit chercher par toutes les forests, les plus rares & les plus diuertissans, & comme la volonté du Prince est le premier mobile qui donne le bransle aux mains de ses suiets, ils furent à la chasse pour cet effet auec beaucoup de peine, & qui plus est à l'oppression du peuple, particulierement d'vne Prouince, où la chasse se faisoit continuellement par tant de Coureurs, que les pauures labou-

reurs pour ne pouuoir couurir leurs ſemences, furent reduits à vne extreme neceſſité. Par hazard vn Mandarin paſſa par là, reuenant d'vne autre Prouince, qui eut plus de zele & de compaſſion du païs, que ceux qui en auoient le gouuernement. Eſtant arriué à la Cour, il preſenta vne requeſte au Roy: & ſçeut ſi bien depeindre combien de peu d'importance eſtoit cette chaſſe, & les dommages qu'en receuoit le peuple, que non ſeulement il arrêta ſa curioſité, & commanda qu'on abandonnât la chaſſe des oyſeaux, mais encore il donna le vol & la liberté à ceux qui étoient déja pris, & qu'il tenoit dans les volieres de ſon Palais.

En la Cité de Pekim dãs le Palais d'vne fille du Roy nommée *Cum-chu*, vn valet inſolent auoit commis beaucoup d'excez, & vn entre autres qui meritoit la mort. Les Mandarins vouloient ſe ſaiſir de ſa perſonne, mais ils n'oſoient l'entreprendre dans le Palais; & luy n'en ſortoit point qu'en la compagnie de la Princeſſe. Vn Mandarin ſe reſolut de le prendre en quelque façon que ce fût: vn iour que la Princeſſe ſortoit, il ſe mit auec ſes gens au deuant du carroſſe & le fit arreſter: puis il mit les mains ſur cét homme & le prit. La Princeſſe ſe reſſentant de l'affront qu'elle auoit reçeu, s'en courut au Palais ſi pleine d'indignation, & ſi tranſportée de cholere, que ſans attendre que le Roy fût hors de l'Audience, elle s'en alla le trouuer, criant comme vne deſeſperée. On enuoya chercher le Mandarin, qui ſe tenoit tout preſt, & ſe doutoit bien de l'affaire. Il ſe preſenta deuant le Roy, qui le tança. Mais luy; Sire répondit-il, iay fait ce que voſtre Majeſté commande, & ce que les loix ordonnent. Vous deuiez, donc prendre vn autre temps, & chercher vne occaſion plus commode, repartit le Roy. Ie l'ay fait auparauant, repliqua le Mandarin, ſans la pouuoir trouuer. Demandez-en pardon à ma fille, dît le Roy, & baiſſés la teſte. Il ne faut point de pardon; où il n'y a point de faute, répondit cétuy-cy; & iamais ie ne prieray qu'on me pardonne pour auoir fait ma charge. Le Roy commanda pour lors à deux Mandarins de luy faire baiſſer la teſte à toute force iuſques en terre: mais il ſe tint ſi ferme, qu'il fut impoſſible, de ſorte que le Roy fut contraint de le renuoyer, & à peu de iours de-là, il le fit pouruoir d'vne meilleure charge pour la ſatisfaction

qu'il auoit reçeuë de son integrité. Ie laisse plusieurs histoires pareilles, que ie pourrois raconter.

La dixiéme, est la garde qu'on fait exactement par toutes les Villes, Citez & Bourgades; y ayant vn homme en châque ruë, & si elle est longue, deux & dauantage, qui ont la charge de veiller sur les desordres, qui peuuent arriuer, & au mesme lieu il y a vne espece de prison, qu'il appellent *Lem-phù*, c'est à dire boutique froide, où ils peuuent tenir en cas de besoin vn criminel, iusques à ce qu'on ait aduerty quelqu'vn des Magistrats.

L'onziéme, les portes des villes se ferment toutes les nuits, sans y manquer, comme nous auons dit. On ferme encore les ruës auec des chaisnes de fer, sinon toutes & toûjours, aumoins quelques-vnes dans certaines rencontres.

La douziéme. Les personnes d'honneur & d'authorité se respectent les vnes les autres, & croiroient estre des-honnorées, si elles auoient eu des quereles. D'où vient que pour ennemis qu'ils soient, ils gardent toûjours la bien-seance, & tâchent d'éuiter les occasions de se trouuer ensemble.

La treiziéme. Il n'y a que les soldats, qui portent des armes, encore est-ce quand il faut faire leur montre, ou accompagner les Mandarins. Le petit peuple, qui au contraire se querele aysément, se sert des poings, & celuy qui est le plus prompt à prendre son aduersaire par les cheueux, est le plus fort. Que si par occasion ils auoient en main quelque instrument, qui peût verser du sang, comme vn bâton, vne piece de bois ou de fer, ils vous la quittent pour en venir aux bras & aux mains.

La quatorziéme. Les femmes débauchées, qui sont le plus souuent les causes des desordres, ont leur logis hors des murailles, sans qu'il soit permis à aucune de demeurer en ville. Outre qu'elles n'ont point de maisons particulieres; mais plusieurs viuent ensemble, auec vn homme, qui a soin d'elles, & qui est obligé de rendre compte de tous les desordres, qui peuuent suruenir en leur logis.

La quinziéme. Il est defendu d'auoir aucun commerce dans le Royaume auec les Estrangers, qui pourroient leur faire prendre de nouuelles coustumes, & troubler leur façon de gouuerner,

Loy, qui fut en partie obseruée des Lacedemoniens, pour la mesme raison. Toutefois ils n'ont iamais empéché les Ambassadeurs des autres Royaumes, qui se presentent assés souuent : il est vray qu'il s'arrestent en la premiere Ville du Royaume, où ils arriuent, & les Magistrats les traitent auec toute sorte d'honneur, en attendant sur l'aduis qu'ils ont donné au Roy, la permission d'aller à la Cour, sans laquelle ils ne peuuent point marcher. Estans arriuez, on les loge dans vn Palais particulier, duquel ils ne peuuent sortir, sinon en la façon que iay déja dit cy-deuant.

Sur tout ils ont leurs loix, leurs statuts & leurs ordres, par lesquelles ils se gouuernent eux & leur Royaume. Il y en a de deux sortes. Les vnes consistent en coûtumes, & ceremonies anciennes, communes à tout le Royaume, comprises en cinq liures, qu'ils nomment *Doctrines*, & qu'ils tiennent comme sacrez. Les autres sont les loix du Royaume, pour l'administration de la Iustice en certains cas particuliers ciuils & criminels, specifians tout ce qu'on y doit obseruer. Elles sont anciennes, & fondées particulierement sur les cinq vertus que les anciens estimoient fort, & que les Chinois ont encore auiourd'huy en veneration, à sçauoir *Gin*, *Y*, *Li*, *Chi*, *Sin*. La pieté, la iustice, la politesse, la prudence, & la fidelité.

Gin, à ce qu'ils disent signifie *la pieté*, *l'humanité*, *la charité*, *la reuerence*, *l'amour & la compassion*, qu'ils expliquent de la sorte, se priser moins que les autres, estre affable, consoler les affligez, assister les pauures, auoir le cœur plein de pitié & de compassion; témoigner de l'affection à tout le monde; & particulierement à l'endroit de ses parens, les aydant en santé, les traitant en leurs maladies, les seruant pendant leur vie & leur rendant les honneurs des funerailles apres leur mort.

Y, c'est *la iustice*, *l'egalité*, *l'integrité*, *la condescendence aux choses raisonnables*, *& iustes*. De cette façon le Iuge doit rendre à vn châcun le sien; le riche doit prendre garde de ne s'orgueillir point de ses richesses, mais d'en faire part aux pauures. Adorer le Ciel, respecter la Terre, ne contester iamais, n'étre point opiniâtre, ceder en ce qui est iuste & conforme à la raison.

Li. Ils disent que c'est *la vraye politesse, & courtoisie*, *que d'honorer*

norer & respecter les autres comme il est conuenable : ce qui consiste;à s'honorer reciproquement l'vn l'autre,à considerer meurement, à estre circonspect & auisé dans ses affaires, modeste en ses déportemens exterieurs; à obeïr aux Magistrats, à estre affable aux ieunes, & à respecter les vieillards.

Chi, signifie *la prudence & la sagesse,* qu'ils mettent à lire les liures, apprendre les sciences,se perfectionner dans les Arts liberaux,estre sçauant aux choses de l'Antiquité,& versé dans la pratique des choses modernes, prendre garde au passé pour bien regler le present & l'avenir, discerner le iuste de l'iniuste, & la verité du mensonge.

Sin. Ils l'expliquent *de la fidelité & de la verité :* qui demande vn cœur entier, & vne intention sincere; faire seulement ce qui est bien, imiter ce qui est iuste, accorder ses actions auec ses paroles, & ce qui est caché au dedans auec ce qui paroist au dehors.

Conformément à cette distribution de leur doctrine, ils reduisent leur Republique à cinq Ordres de personnes, qui ont quelque raport entre elles pour ce qui regarde leur deuoir & leur obligation particuliere : à sçauoir le Roy auec ses sujets, le Pere auec ses enfans, le Mary auec sa femme, les Freres aisnez auec leurs cadets, & les Amis les vns auec les autres.

Le Roy doit auoir pour ses sujets la vigilance, la clemence & l'amour; & les sujets reciproquement doiuent auoir pour leur Roy, la reuerence, l'obeïssance & la loyauté; le Pere doit aimer & compatir à ses enfans, & les enfans sont obligez de témoigner à leur Pere de l'obeïssance & de la pieté; le Mary doit entretenir l'amour & l'vnion auec sa femme, & la femme doit auoir pour son mary de la fidelité, du respect & de la complaisãce;les freres aisnez doiuent aimer & instruire leurs cadets & les plus ieunes doiuent obeïr & honorer les plus vieux,les amis sont tenus de maintenir parmy eux la fidelité, la verité, & la sincerité.

Telle estoit la façon de viure des anciens, au temps qu'il y auoit peu de loix;mais beaucoup d'obseruateurs;toutes ces maximes fondées sur les principes de la nature, se voyent encore aujourd'huy dans leurs liures presque en mesmes termes, que dans

les nostres:c'estoit lors que ces grands hommes, qui n'ambitionnoient point le gouuernement, se retiroient dans leurs maisons, & cultiuoient de leurs propres mains, la terre de leurs heritages, quand ils voyoient que le peuple ne faisoit pas son profit de leurs exemples, ou que les Roys ne suiuoient pas leurs advis.

Mais apres que l'ambition & l'auarice ont preualu sur la vertu, & que le propre interest a aueuglé l'honneur & la generosité, on a quitté cette façon de vie, les loix se sont accreuës, d'autres ont esté changées ou relâchées par des nouueaux Princes, plusieurs ont esté adjoustées; particulierement sous le regne de Humvu, le chef de la famille, qui porte aujourd'huy la Couronne, lequel ayant trouué plusieurs coustumes estrangeres introduites dans le Royaume par les Tartares, qui l'auoient long-temps possedé, changea la façon du gouuernement; diuisa ce grand Estat, qui auparauant estoit partagé entre plusieurs Princes, en quinze Prouinces sous vn seul Monarque: d'où vient, qu'il fut contraint de faire de nouuelles loix, ayant neantmoins toûjours égard aux anciennes.

Les Chinois ont encore leurs commandemens, que ie pense leur estre nouueaux, & qui ont beaucoup de raport à nostre Decalogue, qu'ils impriment en quelques Prouinces, & les attachent aux portes; comme: *ne tuer point, ne desrober point, ne dire point des mensõges, honorer son pere & sa mere, &c.* Et à n'en point mentir, pour ce qui est d'honnorer ses parens, nous & les autres nations pouuons apprendre beaucoup des Chinois, qui nous font en cela nostre leçon. Pour ce regard il y a des choses anciennes, d'ailleurs tres-bonnes, qui sont abolies, non dans les discours ou dans les escrits; mais dans la pratique, sur laquelle ils se fondent: il y en a d'autres, qui sont encore en vigueur, bien qu'anciennement elles fussent mieux ordonnées, & qui s'obseruent exactement par tous, depuis le Roy iusqu'au moindre des sujets. Ils ne nourrissent pas seulement leurs parens, les gouuernent, les caressent, & en ont tres-grand soing; mais encore ils leur rendent des honneurs & des soûmissions, qui ne sont pas croyables, sans distinction de degré, d'âge, ou d'estat quel qu'il soit que les enfans possedent.

Le Roy mesme à certains iours de l'année, visite sa mere assise sur vn Thrône, & quatre-fois debout, & quatre-fois à genoux luy fait profondement la reuerence, baissant la teste iusqu'en terre ; le mesme s'obserue par la pluspart du Royaume, & s'il arriue parfois que les enfans deuiennent fiers, & offensent leur pere, il n'a qu'à faire ses plaintes aux Magistrats, qui en prennent vn rigoureux chastiment.

Le respect qu'ils rendent à leurs Maistres, n'est pas moindre. Ce que disoit Alexandre, qu'il estoit plus redeuable aux Maistres, qui l'auoient enseigné, qu'au pere qui l'auoit engendré, n'est bien entendu que des Chinois : qui s'acquitent de ce deuoir, comme il faut, & outre l'honneur qu'ils leur témoignent durant toute leur vie, les presens ne manquent iamais à certains temps ; & quand les Disciples peuuent entrer aux degrez & monter aux charges, les Maistres en reçoiuent toûjours des faueurs & des bienfaits d'importance.

Les vieillards ont encore leur rang dans ce Royaume, & ie puis dire qu'ils n'y sont pas moins honnorez, qu'ils estoient autrefois parmy les Lacedemoniens.

Quand ils s'assemblent plusieurs, les vieillards tiennent toûjours les premieres places ; & les ieunes gens leur déferent en toutes les occurrences, si ce n'est qu'ils soient éleuez en quelque charge: car pour lors ils doiuent garder leur rang ; les Magistrats mesme leur font beaucoup d'honneur en public, particulierement quand leur vertu accompagne leur âge, & qu'ils ne sont pas seulement chargés d'années ; mais de merites, & qu'ils ont passé leur vie sans reproche & sans scandale: & sur tout s'ils n'ont esté iamais citez en iugement, ny accusez d'aucun crime ; ce qu'ils prennent pour vn témoignage de grande probité; d'où est né leur Prouerbe, qui porte; *Xin-pù Kien-quon Zieu-xita-paò*, c'est à dire, la personne, que le Mandarin n'a iamais regardé de mauuais œil en iustice, est vne pierre precieuse.

Les Magristats leur font tous les ans vn banquet solemnel & somptueux aux despens du Roy, auec de grandes ceremonies & force deferences, pour témoigner ce qu'on doit aux cheueux gris, qui ne sont pas seulement venerables par la consideration

de leurs années ; mais encore par le prix de leurs vertus.

Enfin les liures des Chinois sont remplis de sentences & de belles instructions, qu'ils obseruent diligemment, comme elles sont couchées dans leurs papiers. Ie n'en raporteray que quelques vnes, qui me viennent à la memoire.

Seruir ses Maistres & les vieillards, est le premier point de l'honneur & de la ciuilité.

Il faut cacher les defauts d'autruy, & ne point manifester ses propres perfections.

On doit deposer ses passions particulieres, quand on entre au gouuernement public.

Iamais il ne faut commettre vn mal, pour ce qu'il est petit; ny s'abstenir d'vn bien, pource qu'il n'est pas grand.

Les vertueux, bien qu'ils soient ieunes, doiuent estre honnorez: les vicieux, quoy qu'ils soient âgez, doiuent estre fuïs.

CHAPITRE XXX.

Des Mores, Iuifs & autres Nations, qui sont dans la Chine.



'AY raporté sommairement tout ce que i'ay peu touchant le Royaume de la Chine, les peuples & les coustumes; m'en trouuant éloigné plus de la moitié du monde, & destitué de leurs liures, d'où i'eusse peu tirer beaucoup de choses curieuses, & dignes de remarque. Mais puisqu'il est impossible de dire tout; il est au moins à propos d'en toucher quelque chose, & ainsi ie parleray des autres nations, qui s'y rencontrent.

Décriuant la Prouince de Canton, ie me souuiens d'auoir dit, que l'Isle de Hainam, qui est d'vne grande estenduë ; & qui est entierement sous la domination du Roy de la Chine, se diuisoit en deux parties: la premiere & la plus proche du Royaume, en tirant vers le Nord, est habitée des Chinois, qui en ont le gouuernement: & l'autre vers le Midy sur les confins de la Conchinchi-

ne

ne eſt peuplée d'vne nation barbare, qui a ſa langue particuliere, ſes loix & ſes coûtumes differentes, ſans ſe méler aucunement auec les Chinois, ſi ce n'eſt pour le commerce.

I'ay ajoûté qu'entre les Prouinces de Chincheo, de Canton, & de Kiamſi, il y a des Montagnes, qui les lient enſemble, comme la Catalogne eſt attachée à l'Arragon, par la montagne de Mont-ſerrat; & qu'au dedans d'icelles eſt vn petit Royaume, qui ſe gouuerne de luy-meſme, ſans vouloir rien tirer des Chinois, que des Medecins auec des remedes, & ſemblables commoditez.

En outre, dans la Prouince de *Vun-nan*, qui eſt fort vaſte, & qui tire vers le midi à la hauteur de vingt-quatre degrez, on trouue vn grand pays habité d'vne nation particuliere, qui ſe ſert d'vne autre langue & d'autres coûtumes. Elle a ſon Roytelet, que les Chinois appellent *Thu-quon*, c'eſt à dire Mandarin de la Terre, qui paye tribut au Roy de la Chine; & les vns & les autres trafiquent librement enſemble, & dans ce commerce viuent en paix.

I'ay dit la meſme choſe de la Prouince de *Que-cibeu*, qu'elle à des peuples differens ſur ſes confins auec des chefs particuliers, qui n'ont point d'autre dependance des Chinois, que l'inueſtiture des qualitez quils poſſedent.

De plus il y a des Iuifs en grand nombre, non pas à la verité dans toutes les Prouinces, ny dans toutes les villes; mais aumoins dans les principales, qui parlent la langue du pays, ſans auoir rien retenu de la Iudée, que certains mots, & beaucoup de choſes de l'Eſcriture Sainte.

I'en ay rencontré vn à Nankim, où il eſtoit né, & où il auoit eſté nourry, qui me prononça, *Dauid, Abraham, & Iſaac,* auſſi diſtinctement que ie le pourrois faire. Pour la phyſionomie, du nez des yeux, de la barbe, & des traits du viſage, ils ſont entierement ſemblables aux Chinois. Ils exercent la Marchandiſe & la Medecine: ils ont meſmes des charges dans les Chambres de Iuſtice, ils eſtudient, ils ſont receus aux Examens, & peuuent paruenir iuſques à la dignité des petits Mandarins. Leur ordinaire eſt de s'arreſter au degré des Licentiez: & leurs logis ſont preſque tous baſtis prés des boucheries: dautant que ne mangeans

point de pourceau, ils tuent des bœufs, dont ils vendent la chair, & c'eſt la plus grande commodité qu'ils apportent au pays, car il ne s'en vend point en autre lieu, qu'en leurs quartiers. Ils ont leurs Sygnagogues publiques par la permiſſion du Roy, mais ils n'obſeruent la loy de Moyſe, que fort imparfaitement. Ceux qui ont pris les degrez de Licentiez, ou qui ont eſté receus vne fois dans quelque charge, ne ſe ſoucient point par apres de paſſer plus auant.

Ils ſe maintiennent par le moyen des Mariages, qu'ils contractent les vns auec les autres: & bien qu'ils prennent par fois des femmes Chinoiſes, neantmoins ils ne donnent iamais leurs filles en mariage aux Chinois. La raiſon eſt qu'en la Chine la femme ſuit le mary, & ſe range dans la maiſon du beau pere, pour y demeurer & viure ſelon ſes loix: de ſorte que les Payens entrans dans la maiſon des Iuifs & des Mores, ſe font auſſi Iuifs, & Mores; mais ſi les Iuifs alloient dans la maiſon des Payens, c'eſt hors de doute qu'ils deuiendroient ſemblablement Payens.

Les Chinois les mépriſent comme étrangers, & les appellent *Hociteu, hoci, hoci*. La lettre, de laquelle on ſe ſert pour écrire leur nom, ne ſignifie autre choſe que ce qui conuient proprement à la nation, & toutefois ils ne laiſſent pas de ſe faſcher, quand on les nomme ainſi. Le nom, duquel eux-meſmes ſe qualifient, eſt *Kia-muen*, qui veut dire porte d'enſeignemens. S'ils ſont mépriſez des Chinois, les Chinois le ſont bien autant d'eux, & de cette façon ils ne ſe doiuent rien les vns aux autres. Ils ont étably vne eſpece de Mont de pieté dans la cité de Nanquim, pour aſſiſter ſeulement ceux de leur nation, mais non pas les priſonniers, qui ſont detenus dans les priſons pour leur crimes.

Il y a ſix cens ans, qu'ils entrerent dans le Royaume à la priere du Roy, qui regnoit alors à Turqueſtan, qui rechercha leur ſecours, à l'occaſion de certaines diuiſions formées dans le Royaume, qu'ils appaiſerent, auec tant de ſuccez, que ceux qui y voulurent demeurer, ioüirent des priuileges accordez aux naturels du pays, & s'allerent ſi fort multiplians, qu'à l'heure que ie parle ils ſont ie ne ſçay combien de milles. Depuis ils ſe rangerent du party du Roy Hum, & l'aſſiſterent en la guerre qu'il eut contre les

Tartares il y a trois cens ans: & la victoire luy estant demeurée, ils furent encore plus estimez qu'auparauant, & dés-lors ils eurent part au gouuernement des affaires.

Nous auons déja parlé de l'entrée, qui se fait dans la Chine tous les trois & tous les cinq ans auec des Ambassades & des presens enuoyez au Roy par les Mores de diuerses contrées, & de diuers Royaumes, rarement neantmoins par ceux qui sont residens dans le pays.

Il y a pareillement quelques Iuifs en petit nombre, mais de pouuoir vous dire quand & comment ils y sont entrez, c'est ce que ie ne sçay point. Anciennement ils estoient beaucoup plus; mais peu à peu ils ont diminué, & quelques-vns se sont faits Mores. Ils sont plus frequens en la Prouince de Honan, qu'en tout autre lieu, & sur tout dans la ville capitale, qu'on nomme ***Caifumsu.*** Ils ont là leur Synagogue bien bastie & bien ornée à la façon d'vne grande chapelle parée de ses rideaux & courtines. Ils se vantent mesme d'auoir vne ancienne Bible écrite en Hebreu. Le P. Iules Alenes Religieux de nostre Compagnie, apres auoir demeuré quelque temps auec eux, ne peut iamais obtenir qu'on tirât les rideaux, ny qu'on luy montrât la Bible, tout ce qu'il pût voir, ce fut leur Synagogue. Le P. Mathieu Ricci a asseuré qu'au rapport des Iuifs de Pequim, leur Bible est semblable à la nostre. Ils n'ont aucune connoissance de la naissance du Fils de Dieu, d'où l'on coniecture que leur entrée en la Chine a esté deuant sa venuë au monde, ou qu'ils en ont perdu la memoire. Ce seroit vne chose bien souhaitable de voir leur Bible, que peut-estre ils n'ont point deprauée, comme ont fait les autres Iuifs, pour obscurcir la gloire de nostre Redempteur.

Comme ils sont en petit nombre, il est hors d'esperance, qu'ils puissent long-temps se conseruer. Ceux qui ont accez à la Cour, s'entretenans auec nos Peres, se plaignent qu'ils se perdent peu à peu, pour ne sçauoir ny la langue Hebraïque, ny la Loy, & que depuis quelque temps ils deuiennent tous ou Mores ou Iuifs, & que le Prince de leur Synagogue estoit déja sur les extremitez de sa vieillesse, & son fils, qui deuoit luy succeder en sa charge, ieune & ignorant des choses de la loy, & qu'il y en

auoit

auoit fort peu, qui témoignassent du zele pour la faire garder.

Ils en sont venus iusques-là, que de ressentir les reproches que les Payens leur font, au sujet de quelques-vnes de leurs ceremonies, qui est vn signe qu'ils n'y sont pas beaucoup affectionnez, cõme de ne point manger de la chair de pourceau : de ne point toucher vn animal tué de la main d'vn Payen, & sur tout de circoncire leurs enfans le huictiéme iour, leurs femmes & leurs parens, qui sont naturels Chinois, leur reprochans que c'est vne action barbare & inhumaine, que de verser ainsi le sang d'vn petit innocent.

Nous auons dans cette Ville de *Caifumsù* vne Maison & vne Eglise, & dés mon depart, le nombre des Chrestiens commençoit à croître de iour en iour, auec esperance qu'on pourroit vn iour faire beaucoup de fruict auec ces Iuifs, qui étans assez portez à changer de loy, embrasseront plus aysément la vraye, comme celle qui a plus de conformité & de raport à la leur, que toute autre.

CHAPITRE XXXI.

De la Religion Chrestienne établie en la Chine depuis plusieurs siecles, & d'vne pierre fort ancienne découuerte depuis peu sur ce sujet.

C'EST vne opinion bien fondée, que la Foy Chrestienne est fort ancienne en la Chine. Paul de Venise, qui voyagea bien auant dans le pays des Tartares, parlant des particularitez de ce Royaume, asseure que de son temps il y auoit vn grand nombre de Chrestiens auec des Eglises fort somptueuses, cottant les Villes où elles étoient : ce qui est tres-veritable, puisqu'on en void encore aujourd'huy des maisons & des ruines.

Ajoûtez à cela l'authorité de quelques graues autheurs, qui temoignent que la Predication de l'Euangile a penetré dans la Chine, par le ministere de S. Thomas & de ses Disciples. Tou-

chant les écrits, desquels on peut tirer quelque preuue de cette verité, il ne faut point mépriser les liures Chaldaïques des Chrestiens des Indes instruits par le mesme Apostre, qu'ils conseruent encore à present dans l'Archeuesché de Granganor, ou comme ils parlent vulgairement della Serra, c'est à dire des montagnes, & qu'vn de nos Peres versé en cette langue, a traduit par le commandement de l'Archeuesque François Ros. Quoy que la traduction soit latine, ie rapporteray neantmoins en langage vulgaire, ce que i'en ay tiré, pour mieux le faire entendre.

Vn de ces liures est vn Breuiaire, qui contient ces paroles dans vne leçon du second nocturne: Par le moyen de S. Thomas, les erreurs de l'Idolatrie des Indiens se dissiperent: Par le moyen de S. Thomas, les Chinois & les Ethyopiens embrasserent la verité: Par le moyen de S. Thomas ils receurent la vertu du Baptesme, & l'adoption des enfans: Par le moyen de S. Thomas ils creurent au Pere, au Fils, & au S. Esprit: Par le moyen de S. Thomas ils garderent la foy, qu'ils auoient promise à Dieu: Par le moyen de S. Thomas les rayons de la science de vie éclairerent toutes les Indes: Par le moyen de S. Thomas, le Royaume du Ciel vola, & entra dans la Chine. Et en suite il adiouste dans vne antienne.

Les Indiens, les Chinois, les Perses, les autres Insulaires, ceux de Syrie, d'Armenie, de Grece, & de la Romanie, offrent des adorations à vostre Saint nom, ô grand Dieu, en memoire de S. Thomas.

Dans le sommaire des constitutions Synodales *part. 2. cap. 19.* touchant les Euesques & Metropolitains, on lit vn Canon du Patriarche Theodose conceu en ces termes: Pareillement les Euesques de la grande Prouince, comme sont pour la plus part les Metropolitains de la Chine.

Apres l'arriuée des Portugais à Cochin, le Gouuerneur des Montagnes de Malabar, nommé Dom Diego, se qualifioit Metropolitain de l'Inde & de la Chine, comme faisoit D. Ioseph, qui mourut à Rome. Tels estoient les tiltres anciens de cette Eglise, qui sont de fortes preuues que la Religion Chrestienne a fleury dans la Chine.

Ce furent aussi ces considerations, qui nous obligerent apres

nostre venuë, de rechercher soigneusement les traces & les ruïnes de cette ancienne Chrestienté.

Neantmoins dans les histoires du Royaume, que nous auons leües diligemment, il ne s'en trouue aucune mention, ce que nous admirons d'autant plus, que nous sçauons combien les Chinois sont ponctuels & curieux à rechercher tout ce qui les concerne, pour en rendre la memoire eternelle. Il est bien vray qu'on nous a raporté, qu'il y auoit quelques endroits, où les habitans adoroient la Croix, & en faisoient le signe sur les viandes auec d'autres ceremonies, sans sçavoir pourquoy. I'estois en la Capitale de Kiamsi, quand i'appris d'vn Chrestien, qu'au petit païs de Tamoxan, quelques-vns auoient coustume de former le signe de la Croix sur le front, au sortir de leur maison; mais quand on les interroge sur cette pratique, ils n'ont point d'autre responſe : sinon qu'ils la tiennent de leurs ancestres.

A la Cour de Pekim, vn Iuif ayant esté visité par vn de nos Peres, luy en parla plus clairement, iusques à cotter les lieux & les familles, qui pratiquoient le signe de la Croix. Nous enuoyâmes sur cét advis vn de nos Freres, qui nonobstant ses soins & ses recherches, n'en peust iamais rien découurir, soit qu'on l'eust pour suspect, ou plustost que ces familles fussent entierement esteintes. Auec cela ce Iuif asseuroit, qu'il y auoit eu anciennement vn grand nombre d'Adorateurs de la Croix dans les Prouinces du Nord, qui s'estans acquis beaucoup de reputation par les sciences & par les armes, donnerent de la jalousie aux Chinois: de sorte que ne se croyans pas asseurez, les vns se dispersérẽt en diuers endroits, les autres demeurerent cachez dissimulans leur Religion, d'autres se firent Mores & Iuifs, & par ce moyen ils vindrẽt tous à defaillir. Ce Iuif parloit de plus de six cens ans, & il y a déja trente ans qu'il tenoit ce discours.

Pendant ces trente années nous auons couru toute la Chine, nous auons fondé des Eglises dans les meilleures villes, nous auons planté la foy, & auons apporté toute sorte de diligence pour découvrir quelque chose de cette verité. Tout ce que nous auons trouvé est vne Clochete pour l'vsage des Messes, auec des lettres Grecques à l'entour, & vne Croix bien formée : mais ils se peut

peut faire qu'elle y ait esté portée d'ailleurs depuis peu, par quelque rencontre, qui arriue assez souuent : ie fais le mesme iugement d'vn liure des fables d'Esope en Latin relié comme les nôtres, que ie vis en la Prouince de Nankim. Voyans donc d'vn côté si peu de marques euidentes d'vne chose de telle importance, authorisée par les écrits de tant d'autheurs, & apuyée sur de si fortes raisons, il n'est pas merueille si nous estions en doute & en perplexité : & de l'autre tenans la chose pour tres-asseurée, comme elle est, nous recherchions d'autres causes, que celles qu'apportoit ce Iuif de ce deffaut de marques & preuues euidentes, discourans de la sorte.

Quand les Tartares estoient Seigneurs de la Chine; il est constant par le rapport du Venitien, qu'il y auoit beaucoup de Chrestiens auec des Eglises magnifiques, qui estoient considerez. Depuis que le Roy *Hamvu* parla de recouurer le Royaume, & de faire la guerre aux Tartares, les Mores se mirent de son costé, & l'assisterent de leur secours, pour gagner le Royaume & la victoire, qu'il remporta sur ses ennemis : d'où vient, qu'en reconnoissance, il leur permit de viure en liberté dans le Royaume, qu'ils auoient aydé à conquerir, & d'auoir des Mosquées; les Chrestiens s'estans portez pour les Tartares, suiuirent leur fortune, & ayans esté vaincus, les vns moururent en suite de la bataille, les autres changerent de Religion, les autres se retirerent dans des lieux escartez & secrets, nous ostans par ce moyen en peu de temps les signes & les marques de nostre foy, sans qu'il nous ait esté iamais possible d'en auoir plus d'éclaircissement.

Enfin nous fûmes consolez, quand au milieu de ces tenebres nous trouuâmes la source de la lumiere dans l'obscurité mesme auec vn témoignage euident, que l'Euangile a esté florissant en la Chine il y a plusieurs siecles; la chose arriua de la sorte.

L'an 1625. comme on creusoit les fondemens d'vn edifice prés la Cité de Siganfù, Capitale de la Prouince de Xemsi, les ouuriers en béchant, rencontrerent vne table de pierre de la longueur de plus de neuf empans, de la largeur de quatre, de l'épaisseur d'vn, & dauantage. Vne des extremitez abboutissoit en figure de Pyramide, dont l'éguille auoit deux empans de haut, & la

baſe vn autre. Sur la face de cette Pyramide eſtoit vne Croix bien formée, les bouts de laquelle finiſſoient en fleurs de lys, ſemblable à celle qu'on trouva grauée ſur le tombeau de l'Apoſtre Saint Thomas en la Ville de Meliapor, & comme on les peignoit autrefois en Europe, telles qu'on en void encore à preſent quelques-vnes.

Cette Croix eſtoit couverte & entourée de certains nuages, auec trois lignes écrites au pied, tirées de trauers, & formées comme trois grandes lettres, de celles dont on ſe ſert communément à la Chine, ſi nettement & diſtinctement empraintes, qu'on les pouuoit facilement lire. Tout le deſſus de cette grande pierre eſtoit auſſi graué de ſemblables lettres, quoyque toutes ne fuſſent pas d'vne meſme grandeur, & qu'il y en euſt quelques-vnes d'Eſtrangeres, dont on n'eut pas ſi toſt la connoiſſance.

A peine les Chinois eurent-ils découvert & nettoyé ce precieux Threſor de la Venerable antiquité, que pouſſez d'vne curioſité, qui leur eſt naturelle, ils coururent promptement à la maiſon du Gouuerneur, pour luy en donner advis, qu'il receut volontiers & auec eſtonnement; & au pluſtoſt ſe tranſporta au lieu où eſtoit ceſte Croix, il la vit, la conſidera auec attention, la fit éleuer ſur vn beau pied-d'eſtal, & couvrir d'vn toict apuyé ſur des pilliers par les coſtez, pour la conſeruer des iniures du temps, & neantmoins la tenir exposée à la veuë des regardans, qui ne pouuoient aſſez conſiderer vn ſi auguſte témoignage de la Religion de leurs Anceſtres. Il voulut de plus que ce riche depoſt fût mis & conſerué dans l'enceinte d'vn temple de Bonzes aſſez proche du lieu, où il auoit eſté trouué.

On ne ſçauroit compter le grand nombre de peuples, qui vint de toutes parts voir ceſte pierre, les vns l'admirans pour ſon antiquité & les autres pour la nouueauté des caracteres, qui leur ſembloient eſtrangers. Et comme la lumiere de l'Euangile, & la connoiſſance de noſtre Religion, eſt maintenant aſſez reſpanduë par tous les endroits du Royaume, vn Payen fort intime amy d'vn des principaux Mandarins Chreſtien, nommé Leon, ayant ouy parler des myſteres cachés ſoubz ceſte eſcripture, crût obliger ſon amy, de luy en enuoyer vne coppie, quoy qu'ils fuſſent éloignés

l'vn de l'autre d'vn mois & demy de chemin ; le Mandarin demeurant en la Ville de *Hamcheu*, où nos Peres s'estoient quasi tous refugiés, à cause de la derniere persecution, de laquelle nous parlerons en son lieu.

Le Chrestien receut ce tesmoignage irreprochable de l'ancien Christianisme de ses compatriotes, auec autant de ioye & d'allegresse, qu'il l'auoit long-temps souhaité, & recherché soigneusement, sans le pouuoir trouuer.

Trois ans apres, qui fut l'an 1620. quelques-vns de nos Peres passerent en ceste Prouince, à l'occasion d'vn Mandarin Chrestien, nommé Philippe, qui voulut les auoir en sa compagnie, dans vne commission, qu'il eut en ce païs. Ils n'y furent pas long-temps, sans bastir vne Eglise & vne residence en la Ville Capitale ; pour ce que Dieu, qui auoit découuert vn si riche témoignage de la possession, que les predicateurs de sa loy, auoient autrefois pris en son nom d'vn si florissant Royaume, voulut encore s'en seruir pour la confirmation de ses suiets, & pour rentrer plus aysément dans ses anciens droits. Le bonheur voulut pour moy que ie fusse vn des premiers destinés, pour auancer les affaites de cette nouuelle Eglise, & de ceste petite maison, que i'estime vne des plus heureuses, pour la commodité qu'elle a de voir ceste pierre, que i'ay veuë, leuë, considerée à loisir ; & sur tout ie me suis estonné qu'elle fust si entiere, & ces lettres si saines, si nettes, & si distinctes apres le cours de tant d'années.

Parmy ces lettres Chinoises il y en a plusieurs, qui representent les noms des Prestres & des Euesques, qui florissoient en ce temps-là dans le Royaume. Il y en a d'autres, qui ne furent pas si-tost conneuës, pour estre Grecques & Hebraïques, qui ne disent & contiennent autre chose que les noms de ces mesmes personnages ; ce qui fut fait à dessein, afin que si par hazard quelque Estranger n'auoit pas la connoissance des Caracteres du païs, il peût aumoins comprendre les autres.

Passant par Cochin, ie fus à Granganor, qui est la residence de l'Archeuesque, pour consulter le Pere Antoine Fernandez sur l'interpretation de ses lettres, sçachant combien il est versé en la lecture des liures de ces premiers Chrestiens de S. Thomas. Il

m'aſſeura que c'eſtoient des Caracteres Syriaques ſemblables à ceux, dont ils ſe ſeruent encor à preſent.

Mais venons maintenant à l'inſcription de noſtre pierre, qui merite d'eſtre leuë : ces trois lignes qui ſont au pied de la Croix, comme i'ay dit, chacune eſt de trois lettres, & tout le reſte traduit le plus fidellement qu'il a eſté poſſible ; diſent ainſi.

Recit de loüange & de memoire eternelle, comme la Loy de la lumiere de la verité venuë de la Iudée, fut annoncée en la Chine.

CETTE Eſcriture va du haut en bas ſur le coſté plat de la pierre, auec des lettres propres, miſes en ligne à la façon des Chinois. La premiere inſcription, qui eſt la plus courte, dit ainſi.

I. Prologue fait par vn Preſtre du Royaume de Iudée, nommée *Kim-lim*. Le reſte de l'inſcription conceuë en termes pompeux & magnifiques porte ce qui s'enſuit.

II. O combien veritable & profond eſt l'Eternel & incomprehenſible tres-ſpirituel. A l'égard du paſſé, il eſt ſans commencement ; pour le temps à venir, il eſt ſans fin, & poſſede toûjours la meſme perfection. Il prit le neant, & en fit le tout. Il eſt le Principe Trin & vn, ſans aucun vray Principe : le Seigneur Olooyu. Il forma les quatre parties du monde en figure de Croix. Il méla le Chaos, & en tira les deux Principes. Il cauſa du changement dans l'abyſme, & le Ciel & la Terre parurent. La nature eſtoit au commencement pure, & exempte des paſſions deſordonnées : & le cœur net ſans déreglement des appetits.

III. L'homme vint aprés à tomber dans les tromperies du Diable, qui cacha ſous le voile de ſes paroles, le mal qu'il auoit proieté, & corrompit l'innocence du premier homme. De cette ſource ſortirent 365. Sectes, leſquelles pour eſtre en ſi grand nombre, ſe chaſſoient les vnes les autres ; & de toutes il s'en fit vn rets pour prendre le monde. Les vns choiſirent les Creatures, & les reconnurent

nurent pour des Diuinitez, les autres ſe precipiterẽt dans cette erreur, que de croire que toutes choſes ne ſont rien, & qu'elles doiuent ſe reduire à rien. Quelques-vns firent des vœux & offrirent des Sacrifices à la fortune : Quelques autres firent ſemblant de ſuiure la vertu pour tromper le Monde: l'entendement eſclaue des erreurs, & la volonté des paſſions deuindrẽt entierement obſcurcis; les hommes cheminoient ſans paruenir à aucun terme: le monde ſe conſommoit dans vn miſerable embraſemẽt, l'homme multiplia les tenebres, & les tenebres luy firent perdre le bon chemin, marchant long-temps à taſtons ſans trouuer la verité.

IV. Alors le Meſſie vne des trois perſonnes cacha ſa Majeſté, & ſe fit voir au monde ſe faiſant homme. Vn Ange vint annoncer le myſtere; & vne Vierge enfanta le Saint. Vne eſtoille apparut pour dõner advis de ſa naiſſance, & ceux du Royaume de Pozu allerẽt luy offrir le tribut, conformément à ce qu'en auoient prophetiſé les vingt-quatre Saints. Il publia aux hommes la tres-pure loy, il purifia les couſtumes, il redreſſa la Foy, il nettoya le monde, il perfectionna la vertu, & fonda les trois vertus ſur cette perfection. Il ouvrit le chemin de la vie, & ferma celuy de la mort. Il fit naiſtre la clarté du iour, & diſſipa l'obſcurité de la nuict. Il defit l'obſcure principauté des tenebres, abbatant toutes les forces du Diable; & ſecourut miſericordieuſement le monde dans le naufrage, afin que les hommes ſe rangeaſſent ſous la domination de la clarté. Enfin apres auoir ainſi acheué ſes ouvrages il monta aux Cieux enuiron le midy. Il nous reſta vingt-ſept liures de l'Eſcriture ſainte. La porte fut ouverte à la conuerſion par le moyen de l'eau, qui laue & purifie: ſes Miniſtres ſe ſeruoient de la Croix : iamais il ne ſeioûrnoient plus long-temps en vn lieu qu'en l'autre, pour pouvoir eſclairer tout le monde. L'ayant ainſi reduit à l'vnion, ils mirent les hommes dans le bon chemin par leurs exemples, & leur ouvrirent l'entrée de la vie & de la gloire.

V. Ses Diſciples laiſſoient croiſtre leûr barbe, & en cela ils ſe monſtroient ſemblables aux autres hommes pour l'exterieur: mais ils ſe coupoient les cheueux iuſques à la racine ſur le ſõmet de la teſte, pour témoigner qu'ils s'eſtoient dépoüillez des affections interieures. Ils n'auoient point de valets, les grands & les

petits

petits estans parmy eux d'vne esgale condition, ne receuoient point de presens des hommes ; au contraire ils distribuoient leurs biens aux pauvres. Ils ieusnoient & veilloient pour assuiettir la chair à l'esprit. Ils offroient sept fois le iour des sacrifices de loüange pour le soulagement des viuans & des morts. Ils sacrifioient de sept en sept iours, & se purifioient à dessein de receuoir l'innocence sainte. Il n'y a point de nom, qui conuienne à la vraye loy, & qui puisse dignement expliquer son excellence : neantmoins à faute d'autres, nous la nommons la loy de Charité. La loy ne peut pas estre appellée grande, si elle n'est Sainte, & la Sainteté est indigne de ce nom, si elle n'est entierement conforme à ce qu'enseigne la loy. Et ainsi la Sainteté est conforme à la loy, & la loy à la Sainteté.

La loy ne s'estend qu'à la faueur des Roys, & les Roys ne s'agrandissent qu'en receuant la loy, quand les Roys & la loy sont d'accord, le monde est bien-tost esclairé: Ce fut à cette occasion, qu'au temps que le Roy *Tai-zum-ven-hoam*, qui gouuernoit le Royaume auec vne prudence & sainteté nompareille, qu'vn homme d'vne éminente vertu nommé *Olopuen*, vint icy des quartiers de la Iudée, & sous la conduite des nuées apporta la vraye doctrine : & arriua à la Cour l'an de *Chim-quom-Kiemfu*; le Roy commanda à son Colao *Fam-Kizulim*, d'aller au deuant de luy, iusques à l'Occident, & de le traiter comme son hoste auec toute sorte de caresses. Il fit venir la doctrine en son Palais, & connoissant la vraye loy, commanda puissamment qu'elle fût preschée par tout son Royaume, & en suite fit publier vn escrit de sa main Royale, contenant ce qui suit.

VI. La vraye loy n'a point de nom determiné. Ses ministres courent de tous costez pour l'enseigner au monde, & leur seule pretētion est de se rēdre vtiles aux suiets de ce Royaume Tacin. Cét *Olopuen*, personnage d'vne rare vertu, n'est venu de si loin dans nostre Royaume pour autre dessein, que pour apporter la doctrine & les images. Ayans soigneusement examiné, ce qu'il a proposé, nous l'auons trouué fort excellent, & sans beaucoup de bruit, qui a son principal fondement depuis la creation du monde. Sa doctrine est succinte, dont la verité n'est point establie sur

vne vaine apparence ; mais qui porte auec soy, le salut de l'vtilité des hommes : & partant il est conuenable, qu'elle soit publiée en nostre Royaume. Il commanda donc aux Mandarins de cette Cour de Nimfam, de luy bastir vne grande Eglise auec vingt-vn Ministres, affoiblissant la Monarchie de Cheu olao-fu, chef de la secte des Tauzu, qui se retira sur vn chariot noir vers l'Occident. Le grand Tam, & le Taò, estans éclairés du flambeau de la foy, le Sainct Euangile paruint à la Chine, & en peu de temps le Roy fit peindre son image sur les murailles du Temple, où il esclate, & sa memoire esclatera eternellement dedans le Monde.

VII. Conformément aux memoires des Empires de Ham & de Guej, le Royaume Tacin confine du costé du Midy à la Mer rouge, du Nort aux montagnes des perles; du couchant à la forest des feüilles par les Saints ; & du leuant à ce lieu de Cham-fum, & à l'eau morte ; la terre porte le baume, les perles & les escarboucles, on n'y void point de larrons, tous iouyssent d'vne profonde paix. On ne connoist dans le Royaume que l'Euangile, & ses charges ne sont données qu'aux vertueux ; les maisons sont spacieuses & tout est illustre par le bon ordre, & par les bonnes coustumes, qui s'y obseruent.

VIII. Le grand Empereur Caozum fils de Taizum continua glorieusement le dessein de son ayeul, augmentant & ornant les ouvrages de son pere; & à ces fins il ordonna qu'on bastiroit dans toutes les Prouinces, des Eglises, & qu'Olopüen auroit le tiltre d'Evesque de la grande, par laquelle le Royaume de la Chine fût gouuerné en paix, & les Eglises se remplirent entierement des prosperitez de la predication.

IX. L'an xim-lie, les Bonzes de la secte des Pagodes descouvrirent leur violence, blasphemans contre cette nouvelle & Sainte loy en ce lieu de Thum-cheu. Et l'année Sien-Thien quelques particuliers de Singam s'en mocquerent auec des mespris & des risées.

X. Alors vn des chefs des Prêtres nommé Iean, auec vn autre de grande vertu appellé Kie-lie, & d'autres Prêtres de reputation du mesme païs destachez des choses de la Terre, reprirent l'ex-

 cellent

cellent rets, & continuerent le filé, qui s'eſtoit déja rompu. Le Roy Hi-ven-zum-chi-tuo commanda à cinq petits Roys de venir en perſonne à l'heureuſe maiſon, & d'eriger des autels. Alors en l'année de Tien-Pao, la colomne de la loy, qui auoit eſté abbatuë pour quelque temps, commença de s'éleuer. Le Roy Thaciam-Kium commanda à Caolie ſié, de mettre dans les Egliſes les portraits de cinq Roys ſes Ayeuls, & de cent autres viuans pour honnorer cette ſolemnité. Les grandes barbes du dragon, bien qu'elles ſoient éloignées peuuent toucher auec la main leurs arcs & leurs eſpées. La clarté, qui rejaillit de ces portraits, fait parétre qu'ils ſont preſens. En la troiſiéme année de Tien-Pao, le Preſtre Kicho fût aux Indes, qui vint à la Chine ſous la conduite d'vne Eſtoille, & ſuiuant le Soleil vint trouuer l'Empereur. Celuy-cy commanda que Iean & Pol, auec d'autres Preſtres euſſent à s'aſſembler pour exercer les ſaintes œuures à Kim-Kim, qui eſt vn lieu dans le Palais. Alors les lettres Royaux richement ornées de rouge & d'azur furent miſes par ordre ſur des tables dans les Egliſes, & la plume du Roy remplit les vœux, vola, & rencontra le Soleil. Ses graces & ſes faueurs égalerent le faiſte des montagnes du midy, & l'abondance de ſes liberalitez fut comparable au fond de la Mer d'Orient. La raiſon n'eſt iamais à reietter ce n'eſt pas vne choſe que les Saints ne pratiquent, & ce qu'ils font, eſt digne de memoire. Pour cela le Roy Sozun-ven-Mim fit bâtir des Egliſes à Limuu, & en cinq Citez. Il eſtoit doüé d'vn excellent naturel, qui ouurit la porte à la poſterité commune du Royaume, & qui fit en ſorte que les affaires de l'eſtat monterent à vn haut poinct.

XI. Le Roy Taizum-Venuu rappella le bon temps, faiſant les choſes ſans trauail. Il auoit couſtume d'enuoyer à toutes les feſtes de la natiuité de Chriſt, vn parfum celeſte aux Egliſes Royales, pour honorer les Miniſtres de cette Sainte loy. Ce fût lors ſans mentir que le Ciel communiqua la beauté & le profit au monde, qui produiſoit toutes choſes abondamment. Ce Roy imitoit le Ciel, auſſi ſçauoit-il ſecourir ſes ſuiets.

XII. Le Roy Kien chum xim xin-Venuu deſcouurit huit façons de gouuerner pour la recompenſe des gens de bien, & pour

le

le châtiment des mauuais : & neuf autres pour le reſtabliſſement de l'Euangile. Prions Dieu pour luy ſans honte. Ceſtoit vn perſonnage de beaucoup de vertu, humble, amateur de la paix, & ſoigneux de pardonner à ſon prochain, & d'aſſiſter tout le monde auec charité. Ce ſont les marches & les degrez de noſtre Sainte loy, faire que les vents & les pluyes ceſſent en leur temps, que le monde iouyſſe du repos que les hommes ſoient bien gouuernez, les choſes eſtablies, les viuans marchent de bonne ſorte, & que les morts ayent leur contentement. Tout cela naiſt de noſtre foy.

XIII. Le Roy donna pluſieurs tilrres honnorables en ſa Cour au Preſtre Y Su grand Predicateur de la loy, & luy fit preſent d'vn habit rouge, pour ce qu'il eſtoit paiſible, & qu'il ſe plaiſoit à faire du bien à tous. Il vint de loin à la Chine du lieu *Vam-xe, Chi-chim.* Sa vertu ſurpaſſa nos trois familles, & amplifia parfaitement les autres ſciences. Il ſeruit le Roy dans ſon Palais, & puis il fut couché ſur le liure Royal. Le Roytelet de *Fuen yam*, qui ſe qualifioit *Chum-xulim*, & ſe nommoit Cozuy, s'en ſeruit au commencement dans la guerre qu'il eut en ces contrées de Sofam. Le Roy Sozum commanda à Y Su d'aiſiſter auantageuſement Cozuy par deſſus les autres;& neantmoins il ne changea rien pour cela de ſa façon de faire. Il eſtoit les ongles & les dents de la Republique; les yeux & les oreilles de l'Armée. Il ſçauoit diſtribuer ſes reuenus, & n'eſpargnoit rien. Il fit preſent d'vn Poli à l'Egliſe de Lintiguen,& d'vn tapis d'or à celle Cieki. Il repara les anciennes Egliſes, & reſtabliſt la maiſon de la loy, parant les chambres, & rendant les curritoires reſplendiſſans comme des flambeaux volans. Il s'affectionna de tout ſon pouuoir aux actions de charité; & particulierement auoit-il couſtume d'aſſembler tous les ans,les Prêtres des quatres Egliſes,& les ſeruir de cœur, auec vn honneſte entretien durant cinquante iours. Il donnoit à manger aux pauures trauaillez de la faim, il veſtiſſoit les nuds, il traitoit les malades, & enſeueliſſoit les morts.

XIV. Au temps de Taſo,nonobſtant ſon eſpargne, l'on ne vid point de pareille bonté : ce n'eſt qu'au temps de cette loy qu'on

void de tels hommes portez à ces bonnes œuvres : Et c'est aussi pour cela, que i'ay graué cette pierre, qui le témoigne.

Ie dis donc que le vray Dieu n'a point de commencement; mais qu'il a toûjours esté le mesme sans trouble & sans alteration. Il a esté le premier ouvrier de la creation, qui a descouvert la terre, & élevé les Cieux: vne des trois Personnes s'est faite homme pour le salut eternel. Il est monté en haut comme le Soleil, & a chassé les tenebres, & en toutes choses a descouvert la profonde verité.

X V. L'illustre Roy, effectiuement le premier des premiers Roys se seruant de l'opportunité, a empesché l'inuention: le Ciel s'est dilaté, & la terre s'est estenduë ; tres-claire est nostre loy, qui, au temps que Tam paruint à la Couronne, restablist la doctrine, & fit bastir des Eglises, luy seruit de nasselle pour les viuans, & pour les morts, & donna le repos à tout le monde.

X V I. Caozum imitant les exemples & l'esprit de son ayeul, fonda de nouvelles Eglises ; les riches temples couvrirent toute la terre, & la vraye loy fut esclairée. Il donna vn tiltre à l'Evesque, & les hommes trouverent le repos.

X V I I. Le sage Roy Hi-vin-zum suiuit le vray chemin: les tables du Roy estoient splendides par l'esclat des lettres Royales, qu'on y voyoit fleuries ; les portraits des Roys estoient éleuez en haut, tout le peuple les avoit en veneration, & tous estoient en allegresse.

X V I I I. Sozum regnant vint en personne à l'Eglise, le saint Soleil ietta sa lumiere, & les heureuses nuées chasserent l'obscurité de la nuict ; la prosperité s'assembla dans la maison Royale, les miseres cesserent, le feu des troubles s'esteignit, la paix arresta les bruits, & nostre Empire reprit vne nouvelle face.

X I X. Le Taj-zun fut obeïssant, & par ses vertus égala le Ciel & la terre, donnant la vie au peuple, & l'auancement aux affaires : il pratiqua les œuvres de charité, & presenta des parfums à l'Eglise, le Soleil & la Lune s'vnirent en sa personne.

X X. Le Roy Kiem-cum illustra la vertu pendant son regne, & rendit la paix auec les armes aux quatre Mers: & auec les lettres à dix mille confins. Comme vn flambeau; il esclaira le secret

des

des hommes ; & vid toutes choses comme dans vn miroir. Il resuscita les Barbares, qui prirent la regle de sa main.

XXI. Comme la loy est grande & parfaite, elle s'estend à toutes choses : pour luy former vn nom, ie veux la nommer loy diuine ; les Roys sçauront faire leur mestier. Moy, qui suis leur vassal en fais vn recit sur cette pierre precieuse pour recommander leur grande felicité.

XXII. Sous l'Empire du grand Tam, en la seconde année de Kien-chum, le septiéme iour du mois d'Automne, cette pierre fut dressée, estant Euesque Nin-ciu, qui gouuernoit l'Eglise de la Chine. Et le Mandarin nommé Liu-si-cuyen qualifié Chaoy-lam, qui auant cette charge estoit Taj-Cheu-su-sic-kan-kiun, l'a grauée de sa propre main.

Telle est l'interpretation de cette inscription traduite le plus fidelement, qu'on a peu de la phrase Chinoise.

Il ne sera pas maintenant hors de propos de faire quelques remarques sur le contenu, ayant differé tout exprés de les faire en ce lieu, pour ne pas interrompre le fil du discours : & partant nous irons par ordre des nombres, remarquans certains mots, sur lesquels nous donnerons vn auertissement.

I. *La Iudée.* C'est iustement le mot, qu'on lit sans autre difference que des characteres, qui sont Chinois; le mesme se void en d'autres mots & en d'autres noms, à sçavoir de *Satan*, & du *Messie*, qui sont au nombre III. & IV.

II. Olooyu. Cette parole est escrite distinctement en cette sorte de lettres, & il est clair qu'elle signifie *Eloï*, le nom de Dieu; les deux principes, dont il fait mention consecutiuement, sont la matiere & la forme conformément à leur Philosophie.

III. *Le Royaume de Pozu.* Il est marqué dans les Cartes de la Chine à l'Orient, de la Iudée. Il se peut faire que *les vingt-quatre Saints*, sont les quatre grands Prophetes, & les douze petits, auec Abraham, Isaac, Iacob, Iob, Moyse, Iosuë, Dauid & Zacharie le Pere de S. Iean Baptiste, qui composent ce nombre, & qui ont parlé plus clairement de la venuë de Iesus-Christ.

IV. *Il deffit l'obscure principauté.* Il est facile à voir qu'il parle de la descente du Redempteur aux Enfers. *Les vingt-sept liures*

ſont peut-eſtre le nouueau Teſtament, qui contient les quatre Euangiles, les Actes des Apoſtres, les quatorze Epiſtres de S. Paul, vne de S. Iacques, deux de S. Pierre, trois de S. Iean, vne de S. Thadée auec l'Apocalypſe.

V. *Sept fois ils offroient.* Il entend parler ſans doute de ſept heures canoniques, *& de ſept en ſept iours.* Il veut ſignifier le Sacrifice de la Meſſe, qu'on celebroit tous les Dimanches.

VI. *L'année de Chim-quon,* &c. Par la ſupputation du temps de leurs hiſtoires, c'eſt l'an 636. de noſtre Redemption.

VII. *Affoibliſſant la Monarchie,* c'eſt vn Eloge que l'Auteur de cette inſcription donne à ce Prince. *Il s'en alla ſur vn chariot noir iuſques à l'Occident.* Il veut dire par là qu'il ſortit de la Chine.

VIII. *CaoZum.* Il appert par leurs liures, qu'il regnoit l'an de Ieſus Chriſt 651.

IX. *Xim-lie*, à noſtre compte viuoit l'an 699. *Tam-cheu* au iugement du Traducteur eſt vn lieu particulier de la Prouince de Honam. *Sien-Thien* c'eſt l'an 712. *Sicam*, auiourd'huy dite Sigam eſt l'ancienne Cour de la Prouince de Xenſi.

X. Le *Roy Hi ven-zun* commença de regner l'an 714. *Thien-pao* viuoit l'an 745. *Cao-lie-ſic* eſt le nom d'vn Eunuque puiſſant aupres du Roy. *Les barbes du Dragon.* Cette clauſe eſt vn autre Eloge que l'Auteur donne au Roy, & ce Dragon, ſuiuant le méme Interprete, eſt vne vieille fable de ce Royaume, qui porte qu'vn de leurs Roys courut par l'air monté ſur cette beſte, que ſes ſujets qui l'accompagnoient auoient chargé de leurs armes. Ceux de ſa ſuite arracherent des poils de la barbe de ce Dragon, & en firent quelques peintures ſur leurs armes pour conſeruer la memoire de leur Prince, qu'ils s'imaginoient preſent en ces illuſtres marques. Cette fable peut bien venir de la couſtume qu'ont les Roys de peindre des Dragons ſur leur habits, & ſur les autres matieres qui les concernent. *La troiſiéme année de Thien-pao* ſuiuant noſtre calcul tombe en l'an 757.

XI. *Taizum-vemvu* commença ſon regne l'an 764.

XII. *Kien-chum-xim* prit le Sceptre l'an 781.

XIII. *Vam-xe-chi-chim*, eſt vn endroit de la Terre des Pagodes

godes qui signifie Terre éloignée. Le mot de Pole, dit l'interprete est vn meuble de verre.

X I V. *Toso*, estoit vn Bonze de l'Ordre des Pagodes, qui pour traiter des affaires communes, conuoqua vne grande assemblée de Bonzes, qu'il eut soin de loger & de pouruoir de toutes leurs commoditez.

X I X. *Le Soleil & la Lune*. Il veut dire par là que tout obeïssoit à ce Roy.

X X I I. *Kien-chum*, peut bien estre enuiron l'an 782. Touchant les autres nombres, sur lesquels nous n'auons point fait de remarques, il ne s'est rien trouué, qui meritât vn auertissement,

Il paroit donc euidemment par le témoignage de cette venerable antiquité, que la Religion Chrestienne est entrée en la Chine, par les voyes que nous auons rapportées, dés l'an 631. apres la naissance du Fils de Dieu. Il ne faut pas neantmoins presumer de là, qu'elle n'y ait point esté plantée par la predication des Apostres, respandus par tout les endroits de la Terre, comme parle la Sainte Escriture: mais plûtost qu'ayant esté vne fois publiée par tous ces païs, elle se perdit, & puis elle fut restablie pat de nouueaux soins. Le mesme est arriué aux Indes, où l'Apostre S. Thomas auoit porté le flambeau de la foy, qui s'estant esteint, fut rallumé enuiron l'an 800. dans la Cité de Mogodouen, ou Patana, par vn Chrestien Armenien nommé Thomas Chananeen, lequel ayant renouvellé l'ancienne Religion, repara les Eglises basties par le S. Apostre, & dressa des Autels: ce qui a donné sujet de croire sur la conformité des noms, que tous les bastimens, qu'on y void, sont des ouvrages du premier S. Thomas.

Le mesme peut estre arriué dans la Chine; & qu'apres auoir receu la loy de l'Euangile des aussi-tost qu'elle commença d'estre annoncée au monde elle en perdit tout a fait la memoire, iusques à la seconde fois, qui est celle dont parle l'inscription; & derechef iusques à la troisiéme, de laquelle nous traiterons en la seconde partie. Ie crois qu'il faut ainsi raisonner pour ne pas decrediter entierement ces témoignages, que nous auons rapporté, qui preuuent comme l'Apostre S. Thomas prescha dans le Royaume de la Chine, & le conuertit à la Foy.

Le temps, auquel se perdit la memoire des Predications du S. Apostre, n'est pas beaucoup inégal & different pour le regard des Indes & de la Chiné. Car nous tirons de diuerses coniectures, que Thomas le Chananéen restablist la Foy aux Indes, enuiron l'an 800. de nostre salut ; & de cette pierre on void clairement, qu'il y a sept cens ans, qu'elle fut preschée en la Chine, & de-là l'on peut conclurre sans difficulté, que ce n'est pas le premier establissement de la Religion Chrestienne : mais plustost son restablissement.

Fin de la premiere Partie.



HISTOIRE
DE LA CHINE.

CONTENANT L'ESTAT SPIRITUEL de ce Royaume.

SECONDE PARTIE.



DE L'ESTAT SPIRITVEL DV ROYAVME DE LA CHINE.

CHAPITRE I.

Des premiers commencemens de la Predication de l'Euangile en ce Royaume.



V iugement de Socrate, celuy qui parle contre le Soleil, eſt coupable du meſme crime, & merite la meſme peine, que celuy qui luy voudroit rauir la beauté de ſa lumiere, auec laquelle il fait le iour ; puiſque l'vn eſt ſon fruit, & l'autre ſa fleur, comme dit gentiment Tertullien. Ce ne ſeroit pas vne moindre faute ; au contraire plus lourde & plus enorme, traitant de la conuerſion des peuples de la Chine, de nier que S. François Xauier ait eſté comme la fleur du beau iour de la grace, qui ayant eſté cachée & obſcurcie durant pluſieurs ſiecles, commença de

se leuer apres vne si longue nuit, & d'esclairer de nouueau les Gentils de cette illustre Monarchie. Car ne fut-ce pas luy, qui donna le premier iusqu'aux portes, ayant auec luy le sacré Thresor de l'Euangile, qu'il auoit déja distribué à vn nombre presque infiny de Royaumes & de Prouinces. Le glorieux Pape S. Leon parlant de l'Apostre S. Pierre, dit ces paroles : il auoit déja instruit les peuples, qui croyoient dans la Circoncision : il auoit déja ietté les premiers fondemens de l'Eglise d'Angleterre : il auoit déja presché la loy de l'Euangile aux Habitans du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie & de la Bithynie, lors que ne doutant non plus de l'auancement de ses trauaux, qu'il estoit incertain du cours & de la fin de ses années, il se preparoit encore à planter les estendars, & éleuer les Trophées de la Croix sur les tours du Capitole. Toute l'Inde proteste la mesme chose de son grand Apostre, & témoigne hautement, que les contrées de l'Orient si vastes & si estenduës, furent trop petites & estroites pour la capacité de son courage, & pour la grandeur de son zele. Puis qu'ayant instruit les deux principales villes, Goa & Cochin ; estably la loy sur les costes de la Pescherie ; conquis à Iesus-Christ le Royaume de Trauancor; communiqué la lumiere de l'Euangile à ceux de Cambaia ; presché la verité du salut à Malaca ; répandu la doctrine du Ciel à Macazar & aux Moluques ; & enfin ayant soûmis le Roy de Bongo dans le Iapon, & la pluspart de ses sujets à la puissance, & aux loix du fils de Dieu, son desir le portoit encore à rechercher vne plus riche moisson, & le zele du salut des ames, luy estoit le repos, & comme dit l'Abbé Robert, à propos d'vn autre ouurier Euangelique, le soing qu'il auoit de profiter aux autres, luy rendoit le repos insupportable: de sorte, que sçachant bien le fruit de ses illustres trauaux, mais ne sçachant pas la fin de sa glorieuse vie, il se preparoit d'entrer en la Chine, & d'éleuer les Trophées de la Croix sur les murailles de la ville Capitale du Royaume.

Ces desseins, ces desirs, & ces esperances luy firent entreprendre le voyage de la Chine iusques à Sancian, où la Prouidence diuine l'attendoit au trespas, estant hors de doute, comme dit Tertullien, que le Createur de nos estres, pouruoit, dispose, & ordonne

donne de toutes choses auec tres-grande raison. Ce fut en ce lieu, où apres que nostre Seigneur ayant resolu de recompenser les volontez de son fidele seruiteur, & les desirs ardens, qu'il auoit de sacrifier sa propre vie, en la poursuite de cette haute entreprise, comme Abraham celle de son fils Isaac; l'eut fait monter sur la mõtagne de Sancian, comme vn autre Moyse sur celle de Nabor, & luy eut monstré la terre qu'il souhaitoit auec des passions si iustes de pouuoir conquerir par les armes de l'esprit & de la parole, ce grand homme rendit son ame entre les mains de celuy qui l'auoit creé pour l'auancement de sa gloire. Le Saint mourut par l'ordonnance du Ciel, en faisant voir à l'œil, & toucher au doigt à ses enfans, comme le venerable vieillard Iacob à son fils Ioseph, la terre qu'il auoit déja gaignée auec l'arc de sa volonté, & les fleches de ses desirs, leur en laissant la conqueste pour heritage, qu'ils furent soigneux de recueillir promptement, & d'en prendre possession, en laquelle ils se sont maintenus constamment depuis cinquante ans & dauantage qu'ils y entrerent, & laquelle ils ont defendu courageusement auec des trauaux, des persecutions, des emprisonnemens, des bastonnades, des angoisses & des afflictions d'ailleurs insurmontables, qui sont les armes propres pour arborer les estendars de la foy Chrestienne sur les murailles des Royaumes de la Gentilité, & qui fortifiées de la grace diuine ont déja remporté tant de saintes dépoüilles, & accrû le Christianisme dans cette vaste Monarchie, auec les succez admirables, que nous allons auoir en la seconde partie de cette histoire.

Apres ma venuë en Europe, à peine a-t'on sceu le sujet de mon voyage, qui est principalement d'amasser du monde, & de trouuer des ouuriers, qui veuillent trauailler en cette vigne, qu'il s'en est presenté vn si grand nombre de tous les endroits, qu'il n'y a presque point de Prouince de nostre compagnie, d'où ie n'aye receu quantité de lettres de plusieurs de nos Peres, qui non seulement s'offrent, mais encore font des instantes prieres, pour estre admis à la participation de nostre gloire, comme si la peine d'vn si long & si fascheux voyage; & les persecutions, qui sont inéuitables en semblables rencontres, estoient à ces emplois ce que sont les espines aux roses, que S. Ambroise nomme, de

Amatoria quædam illecÉtamenta.

certains allechemens amoureux. Dans la Prouince de Portugal, comme plus voiſine, & plus propre au voyage des nouueaux mondes, i'ay receu ſeulement de deux Colleges, Conimbre & Eboia, les noms de plus de nonante Religieux de noſtre compagnie, qui m'ont donné des témoignages ſi ſenſibles du deſir, qui les pouſſa de trauailler en cette Miſſion, que la pluſpart d'entre eux ne ſe ſont pas contentez de declarer leurs volontez par de ſimples paroles, & par des lettres eſcrites auec de l'encre, mais encore ils m'en ont enuoyé d'aſſez longues eſcrites, & ſignées de leur propre ſang; faiſans paroître par ces courageux eſſais, qu'ils ne trembleront iamais aux menaces des bourreaux, ny à la preſence des tourmens, dans le Martyre; & que ces gouttes de ſang ſont des preuues du deſir, qu'ils ont de le répandre tout, pour l'amour de Ieſus-Chriſt leur Maître.

Qui eſt-ce maintenant, qui doutera, que ce ne ſoient des effets merueilleux de l'eſprit & du zele, que leur communique S. François Xauier, qui opere interieurement dans la poitrine d'vn chacun d'eux, ce que depuis peu il a produit exterieurement en la perſonne du vaillant Champion Marcel Spinelle, qu'il a luymeſme enuoyé au Iapon, pour couronner glorieuſement ſa vie, & ſes trauaux de ſon ſang, & de ſa mort.

Sancian eſt vne de ce grand nombre d'Iſles, qui d'vn coſté donne commencement au Royaume de la Chine, & vne haute montagne toute couuerte d'arbres ſauuages, qui en rendent le ſejour agreable, quoy que le lieu ne ſoit pas habité. Au commencement que les Portugais ouurirent le commerce auec les Marchands de la Chine, cette Iſle deſerte leur ſeruoit de port. C'eſt là qu'ils iettoient l'ancre, & qu'ils bâtiſſoient à la haſte des maiſons en forme de cabanes, dont ils ſe ſeruoient ſeulement pendant le temps de leur negociation, attendant la venuë des Marchands, & dés auſſi-toſt que leurs vaiſſeaux eſtoient chargez, ils abandonnoient leurs petites maiſons, & mettoient les voiles au vent, pour prendre la route des Indes. A cinquante-quatre milles de là, entrant plus auant dans le Royaume, on rencontre vne autre Iſle, que les Chinois nomment *Gau xan*, & les Portugais *Macao*, qui eſt fort petite & pleine de rochers, ce qui la rend de facile

facile defenſe, & commode aux courſes des larrons & des Pirates, qui apres auoir rauagé toutes les Iſles voiſines, auoient là vne retraite aſſurée. Les Chinois s'eſtoient reſolus de remedier à ce mal public, & d'arreſter ſes courſes; mais ſoit qu'ils euſſent faute de courage, ou qu'ils aymaſſent mieux le faire ſans danger de leur coſté, & aux deſpens d'autruy, ils donnerent cette Iſle aux Portugais pour l'habiter, dont ils connoiſſoient ſuffiſamment la valeur & les benedictions, en cas qu'ils vouluſſent entreprendre d'en chaſſer les voleurs, & ainſi de nettoyer la coſte de Pirates.

Ils accepterent l'offre tres-volontiers; & quoy qu'ils fuſſent en petit nombre,& beaucoup moins que n'eſtoient les voleurs : toutesfois comme ils eſtoient plus experimentez qu'eux, & mieux verſez au fait des armes, s'eſtans rangez en ordre de bataille, ils ſceurent ſi bien les renfermer, que ſans perdre vn ſeul homme, ils en tuerent vne bonne partie, chaſſerent le reſte,& ſe rendirent bien-toſt les maiſtres du champ du combat,& de la poſſeſſion de l'Iſle. Ils ſe mirent auſſi-toſt à baſtir, chacun prenant la place & l'eſpace de terre qu'il vouloit; mais ce qui ne couſtoit rien au commencement,vint peu à peu à s'encherir beaucoup : & à peine pourroit-on croire,combien maintenant les moindres places pour baſtir dans la ville, ſe vendent cherement, dautant qu'au lieu que le trafic diminuë par tout ailleurs, & que l'Inde ſe dépeuple de tous coſtez, cette Iſle ſe rend plus nombreuſe & plus riche, de ſorte que l'auarice des Hollandois l'a ſouuent muguetée, & vne fois a tâché de la prendre.

Au mois de Iuin l'an 1622.quatorze vaiſſeaux d'Hollande entrerent dans le port de Macao, auec tant de reſolution, & ſi certains de prendre la ville, qu'ils auoient déja partagé entr'eux les principaux endroits: & force Capitaines, & vieux ſoldats ne s'eſtoient iettez dans cette armée, que ſur l'eſperance qu'ils auoient de s'enrichir,& de receuoir en ce lieu,la recompenſe de tous leurs ſeruices paſſez. Le ſoir de la S.Iean, ſept cens hommes deſcendirent en terre, trois cens demeurerent au port auec le canon, les autres quatre cens rangez en forme d'eſcadron, prirent le haut de la montagne de noſtre Dame de la Guide, marchans droit
vers

vers la ville auec vn ſi bel ordre, & ſi allegrement, qu'on euſt dit, qu'ils auoient déja la victoire en la main.

Ils ne furent pas plûtoſt deſcouuerts de la montagne de Saint Pol, qu'ils furent incontinent repouſſez, à la faueur de deux ou trois volées de canon ſi bien priſes & pointées, qu'ayans entierement abbatuë leur premiere furie, ils abandonnerent le droit chemin de la Cité pour prendre à main gauche celuy de Noſtre-Dame : où ils s'attacherent particulierement à coups de mouſquets contre les ſoldats, qui eſtoient en garniſon dans l'Egliſe de la Sainte Vierge : mais les Portugais ſçeurent ſi bien prendre leur temps, & donnerent ſi à propos & ſi vigoureuſement ſur leurs ennemis, qu'ils les mirent en fuite, & les firent deſcendre plus viſte que le pas du haut de la montagne iuſqu'au bord de la mer, où les autres ſoldats auoient eſté laiſſez à la garde des vaiſſeaux. Cette déroute ſe fit auec tant de deſordre & de confuſion, que quoy qu'ils euſſent trois cens hommes tous fraiz pour les ſouſtenir, qui les preſſoient de retourner au combat, il ne fut iamais poſſible de les y engager, pour vne ſeconde fois : de ſorte que les vns & les autres furent contrains de s'embarquer auec tant de precipitation que la pluſpart entrans dans l'eau iuſqu'au menton, quelques-vns allerent iuſques au fond, & ſe noyerent; vne barque meſme pour eſtre trop chargée, s'enfonça, & ſe perdit à l'embarquement; cette entrepriſe couſta la vie à plus de quatre cens hommes du coſté des ennemis, outre le nombre des bleſſez, qui fut tres-grand, à cauſe que nos mouſquetaires s'eſtans mis à cheual les pourſuiuirent iuſques au pied de la montagne, & les chargerent rudement en queuë, ſans auoir perdu que trois ou quatre de nos hommes, & quelques valets. Les Holandois ayans eſté receus tout autrement qu'ils n'eſperoient, leuerent incontinent l'ancre, & mirent le voile au vent, ſans auoir depuis osé s hazarder à vne ſemblable entrepriſe.

Cette attaque inopinée fut vne occaſion pour fortifier la ville de Macao d'vne enceinte de murailles, & de ſix boulleuars: à ſçauoir le boulleuard de S Pol, qui eſt comme vne citadelle tout au haut de la ville garny de quinze groſſes pieces de canon, auec vn corps-de-garde: celuy du port ſoûtenu pareillemẽt d'vn corps-de-

garde,

garde, & chargé de huit petites pieces de baterie, & de six gros canons de cinquante liures de balle, le troisiéme qu'on nomme de Nostre-Dame de bon port a huit canons : le quatriéme de S.François, qui domine sur la montagne, en a autant: le cinquiéme de S.Pierre en a cinq, & le sixiéme, qui porte le nom de Saint Iean, en a trois. Et pource que la montagne de Nostre-Dame de la Guide, sert de place d'armes à la Caualerie du Chasteau de S.Pol, on la fortifia l'an 1637. en la mesme forme que l'escuëil de Charil, & on y plaça dix grosses pieces de bronze.

La Ville n'est pas fort grãde; elle est peuplée en partie de Portugais, qui ne sont pas plus de mille, tous gens riches, & bien accõmodez : & en partie de Chinois naturels, qui peuuent monter au nombre de cinq ou six mille: les vns sont Chrestiens, qui sont vestus & viuent à la façon des Portugais ; les autres sont Payens, presque tous artisans, gens de boutique, reuendeurs & Marchands, qui sont vestus & viuent à la Chinoise.

Il y a vn Auditeur resident de la part du Roy, qui a l'intendance generale du commerce & des affaires de l'Isle. La seule nauigation du Iapon, sans parler du trafic de Manila, qui vaut encore mieux, rend tous les ans plusieurs milliers d'escus à sa Majesté, pour le droit des marchandises, qui est de dix pour cent : ie sçay bien que la levée de l'année 1635. fut de cent quatorze mille Tausi, c'est vne espece de monnoye, qui vaut plus que des escus.

La despense, que fait la Ville tous les ans, l'vn portant l'autre, comme on le peut voir aysément de leurs Registres, se monte à plus de quarante mille escus, pour l'artillerie, les poudres, l'entretien des murailles, & autres choses concernantes le fait de la milice.

La foire de Canton donne au Roy prés de cinquante mille escus, pour ses droits ordinaires, qui sont de six & sept pour cent. Les seuls preparatifs pour la nauigation du Iapon, & pour les presens qu'on enuoye au Roy & aux Tonis de l'Isle coustent vingt-cinq mille escus. Les despenses de la maison de la misericorde sont de huit à neuf mille chaque année. Outre cela il faut entretenir deux Hospitaux, trois Paroisses, cinq Monasteres,

quatres d'hommes, & vn de filles Religieuses, sans compter les aumosnes continuelles, qui se distribuent aux pauvres Chrestiens, & particulierement à ceux de la Chine, qu'on leue sur les Habitans de Macao, par l'ordre du Roy, y ayant plus de dix-neuf ans, que ceux de Goa ne payent plus rien, comme ils auoient accoustumé : & ie ne doute aucunement que nostre Seigneur ne fauorise cherement cette Ville, pour les grandes aumosnes qu'elle fait, & pour les soins particuliers qu'elle a de la Religion, & de ce qui concerne le seruice de Dieu.

Enfin on peut dire auec verité, que l'Isle de Macao est vn seminaire institué pour l'education d'vn grand nombre de bons ouvriers qui s'employent soigneusement à cultiuer non seulement les terres de la Chine & du Iapon ; mais encore de toute la Chrestienté des Royaumes circonvoisins ; & que la Ville est vne Cité de refuge, & vn lieu de seureté, au temps de la persecution, pour receuoir les Chrestiens, qui s'y retirent de tous les endroits, comme dans vn autre Moab, fuïant la face du persecuteur.

Vn des plus considerables Convents de la Ville, est le College de nostre compagnie, qui a pour l'ordinaire soixante ou quatre-vingts personnes, plus ou moins selon qu'on en reçoit, ou qu'on en enuoye des autres lieux, pour estre par apres dispersez par toutes les Missions de ce nouveau monde, ce qui fait que le nombre change diuersement, à mesure que les occupations sont diuerses. Il y a deux lecteurs de Theologie, qui professent publiquement, vn des cas de conscience, vn de Philosophie, & deux Regens pour la langue latine, auec vne petite Escole pour les enfans, qui est toûjours si nombreuse, qu'il n'y a iamais moins de nonante escoliers, tant Portugais que naturels du pays.

C'est de cette maison, qui estoit fort petite en ses premiers commencemens, & ses ouvriers en fort petit nombre, d'où sont sortis, comme d'vne place d'armes, ces valeureux soldats, qui entreprirent la conqueste du Royaume de la Chine. Le P. Alexandre Valignan d'heureuse memoire, qui estoit alors Visiteur des Indes, se resolut de faire entrer dans ce vaste Royaume quelques-vns de nos Peres, pour le gaigner à Iesus-Christ, & le soumetre à ses loix : les premieres difficultez nasquirent dans ce méme

me College, comme des presages asseurez de plusieurs autres plus redoutables, qui s'éleuerent dans les progrez & dans l'execution d'vne telle entreprise; que la plus-part des Peres les plus experimentez & les mieux entendus aux loix & aux coustumes de ce Royaume, ne iugeoient pas seulement difficile; mais temeraire, & sur cette connoissance faisoient tout leur possible de détourner l'esprit du P. Visiteur de cette pensée. Mais nostre Seigneur, qui tire des effets extraordinaires des plus foibles principes, & qui fait sortir ses plus admirables productions de ce que les hommes iugent impossible, voulut que ce dessein s'executast.

Le P. Michel Roggier fut le premier nommé pour trauailler à cette glorieuse conqueste d'ames: qui fut suiuy & soûtenu courageusement par les Peres François Passius, Matthieu Riccj, Antonin d'Almeida Duarte, & par quelques autres, qui vindrent en suite, & auancerent cét ouvrage, estans comme les premieres pierres d'vn si superbe bastiment, qui porterent le plus grand poids, & essuyerent les premieres & les plus estranges difficultez, que nostre compagnie ait iamais experimentées dans les Missions. Car, comme il est hors de doute, que les difficultez & contradictions, qui se rencontrent en toutes les nouvelles Missions des Royaumes si reculez, & separez de nostre Europe, de langage, de façons de faire, de vestemens, de viures, de climats, d'air, & de terre, ne sont pas petites ny communes: aussi est-il certain que celles de la Chine sont extraordinaires Quand il n'y auroit que la langue, c'est la plus difficile qui soit au monde, pour estre toute composée de mots monosyllabes, courts, & la pluspart équiuoques: les Peres experimenterent cette difficulté, se trouvans sans Maistre, qui leur enseignast: & sans truchement, qui leur interpretast: de façon qu'ils ne pouvoient se faire entendre, ny entendre les autres; si est-ce qu'à force d'estude & de trauail ils firent vn tel progrez, qu'encore bien qu'ils ne peussent iamais paruenir à la perfection du langage, ny à la naïfveté de la prononciation, ils en découvrirent neantmoins les mysteres cachez, & leur donnerent vne nouvelle forme, auec tant de clarté, qu'ils en ont rendu l'vsage facile, à ceux qui les ont voulu suivre. Il faut ajoûter à l'estude de la langue, l'estude des lettres & des

characteres, qui est d'vne peine incroyable, à cause de leur grand nombre & de leur diuersité ; ausquelles, contre la coustume des autres pays, les Peres ont deu s'estudier auec tant d'application & d'assiduité, que non seulement ils les ont apprises parfaitement, les escriuent nettement, les lisent distinctement ; mais encore composent eux-mesmes des livres, & en ont déja mis plusieurs en lumiere, au profit des Chrestiens, & à l'auancement de la Religion. Et en verité les Peres, qui s'employent à la conversion des Chinois, meritent cette loüange que la langue estant si fascheuse, & les lettres qui ont leur difficulté, qui n'est pas petite, demandans vn estude particulier, ils parlent beaucoup mieux, que ceux des autres Missions, n'ayans besoin ny d'ayde ny d'interprete, pour catechiser, prescher, conuerser auec les plus grands Mandarins du Royaume, & pour porter mesme vne parole au Roy, s'il en estoit besoin : ce qu'on doit attribuer à leur estude, & à leur diligence du tout extraordinaire, qui ne se pratique point ailleurs: outre que nostre Seigneur par sa providence addoucit ces travaux, & remplit ces difficultez, qu'on souffre & qu'on souhaite pour son amour, de toutes sortes de consolations Puis il est besoin de faire vn changement vniversel par tout son corps, à la barbe & au poil de la teste, qu'on laisse croistre fort long à la mode du pays, en la façon des habits ; en la maniere de conuerser, aux mœurs & aux coustumes, & en toutes les autres choses, qui sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles sont plus estranges, & plus éloignées de nos coûtumes & de nos façons de faire.

Outre ces difficultez ordinaires, qui se rencontrent plus ou moins dans toutes les Missions, on ne sçauroit croire les cruelles guerres, que le Prince des tenebres a suscitées en particulier contre les ouvriers de la Chine. Il semble, à voir les difficultez & les persecutions que nous avons surmontées, qu'il ait employé toutes ses forces, pour empescher cette entreprise : la chose en vint iusques-là : que le P. Valignan Visiteur, voyant les grandes oppositions, qui se presentoient de tous costez : les difficultez presque insurmontables, qui rendoient les portes de ce Royaume fermées, & les ports inaccessibles aux estrãgers; le danger qu'il falloit encourir pour y faire quelque demeure, le peu de profit qu'on retiroit

tiroit de tant de travaux, avoit resolu de rappeler les Peres à Macao,pour les employer en d'autres Missions avec moins de peine, & plus de profit pour les ames, & avoit mesme escrit quelques lettres pour cét effet ; quand le Sauveur des hommes, qui avoit bien d'autres desseins en faveur de ses Esleus, empescha que ces braves ouvriers,qui avoient déja forcé le premieres barrieres, ne laissassent imparfait l'œuvre de Dieu dans ce Royaume,où il devoit vn iour avoir vn succez avantageux.

CHAPITRE II.

Des premiers progrez & des persecutions, que soufrirent les Peres, auant que d'arriuer à Nanquim.

LEs Peres perseverans auec non moins de courage que d'esperãce dans leur genereux dessein,d'entrer au Royaume de la Chine, & de s'y establir, se presenterent la mesme année trois fois aux portes avec addresses, & en furent trois fois repoussez avec les iustes ressentimens & les regrets,qu'on se peut imaginer en cette rencontre,voyans iusqu'à la moindre blüette de ce diuin feu, qui les embrasoit, & de cette douce esperance, qui les animoit à cette entreprise, quasi esteinte par le grand nombre des oppositions qui se presentoient à leurs yeux, & par les incroyables difficultez,que les Chinois font de recevoir les Estrangers en leur pays.

On m'a raconté qu'au mesme temps le P. Valignan estant à vne des fenestres du College de Macao, qui regardent la Terre-ferme,ce Venerable vieillard crioit à haute voix, & du plus profond de son cœur, adressant ces paroles à la Chine, *Ah rocher rocher! quand t'ouvriras-tu rocher!* Mais comme il n'est rien de si fort,ny de si puissant,qui puisse empécher ou arrester les desseins de Dieu, qui void & connoit les temps, & les momens de ces divins conseils ; lors que l'entrée dans les Estats de la Chine sem-

bloit estre plus fermée, & plus environnée de difficultez que iamais, apres que tous les efforts des hommes, leurs pratiques, & leurs intelligences auoient esté renduës vaines & inutiles, que les Peres, qui auoient essayé de forcer les barrieres des gardes & des loix du Royaume, auoient esté repris aigrement par le Vice-Roy de Canton, & renuoyez par ordonnance publique à Macao; Dieu qui tient les cœurs des Roys, & les clefs des Royaumes en sa main, nous ouvrit les portes de la Chine, par des voyes extraordinaires, & par des moyens qu'on n'eust iamais pensé.

Il n'y auoit pas encore sept iours depuis le retour des Peres à Macao, tenans l'affaire entierement desesperée, qu'on vid arriver vn homme envoyé exprés par le Gouverneur de Canton, nommé Chifu, auec des lettres de la part du Vice-Roy, pour rappeller les mesmes Peres, les asseurer qu'ils seroient les bienreceus à Xaokim, qui est la principale Ville de Canton, & leur offrir vne place pour bastir vne Eglise auec vne maison dans la mesme Ville, où le Vice-Roy des Provinces de Canton & de Quamsi fait sa residence ordinaire.

Il ne faut point demander auec quelle diligence nos Peres se mirent en chemin, & auec quelle allegresse ils firent leur premiere entrée à Xaokim, qui fut au mois de Septembre l'an 1583. voyans dans vn moment leur establissement asseuré, où iamais auec tant de soins & de travaux ils n'avoient peu seulement mettre le pied. Ils bastirent vne maison & vne Eglise, & se mirent au plustost à travailler pour l'auancement de la doctrine de l'Evangile, qui estoit leur vnique pretention, traduisans le mieux qu'ils peurent en langue Chinoise, les dix commandemens du Decalogue, & faisans voir la necessité de les garder. La vertu de ces nouveaux hostes estoit admirée par tous les habitans de la Ville, plustost pour la saincteté de leur vie, que pour la beauté de leurs paroles: car ils sçavoient beaucoup mieux faire que dire; encore ne manquerent-ils pas d'espreuves & de persecutions presque continuelles parmy ces applaudissemens. L'insolence du peuple vint iusqu'à ce poinct, que de rompre le toict de nostre maison à coups de pierres, qu'ils iettoient du haut d'vne Tour voisine, auec vn euident danger de nostre vie. Et dautant qu'vn de nos seruiteurs prist

prist vn enfant, & le menaça de l'accuser en iustice ; on informa sur l'heure mesme contre nous, d'avoir mal-traité le fils d'vn Citoyen ; mais nous en fûmes quittes, ayans prouvé la fausseté de cette calomnie. Apres laquelle, on en inuenta d'autres beaucoup plus atroces, particulierement contre le Pere Ruger : mais qui fut presque aussi-tost reconnu & declaré innocent, qu'accusé d'adultere, apres qu'on eut fait voir qu'il estoit éloigné de plus de deux mois de chemin du lieu où l'on pretendoit que le crime auoit esté commis. Comme le peuple de Xaokim vid qu'il ne gaignoit rien par les paroles, au preiudice de nostre innocence, il reprit en main les cailloux, & derechef batit en ruïne nostre maison, semblable à vn pauvre vaisseau accuëilli des vents & des tempestes dãs vne mer orageuse : de sorte qu'il ne s'en fallut rien, que nos Peres ne fussent assommez. Neantmoins Dieu nous fit toûjours paroistre quelque beau iour, à travers ces horribles nüages ; & iouyr de la douceur du calme, parmy tant de tempestes, & recuëillir quelques roses parmy ces fascheuses épines ; comme le fruict de nos travaux, qui les rendoient plus supportables par l'abondance des consolations presentes, & par l'esperance des progrez à venir, qu'ils tenoient déja comme certains, la tempeste appaisée. Cependant les nostres ne perdoient point de temps ny d'occasion de mettre en credit les choses de l'Europe, & de gaigner la faveur des grands, ce que sçauoit tres-bien particulierement le Pere Matthieu Ricci, par le moyen des Mathematiques, & de ses Cartes Geographiques. Mais la venuë d'vn nouveau Vice-Roy, excita vne tempeste si furieuse, que nonobstant toute la diligence que nous apportâmes de nostre costé, & tous les efforts que firent nos amis pour la surmonter, il ne fut pas possible de resister à la sentence lancée contre nous, comme vn foudre, par l'authorité du Vice-Roy, qui nous condamna de vuider au plustost le Royaume, & de retourner precisément à Macao, sans qu'il nous fut possible de seiourner dauantage, ny de nous retirer en aucun autre pays. Il fallut sur le champ obeyr aux commandemens des puissances de la terre, & laisser entre les mains & à la garde de nos amis, quelques meubles de nostre maison, ne pouvans pas emporter tout ; apres auoir fait vne

courte

courte priere à noſtre Seigneur, & luy avoit recommandé le petit troupeau, que nous laiſſions parmy les loups deſtitué de Paſteur, & apres avoir excité les Chreſtiens à eſtre courageux & tenir ferme en la foy qu'on leur auoit enſeignée, durant ſept ans entiers. Nos Peres s'embarquerent ſur la riuiere, & les nouveaux Chreſtiens demeurerent ſur le riuage:les vns & les autres pleurans leur ſeparation,& tous ſe remettans, & la conduite de leurs affaires, à la providence Divine.

Eſtans arrivez en la Capitale de la Province de Canton, ils ne trouverent point l'Haïtao general de la Mer, qui avoit charge de les faire conduire iuſques à Macao ; de ſorte qu'ils furent contraints de s'arreſter, & de ſe tenir cachez deux ou trois iours par l'ordre du Vice-Roy,attendans qu'ils euſſent réponce du Viſiteur de Macao, auquel ils avoient eſcrit ſur ce ſuiet. A peine vn iour fut-il paſſé dans cette triſte attente,qu'ils virent aborder vne Barque,que le Vice-Roy leur avoit dépechée à la haſte expreſſémẽt pour les ramener à Xaokim.Quoy qu'ils ne doutaſsẽt point qu'ils s'alloient derechef engager à des travaux & à des dangers auſſi grands que les premiers,qu'ils auoient échapez,ils prirent neantmoins cette revocation pour la voix de Dieu,qui les appelloit de la mort à la vie. Retournez qu'ils furent à Xaokim, ils s'allerent preſenter au Vice-Roy,qui ne les avoit contre-mandé, qu'à deſſein de les rembourſer des frais qu'ils avoient fait au baſtiment de leur Egliſe & de leur maiſon. Ils le remercierent, & nonobſtant toutes ſes inſtances, ne voulurent iamais prendre vn denier:ce qu'ils gaignerent, apres pluſieurs conteſtations,fut la permiſſion qu'ils obtindrent de pouvoir ſe retirer dans vne autre Ville de ſon gouvernement,nommée Xaocheu.

Avec ces proviſions, les Peres partirent de Xaokim le quinziéme iour d'Aouſt, l'an 1589. & arriverent en peu de iours à Xaocheu. A leur arrivée ils eurent beaucoup de peine de s'exempter du logement qu'on leur offroit dans vn Monaſtere de Bonzes,& firent tant avec le ſecours de Dieu,qu'ils furent receus dãs la Ville, & entrerent ſi puiſſamment dans les bonnes graces des Magiſtrats,qu'ils bâtirent vne maiſon & vne Egliſe,& commencerent à exercer les fonctions de predicateurs de l'Evangile, témoignans

moignans autant d'ardeur à l'imprimer dans les cœurs des Chinois, que de patience à supporter les persecutions, les outrages & les calomnies, qui accompagnoient par tout leurs predications, comme l'ombre fait les corps à la lumiere. C'est vne chose presque incroyable du grand nombre, des persecutions qu'ils ont souffertes. Pour satisfaire à ma curiosité, i'ay fait vn recueil tant de celles que le P. Trigaud raporte en son histoire, que des autres dont il n'a point parlé iusques à celle de Nanchim. I'en ay conté cinquante-quatre la pluspart suscitées dans les premiers commẽcemens, & dans la Province de Canton, laquelle estant comme vn passage public, & comme vne grande porte ouverte, pour aller par tous les endroits du Royaume, peut à bon droit estre nommée vn autre Cap de bonne esperance, & le Promontoire des tempestes; aussi n'en parlerons-nous iamais qu'au suiet de quelque nouvelle persecution suscitée contre les Chrestiens.

Nos seruiteurs & Domestiques ont esté souvent pris & bâtonnez sans autre occasion, que pour s'estre mis en defense contre les violences d'vn peuple insolent: & nostre frere Sebastien Fernandez receut vne fois le mesme traitement avec d'autres outrages, pour avoir voulu secourir ces pauvres innocens, & arrester le peuple par ses raisons & par ses prieres. La persecution esmeüe contre le frere François Martinez fut bien plus cruelle, sur vn simple soupçon qu'on eut, qu'il brassoit quelque trahison contre l'Estat, & qu'il estoit Magiciẽ. Il fut battu & tourmenté à diverses reprises, & apres les travaux d'vne longue prisõ, ayãt enfin receu le dernier supplice des violẽtes bâtõnades, il finit ses iours par vne mort autãt glorieuse, qu'il la suporta patiẽment pour vne cause si auguste & si sainte, cõme est de procurer le salut des Gentils.

Pareillement nostre frere François Mendez, rendit son courage & sa patience illustre dans les tourmens qu'il endura en la Capitale de la Province de Canton, où il estoit allé à l'occasion de quelques affaires qu'il avoit à traiter, & à dessein de secourir vn de nos serviteurs, qu'on tenoit en prison. Le Geolier luy mit la main sur le collet, & croyant qu'il fût Prestre, luy osta le bonnet, & considera diligemment s'il n'avoit point vne courõne sur la teste: mais n'en ayant point trouvé, ny mesme aucun vestige, qui peût

appuyer vn ſoupçon raiſonnable, il ne laiſſa pas de l'arreſter priſonnier pour ce ſeul ſuiet qu'il eſtoit Chreſtien, Domeſtique des Peres, & ne ſortit point de priſon, qu'apres force coups de baſton. De la meſme façon deux Peres, qui ſortoient de Canton, & gaignoient plus avant vers le milieu du Royaume, à ſçavoir le P. Iules Aleſſi, avec vn autre Pere, furent pris & arreſtez, & delivrez, enfin apres avoir bien enduré.

Les affaires de la Religion Chreſtienne faiſoient déja quelque progrez dans la reſidence de Xaocheu, & dans vn autre lieu voiſin nommé Nanchim, où le P. Matthieu Ricci faiſoit ſouvent des courſes, gaignant toûjours quelque ame à Ieſus-Chriſt, & augmentant par ce moyen le nombre de ſes ſuiets: neantmoins c'eſtoit ſi peu de choſe, en comparaiſon de la peine qu'il y prenoit, & le fruict correſpondoit ſi peu à la ſemence qu'il y iettoit, que le Frere Sebaſtien Fernandez ſon compagnon, quoy que Chinois de naiſſance & d'origine; mais qui avoit eſté nourry & éleué par ſes parens Chreſtiens, & qui eſtoit entré dans noſtre compagnie eſtant déja homme fait, & riche marchand, laquelle il ſervit vtilement iuſqu'à la mort durant pluſieurs années par ſes travaux continuels, & par le bon exemple qu'il donnoit aux nouveaux Chreſtiens, luy dit vn iour: mon Pere, nous devrions abandonner la Chine, & aller au Iapon; que noſtre Seigneur fauoriſe éuidemment par la conuerſion de tant de peuples, & par les Bapteſmes de tant de perſonnes, & là finir glorieuſement noſtre vie chargée du fruit de nos travaux, & couronnée de nos victoires. Mais le Pere, qui poſſedoit vne foy bien plus vive, & vne eſperance mieux fondée, luy répondit avec vn eſprit & vne voix de Prophete, & l'aſſeura de ce qui eſt arriué depuis, à ſçauoir des grands fruicts que nous devions recuëillir de la culture de cette vigne, quatre ans apres ſa prediction; bien que cette cuëillette ait eſté traverſée de pluſieurs cruelles perſecutions, qui ont attaqué les meilleurs, & les plus conſiderables Chreſtiens de cette nouvelle Egliſe, qui eſt encore vne naïfve repreſentation de la premiere, où le ſang des Martyrs faiſoit lever la ſemence des Chreſtiens, & la multiplioit par vne merveilleuſe fecondité ſemblable à celle, que nous avons veuë & admirée au Royaume de la Chine.

Deux

Deux ſuiets de noſtre compagnie en cette reſidence paſſerent à vne meilleure vie, enuiron l'an 1594. Que ſi les habitans de cette Province ne valent pas beaucoup, on peut dire que la temperature de l'air y vaut encore moins. Nos Peres; qui demeurent là, ont conſerué iuſqu'à cette heure, l'habit qu'ils avoient, quand ils entrerent dans le Royaume, qui eſt la barbe raſe, la couronne ſur la teſte, le chapeau plat, ſemblable à celuy que nous portons, & tel que le portent les Bonzes, qui ſont les Preſtres des Idoles, autant meſpriſez à la Chine, qu'ils ſont reſpectez ailleurs. Neantmoins l'experience particuliere, que nous avons faite depuis des mœurs & des couſtumes de cét Eſtat, nous a fait enfin connoiſtre qu'il eſtoit expedient pour donner du credit à l'Evangile, & de l'authorité aux predicateurs qui l'annoncent, de prendre vn autre habit que celuy des Bonzes, & d'eſtre auſſi differens de leur exterieur, qu'on l'eſt de leur interieur. Car cét habit des Bonzes eſtant mépriſé des Chinois nous ferme l'entrée de la maiſon des grands, nous priue de la conuerſation des Magiſtrats & des Officies du Royaume, & nous empeſche de traiter familierement avec les perſonnes de condition, qui ne reçoiuent iamais aucun dans leur compagnie ſans la robe de ciuilité, comme ils la nomment, qui eſt la robe des perſonnes lettrées. Cette conſideration plus que toute autre nous a obligé de changer d'habit, & de nous veſtir à la façon des lettrez, au grand contentement des Chreſtiens, & de nos meilleurs amis, qui ſont des plus anciẽs Officiers du Royaume: & dautant que nous ne pouvons pas eſtre receus aux degrez de leurs ſciences, nous paſſons dans leur opinion pour les lettrez de l'Europe, ce qui nous donne vne haute reputation, & produit de bons effets pour l'avancement de la Religion.

Au mois de May de l'année ſuiuante, le P. Matthieu entreprit de paſſer à Nanchim, à la faveur d'vn Mandarin, ſon amy, perſonnage d'authorité, qui fut obligé d'y aller comme Lieutenant General des armées en la guerre, que les Iaponois avoient declarée au Royaume de Corea. Ils eurent dequoy ſouffrir par les chemins dans vn dangereux naufrage, leur bateau s'eſtant renverſé, & le Pere ſe trouvant au milieu de la riviere dans l'eau par deſſus la teſte ſans ſçavoir aucunement nager, & ſans eſperance de vie.

Mais noſtre Seigneur le ſecourut miraculeuſement, par vn moyen caché à tout autre qu'à la Providence Divine;qui luy fit trouver en main la corde d'vn vaiſſeau, avec laquelle ſe guindant en haut il ſe tira du danger, que ſon compagnon ne peut pas échaper, ayant eſté entraiſné par la violence des flots, ſans avoir iamais depuis paru ſur l'eau.

Le Pere eſtant arrivé à Nanchim, trouva que l'heure du ſalut de cette fameuſe Cité,n'eſtoit pas encore venuë:& quoy que pluſieurs de ſes amis ſouhaitaſſent de luy faire connoiſtre en cette conionćture, la ſincerité de leurs affećtions, & le deſir qu'ils avoient, de luy rendre ſeruice: il n'en fallut qu'vn, pour arreſter toute l'affaire, & rendre leurs deſirs invtiles. C'eſtoit de celuy-là que le Pere eſperoit plus de faveur & d'aſſiſtance, ayant contraćté vne eſtroite amitié avec luy, à Canton; mais comme la volonté des hommes eſt ſuiette au changement, le Chinois de crainte qu'il eut qu'on l'accuſaſt d'auoir introduit vn Eſtranger contre les loix fondamentales du Royaume, fut le premier à pourſuivre le Pere, & à procurer qu'il fuſt chaſſé honteuſement de la Ville.

Le P. Matthieu au ſortir de Nanchim,s'arreſta dans la Province de Kiamſi qui eſt au milieu des Provinces de Nanchim & de Canton; où il fut receu dans la Ville Capitale, qu'on nomme Namkum, avec des témoignages d'vne affećtion particuliere de tous les Ordres, & traité tres-honnorablement par les perſonnes les plus conſiderées; entre autres par vn des grands Seigneurs du pays,nommé Kiem-gam-vam, proche parent du Roy; & par le Vice Roy méme,qui luy rendit tant d'honneur & de civilité,que ce ne fût pas vne des moindres occaſions que Dieu nous fit naître pour y eſtablir vne reſidence. Le Pere ne donnant aucun repos à ſon eſprit, alloit cherchant les moyens d'avoir vne maiſon, quand la providence de noſtre Seigneur luy amena fort à propos vn compagnon de Macao nommé Iacques Socire, pour l'aſſiſter en ce deſſein. Il achepta des auſſi-toſt vn logis dans la Ville fort eſtroit; mais qui ne laiſſa pas neantmoins de couſter beaucoup, & de recevoir force oppoſitions tant du coſté des voiſins, que d'autres perſonnes mal affećtionnées; qui s'accreurent avec le temps

temps en telle façon, qu'à bon droit on peut comparer cette pauvre maison, à celle de Xaochu pour le regard des persecutions, que l'vne & l'autre ont endurées, des habitans, qui ne valent pas beaucoup dans vne de ces deux Villes, & valent encore moins dans l'autre. Il est vray que les attaques, qui nous ont esté livrées, n'ont pas procedé toutes de la méchanceté du peuple ; vne partie est venüe des lettrez, & des Gentils-hommes, qui sont en grand nombre ; les faux freres mesmes nous ont persecutez, l'Eglise naissante de la Chine ne mãquant non plus d'vn Iudas pour affliger les bons Chrestiens, que l'ancienne de Ierusalem pour trahir Iesus-Christ. Neantmoins comme les nuages n'offensent point le visage du Soleil, & ne luy ostent rien de sa lumiere, ces traverses & ces persecutions suscitées contre cette maison, n'ont peu empescher la conversion de plusieurs payens au Christianisme, & particulierement des personnes de qualité, & de ce proche parent du Roy, dont i'ay déja parlé, qui a embrassé la doctrine de l'Evangile avec toute sa famille, & se rend autant recommandable par ses vertus, qu'il est illustre par sa noblesse. Il n'avoit peu avoir d'enfans estant payen, Dieu duquel procede toute paternité & au Ciel & en Terre, luy en a donné depuis qu'il s'est fait Chrestien. Plusieurs autres familles ont suiuy son exemple, lesquelles quoy qu'inferieures de beaucoup en grandeur & en noblesse, ont cette loüable ambition de ne luy point ceder en pieté.

Apres que le P. Matthieu se vit pourveu d'vn compagnon, qui peût en son absence demeurer à Namchum, il reprit le premier dessein qu'il avoit plûtost interrompu qu'abandonné touchant les affaires de Nanchim. Vn des puissans Mandarins son amy, qui le prit & le mena en sa compagnie, luy en ouvrit vne belle occasion. Par ce moyen il rentra dans cette grande Ville l'an 1598. Et bien qu'il trouvast de la peine au commencement à cause de la guerre, que les Iaponois faisoient au Royaume de Corea, menaçans celuy de la Chine, ces difficultez furent neantmoins ostées ou amoindries heureusement, par l'authorité des personnes de marque, & mesme du Vice-Roy, qui nous témoignerent en cette occasion la bonne volonté qu'ils avoient pour nous; qui fut vn

effet particulier de la providence Diuine, nous ouvrant le chemin qu'elle sçavoit estre le plus seur.

CHAPITRE III.

Des choses suruenuës iusqu'à l'entrée des Peres à Pequim.

LE P. Matthieu Ricci ne cessoit cependant de procurer vn entier affermissement de la Religion Chrestienne en ce Royaume; ce qui dependoit absolument de l'entrée des nostres, dans la Ville Royale de Pequim, qui est le seiour ordinaire du Roy & de la Cour, & apres auoir essayé diuers moyens, il se resolut enfin de se mettre en la compagnie du mesme Mandarin son intime amy qui l'avoit introduit à Nanchim, sans parler aucunement pour cette fois de s'establir en cette Ville. Ayant avec soy le P. Lazare Catanée & deux Freres Chinois, il se mit sur la riviere; le chemin par eau estant plus long d'vn mois, que l'autre par terre, qu'avoit pris le Mandarin, pour estre plustost arriué, & pour leur preparer le logis.

Leur voyage fut fort heureux, & les portes de Pechim leur furent ouvertes, sans trouver aucun empeschement. La premiere chose qu'ils firent, fut d'aller saluër leur bon amy, qui les receut avec de grandes caresses, & leur promist d'employer tout son credit, & celuy d'vn Eunuque de sa connoissance, en toutes les occasions, qui se presenteroient de les pouvoir servir. Ils avoient porté quelques pieces curieuses de l'Europe, pour en faire vn present au Roy, à sçavoir deux excellens tableaux peints sur la toile, l'vn de nostre Sauveur, & l'autre de sa Mere, la Saincte Vierge; vne grosse cloche, qu'on n'avoit point encore veüe ny ouye dans la Chine, vne monstre, & quelques triangles de verre. Ces choses pleurent extremement à l'Eunuque; mais comme il connut, que nos Peres n'estoient pas fort chargez d'argent, qui est l'vnique chose, que ces Messieurs recherchent, il s'excusa le plus adroitement qu'il pût, de les introduire dans le Palais Royal, & de les presenter à sa Majesté, à cause des troubles de la guerre entre les

Iaponois,

Iaponois, & les peuples de Corea, qui touchent à la Chine, adjouſtant, que ce n'eſtoit aucunement le temps de traiter avec le Roy, des affaires des Eſtrangers. Le Mandarin fit le meſme iugement, qui eſtant obligé de retourner à Nanchim, où il eſtoit pourveu d'vne charge, voulut y reconduire les Peres. Mais eux ne iugeans pas à propos, d'abandonner ſi prõptement tant de riches eſperances; & de perdre tout d'vn coup le fruit de tant de peines & de deſpenſes, demeurerent à Pechim plus d'vn mois apres le départ du Mandarin, faiſans tous leurs efforts, & recherchans toutes les occaſions d'arriver au but qu'ils s'eſtoient propoſé. Tous leurs efforts furent vains, & toutes leurs pourſuittes invtiles: dautant que le Mandarin s'en eſtant vne fois allé, tous les autres ſe retirerent; & il n'y eut pas vn ſeul courtiſan, qui voulût les recevoir en ſa maiſon.

Ces difficultez eſtans inſurmontables, c'euſt eſté vne ſinguliere temerité de ſeiourner plus long-temps dans vn lieu, où ils ne pouvoient rien eſperer, pour l'avancement des affaires de Dieu. Il valoit beaucoup mieux ſe retirer dans quelque autre païs, où ils fuſſent mieux connus, & plus fauorablement receus. Ils prirent donc la reſolution de retourner à Nanchim; mais la ſaiſon de l'hyver faſcheuſe aux voyageurs, & la riviere glacée par la violence du froid, les obligerent d'atendre le printemps pour ſe mettre tous en chemin.

Cependant le P. Mathieu Ricci, qui ne vouloit pas laiſſer perdre l'occaſion, ayant fait embarquer ſes compagnons, prit ſon chemin par terre, addouciſſant vn peu par ce moyen les rigueurs de l'hyver, n'empeſchant pas neantmoins tout à fait les froids de la ſaiſon, qui ſont ſi violens, qu'ils arreſtent vn homme ſur les chemins. Il fit tant, qu'il ſurmonta les difficultez de la terre & de l'air, & arriua enfin à la Ville de Sucheu: qui eſt ſans aucun contredit, la plus agreable & la plus delicieuſe de toutes les Villes de la Chine, d'où vient qu'on dit communément en Proverbe: Que la cité de Sucheu & de Hancheu, ſont ſur la terre, ce qu'eſt au Ciel le ſeiour des Bien-heureux. Elle eſt aſſiſe & baſtie au milieu d'vn canal d'eau douce, comme Veniſe, au milieu de la mer; & pareillement elle eſt l'abord de tous les marchands du Royaume,

à cause des Marchandises qui viennent là, de Macao, pour estre par apres transportées dans les autres Provinces.

Le Pere y fit rencontre de Quitaizo, son ancien amy, qu'il avoit connu & pratiqué autrefois dans la Province de Canton, qui l'accüeillit auec tous les témoignages d'vne sincere amitié, & luy donna la connoissance, & le mit en credit aupres des principaux Citoyens de cette bonne Ville. Et comme il estoit fils d'vn des plus considerables Mandarins du Royaume, il luy seruit beaucoup, pour luy gaigner la faveur de quelques autres Mandarins de grande authorité; ce qui nous fait confesser auec plusieurs autres bons offices, qu'il nous a rẽdus tant à Canton, qu'en d'autres endroits, & sur tout à Nanchim, que nous sommes bien fort ses obligez, & qu'il a merité beaucoup de nostre compagnie. Le Pere luy fit present d'vn triangle de verre, qui fut pris & prisé par vn de ses amis, pour vne pierre precieuse; aussi le fit-il enchasser en de l'argent avec de petits tuyaux d'or aux deux extremitez, & puis il le vendit plus de cinq cens escus. Cét honneste homme avoit vne ardente passion, que le Pere se voulût arrester en cette Ville, & y fonder vne maison, luy promettant d'vn costé de l'assister de son credit, & de ses moyens, & de l'autre luy proposant toutes les difficultez qui pouvoient empescher l'establissement des Peres à Nanchim. Neantmoins apres avoir bien balancé toutes les raisons de part & d'autre, & apres avoir mieux pris le temps, & l'occasion, ils s'en allerent tous deux ensemble à Nanchim l'an 1599. où ils trouverent les affaires changées, & l'estat de la Ville bien different de l'autre fois.

La Ville estoit en repos, & iouyssoit d'vne profonde paix, les Iaponois ayans esté repoussez & chassez dans leur pays. Le Mandarin le bon amy des Peres fut tres-content de leur venuë, & leur fit des faveurs particulieres, comme firent plusieurs, tant Mandarins, qu'autres personnes de condition & d'authorité en cette Ville, & particulierement vn Coli, qui est vne espece de censeur, ou de Syndic Royal, qu'on nomme Coxelim. Ce qui fit que les Peres à la persuasion de tant de braves gens, se resolurent de traitter tout de bon de leur establissement stable & permanent en cette Ville, qui est la seconde du Royaume, & de la fondation d'vne maison.

Ce que fit le Pere, fut de mettre en vne haute reputation, sa doctrine & les sciences de l'Europe, principalement les Mathematiques; & de tracer vne nouvelle carte de Cosmographie, auec les explications en langage & en characteres Chinois : ce qui donna force credit non seulement à l'Autheur, qui l'avoit composée; mais encore à toute l'Europe, par l'expression de tant de grandes Villes, & de florissans Royaumes: si bien que le mesme Quitaïzo, & plusieurs autres à son exemple, voulurent estre receus auec de grandes ceremonies au nombre des Disciples du Pere Ricci. Le mesme Pere ne s'acquit pas moins d'honneur & de reputation en ses disputes publiques touchant les matieres de la Religion, d'où il sortoit toûjours victorieux & triomphant au iugement du Conseil; & l'opinion, qu'on eut de sa rare science, crût de telle sorte, que c'estoit vn suiet ordinaire d'Eloges & d'Epigrammes que prenoient les lettrez.

Les compagnons du Pere Ricci, se ioignirent enfin à luy, apres auoir passé l'hyver par les chemins, & quoy qu'ils eussent enduré de tres-grandes incommoditez, neantmoins quand ils virent le Pere si honnoré, si chery, & si fauorisé dans vne Ville, en laquelle non seulement il n'avoit peu estre receu vn peu auparauant; mais de laquelle il auoit esté chassé auec ignominie, ils oublierent tous les travaux passez, & ne penserent plus qu'à remercier Nostre Seigneur pour les prosperitez presentes. Ils parlerent incontinent d'achepter vne maison. Il s'en trouvoit assez; mais fort peu de commodes : il y en auoit vne entre les autres capable & spacieuse, qui pour estre infectée de lutins, n'estoit point habitée, n'y ayant personne, qui fût si osé de vouloir demeurer auec de si mauvais hostes. Semblables accidens ont de coustume de nous estre auantageux, dautant que comme nous ne craignons point ces esprits de tenebres, qui s'enfuyent devant nous, & ne peuvent supporter nostre abord, nous auons ces maisons quasi pour rien. C'est iustement ce qui auint fort à propos au P. Ricci : de sorte qu'ayant arresté le marché, & passé le contract de vente, nos Peres se logerent incontinent dans cette maison deserte, sans recevoir aucune incommodité, ny estre troublez en façon quelconque de ces esprits.

Les Peres n'eurent pas plustost vne maison arrestée & vne Eglise ouverte, qu'ils furent visitez de quantité de personnes ; le premier de cette Ville, qui receut le Sacrement de Baptesme, fut vn Venerable vieillard de soixante dix ans, considerable pour sa noblesse, & puissant pour la charge de Chi-hoci qu'il exerçoit, de laquelle nous auons dit vn mot en parlant de la noblesse, qui vient du sang & de l'extraction. Son fils homme lettré, & qui fut depuis vn des premiers Mandarins, suiuit bien-tost son exemple; & puis toute la famille, les nepveux & les niepces embrasserent la mesme Religion. Ie les ay veu & frequenté familierement durant plusieurs années, & les ay reconnu autant auancez en la vertu & pieté Chrestienne ; qu'illustres pour la noblesse de leurs ancestres, & qui meritent vne memoire eternelle, pour auoir fait des actions remarquables, dont nous parlerons en quelque autre lieu. Ceste maison estoit trop esclatante pour n'en attirer pas d'autres, qui marchans sur ses pas entrerent dans l'Eglise, & accreurent le nombre des Chrestiens, qui firent preuue de leur courage dans les persecutions, que nous raconterons cy-apres. De sorte que nous pouuons dire auec verité, que c'est la plus sainte & la plus parfaite partie du Christianisme de la Chine, comme c'est aussi la plus persecutée, & la plus espurée par le feu des tribulations.

Les affaires de Nanchim marchans d'vn si bon pied, & des commencemens si heureux nous faisans esperer, que cette maison estoit pour durer, & pour profiter de plus en plus ; le P. Ricci crût estre obligé d'enuoyer vn de ses compagnons, à sçauoir le P. Lazare Catanée, à Macao, en partie pour rendre conte aux Superieurs de tout ce qui s'estoit passé en cette negotiation, & en partie pour chercher quelques pieces de l'Europe riches & curieuses, dignes d'estre presentées à des personnes de qualité, & aussi pour trouuer de nouueaux ouuriers, qui voulussent trauailler à vne si riche moisson.

Le Pere estant arriué à Macao, & portant de si bonnes nouvelles, fut receu auec toute sorte de bon accueil ; & ayant bien-tost trouué ce qu'il estoit venu chercher, des presens pour le Roy, & des compagnons pour les aider à vn si noble employ ; il s'en

retourna

retourna à Nanchim, où le P.Ricci l'attendoit auec impatience. Apres auoir receu ce nouueau renfort & ces presens, comme tous ses desirs ne visoient qu'à Pechim, il entreprit d'y aller pour la deuxiéme fois, & se mit en chemin à la faueur des principaux Mandarins, qui luy firent parestre la bonne volonté qu'ils auoient de le seruir en cette occasion.

Le P.Ricci partit donc le siziéme de May l'an 1600.& s'embarqua pour la deuxiéme fois sur la riviere auec le P.Diego Pantoïa dans le vaisseau d'vn Eunuque, qui les affectionna d'autant plus, qu'il iouyst plus long-temps de leur conuersation, les ayant pris en sa compagnie, pour les conduire à la Cour,& les presenter au Roy.

Ils trauerserent la Province de Nanchim, & puis passerent en celle de Xantum, & arriverent à la Ville principale, où le Vice-Roy fait d'ordinaire sa residence, qui receut nostre Pere auec des honneurs extraordinaires, le visita dans son vaisseau, luy fit des presens, & luy témoigna de grandes caresses; & mesme il reforma la Requeste qu'il devoit presenter au Roy, & la mit en meilleur ordre, & luy donna de plus, des lettres de faveur & de recommandation aux Mandarins de Pechim. Ce Vice-Roy auoit eu connoissance du P. Matthieu par le moyen d'vn sien fils, qui auoit conversé familierement auec les nostres à Nanchim, & les auoit ouy souvent parler des veritez de nostre Sainte foy; ce qui fut la premiere origine de l'affection particuliere,que le Vice-Roy nous témoigna, sur les depositions de son fils.

Apres vn si doux accueil, la navigation ne peust qu'estre tres-heureuse sans aucun mauvais rencontre,iusqu'à ce qu'ils aborderent à vne Ville, où estoit vn certain Eunuque nommé Mathan commis pour exiger les droits du Roy, ou plustost le tort & les concussions qu'il exerçoit sur tous les passans, estant au reste tenu pour vn homme cruel & inhumain. L'Eunuque qui conduisoit nos Peres, le visita souvent auec les mains chargées de beaux presens,sans pouvoir iamais rien gaigner sur son esprit,les presens qu'on luy portoit, n'estans pas proportionnez à l'avarice insatiable de cette Harpie. Et dautant que le temps pressoit nostre conducteur d'arriver bien-tost à la Cour,ou autrement de courir risque

de ses biens & de sa vie, il se resolut de trahir nos Peres pour se dégager, & de les exposer au danger, pour se mettre en liberté. A cét effect il fit entendre à l'autre Eunuque que ces Estrangers portoient de riches presens au Roy, qu'il auoit veu, & que probablement ils auoient bien d'autres choses cachées & de grand prix, dont Mathan pouvoit beaucoup profiter. Il n'en falloit pas dauantage pour allumer les desirs de cét homme auaricieux & cruel, & pour mettre nos Peres en vn danger euident de perdre non seulement ce qu'ils auoient; mais encore la vie, afin de satisfaire egalement à son auarice & à sa cruauté. Car bien, qu'au commencement il semblast estre facile, & qu'il témoignast assez d'honnesteté, si est-ce que sur la fin, il fit bien voir ce qu'il auoit dans l'ame.

Premierement il demanda qu'on luy fist voir les presens que nos Peres portoient, ce qu'ils firent tres-volontiers auec beaucoup de franchise & de soûmission : puis il voulut luy-mesme s'en charger pour les faire tenir Roy : vne autrefois il desira les transporter en son Palais, iusqu'à ce que le Roy eust respondu au memoire qu'il enuoyoit en Cour, auec vn denombrement des choses qu'on vouloit luy offrir. Ce fut enfin nostre homme, qui força nostre logis auec plus de deux cens hommes tous voleurs. & Capitaines des voleurs, & qui sans consideration aucune, d'vn visage fier & insolent renversa tous nos meubles, mettant à part ce qui luy agreoit le plus ; & comme il n'en trouva pas davantage, que ce qu'il auoit veu, il se mit à crier & se plaindre, qu'on l'auoit volé. Il fit principalement des exclamations horribles à la veüe d'vn Crucifix, disant que sans doute c'estoit vn charme, que nous auions preparé pour ensorceler, ou pour faire mourir le Roy. Nos Peres luy répondirent le plus modestement, qu'ils pûrent, & tâcherent de luy exposer les mysteres de cette Sainte Image. Mais l'Eunuque sans vouloir recevoir ny entendre aucune raison, crioit comme vn desesperé, qu'il falloit chastier seuerement ces Enchanteurs: en vn mot il prit ce qu'il voulut, & en fit vn memoire, & des autres presens destinez pour le Roy, & les fit tous conduire, & les peres qui les auoient apportez, dans vne forteresse souz bonne & seure garde. Iamais les nostres ne furent si estonnez

nez qu'en cette conionĉture d'affaires, où ils ſe voyoient en danger de perdre en vn moment, ce qui leur auoit couſté ſi cher, & d'eſtre fruſtrez tout à la fois du fruiĉt de leurs travaux & de leurs eſperances.

Ils ne perdirent pas neantmoins la confiance qu'ils avoient au ſecours de Dieu, qui les avoit ſi ſouvent aſſiſtez dans les plus preſſantes neceſſitez; au contraire, comme ils ſe virent entierement abandonnez de la proteĉtion des hommes, ils ſe ietterent avec plus d'aſſeurance entre les bras de la providence Divine: & preſſerent avec vne Sainte violence la miſericorde de Dieu, qu'elle ſe laiſsât fléchir à leurs prieres & mortifications, & qu'elle voulût ietter les yeux de ſa bonté, ſur le ſalut de tant de pauvres ames racheptées du precieux Sang de ſon Fils vnique, qui ſembloit dependre abſolument du ſuccez de ce voyage. Ils enuoyerent vn de leurs ſerviteurs à la Ville, avec des lettres addreſſantes à vn autre Eunuque, pour implorer ſa faveur, & faire en ſorte qu'ils peuſſent aller en Cour, faire la reverence au Roy, & luy offrir leurs preſens, s'imaginans qu'eſtant vn affaire, où il pouvoit acquerir les bonnes graces du Roy ſon Maiſtre, il ſeroit bien-ayſe de l'entreprendre. Mais ſoit qu'il euſt peur de Mathan, ou que déja il fuſt prevenu, la réponce qu'il donna, fut de mal-traiter de paroles & de coups le meſſager.

Ils chercherent vn autre expedient pour ſortir de cette captivité, & ſe mettre hors de peine; qui fut décrire à vn Mandarin, lequel s'étoit declaré leur amy, vn peu auparavant cette diſgrace, & en effet les avoit ſeruy avec affeĉtion dans quelque autre rencontre; mais cettuy-cy fit comme les autres, & refuſa de recevoir les lettres, que les noſtres luy écrivoient, & encore plus d'y répondre: il eſt vray neantmoins qu'il parla en ſecret à noſtre homme, & l'avertit de l'Eſtat de nos affaires, qui eſtoient pires que iamais, par la malice de l'Eunuque, qui eſtoit ſur le poinĉt d'écrire en Cour, & de preſenter vne Requeſte contre nos Peres, pour avoir machiné de faire mourir le Roy par leurs charmes & enſorcelemens, ajouſtant beaucoup de choſes de ſon inuention, pour decrediter noſtre innocence, & authoriſer ſa calomnie. Sur cela le Mandarin eſtoit d'avis que nos Peres ſe retiraſ-

 ſent

sent au plustost à Canton par quelque voye que ce fust, & qu'ils trouvassent le moyen de se sauver des mains de ce demi-homme, cruel & inhumain, & que ce seroit vn grand coup, s'ils pouvoient racheter leur vie par la perte de leurs biens: que s'ils ne pouvoient pas, ou qu'ils ne iugeassent pas à propos de suivre ses Conseils, qu'ils vissent aumoins de faire presenter vne requeste au Roy par vn Mandarin de la Cour leur amy.

Il est aysé de comprendre combien nos Peres furent surpris à cette nouvelle, & combien ils apprehenderent le danger, où ils se voyoient engagez. Neantmoins ils ne furent pas du premier advis du Mandarin, & ne iugerent aucunement à propos de se retirer à Canton, de peur que leur fuite ne les rendit coulpables, estans d'ailleurs innocens. Aussi estoit-il beaucoup plus expedient de souffrir pour la iustice, que de former quelque mauvais soupçon dans l'esprit des personnes, qui ne connoissans pas leur innocence eussent esté persuadez par cette honteuse retraite de croire les crimes, dont ils estoient chargez par ce chetif Eunuque. Le second advis leur sembla plus raisonnable, & pour ce dessein ils despecherent promptement en Cour, le frere Sebastien Fernandez, & firent sçauoir par lettres à leurs meilleurs amis, l'estat où ils estoient. Mais comme il arrive ordinairement que les amis manquent en semblables besoins, il n'y eut personne, qui voulût les assister en cette conioncture: de façon que le frere fut contraint de retourner sans rien faire. Ce qui fit rentrer les Peres en eux-mesmes, & leur ouvrit les yeux pour voir & connoistre, qu'ils ne devoient plus rien attendre de leur propre industrie, ny de la faveur de leurs amis, ny de la prudence des hommes; & qu'il ne falloit plus recourir qu'à la providence du Ciel, & se rapporter entierement du succez de cette affaire aux volontez de Dieu; qui fut l'vnique consolation; mais tres-grande & bien sensible qu'ils eurent dans leur detention, de ne dependre que du Conseil & des iugemens de nostre Seigneur.

Les Peres auoient demeuré six mois en prison, attendans l'assistance de Dieu, leur seule esperance, quand il vint vn mandement du Roy, lors qu'ils y pensoient le moins, qui les appelloit

à la Cour auec leurs presens. Disons aussi qu'vn iour le mesme Roy se souvenant du memoire que l'Eunuque Mathan luy auoit addressé, dit sans qu'aucun luy eust parlé : D'où vient que cette cloche sonne d'elle-mesme, qui m'aduertit qu'vn Estranger me vient voir, & m'apporte quelque chose. Il n'est pas encore arrivé à la Cour, respondit l'Eunuque à ses costez, pour ce que vostre Majesté n'a pas donné ses ordres pour le faire venir. Les ordres furent incontinent donnés, par le commandement du Roy, & Mathan fut contraint à sa courte honte de mettre les Peres en liberté, & de les renvoyer auec leurs presens, & leurs hardes. Ces illustres Captifs commencerent à respirer, & mettans en oubly tous les travaux passez, se mirent aussi-tost en chemin. La riviere estant pour lors glacée, ils furent obligez de prendre la terre. Les Mandarins leur fournirent toutes les choses necessaires au voyage, & les defrayerent aux despens du Roy, pour l'entretien de leurs personnes, & pour la conduite de leur bagage.

CHAPITRE IV.

L'entrée des Peres, & leur establissement à Pequim.

CE fut iustement le quattiéme iour de Ianvier de l'an 1601. que nos Peres entrerent heureusement à Pechim, où ils furent receus & regalez par vn Eunuque, qui leur presta son Palais. La premiere chose qu'ils firent dés aussi-tost qu'ils furent arrivez, fut de ranger par ordre les presens pour le Roy : & puis le iour suivant, les Eunuques les porterent au Palais Royal en grande magnificence, & les presenterent au Roy, qui prisa iusqu'à la moindre chose.

Il eut de la veneration pour les images de nostre Sauveur & de la Saincte Vierge, & de l'admiration pour vn horloge & pour vne grosse cloche. Il commanda à ses Eunuques de faire sonner la cloche ; pour l'horloge, qui estoit vne piece curieuse, & tra-

vaillée

vaillée auec beaucoup d'artifice ; dont iamais on n'avoit veu de pareille à la Chine, ils sçauoient bien qu'elle devoit sonner les heures; mais pource qu'elle n'estoit pas montée, & qu'il n'y auoit personne qui sçeust la façon de la monter, il commanda qu'on fist venir nos Peres en son Palais pour la mettre en estat. On les appella promptement, & mesme ils furent introduits dans l'enceinte du second mur par vn privilege fort extraordinaire, n'y ayant que les Eunuques, qui puissent y entrer, & les soldats quand ils font garde la nuit; & là traitez splendidement par vn des principaux Eunuques, suivant le commandement qu'il en auoit receu du Roy.

Ils y demeurerent trois iours, en partie pour ajuster les roües de l'horloge, & le faire sonner; comme aussi pour dresser vne tour de bois d'vn grand travail, & d'vne prodigieuse dépense, où elle peust estre élevée : en partie pour monstrer à quatre Eunuques la façon de la gouverner, & pour satisfaire aux demandes qu'ils leur faisoient touchant les choses de l'Europe, les Royaumes, les peuples, les coustumes, & dix mille particularitez, qu'ils rapportoient puis apres au Roy, qui témoignoit d'y prendre plaisir, & d'en estre pleinement satisfait. Tout son desir estoit de voir nos Peres; mais comme il ne vouloit pas violer la coustume de ses Ancestres, qui est de ne point se laisser voir aux Estrangers, il les fit peindre au naturel de leur grandeur, se contentant de voir en peinture, ceux ausquels il ne pouvoit se faire voir en personne.

Toutes choses nous rioient: & nous promettoient vne parfaite prosperité, tant pour l'edification vniverselle que les domestiques du Palais recevoient de nos Peres, que pour la satisfaction particuliere que le Roy tiroit de toutes ces choses, & qu'il témoignoit auoir sur tout de nos presens : de sorte qu'il sembloit que nos affaires fussent en seureté, & que nous ne devions rien craindre à l'avenir. Mais certes nos Peres furent bien-tost accueïllis de nouvelles tempestes, & experimenterent que le calme de la mer de ce monde, n'est pas de longue durée. Celuy qui excita ces troubles fut vn Mandarin du Tribunal Lipu, qui se sentant offencé de nos Peres, de ce qu'ils s'estoient adressez à des Eunu-

ques,

ques, pour faire tenir leurs presens au Roy, contre la coûtume ordinaire & reçeuë dans le Royaume : que nos Peres ne pouuoient pas sçauoir, & contre l'authorité de sa charge qui estoit d'accompagner & d'introduire les Ambassadeurs dans le Palais, & de presenter au Roy leurs presens, sans autre forme de procez, il se prit à la partie la plus foible, fit prendre & arrester nos Peres, & les renferma dans la maison des Estrangers, entourée de murailles d'vne maniere beaucoup plus fâcheuse qu'il ne se pratique en pareille occasion, pour l'insolence des Sergens, qui firent peut-estre ce que le Magistrat ne leur auoit point commandé. En suite de cet emprisonnement ils furent presentez en iustice, & interrogez publiquement en pleine audience, quoy que leurs réponses addoucirent vn peu l'esprit des Iuges, & firent paroître leur innocence.

Il n'y auoit que trois iours, que les Peres auoient esté renfermez, quand on les fit venir pour la deuxiéme fois au Palais, afin de rendre les deuoirs ordinaires, & de faire les ciuilitez accoutûmées dans la Sale des complimens. Le mesme iour ils furent derechef interrogez de plusieurs chefs deuant des Notaires publics par l'ordre du mesme President. Le principal poinct de leur interrogation, & sur lequel ils faisoient plus d'instance, estoit, à quelle fin ils estoient venus à la Chine; quel dessein ils auoient & quelle estoit leur pretention en faisant tous ces presens au Roy.

Nos Peres iugerent à propos en cette occasion de répondre nettement & en forme à tous les Chefs des interrogations, qu'on leur faisoit. Et premierement ils confesserent qu'ils estoient venus en la Chine à dessein d'y publier la Loy du vray Dieu, gouuerneur & Seigneur absolu du Ciel & de la Terre. Puis ils protesterent qu'ils n'auoient aucun mauuais dessein, faisans des presens au Roy, & qu'ils n'esperoient de Sa Majesté, ny charge, ny dignité, ny recompense aucune, que toute leur pretention n'étoit que de luy rendre des témoignages de leur obeïssance, puisqu'ils auoient l'hõneur de viure ses suiets, & habitans de son Royaume depuis plusieurs années, & qu'ils ne demandoient qu'vne seule chose, à sçauoir qu'il leur fust permis de viure & de mourir en cet-

te Cour, ou en autre endroit du Royaume, qu'il plairoit au Roy leur assigner, comme ils auoient déja vécu ailleurs assez long-temps.

Les Notaires ayans pris & reçeu ces depositions, les allerent comuniquer au President, qui les ayant veuës & considerées, dressa vn memoire qu'il presenta au Roy en partie fauorable aux Peres, en partie aussi contraire & des-auantageux. Mais comme le Roy nous aymoit, il ne répondit rien à ce qui étoit contre nous, qui est tout le mesme à la Chine, que de reietter vne Requeste : & nos Peres apprirent des Eunuques, que le Roy auoit témoigné du déplaisir, quand il sçeut qu'on les auoit constituez prisonniers dans la maison des étrangers.

De façon que le Mandarin iugea par ce silence du Roy, & par le refus qu'il faisoit de répondre à son memoire, qu'ils étoient agreables & bien-venus à la Cour, & qu'il deuoit les traiter d'vne autre façon : ce qu'il fit, changeant ses rigueurs en courtoisie, leur rendant tous les témoignages d'vne parfaite amitié, & commandant qu'ils fussent mieux & plus honorablement traitez, que les autres étrangers qui étoient sous sa dependance, iusques-là mesme, que contre les loix & coûtumes de ce détroit, il leur donna permission de sortir quand ils voudroient, & d'aller librement par la Ville, pour vacquer à leurs affaires & visiter leurs amis. Et puis il dressa vn autre memoire, qu'il presenta au Roy, conçeu auec des termes honorables, pour les Peres, & auec des loüanges particulieres de leurs mœurs & façon de faire : tout ce qu'il y auoit de mal, étoit, qu'il pressoit instamment, qu'on les renuoyât de Pequim ; puisque c'étoit vne chose extraordinaire, & tout à fait contraire aux loix du Royaume, que des étrangers vécussent à la Cour. Mais comme les Eunuques, qui auoient le soin de l'Horloge apprehendoient l'éloignement des Peres, dont la presence étoit comme l'ame, qui donnoit le mouuement & l'ordre aux ressorts de cette machine ; & d'ailleurs comme le Roy se plaisoit de les auoir & de les conseruer aupres de sa personne, cette seconde Requeste ne fut non plus répondüe que la premiere.

Auec cette liberté qu'auoient nos Peres de sortir quand ils vouloient

loient de cette enceinte de murailles,ils visitoient les Mandarins, se faisoient des nouueaux amis, & sollicitoient le Conseil des vs & coûtumes, qu'ils appellent *Lipù*, par deuant qui se traitoient leurs affaires, & prioiẽt ces Messieurs d'auoir pour agreable d'exposer en leur Requeste, qu'ils approuuoient leur demeure & leur établissemnnt à Pequim : estant fort probable qu'il n'y auoit que cette seule consideration qui empéchât le Roy de répondre aux memoires qu'on luy presentoit. Mais il estoit impossible de les faire démordre de la resolutiõ qu'ils auoient prise de moyenner le congé de nos Peres; & dans tous les autres memoires qu'ils dresserent depuis,vn des principaux poincts estoit,que ces estrangers, qu'ils traitoient d'ailleurs ciuilement, & auec beaucoup de respect, fussent congediez de la Cour. Mais comme ils s'opiniâtroient en leurs demandes, le Roy persistoit en son silence, & ne répondoit rien, ny pour, ny contre.

Les Peres s'ennuyans de ces longues remises,& desirans sortir de cette honorable prison destinée aux estrangers, s'auiserent d'vn expedient propre pour estre tout à fait libres, qui fut de procurer par le Moyen des Mandarins leurs amis, de pouuoir se rerer dans vne maison de loüage, attendant que le Roy eût donné quelque réponse aux memoires, qu'on luy auoit presenté. C'étoit vne chose nouuelle, & entierement contraire aux coûtumes de cét Estat, & d'autant plus difficile, qu'on ne pouuoit rien conclurre, sans vn ordre exprés du Roy. Mais tout est facile aux volontez de Dieu. On obtint cette permission, plûtost par la prouidence du Ciel, que par la prudence des hommes de la terre. Ainsi nos Peres quitterent cette maison, ou plûtost cette prison des estrangers, & loüerent vne maison en ville, où ils commencerent à viure comme les naturels du païs.

Se voyans en cét estat, qui estoit le plus auantageux, qu'ils pouuoient souhaiter pour le present, ils rechercherent efficacement tous les moyens de s'anchrer si puissamment en cette Cour, & d'arrester si bien leur établissement, qu'il fut impossible de les troubler. Car ils sçauoient de qu'elle importance estoit leur presence à Pequim aupres du Roy pour la seureté des autres maisons qu'ils auoient déja, ou qu'ils esperoient

cy-apres dans les autres Villes du Royaume. Nonobstant la diligence, qu'ils apporterent de leur côté, & les soins que contribuerent les Mandarins leurs amis, ils ne pûrent iamais tirer aucune réponse : ils eurent seulement quelque asseurance des Eunuques, que le Roy estoit fort content qu'ils demeurassent à la Cour en toute seureté, & qu'il seroit fâché, s'ils parloient de retourner aux Provinces du midi.

Cette réponse estoit plus que suffisante, & valoit autant qu'vn mandement du Roy, puisqu'elle estoit authorisée de son nom, pour appuyer les Peres, & pour les maintenir en leur maison : particulierement si vous y adioûtez vne faueur extraordinaire que le Roy leur faisoit, de leur fournir des deniers de son épargne, les dépenses necessaires pour l'entretien de leurs personnes, & de quatre seruiteurs, qu'ils touchoient de trois en trois mois par la main des Thresoriers. Ces graces Royales auec la familiarité des Eunuques du Palais, & l'affection des principaux Mandarins, mirent nostre maison non seulement en seureté, mais en vne si haute reputation, que le nombre des personnes, qui faisoient profession de nous vouloir aymer, croissoit de iour en iour, & le peuple accouroit de tous côtez à nous auec vne foule qui n'estoit pas petite, les vns par curiosité de voir des estrangers, les autres pour apprendre quelque secret de nos sciences ; & les autres pour entendre les veritez de nostre Religion, qui estoit l'exercice le plus agreable à nos Peres, & le plus profitable aux Chinois.

Parmy vn grand nombre de Mandarins, qui contracterent vne estroite amitié auec les nostres, dans ces premiers commancemens, vn des plus qualifiez fut vn nommé Ligo zun. Il estoit natif de Ham-cheu, personnage orné de bellez qualitez, & doüé d'vn excellent esprit, & reconnu pour tel par tout le Royaume, depuis qu'en l'examen des Docteurs, il auoit esté le cinquiéme entre trois cens licentiez, ou enuiron qui prirent leur degré, ce qui luy acquit beaucoup de reputation Il estoit naturellement curieux, ce qui fit qu'auec son bel esprit, & auec l'ayde du P. Matthieu Riccj, il apprit force beaux secrets de la Mathematique. Il fut soigneux de traduire en langue Chinoise quantité de liures,

que

que le Pere auoit composé, & mesme estant encore Gentil, il mit vn Catechisme en beau style. On raconte que comme il le composoit, voyant & pesant la force de nos raisons qui preuuent la saincteté de nostre Religion, qu'il nauoit pas encore embrassée, il s'écrioit : certes il faut auoüer, que ces ouurages sont merueilleux, & bien raisonnez. Enfin Dieu luy ayant ouuert les yeux, pour penetrer plus viuement les veritez de nostre Foy, & ne pouuant plus estoufer tant de lumieres qui l'accabloient, il se resolut d'estre Chrestien: mais comme il vouloit executer son dessein, il se trouua vn empéchement commun & ordinaire aux hommes de condition dans la Chine, qui est la brutalité des femmes; de sorte qu'il fit baptiser toute sa famille, attendant qu'il eût mis ordre à ses affaires, & qu'il pût estre capable des mesmes graces que ses Domestiques, qu'il reçeut peu de temps apres, & fut nommé Leon sur les fonds de Baptesme. C'est ce Leon si celebre dans nos Annales pour son zele, pour sa vertu, & pour estre vne des plus importantes colomnes de cette nouuelle Eglise, qu'il a soûtenuë par son authorité, & accreuë merueilleusement par la force de ses exemples & de ses paroles; attirant ainsi plusieurs autres personnes de condition, à suiure le chemin qu'il leur monstroit; du nombre desquels fut ce Michel, dont le nom & les vertus sont assez connuës par le recit, qu'en font aussi nos histoires, & duquel nous parlerons en son lieu.

Quand il fut vne fois Chrestien, il sçeut si bien marier les interêts de l'Estat & de la Religion, qu'en toutes les charges & gouuernemens qu'il exerça depuis, en diuers endroits du Royaume, il ne fit iamais rien qui fût contraire à la Loy qu'il professoit. Vne des plus importantes charges, où l'éleua son merite, fut celle *de Tault* dans la Ville de Caoyeu, en la Province de Nanquim, qui est vne des plus honorables & des plus lucratiues du Royaume. comme il eut pris possession de son Palais, il trouua vne Chapelle pleine d'Idoles, que la superstition de ses ancestres auoit conseruez, reuestus & enrichis auec des soins & des dépenses extraordinarres. Le bon Leon ne iugeant pas à propos de souffrir vne si méchante compagnie en sa maison, fit venir ses seruiteurs auec des coignées, & leur commanda d'abbatre ces Autels, &

de mettre en pieces ces Idoles, & de les porter à la cuisine pour les brûler, & purifier dauantage l'or dont ils estoient parez. Les gens de Iustice, les Escriuains, les Sergens & les autres Officiers étonnez de la nouueauté de cette procedure, se regardans les vns & les autres, disoient: il semble que nostre Caloyé, c'est ainsi qu'ils appellent leur Mandarin, a perdu la ceruelle: ne considerans pas qu'en cela mesme il en faisoit plus paroître, qu'en toute autre occasion.

Ayant passé le meilleur de ses années au seruice du Roy de la Terre, il voulut se retirer pour donner le reste au Roy du Ciel. Pour cet effet, il choisit sa maison dans la ville de Han-cheu, où toutes ses occupations furent de s'employer de tout son cœur aux affaires de son salut. Il fit bâtir vne nouuelle Eglise, & vne nouuelle maison, pour les Peres, qui estoit absolument necessaire dans vne Ville si vaste & si peuplée; celle que nous auions déja n'estant pas suffisante pour vn si grand monde de Chrestiens. Il voulut qu'elle fust iointe à la sienne, pour auoir plus de commodité de traiter quand il voudroit auec nos Peres, qui estoit toute sa consolation. Et pour profiter dauantage au seruice des Chrestiens, il se mit à traduire nos liures, d'vne methode excellente, & tres-propre, tant pour l'intelligence de nos sciences, que pour la declaration des veritez de nostre Loy. A ce dessein il voulut auoir vn Pere aupres de luy qui ne fist autre chose. On luy donna le P, François Furtade, auec lequel il composa les liures des Cieux, & les fit imprimer à ses dépens, qui furent reçeus auec des applaudissemens merueilleux de tous les Chinois. Puis il entreprit la Logique, qui estoit acheuée, reueuë & preste d'estre mise sous la presse, quand Nostre Seigneur voulant luy donner la recompense deuë à son zele & à ses trauaux, l'appella de cette vie à vne meilleure, apres auoir reçeu tous les Sacremens de l'Eglise, & rendu des témoignages illustres des hauts sentimens qu'il auoit de son Dieu, & des marques certaines de sa predestination.

Il nous faut maintenant retourner à nos Peres, que nous auons laissé à la Cour, où toutes leurs affaires alloient toûjours de mieux en mieux, & Dieu les consoloit abondamment, leur faisant voir à l'œil & toucher au doigt, les fruits de leur trauaux

passez;

paſſez ; dans les progrez de la Religion, qui auoit déja gaigné l'eſprit & le cœur de pluſieurs gentils, dont les vns auoient quitté leurs erreurs, pour ſuiure la verité, & les autres auoient diminué de beaucoup l'opinion des faux-Dieux, en ſuite des frequentes diſputes & conferences que les noſtres eurent auec les Maiſtres de leurs Sectes, où ceux-cy demeurerent toûjours, & vaincus & confus.

CHAPITRE V.

Des progrez, & de la ruïne de la maiſon de Xaocheu.

AV meſme temps que les affaires de la Religion s'auançoient de la ſorte à la Cour, & que les Peres employoient tous leurs ſoins pour leur maiſon : les autres reſidans dans les autres Prouinces ne perdoient pas la moindre occaſion d'annoncer l'Euangile, & d'amplifier le Royaume de Dieu, & l'ennemy commun des hommes ne ceſſoit pas auſſi de faire éclater ſa rage contre nous & de témoigner le dépit qu'il auoit, que tant d'ames ſortiſſent de ſes mains.

La reſidence que nous auions en la Ville de Xaocheu dans la Prouince de Canton, groſſiſſoit tous les iours en nombre de Chreſtiens, & ſe rendoit illuſtre par les conuerſions de pluſieurs perſonnes de qualité, parmy leſquelles, eſtoient trois Mandarins, qui donnoient des exemples de vertu ſurpaſſans la portée des Neophytes, vne grande porte s'ouurit enfin à l'Euangile, & enſemble à pluſieurs aduerſaires.

Le P. Nicolas Lombard s'occupoit à ces conuerſions : & lors qu'auec plus de ferueur il s'efforçoit d'exterminer les Idoles des maiſons de gentils ; en voicy vn qui entre dans ſa chambre porté ſur les épaules de quelques hommes, & ſuiuy d'vne grande Proceſſion, qui auec vn bruit inſupportable demandoient l'aumône pour la ſtructure d'vn Temple, qu'ils faiſoient faire. Vn

châcun

châcun s'apperçeut ayſément du danger. Mais la valeur Chreſtienne, qui eſt à l'épreuue de toutes les diſgraces de la fortune, rabatit courageuſement ces coups; & bien que le bruit fût extraordinaire, la demande preſſante, & que la voix perçât les nuës, & montât iuſqu'au Ciel, noſtre Seigneur ne permit pas neantmoins qu'ils fiſſent d'autre violence, & ainſi ils ſe retirerent ſans auoir rien obtenu.

Dans les villages de cette prouince les lettrez enrageoient contre les Chreſtiens. Le bruit courut par la ville que les Peres de Pequim qui alloient à la Cour, auoient eſté pris ſur les chemins par l'Eunuque Mathan, & qu'il leur eſtoit impoſſible de pouuoir échaper de ſes mains, ſans perdre la vie, ou à tout le moins ſans eſtre griefuement punis Et comme le Diable ſe ſert de toutes les occaſions, pour nous trauerſer, il fit courir vn autre bruit plus dangereux pour renforcer cetuy-cy, à ſçauoir, que les noſtres auoient eſté chaſſez de la ville de Xaochim, & qu'on s'eſtoit ſaiſi de tous les Chreſtiens pour les chaſtier, comme infracteurs des loix du Royaume. On ne ſçauroit croire la conſternation que ce bruit cauſa parmy tous les fideles, & l'apprehenſion qu'eurent nos Peres, d'autant plus grande, que ces diſcours n'eſtoient pas ſans quelque fondement. Mais dés auſſi-toſt que la verité fut reconnuë, ces craintes ceſſerent pour faire place à d'autres perſecutions, qui ſe formoient contre nous.

L'année fut affligée d'vne grande ſeichereſſe : Les gentils n'auoient épargné ny leurs ſacrifices ny leurs prieres aux Pagodes pour auoir de la pluye, ſans rien gaigner : & ne ſçachans plus quel moyen prendre, ils s'auiſerent de conſulter vne vieille, qui faiſoit la deuineuſe, & de luy demander les raiſons, pourquoy il ne pleuuoit point, & qui eſt-ce qui fermoit l'oreille aux Pagodes pour ne pas écouter leurs iuſtes demandes en vne ſi preſſante neceſſité. D'autant répondit-elle, qu'on a brûlé ſes coſtes à Conhim, qui eſt le nom de l'Idole d'vne Dame : donnant à entendre, que ceux qui ſe conuertiſſoient au Chriſtianiſme, auoient de couſtume de brûler les Idoles, qu'ils auoient auparauant adoré. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer la fureur que conceurent les gentils de cette réponſe, qui fut receuë comme la voix d'vn Oracle : il n'y

eut

eut que la crainte des Mandarins, qui les empéchât de mettre le feu aux maisons des Chrestiens : & si auec cela ils firent serment de tuër les Peres, si iamais ils reuenoient.

Les Bonzes demeurans dans la Ville, ne pouuans plus souffrir ny cacher la rage qu'ils auoient conceuë contre les Peres, ny voir la fumée de leurs Idoles, que les nouueaux conuertis faisoient tous les iours brûler, se liguerent auec plusieurs mutins du peuple & se resolurent de terminer l'affaire pour vne bonne fois. Il dresserent contre nous vn memoire diabolique, & toucherent certains chefs capables de faire trembler les plus hardis Magistrats; & d'autant plus, qu'il y en auoit beaucoup de veritables, qu'on ne pouuoit nier : comme d'estre Estrangers, de faire vn monde nouueau, de vivre à nostre mode, & de suiure nos loix, de faire des assemblées, qui est vne chose dangereuse à la Chine pour les reuoltes. Ils adioûtoient d'autres choses pour confirmer leur opinion. Ce memoire fut presenté aux Magistrats, qui le receurent assez volontiers. Mais Nostre Seigneur qui fauorise les siens, & la prouidence diuine qui fait paroître son secours aux grands besoins, eleuerent vn petit vent fort à propos, pour dissiper tous ces nuages.

Vn puissant Mandarin, qui exerçoit la charge de *Tauli* en cette Ville, entreprit nostre defense : & auec vn discours, qu'il fit aux Mandarins & au peuple touchant la probité des Peres, leurs mœurs, leur vie, & la seureté qu'on deuoit prendre de leurs intentions, appaisa cét orage. Tant est puissant en toutes sortes de rencontres, l'authorité d'vn homme de gouuernement: & sur tout en cette cy, où il sembloit que le Tauli nous deût estre le plus contraire, suiuant les loix de l'estat. Mais Nostre Seigneur se voulut seruir de luy pour abbatre cette tempeste, & nous faire cueillir les fruicts de cette rude tentation

Ainsi alloient nos affaires entremélées de tempestes, & de calmes, & pour conclure ce qui concerne cette maison, ie me contenteray de raconter deux choses plus remarquables.

Au temps que les Hollandois rauageoint les Indes ; & qu'ils estoient déja paruenus à la Chine, à dessein de prendre terre en ce Royaume, & d'enleuer Macao, ce qu'ils ont essayé depuis,

comme i'ay, dit cy-dessus. Les Portugais parlerent en cette occasion de fortifier la ville, comme ils ont fait depuis: & quoy qu'ils n'executerent pas pour lors le dessein qu'ils auoient pris; neantmoins ces projets & ces menaces de guerre suffirent pour faire croire aux Chinois, qui sont apprehensifs naturellement, que les Portugais machinoient quelque chose, & qu'ils faisoient des apprêts contr'eux. Cette opinion s'accreut, sur ce que le P. Lazare Catanée, estoit pour lors arriué de la Chine à Macao, homme bien fait & puissant de corps, actif de bonne mine, & venerable, auec sa longue barbe, & tel que ceux qui ne le connoissoient pas, le iugeoient beaucoup plus propre à porter vne pique, qu'à lire vn Breuiaire. De sorte que les Chinois se persuaderent aysément que ce Pere auoit dessein de s'emparer de leur Royaume, & que les Portugais l'auoient choisi pour chef de cette entreprise, tant à cause de sa personne, que de son experience; sçachant les chemins du pays, & ayant frequenté les deux Cours. Ils adioustoient à cela, que deux armées deuoient bien-tost paroître, l'vne des Portugais de l'Inde, & l'autre des Iaponois leurs ennemis iurez: & que les autres Peres, compagnons du P. Lazare estoient entrés dans le Royaume en qualité d'espions & de perturbateurs du repos de l'Estat, pour remarquer les places, & soûleuer les peuples. Malicieuse, mais ridicule inuention du Diable, comme si quatre pauures Religieux auec vne poignée de Chrestiens pouuoient emporter & conquerir vn si puissant Royaume.

Ce bruit commença peu à peu, & puis s'accreut de telle sorte parmy les Chinois, comme c'est l'ordinaïre, que tous ceux qui demeuroient à Macao, marchands & autres s'enfuïrent à Canton. Et ceux de la Prouince de Canton tenans la chose pour faite, prirent vne telle épouuante qu'ils pensoient estre déja demy perdus. La nouuelle en vint aux oreilles du Vice-Roy, qui fit toutes les diligences pour leuer promptement des soldats par mer, & par terre. On renuersa dans la ville capitale vn grand nombre de maisons qui estoient le long des murailles sur les fossez, auec vne perte incroyable, pour les proprietaires. Les portes du costé de Macao furent bouchées, & on mit des sentinelles sur

les

les murailles qui faisoient garde le long du iour, & de la nuict. On fit defense par les carrefours publics sous de griefues peines d'auoir aucun commerce auec ceux de Macao, & de receuoir les estrangers, particulierement le P. Catanée, qui estoit celuy; qu'on deuoit couronner Roy de la Chine. De cette façon la ville, le chef de la Prouince se preparoit à receuoir l'ennemy, tandis que les voisins mouroient de peur.

Qui n'eût creu, qu'vn tel embrasement si viuement enflammé n'eût deu gaigner iusques à nostre residence de Xaocheu, située dans la mesme Prouince, & assez voisine de la ville capitale; & consumer tout ce qui estoit dedans, & en suitte reduire en cendres toutes les autres du Royaume? Ils se ietterent comme des furieux dans nostre maison, foüillerent exactement tous les endroits du Royaume, & renuerserent tous nos meubles de haut en bas, pour voir si nous n'auions point caché des armes: mais n'ayans rien trouué de ce qu'ils cherchoient, s'estans persuadez que c'estoit vn arsenal, ils sortirent de nostre maison, & le bruit commença peu à peu à s'appaiser, & ce grand feu qui sembloit deuoir enueloper tout le Royaume, commença à s'esteindre; ils ne laisserent pas neantmoins de faire bonne garde pour estre plus en seureté.

Déja le Vice-Roy auoit estably *Tum-pim* Lieutenant General de la Prouince, & luy auoit donné toute la milice du païs, pour assieger & ruiner la Cité de Macao. Mais *Tum-pim*, qui estoit homme prudent, & qui sçauoit que les Portugais ne se laissoient pas battre si aysément, comme ils le firent paroître depuis contre les Holandois, qui sont bien d'autres gens qu'eux, ne voulut point s'engager mal à propos dans vne entreprise si hazardeuse, sans estre auparauant bien informé de l'affaire. Il enuoya à ce dessein des espions à Macao, qui pouuoient librement aller par tout, dautant que la ville estant en paix, ne songeant à rien moins qu'à enuahir la Chine, tous les passages estoient ouuerts. Les espions furent quelque temps à Macao en toute sorte de liberté, puis s'en retournerent pour asseurer le Lieutenant, qui les auoit enuoyez, qu'on ne parloit ny de guerre ny de soldats à Macao, qu'on n'y faisoit aucun apprêt, & qu'il n'y auoit rien de sem-

blable aux faux bruits qu'on auoit fait courir ; qu'au contraire toutes choses y estoient paisibles, si ce n'est que la Ville estoit diuisée en deux factions pour les quereles particulieres de quelques Bourgeois.

Auec ces aduis, qui furent promptement donnez au Vice-Roy, le temps fit bien-tost paroître la verité, & dissipa ces fausses tenebres : si bien que la Ville de Canton ouurir ses portes, & se mit en repos. Ce qui seruit encore de beaucoup pour arrester cet orage, fut la venuë d'vn Mandarin, duquel nous auons déja parlé vn autre fois, à l'occasion d'vn semblable tumulte excité contre nos Peres en la Ville de Xaocheu, qu'il appaisa par sa prudence & par son authorité. Il estoit allé à la Cour, d'où il reuint pourueu de belles charges, & comme nous regrettions extremement son absence, parmy toutes ces broüilleries nous-nous réjoüismes également de sa presence, qui ferma la boubhe à la calomnie. Il auoit connu nos Peres depuis long-temps, & nouuellement il auoit contracté vne estroite familiarité auec ceux de Pequim : de sorte que nous n'eûmes rien à craindre pour ce coup ; mais comme cette Province peut iustement estre comparée à vne Mer orageuse, elle n'est iamais sans tempestes, les vnes succedans aux autres, iusques à la totale destruction de nostre residence de Xaocheu.

L'an 1613. soit que Nostre Seigneur voulût punir les Habitans de cette Ville, s'estans rendus indignes des graces, qu'il leur auoit preparées ; ou qu'il voulut mettre nos Peres en vn autre lieu plus commode, auec plus de seureté & de repos pour leurs ministeres; les Lettrez, les Bonzes, & tout le menu peuple se banderent contre nous, crians aux estrangers, auec tant de violence & de furie, que les Mandarins ne pouuans leur resister furent contraints de porter sentence de bannissement contre nous: il est vray que le ban ne fut pas hors du Royaume, qui estoit le principal suiet de nos apprehensions.

En consequence de ce iugement, ils pillerent nostre maison, & commirent les autres insolences, qui sont ordinaires à cette sorte de personnes, en semblables rencontres : & puis ils mirent vn Marbre sur nostre porte, comme vne marque de leur victoire,

auec vne grande inſcription contre l'honneur de nos Peres & de noſtre ſaincte Foy. Mais comme l'ardeur du peuple ſe fut vn peu moderée, les Chreſtiens effacerent vne nuit, cette écriture.

Nos Peres eſtans ainſi chaſſez de cette Ville, au grand contentement des Payens, & auec vn regret ſenſible de tous les Chreſtiens, qui ne pouuoient arreſter leurs larmes en cette triſte ſeparation, ils ſe mirent ſur la Riuiere, & montans contre le cours de l'eau, vers le Septentrion, ils arriuerent en peu de iours à la montaigne Muilin où eſt la ſource de ce grand fleuue,& au pied de laquelle eſt aſſiſe la Cité de Namhium,qui ſert de bornes à la Prouince.Ce fut ſur cette montagne que s'arreſta noſtre vaiſſeau,ſous la conduite du Ciel, comme l'Arche de Noë ſur les montaignes d'Armenie. Nos Peres, ſans auoir demandé permiſſion, ny parlé à aucun des Mandarins, mettans toute leur confiance en Noſtre Seigneur, chercherent vne maiſon à loüer en Ville,qu'ils trouuerent ayſément, ſans que perſonne s'y oppoſât. Quand Dieu, qui diſpoſe de toutes choſes & qui tient les cœurs des hommes en ſa main, ſe méle d'vn affaire, le ſuccez en eſt heureux, ſans beaucoup de peine. Ils s'eſtablirent là, auec le peu de meubles, qu'ils pûrent ſauuer du naufrage de Xaocheu: & dreſſerent vne chapelle dans leur maiſon. Le bruit de la venuë de ces eſtrangers ne ſe fut pas ſi toſt répandu, que la curioſité des habitans & leur concours ouurit la porte à la Predication de l'Euangile.

De façon que le Pere Gaſpar Ferrera, qui s'occupoit en ce trauail, commança de baptiſer quelques Neophytes. Et ie me ſouuiens, que paſſant par là, l'année apres pour aller à Nanquim, i'y treuua des Chreſtiens, non pas en grand nombre à la verité, mais bien inſtruits, qui joüiſſoient d'vne profonde paix, iuſqu'à la perſecution de Nanquim, qui s'éleua l'an 1616.

CHAPITRE VI.

Des progrez de la Religion, aux residences de Nancham & de Nanquim, & de la mort du P. Matthieu Ricci.



LES Peres Emanuël Dias, & Iean Soarez trauailloient fructueusement dans la residence de Nankam, Capitale de la Prouince de Kiamsi : & bien que la plus grande partie de ces nouueaux Chrestiens fût du menu peuple : il y auoit neantmoins parmy eux, quelques Gentils-hommes, & mesme des Parens du Roy, qui auoient esté lauez des eaux du Baptesme, & qui seruoient d'exemple & de modele à cette nouuelle Eglise, pour leurs rares vertus. I'ay connu depuis quelques-vns de ceux-là, qui viuoient exemplairement, & quand ie partis de la Chine, Dom Pierre estoit encore en vie. C'est ce personnage si renommé dans nos Annales, pour auoir fait parêtre l'esprit & la deuotion d'vn vray Chrestien en toutes sortes de rencontres, & le courage, & la constance d'vn genereux Martyr au plus fort des tourmens : sa maison a toûjours seruy de refuge à nos Peres, & d'Eglise aux Chrestiens ; où ils trouuent encore à present vne retraite asseurée parmy les persecutions, qui ne manquent iamais dans les nouuelles conquestes, que fait Iesus-Christ, par l'entremise de ses Predicateurs.

Plusieurs des Parens du Roy ont leur demeure arrestée & ordinaire en cette ville, la plusfpart fiers & insolens, tant à cause de leur noblesse, que de leur faineantise. On ne sçauroit croire les maux qu'ils nous ont fait : iusques là, qu'ils auoient vn iour resolu de surprendre nostre maison, & de nous chasser, ce qu'ils eussent executé, sans l'arriuée d'vn nouueau Gouuerneur, qui nous ayant déja connu ailleurs, empescha ce coup, & nous prit sous sa protection.

Les lettrez, qui n'ont receu que le premier degré, & qui ne sont

ſont au plus que Bacheliers, ſont vne autre eſpece de gens fâcheux & impudens. Ceux-cy auoient auſſi pris à tâche de controoller la Loy Chreſtienne, & de perſecuter les Predicateurs qui l'annonçoient, comme ils ont fait ſouuent, & vne fois entr'autres, que pluſieurs d'entre eux conſpirerent d'arracher cette mauuaiſe ſemence (c'eſt ainſi qu'ils parlent) & dreſſerent vne requeſte contre quelques-vns de nos Peres, qu'ils nommoient, les accuſans d'eſtre traîtres au Roy, & ſur ce pernicieux deſſein de s'eſtre diſperſez par cinq diuerſes Prouinces du Royaume, auec vne merueilleuſe correſpondance des vns aux autres : de roder le long des riuieres comme des voleurs, qui rempliſſent toutes les coſtes de brigandages & de meurtres : d'empécher qu'on ne reuere les Images des Anciens, & qu'on n'adore les Pagodes, qu'ils mettent en pieces, & reduiſent en cendres ; d'enchanter le peuple rouge, & de luy faire adorer & reconnoiſtre pour le vray Dieu la ſtatuë d'vn More, c'eſt ainſi qu'on nomme les Europeans en cette Prouince : de faire des aſſemblées, & détourner le peuple de ſes affaires : d'auoir attiré toute la ville à leur party, & de s'eſtre tellement multipliez, qu'ils montoient iuſques au nombre de vingt mille. Ils inuenterent tant d'autres choſes & ſi épouuantables, qu'il n'y eut perſonne, qui ne iugeât que nos Peres eſtoient entierement perdus, veu principalement le prodigieux nombre des ennemis, qu'ils auoient à combatre ; & la qualité des lettrez, qui leur faiſoient vne cruelle guerre auec leur plume, dont-ils ſçauent bien ſe ſeruir, quand il en eſt beſoin.

Le memoire fut preſenté aux Magiſtrats, & les Peres citez en iugement, & interrogez de leur vie, de leurs mœurs, & de la doctrine qu'ils enſeignoient. Ils rendirent raiſon de ce qui concernoit, leurs perſonnes auec vne audience fauorable : & pour le fait de la doctrine qu'ils preſchoient, ils preſenterent aux Mandarins, au lieu de memoire, vn Catechiſme compoſé & imprimé en Chinois. On ne ſçauroit dire comme ce petit liure fut bien reçeu des Iuges, qui furent rauis à la lecture des fondemens de noſtre foy, & des principes de toutes les vertus qui compoſent le corps du Chriſtianiſme : mais ſur tout ils loüerent & approuue-

rent

rent les dix commandemens de nostre Decalogue. Enfin l'affaire eut tout vn autre succez que ne pensoient & n'attendoient nos ennemis : & les peres receurent vne sentence si fauorable de cette auguste compagnie, que la loy diuine fut loüée, & approuuée publiquement par la bouche des gentils ; & nostre residence dans cette Ville confirmée par vn Arrest definitif qu'ils n'auoient encore peu obtenir. Ainsi la Croix de Iesus-Christ éleua ses trophées sur les ruïnes de l'enfer ; ceux qui estoient déja Chrestiens, marcherent par tout auec liberté ; & les autres qui voulurent embrasser nostre religion, le firent sans crainte & la teste leuée. Et certes il y en eut de ce nombre, vne grande quantité, qui firent des actions dignes de l'esprit du Christianisme, & qui donnerent des exemples d'vne rare vertu, que i'obmets à dessein, de peur d'estre trop long, me contentant d'vn seul, que i'ay ouy raconter vn peu deuant mon depart de la Chine, de la propre bouche du mesme Chrestien, à qui la chose est arriuée.

I'étois à l'Eglise en cette Ville, la Capitale de la Prouince, quand ie vis entrer vn homme que ie ne connoissois point pour prier Dieu:i'attendis qu'il eût fait sa priere, & qu'il sortît pour sçauoir qui il estoit. Mon Pere, me dit-il, ie suis Chrestien, natif de cette Ville, mais ma demeure ordinaire est à Nanchim, où ie suis marchand:ie viens de temps en temps voir mes parens, & la premiere visite que ie rends est à Dieu dans cette Eglise. Qui vous a baptizé, luy demanda-ie? C'est le P. Iean de la Rocque en la façon, que ie vais dire. I'étois malade, il y auoit quelques années, & auois dépensé le meilleur de mon bien aupres des Medecins, sans trouuer aucun soulagement. Mes amis me visitoient, ayans compassion de moy, & entre autres deux Chrestiens, qui me conseillerent de faire comme eux, & d'embrasser la vraye Religion, & m'asseurerent que Nostre Seigneur feroit ce que les medecins n'auoient peu faire, & me rendroit la santé. Ie répondis:si vostre Dieu me veut guerir, ie luy promets de me faire Chrestien. Ce fut assez : ils allerent vîtement trouuer le Pere, & luy demander de l'eau beniste pour me la faire boire, esperans qu'elle auroit plus d'effet que toutes les drogues des Medecins. Le Pere neantmoins n'en fut pas d'advis. S'il veut se faire Chrestien, à la bonne

heure

heure, dit-il, peut-eſtre que noſtre Seigneur luy rendra la ſanté, s'il le iuge à propos pour ſon ſeruice : au moins luy donnera-il la ſanté de l'ame, qui eſt toûjours plus certaine & plus neceſſaire que celle du corps. Le bras de Dieu n'eſt pas affoibly, ny ſa main racourcie ; il ne fait pourtant des miracles, que quand il veut : & s'il ne luy plaiſoit pas en cette occaſion de faire paroître ſa puiſſance, faudroit-il pour cela que le gentil deſiſtaſt d'eſtre Chreſtien ? Ils retournerent pour me conſoler, mais ie demeurai peu ſatisfait de leur reſponſe. A deux iours de là, les meſmes me reuindrent voir, auec vn autre Chreſtien nommé Pierre, homme feruent & zelé, à qui les deux autres raconterent ce qui s'eſtoit paſſé auec le Pere. Qu'eſtoit-il beſoin d'aller trouuer le Pere, repliqua-il, n'y a-il pas de l'eau beniſte dans ma maiſon? Faiſons-en boire au malade, & noſtre Seigneur le guerira. Il alla dans ſa maiſon, m'en apporta dans vn petit vaiſſeau, & m'en fit prendre, & tout d'vn coup ie recouuraj la ſanté, que ie n'auois peu trouuer parmy les Medecins durant pluſieurs années. Me trouuant guery, ie me leue de mon lict, ie m'en va promptement à l'Egliſe, pour remercier noſtre Seigneur ; ie me fais inſtuire en la Foy, & eſtant ſuffiſamment inſtruit ie reçois le Bapteſme.

Pluſieurs effets ſemblables arriuent tous les iours, que la vertu de Dieu opere pour fauoriſer cette Egliſe naiſſante, confirmer les Chreſtiens, & conſoler ſes Predicateurs, mais i'ay particulierement voulu raconter ceſtuy-cy, pour l'auoir ſceu de la perſonne meſme, à qui la choſe eſt auenuë.

La reſidence de Nankim iouyſſoit cependant d'vne profonde paix ; les Peres s'acqueroient du credit, & gaignoient de plus en plus la faueur des Magiſtrats & les bonnes graces des Mandarins: les fideles croiſſoient de iour en iour en nombre & en deuotion; & pour s'auancer dauantage au ſeruice de Dieu, ils auoient erigé vne Congregation à l'honneur de la S. Vierge ſa mere, auec les fruits, qu'on reçoit ordinairement de la protection de cette grande Reyne.

Des perſonnes de grande conſideration, ſe preſenterent au S. Bapteſme ; entre leſquelles fut Ku-taiſo, digne d'vne loüange immortelle, pour les grandes choſes qu'il a faites ou procurées

en cette ville par ſon trauail, ou par ſon authorité, en faueur des Peres. Ce grand homme encore Payen eſtoit le meilleur de nos amis, qui loüoit & approuuoit extremement la loy Chreſtienne, la tenoit pour la plus veritable, & la plus ſeure : mais il eſtoit trauaillé du meſme mal, que pluſieurs autres ; les difficultez, qu'il faut ſurmonter en la pratique des vertus qu'elle commande, l'en détournoient. Il vint enfin à ſurmonter toutes ces conſiderations, & à ſe vaincre luy-meſme. Il ſe fit baptiſer, & voulut eſtre nommé Ignace, apres vne profeſſion publique ſi reſoluë & courageuſe, qu'elle conſola nos Peres, & renforça tous les Chreſtiens. Il ne ſe contenta pas de la reciter, il voulut encore l'écrire, & la donner au public, comme vn témoignage de ſa conſtance. I'ay iugé à propos pour le bien de pluſieurs de la raporter en cét endroit. Elle dit ainſi.

Kui Ignace, qui ſuis né l'an cieu, à la deuxiéme lune, (c'eſt à peu pres au mois de Mars l'an 1549.) en la ville de Ciancieu, au Pays de Sucieu, de la Prouince de Nanquim, dans le Royaume Tamin, ainſi nomment-ils le Royaume de la Chine : porté d'vne profonde reuerence, & pouſſé d'vne viue douleur de mes pechez, ie veux implorer la miſericorde de Dieu, & luy demander pardon, afin qu'il m'accorde les eaux ſalutaires du Bapteſme, pour eſtre enroollé au nombre de ſes enfans ; & qu'il me communique les graces abondantes pour entrer dans la ſaincte Egliſe. Conſiderant à part moy les années que i'ay veſcu, & me voyant âgé de cinquante-ſept ans, ſans auoir iamais jetté les yeux ſur la loy de Dieu, ny ouuert les oreilles, pour entendre les grandeurs de ſon nom : mais plûtoſt ayant ſuiuy la ſecte & les ſuperſtitions de Scechia, (l'vn des plus fameux Idoles de la Chine) quoy que ie ſçeuſſe tres-bien qu'elles choquoient la raiſon, & qu'elles étoient contraires à la verité ; i'ay vn extreme regret de mon peché, qui me ſemble infiny, & qui ſans doute ne merite pas moins que les peines d'Enfer, Le bon-heur a voulu pour moy ; diſons mieux la Prouidence diuine, qui diſpoſe du temps & de l'Eternité, fit que ie me rencontré ces dernieres années auec les Maiſtres de la verité venus de l Occident, à ſçauoir Matthieu Ricci & Lazare Catanée auec Sebaſtien Fernandez leur compagnon. Ceux-cy

furent

furent les premiers qui m'expliquerent les mysteres de Dieu, & depuis peu m'estant trouué auec Iean de la Rocque & François Martinez, i'ay esté confirmé par leurs discours dans la creance que i'ay, que le Ciel, la Terre, les hommes, & toutes choses sont des ouurages de Dieu, qui dependent de luy, & releuent de son authorité. Qu'entre toutes les loix & Sectes, il n'en est point d'autre, que celle qu'ils professent, qui soit conforme à la verité: Que Dieu seul pardonne les pechez par l'entremise de ses Ministres: Que luy seul pareillement confere la gloire du Paradis à ceux qui ont vne veritable & sincere douleur de leurs pechez. Et pource que ie croy, que l'homme peut par les moyens, qui sont instituez, obtenir la grace de Dieu, & iouyr de ses bienfaits, ie le supplie de me remplir de ses veritez, afin que ie puisse executer ses volontez, adorer & seruir sa Majesté d'vn courage ferme & constant, & me conformer entierement à ses commandemens & sainctes coûtumes. Dés le iour que i'auray reçeu les eaux du Baptesme, qui lauent & nettoyent toutes les tâches de l'ame, ie promets à l'auenir, de déraciner de mon esprit toutes les Sectes des faux-Dieux, & toutes leurs vaines maximes contraires à la raison: & de renoncer à tous les desirs superflus des richesses, aux vanitez du monde, à toutes les faussetez & sottises du Siecle pour terminer tous mes desirs & toutes mes pensées aux volontez de Dieu. I'obeïray au Pere souuerain, & suiuray le droit chemin de sa Loy: & tascheray le plus soigneusement qu'il me sera possible par la mortificatiou de mes sens, de remettre la lumiere de la raison, que Dieu m'a donnée, dans son premier esclat, ie commenceray par moy-mesme, & puis tascheray de communiquer aux autres les graces que ie receuray de sa main liberale.

Pour ce qui concerne les articles de la foy, quoy que ie ne puisse pas dignement comprendre la grandeur de chacun des mysteres; ie m'y soûmets neantmoins de tout mon cœur, & crois fermement tous les poincts qu'ils contiennent, suppliant le Saint Esprit qu'il me veüille esclairer de ses lumieres, pour les mieux penetrer. Maintenant donc que ie commence à ressentir les premieres impressions de la Foy, mon cœur est comme vn tendre espy, qui n'est pas encore en sa maturité: c'est pourquoy ie prie

la Reyne Mere de Dieu de me vouloir donner le courage & la force, intercedant pour moy, aupres de son fils, afin que iamais ma volonté ne vienne à chanceler dans les resolutions qu'elle a prises, de perfectionner les facultez de mon ame, & de m'obtenir vn cœur pur & net: de m'ouurir la bouche pour annoncer sa diuine Loy par tout nostre Royaume, & faire en sorte qu'il n'y ait aucun Chinois, qui ne connoisse la Loy du vray Dieu, & n'obeïsse à ses Commandemens.

Telle fut la profession d'Ignace. Apres luy, le P. Iean de la Roque, superieur de la residence de Nankim baptisa de sa main le Docteur Pol, dont nous descrirons la vie sur la fin de cette histoire; que ie peux nommer à iuste tiltre la Colomne de la Chrêtienté de la Chine, si celebre dans les Annales de nostre compagnie; si consideré dans le Royaume, pour auoir exercé la charge de Colao, qui est la premiere sans aucune difficulté: si zelé pour la Religion, si diligent obseruateur de la Loy de Dieu; si humble, si vertueux, & si saint, qu'on pourroit escrire de luy, de rares merueilles, si nous voulions donner la liberté à nostre plume de mettre sur le papier, ce que nous en sçauons.

La ville de Nankim n'estoit pas assez grande, pour contenir la semence de l'Euangile, il y en auoit suffisamment pour remplir toute la Prouince du mesme nom: mais il faloit vne occasion pareille, à celle que trouua le P. Lazare Catanée, qui estant allé visiter le Docteur Pol déja Chrestien en la ville de Scianhaj; où il estoit, pour rendre les derniers deuoirs, & celebrer les funerailles de son defunt Pere, trouua tant de bonnes dispositions aux habitans du païs, à receuoir la parole de Dieu, qu'incontinent apres la Messe cinquante personnes furent lauées des eaux du Baptesme, & en moins de deux ans, le nombre des Chrestiens crût iusques à deux cens, la pluspart gaignez à Iesus-Christ par les bons exemples du Docteur Pol.

Il est vray qu'ils furent puissamment esmeus à la veuë de quelques miracles, que Dieu opera par le ministere de ses Predicateurs; comme l'expulsion des Diables des corps possedez, la guerison des malades, & plusieurs autres effets prodigieux, qui furent comme vne douce pluye versée sur cette nouuelle Chre-

ſtienté,qui arrouſa la terre ; & luy donna cette admirable fecondité, qui a produit tant de beaux fruits, que nous auons recueillis, & que nous recueillons tous les iours dans la maiſon, qui fut dés-lors fondée en cette ville ; & nous pouuons dire,ſans mentir, que c'eſt la partie la plus ſaine, & la plus ſainte des Chreſtiens de la Chine.

Tandis que les Peres s'employoient auec tant de trauaux vers le midy dans trois reſidences : le P. Matthieu Ricci ne demeuroit pas oiſeux à Pekim ; au contraire il eſtoit ſi occupé qu'à peine auoit-il le temps, & le loiſir de reſpirer, en partie pour les frequentes viſites qu'il eſtoit obligé par bien-ſeance,& par ciuilité de rendre aux Chinois, qui ſe tiennent offenſez contre ceux, qui leur refuſent cette ſorte de complimens : en partie auſſi pour les excellens liures qu'il compoſoit,& qui non ſeulement le mettoient en reputation parmy les hommes doctes ; mais encore donnoient du credit à noſtre Religion, & gaignoient pluſieurs Gentils par la force de ſes raiſons, autant que par la nouueauté de quelques euenemens miraculeux que Dieu fit éclater à leurs yeux, comme d'vn ieune Neophyte, iniuſtement condamné à la mort, qui en fut deliuré par vne faueur extraordinaire de noſtre Seigneur, qui s'apparut la nuit au Iuge, & luy commanda de ſauuer cét innocent. Deux autres, dont la ſanté eſtoit deſeſperée, furent gueris par le ſecours de la S.Vierge, qui ſe monſtra viſiblement à eux,leur parla, & les conſola.

Nonobſtant ces grands emplois, le P. Matthieu n'abandonnoit point les autres fonctions de ſa charge,eſtant Superieur de la reſidence, & de la Miſſion, qu'il gouuernoit auec beaucoup de ſoin, de prudence & de charité. Mais enfin les trauaux continuels l'accablerent, & noſtre Seigneur, qui le vouloit conduire au port,apres tant de tempeſtes,rendit tous les remedes des Medecins inutiles contre la maladie, qui l'enleua de ce monde. Il demanda & receut tous les Sacremens auec vne grande deuotion, & auec des ſentimens proportionnez à la pieté qu'il auoit fait paroiſtre durant toute ſa vie. Les autres Peres luy demanderent auant que de mourir, ſa benediction, & l'éclairciſſement de pluſieurs difficultez. Entr'autres, vn ſe plaignant à luy, de ce qu'il

les abandonnoit en vn temps, qu'ils auoient plus de beſoin de ſa conduite, il répondit : ie vous laiſſe la porte ouuerte à des grandes conqueſtes : mais ſachez, qu'il vous faudra donner de grands combats. Et ainſi s'entretenant tantoſt auec les Peres, tantoſt auec les autres Chreſtiens, & le plus ſouuent éleuant ſon cœur & ſa voix vers le Ciel auec des colloques amoureux, eſtant eſtendu ſur ſon lict, ſans ſe remuër, il ferma les yeux comme s'il eût eſté ſurpris de quelque doux ſommeil, & rendit ſon ame entre les mains de Noſtre Seigneur, au grand regret de tous les Chreſtiens, & meſme des Gentils, qui ne le nommoient point autrement que *l'homme parfait*, *le Saint*, *& l'Apoſtre* Ie n'en diray pas dauantage, veu que ſa vie eſt couchée au long dans l'hiſtoire du P. Trigaut.

CHAPITRE VII.

De la Sepulture qui nous fut accordée par le Roy, & des progrez de la Religion Chreſtienne iuſqu'au temps de la perſecution de Nanquim.



Ovs auons déja dit, que ceſt la coûtume parmy les Chinois d'auoir vn lieu deſtiné pour la Sepulture des morts. Les noſtres, qui n'auoient pas bonnement aſſez de place, pour ſe loger durant leur vie, n'en auoient point du tout pour eſtre mis apres leur mort. C'eſt ce qui leur donna de la peine à trouuer vn lieu commode pour enterrer le P. Ricci, mais Noſtre Seigneur, qui ayme les ſiens, & qui honore ſes ſeruiteurs, les fit penſer à vne choſe bien difficile, & comme ie crois tout à fait impoſſible, ſans vne aſſiſtance particuliere du Ciel, veu les coûtumes de la Chine. Qui fut de demander vne faueur au Roy, & de ſupplier ſa Majeſté qu'il accordât vne place pour la ſepulture du defunct. Ce qu'ils firent par vne requeſte qu'ils preſenterent, auec les raiſons de leur demande, ſans conſiderer d'ailleurs

d'ailleurs l'importance de cette affaire, & les difficultez qui en pouuoient naiſtre.

Le Colao meſme qui eſtoit de leurs amis, iugea qu'il eſtoit impoſſible de faire paſſer cette requeſte, ſous les formes ordinaires, qu'on obſerue à la Cour. Neantmoins apres auoir recommandé l'affaire à Noſtre Seigneur, on ne laiſſa pas de la mettre entre les mains du Mandarin, qui auoit charge de la preſenter; & Dieu nous fit la grace qu'elle paſſa dans la Chancelerie, ſans aucune oppoſition, qui eſtoit la plus grande difficulté de toutes, & preſque inſurmontable, au iugement des hommes. Puis elle fut preſentée au Roy, qui fut ſans doute pouſſé à nous fauoriſer par la main toute puiſſante de celuy qui tient les cœurs des Roys; outre les preſens qu'il auoit receu de nos Peres, & principalement l'horloge qu'il auoit deuant les yeux : de ſorte qu'il remit la choſe à ſon Colao, ſuiuant la pratique ordinaire, & le Colao la renuoya au Conſeil des coûtumes, qui connoiſſent des affaires des eſtrangers. Ce Conſeil l'ayant veuë & conſiderée iugerent, que comme c'eſtoit vne grace du Roy, c'eſtoit auſſi au Conſeil du Domaine du Roy d'en prendre connoiſſance. Nos Peres en ayans eu le vent, firent ſi bien qu'ils tirerent la cauſe de cette deuxiéme Chambre, où ils n'auoient aucun amy, qui peût les aſſiſter, & la remirent dans le Conſeil des coûtumes, où par le moyen de leurs amis, elle fut iugée en leur faueur de la façon qui s'enſuit.

Voſtre Majeſté ayant fait commandement que le Conſeil, auquel il appartiendroit, iugeât de cette affaire : & eſtant tombée entre nos mains, nous auons recherché les Ordonnances, & les loix du Royaume, parmy leſquelles il y en a vne qui dit ainſi : Si quelque eſtranger de ceux qui ont coûtume de venir dans le Royaume, meurt ſur les chemins, fût-ce meſme vn Vaſſal, c'eſt à dire vn de ces anciens Roys & Princes, qui releuoient de cette couronne, & venoient rendre leurs hommages à la Cour, le Threſorier de la Prouince, où ſera mort le deffunct, luy aſſignera vn lieu pour ſa ſepulture, & luy fera eleuer vn Tombeau de pierre auec vne inſcription, qui marquent ſes qualitez, & le ſujet de ſon voyage.

De

De plus vne autre loy porte ; que si l'estranger qui entre dans le Royaume, meurt apres son entrée à la Cour, auant que d'auoir esté recompensé du Roy, suiuant les anciennes coûtumes, le Gouuerneur de la ville fera les frais des funerailles ; mais s'il auoit esté recompensé, elles se feront à ses despens.

Conformément à ces deux Loix (dont ie ne vois pas bien comment on peut tirer aucune raison pour appuyer nostre demande, veu que les Peres auoient esté déja recompensez du Roy) le Mandarin sceut si bien ajûter toutes choses, & trouua tant de raisons de bien-seance & d'equité, pour faire accorder au P. Iacques Pantoya, la grace qu'il demandoit au Roy pour la sepulture de son compagnon ; que dés aussi-tost que le Roy eut leu la requeste, il l'agrea, & commanda au Colao d'y respondre en la forme ordinaire. Le Colao escriuit, qu'il trouuoit bon qu'on accordât aux Estrangers, la faueur qu'ils demandoient : Et puis le Roy la signa de sa propre main.

Cette expedition termina tout d'vn coup nos peines presentes, & nos apprehensions pour l'auenir ; aussi nos Peres en remercierent nostre Seigneur, comme d'vn double bien-fait ; qui ne s'arrestoit pas à la seule maison de Pekim, mais s'estendoit à toutes les residences du Royaume, & ne seruoit pas seulement pour la sepulture des morts, mais encore pour la seureté des viuans ; estant fort probable que le Roy, qui nous donnoit vne place dans son Royaume apres nostre mort, nous accordoit ensemble vne maison, où nous pûssions loger en liberté durant nostre vie. Aussi le don portoit ces paroles exprés ; pour enseuelir le P Ricci, auec ses compagnons, & de vray tous ceux des nostres, qui meurent à la Cour, n'ont point d'autre sepulture.

La premiere partie de cette affaire, qui sembloit estre la plus fâcheuse, consistant en l'obtention, ayant reüssi si heureusement sans aucune difficulté ; l'autre qui regardoit l'execution, ne pouuoit pas manquer de trauerses. Mais nous en vinsmes aussi à bout auec l'ayde des Mandarins nos amis, & par l'adresse du P. Pantoya, qui fit present à tous les autres Iuges de ce que nostre pauureté nous permettoit de posseder, & de ce que les Chinois prisent beaucoup, qui sont des cadrans d'yvoire, que ce Pere faisoit

à la

à la perfection. Nous auions de plus le Colao, c'est à dire tout pour nous : lequel nous témoigna tant de bonne volonté en cette occasion, que le Pere Pantoya sur la crainte qu'il eut, que ce grand nombre d'affaires de consequence, qui passent tous les iours par son esprit, ne luy fit perdre la memoire des Estrangers, l'estant allé visiter à dessein de luy en toucher vn mot : dés aussitost qu'il eut ouuert la bouche, le Colao, le prenant par la main, luy dit : Ie me suis souuenu de vous, & me doutant que l'affaire pourroit tirer en longueur, ie l'ay fait venir à moy : & puis l'ay mise entre les mains du Gouuerneur, le priant d'en auoir vn grand soin, bien qu'il n'eût pas besoin de mes prieres, ny de ma recommandation, estant assez porté de luy-mesme à vous seruir: & ie m'asseure, qu'il en priera de mesme tous les autres Mandarins, à qui vostre affaire doit estre communiquée. A la recommandation de tant de personnes d'vne si eminente qualité, le don que le Roy nous faisoit, fut non seulement enregistré, mais réceu auec honneur : & les moindres officiers, qui doiuent tenir la main à l'execution de pareils mandemens, eurent incontinent ordre de nous chercher vn lieu : ce qu'ils firent au plûtost, & auantageusement, émeus par l'estime qu'ils voyoient que les Magistrats, desquels ils dependent absolument, faisoient de nos personnes, & par l'honneur qu'ils nous rendoient Il nous trouuerent quatre differentes places ; & d'autant qu'elles estoient toutes également commodes, ils nous vindrent prier de voir & de choisir celle qui nous plairoit dauantage, & qui seroit plus à nostre bien-seance pour en faire le rapport au Roy.

Il y en auoit vne de ces quatre prés les murailles de la ville, auec vne grande & riche maison, accompagnée d'vn beau jardin, qui autrefois auoit esté le jardin d'vn des premiers Eunuques du Palais, qui estoit en prison, condamné à la mort pour ses crimes. Cetuy cy auant que d'estre condamné par sentence des Iuges, voyant ses affaires desesperées, & que tout son bien deuoit estre confisqué au Roy, s'auisa d'vn bon expedient pour conseruer sa maison. Il fit changer l'entrée, comme si c'eust esté vn Monastere de Bonzes, & conuertit sa sale en vn Temple d'Idoles, auec cette auguste inscription. *Le Temple de*

la science de bonté. Ce lieu estoit commode, & comme il n'y auoit qu'vn seul Bonze dedans, il sembloit qu'il fût abandonné, & qu'il n'y auroit pas grande peine à l'obtenir : Nos Peres ne sçauoient pas que l'Eunuque fût encore en vie : mais aussi-tost, qu'ils en furent asseurez, ils ne voulurent point perdre d'auantage de temps à chercher vn autre lieu. Nous choisismes celuy-là, comme le plus commode.

Vn Mandarin, qui pretendoit tirer de nous quelque somme d'argent, proposa qu'on fist priser la place, mais on luy respondit tres à propos, que les presens du Roy estoient sans prix, & qu'ils ne deuoient point estre mis à l'enchere. Apres qu'on eut donné aduis au Gouuerneur de nos poursuittes, du lieu & du proprietaire : il expedia nos prouisions en cette forme. Le Temple de la science de la bonté, ne doit point estre achepté, puisqu'il est au Roy, en consequence de la sentence de mort portée contre l'Eunuque qui le possedoit. Que le Bonze ; qui est dedans, soit congedié, & que le Pere Iacques Pantoya & ses compagnons soient mis en possession.

Ce mandement fut executé de mesme que si c'eût esté vne sentence : car nos Peres craignans que le Bonze ne fist quelque difficulté d'obeïr, & ne leur donnât de la peine, prierent le Gouuerneur qu'il l'enuoyât chercher, & qu'il le fist sortir de son Temple. Le Gouuerneur qui ne demandoit que des nouuelles occasions de les obliger, dépescha deux hommes, qui l'emmenerent tremblant de peur, & ne sçachant que penser de ce message ; à cause que telles visites sont toûjours à craindre, & pleines de danger. Il reçeut commandement de vuider au plûtost la place, sans mot dire & de chercher vn autre logis. Il obeït volontiers, se voyant quitte à meilleur marché qu'il ne croyoit, & dés le mesme iour, nos Peres accompagnez de quelques Chrestiens prirent possession du Temple de la maison, & du jardin, & rendirent graces à Dieu d'vn si heureux succez, comme si la chose eût esté faite, ne preuoyans pas ce qui deuoit leur arriuer par apres, & les oppositions qui se deuoient former contr'eux.

La diligence qu'on apporta pour terminer au plûtost l'affaire, & pour la tenir secrete, fut cause que l'Eunuque qui estoit en prison,

ſon, ne peût rien ſçauoir de ce qui ſe paſſoit au Temple, qu'il penſoit encore eſtre à luy. Mais apres qu'il eut appris qu'on l'a-uoit donné à des Eſtrangers, on ne ſçauroit s'imaginer les plaintes & les murmures que formerent ſes parens, ſes amis, & ſes Eſcoliers contre cette poſſeſſion ſecrette, & les efforts qu'ils firent les vns d'vne façon & les autres de l'autre pour faire rompre le don du Roy, & reuoquer la ſentence du Conſeil.

Premierement vne troupe d'Eunuques les moins conſiderables s'en alla dans ce Temple, où il n'y auoit pour lors qu'vn Frere. Apres pluſieurs diſcours, ils luy monſtrerent qu'il y auoit dans la maiſon, quantité de meubles, qui n'eſtoient point compris dans le don du Roy : & puis comme ils virent qu'ils ne pouuoient rien gaigner, ils changerent de langage, & s'addreſſerent à l'Idole. Les vns diſans, à Dieu, à Dieu pour iamais, car ie ne pourray iamais entrer librement en cette ſale. Vn autre vomiſſant ſa cholere, maſſe de fange, diſoit-il à ſon Idole qui eſtoit paîtrie de terre cuite, quel ſecours peux-ie eſperer de toy, ſi tu n'a pas eu la force de te defendre toy-meſme en ta maiſon ? tu es indigne qu'on te regarde, tu ne merite aucun honneur, auſſi ne te rendray-ie jamais aucun ſeruice, & iamais tu ne me verras à tes pieds. Vn autre, diſoit aſſeurément cette ſtatuë auoit le nom d'vne autre Idole : elle a eſté changée, & ie me doute qu'elle n'ayt vendu ſon droit à celuy, qui la poſſede.

Les autres Eunuques, qui eſtoient plus en conſiderarion, n'oublierent rien pour empécher l'alienation de ce Temple ; ils ſe fortifierent du credit des principaux Eunuques du Palais, & de l'authorité des Mandarins du dehors, & de pluſieurs perſonnes puiſſantes pour venir à bout de leur deſſein. Peu s'en fallut qu'ils ne gaignaſſent le Culikien, qui eſt celuy qu'on nomme le Secretaire de la Pureté, qui a l'Intendance ſur tous les Eunuques, & qui approche de plus prés la perſonne du Roy. Neantmoins comme il eut ſçeu, que tout ce qui s'eſtoit paſſé, eſtoit par les ordres du Roy, il ne voulut point s'en méler.

Mais Il y eut bien d'autres perſonnes de plus grande authorité que luy ; la Reyne meſme Mere du Roy addonnée plus que nul autre au culte des Idoles, fut ſollicitée par vn Eunuque ſon

fauory, qui comme vn premier mobile donnoit le branſle à toute la faction d'interpoſer ſon authorité aupres du Roy ſon fils, & d'empécher qu'vn Temple conſacré à leurs Dieux, qui auoit tant couſté, ne fût donné à des Eſtrangers, qui non ſeulement ne leur rendoient aucune adoration, mais qui les mettoient en pieces & les faiſoient brûler. Ce qu'il prononçoit la larme à l'œil. Mais tant s'en faut qu'elle voulût écouter leur demande, qu'au contraire elle répondit, comme on a ſçeu depuis, que tant plus le Temple eſtoit magnifique, dautant plus faiſoit-il paroître la magnificence du Roy; & que ſi les eſtrangers ſçachans qu'on eût parlé d'eux, à leur des auantage, venoient à en faire leurs plaintes il n'en faudroit pas d'auantage pour faire perdre la vie à l'Eunuque priſonnier & condamné. Enfin malgré tous les efforts des puiſſans, & malgré toutes leurs ruſes, la Prouidence diuine fit triompher de pauures eſtrangers de la prudence humaine, & les conduiſit au Palais comme des victorieux chargez des dépoüilles de leurs ennemis, pour remercier le Roy, à la façon accouſtumée.

Cette maiſon eſt éloignée d'vne des portes de la ville, enuiron d'vn demy-quart de lieuë. Le baſtiment eſt neuf n'y ayant pas plus de trente ans qu'il eſt paracheué, tout fait de briques, qui a couſté, à ce qu'on dit, plus de quatorze mille eſcus, qui eſt vne ſomme exceſſiue à la Chine. Le corps du Pere Matthieu y fut porté vn matin dans vne caiſſe bien fermée, & vernie par dehors à la façon du païs, auec la croix richement parée, & vn grand nombre de Chreſtiens qui accompagnoient le conuoy. Il fut mis dans vne chambre au coſté de la Chapelle, iuſqu'à ce qu'on eût fait les ceremonies qui s'obſeruent à la Chine pour les defunts, & puis il fut tranſporté dans le Cimetiere, qu'on auoit preparé tout exprés au bout du jardin; qui eſt vne Chapelle faite en exagone baſtie de briques, voutée par en haut, & reueſtuë par le dehors de deux murailles tirées en demy-cercle.

Au milieu de ces eſpaces eſtoient quatre Cyprez, arbres funeſtes auſſi bien parmy les Chinois, que parmy nous, qui ſembloient auoir eſté plantez pour ombrager le Tombeau du Pere Matthieu, qui fut pareillement conſtruit de briques, comme les

autres

autres baſtimens; & au lieu de chaux, on ſe ſeruit des pieces de l'Idole, qu'on auoit briſé, pour faire triompher le Pere meſme apres ſon trépas, & luy eleuer vn trophée ſur ſon ſepulchre, de la ruine des faux Dieux. La Chapelle fut purifiée, & conſacrée à Ieſus-Chriſt le Sauueur des hommes. On y trouua vn Autel ſuperbe, & au deſſus vn Idole doré depuis la teſte iuſqu'aux pieds d'vne grandeur prodigeuſe, que les Chinois nomment Ticam, & qui a ſon Empire, à ce qu'ils penſent, ſur la Terre & ſur les Threſors: vn vray Pluton, auec le Sceptre en main & la couronne en teſte, comme nos Princes. Il auoit à ſes coſtez quatre Miniſtres de la meſme matiere; & deux grandes tables par le milieu, ſur chacune deſquelles eſtoient cinq petits Roys de l'Enfer. Ces meſmes Roys eſtoient auſſi peints deça & delà ſur les murailles, aſſis dans leurs Thrônes, condamnans les coupables aux peines d'Enfer; & tout au tour des figures de Diables épouuantables auec les meſmes inſtrumens que nos peintres leur donnent, & les meſmes ſupplices qu'ils font ſouffrir aux damnez dans leurs cauernes pleines de flammes & de Dragons. Il y auoit outre cela vne grande balance, & dans vn des baſſins vn homme chargé de crimes, & dans l'autre le liure de leurs prieres, qui emportoit tous les pechez & mettoit en ſeureté ceux qui les auoient recitées. Il y auoit encore vn grand fleuue de feu, qui engloutiſſoit vn grand nombre de miſerables; il eſtoit couuert de deux ponts, l'vn d'or, l'autre d'argent, par où paſſoient des hommes que les preſtres des Idoles conduiſoient en vn lieu de delices. On y voyoit encore des Bonzes, qui retiroient leurs Peres des flammes & des tourmens, malgré les Diables, & pluſieurs autres choſes, qui donnent du credit à leurs Preſtres. D'où vient qu'à châque ſorte de ſupplice, il y auoit vne inſcription conceuë en ces termes: Quiconque inuoquera mille fois le nom d'vn tel Idole, s'exemptera de ce tourment. Toutes ces choſes furent trauerſées & deſtruites par nos ſeruiteurs faiſans à l'enuy, à cauſe que les Chinois ont de coûtume de mettre dans la compoſition de leurs Idoles des pieces de monnoye, des medailles d'or & d'argent, & quelquefois des pierres precieuſes. Les murailles furent couuertes & enduites de chaux, & l'Image du Sauueur fut éleuée ſur vn nouuel Autel.

La premiere Messe y fut celebrée le iour de tous les Saints auec vne grande solemnité, au son des Orgues & des autres instrumens de Musique : où assisterent tous les Chrestiens, dont les plus qualifiez apres vne courte exhortation, porterent le corps du P. Matthieu en terre, les autres marchans apres, le Docteur Pol à la teste de tous, qui aymoit le defunt comme son propre Pere, & le mirent auec les ceremonies de l'Eglise, dans la Chapelle destinée pour le lieu de sa sepulture, & consacrée à la memoire du Sauueur. Il n'estoit pas raisonnable que le fils fût separé de la Mere. Les Peres pour s'acquiter d'vn vœu qu'ils auoient fait, quand ils commencerent à traiter de cette affaire, bâtirent tout aupres vne autre Chapelle, à l'honneur de la S. Vierge.

Sur la premiere porte on graua cette inscription en deux characteres Chinois. Par la liberalité du Roy; qui leur est le plus grand honneur, qu'on puisse pretendre à la Chine. La curiosité porta le peuple & les plus grands à voir nostre nouuelle maison; qui s'en retournerent tous fort satisfaits, loüans & admiarns nos procedures, & nostre accommodement. Aussi estoit-ce vne chose bien estrange & inoüie, qu'à la face de la Cour & du Roy mesme, & qui plus est, auec l'approbation des principaux Officiers de la Couronne, de pauures estrangers eussent eu le courage & le pouuoir de renuerser les Autels, & briser les Dieux de leurs Ancestres. Cette grace extraordinare que le Roy nous auoit fait à Pequim, fut bien-tost répanduë par toutes les Prouinces, & seruit de beaucoup à nos affaires. Car nos maisons furent de là en auant frequentées auec plus de liberté, nos Peres regardez de meilleur œil, & les fruits de l'Euangile plus abondans.

Nous n'auions en ce temps-là, qui estoit l'an 1610. que quatre residences, d'vne extremité du Royaume à l'autre, sur le grand chemin de Canton à Pequim, allant du midy tout droit au Nord. Mais nos Peres ne se contentans pas d'aller d'vn Pole à l'autre, desirans encore suiure les routes du Soleil, & porter la lumiere de l'Euangile de l'Orient au couchant, où sont les plus celebres villes de ce fameux Royaume, le Docteur Leon leur en fit naîrre vne belle occasion, lors qu'il fut obligé de quitter son Gouuernement, & de retourner en son païs pour honorer de sa presence les

fune

funerailles de son Pere, & obseruer les ceremonies du dueil, qu'on pratique inuiolablement à la Chine. Il emmena des Peres auec luy, en partie pour sa consolation particuliere, & pour instruire les Chrestiens de sa famille, & baptizer les autres qui ne l'étoient pas encore; en partie aussi pour essayer de fonder vne maison en sa ville de Hamcheu. Le premier rencontre heureux fut du Docteur Yam, nommé depuis en son Baptesme Michel, dont le nom est assez connu dans nos histoires. Il estoit parent de Leon, & Mandarin d'vne grande reputation, ayant exercé durant sept ans la charge de Chancelier de toute la Prouince de Nanquim, qui n'est pas vne petite dignité. Outre qu'il estoit grandement riche, sorty d'vne illustre famille, & d'vne des premieres maisons de la ville, & plus addonné que tout autre, au culte des Pagodes. Car il auoit vn Temple dans son Palais auec des Bonzes pour le seruir, qu'il nourrissoit & entretenoit à ses dépens. Il est vray qu'il pechoit en cela plûtost par ignorance que par malice; aussi Dieu luy fit-il misericorde. Il fut l'vn des premiers, qui visita nos Peres, & comme il estoit extremement porté aux choses de la Religion, il accrocha tout aussi-tost vne dispute au suiet de sa secte, auec plus de chaleur, que de coustume: laquelle il continua le iour suiuant, le troisiéme, & pendant neuf iours entiers, se presentant toûjours au combat auec de nouuelles difficultez, & de nouuelles armes, non pas qu'il eût dessein d'impugner la verité, mais de la produire en euidence, & luy deferer l'honneur de la victoire. Il se rendit enfin le neufuiéme iour, & se confessa vaincu par ces paroles: vn seul & vray Dieu, vne vraye Loy, & vne veritable doctrine. Et apres qu'il fut suffisamment instruit en nos mysteres, il se presenta sur les fonds du Baptesme comme vn Trophée à Iesus-Christ, causant autant de ioye & de consolation à nos Peres & au Docteur Leon son parent, que de honte & de rage aux Bonzes, qui furent chassez de sa maison, & leur Temple conuerty en vne Eglise sous le nom du Sauueur.

A voir ces deux Heros, on eût iugé qu'ils deuoient estre deux colomnes inébranlables pour soûtenir l'édifice spirituel de cette Eglise naissante: & leur conuersion nous faisoit esperer que plu-
sieurs

sieurs attirez par leurs exemples à suiure la loy du Fils de Dieu, luy formeroient vne Gent Sainte, vne race choisie, & vn peuple nombreux en cette Capitale ville, la mieux peuplée, la plus riche, la plus delicieuse, & la plus magnifique en Temples & autres bâtimens de tout le Royaume de la Chine. Mais soit que ce fut pour cette consideration, ou pour ce que les iours de sa visite, qui demandoient vne plus grande disposition, ne fussent pas encore venus, il s'y faisoit si peu de fruit, que les Peres iugerent plus à propos de ceder au temps, & d'abandonner leur maison pour aller en d'autres terres mieux disposées à receuoir les semẽces de l'Euangile. Mais comme ils n'oserent pas se fier à eux-mesmes, sans consulter l'oracle en vne affaire de telle consequence; ils communiquerent leur dessein au P. Nicolas Lombard superieur de la Mission, qui ne l'approuua par tout à fait, aussi ne le rejetta-il pas; mais s'en remit au iugement des Peres de Nanquim, où i'estois pour lors auec huit Religieux de nostre compagnie. La chose fut mise en deliberation, & tous d'vne commune voix conclûmes, ce que l'experience nous auoit enseigné, qu'il ne falloit qu'vn peu de courage & de constance pour faire des merueilles, & que c'estoit auec ces armes, qu'on auoit surmonté des difficultez beaucoup plus étonnantes. Les Peres acquiescerent à nostre aduis, & sans plus parler de changer de demeure, s'arrêterent en cette ville, ne sçachans pas encore les grands biens que nostre Seigneur leur preparoit, & que le temps a depuis découuert, par la fondation d'vne Eglise la mieux instruite, & la plus nombreuse de toute la Chine, qui nous a seruy comme d'vn port asseuré dans les tempestes, & comme d'vn lieu de refuge au milieu des persecutions.

Les Chrestiens se multiplioient pareillement en grand nombre à Xauhoi, qui est vne Terre qui releue du Docteur Paul, où son Pere, ses Domestiques & quelques autres personnes du lieu furent lauées des eaux du Baptesme, & quoy que nous n'y eussions point de maison arrestée, il y auoit vne Eglise qu'on visitoit tous les ans pour confirmer les anciens Chrestiens, & pour en faire de nouueaux.

On trauailloit vtilement, on celebroit la Messe, on preschoit, on

on adminiſtroit les Sacremens, on pratiquoit les ceremonies de la Religion, ſans aucun empéchement en quatre maiſons des plus anciennes. Les Chreſtiens vacquoient aux exercices de la deuotion, & la pluſpart des Gentils tâchoient de trouuer le chemin de leur ſalut. La Foy de Ieſus-Chriſt prenoit de iour en iour, de plus fortes racines, & produiſoit continuellement des fleurs & des fruits nouueaux par les frequentes conuerſions. Les ouuriers nous venoient de Macao tous frais, & tous inſtruits aux coûtumes du païs, pour nous ayder à recüeillir tāt de riches moiſſons. C'eſtoit à qui nous auroit, on nous appelloit de tous les endroits de la Chine, & les Seigneurs ambitiōnoient de nous poſſeder dans leurs terres pour annoncer l'Euāgile à leurs ſujets.

La ville d'Varncheu voiſine de Nanquim témoigna vn ſi ardent deſir de nous entendre, & de receuoir de nos bouches, la ſcience du ſalut, que les lettrez écriuirent vne lettre au P. Alfonſe Vagnon Superieur de la reſidence de Nanquim, où plus de quarante auoient ſigné de leur main, le priant humblement de venir au plûtoſt, & de ne les pas priuer, par ſon retardement du bien qu'ils eſperoient de ſa preſence. On nous témoignoit les meſmes ſentimens en pluſieurs autres lieux, ſoit que les habitans nous connûſſent par nos liures imprimez en leur langue, & par le recit que les Gentils faiſoient de nous & de nos qualitez, qui ſeruoient en cela de guide à leurs compatriotes, & meſme i'en auois vn auprés de moy, qui m'aydoit à faire le catechiſme : ou bien qu'ils ſe fuſſent affectionnez à noſtre Religion par la hantiſe familiere des Chreſtiens. Tant y a que leurs bons deſirs & leurs inſtantes prieres nous faiſoient croire, que l'hyuer des tempêtes & des perſecutions eſtoit paſſé, & que le Printemps pouſſoit des fleurs dignes du Paradis de Dieu : ou pour mieux dire, il ſembloit que la moiſſon fût meure, & qu'elle n'attendît plus que la faucille. Les Peres encouragés par ces heureux ſuccez, & ſatisfaits de ces belles occaſions, qui ſe preſentoient de toutes parts à eux, n'en laiſſoient perdre aucune, eſperans que les choſes iroient toûjours en ſe perfectionnant. Mais qui eſt-ce qui peut comprendre les Iugemens de Dieu, & qui iamais luy a ſeruy de Conſeiller ? Au milieu de nos plus

grandes proſperitez, la perſecution, dont nous parlerons au Chapitre ſuiuant, s'éleua contre nous à Nanquim, où il ſembloit que nos affaires fuſſent les mieux affermis, & que noſtre maiſon fût la mieux appuyée, pour auoir eſté baſtie & fondée auec plus de repos, & moins d'oppoſitions que les autres. Mais ſoit que Dieu voulût punir les pechez de ce Royaume, & les noſtres meſmes en particulier, ou qu'il eût reſolu d'éprouuer ſes ſeruiteurs, la guerre fut declarée contre les Chreſtiens.

CHAPITRE VIII.

La cruelle perſecution ſuſcitée contre les Chreſtiens à Nanquim.

CETTE perſecution qui eſt la plus épouuantable que nous ayons ſouffert iuſqu'à cette heure, commença l'an 1615. au ſujet que ie diray.

Vn Mandarin, nommé Quiox-in, fut enuoyé cette meſme année de Pequim à Nanquim, pour eſtre Aſſeſſeur au troiſiéme Tribunal, *Lipu*, qui connoît des coutûmes, des Sectes, des Eſtrangers & de choſes ſemblables Cetuy cy, outre l'auerſion qu'il auoit de noſtre Religion, & de nos Peres; l'inclination extreme qu'il auoit à ſeruir les Idoles, auoit pluſieurs raiſons particulieres pour nous vouloir du mal. Premierement, vn Bonze de ſes meilleurs amis auoit mis en lumiere vn liure contre les veritez de noſtre Foy, auquel le Docteur Pol, auoit ſi viuement répondu, que le Bonze en mourut de regret. De plus les Bonzes de Nanquim luy auoient fait vn preſent de dix mille eſcus, afin qu'il nous chaſſât, & qu'il éteignît tout d'vn coup, le feu qui s'étoit pris à leurs Temples, & qui s'en alloit bien-toſt conſumer leurs Idoles. Adioûtez à cela les picques qu'il auoit euës à Pequim contre le Docteur Pol & à Cechian contre le Docteur Michel, qui dans leurs conferences pour le fait de la Religion, l'auoient ſi mal-traité & ſes Idoles, que ne ſçachant plus que répondre aux raiſons qu'ils mettoient

mettoient en auant, il conuertit ſon ſilence en rage, & ſa honte en venin. Son deſpit s'accreut, quand il ouyt dire que deux des principaux Mandarins auoient preſenté deux Requeſtes au Roy, pour le prier, que nos Peres traduiſiſſent en langue Chinoiſe les liures de l'Europe pour enrichir leurs ſciences; & qu'ils reformaſſent leur Calendrier. Le Xin ne pouuoit ſupporter qu'on fiſt tant de cas des Eſtrangers contraires à ſes Sectes, à la ruine totale du culte des Idoles Ce qui l'animoit plus fortement, eſtoit l'ambition qu'il auoit d'eſtre vn iour Colao, ce qu'il eſperoit obtenir en ſe monſtrant zelé à la Religion de ſes Anceſtres, & de tenir la main à l'obſeruation des anciennes coûtumes & des premieres ceremonies du Royaume.

Outre les autres choſes, qui concernoient ſa charge, il pratiqua contre nous vne maudite information, & mit en auant des raiſons feintes & apparentes, pour nous faire chaſſer: alleguant que les Peres s'eſtoient introduits dans la Chine ſans la permiſſion du Roy, & ſe ſeruant pour authoriſer ſon dire, d'vn memoire compoſé par les Eſcoliers de Nanquim qui prioient les Mandarins que les noſtres fuſſent chaſſez du Royaume, comme des perſonnes pernicieuſes au bien public, & capables de machiner contre l'Eſtat. Autrement, diſoient-ils, qui les eût obligez d'abandonner leurs maiſons & leurs biens: & de venir chercher vn nouueau monde? Ils ſe ſeruoient encore du témoignage, ou plûtoſt de l'impoſture d'vn de nos voiſins, que pluſieurs fois pendant l'année, il ſe faiſoit en noſtre maiſon ſous pretexte de quelques ſolemnitez & de Religion, des Aſſemblées de pluſieurs milliers d'hommes & de femmes, qui ſe retiroient chez eux auant le iour. Qu'on donnoit à tous ceux qui ſe faiſoient nouuellement Chreſtiens cinq ducats d'Alquemie; qu'on les couchoit ſur vn roole ſous des noms eſtrangers & inconnus, qu'on leur enſeignoit à faire le ſigne de la Croix ſur le front, comme vne marque de party, & comme vn mot de guerre, pour ſe diſcerner les vns des autres dans les reuoltes. Que nos maiſons eſtoient pleines d'armes, & ſemblables menſonges aſſez bien colorez.

De toutes ces pieces ramaſſées enſemble, il en dreſſa vn memoire, qu'il preſenta au Roy, au mois de May, l'an 1616. dont la

substance estoit nostre entrée secrete & à la desrobée dans le Royaume, la promulgation d'vne loy contraire à leurs Idoles, & à la religion de leurs ancestres ; le raport qui se trouue entre les tiltres & qualitez que nous donnons à nostre Dieu, & celles que prend leur Roy, de nostre Occident auec leur Orient : nostre finesse pour corrompre & gaigner des amis ; la destruction & le renuersement des principes de leur astrologie comme faux & erronés, causés par la lecture des liures de l'Europe. Enfin il concluoit, que pour le bien commun il estoit necessaire de mettre à mort les Peres, & generalement tous les Chrestiens, auant qu'ils eussent pris plus de pied & plus de force dans le Royaume.

Ce memoire, qui fut presenté au Roy fort secretement, n'eut aucune response dans le temps qu'on deuoit la receuoir. Le Seigneur Michel en fut auerty par vn Mandarin, qui estoit son amy & du Xin : & ne manqua pas d'en donner auis au plustost à nos Peres, & de ce qu'ils deuoient faire, pour parer à ce coup. Il écriuit luy-mesme en nostre faueur, à plusieurs Mandarins, & entre autres au Xin, renuersant toutes les fausses raisons qu'il pouuoit alleguer contre nous, & contre la loy que nous preschions, neantmoins sans faire aucun semblant de sçauoir rien de ses mauuais desseins. Enfin comme il vid que l'orage estoit pour se creuer, il conuia nos Peres de se retirer dans sa maison à Nancheu, iusqu'à ce que la tempeste fût appaisée, & la mer calme: Nous taschions ce pendant d'attirer Dieu à nostre party, & d'obtenir son secours par le redoublement de nos prieres & mortifications, sans oublier la faueur de nos amis. On alla trouuer à deux iournées de là le Docteur Leon, pour luy communiquer l'Apologie que le Docteur Michel auoit composé pour nostre defense ; auquel il voulut adiouster vn discours qu'il auoit preparé à la loüange de la loy Chrestienne, & de ses Predicateurs ; & le fit courir de main en main par la viille auec des conseils vtiles & propres pour le temps : tandis que les Peres faisoient l'office de bons pasteurs, & qu'ils encourageoient par leurs exhortations les nouueaux Chrestiens à souffrir pour la querelle de Iesus-Christ, & pour la conseruation de la foy : & qu'ils les disposoient par la frequentation des Sacremens à suporter la tempeste ; & particu-

rement par l'vſage du Saint Sacrement de l'Autel, qui eſt le pain des forts à ſe roidir contre la perſecution, qui menaçoit l'Egliſe. Comme ſi la guerre euſt eſté declarée, il y eut vn Chreſtien nommé Iean Vao perſonnage docte, prudent & auiſé, qui fit faire quatre Eſtendars portans ſon nom, ſon ſurnom, ſon païs, & ſa profeſſion, pour s'en ſeruir au temps de la perſecution comme d'vne liurée, qui le diſtinguaſt des infideles, & comme d'vn ſignal pour animer les fideles au combat.

Trois mois s'eſtoient eſcoulez, ſans auoir peu tirer de reſponſe au premier memoire que le Xin auoit preſenté au Roy, ce qui l'obligea d'en preſenter vn autre ſur le meſme ſujet, par les mains de Ximxu, Lipu du troiſiéme Tribunal de Pequim; auquel il perſuada d'en compoſer pareillement vn troiſiéme, & le ioindre auec le ſien. Le Mathematicien, qui auoit porté les noſtres à la correction du calendrier, découurit leur complot, & tira vne copie de leurs Requeſtes, qu'il enuoya promptemenr à nos Peres & au Docteur Pol. Ce bon Seigneur compoſa en vne nuict vne Apologie pour noſtre iuſtification, & la tint toute preſte pour eſtre preſentée au Roy, quand il en ſeroit beſoin, & depeſcha vn Mandarin ſon Diſciple, homme d'intrigues dans les affaires de la Cour, vers le Preſident du Conſeil de Lipu; pour l'informer de ce qui ſe paſſoit, le rendre capable & ſuſceptible de la verité, & empeſcher par ce moyen qu'il ne fauoriſaſt le Xin. Ce Preſident cacha le venin de ſon cœur, ſous de belles paroles; & puis il dreſſa vn pernicieux memoire, remonſtrant que les demandes du Xin eſtoient ſi iuſtes, & ſi neceſſaires à la conſeruation de l'Eſtat, qu'il auroit penſé bien faire, & s'eſtre acquité des deuoirs de ſa charge, ſi ſans attendre vn commandement exprés de ſa majeſté; il auoit ordonné par toutes les Prouinces, que les Peres fuſſent chaſſez du Royaume, excepté ceux de Pequim, qu'il voyoit trop fortement appuyez: en quoy il taxoit aſſez ouuertement & le Roy & les Mandarins qui nous protegeoient. Au reſte ſa remonſtrance eſtoit ſi bien concertée, & auec des paroles ſi ambigues, qu'au beſoin il pouuoit leur donner telle interpretation, qu'il voudroit.

Ces deux memoires l'vn du Xin, & l'autre du Preſident, auec

vn autre troisiesme furent presentez le quinziesme d'Aoust, si secrettement, qu'on n'en peust rien sçauoir : & en suite ils furent portez par toutes les Prouinces, le vingtiesme du mesme mois, par des courriers exprés, comme il se pratique communément à la Chine, auec vn Mandement particulier, de la part du President, que les Peres fussent apprehendez, & mis en prison. Qui ne s'estonnera du changement de ce peuple estourdy, & qui pourra conceuoir, comme trois des premiers Mandarins ayent concerté la ruine de ceux, que tout le Royaume a eu en admiration, & que la pluspart des doctes auoient honoré de leurs visites, & de leurs recommandations : sçachans tres-bien d'ailleurs que les accusations formées contre eux, n'estoient que pures calomnies, qui ne pouuoient proceder que d'vn esprit mal fait ?

Sur la minuict du trentiesme du mesme mois, vn courrier depesché par le *Quoi* de Pequin, nous vint annoncer à Nanquim, ce qui se passoit à la Cour. Nos Peres ayans receu cette nouuelle, s'en allerent incontinent à l'Eglise, s'offrir à Iesus-Christ en qualité de victimes, & puis ils retirerent les images, les vases, & les meubles sacrez, & les porterent dans la maison d'vn Chrestien pour estre en seureté. Au poinct du iour, les Peres Nicolas Lombard superieur de la Mission, & Iules Leni partirent pour Pequim, afin de voir quel remede on pourroit apporter à des affaires, qui sembloient desesperés. Les Peres Alfonse Vagon & Aluarez Semedo demeurerent à garder la maison, attendans à tous momens que les sergens ou les bourreaux se presentassent, pour executer la sentence du Roy. Mais nous eûmes l'honneur d'estre visitez par de plus honnestes gens, qui furent trois Mandarins enuoyez par le President du Conseil de guerre, pour nous signifier qu'il auoit charge auec le Xin, de nous chasser du Royaume. Ils nous tesmoignerent le regret qu'ils auoient de nostre affliction, connoissans tres-bien nostre innocence, & nostre capacité : & nous conseillerent de ceder doucement à la force, & de nous retirer, sans faire aucune resistance, auant qu'esprouuer les mauuais traitemens d'vn Barbare, nous donnans des asseurances certaines que le President feroit en sorte que nous ne receurions point de desplaisir en nostre voyage. Vn de ces trois adiousta

adiousta qu'en peu de temps nostre innocence & la reputation où ceux de Pequim s'estoient mis, nous rameneroient au port apres la tempeste.

Sur le soir nous entendismes le bruit d'vne troupe de soldats, enuoyés par le Xin, pour entourer nostre maison, & se saisir des aduenuës : & le lendemain au leuer du Soleil, trois sergens parurent à nostre porte, pour se saisir de nos personnes, & visiter tous les endroits de nostre logis : & quoy qu'ils eussent commandement du Xin, de nous mal-traiter, neantmoins ils se porterent auec tant de moderation, que leur courtoisie ne seruit pas de peu pour nous faire supporter nostre disgrace auec plus de patience, iusques-là mesme, qu'ils escriuirent au Pere Vagnon, vne lettre remplie de toutes les ciuilités Chinoises. Ils poserent des gardes à nos portes, & firent l'inuentaire de tous les meubles, qui se trouuerent à la maison.

Le Pere Vagnon dépecha vistement vn Chrestien nommé Donat au Pere Lombard, pour l'aduertir de ce qui se passoit, & qu'il prît garde de ne pas tomber dans les filets de nostre ennemy. Ce bon Crestien pour tromper plus aysément nos gardes, fit semblant d'estre le dépensier du logis ; & s'estant acquité de sa commission, s'en reuint, & nous apporta à souper, aymant mieux estre captif en nostre compagnie, que ioüir des douceurs de la vie & de la liberté hors de nostre maison, comme il pouuoit aysément le faire ; & comme les soldats mesme luy reprochoient, en se mocquans, & luy disans qu'il estoit oyseau de cage. Mais ce courage fait à l'espreuue de ces broquars, s'estoit rangé auprés de nous au premier bruit de la persecution, resolu de viure & de mourir auec nous pour la defense de la Foy ; dont il estoit si zelé, qu'encore qu'il ne fust qu'vn nouueau conuerty, son exemple & ses instructions en auoient attiré plusieurs autres : & en effect Dieu luy donna la grace d'estre compagnon de nos souffrances, & d'endurer patiemment les prisons, & les gesnes pour l'amour de son Fils.

Les Sergens ayans fait l'Inuentaire de nostre pauureté ; seelé nos coffres, & tout ce qui pouuoit se fermer, laisserent le P. Semedo malade dans vne chambre bien fermée, & firent porter le

le P. Vagnon dans vne chaire, pour comparoir deuant le Xin. Au sortir de la maison, l'air retentit des outrages, dont la populace accompagna nostre captif, le long des ruës, auec vne si grande foule qu'il fut besoin de se faire faire place à coups de bastons. Ceux qui le portoient, s'arresterent deuant la maison du Tauli parent du Xin, pour luy rendre compte de ce qu'ils auoient fait: le Pere demeurant cependant au milieu d'vne place publique exposé aux iniures, brocards & insolences d'vn peuple licencieux durant deux heures, que les Sergens furent auec le Tauli. Il est vray qu'ils furent assez ciuils à leur retour, pour luy faire leurs excuses de ce qu'ils auoient si long-temps tardé, & pour le recommander aux Geoliers dans la prison, comme estant innocent.

Il fut accompagné de deux Domestiques, l'vn desquels se nommoit Ciam Matthieu, feruent au possible, qui s'estoit retiré depuis trois ans en nostre maison, pour seruir plus librement Dieu & nos Peres, sans autre recompense que celle de l'autre vie, qu'il accreut d'vne riche couronne en cette persecution; ayant luy-mesme preuenu ses persecuteurs, & leur ayant donné son nom, pour estre inseparablement auec le Pere dans la prison, comme il auoit eu le bien de viure si long-temps auec luy en liberté. Pour le Pere Semedo, il fut aussi toûjours en bonne compagnie, auec vn de ces trois Sergens qui le gardoient, chacun à son tour, faisans bonne vie & bon feu.

La nouuelle de l'emprisonnement du P. Vagnon ne fut pas plûtost sçeuë, que les Chrestiens enflammez de ce feu, qui embrase les Saintes ames, coururent à nostre maison, sans que les gardes pûssent leur en empécher l'entrée, leur courage estant plus fort que les barrieres. Celuy qui fit plus éclater sa ferueur & son zele en cette action, fut Iean Yao, qui mettant sur sa teste vne de ces bannieres, dont i'ay déja parlé, & tenant en sa main vn papier, où estoit couchée la Loy de Dieu, & la necessité de l'obseruer, étonna les soldats par cette nouueauté; qui enfin luy demanderent, ce qu'il vouloit, & ce qu'il pretendoit faire? De mourir en Chrestien, répondit-il, & de verser mon sang auec celuy des Peres pour la Foy de Iesus-Christ. Iamais on ne vit des gens plus étourdis, que furent ces Soldats à cette réponse, qui lierent in-

continent cet illuſtre Confeſſeur, luy mirent la corde au col, & le menerent deuant les Mandarins. Eſtant interrogé qui il eſtoit; ie ſuis, reſpondit-il, ſans s'eſtonner, ie ſuis Chreſtien; & viens icy pour rendre raiſon de la loy de Ieſus-Chriſt, s'il vous plaiſt de m'entendre. Ils furent autant eſtonnez que les ſoldats d'vne conſtance, qu'on n'auoit iamais veuë à la Chine; & luy firent oſter la corde, qu'il auoit au col, & luy donner vn ſiege pour ſe repoſer.

Le Xin ayant ſceu, que les Sergens auoient laiſſé vn Pere à noſtre maiſon,& traité l'autre humainement, il ſe faſcha contre eux, & leur commanda d'aller le lendemain matin à vn iardin, que nous auions hors de la ville, pour noſtre diuertiſſement, & qu'ils y trouueroient des armes cachées, & de tirer l'autre Pere de la chambre, où ils l'auoient laiſſé, pour le conduire à la priſon. Ils ne trouuerent rien de ce qu'ils penſoient en noſtre iardin; & traiſnerent le malade dans la priſon, auec le Frere Sebaſtien Fernandez, vn Eſcolier natif de Macao, quatre ſeruiteurs, & quatre Chreſtiens, qui ſe trouuerent pour lors en noſtre maiſon.

Les Chreſtiens de Nanquim eſcriuirent toute cette funeſte hiſtoire au Pere Lombard,qui eſtoit ſur les chemins pour Pequim, le Meſſager le trouua à Cauxeu fort à propos, pour communiquer auec le Docteur Leon, Gouuerneur de deux iuriſdictions. Il fut reſolu que le Pere iroit tout ſeul à Pequim, & qu'il laiſſeroit ſon compagnon, pour auoir plus de liberté. Ce bon Seigneur luy fourniſt cent eſcus pour les frais de ſon voyage: & l'accompagna de quelques lettres addreſſantes à pluſieurs Mandarins, & au Vice-Roy; & ne ſe contentant pas d'employer ſon credit, il employa encore celuy de ſes amis pour eſcrire aux Courtiſans,en faueur des priſonniers, qu'il aſſiſta luy-meſme d'argent, d'habits, & de commodités contre les rigueurs de l'hyuer, qui eſtoient extraordinaires cette année-là. Il ne fit pas moins paroiſtre ſon courage & ſa conſtance que ſa charité, reſiſtant valeureuſement à ſes parens & amis,qui luy donnoient tous les iours des attaques, pour le retirer de la profeſſion qu'il faiſoit publiquement de nous defendre,& proteger auec vn danger euident de perdre ſa fortune,

leur donnant de si fortes raisons qu'il les rendit muets , & continua auec tous ceux de sa famille , comme il auoit commencé, dans la pratique des bonnes œuures.

Le Docteur Michel, ne tesmoigna pas moins de ferueur & de courage à la nouuelle que les fideles de Nanham receurent de Nanquim , priant le Pere de se trouuer à Hamcheu, pour visiter les Chrestiens d'alentour,& se retirer en vne sienne maison , qu'il auoit aux champs : ce qu'il fit fort à propos , suiuy des Chrestiens & des Catechumenes, qui l'accompagnerent de leurs larmes & de leurs souspirs iusqu'au bateau, auec le Docteur Michel & deux de ses fils , vn sien frere Payen , & trois Lettrez , qui firent vn assez long chemin à pied , au plus fort de l'hyuer. Le mesme enuoya encore cent escus par nostre frere , au Pere Lombard à Cauxeu pour subuenir aux frais de son voyage; & le pria de reuenir à Nanquim , pour assister nos prisonniers.

Nostre P. Lombard arriua à Pequim , où il trouua les Peres Iacques Pantoya , & Sebastien d'Orsi , qui negotioient à la Cour suiuant les addresses du Docteur Paul pour l'accommodement de nos affaires. Il n'est pas croyable combien ce braue Seigneur s'employoit vtilement par ses escrits , & par ses doctes apologies, & par toutes sortes de voyes , tant en cachete , qu'a descouuert, pour la defense de la verité & de la Religion Chrestienne , comme nous dirons en sa vie. Nonobstant toutes ses diligences , il ne fut pas en son pouuoir de faire tenir aucun memoire au Roy , le Xin ayant si bien fermé les auenuës , que rien ne pouuoit passer sans son consentement. Tout ce qu'on peust gaigner,fut de faire courir ces Apologies par le Royaume & de publier la malice de nos aduersaires , & leurs iniustes procedures.

Les Chrestiens de leur costé faisoient leurs efforts de faire voir nostre innocence aux yeux de tout le monde, & de defendre nostre cause contre les accusations de nos persecuteurs : ce qui enflamma dauantage l'esprit du Xin , & le rendit plus cruel contre nos prisonniers : ausquels il osta mesme la consolation qu'ils auoient d'estre ensemble,& le cinquiesme iour il les fit mettre en cinq prisons separées, defendant estroitement qu'ils n'eussent aucune communication , & faisant doubler leurs gardes , iusques

à

à dire, que ces hommes se rendoient inuisibles, quand ils vouloient, & se desroboient à la veuë des regardans. Deux choses le faschoient extremement, de ce qu'il ne pouuoit si bien couurir son iniustice, qu'on ne la vist ouuertement ; & de ce que les Mandarins conseruoient dans nos disgraces les mesmes volontez qu'ils auoient euës, pour nous au milieu de nos prosperitez : mais ce qui le faisoit creuer de despit, estoit la ioye que tesmoignoient nos prisonniers, se ioüans des persecutions qu'ils souffroient pour l'amour de Iesus-Christ, sans donner aucun signe de mescontentement en toutes leurs souffrances.

Le Xin ne pouuant esbranler la constance des hommes, voulut esprouuer s'il pourroit abbatre le courage des enfans. Il y en auoit cinq en nostre maison, qu'on auoit espargné à cause de leur bas âge, il les fit prendre par des Sergens, & conduire en prison. Action barbare & inhumaine au iugement de tous. Il priua du degré de Bachelier, Philippe Sin, le Maistre de nos Peres en la langue Chinoise ; qui preuit bien le coup, & se retira pour vn temps en sa maison, iusqu'à ce qu'on luy eust fait sçauoir le suiet de sa degradation, qui estoit pour auoir enseigné la langue du païs aux estrangers. Ce fut alors qu'il parut en public glorieux & triomphant, d'auoir acquis vn degré beaucoup plus noble que celuy qu'il perdoit, d'endurer pour la Foy, & d'estre compagnon de Iesus-Christ en ses combats.

La rage du Xin n'estant pas pleinement assouuie, que ne fit-il point pour surprendre des lettres des Docteurs Paul & Leon, & de nos Peres, afin d'en tirer quelque suiet de les calomnier ? Et comme il vid que ce dessein ne pouuuoit reüssir, il se seruit des ruses, que son mauuais esprit fecond en semblables productions, luy suggera. Il escriuoit au Docteur Leon sous le nom du Pere Vagnon, afin de tirer quelque réponse qu'il peût pointiller, & censurer, ce qui n'est pas difficile à la Chine, veu la pratique qu'ils ont d'écrire & cacheter leurs lettres de la main & du cachet d'autruy : mais cette fourbe estoit trop grossiere pour vn delié, comme le Docteur Leon, qui n'eut pas beaucoup de peine à reconnoître au style & à la façon d'écrire, que c'estoit vne supposition, & ne fit que s'en mocquer.

Ce Frere, duquel i'ay parlé, que le Pere Lombard auoit enuoyé à Nanquim, pour assister les prisonniers, & les Chrestiens, ayant trouué Ignace Hya, personnage pareillement versé aux lettres humaines & en la science des saints, & parent de Leon, qui estoit venu expressément de Cauxeu, pour faire imprimer vne Apologie en faueur de nos Peres, & la faire voir à la Cour, se chargea de l'Impression; & chercha pour cét effet, six Imprimeurs Chrestiens, qui choisirent vn iardin escarté hors de la ville, pour y trauailler en seureté. L'oncle du Chrestien, chez qui se faisoit l'Impression du liure, ayant aduerty par diuerses fois, les ouuriers de quitter leur ouurage, pour n'en estre pas recherchés, & voyant qu'il ne gaignoit rien ny par prieres ny par menaces, se resolut enfin de se tirer hors du danger, & de les denoncer au Xin, qui l'en recompensa. Les sergens vindrent la nuict les prendre, & les conduire deuant le Xin, bien ioyeux d'auoir rencontré cette nouuelle occasion pour trauerser nos Peres; il les fit tirer hors de prison, & les enuoya par deuant le Tauli son parent, qui apres auoir leu leur Apologie, & conceu leurs raisons, trouua qu'il n'y auoit point de raison de les attaquer pour vn sujet si raisonnable; & les renuoya deuant vn autre Tauli, qui pour s'en descharger remit pareillement leur cause deuant vn Mandarin plus puissant que luy. Cettuy-cy l'ayant examinée, prononça que ces prisonniers n'estoient aucunement coupables, mais pour terminer tout d'vn coup l'affaire qui trainoit en longueur, il donna sa sentence par escrit, que ces hommes deuoient estre mis en liberté: & que s'ils meritoient aucune peine, il pensoit que quinze coups de baston estoit plus qu'il ne falloit, & qu'auec cela, ils deuoient estre quittes sans estre promenez par tous les Tribunaux: que neantmoins il consentoit, qu'on les fit voir pour la derniere fois au Xin, à cause de l'eminence de sa charge, qui confirmeroit sa sentence, & les mettroit hors de Cour.

Le Xin pensa creuer de cholere au raport de cette sentence plus equitable qu'il ne vouloit: neantmoins estant contraint par les loix de l'honneur de faire semblant de l'approuuer, il enuoya querir les prisonniers auec le Pere Vagnon, & fit donner quinze coups de baston à nostre frere si rudement, qu'il en fut fort incom-

modé.

modé. Ie ne m'arrefteray point dauantage à raconter par le menu les indignitez, les affronts,& les outrages, que nous fouffrifmes en ces paffades d'vn Tribunal à l'autre; les vns nous chargeoient de coups de pieds, les autres de coups de poing : icy les foufflets voloient fur nos ioües, comme des tempeftes, là nous eftions pouffez comme des ondes; on nous couuroit le vifage de fange & de crachats, ceux-cy nous arrachoient la barbe, ceux-là nous tiroient par le poil, auec mille autres infolences, qui font ineuitables aux criminels, s'ils n'ont la bourfe bien ferrée pour fe redimer de ces vexations, & achepter vn peu d'humanité des Miniftres de iuftice, ce que les Chreftiens ne pûrent faire, à caufe de leur prauureté. Ie laiffe toutes ces chofes à la pieufe confideration du Lecteur.

Le Xin n'eftant pas fatisfait de ce iugement, fit comparoiftre les Peres à peu de temps de là, deuant les Mandarins de fon Tribunal, pour eftre examinez de nouueau. L'examen dura fix heures, fur les poincts fuiuans. Quelle eft la loy que vous profeffez? Comment eftes-vous entrez à la Chine! Comment viuent les voftres? Qui vous nourrit? comment vous gouuernez-vous? Quel commerce ont les Peres de la Chine auec ceux de Macao? L'examen s'acheua fans aucun fupplice par le moyen d'vn Mandarin compatriote des Docteurs Pol & Iean, qui luy auoient efcrit des lettres de faueur en noftre confideration. Le Xin enrageant de cela, en fit fes plaintes au Mandarin, & tous les Officiers de ce Tribunal fuiuans fon inclination, prierent les Tauli d'euoquer la caufe à vne chambre fuperieure, & de fe monftrer feuere en cette occafion. Ils furent interrogez en peu de mots, & abfoûs; excepté *Vu* Pol, qui eut vingt coups de bafton, pour auoir prefté fon iardin aux Imprimeurs de noftre Apologie; & noftre frere autant, pour s'eftre chargé de l'impreffion, dont les playes n'eftoient pas encore bien gueries: le Xin n'eftant pas plus content de ces iuges, que des autres, fit affembler pour la feconde fois, les Mandarins de fon tribunal; qui recommencerent les interrogations de nos innocens criminels, & leur firent donner la gefne, auec ces cordes dont nous auons parlé en la premiere partie de cette hiftoire, pour leur faire auoüer ce qu'ils ne fçauoient

pas. Ces vaillans Chrestiens si rudement traitez ne sçachans que confesser aux iuges, furent chargez d'auoir induit les Dames à se faire Chrestiennes, & d'auoir assisté le Pere Vagnon en ce mesme dessein. Par vne nouuelle sentence ils furent tous bastonnez, excepté vn vieillard & deux Imprimeurs payens : & nostre frere auec *Vu* Pol, estans tous brisez des coups, qu'on leur auoit donnez, furent reconduits en prison.

Le P. Vagnon les medicamenta le mieux qu'il pût selon sa pauureté : mais ce ne fut que pour estre plus mal traitez à quinze iours de là, que le Xin les fit venir en sa presence. Quelle espece de loy, dist-il à nostre frere, est-ce que vous preschez, qui nous veut faire adorer pour vn Dieu, vn homme criminel, condamné par acte de iustice ? Nostre frere prist cette occasion de luy expliquer le mystere de l'Incarnation, auec vn esprit ressentant le martyr. Le Tyran ne pût souffrir cette genereuse liberté, & commanda qu'on luy deschargeast encore vingt coups de baston, pour amortir ce feu, qui l'animoit : Comme ses playes n'estoient pas bien fermées, elles se renouuellerent toutes auec des douleurs incroyables, & le sang qui en sortit, comme l'eau des tuyaux, reiaillit iusques au pieds du Xin. La couleur & l'ardeur de ce sang l'enflamma plus puissamment contre vn ieune homme, accusé faussement d'auoir esté le porteur de l'Apologie que le Docteur Pol, auoit composé pour nostre innocence. Ce ieune Chrestien ayma mieux estre batu pour l'amour de Iesus-Christ, & de la Saincte Foy, que de descouurir celuy qui l'auoit apportée de Pequim. Et puis ils furent conduits en prison passans par le milieu de la ville, & nostre frere fut porté sur vne table, pour ne pouuoir pas se soustenir à cause de ses blessûres.

Le courage & le desir de ces vaillans Confesseurs se renforçoit d'autant plus dans les tourments, que leur corps s'affoiblissoit dauantage : ils n'auoient qu'vn seul regret de n'auoir pas perdu la vie, en perdant leur sang, & quand leurs blessûres gelées par l'aspreté du froid se rengregeoient sous la main de ces ignorans, qui seruent dans les prisons, plus dignes du nom de bourreaux que de Chirurgiens, ils ressentoient vn plaisir tout nouueau dans leurs ames, au renouuellement de leurs douleurs, qui acheuoient le

rond

rond de leur couronne. Celuy qui souffroit dauantage, estoit le Xin, qui les faisoit souffrir: Tant plus il versoit de sang Chrestien, d'autant plus estoit-il alteré. Rien ne pouuoit le contenter que la mort des innocens dont la vie luy reprochoit ses crimes: Enfin n'en pouuant plus, il remit la cause de nos prisonniers par deuant le Iuge criminel: mais le iugement fut autre qu'il n'esperoit; par ce que l'affaire ayant esté communiquée au *Xon-xu*, President de la Chambre, ils furent declarez innocens & absoûs, iusqu'à ce qu'on eust sçeu la volonté du Roy, & à cinq iours de là renuoyez dans leurs maisons en pleine liberté pour se guerir des playes, qu'ils auoient receuës par la cruauté d'vn Tyran inhumain.

CHAPITRE IX.

Continuation de la mesme persecution contre les Chrestiens, & le bannissement des Peres.

LE Xin ayant ouy le iugement de la Chambre criminelle, fit de nouuelles poursuittes, & inuenta de nouuelles instances, pour ne sembler pas, qu'il eust persecuté des innocens.

Premierement il fit courir des manifestes contre la verité, & contre l'honneur des Chrestiens, les chargeant d'auoir imprimé vne Apologie outrageuse à la reputation des plus nobles Mandarins, en faueur des Peres, traistres au Roy, & perturbateurs du Royaume. Puis il fit souleuer les censures du peuple, qui eurent recours à luy, comme à leur superieur, pour apprendre la maniere de bien viure. La response qu'il leur donna, fut qu'ils se prissent garde du Pere Vagnon, & de ses compagnons, ennemis de la paix, & du repos public, & seducteurs du peuple, qui enseignoient vne Loy contraire à la fidelité, que les suiets doiuent au Prince, à l'honneur des anciens, au seruice des Dieux, & à l'exercice des vertus pratiquées de tout temps à la Chine: & puis il deploroit la misere du siecle, en ce qu'il se

trouuoit des personnes foibles, qui se laissoient gaigner par ces tromperies.

Ces discours porterent vn Mandarin de son tribunal auec deux Docteurs décheus de leur credit, à escrire contre les nostres. Il y en eut vn particulierement, qui auoit esté aux Philippines, qui publia que les Chrestiens adoroient vn homme crucifié, qu'ils faisoient le signe de la Croix sur le front, qu'ils l'eleuoient sur leurs maisons, & sur la pointe de leurs clochers, qu'ils la portoient suspenduë au col, comme vn precieux ioyau : que par leurs predications ils s'estoient rendus les Maistres des Philippines, de Malaca, & des Indes : qu'ils auoient fait mourir en cachette & sans suiet plusieurs Chinois : que leurs Religieux commettoient des sacrileges horribles auec les femmes, qui frequentoient leurs Eglises, & qu'ils leur faisoient descouurir tous leurs secrets sous pretexte de pieté, que toutes leurs pretentions ne visoient à autre chose qu'à s'emparer de la Chine par leurs finesses : & que pour ces raisons ils deuoient estre chassez, sans tarder dauantage, comme des pestes du bien public.

Outre ces libelles qui furent publiez par le Xin, & enuoyez à la Cour de Pequim, il pratiqua si puissamment les Tribunaux de la ville Royale, qu'il leur persuada de dresser vne requeste contre nos Peres & contre la loy que nous preschions, & de la presenter au Roy, sellée du cachet de l'Eunuque, qui est au lieu de Vice-Roy.

Cette requeste ou remonstrance fut presentée le dernier de Septembre ; & le iour suiuant ils en composerent vne autre, supplians sa Majesté de vouloir au plustost respondre à tous les memoires, qui luy auoient esté presentez à diuerses fois pour la mesme occasion. Le huictiesme d'Octobre, le Xin en fit passer vne troisiesme, & à cinq iours de là, vne quatriesme par la main d'vn Tauli, & puis vne cinquiesme par le moyen d'vn certain Coly de Nanquim, qui auoit la charge d'vn des Admoniteurs & Conseillers du Roy.

Tous ces memoires entroient dans le Palais Royal, sans qu'il en sortit aucune response ; & ce pendant le Docteur Paul composa vne seconde Apologie, pour respondre aux calomnies, que nos

nos ennemis nous imposoient : & de cette piece, & de celle du Docteur Michel, auec d'autres traitez & remonstrances, il s'en fit vn iuste volume. C'est ainsi que cette primitiue Eglise faisoit gloire de defendre sans craindre & sans rougir, par sa plume & auec l'effusion de son sang, l'honneur de nostre sainte Foy. Les écrits de nos Docteurs estoient authorisez par la patience de nos prisonniers; qui supportoient ioyeusement & d'vn courage inébranlable, tous les mauuais traitemens qu'on leur faisoit; partie pour contenter le Xin, & partie aussi pour manquer d'argent; la cruauté du Tyran estant venuë à cét excez de ne pas permettre, qu'on leur portât mesme vne paille de nostre maison. Ils furent trois mois les fers aux mains, dans le lieu le plus hideux de la prison : leur viure estoit du riz mal cuit, & vn peu d'herbes sans assaisonnement; l'vn & l'autre tout froid, à cause qu'on en faisoit cuire à la fois pour trois ou quatre iours. Si les Chrestiens leur portoient quelque aumône, les autres prisonniers auec les gardes, qui sont comme des guespes autour des ruches, en déroboient vne bonne partie, & le plus souuent tout.

Le Pere Semedo, & le Frere Sebastien Fernandez qui estoient seuls dans vne prison, par vne faueur extraordinaire, au lieu d'herbes auoient la moitié d'vn œuf de cane dur & salé; deux de ces œufs coûtoient vn double, & puis pour tout festin on en partageoit vn entre deux hommes. Le Pere auoit esté au commancement malade neuf mois entiers dans vne belle infirmerie, assisté de ces charitables infirmiers; de sorte qu'il fut deux fois en en danger de mort; & sa grande foiblesse luy épargna vne de ces deux foix les bastonnades, qu'il eust deu receuoir, suiuant l'ordre & la pratique des prisons.

Les autres Chrestiens tomberent aussi malades : d'où vient qu'on presenta plusieurs requestes au Xin, pour permettre qu'ils se fissent porter & traiter dans leur maison, soûs bonne & seure garde, comme c'est la coûtume à la Chine; mais iamais il n'y en eut que deux ou trois, qui pûrent obtenir de ce barbare, seulement quatre iours de congé : de sorte que deux de ces illustres confesseurs finirent heureusement leur vie, au milieu de ces souffrances. L'vn de ceux-là auoit nom Pierre Hya, natif de Nan-

 kim,

quim, âgé de vingt-deux ans, dont il en auoit paſſé cinq en la Foy Chreſtienne, auec des exemples d'vne rare vertu, & particulierement de la chaſteté qu'il auoit voüée à Dieu, & qu'il taſchoit de conſeruer, comme la fleur de ſon corps & de ſon ame, par des penitences rigoureuſes, par vne ſeuere mortification de ſes ſens, & ſur tout de ſes yeux, qu'il détournoit meſme de ſes plus proches parentes, & par les feruentes prieres qu'il faiſoit iour & nuit ſi longuement, qu'il en auoit des cals aux genoux. Il ne manquoit iamais d'aſſiſter à la Meſſe, bien qu'il fuſt éloigné de l'Egliſe de quatre milles, c'eſt à dire prés de deux lieuës. Il eſtoit doux & affable en ſes paroles : il ne pouuoit ſupporter la moindre faute, tant il auoit la conſcience tendre, & l'ame nette: il diſtribuoit à ſes parens & aux Chreſtiens pauures ce qu'il gaignoit de ſon meſtier : il ſoufroit patiemment les iniures, & diſoit que pour imiter Ieſus-Chriſt, il falloit eſtre Agneau : & il fit paroître cette patience, ou pluſtoſt triompher en ſa derniere maladie. Dautant que les loix du Royaume ne permettent pas ayſément qu'vn priſonnier meure en priſon, le Xin ſachant l'eſtat du malade fit commandement à ſon Pere de le prendre, iuſqu'à ce qu'il fût guery : mais le Pere, qui eſtoit Idolatre, & qui haïſſoit ſon fils, n'en voulut rien faire : de ſorte que les Sergens par l'ordre du meſme Xin contraignirent la Mere de s'en charger: elle eſtoit Idolatre auſſi bien que ſon mary, & l'affection qu'elle auoit pour ſes faux Dieux, auoit eſtoufé en elle les ſentimens de la nature pour ſon fils, qu'elle traita preſque auſſi mal, que les Officiers de la priſon, ſans qu'il teſmoignaſt iamais aucun ſigne d'impatience & de meſcontentement. Comme il fut prés d'expirer, ſes parens le ramenerent en priſon, d'où la mort le deliura bien-toſt pour le mettre dans vne vie, & dans vne liberté perpetuelle. Il eſt le premier des ſeculiers, qui ſoit mort dans les priſons pour la Foy: ſon corps fut rendu à ſon Pere pour eſtre enterré ſans aucune ceremonie.

Le ſecond s'appelloit Guillaume Vem, qui fut pris en noſtre maiſon & à noſtre ſeruice, & mourut de miſere en priſon. Sa femme, car il eſtoit marié preſenta diuerſes requeſtes aux Mandarins, pour l'auoir chez elle pendant ſa maladie, ſans pouuoir rien

obtenir. Elle eut recours au Xin, qui entendant qu'il estoit Chrestien, ne luy donna pour toute consolation que ces mauuaises paroles: Quel bien esperez-vous de la loy que professe vostre mary? De sorte qu'il mourut bien tost auec tant de gloire, qu'il auoit receu moins d'assistance des hommes durant sa maladie, laquelle il endura courageusement, pour l'amour de Iesus-Christ, & pour la defense de sa Religion.

On ne sçauroit dire combien ces morts precieuses embraserent d'vne sainte ialousie, les Chrestiens prisonniers à soufrir constamment pour le mesme suiet: & combien fortement elles encouragerent ceux de dehors, à professer aux yeux des hommes, vne Loy persecutée, & assister ceux qui la defendoient, au peril de la vie. Ils distribuerent entre eux les prisons, en sorte qu'ils visitoient tous les iours les prisonniers, & les soulageoient dans leurs necessitez à la veuë du Xin & des autres Mandarins: & leur charité ne se renferma pas dans la prison, elle s'estendit auec liberté, aux femmes & aux enfans des prisonniers, & quelques-vns engagerent iusques aux meubles de leurs maisons, pour subuenir à la necessité des pauures.

Le Capitaine Ignace Cin, bien que nouueau conuerty se signala plus que tout autre, par ses actions de charité; & trois autres familles qui furent en danger de perdre l'honneur auec les biens, à sçauoir celle de Luc Ciam Capitaine d'Armes, d'André Hiam Mareschal, & de François Brunisseur d'or. Certes la charité de cet André Hiam est admirable, en ce qu'ayant receu quelques escus du P. Vagnon, pour l'assistance des prisonniers, il n'y voulut point toucher; mais fit si bien par son trauail, & par celuy de son fils, l'amour leur redoublant les forces, qu'il pourueut entierement aux necessitez de deux prisons; & puis restitua la somme, que le Pere luy auoit mise en main. Il y eut aussi des femmes deuotes, qui firent vne bourse commune, du fruit de leurs trauaux, & l'employerent dans les prisons au soulagement des plus necessiteux, sans qu'il se soit passé aucun iour que les prisonniers n'ayent ressenty abondamment les effets de cette liberalité, qui estoit d'autant plus admirable, qu'elle estoit plus subtile & plus industrieuse.

Apres l'emprisonnement des nostres, certains coquins se fourrerent dans les maisons, faisans les ministres de iustice, molestans les Chrestiens, & les menaçans de les deferer au Xin, dés-lors qu'ils auoient trouué quelque Image, n'y ayant coin, qu'ils ne visitassent, à dessein de tirer d'eux quelque piece d'argent. Cette pratique dura quelque temps, iusqu'à ce qu'vn Mandarin, qui fut aduerty de cette fourberie, fit prendre & bâtonner comme il falloit, quelques-vns de ces brigands, & vn entre autres, pour auoir denoncé vn Chrestien au Tauli. Cette action de iustice n'empécha pas neantmoins que plusieurs Chrestiens ne fussent accusez deuant le Xin : qui reçeut volontiers l'accusation, & fit mettre la cause en la chambre criminelle, où l'on ne connoist que des crimes les plus enormes. Les Chrestiens apres vn examen rigoureux, furent renuoyez comme innocens, & le Xin taxé, pour vn homme iniuste & ignorant.

Il ne fut pas mieux traité de deux graues Mandarins ; dont l'vn nommé Hò, luy demanda dans vne compagnie des Lettrez, pourquoy il auoit fait emprisonner les Peres ; & comme il eût répondu, que c'estoit à cause qu'ils préchoient vne loy contraire à la leur: il luy repartit fort à propos, pourquoy est-ce donc, que vous ne faites pas emprisonner quantité d'autres, qui suiuent & enseignent des loix qui sont plus differentes de la nostre, que celle que ces Peres professent? C'est, dit le Xin, que ceux-là n'ont point d'accusateurs, qui leur fussent partie. Et les Peres, replique le Hò, qui est-ce qui les a accusez & denoncez à vostre seigneurie? Comme il se vid confus, ne sachant que répondre, il fut contraint de quitter l'assemblée & de se retirer, de peur de bruit. L'autre fut vn President du Tribunal de guerre, qui le reprit aigrement de ce que contre les loix de la raison, il auoit si mal traitté nos Peres, qui n'auoient commis aucune faute, & ne l'auoient iamais desobligé : & nonobstant toutes les choses que le Xin pût alleguer pour sa iustification, le President luy declara qu'il estoit sur le poinct de le deferer au Roy, comme vn perturbateur de son Estat, & de vray il depécha vn Courrier à la Cour auec vn memoire, qu'il rappella depuis, se contentant de n'auoir doresnauant n'y amitié ny communication auec vn si méchant homme.

La charité d'vn nouueau Chreſtien de Pequim, & Bachelier dans l'vniuerſité ſe fit voir en meſme temps, & admirer dans la Ville de Nanquim, où il eſtoit accouru dés auſſi-toſt qu'il eut appris les triſtes nouuelles de l'empriſonnement de nos Peres; qu'il viſita dans leur captiuité, & aſſiſta dans leurs neceſſitez, quoy qu'il ne les euſt iamais veus;& attira pluſieurs de ſes amis dans les priſons, par ſon induction & par ſes exemples, pour ſoulager de leurs liberalitez, la pauureté des Chreſtiens priſonniers pour la foy. Il paſſa pluſieurs mois dans ces heroïques occupations, accompagnant les Chreſtiens aux Tribunaux des iuges; penſant leurs playes; & les conſolant dans leurs miſeres: à quoy ne ſeruoit pas peu la qualité d'vn tel perſonnage, renommé pour ſa ſcience, & pour ſes belles perfections, Il oſa meſme attaquer vn Mandarin, qui pour complaire au Xin, auoit écrit & publié vn manifeſte contre nos Peres; & luy parla ſi fortement, qu'il luy fit changer d'opinion, & le rendit protecteur & admirateur de ceux qu'il auoit vn peu auparauant perſecuté par ſa langue & par ſa plume.

Vne Dame Chreſtienne, femme d'vn priſonnier Chreſtien, qui auoit eſté battu par ſentence des iuges, en la compagnie de noſtre frere,fut auſſi en meſme temps miraculeuſemẽt conſolée, comme il raconta à ſon beau-pere, vn des pilliers de cette nouuelle Egliſe, qui l'exhortoit à eſtre ferme & conſtante en la Foy. Il luy ſembla vne nuict, à ce qu'elle diſoit, de voir Noſtre Seigneur, qui luy demandoit,où elle auoit mis ſes Images. Les ſergens,répondit-elle,m'en ont pris vne en prenant mon mari:pour l'autre ie l'ay cachée au fond de mon coffre, de peur qu'elle ne fût outragée par l'inſolence des infidelles. Tu dis vray, repartit Ieſus-Chriſt; neantmoins ie veus que tu mettes l'image qui te reſte au lieu de la premiere; & ne crains point: Ton mary eſtant priſonnier pour l'amour de moy,ie vous aſſiſteray tous deux. Elle racontoit ſa viſon, dont elle eſtoit ſi conſolée, & ſi fortement affermie en la Religion, qu'elle conſoloit & encourageoit les autres chreſtiens par cette narration accompagnée de ſes exemples.

Enfin comme noſtre ennemy vit qu'il ne pouuoit tirer aucune

responſe du Roy, il employa toutes ſes forces, & fit ſes derniers efforts auec le Colao qui d'ailleurs ne nous eſtoit point contraire & l'obligea de dreſſer vn memoire, & de le faire paſſer par les mains d'vn Eunuque, qu'il auoit deſia remplies d'vne bonne ſomme d'argent, afin d'en auancer les expeditions, les Eunuques ſçeurent ſi bien meſnager cette affaire, & firent couler ce memoire entre eux de main en main, ſi ſecrettement qu'ils le rendirent au Colao, comme de la part du Roy pour le ſéller; & pour conclure noſtre banniſſement. Ce qu'il fit en ces termes.

Ayans eſté pleinement informez par le Lipu aſſeſſeur du troiſieſme Tribunal de Pequim, que certains eſtrangers pratiquoient en cette Cour, leur eſtabliſſement dans ce Royaume: ſur les humbles prieres & remonſtrances que nous ont fait nos Mandarins, que nous fiſſions vn commandement par toutes les Prouinces, que les Peres Vagnon, & Iacques Pantoïa, auec leurs compagnons fuſſent renuoyés dans leur pays, pour auoir preſché vne Loy inconnuë: & ſous pretexte de religion d'auoir troublé le repos de noſtre peuple, & machiné ſourdement vne reuolte parmy nos ſuiets, & vn ſoûleuement general dans noſtre Eſtat. Pour ces conſiderations, nous auons ordonné au Lipu de Nanquim d'auertir les Mandarins de nos Prouinces, qu'en quelque lieu, qu'on trouue ces Eſtrangers, on les face conduire & eſcorter ſous bonne garde en la Prouince & Cité de Canton, & que de là ils s'en retournent puis apres en leur païs, laiſſans la Chine en repos. Et dautant que l'année derniere, ſur l'aduis qu'on nous donna, que ces Eſtrangers n'eſtoient entrez dans noſtre Royaume, que pour noſtre ſeruice, & que le Pere Iacques Pantoïa & ſes compagnons eſtoient tres-capables de trauailler à la correction de noſtre calendrier, nous les auions aggregez au nombre des Mandarins; nous voulons & ordonnons que nonobſtant cette aggregation, ils ſoient congediez, & renuoyez en leurs Prouinces. Car tel eſt noſtre plaiſir. Cette ſentence ſoit renduë au Lipu, & au Ciayan, le 28. de la douzieſme Lune.

Cette ordonnance ayant eſté minutée au pied de la Requeſte, le Colao la renuoya au Palays Royal, pour eſtre approuée & confirmée du Roy, comme c'eſt l'ordinaire. Les Eunuques gai-

gnez par les presens du Xin, la firent incontinent signer au Roy, par vne tromperie manifeste, l'ayans fait couler finement, à ce que disent quelques-vns parmy plusieurs autres memoires, qui auoient esté leus, auec lesquels le Roy signa cette sentence, sans l'auoir veuë : ou comme pensent les autres, la Reyne elle-mesme sur qui le Roy se descharge d'vne bonne partie de ces confirmations, l'ayant signée de sa propre main. Et certes il n'y a point d'apparence, que le Roy qui auoit fait iusques alors la sourde oreille, à tant de remonstrances, & d'importunitez, eust si tost changé de resolution : veu que d'ailleurs la pratique de la Chine n'est pas de renuoyer en leurs maisons des Estrangers pleinement instruits des affaires du Royaume, mais plustost en quelque prouince eloignée. Quoy que c'en soit la sentence fut publiée le quatorziesme de Feburier ; au renouueau de leur année.

La nouuelle fut portée en moins de rien par tout le Royaume. Les Mandarins de Nanchium en la Prouince de Canton, firent sçauoir honnestement au P. Gaspar Ferrera, qui estoit là pour lors, les volontez du Roy, & luy permirent d'attendre ses compagnons. Neantmoins le Pere iugea plus à propos de vendre la maison, & de se retirer en d'autres missions suiuant le commandement, qu'il en auoit eu du Pere Lombard. Les Mandarins de Hamleu, où estoient deux Peres, ne leur firent aucune signification pour le respect qu'ils portoient au Docteur Michel nostre Protecteur, qui voulant se roidir cõtre le torrent de la persecution, & redoubler ses forces, contre les puissances d'enfer, escriuit au Pere Superieur de luy enuoyer deux autres Peres, ce qu'il fit fort à propos pour le bien de cette Eglise. Le Pere Iean de la Roque ayant laissé le frere Paschal Mendez, à Nanquium pour la consolation des Chrestiens, se retira auec deux autres à Chien-chiam dans la Prouince de Chiamsi, ne conuersant cependant que fort discretement & en cachette dans les maisons des Chrestiens, iusqu'à ce que Dieu les remit dans vne pleine liberté.

A Pequim le Colao fit ses excuses à nos Peres, de ce qu'il estoit obligé par les deuoirs de sa charge, d'executer les ordres du Roy, & leur promit de les ayder de son credit, pour empescher leur sortie, s'ils vouloient presenter vne requeste. Mais les portes de

la

la Cour estoient si bien fermées, qu'il n'y eut iamais moyen de faire passer vne seule feüille de papier pour nostre iustification : il falut ceder au temps & à la violence. Le Dimanche des Rameaux les Chrestiens encouragez par la distribution des palmes benistes, qu'ils prirent comme des marques de leur victoire, partirent pour Canton; les Mandarins ayans donné ordre, que le peuple ne leur fit aucun outrage par les chemins. La maison, que nous possedions par la liberalité du Roy, fut laissée à la garde d'vn bon Chrestien, sous le bon plaisir des mesmes Mandarins.

Le plus fort de l'orage se creua sur Nanquim : où le Courrier voulut luy-mesme porter la nouuelle aux Peres de leur bannissement, croyant les obliger beaucoup, d'empécher qu'ils ne fussent taillez en pieces, par la populace; & les Mandarins leur firent l'honneur de les visiter en leur maison auec de grandes ciuilitez. Neantmoins ils furent conduis le sixiéme iour de Mars au Tribunal de six Mandarins, la corde au col, pour estre interrogez, & confrontez deuant le Xin, & le Pere Semedo, qui ne pouuoit se tenir sur ses pieds, à cause de sa grande foiblesse, y fut porté sur vne table. Ce Iuge autant cruël qu'iniuste apres vn second examen prononça contr'eux sa sentence qui portoit, qu'encore bien qu'ils meritassent la mort pour auoir préché vne Loy nouuelle à la Chine, neantmoins la bonté du Roy leur accordoit la vie, & se contentoit de leur faire appliquer à châcun dix coups de bâtõ, & de les renuoyer en leur païs. La maladie extreme du Pere Semedo l'exempta de ces coups; mais le Pere Vagnon les reçeut si rudement, qu'il en fut plus d'vn mois incommodé, sans pouuoir guerir de ses playes. En suite de la mesme sentẽce, on executa nostre maison, nos meubles, & particulierement nos liures, les executeurs crians que nous étions indignes de porter le nom de Lettrez. Puis on nous mit dans vne cage de bois fort estroite, dont on se sert pour transporter les criminels condamnez à mort, d'vn lieu à l'autre; auec vne chaîne au col, les fers aux mains, les cheueux longs, les habits mal adiustez, en témoignage que nous étions des estrangers & des barbares : & ainsi renfermez comme des bêtes, on nous porta le trentiéme iour d'Avril de la prison à vn Tribunal, pour faire séller nos cages du Seau du Roy, & donner l'ordre

l'ordre aux Mandarins de la garde qu'ils deuoient obseruer à nous faire sortir pour le repas du iour, & pour le repos de la nuit.

Ie ne sçaurois dire le bruit que faisoient auec leurs chaisnes de fer, les Sergens & les autres Officiers qui nous conduisoient; il me suffit de vous representer qu'on portoit deuant nous trois grandes tables, auec la sentence du Roy escrite en grosses lettres, qui defendoit à tous les Chinois d'auoir aucun commerce auec nous : & qu'en cét équipage nous sortimes de Nanquim, renfermez dans nos cages, l'espace de trente iours, iusqu'à ce qu'estans arriuez à la premiere ville de la Prouince de Canton, nous fûmes presentez au Turan, qui apres nous auoir aigrement repris de ce que nous auions esté si osez que de prescher vne nouuelle loy à la Chine, nous mit entre les mains des Mandarins, qui nous traisnerent par tous les Tribunaux auec vn concours de peuple, qui à peine est croyable, & nous ietterent hors de leur ville, pour prendre la route de Macao, où nous arriuames, apres quelques iournées de chemin.

Les Chrestiens detenus en prison apres nostre sortie, vsez & demy-morts des miseres qu'ils auoient enduré, furent enfin condamnez par les sollicitations importunes du Xin, à soixante-dix coups de baston chacun. Les deux Freres, pour ce qu'ils estoient naturels de la Chine, apres auoir esté cruellement battus, furent condamnez l'vn à seruir les massons aux murailles des Tartares, & l'autre à tirer à la corde, les vaisseaux du Roy, comme font les cheuaux & les bœufs. On ne peut dire autre chose de tous les Chrestiens, si ce n'est qu'ils tesmoignerent vniuersellement vne grande constance, & firent paroistre sur leur visage au grand estonnement des Payens, le plaisir qu'ils sentoient dans leurs ames de souffrir pour Iesus-Christ. Ie veux finir ce Chapitre, & tout ensemble cette triste narration par vne chose rare. Vne Dame ayant ouy dire, que nostre Sebastien Fernandez auoit soufert à la torture, le serrement des mains, pria nostre Seigneur de luy faire vn iour la mesme grace. Elle fut exaucée en vne partie de ses souhaits. Pour ce que comme elle estoit à l'oraison, il luy sembla que le Xin, assis sur son Tribunal, la vouloit contraindre de renier la

 Foy,

Foy,& qu'au refus qu'elle luy fit d'obeïr à ses commandemens,il luy fit donner la gehenne & serrer les mains. Et certes cette vision ne fut pas purement imaginaire, veu que les marques des cordes, & les cicatrices des playes, luy demeurerent imprimées sur ses mains tout le temps de sa vie ; & cét agreable spectacle qu'elle auoit continuellement deuant les yeux, remplissoit son cœur d'vne merueilleuse consolation.

CHAPITRE X.

Comment les choses s'addoucirent apres la persecution, & de la fondation de plusieurs residences.



Es autres persecutions, qui precederent celle de Nanquim estoient particulieres, & le feu pour l'ordinaire ne gaignoit point plus auant que les lieux, où il s'estoit allumé ; pour ce que les Magistrats des Prouinces se contenoient dans les bornes de leur ressort, sans prendre connoissance des affaires d'autruy, & des personnes & des maisons exemptes de leur iurisdiction. Mais en cette-cy, comme le Tyran s'estoit attaché vniuersellement à la ruine de tous les Chrestiens de la Chine, estimant que c'estoit peu de chose de perdre ceux de Nanquim, il porta l'affaire deuant le Roy pour la terminer auec plus de rigueur & d'authorité, & pour couper d'vn seul coup tant de riches moissons, & estoufer tant de belles semences, qui commençoient à germer dans les cœurs des Chinois. Apres cette sanglante Tragedie, les Peres ayans esté chassez de leurs residences, comme nous auons dit, leurs maisons confisquées, leurs biens engagez, leurs Eglises violées, & celle de Nanquim renuersée par terre, & les materiaux vendus par sentence du Xin, enfin les Peres, qui estoient au mesme lieu de Nanquim, estans sortis auec vn si grand bruit, & vne si estrange confusion, que le iour du dernier iugement sembloit estre venu, on ne sçauroit croire les dommages qu'apporta leur absence, les biens qu'elle arresta, & les diuers

changemens, qu'elle causa dans les ames. Les maistres de cette nouuelle Eglise furent cachez, les Chrestiens intimidés, les Gentils encouragez, le tyran victorieux, & ceux de sa suitte si libres & insolens, qu'il leur estoit permis indifferemment de poursuiure les Chrestiens, & de les accuser deuant les Iuges, particulierement ceux de Nanquim.

Mais puisque nostre Seigneur auoit iugé plus à propos, suiuant les dispositions secrettes de sa prouidence eternelle, de tirer le bien du mal, que d'empescher vniuersellement le mal; on peut dire que plusieurs bons effets sortirent d'vne meschante cause. Car quoy qu'on n'eust pas pour lors cette douce liberté de faire de nouueaux Chrestiens, & de gaigner de nouueaux suiets à Iesus-Christ, toutefois la constance & le courage des anciens parut dans la haute opinion qu'ils temoignerent auoir de nostre sainćte Loy, & dans les feruens desirs de retenir les Peres dans le Royaume, pour se perfectionner de plus en plus, en la doctrine qui leur auoit esté preschée. Car la plus-part de ceux qui demeuroient en d'autres villes, enuoyerent ou vindrent eux-mesmes en personne chercher les Peres, & les conduire en leurs maisons. Ce qui fit, que hors des deux Cours de Pequim, & de Nanquim, nous fusmes par tout les bien-venus, les Chrestiens furent consolez de leurs pertes, & confirmez en leur foy; & les Eglises, (ie ne parle point des materielles qui sont les ouurages des hommes,) maintenuës, & mesme augmentées de nouueaux fideles.

A la Cour de Pequim deux freres demeurerent au lieu que le Roy nous auoit assigné pour nostre sepulture, à cause qu'estans Chinois & naturels du pays, ils n'estoient pas compris dans la sentence du bannissement. De sorte, que sous vn pretexte de pieté, que les Chinois prisent beaucoup, ils demeurerent pour garder la maison: mais ce fut auec de grandes incommoditez, & de fortes attaques que les Eunuques leur liurerent. Car deslors qu'ils virent les Peres hors de la Cour, ils creurent que la maison estant sans chef, ils n'auroient pas beaucoup de peine à chasser les freres, qui n'auoient ny la force ny le courage de resister à leurs batteries. Aussi ne sçauroit-on croire, ce qu'ils ne firent

point pour paruenir à leur dessein,& combien de fois ils firent venir ces pauures freres en iugement, & de quelles accusations ils les chargerent, pour les chasser de leur maison; mais en vain. D'autant que nostre Seigneur, qui auoit donné cette place aux Peres pour leur sepulture apres leur mort, voulut la conseruer pour leur seruir de retraite durant leur vie: se seruant de la prudence du Docteur Paul, qui residoit à la Cour, defaisant par son authorité toutes les trames que nos ennemis nous ourdissoient par leur malice.

Vne fois entr'autres les Eunuques auoient disposé les affaires de telle sorte, qu'il sembloit impossible, que leur dessein ne reüssît, pour auoir corrompu quelques-vns des Magistrats par leurs presens; & sur tout pour auoir gaigné à leur party, le Chifu, ou Gouuerneur de la Chine, qui leur promit sa faueur. Le pis fut, qu'il estoit si tard, quand ils appellerent nos freres en iugement, qu'à peine eurẽt-ils le temps d'en aduertir le Docteur Paul,& luy d'écrire au Gouuerneur de la ville: ce qu'il fit auec tant de presse, qu'il donna ordre au laquais, qui portoit la lettre, de la donner en quelque lieu qu'il trouuât le Gouuerneur, fût-ce mesme en la ruë. Et de vray il le rencontra, comme il estoit prest d'entrer au Conseil, qui se tient à Pequim hors du Palais, accompagné d'vn grand nombre d'Eunuques, qui se tenoient asſûrez du bon succez de leur affaire, à cause des diligences, qu'ils auoient faites. Le Gouuerneur, ayant leu sa lettre, fit appeller la cause: & les Eunuques auec plus de paroles que de raisons gaignerent le deuant iusques à ce que nostre Frere fut cité pour répondre, qui ne fit autre chose que de produire l'acte de la donation que le Roy nous auoit faite de la maison, & du jardin pour la sepulture du Pere Mathieu Ricci, & de ses compagnons, passé deuant les Officiers, & verifié en plein Conseil. Le Gouuerneur le prit, & l'ayant leu; pour vn témoignage de la faueur qu'il vouloit faire aux Eunuques, il y appliqua derechef le sçeau de son Office, voulant dire, qu'il n'estoit pas raisonnable de defaire mal à propos ce qui auoit esté bien fait. Ainsi termina-il ce grand affaire au contentement des Peres, & ferma la bouche aux parens de l'Eunuque prisonnier, qui n'auoient cessé iusques alors de faire leurs poursuittes,

afin

afin de tirer au moins quelque chose par leurs importunitez, s'ils ne pouuoient tout gaigner par la iustice.

Les Freres, qui gardoient la maison prirent cette occasion, & s'en seruirent fort à propos, pour visiter de temps en temps les Chrestiens de cette ville; & apres que la tempeste commença de s'appaiser & que le plus fort de l'orage eut creué, vn Pere passa par là en habit desguisé, qui fit de nouuelles conquestes à l'Eglise, sous ombre de conseruer les anciennes.

La maison que nous auions à Canton, qui est vne Prouince plus meridionale, fut ruinée totalement. Car bien qu'au commencement on en eust pris vne petite, pour y tenir vn frere, qui receust les Peres de Nanchium quand ils passoient; le temps nous fit connoistre qu'il estoit plus à propos de l'abandonner entierement, pour euiter les tempestes, & se mettre en seureté. Le Pere, qui gouuernoit la residence, alla plus auant; & le Frere apres luy; auec promesse neantmoins de visiter tous les ans, les Chrestiens du païs.

Le Pere de la Roque, qui auoit quitté la ville de Nanquiam en la Prouince de Kiamsi, auec deux autres Peres se retira dans la Cité de Kiencham de la mesme Prouince, par l'aduis d'vn Chrestien nommé Estienne, sorty d'vne noble famille, la premiere du lieu, & filleul d'vn Mandarin, qui depuis se conuertit, luy-mesme à nostre sainte Foy. Les Peres fureut receus auec toute sorte de charité Chrestienne, & logez dans vne maison, qu'ils appelloient *l'Estude*, prés des murailles de la ville, composée de quatre belles chambres, d'vne cuisine, & d'vne grande sale pour seruir de Chapelle. Nous n'estions visitez du commencement que par les Domestiques de nostre hoste, qui estoient tous Chrestiens; les Parens Gentils, & les amis du voisinage vindrent apres, ces visites qui n'estoient que de ciuilité, ne laissoient pas de nous donner le temps & la commodité d'attirer quelques Payens au Christianisme; ceux-cy en faisoient venir d'autres: de façon que peu à peu le nombre des Chrestiens s'accreut de telle sorte, que deux ans apres, la Messe s'y chantoit en Musique, auec vn grand concours de peuple, dequoy ie suis tesmoin. Les principaux Musiciens qui ioüoient des instrumens, estoient fils de Chrestiens: &

quatre des plus fameux Lettrez seruoient à la Messe auec leurs liurées, comme i'ay veu. C'est maintenant vne de nos meilleures residences, auec vn grand nombre de Chrestiens parfaitement instruits en nos mysteres, & deux Eglises annexes en la Prouince de Chinceo, qui pour estre assez proches de Kiencham, sont visitées tous les ans par vn de nos Peres.

La residence de Hamcheu sous la protection du Docteur Michel, est encore plus florissante. Les Peres pour tesmoigner à tout le monde, qu'ils obeïssoient aux volontez du Prince, & à la sentence de leur bannissement, sortirent en plein iour accompagnez du mesme Docteur, & des premiers Chrestiens. Mais ce digne Protecteur de cette nouuelle Eglise, qui nous auoit preparé depuis long-temps dans son Palais, vn appartement assez logeable, des chambres, des Offices, vne Eglise, vne sale, le tout à nos vsages, pour nous y retirer au besoin, nous rappella secrettement, & nous receut dans sa maison, sans qu'aucun s'en apperceust. Il ne s'en cachoit point pourtant, & trois ans apres, quand le Xin natif de cette ville, se fut retiré dans sa maison, nostre Michel le visita, & luy dist qu'il auoit chez luy, les Peres, qu'il luy conseilloit de les venir voir, & de conferer auec eux, & qu'asseurément il les trouueroit tous autres, qu'il ne pensoit.

Cette maison fut le port le plus commode, que les Peres pûrent trouuer parmy ces orages & le plus asseuré refuge pour se mettre à couuert de la persecution. Elle auoit son superieur, auquel s'addressoient toutes les affaires, & que les nostres venoient trouuer, en diuers endroits, de temps en temps, pour luy rendre compte de leurs emplois, ou pour le consulter dans leurs difficultez. Et quoy qu'on prît bien garde de ne laisser entrer aucun Gentil, s'il n'estoit de nostre connoissance, neantmoins on celebroit la Messe toutes les Festes, & on preschoit auec vn grand concours de tous les Chrestiens, dont le nombre s'augmentoit peu à peu, par les conuersions assez frequentes.

La tempeste ne fut pas si tost appaisée en l'Eglise de Nanquim: dautant que la longue detention des Peres dans la prison, la cruelle sentence qui fut executée contre eux, & leur sortie ignominieuse dans ces cages de bois à la veuë d'vne infinité de peuple,

qui

qui estoit venu de tous les endroits, pour se trouuer à ce spectacle, fit vne telle impression dans l'esprit des Gentils, qu'ils haissoient les Chrestiens à mort, & à la moindre occasion, les accusoient deuant les Iuges. De sorte qu'il se passoit peu d'années ; qu'il ny eût toûjours quelque persecution particuliere d'vn Chrestien deferé en iustice, outragé, condamné, & battu cruellement. Ce qu'ils supportoient auec vne constance & vn courage des premiers Disciples du Fils de Dieu, qui triomphoient en la presence des Iuges, & s'estimoient bien-heureux d'estre trouuez dignes de souffrir pour le nom de leur Maistre. Pour ne mentir point, i'estime que nostre Seigneur qui auoit destiné cette petite Eglise, pour estre l'objet de la plus cruelle persecution des Gentils de la Chine, l'auoit aussi doüée d'vne vertu particuliere, pour estre le sujet & le modele de la plus illustre patience des Chrestiens de ce Royaume.

Tous ces dangers n'empéchoient point vn Pere de les visiter de temps en temps, & ces visites estoient ordinairement accompagnées d'vn grand nombre de confessions & de communions, & des Baptesmes de quelques nouueaux Chrestiens. Ils auoient diuisé la ville en Parroisses & en Chapelles, tant pour leur commodité, que pour leur seureté ; ayans par ce moyen les lieux de la priere plus proches de leurs maisons, qu'ils frequentoient plus souuent, sans que les Payens s'en prissent garde. Ils s'assembloient aussi les iours de Festes en l'absence du Pere, & apres auoir fait leurs deuotions, ils conferoient ensemble, & s'exhortoient mutuëllement à la vertu. Et outre ces conferences, ils en auoient choisi entr'eux huict des plus approuuez, & des plus vertueux, pour visiter les autres en leurs maisons, consoler les malades, encourager les foibles, & pratiquer semblables œuures de charité & de pieté.

Ces huict, qui estoient comme les Maistres de ces nouueaux Disciples du Fils de Dieu, prirent le roolle des maisons, & du nombre des Chrestiens, qu'ils distribuerent comme en bandes, & confrairies, dont les plus anciens & les plus zelez estoient comme les chefs, qui veilloient sur les autres. Et puis en certain temps les Peres venoient les voir, pour receuoir leurs confessions,

&

& leur administrer le Saint Sacrement de l'Autel. Mais comme il n'estoit pas possible aux Peres de satisfaire abondamment aux bons desirs d'vn si grand nombre de fideles, & que leur presence estant necessaire également à plusieurs, ils ne pouuoient pas sejourner long-temps dans vn mesme lieu, cela fut cause, qu'on establist de nouuelles residences en diuers endroits, petites dans leurs commencemens, mais qui depuis se sont perfectionnées, auec des maisons & des Eglises bien reglées, telles qu'on les void à present.

La premiere residence, que nous eûmes incontinent apres nostre bannissement, fut fondée en la ville de Kiencham, en la Prouince de Chiamsi, dont i'ay parlé cy-dessus.

La deuxiesme fut en la Prouince de Nanquim, en la ville de Kiatim, où estoit la demeure du Docteur Ignace, Chrestien d'vne grande authorité, qui a esté depuis Vice-Roy de la Prouince de Xantum. Cét illustre personnage ayant receu les nouuelles de la sentence donnée contre les Peres, depescha promptement vn Messager au Pere Lazare Catanée residant à Hamcheu, pour luy porter vne lettre, qui ne contenoit que ces paroles, apres les complimens ordinaires. I'ay vne affaire de consequence à traiter necessairemẽt auec vostre Reuerence, ie souhaite passionnément que nous nous voyons en ma maison, auant que vous sortiez du Royaume. Quand la lettre luy fut renduë, les Peres estoient prests à sortir de la ville, pour se retirer à Xanhaj sur les terres du Docteur Paul: mais vne priere si ciuile, & si importante les fit changer en partie de dessein: de façon que pour contenter ces deux Docteurs, ils se diuiserent en deux troupes; & le P. François Sanbiasi fut destiné pour Kiatim, où il trouua vne maison garnie, que le Docteur Ignace auoit fait preparer dans vn appartement de son Palais, qui luy seruoit d'estude, auec des chambres, vne Chapelle pour dire la Messe, & toutes les commoditez d'vn logement. La Chapelle n'estoit que pour tenir les Domestiques; il en fallut faire vne autre vn peu apres, au mesme lieu plus grande & plus splendide, pour les externes, qui se laissoient aysément persuader par les raisons, & par la predication de nos Peres, de se ioindre à ceux de la maison. I'y fus quatre ans apres,

&

& ie peux dire auec verité que i'y trouuay vn bon nombre de Chreſtiens auſſi feruens en la Foy tant les hommes & les femmes que les enfans, auſſi ſoigneux d'aſſiſter à la Meſſe, d'entendre la parole de Dieu, & de ſe preſenter à la confeſſion, & de frequenter l'Auguſte Sacrement de l'Autel, que les plus deuotieux Chreſtiens nourris & façonnez en Europe. Ie ne veux pas charger cette hiſtoire de pluſieurs exemples particuliers d'edification, les reſeruant à nos Annales.

Cette maiſon nous ſeruit encore d'Academie pour éleuer nos ieunes gens aux eſtudes, pource que la ville eſtant à vne des extremitez de la Prouince, & de peu de commerce;les maiſons capables & commodes, il nous eſtoit aiſé d'y aſſembler nos eſtudians pour les former à la langue & aux lettres Chinoiſes: de ſorte que le nombre des Peres & des autres eſtudians, qui ſont de ieunes Chinois de Macao,que nous éleuons à la vertu, & inſtruiſons aux lettres du païs, afin qu'ils ſeruent puis apres à inſtruire les autres pour le bien de l'Egliſe, montoit iuſques à onze & douze, qui eſtoit beaucoup, veu le temps & le lieu.

Le P. Catanée eut ſon departement à Xanhaj, où il trauailla également à faire de nouueaux Chreſtiens, & à conſeruer les anciens. Le Docteur Paul reuint cependant de la Cour en ſa maiſon, & par ſa preſence donna la liberté aux predicateurs, d'annoncer l'Euangile au peuple, auec moins de danger, & plus de fruit;ſi bien que le Pere ne pouuant pas ſuffire à baptizer les nouueaux conuertis, fut contraint de faire ſigne à ſes compagnons, & de les inuiter à la recolte d'vne moiſſon ſi abondante: & le Docteur Paul, voyant que l'Egliſe eſtoit trop petite pour tant de fideles, ſe ſentit obligé de l'agrandir, ou pluſtoſt d'en fonder vne nouuelle, qui florit encore à preſent & ſe perfectionne de iour en iour en nombre & en vertu.

La reſidence de Chiamſi prit ſon origine,au meſme temps, & commença de ietter les fondemens de ce merueilleux edifice, que nous y admirons auiourd'huy, le plus beau & le plus ſaint de la Chine. Le premier fondateur de cette nouuelle Egliſe, fut vn Chreſtien nommé Pierre,qui allant en cette Prouince,en qualité de Mandarin,prit en ſa compagnie le P. Iules Aleſſe,pour le tenir

ſous ſa protection, & pour voir les diſpoſitions de ce peuple à receuoir la predication de l'Euangile ; où les predicateurs n'auoient iamais eſté, & quoy que les commencemens fuſſent petits, les progrez en ont eſté admirables, comme nous dirons ailleurs.

On reſſentit particulierement à Maco, les coups de la perſecution ; lors que quatre Peres furent portez par la violence de la tempeſte, des priſons de la Cour au College de cette ville. Mais tant s'en faut que le ſentiment de ces douleurs eſtoufaſt le deſir qu'ils auoient de ſoulager leurs freres, qui demeuroient expoſez aux dangers, & chargez du faix de la predication, qu'au contraire il embraſa leurs cœurs d'vn nouueau feu, pour rentrer dans la Chine, & rallumer le flambeau de l'Euangile, s'il eſtoit eſteint en quelque endroit par les vents & par l'orage. Toute la difficulté eſtoit à trouuer vn chemin par où ces quatre bannis peuſſent aller ſans eſtre reconnus: on iugea plus à propos de ſurſeoir leur retour, iuſqu'à ce que leur abſence euſt effacé leurs Images des eſprits ; & que le temps en euſt fait perdre la memoire Mais durant cette attente noſtre Seigneur retira de cette vie deux Peres de Pequim, à ſçauoir le P. Iacques Pantoïa, & le Pere Sebaſtien des Ours ; eſtant raiſonnable que ceux qui eſtoient les plus âgez, marchaſſent les premiers, & que ceux qui auoient plus long- temps combatu, fuſſent couronnez les premiers. Reſtoient donc les deux autres venus de Nanquim ; pour qui le danger eſtoit plus grand, de rentrer dans vn Royaume, où ils auoient eſté promenez de ville en ville, & conduis deuant tous les Tribunaux, & puis chaſſez honteuſement à la veuë de toutes les Prouinces. Toutefois le P. Aluarez Semedo, qui auoit demeuré moins de temps que les autres à la Chine, & qui par conſequent y eſtoit moins connu ; ayant changé le nom & le ſurnom qu'il portoit auparauant dans le meſme Royaume, y rentra trois ans apres qu'il en fut ſorti : & le Pere Vagnon le ſuiuit à deux ans de là, qui eſt encore viuant à la Cour de Xanſi ; vieillard venerable chargé d'années, & de merites, mais plein de force & de courage, pour trauailler comme vn ieune homme.

Voila le train des affaires de cette nouuelle Chreſtienté, qui ſe remettoient doucement en leur premier eſtat, & meſme s'a-

uançoient

uançoient de beaucoup à la faueur de quelques Chreſtiens d'authorité, & ſoubs la protection de quelques gentils de nos amis: quand la ſeconde tempeſte s'eleua contre l'Egliſe à Nanquim, qui ne fut pas à la verité ſi violente que la premiere, pour n'auoir pas eſté formée du meſme ſoufle, & pour ne venir pas du coſté de la Cour; mais qui fut plus dangereuſe, & qui nous mit également en peine, tant pour la crainte de l'auenir, que pour le mal preſent

CHAPITRE XI.

De la ſeconde perſecution de Nanquim, & du martyre d'vn Chreſtien nommé André.

IL ſembloit donc que l'Egliſe euſt recouuré ſa liberté à la Chine, & que l'Euangile fuſt hors des fers: les apparences d'vne riche moiſſon nous faiſoient oublier le paſſé, & releuoient nos eſperances. La ſeule ville de Nanquim n'eſtoit pas pleinement ſatisfaite, & le ſang des Chreſtiens qu'elle auoit perſecutez, n'auoit pas tellement eſteint ſon feu, qu'elle n'en euſt touſiours quelque bluëtte, qu'elle allumoit de temps en temps dans les occaſions contre les fideles, mais fort peu en eſtoient endommagez. L'an 1662. les ſuppoſts de la ſecte, qu'ils nomment à la Chine *Pelien-Kiao* dont nous auons parlé en la premiere partie de cette hiſtoire, ſe ſoûleuerent en la Prouince de Xantum, & furent ſi oſez que d'arreſter les liures qui venoient à la Cour de Pequim par la riuiere, & de ſe ſaiſir des vaiſſeaux, qui paſſoient par la Prouince: & meſme leurs forces s'augmentans auec leur inſolence, ils attaquerent quelques places, & entre autres vne ville, & s'en rendirent les Maiſtres, auec vn ſanglant carnage des citoyens. Ces choſes donnerent à penſer aux Prouinces voiſines, & mirent l'alarme iuſqu'à la Cour; Les Mandarins firent commandement par tous les endroits du Royaume, qu'on apportaſt toutes les diligences, pour prendre & chaſtier les perſonnes, qui ſuiuoient cette profeſſion. Les Prouinces les plus

éloignées ne s'émeurent point à ces nouuelles : mais à Nanquim, qui confronte à celle de Xantum, promit de grandes recompenſes, à quiconque découuriroit quelqu'vn de cette ſecte.

Sur ces entrefaites il arriua qu'vn Chreſtien voulant ſecourir vn ſien voiſin, que les Sergens traitoient fort mal ſans raiſon, attira ſur luy la colere de ces canailles, qui le pourſuiuirent, comme des enragez; iuſques dans la maiſon ; & y ayans trouué la Croix auec l'Image du Sauueur, la prirent & la porterent au Mandarin, accuſans le Chreſtien d'eſtre vn des ſectateurs de la Loy du Seigneur du Ciel, qui eſt la meſme que celle de *Pelien - Kiao*. Le Mandarin le fait prendre, appliquer à la torture, pour luy faire confeſſer ſes complices. Il declara ſeulement le Peintre, qui auoit peint l'Image, & qui eſtoit auſſi Chreſtien. Il fut pris pareillement par l'ordre du meſme Mãdarin, & mis à la gehenne, cõme l'autre: ſoit par ignorance, ou qu'il creût donner plus d'authorité à la loy qu'il tenoit, il nomma iuſques à quarante Chreſtiens, parmy leſquels il y en auoit quelques-vns, qui eſtoient comme les chefs des autres, & qui en l'abſence des Peres auoient le ſoin de les aſſembler dans des Chapelles, & de les exhorter à la vertu conforme à leur vocation.

Ie veux croire que la declaration de ce pauure Chreſtien proceda plûtoſt de ſimplicité que de malice : mais neantmoins le Mandarin ne perdit point le temps ny l'occaſion de ſe ſaiſir de ceux qu'il auoit nommez ; à voir ce qui ſe paſſoit, on eût iugé que les furies de l'Enfer eſtoient dechaînées, & qu'elles couroient, par les ruës de Nanquim. On n'entendoit par les ruës que le bruit des chaiſnes de fer, les cris & la voix des Sergens, qui demandoient où eſt la maiſon : ou eſt-il allé, où le trouuera-on ? quand viendra-il ? s'echaufans ainſi d'autant plus à la pourſuitte des Chreſtiens, qu'ils voyoient les Mandarins plus acharnez à leur ruïne. S'ils en découuroient quelqu'vn, ils ſe iettoient dans ſa maiſon, & enleuoient les Chapelets, les Croix, les Images, & les liures, & les autres marques de deuotion, qu'vn Chreſtien a de couſtume d'auoir chez luy, & de garder cherement : & puis ils ſe ſaiſiſſoient de ſa perſonne, le tiroient par la teſte, la corde au col, & les fers aux mains, & les traînoient par les ruës, portans de-

uant eux en ſigne de triomphe les enſeignes de pieté & de religion qu'ils auoient enleuées, & excitans le peuple à crier apres eux, qu'ils eſtoient de la ſecte de *Pelien-Kiao.* Il y en eut de pris iuſques à trente-quatre, ſans compter les deux premiers, qui furent incontinent appliquez à la torture, & ſerrez aux pieds & aux mains, pour leur faire découurir le reſte de leurs complices. Mais eux plus auiſez que les precedens, & inſtruits par leur ignorance pernicieuſe, ne répondoient autre choſe dans leurs tourmens, ſinon qu'ils eſtoient Chreſtiens, eux, leurs femmes, & leurs enfans: qu'ils ſuiuoient la Loy du vray Dieu, qui ſeul peut punir & châtier en cette vie & en l'autre; conſeruer & tuer les corps & les ames: qu'ils n'eſtoient point de la ſecte de *Pelien-Kiao*, & qu'ils n'auoient ny rapport ny commerce auec elle, & puis ne diſoient autre choſe.

Parmy les priſonniers il y eut vn Chreſtien nommé Iean Yao: qui ayant eſté pris auec les autres, comme nous auons dit, en la premiere perſecution du Xin, receut des coups de baſtons par la ſentence des Iuges, & fut condamné à ſeruir le Roy durant quelques années en ſes vaiſſeaux, qui ſont comme ſes galeres. Ayant fait ſon temps, il fut mis en liberté, & s'en reuint à ſa maiſon, edifiant toute la ville par ſes exemples, & par ſa ſaincte vie. Comme il ſçeut, qu'on auoit encore pris des Chreſtiens, & qu'on le cherchoit, ſans attendre vne plus expreſſe iuſſion, s'en alla luy-meſme ſe preſenter aux Mandarins, & s'eſtant mis à genoux, en la preſence des Chreſtiens, qu'on tenoit à la torture, leur dît qu'il eſtoit Chreſtien, que la Loy, qu'il profeſſoit, eſtoit la vraye, & pluſieurs choſes ſemblables, que le Saint Eſprit luy ſuggera. Le Mandarin l'ayant écouté, & ne ſçachant point qu'elle pouuoit eſtre ſon intention, luy répondit: vous n'auez ny la mine, ny les apparences d'vn Predicateur de la Loy, retirez-vous, & ne venez plus vous monſtrer icy. Le ieune homme ſe leua, & ſe retira auſſi-toſt dans ſa maiſon, laiſſant les Chreſtiens confirmez par vn ſi glorieux témoignage de leur Religion, & les Chinois également épouuantez d'vn ſi noble courage.

Le Mandarin fit vne ſemblable choſe, ſans auoir aucun deſſein particulier, ny ſans ſçauoir la raiſon qui le pouſſoit. De trente-

six prisonniers, qu'on auoit apprehendez & tourmentez cruellement, il en fit mettre vingt-quatre en liberté; & les autres, qui estoient comme les Maistres des autres, & qui auoient la charge de les assembler aux prieres, & de les exhorter, furent renuoyez pardeuant les six grands Tribunaux, où ils furent tous seuerement traitez, les vns deça, & les autres delà; mais le plus rigoureux de tous les Tribunaux, fut celuy d'vn Eunuque, qui n'ayant rien d'humain que le visage, sans considerer que les prisonniers auoient esté battus par le commandement des autres Mandarins, leur en fit encore décharger vingt coups à chacun, qui affoiblirent si fort ces bons Chrestiens, qu'on fut contraint de les ramener en prison portez sur vne table.

Le Quecum, qui est comme vn de nos Ducs, ne les traita pas de la sorte: pource que les voyant si rompus de coups & de tourmens; non seulement il ne les fit point battre de nouueau, mais leur portant compassion, dit tout haut qu'il estoit bien informé de cette Loy, & qu'elle estoit la bonne & la veritable; & les congedia auec ces belles paroles, qui confirmoient dans la bouche d'vn Gentil, la Foy que les Chrestiens defendoient par l'effusion de leur sang deuant les Iuges.

Pendant ces differens, le premier Mandarin des six Tribunaux, qui auoient examiné l'affaire, porta la sentence suiuante contre les Chrestiens, que i'ay traduite fidelement du Chinois: La loy du Seigneur est fausse, qui aueugle les hommes, & leur fait tenir des assemblées. Les années precedentes, on auoit déja presenté au Roy quelque memoire contre les hommes de cette secte, qui en auoit defendu seuerement l'exercice. Auiourd'huy ceux qui la professent, sont conuaincus de n'auoir pas obey aux volontez du Prince. D'où vient que suiuant les loix de cét Estat, il seroit necessaire de faire vne exacte perquisition de cette sorte de gens, & les punir seuerement. Mais ayans consideré que ce sont des hommes de peu, nous auons condamné les Estranges à sortir du Royaume, sous bonne & seure garde, & pour cét effet leur sera fourny des coffres du Roy, l'argent necessaire aux frais de leur voyage. Pour les naturels de cette Cour, ils tiendront prison vn mois entier auec vne table au col (qui est vn supplice

ordinaire à la Chine) & apres, ils feront conduits deuant le Tribunal, qui les a interrogez, pour eftre exhortez d'obferuer entierement les ordres du Roy, & de ne plus fuiure cette loy. Les liures des Chreftiens, leurs images & chofes femblables feront portés dans le Threfor du Roy, pour y eftre gardés. Tel eftoit le contenu de la fentence.

Les Peres n'en auoient encore rien appris, quand vn Chreftien vint en pofte à Hamcheu diftant de la Cour de Nanquim, fix iournées par terre, qui fut enuoyé exprés pour leur apporter cette nouuelle, & les aduertir du danger euident où fe trouuoient les Chreftiens. Par vn bon-heur particulier le Pere de la Roque Superieur de la Miffion, fe trouua pour lors à Hamcheu, qui fongea promptement aux remedes, confera auec le Docteur Michel, & écriuit au Docteur Paul, afin que l'vn & l'autre par leurs lettres de recommandation obligeaffent les Mandarins de Nankim de fauorifer les Chreftiens en cette caufe. Ils le firent adroitement, & fur tout le Docteur Paul, qui cotta dans fes lettres quatorze poincts principaux, qui rendoient noftre fainte Foy bien differente de la fecte de Pelien-Kiao. Les lettres, quoy que fort obligeantes n'eurent pas l'effet qu'on efperoit, à caufe que la plufpart des Mandarins furent gaignez par le Xin, qui eftoit pour lors Colao, & par confequent en vne fi haute confideration, qu'vn chacun tâchoit de gaigner fes bonnes graces, en fuiuant fes inclinations. Ce qui fe vit ayfément par les réponfes, telles qu'on n'a pas accouftumé de les rendre à des Mandarins de merite, & de l'authorité de ces deux Chreftiens. Car la refponfe à la lettre du Docteur Paul, fouftenoit que la loy qu'il difoit eftre differente de la fecte de Pelien-Kiao, eftoit abfolument la mefme, & que les deux faifoient profeffion de ne point obeïr au Prince, ny à fes Ordonnances, ny aux Miniftres de fon Eftat; ce qui fe prouuoit facilement, en ce que les Peres ayans eu ordre de fa Majefté, de vüider le Royaume, ils ne laiffoient pas neantmoins d'y demeurer, & plufieurs autres raifons: qui tefmoignoient affez la veine, d'où fortoient ces refponfes.

Adiouftez vne autre chofe plus dangereufe, comme il eft neceffaire en tout temps à la Chine, mefme dans le calme, d'eftre

fort

fort reserué ; de laquelle on donna incontinent aduis au Docteur Paul ; à sçauoir que deux Mandarins de la mesme cité de Nanquim, peu de iours auparauant auoient presenté au Roy leur memoire contre la loy de Iesus-Christ, & contre les Chinois, qui la suiuoient, accusans en particulier les Peres qui la preschoient, & le Docteur Michel, qui non seulement estoit Chrestien, mais encore logeoit les Peres en sa maison. Ils en chargeoient d'autres, sans les nommer, quoy qu'ils donnassent suffisamment à entendre, qu'ils vouloient parler du Docteur Paul.

La nouuelle n'estoit point à mespriser ; dautant que les affaires qui vont deuant le Roy sont extremement chatoüilleuses ; & il est bien difficile, qu'on n'y perde ou le poil ou la peau.

Le Docteur Paul escriuit aux Peres, que sans plus deliberer, ils songeassent promptement à se retirer, & retrancher toute sorte de commerce auec quelque personne que ce fust, pour fidelle & asseurée qu'elle semblast estre, & ceder au temps & à la necessité. Le Docteur Michel estoit d'aduis contraire ; & ne vouloit pas, mesme que ceux de sa maison se cachassent. Le fils du Docteur Ignace trouuoit bon, que les Peres de la Cité de Kiatim se tinssent cachez en la façon qu'ils iugeroient ; d'autant qu'au cas qu'il suruinst quelque chose de pire, il ne seroit pas mal-aysé d'y remedier, ayans la plus-part des Mandarins de la ville pour amis.

C'estoit vn ieune homme peu âgé, dont le Pere estoit pour lors en Cour, qui loüa grandement la resolution de son fils. On trouua neantmoins plus à propos de preuenir ou d'euiter les foudres de la iustice ; & que ceux qui ne pourroient pas se cacher, se retirassent, auant que d'estre apprehendez. Toute la difficulté estoit de trouuer vn lieu eloigné de nostre demeure ordinaire ; à cause que les lieux voisins appartenoient à nos amis, & estoient si peuplez qu'on ne pouuoit pas y estre en seureté : de sorte que pour se mettre à couuert, il en falloit trouuer vn écarté, dont il y en a peu à la Chine, qui est si peuplée, que les maisons de la campagne se touchent les vnes les autres. Enfin apres plusieurs deliberations, il fut conclud que nous sortirions tous des lieux, où estoit nostre demeure ; & que les vns iroient aux villages & Metairies des Chrestiens ; les autres se retireroient dans leurs

ſepultures, & qu'au cas que la reſponſe du Roy ne fuſt pas fauorable, on tiendroit des barques toutes preſtes ſur les riuieres, pour chercher d'autres lieux plus aſſeurez, iuſqu'à ce que Dieu nous applaniſt les voyes, & nous ouurît les grands chemins.

Le Docteur Paul auoit vn homme apoſté dans la ville de Sucheu, où le Vice-Roy de la Prouince de Nanquim fait ſa demeure, à cauſe qu'il ne peut pas eſtre en la Cité de Nanquim, qui eſt vne Cour Royale, auſſi bien que Pequim: afin que s'il venoit quelque nouueau mandement de la part du Roy, il luy en donnaſt aduis. Deux mois ſe paſſerent en cette attente; auec vn extreme incommodité des Peres, qui ſe tenans cachez aux champs, ne pouuoient receuoir que fort tard les nouuelles, qu'on ſçauoit auſſi-toſt dans les villes. Enfin apres auoir attendu long-temps, noſtre Docteur ne receut point de reſponſe, dequoy on apportoit pluſieurs raiſons, mais la meilleure & la plus pertinente eſtoit, que les memoires qu'on auoit dreſſé contre les Chreſtiens, auant que d'eſtre preſentez au Roy, deuoient eſtre enregiſtrez par le Xin, qui en meſme temps perdit ſa charge: de façon que ne pouuant plus rien, & n'ayant aucune authorité pour fauoriſer les deſſeins de nos perſecuteurs, dont il eſtoit le premier mobile, tous ces memoires demeurerent ſans eſtre preſentez; ce qui fut la cauſe, qu'on attendit ſi long temps, l'euenement de cette affaire, auec les reſponces du Roy. Ainſi l'orage, qui ſembloit nous menacer d'vn danger euident, fut appaiſé, à l'occaſion des diſgraces du Xin, que le Roy priua de la charge de Colao, au meſme temps qu'il auoit reſolu de ruiner les Chreſtiens. Les memoires de la Cour du midy qui eſt à Nanquim, marchoient tous les iours contre la foy de l'Egliſe; & d'autres ſe formoient continuëllement par les Mandarins de la Cour du Nord, qui eſt Pequim, contre les iniuſtices du Xin, ſans auoir peu reüſſir, l'eſpace de ſix mois. En quoy ſe iuſtifient les conſeils admirables de la prouidence de Dieu, qui reſerua la cheute de ce Tyran, à vn temps & en vne occaſion, qu'il pouuoit nous cauſer plus de mal; & qui voulut nous enſeigner, que nous deuons nous appuyer ſur luy en pareilles rencontres.

Quand nos Docteurs ſçeurent certainement, que les memoi-

res n'eſtoient point donnez, & qu'ils ne le feroient point, tous les Peres retournerent à leurs reſidences, quoy qu'auec plus de retenuë & de retraitte qu'auparauant; à cauſe des mauuaiſes nouuelles, qu'ils reçeuoient de Nanquim, où les affaires du Chriſtianiſme eſtoient troublées par de nouueaux Edicts. S'ils reſſentirent d'vn coſté de la triſteſſe, au bruit de ces perſecutions, ils reçeurent de l'autre vn extreme contentement au recit du martyre d'vn Chreſtien nommé André: dont la vie & les actions vertueuſes nous pourroient icy fournir vne ample matiere d'hiſtoire, & particulierement le courage & la conſtance qu'il témoigna dans les tourmens: ce que les Chinois admirent d'autant plus, qu'ils ſont naturellement timides & coüards. Quoy que nous ayons éprouué iuſqu'à cette heure tous les Chreſtiens de ce Royaume fermes en leur foy, & inébranlables par la grace de noſtre Seigneur dans les perſecutions, & meſmes dans les tourmens. A dire vray ils n'ont point manqué au martyre, mais le martyre leur a manqué, comme il s'eſt veu en ceux de Nanquim, & particulierement en ce bon Chreſtien, que ie viens de nommer.

Cét illuſtre martyr, André, eſtoit natif de la Prouince de Kiamſi; laquelle il quitta apres pluſieurs années, pour venir en celle de Nanquim: où il prit vne ſeconde naiſſance, & vne nouuelle vie, en la connoiſſance de noſtre Saincte Foy, & dans les inſtructions, qu'il receut de nos Peres; qui l'engendrerent à Ieſus-Chriſt par la predication de l'Euangile, & par les eaux du Bapteſme, & le nommerent André. Toute la famille ſuiuit dans quelques iours ſon chef, & fut baptiſée par les mains du Pere de la Roque, Superieur. Noſtre André apres ſon Bapteſme ſeruit d'exemple & de modele aux autres fideles, & taſcha de leur communiquer le bien qu'il auoit receu du Ciel, ne laiſſant perdre aucune occaſion d'enſeigner les ignorans, & de conduire les errans dans le chemin de la verité. Pluſieurs profiterent de ſes enſeignemens, & ſe firent Chreſtiens à ſa perſuaſion. Il eſtoit fort deuot à la S. Vierge, & paſſoit pour le plus feruent de la Congregation de noſtre Dame, que nous auions erigée en noſtre Egliſe auant la perſecution, ſuſcitée à Nanquim: & apres le banniſſement des Peres, il dreſſa vn Oratoire en ſa maiſon, à l'hon-

neur

neur de cette ſaincte Mere du fils de Dieu, où il appelloit les autres Chreſtiens, & les excitoit par ſes feruentes paroles à la pieté, à la vertu, & à l'obſeruation de noſtre ſaincte loy. Quand les Peres furent mis en priſon, & les autres Chreſtiens diſtribuez par les conciergeries de cette grande ville, luy ſans ſe ſoucier aucunement de s'expoſer aux dangers, entreprit de les ſeruir, de les viſiter, de les conſoler, & de les aſſiſter de ſes aumoſnes; Et ne ſe contentant pas de pratiquer luy ſeul ces œuures de charité, il forma vn ſien petit fils aux meſmes exercices, & le donna à nos Peres pour l'employer dans les moindres beſoins. Il continua dans le meſme eſprit apres noſtre retour, & nous preſta ſa maiſon pour nous ſeruir de retraitte, lors que nous allions viſiter les Chreſtiens du pays: & d'infirmerie, quand quelqu'vn eſtoit malade, qu'il ſeruoit luy-meſme auec beaucoup de charité. Noſtre Seigneur voulant recompenſer ces belles & bonnes actions le couronna du Martyre, en la ſeconde perſecution: & le fit mourir, comme il auoit veſcu, pour ſon amour. Ce venerable vieillard preſque autant chargé d'années que de merites, endura patiemment les coups & les tourmens, que nous auons deſia raporté cy-deuant: mais comme les derniers, outre qu'ils eſtoient les plus cruels, eſtoient encore impoſez ſur les playes toutes freſches qu'il auoit receuës en diuers Tribunaux, il ne faut pas s'eſtonner ſi vn vieux homme, fort de courage, mais foible de corps, rendit bien-toſt l'eſprit par la violence des douleurs, puiſque meſme les plus ieunes & les plus robuſtes Chreſtiens n'y pouuoient reſiſter. L'Egliſe perdit & gaigna beaucoup à ſa mort; elle gaigna vn martyr, qui les encouragea par ſes exemples, & les aſſiſta de ſes prieres: mais elle perdit vn pere commun, & vn bon maiſtre, qui ſuppleoit au defaut de nos Peres. On l'enterra fort honorablement dans vn ſepulchre particulier, pour luy rendre vn iour auec ſolemnité les honneurs qui luy ſont deus.

CHAPITRE XII.

Comment les choses s'addoucirent derechef, & les Peres furent rappellez en Cour par l'Ordre des Mandarins.

VOICY de meilleures nouuelles, que nos Peres receurent de Nanquim, par vn homme, qu'eux & nos Docteurs auoient enuoyé exprés, auec des lettres de leur part aux Chrestiens pour les consoler en leurs afflictions : quoy que nostre Seigneur les remplist d'vne telle abondance de courage & de ioye, qu'ils n'auoient pas besoin des consolations humaines pour addoucir leurs peines. Cét homme estant de retour confirma le bruit qui couroit, & nous asseûra que toutes les choses estoient pacifiées, comme les Chrestiens l'auoient écrit; d'autant que les Mandarins voyans que leurs desseins n'auoient pû reüssir, que leurs memoires n'auoient esté receus ny presentez à la Cour de Pequim, & que le Xin estoit priué de sa charge; ils changerent tout aussi-tost d'aduis & de langage, mirent les Chrestiens en liberté, & modererent les peines qui leur auoient esté imposées. Il ne restoit plus que trois prisonniers de Chincheo, qui attendoient de iour en iour d'estre deliurez & renuoyez en leur Prouince, ce qui fut executé. Semblablement le Pere, qui estoit caché à Pequim nous écriuit, que toutes les esperances de nos ennemis de Nanquim estoient fonduës à la Cour, & que les choses auoient tellement changé de face par le changement de la fortune du Xin, que ses amis luy conseilloient de traiter auec les Mandarins Chrestiens, & auec les Gentils qui nous estoient affectionnez, & de chercher les moyens de sortir en public, & de reprendre les fonctions de l'Euangile.

Il y auoit déja six ou sept ans depuis la premiere persecution de Nanquim. Les Tartares faisoient vne cruelle guerre aux Chinois, & leur auoient defait des armées, & enleué plusieurs pla-

ces de la Prouince de Leaotum , sans qu'on pût ayſément arreſter le progrez de leurs armes. Les Peres cherchoient le moyen de ſe pouuoir manifeſter par le Royaume , & de paroître en public , comme on leur auoit écrit de Pequim. Ils y trouuoient vne difficulté qui n'eſtoit pas petite,c'eſt qu'ayans eſté bannis par ſentence du Roy , ils ne pouuoient pas rompre leur ban,ſans ſon authorité. Nos Chreſtiens & nos Docteurs ſe reſolurent de dreſſer vn memoire à l'occaſion de la guerre des Tartares, & de l'extreme neceſſité où les Chinois eſtoient reduits, & de le preſenter au Roy. Premierement ils mettoient en auant les maux,que leur cauſoit la guerre ,la deſolation des terres , le carnage des hommes , le ſac des villes , la ruine des Prouinces , ſans qu'on eût iamais peu durant pluſieurs années, détouruer ou arreſter le cours de ces calamitez, apres tant de deſpenſes , & tant de pertes. Puis ils remonſtroient la faute qu'on auoit faite de chaſſer les Peres venus d'Europe ; qui outre qu'ils eſtoient vertueux, ſçauans & capables de manier de grands affaires, eſtoient de plus excellens Mathematiciens , qui ſans doute auoient des ſecrets particuliers, & des inuentions extraordinaires , dont on ſe ſeruiroit auec auantage dans les neceſſitez preſentes, & qui mettoient les affaires du Royaume en vn autre eſtat , s'ils eſtoient encore à la Cour, comme autresfois. Enfin ils adiouſtoient que probablement ils n'eſtoient pas tous partis , & qu'il n'eſtoit pas poſſible que tant de perſonnes euſſent en ſi peu de temps trauerſé vn ſi grand Royaume , & ſe fuſſent déja retirées par des chemins ſi eſtroits & difficiles. Que ſa Majeſté deuoit commander qu'on cherchât ſoigneuſement par tout, ſi l'on ne pourroit point en recontrer quelqu'vn , & le faire venir à la Cour, pour rendre ſeruice à l'Eſtat.

Nos Peres firent de grandes oppoſitions aux moyens, qu'on prenoit pour leur reſtabliſſement , veu qu'ils eſtoient ignorans aux choſes de la guerre, des armes & de l'art militaire , & qu'il eſtoit plus à propos de trouuer vn autre pretexte. Le Docteur Leon, qui eſtoit vn des principaux Acteurs de cette Comedie , répondit à cette obiection, comme il l'entendoit. Mes Peres dit-il, ne vous fâchez point,s'il vous plaît, ſi l'on vous propoſe pour des guerriers ; vous vous ſeruirez de ce titre, comme le

coûturier de ſon aiguille ; qui ne luy ſert, qu'à paſſer ſon filet ; & quand l'étoffe eſt couſuë, & l'habit acheué, il la quitte, n'en ayant plus beſoin. Faites ſeulement, que vous puiſſiez rentrer dans le Royaume par l'ordre du Roy, & puis il ſera fort aiſé de changer les armes du combat à des plumes d'eſtude, & au lieu de combatre, d'écrire pour la defenſe de la Religion de Ieſus-Chriſt contre la ſuperſtition des infideles. Enfin le memoire ſe fit, comme il falloit, & comme le Docteur en ſçauoit l'Art & la perfection : il fut preſenté à la Chancelerie des memoires, où il paſſa à la faueur de nos amis ; & vint entre les mains du Roy, ſi heureuſement, qu'il fut répondu comme nous ſouhaitions, & remis au Conſeil de guerre, qui non ſeulement le verifia, mais adioûta de plus, qu'ils croyoient certainement que les Peres pourroient ſi bien enchanter les Tartares par les ſecrets de leurs mathematiques, qu'il leur ſeroit impoſſible de manier les armes, & de les endommager, & en ſuitte il fut ordonné qu'au plûtoſt on les chercheroit : mais il ne falut pas beaucoup courir pour les trouuer, & ceux qui auoient cette charge, ſçauoient bien où ils eſtoient.

Le P. de la Roque qui eſtoit pour lors dans les Prouinces du midy, fut incontinent aduerty de l'ordonnance du Roy & du Conſeil de guerre ; & prié d'enuoyer deux Peres à la Cour. On ne ſçauroit dire ny penſer l'allegreſſe de nos Peres, & de tous les Chreſtiens à cette nouuelle ; ſçachans que cette voye eſtoit la plus courte & la plus aſſeurée pour rentrer ouuertement dans le Royaume, & preſcher l'Euangile auec la meſme liberté, qu'ils auoient auparauant.

Le P. Nicolas Lombard, & le P. Emanuël Dias furent nommez pour cette expedition, qui mirent incontinant ordre à leurs affaires, & partirent pour Pequim, où ils entrerent à la veuë de tous les habitans. Et d'autant que tous les Chinois n'auoient point veu de barbes à la façon d'Europe, depuis quelques années, le concours du peuple, qui venoit pour les voir, eſtoit ſi grand, que les paſſages en eſtoient empéchez. La premiere choſe qu'ils firent à leur entrée, fut de s'aller preſenter au Conſeil de guerre, dont les Mandarins auoient eu la charge de les faire venir, qui les reçeurent auec beaucoup d'affection & de courtoiſie, & leur offrirent leur

logis,

logis, auec toutes les commoditez poſſibles. Les Peres firent refus de les accepter, & s'en excuſerent le mieux qu'ils pûrent, alleguans qu'ils n'auoient encore rendu aucun ſeruice à l'Eſtat, qui meritaſt ces reconnoiſſances, & qu'il ſe pourroit faire auec le temps, qu'ils ſe rendroient dignes de ces faueurs. La veritable cauſe, qui les émeut à ne point receuoir des offres ſi obligeantes, fut en partie pour n'eſtre à charge à perſonne, & auſſi pour auoir plus de liberté de trauailler pour la Religion, & pour eſtre moins employez aux affaires de la guerre, qui eſtoit le pretexte qu'on auoit pris de les rappeller. Les Chreſtiens furent d'auis qu'ils repriſſent leur premiere maiſon, où ils auoient demeuré ſi long-temps auant que d'eſtre chaſſez, & où ils auoient leurs connoiſſances & leurs habitudes encore recentes. Par ce moyen ils faiſoient connoître euidemment le peu de raiſon qu'on auoit eu de les bannir, & épargnoient les frais d'vne nouuelle Egliſe, l'ancienne eſtant encor en ſon entier par les ſoins d'vn Chreſtien, qui l'auoit acheptée à ce deſſein, laquelle n'auoit beſoin que de reparations, qui ſont inéuitables aux bâtimens de la Chine, pour eſtre faits de bois, & par vne conſequence, pour n'eſtre pas de durée comme les noſtres, & ne pouuoir pas ſi long-temps reſiſter aux iniures de l'air. Le Docteur Ignace, qui eſtoit pour lors à la Cour, ſe chargea de fournir aux frais neceſſaires pour les reparations du logis, & de l'Egliſe, l'accommoda proprement, & la mit en l'eſtat, où elle eſt, & où nos Peres habitent encore à preſent, en paix & en honneur, ſans que iamais depuis on leur ait ouuert la bouche ny d'armes, ny de guerres, ny de Tartares.

Les affaires de la Cour eſtans terminées ſi heureuſement, & les Peres agiſſans auec liberté dans leur maiſon, ils commencerent à reprendre leurs premiers exercices, à perfectionner les Chreſtiens, preſcher aux Gentils, & receuoir les viſites que les Mandarins, & leurs amis leur rendoient auec la meſme familiarité qu'auparauant, ſans aucune difference du paſſé, & ſans autres precautiõs, que celles qui ſont en tout tẽps neceſſaires à la Chine. Cette franchiſe & cette ſeureté, que nous trouuions à la Cour, auec cette approbation publique, ſe communiqua tout auſſi-toſt aux autres maiſons & reſidences du Royaume. De ſorte que peu

à peu

à peu la predication & les exercices de la Foy s'accreurent & s'e-stendirent auec tant de succez, qu'en l'année 1628. & 29. que nous fûmes tous paisibles aux lieux de nostre demeure; la porte fut ouuerte à l'Euangile, & les chemins libres à la conuersion des Gentils, sans trouuer de trauerse ny de resistance aux desseins de Dieu, quoy qu'il fût necessaire d'auoir tousiours pour amy quelque Magistrat des lieux de nos emplois, dont nous taschions de gagner & de conseruer les bonnes graces.

A mesure que croissoit la liberté de la predication;la Foy croissoit aussi,& prenoit de nouuelles racines en diuers endroits par les fondations de plusieurs Eglises, maisons, & residences où nos Peres s'establissoient.On en fit deux dans la Prouince de Fokien, l'vne & l'autre remplie d'vn grand nombre de Chrestiens, sans conter plusieurs Chapelles erigées dans la mesme Prouince. On en bastist vne en celle de Xansi,& vne autre en celle de Xunsi,& vne troisiesme en la Prouince de Honan, qui florissent auiourd'huy à l'honneur de Iesus-Christ, & à la gloire du Christianisme.Quand ie partis de là pour venir en Europe, il s'en commençoit vne autre, qui est maintenant acheuée, auec vne Eglise & force Chrestiens, si bien qu'on parle d'y restablir des Peres, pour cultiuer ces nouuelles plantes. Ie ne m'arresteray pas plus longtemps sur ce suiet, pour ce que i'en ay traitté cy-deuant par le menu.

Nous retournasmes en nos anciennes maisons, que nous possedions auant le temps de la persecution, les ayans reparées & mises en meilleur estat. Celle de Pequim,auec les accommodemens, dont i'ay parlé, est tenuë par trois peres, & vn Frere, qui trauaillent fructueusement à l'augmentation du Christianisme. On a basty de neuf vne maison & vne Eglise à Hamcheu, plus grande & plus capable que la premiere, à cause des nouueaux conuertis,qui accroissent tousiours le nombre des fidelles. Il a esté necessaire d'en faire autant à Kiamsi,dans la ruë la plus belle & la plus frequentée de la ville.On a laissé celle de Canton de la mesme façon qu'elle estoit,partie par necessité, partie par consideration; dautant qu'on n'a peu faire autrement, & qu'on a iugé d'ailleurs plus à propos d'abandonner ce lieu si suiet aux tempe-

stes;

ftes, & d'en choisir vn autre, où l'on trouuât plus de seureté, & plus de profit. On ne laisse pas neantmoins de visiter tous les ans les Chrestiens de la Prouince.

Il y eut bien des affaires à Nanquim. Les Chrestiens de cette Eglise ne peurent souffrir, qu'eux estans les premiers & les plus illustres Confesseurs de la Foy, signalez par leur constance dans les persecutions; fussent les derniers & les plus mal partagez des faueurs spirituelles, & les moins considerez de tous les fideles, en ce que les autres ayans des Peres pour les gouuerner, eux seuls s'en voyoient priuez par vne disgrace. Quoy que les Peres souhaitassent ardemment de satisfaire à leurs iustes desirs, & que mesme ils tâchassent de les visiter plus souuent, neantmoins c'étoit vne chose trop hazardeuse, pour ne dire dangereuse, à cause des dernieres persecutions, dont le feu n'estoit pas si bien esteint, qu'il ne peût facilement se rallumer, d'auoir vne maison ouuerte & exposée indifferemment à la veuë & aux visites de toutes sortes de personnes. Les difficultez furent enfin surmontées, & la residence établie par les liberalitez du Docteur Paul, qui ayant toûjours si bien fait pendant le cours de sa vie, voulut mesme continuer apres sa mort.

Les Peres n'esperoient rien pour l'auancement de cette affaire qu'en quelque Mandarin Chrestien, qui fût Gouuerneur de la ville, & qui nous prenant, & l'Eglise sous sa protection, leuât ces difficultez, & nous y établît par son authorité. Au mesme temps on fit President du Conseil de guerre à Nanquim, vn Disciple du Docteur Paul, qui comme il estoit adroit & vigilant, ne manqua pas dés aussi-tost d'écrire à nos Peres, que cette occasion étoit tres-fauorable pour l'execution de leur dessein, à cause que ce Mandarin estoit fort consideré, & auoit grand credit: & qu'ayant esté son disciple; il feroit pour nous tout ce qu'il voudroit. Cette ouuerture contenta fort nos Peres; mais comme la ville estoit importante & dangereuse, il estoit besoin d'y enuoyer vne personne d'experience: ce qui retarda quelque temps l'execution, tandis qu'on cherchoit vn homme tel qu'on le demandoit, sans neantmoins dégarnir les autres lieux. Et cependant le Docteur Paul, qui estoit à la Cour Colao, tomba malade, & quoy que sa mala-

die ne l'empeschast pas d'escrire au Mandarin en nostre faueur; si est-ce qu'il fut plustost hors du monde, que sa lettre ne fut portée à Nanchim : laquelle nos Peres rendirent au Mandarin, de la part non d'vn de nos amis trepassé, mais de son maistre encore viuant: Ce qui fit qu'il receut les Porteurs auec toutes les courtoisies du monde, & leur tesmoigna l'estime qu'il faisoit de cette recommandation, par la faueur qu'il leur fit de leur trouuer vn logis & de les mettre en possession. Les autres Mandarins considerans de quelle façon cettuy-cy traitoit nos Peres, pour gaigner ses bonnes graces, comme c'est l'ordinaire de s'attacher aux interests des grands, & de suiure en toutes choses leurs inclinations, ne se contenterent pas de nous fauoriser de leur authorité, & de leurs frequentes visites, mais nous firent encore toucher quelque somme d'argent, pour l'achapt de la maison. Si bien que les Chrestien eurent leur compte, & Nanquim vne Eglise, qui s'auance & se perfectionne de iour en iour.

Tel estoit l'estat, des affaires de la Chrestienté enuiron l'an 1632. tels ses heureux succez : bien differens des precedentes années, qui faisoient assez connoistre que le vaisseau de l'Eglise n'auoit esté offensé par les orages, que pour estre porté plus haut; & n'auoit esté secoüé des tempestes que pour arriuer plustost au port. La predication de l'Euangile estoit libre par tout, les gentils se presentoient au Baptesme, en plus grand nombre, & nostre Saincte Foy estoit vniuersellement connüe, par la lecture des liures composez sur nos mysteres, ou par la frequentation des Chrestiens, ou par le raport des gentils mesmes; & non seulement au cœur du Royaume, où les Peres s'occupoient, mais encore aux plus reculées extremitez, i'en rapporteray quelques exemples, qui feront voir clairement la verité de ce que ie viens de dire.

Des Mandarins Chrestiens sont souuent venus pour les affaires publiques à Macao, qui est vne ville habitée des Portugais sur les confins de la Chine, où ils ont bien fait paroistre qu'ils estoient non seulement Chrestiẽs, mais des mieux instruits: & se sont comportez auec tant de vertu & d'integrité dans les fonctions de leur charge, qu'ils ont tres-bien edifié le peuple, & ont seruy d'exemple aux plus vieux Chrestiens.

L'année 1631. les nauires des Portugais faisans voile de Macao au Iapon, comme ils font tous les ans, vn s'échoüa, & se brisa à la hauteur de la Prouince de Foquien en la Chine; tous ceux qui estoient dedans, furent noyez; douze personnes seulement se sauuerent dans vn esquif, par vne espece de miracle, la chose estant arriuée de nuit, le Ciel chargé de tenebres, & la Mer agitée de vents & de tempestes, comme ils cherchoient de prendre terre en quelque lieu sans aiguille, & sans carte marine, ils aborderent aux costes de la Prouince, que ie viens de nommer. Le monde s'assembla incontinent à l'entour de ces pauures naufragans, qui auoient plus de besoin d'estre assistez & vestus, que d'estre interrogez : mais les courses frequentes que les Hollandois faisoient le long de ces costes, & la hayne que les Chinois leur portoient, furent cause qu'on les mit en prison, pour estre estrangers, & pour l'opinion qu'on eut que c'estoient des ennemis; & ainsi les innocens soufrirent pour les coupables. Plusieurs personnes alloient les voir, comme vn spectacle assez rare à la Chine, qui ne void pas souuent des hommes d'vn autre païs. Il y eust parmy ce nombre des Chrestiens touchez de la mesme curiosité que les autres, de voir des estrangers, qui allerent à la prison. & s'estans apperceus, que ces prisonniers auoient en leurs mains des Chapelets, qu'ils parcouroient en priant Dieu, iugerent incontinent qu'ils estoient d'vne mesme profession qu'eux. Ils voulurent en sçauoir la verité; ils les interrogerent, & sçachans asseurément qu'ils estoient Chrestiens, nonobstant les defenses expresses de traiter auec eux, autrement qu'auec des ennemis, la charité tousiours industrieuse inuenta les moyens de les assister, & de les pouruoir abondamment de leurs necessitez. On ne sçauoit comment leur porter des habits : mais l'esprit de Dieu plus inuentif, que celuy des hommes, leur en ouurit les chemins. Ils alloient à la prison auec deux habits l'vn sur l'autre, & puis estans entrez dans la chambre des prisonniers, faisoient couler adroitement celuy de dessous sans que les gardes s'en apperceussent, & s'en retournoient auec celuy de dessus.

Comme ie demeurois à Nankam, qui est la Capitale de la Prouince de Kiam, où nous auons vne maison & vne Eglise, vn

Chrestien d'vne autre ville venoit à dessein de conferer des choses de Dieu, & de sa conscience ; & dautant que la distance des lieux l'empeschoit de pouuoir souuent faire le voyage, il auoit coustume de seiourner plus long-temps, qu'il n'eust fait, & de s'en retourner apres sa confession generale, & sa penitence acheuée. Ie le pria de voir auec ses parens & amis, s'il ny auoit point quelque moyen de s'establir en son païs, & qu'au cas qu'il trouuast des dispositions dans les esprits de ses concitoyens à embrasser la doctrine de Iesus-Christ, il m'en donnast aduis. Ce qu'il fit apres vn mois, & m'escriuit pour ce suiet, que i'allasse vistement ietter les rets, & que la pesche seroit heureuse. Ie me mis promptement en chemin ; & comme ie fus arriué, à cause que sa maison n'estoit pas assez grande, ny assez promptement accommodée, il me logea dans vne de ces maisons, que les Chinois nomment Zuthen, qui appartiennent à toute la famille en commun ; où ils s'assemblent quelquesfois l'année, pour traiter de leurs affaires, & des mœurs & comportemens de quelques-vns de leurs parens, qui ne viuent pas selon les regles de la vertu & de la bien-seance, pour y donner remede, les reprendre, & s'il est besoin, les chastier. Ces maisons sont ordinairement vuides, il n'y a qu'vn homme pour les garder. Vn Mandarin, qui logeoit aupres, ayant sceu mon arriuée, & que i'estois estranger, fut curieux de me venir voir. Ie voulus profiter de l'occasion, & luy ouurir le discours des mysteres de nostre Foy : il me fit sur ce suiet des demandes extrauagantes; & mes responses ne luy agréans pas, il se retira ciuilement, & s'en alla de ce pas me deferer au second gouuerneur de la ville, luy remonstrant que i'estois estranger, & que veu le temps, mon seiour en cette ville estoit d'vne dangereuse consequence : de plus que i'enseignois, vne loy contraire à leur creance, & dommageable à l'Estat: & partant que c'estoit du deuoir de sa charge d'y prendre garde, & d'y mettre ordre au plustost, sans attendre que le mal se fust accreu. Il n'en falloit point tant, pour me faire prendre, & conduire en prison, si le Gouuerneur n'eust esté discret & auisé ? Ie fus bien estonné de voir entrer en ma chambre sur l'heure mesme, trente ou quarante hommes, les vns enuoyez de sa part, les autres qui suiuoient par curiosité, auec le Tisam, ou

Commissai-

Commiſſaire du quartier, qui eſt obligé de rendre compte de tout ce qui ſe paſſe dans l'eſtenduë de ſa commiſſion, lequel me fit commandement de marcher, & de comparoître deuant le Gouuerneur. Le Chreſtien qui m'auoit fait venir, étoit auec luy, homme de lettres & de reputation en ſa ville. Il me prit par la main,& voulut luy-meſme aller reſpondre au Gouuerneur de ma perſonne.

Nous trouuaſmes le Mandarin, qui m'auoit deferé, auquel le Chreſtien fit entendre, comme i'auois ma demeure ordinaire en la Capitale de la Prouince, que i'étois amy du Vice-Roy, & que i'eſtois bien-venu aupres des autres Mandarins, qui me vouloient du bien : ce qui eſtoit veritable. Que pour la loy que i'enſeignois, ce n'eſtoit pas vn ſecret, que ie la preſchois ouuertement, meſme à la Cour, que mes compagnons faiſoient le meſme ouuertement,à la veuë de tout le monde, & au ſçeu des principaux Mandarins du Royaume. Le Gouuerneur ayant ouy ces paroles de la bouche d'vn homme de tel merite,ne voulut pas entrer plus auant en la connoiſſance de cette affaire, & nous renuoya par deuant le premier Gouuerneur du lieu, que nous trouuâmes en ſon Tribunal. Le Tiſam nous deuança pour luy rendre compte de ce qui ſe paſſoit;mais comme il n'en eſtoit pas inſtruit, il ne peuſt pas bien le luy faire entendre. Le Chreſtien entra pour lors,& luy deduiſit l'affaire,comme elle étoit, en la preſence d'vne infinité de perſonnes,qui eſtoient au Tribunal : entre leſquelles,il s'en trouua deux, qui ayans parlé de la loy de Dieu, firent auſſi le ſigne de la Croix au nom de la Trinité,en langage Chinois. Vn ieune homme leur voiſin leur demanda là deſſus s'ils eſtoient Chreſtiens; non reſpondirent-ils, mais nous auons vn Chreſtien de nos amis, qui nous a enſeigné cette ceremonie auec pluſieurs autres prieres. Le Gouuerneur dés-lors qu'il entendit nommer *Thien-chu-Kiao*, c'eſt à dire la loy du Seigneur du Ciel. Il y en a pluſieurs,dit-il, en mes terres,qui ſuiuent cette loy : elle n'eſt point du tout mauuaiſe. Que demande le Pere? Rien plus, Monſeigneur, luy reſpondit le Chreſtien, que de ſe iuſtifier de ce qui luy eſt impoſé par Hioquon ſon voiſin;c'étoit le nom de ſon accuſateur. Dites au Pere, repartit le Gouuerneur,

qu'il n'eſt pas bien en voiſin, & qu'il en cherche vn autre, s'il me croit. Le Chreſtien prenant cette occaſion au poil, luy repliqua : Que voſtre ſeigneurie le faſſe donc déloger, s'il luy plaît, & qu'elle commande qu'on luy trouue vn autre logis pour quelques iours, qu'il doit demeurer en cette ville. Il agrea cét aduis, & commanda dés auſſi-toſt, qu'on me rangeât quelques chambres dans vn Palais, où ie pourrois demeurer, en payant tant qu'il me plairoit, ſans qu'on m'en peût chaſſer, ſi ce n'eſt pour me mettre mieux.

Vne Patache de Portugais ſortie du port de Macao, pour tirer vers Manila, alla donner mal-heureuſement contre les rochers de Pulos, ſans qu'il ſe pût ſauuer plus de quarante perſonnes dans vn eſquif : qui tournerent incontinent leur pointe vers la terre plus proche, & apres auoir vogué quelques iours prirent port en l'Iſle de Haïnam, qui n'eſt pas beaucoup éloignée de la Terre-ferme de la Chine du coſté du Ponant, qui regarde la Prouince de Canton ; & n'eſt diſtante de Macao que de deux iournées quand le vent eſt bon. A peine eſtoient-ils deſcendus, qu'on les conſtitua priſonniers, ſuiuant les couſtumes de cette Iſle, auec des paroles, qui n'eſtoient pas beaucoup diuertiſſantes pour ces pauures infortunez. Neantmoins il ſe trouua là meſme quelques Chreſtiens pour les ſecourir, & entre autres vn Mandarin nommé Ignace, Chreſtien depuis pluſieurs années, & toute ſa famille, homme de bien, & fort deuot, comme ie l'ay connu particulierement à Nanquim. Dieu permit pour le ſoulagement de ces Portugais, qu'il fût alors Gouuerneur de cette Iſle. Ayant ouy ce qui ſe paſſoit, & ſe doutant à peu pres de ce qui en pouuoit eſtre, fit venir la cauſe deuant ſoy, en ſon Tribunal. Voyant ces priſonniers, & connoiſſant qu'ils eſtoient Chreſtiens, non ſeulement il en eut pitié, mais encore les fit mettre en liberté, & les retint en ſon Palais. On ne ſçauroit bonnement expliquer le ſoin qu'il eut de les bien traiter, la charité qu'il leur témoigna, la courtoiſie & la familiarité, dont il traita auec eux, & les exemples d'vne vertu vrayement Chreſtienne, qu'il leur donna, qui furent de là en auant les entretiens ordinaires de ces Portugais, qui ne pouuoient ſe laſſer de raconter à Macao, & ailleurs ſes eminentes vertus,

tus, ſes façons de proceder,& le bon ordre de ſa maiſon ; & particulierement le ſoin qu'il auoit de faire entendre à ſes domeſtiques, les feſtes & les jeunes de l'Egliſe, leur ſeruant en cela de Curé.

Il celebra la Feſte de Sainct Agnes, premierement en ſa Chapelle pour le ſpirituel, où il voulut que tous ſe trouuaſſent pour faire leurs deuotions, & leurs prieres à Dieu ; & puis en ſon Palais, pour le corporel, leur donnant vn feſtin ſomptueux : à cauſe que ſa femme auoit eſté baptiſée ce iour-là, & qu'elle auoit le nom de cette ſaincte. Les ayant tenu long-temps dans le bon traitement de ſa maiſon, iuſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent parfaitement remis des incommoditez du naufrage, il leur fit équiper vn vaiſſeau,& leuer du monde pour les conduire à Macao. Ie pourrois raconter vn million de ſemblables exemples, que i'obmets à deſſein, pour n'eſtre pas trop long : me perſuadant que ceux que i'ay rapporté, ſuffiront pour prouuer ce que ie m'eſtois propoſé, que noſtre ſaincte Loy par vne voye, ou par l'autre,s'eſt étenduë par tous les endroits du Royaume de la Chine.

CHAPITRE XIII.

La vie & la mort du Docteur Leon, Concluſion de cette Hiſtoire.

LA Chreſtienté de la Chine eſt ſi redeuable à la pieté ſinguliere, & aux ſoins charitables du Docteur Leon, que ie ſerois coûpable d'ingratitude ſi auant que de finir cette Hiſtoire, ie ne donnois au public vn abbregé de ſa vie, qui ſeruira non ſeulement de modele, mais encor de teſtament aux nouueaux Chreſtiens, que cét illuſtre perſonnage a laiſſé en mourant les heritiers de ſa vertu & de ſes exemples ? Ie me contenteray d'en rapporter ſommairement les choſes principales, renuoyant le Lecteur à nos Annales, où ſont deſcriptes par le menu les particularitez de ſa vie, les graces extraordinaires que

Dieu

Dieu luy a communiquées, & les autres euenemens, qui ont rendu sa vie non moins admirable, qu'imitable à tous les gens de bien.

Le Docteur Leon prit naissance en la Prouince de Chekiam, en la cité de Hamchu. Ayant glorieusement acheué le cours de ses études, il se transporta à la Cour de Pequim, où il receut le degré de Docteur, & exerça la premiere charge qui luy fut conferée en consequence de son degré. Ce fut là qu'il connut, & traita familierement auec le Pere Matthieu Ricci, comme faisoient encor la plusspart des Lettrés, & des principaux Officiers du Royaume, poussés de la curiosité de voir des hommes de l'Europe en leur pays. Nostre Leon outre qu'il auoit l'esprit vif & ardent, estoit tres-desireux d'apprendre, & ce desir l'engagea plus auant dans la conuersation & familiarité de nos Peres, qu'il ne pouuoit quitter, apres qu'il eut gousté l'ordre & la beauté de nos sciences, & particulierement les plaisirs curieux & innocens de la Geographie.

Il traittoit de la science de Dieu conioinctement à la science humaine, & mariant le Ciel auec la Terre, il apprenoit ensemble la situation des Royaumes du monde, & les loix du Royaume de Iesus-Christ. En quoy il s'estoit rendu si versé, qu'il aydoit nos Peres à la correction, & mesme à l'augmentation d'vn Catechisme composé depuis quelques années, qu'on voulut reimprimer. Il ne pouuoit assez admirer la conformité de nos mysteres auec les principes de la raison, leur conuenance, l'ordre & la suitte admirable das poincts de nostre Foy. Et quoy qu'il n'y donnât pas vn entier consentement, il ne laissoit pas neantmoins de les approuuer, & de s'y plaire, ayant coustume de dire, que si ces choses n'estoient veritables, elles estoient sagement inuentées, & fort conformes à la lumiere de la nature. Cette affection enuers nos Peres dura quelques années, pendant lesquelles, il les ayda de son conseil, & de son authorité pour la fondation de la residence que nous auons en cette ville; & luy-mesme fut le premier, qui nous encouragea d'entreprendre le bâtiment de l'Eglise, & qui nous achepta de ses propres deniers, la place.

Toutes ces bonnes œuures ioinctes aux jeusnes & penitences

qu'il faisoit,estant encor payen, furent comme autant de dispositions, pour receuoir la derniere forme des graces & des lumieres, qui luy manquoient, & que Dieu l'autheur de tous les dons luy departit abondamment. Ce renfort de lumiere luy fit connoître la verité, & voir les splendeurs de la Foy, pour arriuer au Baptesme; qu'il demanda tres-ardemment, quoy que le Pere Matthieu ne iugeast pas à propos de luy conferer encore si tost,à cause de certains empeschemens, qui le rendoient peut-estre incapable de receuoir les effects du Sacrement. iusques à ce qu'estant tombé malade, & en danger de mort, le Pere fut contraint de luy accorder ce qu'il ne pouuoit plus luy refuser sans iniustice. Les eaux du Baptesme le deliurerent de la contagion du peché,& l'huile de l'extreme-Onction luy rendit la santé du corps,dont les Medecins auoient desesperé : si bien que par la force de ces deux Sacremens il se trouua changé en l'vn & en l'autre homme, comme il disoit souuent,le reste de sa vie, auec des ressentimens amoureux du bien-fait, qu'il auoit receu de la main liberale de Dieu.

Vn peu apres qu'il fut retourné à sa maison, le Docteur Michel son ancien amy qui estoit encor Gentil fort addonné au culte des Idoles, & l'vn des plus superstitieux obseruateurs de leurs ceremonies, le trouua comme il mettoit en pieces,& brusloit les Idoles de sa maison. Iamais homme ne fut plus estonné que luy à la veuë de ce spectacle, qu'il ne pouuoit assés blasmer, l'action luy semblant impie, iusques à ce que les responces de nostre Chrestien luy donnerent l'enuie d'entendre les principes de la loy Chrestienne, & de se faire instruire aux mysteres de nostre foy, qu'il embrassa receuant le Baptesme de la main des Peres Lazare Catanée,& Nicolas Trigault, qui vindrent expressément en la maison de Leon, où il voulut estre baptisé, & l'auoir pour son parrain,comme il l'auoit eu pour son premier Catechiste, qui luy auoit donné les premieres lumieres de l'Euangile, dont il receut la plenitude de la bouche des mesmes Peres,qui venoient de temps en temps le voir, & luy expliquer tous les points de nostre creance.

Certes c'est à bon droit que l'Eglise de la Chine se confesse re-

deuable au Docteur Leon des faueurs qu'elle a receuës pendant le cours de plusieurs années, & au plus fort des plus sanglantes persecutions, de la liberalité du Docteur Michel, puis qu'il a planté de sa main cét arbre fructueux, qui a porté de si bons fruicts.

Depuis céte heureuse iournée ces deux Docteurs liés ensemble d'vne étroite amitié furent comme les chefs du peuple Chrestien, & comme les bouleuarts de la foy dans le Royaume de la Chine : durant les persecutions suscitées contre cette nouuelle Eglise leur maison seruit de retraitte & de port asseuré aux peres bannis du Royaume, qu'ils defendirent & protegerent auec vn tel succez, qu'au lieu de trois Eglises, que nous auions seulement pour lors gaignées par le trauail de dix ans, nous en possedons auiourd'huy plusieurs dans huict Prouinces, & douze residences, tant le nombre des fideles s'ét accrû & multiplié par tous les endroits de cét Etat.

Les affaires de la Religion Chrestienne s'auançans ainsi de iour en iour par les soins du Docteur Leon, qui ne laissoit perdre aucune occasion de produire au dehors le zele de la gloire de Dieu, qui l'embrasoit au dedans, il fut pourueu d'vne nouuelle charge ; & comme c'ét la coûtume des nouueaux Magistrats de rendre leurs adorations, & de préter le serment aux faux dieux, les Officiers le pressans de rendre les mesmes deuoirs aux Idoles rangés dans vne salle du Palais, où il deuoit loger : luy sans faire semblant de rien, entra dans ce Temple, & pour toute ceremonie, commanda à ses sergens de renuerser ces statuës par terre & de les mettre en pieces ; ce qu'ils firent plus par contrainte, que d'vne franche volonté. Et dautant qu'il leur sembloit estrange de ruiner ainsi les Dieux de leurs Ancestres, ils se disoient l'vn à l'autre : Asseurément ce Seigneur n'est pas en son bon sens, si grande étoit l'horreur qu'il s'étoit formée contre le Diable, qu'il conserua durant sa vie ; ne pouuant pas s'imaginer, que ceux-là fussent hommes, qu'il voyoit à genoux deuant les Idoles, comme deuant des Dieux : & tenant de plus pour fols & sans ceruelle, ceux qui ayans entendu nos Predicateurs, ou leu nos liures, ne se laissoient pas conuaincre aux raisons & gaigner aux veritez de

nostre

noſtre foy. Il auoit auſſi cette perſuaſion, qu'il eſtoit impoſſible, que ceux qui ſçauent lire, & ſe plaiſent à la lecture des liures, ne fuſſent paſſionnez pour les ſciences de l'Europe, & qu'ils n'arriuaſſent par ce moyen à la connoiſſance du vray Dieu, & à l'obeïſſance de de ſa loy. Auſſi ne ceſſoit-il d'importuner continuellement nos Peres, qu'ils s'employaſſent à la traductiou des liures de l'Europe, & luy-meſme les aydoit beaucoup en ce trauail.

De là vint pareillement, que dés auſſi-toſt qu'il eut connu les Peres iuſqu'à la fin de ſa vie, qui furent plus de trente ans, ſes plus importantes occupations eſtoient les traductions de nos liures, ce qu'il faiſoit auec tant d'application & d'aſſiduité, qu'à la ville, aux champs, aux viſites & aux feſtins ordinaires, il n'eſtoit iamais ſans auoir quelque liure en ſa pochete, non pas meſmes quand il eſtoit ſeul en ſa chaire porté ſur les eſpaules de ſes ſeruiteurs: où il liſoit & eſcriuoit: bien qu'il fuſt extremement incommodé de la veuë, ayant perdu vn œil, & ayant l'autre fort foible de ſorte que pour lire & eſcrire, il falloit qu'il euſt le viſage collé ſur ſon papier. Et pour dire vray, il fit vn tel progrez de toutes nos ſciences, qu'il eſt fort peu de matieres, dont il ne parlaſt auſſi pertinemment, que pluſieurs qui paſſent pour habiles Docteurs en Europe. Il ſçauoit tres-bien les ſix premiers liures d'Euclide, & les auoit traduicts pour ſes Chinois. Il auoit appris toutes les regles de noſtre Arithmetique auec toutes les ſubtilitez, qui ſuiuent de cette ſcience, dont il auoit compoſé ſept Tomes. Il entendoit excellemment tout ce qui concerne la ſphere; & auoit vne ſi parfaite intelligence du mouuement des Cieux, qu'il fit en partie la traduction des liures qu'Ariſtote en a compoſé, & de toutes les queſtions, qui ſont traittées ſur le meſme ſujet dans le cours de Conimbre, enfin il eſtoit ſubtil Logicien, comme teſmoignent les vingt tomes qu'il a laiſſé pour imprimer. Au reſte il parloit ſi pertinemment, & auec tant de facilité de toutes ces matieres, que les plus experimentez auoient bien de la peine à le ſuiure. Il meſpriſoit neantmoins les curioſitez de noſtre Europe dont les autres font tant de cas; tout ſon contentement eſtoit de voir vn liure nouueau, dont la lecture luy arrachoit des ſoupirs du cœur, & des larmes des yeux, à cauſe qu'eſtant déja vieux, il ne

trouuoit personne, qui eust le zele qu'il desiroit, & qui voulût le seconder en vn trauail si important pour la conuersion du Royaume, comme est la traduction des liures estrangers. Tous ses entretiens auec nos Peres n'estoient que de Dieu & des sciences. Les nostres estoient asseurez, que la premiere demande, qu'il leur feroit, les venant voir, (ce qu'il faisoit quasi tous les iours de la semaine,) seroit quel liure ils traduisoient: & iusques où ils en estoient venus? Ie peux dire sans mentir que de cinquante liures, que nos Peres ont desia mis en langage Chinois, tant de la Religion que des sciences, dont il y en a quelques-vns de plusieurs volumes, à peine en est-il vn seul, qui n'ayt passé par ses mains, pour le reuoir, le corriger, & pour l'enrichir de prefaces & de quelques additions; & le plus grand present, qu'on luy pouuoit faire, estoit de luy offrir vn liure nouuellement traduit en Chinois.

De là naissoit encore cét incroyable desir, & presque insatiable, qui le consumoit de voir vne grande quantité de Peres à la Chine, & qui luy faisoit souuent former des plaintes contre nos Superieurs, de ce qu'ils ne comprenoient pas, pource qu'ils ne la voyoient pas des yeux du corps, l'importance de cette affaire, & l'extreme besoin, qu'auoit ce Royaume d'vn bon nombre d'ouuriers, qui trauaillassent à la conuersion des ames. Vn iour qu'il s'échaufoit extraordinairement sur ce discours, & qu'il tesmoignoit plus de feu que de coustume; le Pere qui l'entretenoit, luy dit; Monsieur, nous vous sçauons bon gré de vôtre zele, qui ne peut estre que loüable, & certes vos plaintes seroient iustes, si nos Superieurs n'auoient point d'autres pays à pouruoir que cettuy-cy. Il y en a tant d'autres, qu'il nous est impossible de satisfaire entierement à tous. Ce bon Docteur repartit sagement & de bonne grace. Ie vois bien, mon Pere, ce que vous voulez dire, & que c'est vn aduertissement que vous me donnez, comme si i'auois murmuré contre les dispositions des Peres, que ie reconnois pour mes Superieurs. Vous m'excuserez, s'il vous plaist, ie n'ay iamais eu cette pensée; mais tout mon desir seroit de pouuoir vn iour parler à nostre Reuerend Pere General (c'est ainsi que les Chinois nomment les Superieurs de nostre Compagnie, les ap-

pellans nos Peres & nos Superieurs) & le prier que de bonne heure qu'il songeast à enuoyer plusieurs Peré à la Chine, veu que d'vn costé la langue & les lettres sont si fascheuses à apprendre, & que de l'autre vous estes déja si vieux, tant que vous estes, que vous n'aurez ny le temps, ny les forces d'enseigner ceux qui viendront de nouueau. Il parloit comme il iugeoit. Ie pourrois produire vne de ses lettres au Pere Nugnez Mascarenas assistant du Portugal, qui luy auoit escrit auparauant; & luy auoit fait offre des plus belles raretez de l'Europe. Sa response est, qu'il ne demande & ne souhaite autre chose de luy, sinon qu'il fasse en sorte que le P. General enuoye plusieurs sujets de nostre Campagnie, au Royaume de la Chine.

A la proportion du desir qu'il auoit de voir & posseder de nouueaux Peres, il augmentoit ses soins touchant les estudes, la santé, & la conseruation des anciens: luy-mesme visitoit leurs chambres, & s'informoit de leurs necessitez: il leur enseignoit la façon de conuerser auec ceux du païs, les termes, les complimens, & les ceremonies qu'il falloit obseruer, pour estre bien-venus. Souuent il ouuroit le deuant de leur robe, afin de voir s'ils estoient suffisamment vestus, pour resister au froid: il preparoit en sa maison les medecines pour nos malades, alleguant que l'ignorance & le peu de pratique qu'auoient nos seruiteurs, estoit capable de faire perdre la force aux medicamens, & le soulagement aux malades. Si quelqu'vn arriuoit nouuellement, il s'informoit de ses qualitez, & s'efforçoit de gaigner ses bonnes graces. Et quoy qu'il eût le cœur & l'affection pour tous generalement; si est-ce qu'il auoit plus de soin des nouueaux venus, qui ne sçauoient pas encore la langue; & leur portoit compassion, pour la peine qu'ils deuoient auoir à apprendre le langage & les lettres du païs; & dés-lors qu'ils commençoient à begayer, il loüoit toutes les paroles qu'ils prononçoient, afin de leur donner courage. Et puis il leur monstroit en particulier la methode d'estudier; il leur cottoit les liures, qui leur estoient plus necessaires, & ausquels ils deuoient s'attacher; & leur enuoyoit souuent des regles escrites de sa main touchant les poincts & les virgules, qui sont vne des principales sciences de la Chine.

Nous auons sujet de nous consoler, & de nous étonner, quand les deux Docteurs Leon & Michel se trouuoient ensemble en nostre maison ; ce qui arriuoit assez souuent : d'autant que leurs entretiens & leurs discours n'estoient que des moyens d'amplifier le Royaume de la Foy, de recouurer, defendre & authoriser les Predicateurs, qui l'annoncent; ils consultoient ausquels de leurs amis ils pouuoient les recommander, quels liures ils deuoient traduire ; à quelle Prouince ils deuoient aller la premiere; quel Pere estoit le plus propre pour vn tel endroit ; Et enfin toutes leurs consultations finissoient par ces soûpirs. Helas nous sommes sur le bord de nos fosses, nous mourrons demain, qui laisserons-nous, pour auancer les heureux commencemens, que nous voyons naître en nos iours ? Par fois l'affection qui les transportoit, leur faisoit croire qu'ils estoient à la Cour, qu'ils presentoient des Memoires au Roy touchant la sainćteté de nostre Religion, & qu'ils auoient obtenu permission de bâtir des Eglises publiques, ils cherchoient déja des places commodes, & faisoient les desseins du bâtiment : tantost ils s'imaginoient d'estre en prison, pour cette cause qu'on faisoit leur procez, & qu'on leur coupoit la teste. Ils tendoient le col pour receuoir le coup, & le plaisir qu'ils receuoient de cette simple imagination, donnoit bien à connoître l'estime qu'ils faisoient de la gloire du Martyre, & le desir, qui les brûloit de perdre le sang & la vie pour les interêts du Fils de Dieu.

Vn si grand zele n'estoit pas en paroles & en desirs seulement, il se produisoit par effets : & ie peux dire, que toutes les maisons & Eglises que nostre Compagnie possede maintenant à la Chine, il n'y en a pas vne, qui n'ait ressenty les faueurs particulieres du Docteur Leon, qui n'a iamais épargné son authorité, ny les deniers de sa bourse, quoy qu'il ne fût pas riche, pour les bâtir, ou conseruer.

Ce zele & cette amour de Leon, se signala, quand il fût question de restablir les nostres en la ville & à la Cour de Pequim, d'où ils auoient esté chassez, dequoy ne s'auisa-il point ? de quels moyens ne se seruit-il point ? La Chine estoit en proye aut Tartares, & la Cour de Pequim en danger : il prit cette occasion de

remon

remonſtrer au Roy, qu'outre que nous eſtions les plus doctes hommes de la terre, nous auions encore force credit aupres des habitans de Macao; pour obtenir d'eux vn ſecours conſiderable d'armes & d'hommes: & pour le perſuader plus efficacement au Roy, & à ſon Conſeil, il ſe ſeruit de tant de Rhetorique, & cita tant d'exemples de leurs liures & de leurs anciennes hiſtoires, qu'il ſçauoit parfaitement, ſi bien choiſies, & ſi à propos, que le Lecteur auroit du plaiſir de voir vn petit eſchantillon de cette belle piece que ie laiſſe à deſſein, pour n'eſtre pas ennuyeux. En vn mot il dit ſi bien, & fit tant qu'il eut ce qu'il vouloit: dequoy il receut autant de contentement que les noſtres luy ont & luy auront à iamais d'obligation, pour leur auoir procuré leur retour à la Chine, & leur reſtabliſſement à la Cour. Ce bon office fut cauſe qu'il perdit ſa charge, par la malice de ſes ennemis, qui l'accuſerent au Roy, d'auoir vne eſtroite amitié & vne ſecrete intelligence auec le Pere Matthieu Ricci, qui eſtoit eſtranger: & de croire & profeſſer vne Loy que ce Pere enſeignoit, contraire aux loix de l'Eſtat.

Noſtre Seigneur le recompenſa liberalement de cette perte, le remettant en ſa charge quatre ou cinq ans apres, auec plus d'honneur & de credit qu'il n'en auoit, auant cette diſgrace. Le Docteur Paul luy moyenna ſon reſtabliſſement en conſideration qu'il eſtoit Chreſtien, homme d'eſprit & de courage; & ſur tout afin qu'il nous aydaſt, pour obtenir la commiſſion de reformer le Calendrier. Si Leon reprit ſa charge, ce ne fut pas tant pour ſes intereſts particuliers, que pour ceux de l'Egliſe, qu'il eſperoit d'auancer par ce moyen auec le Docteur Paul. Il ſe mit donc en chemin pour aller à la Cour: mais outre les infirmitez de ſon âge: la longueur du voyage, & la rigueur de l'hyuer l'affoiblirent tellement, que peu de iours apres ſon arriuée il tomba malade, & fut reduit à l'extremité la propre feſte de tous les Saincts; qui eſt le meſme iour, auquel quatre ans auparauant, on auoit dit la premiere Meſſe en la maiſon qu'il auoit fait baſtir, expreſſément pour nos Peres, & qui eſt auiourd'huy vne des deux reſidences, de noſtre Compagnie en la ville de Hamcheu.

Ie ne veux pas m'eſtendre à vous deſcrire auec quels mouuemens

mens de douleur & de componction, il se confessa plusieurs fois durant sa maladie ; la consolation, dont il estoit remply entendant la Messe, la pieté qu'il tesmoigna en la reception des Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extreme-Onction ; & auec quels sentimens il entendit les dernieres paroles que luy porterent trois de nos Peres, qui se trouuerent presens à sa mort. Ie laisse toutes ces choses, que le Lecteur se peut imaginer, & facilement croire d'vn si docte personnage, & d'vn si vertueux Chrestien. Ie diray seulement vn mot de ce qui se passa auec le Docteur Paul, que le malade prit par la main vn peu auant que de mourir, & le remercia des bons offices qu'il auoit receus de luy en plusieurs rencontres, particulierement en cette derniere occasion ; luy disant la larme à l'œil. Monsieur, ie meurs content, puisque ie vois de mes yeux nos Peres restablis, & fortement appuyez par vostre authorité. Ie n'oserois vous les recommander, sçachant bien la place & le rang qu'ils possedent en vostre cœur. Mes pechez m'auoient rendu indigne d'auoir aucune part en cét œuure, où vous m'auez fait l'honneur de me prendre pour vostre compagnon. Que si apres la conclusion de cette affaire, mon nom peut contribuer à quelque chose qui concerne la gloire de Dieu, & l'amplification de nostre sainte Foy, faites-moy la faueur que de vous en seruir. Ie mets la Chrestienté de la Chine sur vos espaules. Auec ces cheres paroles, qui monstroient clairement le cas qu'il faisoit de la Religion Chrestienne & des Predicateurs, il finit heureusement sa vie, dont il auoit passé la meilleure partie au seruice de cette nouuelle Eglise. Sa mort fut le premier iour de Nouembre, l'an 1630. Sa memoire viura éternellement dans le cœur des ouuriers de nostre Compagnie, & les exemples de ses vertus ne mourront iamais dans les ames genereuses de la noblesse Chinoise.

Voila à plus pres l'Estat où se trouue l'Eglise de la Chine, apres cinquante-huict ans, que nos Peres trauaillent pour y planter l'Euangile : qui est sans comparaison plus auancé, qu'on n'eust osé iamais esperer de si fascheux commencemens, & de si foibles moyens. Car on peut bien connoitre de la suitte de cette histoire, les fatigues, les trauaux, la discretion, la patience & le courage

qui

qui ont accompagné la conduite d'vne si haute entreprise, & les troubles & persecutions qu'il a fallu souffrir pour en venir à bout. Le zele & la ferueur de ces personnes, qui voudroient en vn instant conuertir tout le monde, est loüable, & certes nous l'auons en estime & en veneration : si est-ce qu'aux nouuelles missions, & particulierement en celles, qui ne sont pas susceptibles d'vn si grand feu, qui s'esteint promptement, à cause qu'il demande des dispositions d'vne plus ferme consistance, & d'vne plus longue durée, nous taschons de nous tenir dans les bornes de la prudence, qui sont toûjours les plus seures, & de la patience, qui sont les plus profitables pour le dessein que nous auons. Les ouuriers de nostre compagnie, qui ont trop de ferueur, ne sont pas bons pour nous ; il faut les employer aux chaires de l'Europe, où ce grand feu peut auoir de l'esclat sans danger de brusler.

Pour les nouueaux Chrestiens bien que ce soit vne chose saincte & souhaitable, de les façonner tout d'vn coup aux coustumes & aux façons de faire de l'Eglise vniuerselle, à ses loix, decrets & ordonnances, il faut neantmoins considerer, s'il est possible, & encore qu'il soit possible, s'il est expedient ; & s'il n'y a point plus de danger d'arracher, ou d'estoufer ces ieunes plantes, que de les affermir & faire croistre. Nostre Seigneur & ses Apostres nous ont monstré si clairement ce qu'il faut faire en cette occasion, qu'il nous est impossible de nous tromper, si nous ne voulons. S. Ambroise dit fort bien à ce propos, que c'est le propre des faux Apostres d'enseigner tout à tous, sans faire la difference des personnes, que faisoit nostre Seigneur publiant sa doctrine : qui parloit d'vne autre façon à ses Apostres, qu'à ses Disciples. S. Paul, le Docteur & Predicateur des gentils, le Maistre & l'Original des vrais Predicateurs escrit aux Corinthiens. Ie vous ay nourri de Laict. *Lac vobis potum dedi*, pource qu'il les enseignoit & les traitoit comme vne nourrice fait son enfant, dit S. Gregoire Ils estoient nouuellement engendrez à l'Euangile, adiouste S. Ambroise. D'où vient que l'Apostre, cét homme diuin, ce medecin spirituel communiquoit sa doctrine à vn chacun, s'accommodant à sa portée.

Et n'escrit-il pas aux Galates? *Scitis quia per infirmitatem car-*

 nis

nis Euangelizaui vobis. Vous sçauez que ie vous ay presché l'Euangile auec quelque sorte de condescendance aux foiblesses de vostre chair. Et cette condescendance qu'il auoit pour les Galates, afin de les gaigner, l'empeschoit, dit S. Ierosme, de leur proposer des choses sublimes & difficiles. Tostat est de ce mesme sentiment au chapitre 7. question 9. sur S. Matthieu.

Le mesme S. Paul, quand il voulut ietter les premiers fondemens de l'Eglise d'Athenes, commença par cette inscription, *Ignoto Deo.* Au Dieu inconnu ; ou bien plustost, comme veut S. Ierosme aux Dieux d'Asie, d'Europe, & d'Afrique, aux Dieux inconnus & estrangers: & tant s'en faut qu'il blâmast ces paroles, & condemnast cette superstition, quoy que mauuaise ; qu'au contraire il s'en seruit comme d'vn moyen propre, pour auancer l'execution de son dessein, & choisit les tenebres pour communiquer la lumiere aux plus sages de la Grece. Les Apostres assemblez au premier Concile de l'Eglise tenu en Ierusalem, ne traitterent d'autres choses que des moyens pour faciliter la conuersion des gentils. Il a semblé bon au S. Esprit, & à nous, disent-ils, de ne vous imposer aucune autre charge, que celles qui sont absolument necessaires, à sçauoir que vous ne mangiez point de la chair immolée aux Idoles, ny d'vn animal estoufé, ny du sang. De sorte que toutes les loix & toutes les parties du droit positif, qui pouuoient obliger ces nouueaux Chrestiens, sont reduites à trois chefs ; & ce qui est fort remarquable, à trois ceremonies de la loy Iuifue, dont l'obseruation seroit à present aussi criminelle, que la transgression en estoit pour lors scandaleuse, à cause des Iuifs. Le mesme arriua pour la Circoncision que S. Paul ne permit pas seulement, mais qu'il appliqua luy-mesme à son disciple Timothée, pour condescendre & s'accommoder à la foiblesse & à l'ignorance des premiers Chrestiens.

Le Docteur de Panorme se fonde sur ces principes, au chap. *Licet Græcos de Baptismo.* Quand il conclud, qu'il est permis, & mesme à propos de supporter les nouueaux conuertis dans leurs coustumes & anciennes façons de faire : pource qu'autrement ce seroit destruire & ruiner l'edifice, plustost que de le bastir & éleuer. Ce qui se doit entendre des choses, qui ne sont pas precisé-

ment

ment neceſſaires au ſalut eternel : car de vouloir ſe faire vn reprouué de Dieu,pour eſtre par trop condeſcendant aux volontez des hommes , ce ſeroit troubler la paix , & non pas terminer la guerre. La Gloſe fauoriſe cette interpretation , quand elle dit ſur le Chap. *Reus , qui de pœnitentia* , qu'en faueur des nouueaux fideles, il faut deroger au droict. L'Egliſe l'a ſouuent pratiqué : & particulierement au Concile de Florence , où le Pape Eugene quatriéme diſſimula prudemment auec les Grecs pour le fait du mariage:faiſant ſemblant de ne pas voir ce qu'il voyoit , ou pluſtoſt ne voulant pas condamner leur opiniaſtreté , de peur de les effaroucher,& de rompre la paix , qui n'eſtoit pas encore bien arreſtée. Si cela s'eſt fait & pratiqué par des perſonnes d'vne telle authorité,ſi anciennes & venerables;que dirons-nous de nos pauures Neophytes , ſinon ce que diſoit S. Gregoire. Il n'y a point de doute qu'il eſt impoſſible de retrancher tout d'vn coup toutes choſes à des teſtes dures & opiniaſtres : par ce que celuy qui veut monter en haut , marche par degrez , & non par ſauts. Il faut donc,ſuiuant cette doctrine , gaigner peu à peu les eſprits , & leur perſuader auec douceur & prudence ce qu'il faut faire , plûtoſt que de leur interdire auec aigreur & violence ce qu'il ne faut pas faire. S. Pierre pour conſeruer les plantes qu'il auoit entées de ſa main, que ne fait-il point ? Il vit en Gentil auec les Gentils, & en Iuif auec les Iuifs. Sainct Paul ſe fait pareillement Iuif aux Iuifs pour les gaigner , & ſe diſpenſe de la Loy , pour attirer ſemblablement à l'Euangile ceux qui viuoient ſans loy. C'eſt ce que nous ont appris les Apoſtres , les Saincts , & les Conciles : c'eſt ce que nous ont enſeigné les Peres par paroles & par exemples.

Et nonobſtant toutes ces inſtructions , on ne ſçauroit dire la difficulté qu'il y a de tenir le milieu , de s'accommoder diſcretement aux temps, aux lieux & aux perſonnes;les grands biens qui s'obmettent , ou pluſtoſt les grands maux qui ſe commettent, pour ce qu'vn chacun veut faire , comme il l'entend , ſuiure ſon propre iugement , & s'arreſter à ſon caprice ; & Dieu ſçait s'il eſt plus ſeur & plus vtile que la doctrine & pratique des Saincts.

Ie finis cette Hiſtoire par vn mot important extrait d'vne Lettre , que Monſieur le Patriarche d'Ethiopie Alfonſe Mendez

escrit de Goa aux Eminentissimes Cardinaux de la Congregation instituée pour la propagation de la Foy : lequel merite d'estre crû à cause de sa doctrine & suffisance, de son authorité & de sa vertu, &particulierement pour sa longue experience au fait des Missions, où il a soufert des trauaux incroyables. Voicy dõnc ses paroles.

Ie pense qu'il n'est pas mal à propos sur la fin de ma lettre de representer à vos Eminences, que Dieu auoit autrefois defendu de ietter diuerses semences dans vn mesme champ, & de porter vne robe tissuë de laine & de lin : ie veux dire que cette agreable varieté dont la Reyne, qui est déja espousée, est vestuë, & cette diuersité de regles & d'habits des ordres Religieux, ne doit point estre introduite dans les Eglises encore ieunes, & qui ne font bonnement que tetter : mais qu'il faut attendre quelques années, qu'elles ayent creu en âge & en forces; pour ce qu'il se glisse ordinairement dans cette diuersité de professions, vne ialousie pernicieuse ; les vns n'ont point assez de prudence, & les autres ont trop de zele indiscret : ce qui fait que les vns & les autres font plusieurs choses pour la ruine & non pas pour l'edification. Nostre Seigneur veüille benir, & conseruer en santé vos Eminences. De Goa l'onziesme de Nouembre 1638.

HISTOIRE DE LA GVERRE DES TARTARES, CONTRE LA CHINE.

CONTENANT LES REVOLVTIONS estranges, qui ſont arriuées dans ce grand Royaume, depuis quarante ans.

Traduite du Latin du P. MARTIN MARTINI.



HISTOIRE
DE LA GVERRE DES TARTARES, CONTRE LA CHINE.

LES Tartares, dont i'entreprends d'escrire les Guerres dans cette Histoire, sont des peuples sitüez au Septentrion, au delà de cette fameuse muraille, qui a plus de quatre cens lieuës de long, & qui s'estendant de l'Occident à l'Orient, seruoit autrefois d'obstacle aux entreprises que cette Nation pouuoit faire sur le Royaume de la Chine. Les Chinois parce que dans leur langue ils ne se seruent point de la lettre R, ont donné depuis long-temps le nom de Tata à cette Nation. Elle habite toute l'ancienne Tartarie, laquelle est diuisée en deux parties, l'Occidentale, qui est connuë depuis long temps, & l'Orientale, dont les peuples de l'Europe n'auoiẽt eu iusques icy aucune connoissance. Ce grand païs comprend les Royaumes de Samahanie, de Tanyu, de Niuche, de Niulhan & beaucoup d'autres Prouinces, qui s'estendent depuis la petite Tartarie, & le Royaume de Cascar, iusqu'à la Mer du Leuant, au dessus du Iapon. C'est là que la Tartarie est separée de Queuira, qui est sur le

riuage.

riuage de l'Amerique, par le deſtroit d'Anïan; ſi toutefois nous deuons croire que c'eſt vne mer & non pas la terre ferme. Il y a déja 4000. ans que cette Nation, qui eſt vne des plus anciennes de l'Aſie, & qui a fondé beaucoup d'autres Peuples, s'eſt declarée ennemie de la Chine:& dans les frequentes & cruelles guerres qu'elle a faites aux Chinois, elle a preſque toûjours eû l'aduantage. Mon deſſein n'eſt pas de raconter maintenant toutes ces guerres; mais de traitter ſeulement de celles que nous auons veuës, pour les autres i'en parleray dans l'Abregé de toute l'Hiſtoire de la Chine, que i'ay deſſein de donner au Public dans quelque temps. Mais afin de proceder auec ordre dans cet Ouurage, il faut reprendre de plus haut la cauſe de ces Guerres, & declarer comment elles ont commencé.

Les Tartares, qui habitent la partie de l'ancienne Tartarie qui tire le plus vers l'Occident, & qui ſont, à mon auis, ceux dont Paul de Veniſe & Ayton parlent dans leurs Memoires, apres auoir conquis preſque toute l'Aſie, porterent la guerre dans la Chine, que ces Autheurs appellent le Catay & le Mangi. Cela ſe fit auant le regne du grand Tamerlan, qui n'a iamais eſté maiſtre de la Chine, comme quelques-vns l'ont fauſſement auancé. Car il ne viuoit qu'enuiron l'an de Noſtre Seigneur 1406. apres que les Tartares eurent eſté chaſſez de la Chine; & il ſe trouue qu'en ce temps-là Taïcham, qui fut le ſecond Empereur de la race de Thamin, étoit paiſible poſſeſſeur de ce grand Empire, c'eſt à dire de toutes les Prouinces, qui ſont bornées de la grande muraille. Mais pour ce qui regarde la guerre dont parle Paul de Veniſe, elle commença dés l'année 1206. comme on le peut voir clairement par l'Hiſtoire de la Chine, & par les regles de la Chronologie, & dura 73. ans, au bout deſquels les Tartares eſtans demeurez victorieux, & ayans eſteints toute la Famille Royale de Sung, ſe rendirent l'an 1278. maîtres abſolus de cette puiſſante Monarchie, & durant 70. ans la gouuernerent aſſez paiſiblement. Car apres auoir étably vne autre Famille Royale, qu'ils appelloient Iuen, neuf Empereurs de cette race ſe ſuccederent les vns aux autres ſans interruption. Pour ce qui eſt du temps auquel Paul de Veniſe entra dans la Chine auec les

les Tartares, il eſt facile de iuger, par ce qu'il en a eſcrit luy-meſme, que ce fut l'an 1275. auant que la guerre, que les Tartares auoient commencée contre les Chinois l'an 1206. fût parfaitement acheuée.

Cependant la vertu des Tartares s'eneruа tellement par les delices de la Paix, qu'ils deuindrent plus effeminez que les Chinois meſmes : ce qui donna la hardieſſe à vn valet de quelques Preſtres des Faux-Dieux, qui eſtoit vn homme de tres-baſſe condition de ſe reuolter contre eux. Celuy-cy, qu'on appelloit Chu, eſtant touché de compaſſion de la miſere des Chinois, & pouſſé du deſir de regner, ſe mit d'abord à faire le meſtier de voleur, mais comme il eſtoit naturellement genereux, hardy, également capable de former auec ſageſſe vn grand deſſein, & de l'executer auec vigueur, il trouua des compagnons qui ſeconderent ſon courage. Auec tous ces aduantages le bon-heur ne luy manquant point, ſa puiſſance prit de ſi grands accroiſſemens, qu'il ſortit des montagnes, où il ſe retiroit, apres auoir exercé ſes brigandages, & commençant à tenir la campagne auec de iuſtes armées, declara ouuertement la guerre aux Tartares & les défit dans pluſieurs batailles rangées. Enfin, les ayant chaſſé de toute la Chine, il eut pour recompenſe de tant de victoires la Couronne de ce grand Empire. C'eſt luy qui établit la Famille Royale de Thamin, dont il fut le premier Empereur, ſous le nom d'Hungüus, qui ſignifie en Chinois le grand Guerrier.

Dans toutes les Prouinces, il fut receu auec des marques d'vne ioye tout à fait extraordinaire ; les grands & les petits luy teſmoignans à l'enuy qu'ils s'eſtimoient heureux d'eſtre obligez de leur liberté à vne perſonne de leur Nation. Car c'eſt le naturel des Chinois, de n'auoir pas moins d'amour & d'eſtime pour ceux de leur pays, que de mépris & d'auerſion pour les Eſtrangers. Ce Prince, apres auoir eſté reconnu de tous les Ordres du Royaume, comme le Liberateur de la Patrie, eſtablit le ſiege de ſon Empire dans la grande Ville de Nankin, baſtie ſur les riues de Kian, que les Chinois appellent communément le fils de la mer à cauſe de ſa grandeur extraordinaire. Ce fut là qu'il regla promptement toutes les affaires, & s'eſtant aſſeuré de la fidelité des

 peuples,

peuples, il ſe mit auſſi-toſt en campagne pour entrer en armes dans la Tartarie. Il crût qu'apres auoir chaſſé du Royaume tous ſes ennemis, il deuoit pourſuiure ſa victoire & ruiner le pays de ceux, qui auoient ſi long-temps exercé leur Tyrannie ſur la Chine. En effet, apres les auoir battus dans vne infinité de rencontres, & deſolé toute la campagne, il les reduiſit à de ſi grandes extremitez, qu'ils furent obligez de mettre bas les armes & de receuoir la loy du vainqueur, qui leur accorda la paix à condition qu'ils luy payeroient tribut. Ce fut principalement les peuples de la Prouince de Niuche, qui auoient donné retraitte aux Tartares, lors qu'ils furent chaſſez de la Chine, qui ſe trouuerent obligez de demander la paix.

L'extreme pauureté, à laquelle ils eſtoient reduits, leur oſtant le pouuoir de faire la guerre, ils s'attacherent au commerce; & afin d'auoir plus d'auantage pour trafiquer, ils trouuerent moyen, apres la concluſion du Traité, d'obtenir la permiſſion d'entrer tous les ans dans la Chine, par la Prouince de Leaotung, qui confine auec la Tartarie. Entre les autres marchandiſes, ils apportoient vne certaine racine, qu'ils appellent du Gins, dont les Chinois font vne merueilleuſe eſtime, des peaux de beſtes de toutes les façons, des Caſtors, des Renards, & des Martes Zibelines; du crin de cheual dont les Chinois ne ſe ſeruent pas ſeulement pour faire des rets, mais encore pour noüer leurs cheueux. Car les hommes s'imaginent en ce pays-là, que c'eſt vn tres-bel ornement de teſte. Ces miſerables remirent peu à peu leurs affaires & ſe multiplierent tellement, qu'ils diuiſerent leur pays en ſept Prouinces, qui eſtoient comme autant de petits Royaumes. Enfin, la guerre s'eſtant miſe parmy eux, l'an 1600. ils s'accorderent à ne faire de toutes ces Prouinces qu'vn Royaume, qu'ils appellerent Niuche.

Pour les peuples de la Tartarie, qui eſt plus à l'Occident, où l'on void le Royaume de Tanyu, ils eſtoient bien plus heureux, puiſque les Roys de la Chine leur payoient vn tribut, ou leur faiſoient de magnifiques preſens pour les obliger à viure en paix auec la Chine. Les Chinois n'eſtiment pas que cette façon d'achepter la paix ſoit honteuſe; parce que les Philoſophes de cette nation

leur

leur ont donné vne si grande horreur de la guerre, qu'ils sont fortement persuadez, que l'on ne doit iamais l'entreprendre, sinon lors que tous les autres moyens sont inutiles pour obtenir la paix.

Cependant la défiance & la crainte, que les Chinois auoient des anciens ennemis de leur grandeur & de leurs richesses, les obligeant à se tenir toûjours sur leurs gardes; ils entretenoient vn million d'hommes, qui estoient toûjours en faction sur la grande muraille. De cette sorte l'Empire estant fortement estably, les Chinois ioüirent de la paix prés de deux cens cinquante années, sous la domination de la famille de Thamin. Durant que les sept petits Souuerains qui auoient partagé entre eux la Tartarie Orientale se faisoient vne cruelle guerre, toute la Chine obeïssoit à Vanlié treiziéme Empereur de cette Famille, qui ne fut pas seulement vn des plus iustes & des plus sages Princes du monde, mais encore vn des plus heureux. Car son regne qui commença l'an 1573. ne finit qu'en 1620. si bien qu'il gouuerna cette puissante Monarchie durant 47. ans, auec vne satisfaction incroyable de tous ses peuples.

Cette longue paix, dont la Chine ioüissoit, n'empescha pas les Tartares de Niuche, d'affermir de iour en iour leur puissance, qui estoit montée à vn si haut point de grandeur, depuis qu'ils auoient formé vn seul Royaume par l'vnion des sept Prouinces, qu'elle les rendoit formidables aux Chinois. Les Mandarins, voulans détourner le malheur, dont cette puissance excessiue menaçoit la Chine, eurent ensemble de secrettes conferences, afin de deliberer des moyens qu'on mettroit en vsage pour tenir ces peuples dans le deuoir. Il leur estoit facile d'executer ce qu'ils auoient resolu dans ces deliberations. Car leur pouuoir est si considerable, qu'encore qu'ils soient souples aux volontez du Roy; comme des esclaues; toutefois ils agissent si absolument, lors qu'ils sont employez pour le bien de l'Estat, qu'il n'y a que le Roy seul, ou le premier Ministre qui puisse arrester l'execution de leurs desseins.

La premiere chose qu'ils firent, fut d'outrager les Marchands, qui trafiquoient dans la Prouince de Leaotung, en les

depoüillant de tous leurs biens. En suite le Roy de Niuche voulant marier sa fille à vn autre Roy Tartare, par maxime d'Estat ils l'empescherent de faire cette alliance. Enfin ne se contentans pas de cela, ils prirẽt ce miserable Prince qui ne se défioit aucunement d'eux, & luy osterent la vie par la plus execrable de toutes les perfidies Son fils leue aussi-tost vne puissante armée pour vanger la mort de son Pere, & conduisant ses trouppes par vne riuiere glacée, afin de les passer au delà de la grande muraille, surprend auec vne tristesse incroyable, la ville de Kaiyuen, que quelques-vns appellent Tuxan, qui est vne place tres-considerable & tres-grande sur l'extremité de la Frontiere. Ce fut l'an 1616. que ce Roy entra dans la Chine & s'empara de cette ville. Apres qu'il s'en fut rendu le maistre, il escriuit au Roy de la Chine vne lettre qui n'auoit rien de barbare que le caractere. Dans cette lettre, qu'il fit porter par vn Lama, c'est à dire vn Prestre des Faux-Dieux, Indien de nation, il l'aduertissoit en des termes pleins de respect & de soûmission, qu'il auoit commencé la guerre pour repousser la violence des Mandarins, qui auoient fait mourir cruellement son Pere; mais qu'il estoit prest de mettre bas les armes de rendre la ville qu'il auoit surprise, s'il vouloit luy donner audience & luy faire iustice. Vanlié n'vsa pas dans cette rencontre de sa prudence accoustumée. Car ayant receu cette lettre, il ne voulut pas luy-mesme prendre la peine de connoistre de cette affaire, la renuoyant aux Mandarins. Ce Prince qui estoit si experimenté au maniment des affaires, commit par cette negligence, vne faute entierement irreparable. Car les Mandarins enflez de leur orgueil ordinaire, & s'estimans offencez de ce que ce Roy, qu'ils traittoient de barbare, auoit adressé ses plaintes à l'Empereur, ne daignerent pas seulement luy faire response.

Le Tartare piqué au vif du refus qu'on faisoit de luy rendre iustice sur des plaintes si raisonnables & du mespris insupportable qu'on faisoit de sa personne, changeant sa colere en vne fureur enragée, s'engage par vn serment execrable, à ne point finir la guerre qu'il n'eût immolé aux Manes de son Pere deux cens mille Chinois. En faisant vn vœu si funeste il estoit animé de l'esprit de sa nation. Car les Tartares, dans les funerailles qu'ils

font

font aux grands Seigneurs apres leur mort, obseruent vne coustume qui est également pleine de barbarie & de superstition. Dans le bucher, où ils font brusler le corps du mort, ils iettent des Esclaues, des Femmes, des Cheuaux & des armes, comme si toutes ces choses deuoient seruir en l'autre monde aux personnes à qui ils rendent ces derniers deuoirs. Mais depuis que ces peuples ont reduit la Chine en leur obeïssance, les Chinois par leurs remonstrances leur ont fait quitter vne façon de faire si inhumaine. Ce Prince, afin de ne point perdre de temps, se met aussi-tost aux champs, auec cinquante mille cheuaux, & assiege Leaoyan, qui est la capitale de la Prouince de Leaotung. La garnison estoit grosse & bien armée. Car les assiegez auoient des mousquets, au lieu que les Tartares n'auoient que le cimeterre, l'arc & les fleches; il est vray qu'ils les décochent auec vne roideur estrange & vne adresse incomparable. La peur qu'ils auoient de ces bales de mousquets leur fit trouuer vne inuention pour en empescher l'effet. Le Roy commanda aux Caualiers, qui alloient à la teste des trouppes, de prendre chacun vn grand ais & de se ioindre les vns aux autres, afin de former comme vne espece de muraille de bois, qui les mît à couuert; ceux qui estoient au second rang portoient des eschelles pour monter à l'assaut; & les plus vaillans marchoient en queuë. En cet ordre il fit donner l'assaut par quatre differens endroits. Dés que la premiere descharge des mousquets fut faite, que la muraille de planches rendit inutile; on dresse les eschelles, le soldat monte promptement sur la muraille & se rend maistre de la ville.

Les Tartares executerent auec tant de diligence les ordres du Roy, qu'ils ne donnerent pas seulement le loisir aux Chinois de recharger leurs mousquets: ce qui mit vn si grand desordre parmy ces soldats, qui n'estoient pas encore bien accoustumez à tirer, qu'ils prirent tous la fuite par où ils pûrent: mais la Caualerie ennemie, dont la principale force consiste dans la vistesse, ayant bien-tost attrapé les fuyars, fit vne sanglante boucherie de cette garnison. La prise de la Capitale fut suiuie de celle de plusieurs autres places de moindre importance & de la ville de Quamgnin qui est vne des plus considerables de la

Prouince. Apres quoy l'armée victorieuſe, ſans s'arreſter dauantage, paſſa dans la Prouince de Pequim; mais comme elle fut arriuée à ſept lieuës de la ville, où les Empereurs font leur ſeiour ordinaire, le Roy ne iugea pas à propos de s'engager dauantage; de peur d'eſtre enueloppé par les trouppes que les Chinois faiſoient filer de tous coſtez. Au reſte la marche de ſon armée auoit ietté vne ſi grande frayeur dans tous les eſprits, que la pluſpart des villes eſtans abandonnées par les habitans & les ſoldats qui les deuoient garder, elles demeuroient deſertes. L'ennemy ſaccageoit & brûloit celles qui luy reſiſtoient; & quant aux autres qui ſe rendoient à luy de leur plein gré il ſe contentoit d'en enleuer toutes les richeſſes. De cette façon il s'en retourna dans la Capitale de Leaotung chargé d'vne infinité de depoüilles. Lors qu'il y fut arriué les Deuins luy ayans dit que s'il ne détruiſoit les anciennes murailles de cette place, il en pourroit naiſtre quelque funeſte euenement, il fit abbattre les vieilles, & commanda qu'on en baſtit de nouuelles. Ce fut dans cette ville qu'il ſe fit appeller Empereur de la Chine, quoy qu'il n'euſt encore en ſon pouuoir qu'vne partie de la Prouince. Neantmoins parce que ſon ambition luy faiſoit croire qu'il ſeroit bien-toſt le maiſtre de tout ce grand Empire, il s'en declara le Souuerain & prit vn nom Chinois, ſe faiſant appeller Thienmin dés l'an 1618. qui fut le troiſieſme de ſon regne.

Cette meſme année quelques perſonnes preſſerent l'Empereur Vanlié de chaſſer de la Chine les Peres de la Compagnie de Ieſus, qui publioient l'Euangile dans ſon Royaume. L'amour qu'il auoit pour la Religion Chreſtienne, & pour les Peres qui l'enſeignoient, luy fit reietter pluſieurs-fois cette propoſition: mais enfin s'eſtant laiſſé vaincre aux demandes importunes de Xinqui, qui eſtoit vn des principaux Mandarins, & des plus grands ennemis de la veritable Religion, il fit vn Edit par lequel il ordonnoit à tous les Peres qui gouuernoient les Egliſes de la Chine de ſortir du Royaume. Il y eut quelques Gouuerneurs Chreſtiens qui firent cacher les Peres, qui ſe trouuerent dans leurs Prouinces, & qui les retindrent par ce moyen dans la Chine: mais les autres furent enfermez dans

des

des cages pour eftre conduits en feureté à Macao Ils endurerent de grandes incommoditez dans ce voyage, demourans iour & nuit dans ces cages: quelques-vns mefme furent cruellement battus par l'ordre des Mandarins infideles; mais ils furent trop heureux de fouffrir quelque chofe pour Iefus-Chrift. L'empereur ne s'arreftant pas là, defendit à tous fes fuiets d'embraffer la Religion Chreftienne; & par cette defence donna le moyen aux veritables Chreftiens de faire paroiftre leur conftance. Mais ce n'eft pas icy le lieu de raconter exactement tout ce qui arriua durant cette perfecution; ie n'en ay parlé que pour monftrer combien la prouidence de Dieu eft admirable en fa conduite. C'eft elle qui par des refforts cachez fufcita cette cruelle guerre aux Chinois; lors qu'ils refufoient d'accepter la Paix de l'Euangile: C'eft elle qui permit que les Tartares iettaffent les fondemens de leur Monarchie dans vne Prouince de la Chine; l'orsque les Chinois ne penfoient qu'à ruïner la Religion du vray Dieu; C'eft elle qui a tellement fauorifé les armes des Tartares, qu'ils ont efteint toute la Famille de celuy, qui a fauorifé le deffein des impies, qui vouloiẽt efteindre le Chriftianifme dans la Chine; Enfin, c'eft elle qui a ménagé de telle forte les intereftsde fon Eglife, que les deffeins que fes ennemis ont formés de l'abattre, n'ont feruy qu'à releuer fa grandeur: au lieu que les affaires de la Chine font maintenant dans vn eftat fi funefte, que fans vne faueur tres-particuliere du Ciel, cet Empire ne peut euiter la ruïne entiere dont il eft menacé

Mais pour reprendre le fil de l'hiftoire que cette digreffion a interrompu, les Mandarins voyans que l'ennemy s'eftoit retiré fur la frontiere, commencerent à faire les preparations neceffaires pour le chaffer hors de la Prouince où il s'eftoit fortifié. Pour cet effet, ils mirent fur pied vne armée de fix cens mille hommes, qui eftoient tous gens choifis, fans compter les douze mille qui furent enuoyez par le Roy de Corée. Vers le commencement du mois de Mars de l'année 1619. cette puiffante armée marcha contre les Tartares, qui l'allerent genereufement receuoir. La victoire fut long-temps difputée de

part

part & d'autre dans vn combat general ; mais enfin les Chinois furent vaincus qui laisserent sur la place plus de cinquante mille morts, & les Chefs les plus considerables de l'armée. Les Tartares qui ne manquent iamais de poursuiure la pointe de leur victoire, attaquerent le mesme iour deux places, & apres les auoir saccagées les reduisirent en cendres : quelques-vns mesme firent des courses iusques aux portes de Pekin, le siege de tout l'Empire, mais ils n'oserent l'attaquer, parce qu'il y auoit vne infinité de Canons sur les remparts & vne garnison de quatre-vingts mille hommes. Les Chinois ont auoüé depuis que la terreur & la confusion estoient si grandes dans la Cour, que si les Tartares eussent donné l'assaut à la Ville ils l'eussent infailliblement emportée. Car l'Empereur se preparoit déja à sortir de la place pour se retirer dans les Prouinces du Midy; & sans doute il eut suiuy cette pensée, si quelques-vns des Mandarins ne luy eussent puissamment representé que sa retraite donneroit de la hardiesse aux ennemis & troubleroit l'Empire: en vn mot que dans de semblables rencontres prendre la fuite, c'est donner aux victorieux tout ce que l'on quitte.

Ce conseil sagement donné sauua la place, car les Tartares ne cherchans qu'à faire du butin recommancerent leurs courses dans toute la Prouince; où ils prirent toutes les Villes, qui se rencontrerent sur leur chemin, & mirent tout à feu & à sang. Enfin, apres auoir fait d'horribles rauages & vn massacre épouuantable des Chinois, ils se retirerent dans l'extremité de la Prouince de Leaotung, où ils auoient estably leur Empire, ne l'aissans aucune garnison dans les places qu'ils auoient prises durant cette campagne.

L'année suiuante Taïchan fils de Vanlié, succeda au Royaume que son Pere luy auoit laissé en mourant ; mais il n'en ioüit pas long-temps, car il mourut luy-mesme quatre mois apres son auenement à la Couronne ; lors qu'il assembloit de nouuelles troupes pour se mettre en campagne contre les Tartares. Thienki, apres auoir pris sa place, enuoya aussi-tost vne ambassade au Roy de Corée, pour le remercier du secours qu'il auoit enuoyé à son ayeul & pour luy témoigner aussi le regret qu'il auoit, de ce que ses

ses suiets auoient esté enueloppez dans la defaite des Chinois. Il luy fit porter en mesme temps les plus magnifiques presens du monde; afin d'obtenir auec plus de facilité le secours qu'il attendoit de ce Royaume; où les peuples sont plus aguerris que les Chinois; peut-estre à cause du voisinage du Iapon. Outre cela pour opposer aux Tartares des forces capables d'arrester leurs progrés & de les empescher d'entrer plus auant dans le Royaume, il fit des leuées dans toutes les Prouinces, & les fit passer dans celle de Leaotung, qui deuoit estre le Theatre de la guerre. Et afin de pouruoir plus aisément cette grande armée de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, il fit dresser dans le port de Thiencin, vne puissante flotte; pour transporter tout ce qui seroit necessaire à l'entretenement de ses trouppes. Le port de Thiencin estoit merueilleusement commode pour l'execution de ce dessein, parce qu'il est situé de telle sorte, qu'il n'y a point d'endroit de la Chine, d'où l'on ne puisse y conduire des vaisseaux; & il arriue souuent qu'il s'y en rencontre vne multitude incroyable. De ce havre iusqu'à la Prouince de Leaotung, qui est presque toute entourée de l'Ocean, il n'y a par mer que deux iournées de chemin; si bien que le transport de toutes les prouisions se faisoit en fort peu de temps & sans peine; au lieu que par terre il eust esté sans comparaison plus long & plus difficile à faire.

Entre ceux qui amenerent des troupes pour la deffense commune du Royaume, il y eut vne Princesse qui fit paroistre dans sa conduite, qu'elle ne cedoit en rien aux Amazones. Elle signala sa valeur contre les Tartares, mais elle en donna des marques encore plus illustres dans les guerres ciuiles en combattant les rebelles. Elle n'auoit pas seulement le courage d'vn soldat; mais encore elle en portoit l'habit & prenoit des qualitez qui estoient plus conuenables à vn homme qu'à vne femme. En cet equipage elle vint à la place de son fils, qu'elle laissa dans son Royaume, parce qu'il n'estoit pas encore en âge de porter les armes. Elle conduisoit vn petit corps d'armée composé de trois mil hommes, qu'elle auoit leuez dans ses Estats, qui sont enfermez dans la Prouince de Sukuen: En effet il y a sur les montagnes

de cette Prouince vn Royaume qui ne depend point de la Chine; mais le Prince reçoit de l'Empereur le tître de Roy, seulement par honneur, car du reste ces peuples qui sont les plus belliqueux de toute la Chine, n'obeïssent & ne payent les tributs qu'à leur Roy.

A l'occasion de tous ces grands preparatifs deux Docteurs Chrestiens, dont l'vn se nommoit Paul & l'autre Michel, conseillerent au Roy de faire demander aux Portugais de Macao de l'artillerie & des Canoniers. Leur dessein estoit de faire rentrer par ce moyen les Peres de la Compagnie de Iesus dans le Royaume, & d'y restablir la Foy Chrestienne. L'Empereur suiuit leur conseil, & commanda qu'on fist venir les Peres, qui n'auoient assisté les Chrestiens qu'en cachette, depuis l'Edit de Vanlié. Plusieurs entrerent dans le Royaume auec les soldats Portugais; de façon que, malgré tous les effors du Diable & de tous ses Partisans, la veritable foy s'augmenta de iour en iour, le Roy permettant aux Predicateurs de publier l'Euangile dans son Royaume, Dieu le recompensa liberalement de cette amour qu'il auoit fait paroistre enuers la Religion Chrestienne. Car les Tartares furent tout à fait chassez hors de la Chine, auant que le secours des Portugais fût arriué. Les peuples de la Prouince de Leaotung auoient conceu vne si grande horreur de la cruauté des Tartares, qu'ils ouuroient les portes de leurs Villes aux Chinois dés qu'ils les voyoient paroistre & prenoient les armes contre les garnisons. La Capitale de la Prouince se rendit aussi bien que les autres & iamais le Roy des Tartares ne pût empescher la prise de cette place, à cause qu'il auoit vne autre guerre sur les bras dans la Tartarie. Apres la reduction de cette Prouince, les peuples iouïrent quelque temps d'vn peu de repos: mais la fortune qui est toûjours changeante, les replongea bien-tost dans les miseres dont elle les auoit deliurez peu auparauant.

Le Tartare ayant acheué la guerre qu'il auoit commencée dans son païs, fit marcher soixante mille cheuaux droit à Leaoyang pour y metre le siege, à dessein de les suiure, auec vne armée encore plus forte, lors qu'ils seroient entrez dans la Prouince. La ville fut emportée en moins de deux iours, quoy qu'elle

qu'elle fut tres-bien fortifiée & tres-vaillamment defenduë par les soldats de la garnison, qui firent vne si opiniastre resistance, qu'il en demeura trente mille sur la place. Cette victoire cousta bien cher aux assiegeans, car ils y perdirent vingt mille hommes, & iamais ils n'eussent pris la place, si le Gouuerneur corrompu par les grandes promesses que les ennemis luy faisoient, ne leur eût ouuert la porte. C'est ce que disent les Chinois pour effacer la honte de cette défaite. Quoy qu'il en soit les Tartares demeurerent les maistres de la Ville; le Vice-Roy s'estrangla par desespoir; de façon qu'il n'y eut que le Visiteur de la Prouince qui fut pris par les Tartares. Iamais il ne voulut rendre aucun honneur aux victorieux, ny les reconnoistre pour ses Souuerains, estimant que c'estoit vne bassesse indigne d'vn grand courage de se soûmettre à des barbares. Cette constance luy ayant fait trouuer des admirateurs parmy ses ennemis, on le mit en liberté; mais il se fit mourir aussi-tost luy-mesme, sçachant bien qu'il ne pouuoit échapper le supplice, puis qu'il auoit esté malheureux en combattant. Car c'est la coustume des Empereurs de la Chine de traitter en criminels les Generaux d'armée, à qui la fortune n'a pas esté fauorable : comme s'ils deuoient respondre de l'euenement de tous les conseils & du succez de toutes les entreprises.

Les Tartares s'estans asseurez de la Ville, firent publier vn Edit, par lequel ils promettoient de donner la vie à tous les habitans, s'ils vouloient se raser & s'habiller à la Tartare. Cet Edit m'oblige à dire en passant quelque chose des mœurs de cette nation. Ils se rasent la teste dés que leurs cheueux commencent à paroistre, & s'arrachent la barbe iusqu'à la racine, ne gardans que des grandes moustaches. Au derriere de la teste ils laissent croistre vne touffe de cheueux, qu'ils âiustent fort proprement, pour les laisser pendre auec negligence sur l'espaule en forme de queuë. Leur bonnet est iustement de la grandeur de leur teste & d'vne figure plate & ronde. Il est bordé tout autour d'vne peau de Marte ou de Castor, large d'enuiron trois doigts, qui leur couurant les oreilles, le front & les temples, les garantit du froid. Le reste du bonnet qui est au dessus de cette fourrure,

eſt ſemé de pluche rouge, ou de crin de cheual teint en noir ou en eſcarlate. Cet habillement de teſte qui eſt tres - commode, ne laiſſe pas d'auoir beaucoup de grace, parce qu'ils ſçauent donner à leur teinture vn luſtre & vn éclat merueilleux. Leurs veſtes qui deſcendent iuſqu'aux talons, ont des manches preſque toutes ſemblables à celles des Hongrois & des Polonois, n'eſtans pas tout à fait ſi larges que celles qu'on porte à la Chine. Le bas de la manche a la figure d'vne corne de cheual. Ils pendent à leur ceinture vn mouchoir de chaque coſté pour ſe nettoyer les mains & le viſage; vn couſteau pour les vſages ordinaires, & deux bourſes où ils mettent du petun & quelques autres ſemblables choſes. Quant à leur Cimeterre ils le portent d'vne maniere fort extraordinaire. Ils l'attachent comme nous au coſté gauche; mais la pointe eſt deuant & la poignée derriere le dos fort eleuée; ſi bien qu'ils le tirent du fourreau ſans toucher à la gaine en paſſant la main droite par derriere. Au lieu de ſouliers, dont ils ne ſe ſeruent preſque point, ils ont vne eſpece de patins dont la ſemelle eſt toute vnie & haute de trois doigts. Ils ne portent point d'eſperons auec leurs bottes, qui ſont faites de cuir de cheual bien apreſté, ou de quelque étoffe de ſoye. La Caualerie ſe ſert d'eſtriers; les ſelles de leurs cheuaux ſont moins hautes que les noſtres; mais auſſi elles ont plus de largeur. Au reſte ils paroiſſent aſſez beaux, ayans le corps bien fait, la couleur blanche, les yeux & le nez moins petits que ne l'ont les Chinois, quoy qu'ils ayent comme eux le viſage vn peu large. Ils ne ſont pas grands parleurs; c'eſt pourquoy lors qu'ils vont à cheual vous les voyez tout penſifs. Pour ce qui eſt de leurs autres façons de faire elles ne ſont pas fort éloignées de celles des Tartares qui demeurent prés du Boſphore; excepté qu'ils ne ſont pas ſi barbares, comme on l'a reconnu par le plaiſir qu'ils teſmoignent prendre en voyant les eſtrangers. La grauité des Chinois eſt inſupportable à leur humeur qui eſt moins ſerieuſe; c'eſt pourquoy ils paroiſſent aſſez humains la premiere fois qu'on les entretient.

Mais afin de reuenir à noſtre ſuiet, il y auoit dans la ville, qu'ils venoient de recouurer, grand nombre de Marchands extrememẽt riches de toutes les Prouinces du Royaume. Il leur permirent

de

de se retirer, & d'emporter toutes leurs richesses, pourueu qu'ils sortissent au plustost. Ces infortunez, qui ne se doutoient point du dessein de l'ennemy, se mettent en chemin auec tout ce qu'ils auoient de plus precieux; mais à peine ont ils fait deux lieuës, qu'ils se voyent inuestis par les Tartares, qui leur ayans osté à tous les biens & la vie, retournerent chargez de butin. Les habitans de la ville qui n'ignoroient pas que ces barbares auoient violé la foy donné aux Marchands estrangers apprehendoient qu'ils ne fussenr pas plus fideles à garder les conditions de leur Edit; mais ils n'eurent que la peur du mal.

Il semble qu'apres le recouuremẽt de cette ville, le Tartare deuoit poursuiure sa victoire: mais la perte qu'il auoit faite dans l'attaque de cette place ayãt refroidy son ardeur, il n'osa pas aller plus auant. Estant bien instruit de l'ordre que les Gouuerneurs auoient donné pour l'asseurãce des villes de guerre, il apprehenda d'y trouuer vne resistance pareille à celle, que luy auoit faite la garnison de la Capitale, & d'y receuoir quelque grand eschec. Ce n'estoit pas sans raison qu'il auoit conceu cette crainte, car le Roy ayant muny les anciennes places de tout ce qui estoit nessaire pour leur defense, auoit fait construire plusieurs forts dans les postes les plus aduantageux. Le plus important de tous étoit celuy de Xanghay situé dans l'Isle de Cu, où il auoit mis vne forte armée pour tenir en bride les Tartares. Mais celuy qui mit de plus grands obstacles aux progrez de l'ennemy, fut l'incomparable Maouenlung; qui s'estant saisi d'vne Isle qui est à l'embouchеure du Fleuue Yalo, assez prés de la Corée, les harceloit sans cesse, & les allant prendre par derriere, les battoit souuent dans des escarmouches. Ce guerrier infatigable leur donnoit tant d'exercice, qu'ils tournerent toutes leurs forces contre luy. Il auoit appris le mestier de la guerre dans la Prouince de Quamgtung, laquelle n'estant pas éloigné de Macao, il luy auoit esté facile d'apprendre des Portugais la veritable façon de la faire. Il auoit amené quantité d'artillerie, qu'il auoit prise dans vn nauire Hollandois qui s'estoit eschoüé aux costes de la Chine. Il en fit braquer vne partie sur les remparts de Ningyuen où estoit le Vice-Roy auec le visiteur de la Prouince & vne grande partie des troupes: à cause que le Roy l'auoit faite la Capitale depuis la prise de Leaoyang,

Cet ordre, que les Chinois auoient mis à leur defense, arresta les courses des ennemis, & les obligea à ne rien entreprendre iusques à l'an 1625. Ce fut alors qu'apres auoir tenté inutilement la fidelité de Maouenlung par les propositions les plus aduantageuses du monde, ils assiegerent Ningyuen auec vne multitude de soldats presque innombrable. Pour gaigner Maouenlung, ils luy offrirent la moitié de l'Empire de la Chine, s'il vouloit se ioindre à eux, & les aider à en acheuer la conqueste; mais comme il n'estoit pas moins fidelle que genereux, ayant reietté toutes leurs promesses, il les obligea de leuer le siege, apres leur auoir fait perdre dix mille hommes deuant la place, & entre autres le Fils du Roy. La perte de ce Prince leur fut si sensible, que ne cherchans que l'occasion de la vanger, & ayans trouué que la mer estoit glacée, ils passerent dans l'Isle de Thaoyuen, où ayans surpris la garnison qui estoit composée de dix mille hommes, ils la taillerent toute en pieces, & passerent tous les habitans au fil de l'épée. Ayans assouuy leur rage, par cette sanglante boucherie, ils se retirerent dans la Tartarie, pour y faire de nouueaux preparatifs de guerre.

On ioüit d'vn assez grand repos iusqu'à l'an 1627. que Thienqui mourut en la fleur de son âge, & auec luy toute la gloire de la Chine. Son Frere Zunchin luy succeda, Prince, que la perfidie de ses Ministres rendit le plus malheureux Empereur qui fût iamais, comme nous verrons dans la suitte de cette histoire. Au mesme temps les Tartares perdirent leur Roy Thienmin, qui ne meritoit pas de viure, apres auoir fait mourir si cruellement vne infinité de monde. Thienzung son fils & son successeur, se gouuerna d'vne maniere bien differente de celle de son Pere. Car il traitta les Chinois fort doucement, & ie ne doute point que, s'il eût vescu plus long temps, il n'eût gagné les esprits par cette moderation. Son exemple seruira beaucoup à son fils, car il conquestera plus de Prouinces par l'imitation de la clemence de son Pere, que son Ayeul n'en auoit dompté par la terreur de ses armes.

Cette année les troupes de Maouenlung, n'estans plus occupées à courir sur les ennemis, elles commencerent à piller les alliez

de

de la Chine; principalement les habitans de la Prouince de Hienkien, qui eſt dans le Royaume de la Corée. Ces peuples furent tellement outrez du mauuais traitement qu'on leur faiſoit, qu'ils, s'allerent ietter entre les bras des Tartares. Ces perfides trahiſſans leur Patrie, leur Roy, & l'Empereur de la Chine, les inuiterent à entrer dans le Royaume de Corée, leur repreſentans que les troupes Chinoiſes ne ſe defians point des peuples de ce Royaume, il ſeroit tres-facile de les ſurprendre, & de les tailler en pieces, s'ils vouloient ſe déguiſer, & ſe ioindre à eux pour executer cette entrepriſe. La propoſition fut tres-agreable au Roy, qui donna ordre à vn de ſes Lieutenans de conduire promptement vn armée au lieu deſtiné. Les Chinois qui auoient mis pied à terre, & qui couroient de coſté & d'autre pour piller à leur ordinaire, furent eſtrangement ſurpris lors qu'ils virent qu'on les chargeoit ſi vertement. Les Tartares donnans d'abord auec chaleur, & ayans mis le deſordre parmy les ennemis, en tuerent grand nombre; iuſqu'à ce que Maouenlung reconnoiſſant les Tartares & ralliant ſes troupes, ſe mit à ſoûtenir leur attaque auec beaucoup de generoſité. Ayant long-temps opiniâtré le combat, il fallut enfin ſonger à la retraite, laquelle il fit auec beaucoup de ſageſſe, en amuſant l'ennemy auec vne poignée de Soldats, cependant que les troupes montoient ſur les vaiſſeaux pour gaigner l'Iſle.

Les Tartares voyans qu'is n'auoient pas eu grand aduantage dans cette rencontre, & que le General de l'armée ennemie n'eſtoit pas tombé entre leurs mains, quoy que ce fût le plus ardent de leurs ſouhaits, s'imaginerent qu'on les auoit ioüez. C'eſt pourquoy déchargeans leur rage ſur les Rebelles, qui les auoient conduits, ils les paſſerent tous par le fil de l'épée. En ſuite dequoy ils commencerent à rauager les quatre Prouinces de ce Royaume les moins éloignées de la Frontiere de leur Païs. Cette conduite des Tartares fut deſ-aprouuée du Roy, lors qu'il l'eut appriſe. Cependant le Roy de Corée voyant que les Tartares deſoloient ſon Royaume, leue des troupes pour leur reſiſter. Maouenlung de ſon côté ayant aſſemblé de nouuelles forces reuient ſûr ſes pas, afin de rendre la pareille à ſes

ennemis.

ennemis, qui s'efforçoient de passer les montagnes qui ne sont qu'à sept lieuës de la capitale du Royaume: mais le Roy de Corée qui s'estoit saisi de ce passage auec vne forte armée, leur disputoit l'entrée du détroit qui conduit à cette Ville. A peine les deux armées auoient-elles attaché le combat, que Maouenlung qui venoit à grandes iournées, commença à charger en queuë les Tartares. Ceux-cy se voyans enueloppez font ferme de tous côtez, & soûtiennent l'effort des deux armées. L'euenement de cette bataille fut merueilleux. Nulle des trois armées ne vainquit, & toutes trois furent presque vaincuës. Les Tartares y perdirent cinquante mille hommes; le Roy de Corée soixante & dix mille; & les Chinois demeurerent presque tous sur la place. Car c'estoit contre eux que les Tartares combattoient auec plus de rage, sçachans que ce n'estoit qu'en leur passant sur le ventre qu'ils pourroient trouuer vn chemin pour se sauuer dans la Tartarie, où ceux qui resterent apres la bataille, se retirerent aussi tost. Durant leur absence, le Roy de Corée ayant fait promptement des recruës, pour reparer en quelque façõ les debris de son armée, reprit en peu de temps tout ce que les Tartares auoient conquis.

Cette perte n'empécha pas les Tartares d'occuper la partie Orientale de la Prouince de Leaotung, & de faire des courses & des rauages dans celle qui tire vers l'Occident; mais ils ne pûrent iamais s'establir dans celle-cy, où ils furent souuent maltraittés: depuis que sept Canoniers Portugais arriuez dans cette Prouince eurent enseigné aux Chinois la maniere de faire ioüer l'artillerie; & que le Vice-Roy Ignace, qui estoit vn genereux Chrestien, dont nous parlerons dans la suite de l'histoire, eut le commandement absolu sur toutes les troupes de cette Frontiere.

Sur ces entrefaites l'Empereur Zunchin enuoye dans cette Prouince de nouuelles forces sous la conduite du General Yuen, auquel il auoit donné vn pouuoir tres-ample pour traitter de la Paix auec les Tartares, & mesme le commandement de la faire s'ils la vouloient receuoir à des conditions raisonnables. La Paix auec les estrangers luy estoit necessaire, afin de pouuoir arrester les desordres que faisoient des troupes de volleurs, qui commençoient

mençoient à desoler les Prouinces, & qui causeront enfin la ruine totale du Royaume. Yuen estoit vn esprit de fourbes & d'intrigues, egallement eloquent dans les discours qu'il prononçoit de viue voix. & dans ceux qu'il couchoit sur le papier; en quoy il auoit vn aduantage incroyable pardessus tous les autres Ministres d'Estat. Il les embarassoit tellement par ses raisons, lors qu'il estoit question de traitter dans le Conseil de quelque affaire de guerre, que le Roy & les autres Magistrats croyoient, que sans luy l'Empire ne pouuoit subsister. Et il faut confesser que, s'il eût eu autant de fidelité pour son Roy & d'amour pour sa Patrie, qu'il auoit d'adresse & de conduite; il eût pû rendre au public des seruices de grande importance. Mais son auarice insatiable luy ayant fait receuoir vne somme prodigieuse d'or & d'argent que les Tartares luy offrirent, il employa tous ses artifices pour faire reüssir leurs desseins. Le premier seruice qu'il leur rendit, fut de perdre Maouenlung, qui estoit l'homme du monde dont les ennemis de la Chine souhaittoient le plus d'estre defaits, à cause que sa valeur arrestoit le cours de toutes leurs victoires, & que sa fidelité estoit à l'épreuue de toutes leurs tentations. Il inuita donc à vn festin ce grand Capitaine, & l'empoisonna. En suite de cette trahison, il en fait vne autre à son Roy, conclcant la Paix auec l'ennemy à des cõditions tres-des-auantageuses pour la Chine. Le Courier les ayant apportées à Zunchin, il les dechire de rage. Yuen pour l'obliger à les accepter, conseille aux Tartares l'an 1630. d'entrer dans la Prouince de Pequim par vn chemin éloigné des postes qu'il tenoit, leur promettant qu'il les laisseroit faire. Ils auoient tant de confiance en luy, depuis qu'ils auoient reconnu son auarice, qu'ils suiuent son conseil, mettent tout à feu & à sang dans la campagne, & se presentent deuant Pequim. Les Grãds de la Cour pressoient déja le Roy de gaigner les Prouinces qui sont plus au Midy, mais il leur respondit, qu'il aymoit mieux mourir que de fuïr, & defendit que personne ne se retirast de la Ville. L'ennemy vint plusieurs fois à l'assaut; mais il fut toûjours repoussé auec perte. Le Roy qui ne sçauoit pas encore les pratiques d'Yuen, luy mande de venir à grandes iournées, pour obliger le Tartare à leuer le siege. Le traistre, obeït, ne voulant

DDd pas

pas se declarer ouuertement : il s'approche de Pequim, du costé qui n'estoit pas inuesty par les assiegeans ; de façon que la ville qui est prodigieusement grande, separoit ces deux armées, qui estoient à la veuë de cette place : il temporise euitant auec adresse la rencontre de l'ennemy: & fait representer au Roy qu'il estoit plus à propos de se tenir au traité de Paix, que de hazarder le Royaume par vn combat incertain. Ce perfide n'auoit point d'autres pensées, que de retourner en sa maison auec les richesses que son infidelité luy auoit acquises. Mais ses longueurs ayans ouuert les yeux au Roy, il vit bien qu'il estoit trahy, & ne découurant à personne ce qu'il en pensoit, il fit semblant de vouloir tenir vn Conseil de guerre pour prendre vne derniere resolution. Il mande à Yuen qu'il y vienne prendre sa place; il le fait entrer par dessus la muraille, ne voulant pas qu'on ouurît les portes ; disant qu'il y auroit danger de quelque surprise de la part de l'ennemy. Mais ce fut la peur qu'il auoit de ses propres troupes qui le fit resoudre à ne point permettre qu'on les ouurist à ce General. Yuen entra sans crainte dans le Palais, s'imaginant que s'il y eust eu quelque danger, les Courtisans qui estoient à sa deuotion, l'en eussent aduerty. Mais cette esperance le perdit, car ny ses partisans ny les autres grands de la Cour ne sçauoient rien du dessein du Roy. Le Perfide n'est pas plustost entré dans la sale, que le Roy le fait arrester, on l'interroge en trois mots, & aussi-tost on le poignarde. Les Tartares ayans appris cette mort, leuent le siege & rauageans tout le plat païs, auant que les Chinois eussent vn nouueau General, donnent iusqu'à la Prouince de Xantung, d'où ils retournerent en celle de Leaotung, chargez d'vne infinité de dépoüilles. Depuis ce temps-là iusqu'à l'an 1636. la fortune partagea ses faueurs entre les deux partis, leur donnant l'aduantage tour à tour : mais iamais les Tartares ne mirent le pied dans la Chine, qu'ils n'en fussent aussi-tost chassez. Thienzung, Roy des Tartares, estant mort la mesme année, Zungté son fils luy succeda, qui est le Pere de l'Empereur, qui est maintenant le maistre de la plus grande partie de la Chine.

Zungté, auant que de monter sur le Throne, auoit fait paroistre vne prudence incroyable & donné des marques illustres de

toutes

toutes les vertus que l'on peut souhaitter en vn Roy, & principalement de la clemence. Son Pere l'ayant enuoyé dés son bas âge pour apprendre les sciences, les coustumes & la langue de la Chine, il y reüssit admirablement, ayant demeuré long temps dans ce Royaume habillé en Chinois, sans estre reconnu pour ce qu'il estoit. Il gouuerna tout autrement que ses Ancestres, à l'imitation de son Pere, duquel il surpassa la Clemence & la bonté. Car cet incomparable Prince voyant que la cruauté de ses predecesseurs, les auoit empeschez de faire des grandes conquestes dans la Chine, tempera la rigueur dont ils vsoient enuers les vaincus, afin de les gaigner par amour aussi - bien que par les armes. Il faisoit toutes sortes de caresses aux Chinois de quelque qualité qu'ils fussent, & les inuitoit humainement à prendre party dans ses troupes, lors qu'ils auoient esté faits prisonniers de guerre, ou leur donnoit la liberté, s'ils auoient de la repugnance à le faire. La renommée de cette bonté du Roy attira à son seruice grand nombre de Seigneurs Chinois, qui n'ont pas peu contribué à la conqueste de cette Monarchie. Tant il est vray que l'amour est vne machine plus puissante que les armes, pour gaigner vn Royaume ; & qu'au contraire la rigueur fait perdre les Empires, que la puissance iointe au bon-heur, semble auoir establis sur des fondemens tout à fait inébranlables.

La Cour de ce Prince estoit vn azyle ouuert à tous les grands qui craignoient d'éprouuer l'iniuste colere du Roy de la Chine. Le nombre n'en estoit pas petit, à cause de la Politique de ces Empereurs, qui a quelque chose de bien cruel, quoy qu'en apparence il soit necessaire, à cause de l'auarice & de l'infidelité de quelques-vns. C'est la coustume dans cette Cour de faire mourir les Officiers qui n'ont pas bien reüssi dans leurs emplois, l'Empereur s'imaginant que le succez funeste d'vne entreprise doit plustost estre imputé à la negligence ou à la trahison de celuy qui la conduit, qu'à l'inconstance de la fortune. C'est pourquoy si vn General d'armée perd vne bataille ; si vn Gouuerneur ne peut empescher l'ennemy d'enuahir sa Prouince, les peuples de se reuolter ; les soldats de faire sedition ; ils doiuent s'attendre qu'on leur oste la vie.

Cette maxime du gouuernement des Chinois, me donne ſuiet de raconter ce qui arriua au Vice-Roy Ignace, qui ne s'eſt pas rendu moins remarquable par l'exacte fidelité qu'il a gardée à Dieu & à ſon Prince, que par ſon incomparable valeur. Toute la Chine fut eſtonnée de voir qu'il aymaſt mieux, quoy qu'il fût tres-innocent, mourir de la main d'vn bourreau, que de trahir la fidelité qu'il deuoit à ſon Roy. Il pouuoit ſe refugier dans la Cour du Roy des Tartares, où il eut eſté receu auec honneur; il pouuoit, en acceptant l'offre de ſes ſoldats, qui luy promettoient de le ſuiure par tout où il les conduiroit, euiter l'effet de l'iniuſte arreſt que le Prince deuoit prononcer contre ſon innocence; il pouuoit meſme occuper l'Empire auec le ſecours de ſes ſoldats, mais il eut toûjours moins de peur du ſupplice que du crime qu'il eut penſé commettre en abandonnant ſa Patrie. Ayant remporté pluſieurs victoires ſur les ennemis, & repris grand nombre de villes, il eſtoit ſur le point de ruiner entierement leurs forces; lors que ſes troupes s'eſtans mutinées faute de paye, elles pillerent vne ville qui eſtoit ſous l'obeïſſance du Roy. Ignace auoit adreſſé pluſieurs requeſtes à l'Empereur, par leſquelles il luy remonſtroit qu'il eſtoit impoſſible de faire garder la diſcipline dans vne armée, ſi les ſoldats ne ſont payez; mais ceux qui eſtoient au Cabinet les ſupprimoient, afin de le deſ-obliger.

Ils ne l'aymoient point à cauſe qu'il ne ſçauoit pas gaigner leur faueur par preſens, comme faiſoient les autres. De plus, agiſſant en veritable Chreſtien, il rendoit la iuſtice dans ſa Prouince auec vne pureté inuiolable & incorruptible. Les Officiers qui eſtoient ſortis de charge luy recommandoient quelquesfois certaines affaires de perſonnes amies, ou qui les auoient gaignez par argent, pour les obliger à ſolliciter en leur faueur; mais il n'auoit aucun égard à leurs ſollicitations, lors que ſa conſcience y eſtoit intereſſée. Ceux-cy piquez contre luy, comme s'il eût fait cela par meſpris, le decrioient à la Cour, & le voulans perdre, prioient leurs amis qui eſtoient en faueur d'empeſcher qu'on ne luy enuoyaſt point d'argent pour le payement de la Milice. Outre cela, pluſieurs Magiſtrats ne pouuoient ſouffrir qu'eſtant ſeulement Licentié, il eût vn employ qui ne deuoit, eſtre, à leur aduis

remply

remply que par vn Docteur. Apres que la sedition fut appaisée, les Soldats reconnoissans le danger où ils auoient reduit leur General, le pressent de s'emparer de la Prouince, de se declarer Roy, & de les mener à Pekim pour exterminer les Ministres d'Estat, qui ne pensoient qu'à venger leurs iniures particulieres au lieu de seruir le Roy. Mais ayant reietté leurs propositions, il les retient dans le deuoir par son authorité, & fait punir quelques-vns des plus coûpables. Cette fidelité meritoit vn autre traitement que celuy qu'on luy fit, en luy enuoyant vn successeur & vn ordre de venir à la Cour. Il voyoit bien qu'il alloit à la mort, & ses Soldats n'en doutoient point; c'est pourquoy ils courent aux armes tous enragez, & protestent qu'ils ne souffriront point qu'il s'en aille. Mais c'est en vain, parce qu'il veut obeïr aux ordres de son Prince, & qu'il prefere la mort à l'infidelité. Plusieurs de ses Soldats ne suiuirent pas l'exemple qu'il leur auoit donné, de garder inuiolablement la foy au Prince & à la Patrie; car ils s'en allerent prendre party chez les Tartares, qui leur ont donné des Charges tres-importantes dans les Prouinces de la Chine, qu'ils ont occupées, & mesme à quelques-vns le tître de Souuerains.

Au reste, les Chinois commençoient à ne plus rien craindre de la part des Tartares, ayans fortifié la partie Occidentale de la Prouince de Leaotung, & mis vne puissante Armée dās l'Isle du Cu, qui arrestoit tous les desseins des ennemis, qui auoiēt conserué leurs conquestes dans la partie Orientale de la Prouince. C'ét pourquoy le Roy tourna tous ses soins & toutes ses forces contre les Rebelles, qui auoient allumé le feu de la guerre Ciuile au milieu de son Royaume. Iusques-icy ie n'en ay parlé qu'en passant; il faut maintenant que nous en traitions plus au long, afin de voir comment ces dissensions intestines ont donné moyen aux Tartares d'occuper ce florissant Empire. Les premiers qui remuërent, furent les voleurs de la Prouince de Suchuen, qui eurent tant de hardiesse & de bon-heur, qu'apres auoir pillé plusieurs Villes de moindre importance, ils mirent le siege deuant Chingtu. Cette Capitale estoit perduë si la vaillante Amazone venant à son secours ne les eût obligé à leuer le siege. Comme leur armée n'auoit pas esté entierement défaite, ils se retirerent dans les

montagnes, pour y ramaſſer de nouuelles troupes de voleurs. Leur exemple fit naiſtre de ſemblables mouuemens dans la Prouince de Queicheu. Vn Seigneur, à qui on auoit fait iniuſtice dans la deciſion d'vn procez, ſe mit à la teſte des Rebelles, tua les Auteurs de cette iniuſte ſentence, & défit les troupes du Vice-Roy : mais on en mit incontinent ſus pied de nouuelles, qui battirent à leur tour ces ſeditieux, ſans toutefois les pouuoir entierement exterminer. La famine qui eſtoit grande dans les Prouinces Septentrionales, & qui auoit eſté cauſée par vne prodigieuſe quantité de ſauterelles, qui auoient deſolé toutes les campagnes, produiſit de pareils deſordres dans celles de Xenſi & de Xantung. Les voleurs qui s'y aſſemblerent d'abord, n'eſtoient pas en grand nombre; c'eſt pourquoy ils ne s'attaquoient qu'aux villages & aux bourgs, où ils exerçoient leurs brigandages; & en ſuite ſe cachoient dans les montagnes. Pluſieurs voyans auec quelle facilité on trouuoit non ſeulement des viures, mais encor des ſommes immenſes d'or & d'argent, lors qu'on vouloit ouuertement, s'allerent ioindre à ceux qui auoient les premiers leué l'Eſtendart. Ces bandes croiſſoient de plus en plus, l'Empereur mettant les peuples au deſeſpoir par la rigueur, auec laquelle il exigeoit les tributs ordinaires qu'on payoit durant les années les plus fertiles. Les Gouuerneurs n'ayans pû étouffer le mal dans ſes commencemens, il fut terrible dans ſon progrez. On vid dans les Prouinces huit corps d'armée, commandez par des Chefs, qui ſe voyans la force en main pretendoient tous à l'Empire. La ialouſie qu'ils auoient les vns des autres les ayant fait battre enſemble, il ne reſta que deux Chefs principaux, qui inuiterent les trouppes des Generaux qui auoient eſté tuez, à ſuiure leur fortune. Ceux-cy voyans qu'au cas qu'ils fuſſent pris par les Gouuerneurs, ils ne pouuoient euiter le dernier ſupplice, ne ſe firent pas beaucoup preſſer pour prendre party dans les troupes des Victorieux. Licungz, [& Changhienchun; c'eſt ainſi que s'appelloient ces Capitaines de voleurs, qui eſtoient des eſpris tres-dangereux]; afin de n'auoir rien à demeſler enſemble, partagerent entr'eux toute la Chine; L'vn prenant le Septentrion, & l'autre le Midy pour s'y eſtablir. Changhienchun

chun pilloit & rauageoit les Prouinces d'Huquang, & de Suhuen, cependant que Licungz, s'emparoit de celles d'Honan & de Xenſi. C'eſt de ce dernier qu'il faut que nous racontions premierement les ſuccez, à cauſe que c'eſt luy qui a donné l'occaſion aux Tartares d'enuahir la Chine ; & nous euiterons par ce moyen la confuſion, qui naiſtroit infailliblement du meſlange des aduantures de ces deux Rebelles.

L'an 1641. apres auoir pillé dans la Prouince de Xenſi vne infinité de Villes & de Bourgades, ces voleurs entrerent dans celle d'Honan, qui eſt vne des plus delicieuſes de la Chine. Ils eurent la hardieſſe de mettre d'abord le ſiege deuant Caïfung, qui eſt la capitale ; mais ils furent ſi mal menez par la garniſon qui eſtoit forte, & par l'artillerie qui fut tres-bien executée, qu'ils furent contrains de leuer le ſiege. Ayans manqué cette place, ils font le degaſt dans la compagnie ; & ſe iettent ſur les Villes d'alentour. Ils s'enrichirent par le ſac de ces places, groſſirent leurs troupes, & s'eſtans fournis de toutes ſortes de prouiſions, retournerent au ſiege de la Capitale. Ils auoient reconnu dans la premiere attaque, qu'il eſtoit difficile de l'emporter de force ; c'eſt pourquoy ils ſe reſolurent de la prendre par famine. Quoy que la place eût prés de trois lieuës de tour, ils ne laiſſerent par de la blocquer ſi eſtoittement, qu'on n'y pouuoit rien faire entrer. Durant deux mois qu'on auoit amuſé ailleurs ces troupes des rebelles, les Magiſtrats auoient fait venir grande quantité de viures ; & toutesfois il n'y en auoit que pour ſix mois ; la Prouince qui eſt tres-fertile, n'en pouuant fournir dauantage, à cauſe que l'année n'auoit pas eſté heureuſe. La reſiſtance des aſſiegez fut tres-opiniâtre, car ils attendirent le ſecours iuſqu'à l'extremité, endurans les rigueurs d'vne faim plus cruelle que celle de Ieruſalem. La livre de riz valoit vn marc d'argent ; de vieux cuirs moiſis du meſme poids coûtoient dix eſcus ; on vendoit publiquement la chair humaine, & on croyoit que c'eſtoit vne action de pieté, de ietter dans les ruës les corps morts, afin qu'ils ſeruiſſent de nourriture à ceux qui deuoent eſtre bien-toſt deuorez. Cette Ville eſt ſituée au Midy dans vne vaſte campagne, à vne lieuë d'vne riuiere grande

&

& rapide, que les Chinois nomment Hoang : & nous l'appellons la riuiere Iaune, à cause de la couleur de ses eaux. Le Canal de ce Fleuue est plus haut que la Ville, c'est pourquoy on a fait de grandes leuées reuestuës de pierre de taille pour empécher les inondations. Enfin, le secours parut sur ces leuées. Celuy qui le conduisoit s'imagina qu'en couppant les digues qui retenoient le fleuue dans son lit, il noyeroit tous les rebelles, sans que la Ville en fût incommodée. Mais il arriua que la riuiere estant extraordinairement enflée par les pluyes de l'Automne, & les bréches, qu'on fit à la chaussée, estans trop grandes, non seulement vne grande partie des rebelles fut noyée, mais aussi toute la Ville fut inondée; où il y eut plus de trois cens mille personnes enueloppées dans ce deluge. Les maisons furent abbatuës par la violence des vagues, si bien qu'il ne resta plus de cette grande Ville, qui fut autrefois le seiour des Empereurs, qu'vn grand Lac au milieu d'vne campagne. L'Eglise des Chrestiens y fut renuersée, & le P. Rodrigue de Figueredo de la Compagnie de Iesus y mourut, en assistant son troupeau. Il pouuoit se retirer du danger; mais il ne voulut pas abandonner les Chrestiens, lors qu'ils auoient plus de besoin de son assistance.

Ce malheur arriua le 9. d'Octobre de l'an 1642. En ce mesme temps Licungz prit la qualité de Roy, se faisant appeller Xunuang, c'est à dire, le Prince fortuné. Il rentra aussi dans la Prouince de Xensi, & s'en rendit le maistre, ayant déja reduit celle d'Honan presque toute sous son obeïssance. La garnison de Sigan, qui est la capitale, luy fit quelque resistance; mais au bout de trois iours il la surprit, & l'exposa autant de temps au pillage de ses Soldats pour recompenser leur valeur. En suite, il fit amener dans la Ville tous les viures de la Prouince, afin de tenir en bride les peuples par ce moyen, & faire souffrir les troupes de l'Empereur qui ne pourroient plus y subsister. Il estoit déja si asseuré de conquester tout l'Empire, qu'il commença pour lors à prendre le tître d'Empereur, & à donner à la famille qu'il vouloit establir, en la place de celle qu'il esperoit ruïner, le nom de Thienxun, qui est vn mot Chinois, lequel signifie obeïssant au Ciel. Il l'auoit

choisi

choisi pour faire croire à ces peuples superstitieux, que c'estoit la volonté du Ciel qu'il fût Empereur ; afin qu'il les deliurast de la cruauté des Ministres d'Estat qui les opprimoient. Cette inuention estoit excellente pour gaigner les Chinois, qui croyent qu'vn homme ne sçauroit occuper vn Empire par force ou par finesse, si le Ciel ne luy en a destiné la possession. Mais pour faire voir auec combien de raison il portoit cette qualité, il commença à traitter tres-humainement les peuples, defendant à ses gens d'vser enuers eux de la moindre violence. Il deschargeoit toute sa rage sur les Magistrats, demandoit de grosses rançons aux Officiers, qui estoient sortis de charge ; mais toutefois proportionnées à leur pouuoir ; & donnoit aux villes conquises de nouueaux Gouuerneurs, ausquels il faisoit des deffenses tres-seueres de maltraiter ses suiets. Cette conduite luy acquit l'affection des peuples, qui estoient soûmis à sa domination ; principalement quand il les eut exemptez de payer les tributs que l'on exigeoit d'eux auparauant. Deux Peres de la Compagnie de Iesus, qui estoient dans cette ville, receurent quelque déplaisir, lors que les soldats commencerent à saccager la ville ; mais dés aussi-tost qu'ils eurent esté reconnus pour estrangers, on les traitta auec beaucoup de courtoisie.

En ces entrefaites, la diuision des Grands de la Cour, qui auoit commencé sous Thienki, donna le dernier coup à l'Empire, qui estoit déja furieusement ébranlé. La faueur de l'Eunuque Gueï, qui estoit monté à vn si haut point de grandeur, que non seulement il gouuernoit tout l'Estat ; mais encore le Roy Thienki ne l'appelloit que son bon Pere, fut la principale cause de tout le mal. Celuy-cy abusant de la puissance que le Prince luy auoit donnée, faisoit mourir pour des fautes tres-legeres ceux qui ne luy plaisoient point : & c'estoit assez pour estre ennemy de cet effeminé, d'auoir manqué à toutes les bassesses qu'inspire aux ames lasches la complaisance & la flatterie. A la verité, il semble qu'il fit assez bien dans le Ministere ; mais il ietta les semences de tous les mal-heurs de la Chine, en irritant par cette humeur imperieuse plusieurs Grands du Royaume, & mesme le Prince Zungchin, qui estoit l'heritier presomptif de la Couronne ; & qui en effet, malgré toutes les oppositions de l'Eunuque, succeda à

Thienqui, qui estoit mort sans enfans. Depuis ce temps-là, les Ministres se partagerent en deux factions, & sous pretexte de vouloir reformer l'Estat, le renuerserent de fonds en comble. Car les deux partis ne songeoient qu'à se perdre l'vn l'autre, & le malheureux Zunchin en voulant apporter quelque remede à vn desordre si funeste, se rendit ennemis les principaux d'entre les Eunuques & les Mandarins. Car estant monté sur le Throne, il fit mourir l'Eunuque, auec plusieurs de sa faction, & persecuta à toute outrance ceux qui l'auoient seruy durant sa faueur. Voicy en peu de mots l'inuention de laquelle ce Prince se seruit pour l'éloigner de la Cour, & le perdre auec plus de facilité. Il luy donna vne commission tres-honorable, qui fut, de visiter les Tombeaux de ses Ancestres, pour voir si la dignité de l'ouurage respondoit à celle des morts qui y estoient enfermez. L'Eunuque ne pût raisonnablement s'excuser d'vn employ si glorieux; mais lors qu'il fut sur le chemin, il reconnut bien-tost le dessein qu'auoit eu l'Empereur, en s'adressant à luy. Car comme il fut arriué en vn certain endroit; que le Prince auoit marqué, on luy presenta vne boëte d'or, où il y auoit vn cordon de soye, auec lequel on luy fit commandement de s'estrangler.

Cette mort qui nous paroist honteuse, à cause des coustumes de l'Europe, est estimée la plus honorable parmy les Chinois. Le chastiment de cet Eunuque ayant irrité plusieurs personnes des deux partis, il y eut des traistres, qui violans la fidelité qu'ils deuoient à leur Roy, commencerent à auoir des intelligences auec les Rebelles. Les secretes pratiques de ces perfides mirent vn desordre general dans toutes les affaires. Car ou l'on n'enuoyoit point d'armées pour resister aux voleurs, ou les Generaux laissoient à dessein échapper les occasions de bien faire, de peur de contribuer à la gloire des Ministres d'Estat leurs ennemis, si durant leur Ministere, & par leurs conseils, on eut remporté quelque victoire. Ces broüilleries de la Cour furent si fauorables aux entreprises des Rebelles, que leur General pût dire en se presentant pour entrer dans Pequim, ie suis venu, i'ay veu, & i'ay vaincu. Car cependant que les Grands de la Cour partagez en deux factions, se choquoient les vns les autres, Licungz ayant

puissamment

puiſſamment eſtably ſa domination dans la Prouince de Xenſi, tourne ſes armes contre les Prouinces qui ſont à l'Orient. Il paſſe le fleuue d'Hoang ſans aucun danger, parce qu'encore que ſes vagues ſoient tres-impetueuſes, & ſon canal tres-profond, il n'y auoit perſonne qui luy diſputaſt le paſſage. Ayant trauerſé cette riuiere qui ſepare les Prouinces de Xenſi, & de Xanſi, dont la premiere eſt à ſon Couchant, & l'autre à ſon Orient, il emporta facilement la premiere place qu'il rencontra. Ce fut Kiangcheu, vne des plus riches villes de la Prouince, ſituée au Midy, & aſſez prés de ce grand fleuue. La priſe de Kiangcheu donna le branle aux autres places, qui ſe rendirent, ou par la crainte qu'elles auoient de la cruauté du vainqueur, ſi on reſiſtoit à ſes armes; ou par l'amour de la nouueauté qui nous fait ſouhaitter de changer de gouuernement, comme ſi nous en deuions eſtre plus heureux. Mais il arriue ſouuent que dans ces changemens on trouue des maiſtres plus faſcheux que ceux qu'on auoit auparauant. La ſeule Capitale fit reſiſtance durant quelques iours, ce qui fut cauſe que les aſſiegeans tuerent tous les anciens Magiſtrats, & en donnerent d'autres à leur fantaiſie.

Lors que l'Empereur ſceut, que Licungz eſtoit entré dans la Prouince de Xanſi, laquelle confine à celle de Pequim, il enuoya promptement le grand Colao auec vne puiſſante armée, pour amuſer les voleurs, s'il ne pouuoit les défaire. Mais ces troupes ne ſeruirent qu'à renforcer l'armée des ennemis, parce que la pluſpart des ſoldats de l'Empereur prirent party parmy ces rebelles, & le mal-heureux Lius; c'eſt ainſi que s'appelloit ce Colao, ſe voyant au deſeſpoir s'eſtrangla luy-meſme. Ces nouuelles eſtans venuës à la Cour, l'Empereur crût que pour la ſeureté de ſa perſonne, il falloit ſe retirer de Pequim, qui eſt la capitale des Prouinces du Septentrion, & gaigner Nankim, qui tient le meſme rang parmy celles qui ſont au Midy. Tous les Grands de la Cour luy conſeillerent de tenir ferme dans Pekim: & ſes amis auſſi-bien que ſes ennemis tomboient d'accord en cela; ceux-cy penſans que s'il y demeuroit, il leur ſeroit plus aiſé de le liurer au chef des Rebelles, auant que leurs pratiques fuſſent decouuertes; & ceux-là iugeans que la reſiſtance, que le Roy feroit dans la capitale de l'Em-

 pire,

pire, donneroit de l'asseurance à ceux de son parti, & les obligeroit à venir de tous les endroits du Royaume pour seconder sa generosité. Certes, ce conseil eut esté sagement donné si la Cour n'eût point eu de traistres.

Cependant Licungz qui n'auoit pas moins de conduite que de hardiesse, ioignant dans cette rencontre les ruses à la force, fit couler secrettement dans Pekim grand nombre de ses soldats déguisez en Marchands, à qui il donna de l'argent pour loüer des boutiques, & trafiquer, iusqu'à ce qu'il se presentast deuant les murailles. Ces gens de sac & de corde, garderent inuiolablement le secret de leur Maistre, en attendant qu'il parust, pour commencer à mettre le trouble dans la ville. Mais ce General ne voulant pas manquer son coup, apres auoir ainsi disposé ses soldats, gaigne le President de la Chambre, qui iuge de toutes les affaires de la milice. On dit que celuy-cy croyant que la fortune du Roy estoit dans vn estat, où il n'y auoit point de ressource, s'accommoda auec les Rebelles, & promit de leur liurer la ville, afin de se maintenir par ce seruice. Quoy qu'il en soit, Licungz fait marcher ses troupes en grande haste droit à Pequim. La garnison qui estoit tres-forte se met en deffense: on braque vne infinité de canons sur les remparts; mais on ne chargeoit, qu'auec de la poudre, l'artillerie que l'on tiroit du costé, par où l'ennemy attaquoit la ville. Ce fut au mois d'Avril de l'an 1644. que les assiegeans entrerent par vne porte, qui leur fut ouuerte auant le leuer du Soleil. Les soldats de la garnison qui estoient demeurez fidelles ne firent pas longue resistance; parce que les voleurs déguisez, qui estoient entrez long-temps auparauant, s'estans ioints aux traistres, qui auoient vendu la Place, les mirent tous en desordre. Cependant Licungz passe au milieu de la ville, attaque le Palais, & l'emporte; malgré tous les efforts des plus fideles Eunuques qui luy en disputoient l'entrée. L'ennemy estoit déja maistre de la premiere enceinte des murailles du Palais, que l'Empereur ne sçauoit seulement pas ce qui se passoit: Les plus puissans d'entre les Eunuques, qui estoient d'intelligence auec l'ennemy, differans de l'aduertir iusqu'à ce qu'il ne pust échapper. Dés que le Roy apprit que Licungz estoit dans le Palais, il demanda s'il n'y auoit point de moyen de sortir; &

comme on luy eut respondu que tous les chemins estoient fermez, il escriuit de son propre sang vne lettre: dans laquelle il le prioit d'auoir pitié du peuple qui estoit innocent, & de le venger de la trahison que ses Courtisans luy auoient faite, puis que le Ciel luy en donnoit la puissance, en le faisant monter sur son Throne. En suitte, voyant sa fille, qui estoit déja en âge d'estre mariée, & craignant que le victorieux ne luy ostast l'honneur, il prit vne épée, & luy en coupa la teste. Puis descendant dans les iardins du Palais, il deslia ses iartieres, & se pendit à vn prunier. Cet Empereur fut le plus mal-heureux de tous les Princes, comme il fut le dernier de la famille de Thamin. Car encore que les Chinois ayent crée des Rois apres sa mort, ainsi que nous le raconterons dans la suitte de l'histoire: Toutefois on ne les met pas entre les Empereurs, à cause qu'ils n'ont eû en leur puissance qu'vne partie de la Chine. Ainsi cette famille si puissante qui auoit esté establie par vn voleur, a esté esteinte par vn autre voleur. La Reyne, le grand Colao, & quelques Eunuques fidelles au Roy, ayans suiuy l'exemple du Prince, ces Iardins si delicieux, deuindrent vn lieu d'horreur par la mort de tant de personnes. Les plus fidelles suiets du Roy qui estoient dans la ville se donnerent aussi la mort, se noyans ou s'estranglans; car ces malheureux peuples s'imaginent que le plus haut point de la fidelité, est de mourir auec leur Roy, de peur d'estre tuez par les vainqueurs, ou obligez à se soûmettre à leur puissance.

Pendant que cette funeste Tragedie se ioüoit dans les iardins du Palais, Licungz montoit sur le Throne de son Prince, où l'on dit qu'estant assis il parut fort inquiet, & que ce Throne venant à chanceler, sembla donner vn presage que sa domination ne seroit pas de longue durée. Le lendemain, il fit mettre en pieces le corps de Zunchin, disant, pour excuser vn traitement si barbare, fait à vn mort & à vn Empereur, qu'il l'auoit bien merité par la cruauté qu'il auoit exercée sur ses suiets. Ce Tyran auoit bien mauuaise grace de parler de la sorte des violences de son Prince legitime; apres auoir luy-mesme fait mourir vne infinité d'innocens dans les iniustes & sanglantes

guerres que son auarice & son ambition luy auoient fait entreprendre. Mais c'est l'ordinaire des hommes de condamner en la personne des autres, ce qu'ils font eux-mesmes Il ne se contenta pas de traitter auec tant d'inhumanité le corps de son Prince,il fit chercher ses trois fils, & les deux ieunes ayant esté trouuez, il les fit conduire hors de la Ville, & sans estre touché par l'innocence de leur âge , commanda qu'on leur coupât la teste. Il eut fait le mesme traitement à l'aisné, s'il fût tombé entre ses mains ; mais on creut que , puis qu'il ne paressoit point , il s'estoit ietté dans l'eau , ou s'estoit sauué en fuyant.Ce barbare auoit caché durant quelque temps ses mauuaises inclinations , afin de gaigner les bonnes graces des peuples par sa feinte douceur ; mais pour lors il leua le masque , & se declara. Ayant fait chercher dans la Ville toutes les personnes les plus considerables, il en fit mourir plusieurs par des tourmens horribles , & condamna les autres à luy payer des sommes immenses d'argent. S'estant reserué le Palais Royal , il abandonna la Ville au pillage des Soldats , qui commirent toutes les cruautez , que l'on doit attendre dans de semblables rencontres de la rage des personnes les plus barbares. Cette inhumanité luy fera perdre l'Empire , qu'il auoit conquesté si heureusement, & qu'il auroit pû conseruer , s'il eut esté plus moderé dans la bonne fortune. Entre les Grands de la Cour qu'il fit prendre , il y auoit vn sage vieillard nommé Vs , dont le fils qui s'appelloit Vsangué estoit General de toutes les troupes, que l'Empereur Zunchin auoit enuoyées dans la Prouince de Leaotung ; pour s'exposer aux Tartares. Licungz menaça ce miserable Pere de luy faire souffrir vne mort tres-cruelle,s'il ne commandoit à son fils , par tout le pouuoir que la qualité de Pere luy dõnoit,laquelle est en tres-grande veneration parmy les Chinois, d'embrasser auec son armée,le party du victorieux.Il luy protesta en mesme temps,que,s'il vouloit luy rendre ce seruice,il luy donneroit & à son fils,tout ce qu'ils pourroient souhaitter.Ce bon vieillard ayant mis la main à la plume , écriuit à son fils vne lettre conceuë en ces termes. *La terre, le Ciel & les destins ont fait le changement que nous voyons. Scachez , mon fils , que l'Empereur Zunchin est mort, & que ceux de la famille Royale de Thamin ne*

doiuent

doiuent plus rien pretendre à l'Empire,puis que le Ciel l'a donné à Licungz. C'est sagesse de ceder au temps,& d'obeyr à la necessité, pour euiter la rigueur de celuy qui est maistre de l'Empire, & qui a entre ses mains nostre bonne & nostre mauuaise fortune. Il vous fera Roy, si vous voulez le reconnoistre Empereur, & engager vos troupes à son seruice; sinon, ie suis mort. Voyez, mon fils, ce que vous deuez faire pour sauuer la vie, à celuy qui vous l'a donné. Vsangué répondit à son Pere de cette façon. *Celuy dont vous me parlez, ne nous sera pas plus fidelle, qu'il l'a esté à son Roy; & vous, mon Pere, si vous auez oublié ce que vous deuez à vostre Prince, ne trouuez pas mauuais que ie vous desobeïsse; puis que mon obeïssance seroit criminelle. I'ayme mieux mourir que d'estre esclaue d'vn voleur.* Ayant fermé sa lettre,il enuoya aussitost vn Ambassadeur au Roy des Tartares, pour luy demander du secours contre vn voleur qui s'estoit emparé de l'Empire de la Chine;& pour obtenir plus aysément ce qu'il pretendoit,il luy fit promettre des sommes immenses d'or & d'argent,des étoffes de soye, & sur tout vn certain nombre de Chinoises, qui estoit ce que le Tartare souhaittoit auec plus de passion,à cause qu'il n'y a presque point de femmes dans son Royaume. Le Tartare ne voulant pas laisser passer vne si belle occasion d'entrer dans la Chine, se presenta dés le mesme iour à Vsangué, auec quatre-vingts mille homme tirez des places qu'il auoit dans la Prouince de Leaotung, & luy tint ce langage. *Pour rendre nostre victoire plus asseurée, ie vous conseille de faire raser vos Soldats, & de les habiller comme nous; afin que le voleur les prenne tous pour des Tartares; & qu'ainsi nostre nombre paroisse plus grand. Si ie n'auois eu peur de trop tarder, ie vous aurois amené vne armée plus puissante; mais la brieueté du temps ne m'a pas permis d'en ramasser vne plus forte.* Vsangué auoit vn si grand desir de se venger, qu'il s'accorda à tout; sans considerer que pour chasser vn Tyran, il donnoit entrée dans le Royaume à des gens qui le ruineront tout à fait. Licungz n'eut pas plûtost appris la ionction d'Vsangué & des Tartares, que n'ayant pas le courage de resister, il abandonna Pequim, & se retirant aussi viste, qu'il y estoit entré, emporta auec soy toutes les richesses de l'Empire. Il prit la

route

route de Sigan, qui est la capitale de la Prouince de Xensi, pretendant establir le siege de son Empire dans cette grande ville; qui auoit esté autrefois la demeure des Empereurs. On dit que durant huit iours les quatre grandes portes du Palais furent ouuertes, & qu'on vid continuellement sortir des Porte-faix, des cheuaux de charge, des chameaux, & des chariots chargez de tous les meubles les plus precieux. Ainsi tous les thresors de la Couronne, c'est à dire, tout ce que seize Empereurs auoiens pû ramasser durant deux cens quatre-vingts ans fut enleué par vn voleur. La Caualerie des Tartares le poursuiuit si chaudement qu'il pensa tomber entre leurs mains. Car ayant marché plusieurs iours sur les pistes de l'arrie-garde de son armée, & l'ayant enfin attrapeé, ils firent vn butin incroyable: mais ils ne voulurent pas passer la riuiere d'Hoang, pour courir apres le reste des troupes, à cause qu'ils vouloient s'emparer des places de la Prouince de Pequim, durant que tout estoit en desordre, & en confusion. S'estans presentez aux portes de Pequim, auec les dépoüilles des vaincus, & les habitans les ayans receus dans la ville, la fortune par ce premier succez leur donna l'Empire. Cependant, il faut remarquer vne chose tres-considerable, que les Tartares ne desisterent point de leur entreprise, quoy que leur Roy fût mort. Car Zungté qui auoit vne tres-ardente passion de conquester ce grand Empire, mourut en sortant de la Prouince de Leaotung, pour entrer dans la Chine, & laissa pour successeur son fils, qui n'estoit âgé que de six ans. En rendant l'esprit il coniura ses freres de contribuer de tout leur pouuoir à l'entreprise qu'il auoit formée, & qui ne pouuoit estre executée que par leur courage; & choisit le plus âgé pour estre le Tuteur de son fils, & pour prendre la Regence durant sa Minorité. Les dernieres paroles de ce Roy mourant eurent tant d'effet sur l'esprit de ces Princes ambitieux, qu'ils trauaillerent tous, auec vne vnion admirable, à l'establissement de la grandeur de leur Neveu.

Cependant Vsangué ayant donné la chasse au voleur, & deliuré Pequim de sa tyrannie, crût que sans differer plus longtemps, il falloit appeller l'heritier de la Couronne, afin de le faire declarer Empereur de toute la Chine, & l'établir dans la Capitale.

Pour

Pour cet effet, il remercia les Tartares de la faueur qu'ils auoient faite aux peuples, en ruïnant la Fortune du Tyran ; loüa hautement la generosité qu'ils auoient fait paroître, en rendant cét important seruice à la Chine ; & les pria de receuoir les presens qu'il estoit obligé de leur faire. Il adioûta adroitement, que ce seroit vne inciuilité aux Chinois, s'ils pretendoient de les retenir plus long-temps hors de leur païs ; c'est pourquoy il les supplioit de ne pas s'incommoder dauantage, & de conseruer toûjours leur amitié à la Chine, qui esperoit, qu'ils oublіroient toutes les anciennes iniures ; dont ils s'estoient vangez auec tant d'auantage dans les guerres precedentes, & que les deux couronnes viuroient en bonne intelligence. Les Tartares, qui auoient bien d'autres pensées, que ne s'imaginoit Vsangué ; firent à cela vne responſe premeditée, en luy representant : *Qu'ils témoigneroient trop d'indifference pour le repos de la Chine, s'ils l'abandonnoient, auant que d'auoir appaisé tous les troubles ; Que les voleurs estoient encore trop puissamment restablis, puis que Licungz tenoit sa Cour dans Sigan, qui est la Capitale de la Prouince de Xensi, & que de là il gouuernoit plusieurs Prouinces, tres-riches, & tres-peuplées : Que la crainte qu'il auoit euë des forces de la Tartarie l'ayant fait fuïr, à la premiere nouuelle de leur retraitte, il ne manqueroit pas de retourner auec de puissantes troupes, qui mettroient la Chine dans vn danger plus grand que celuy dont elle venoit d'estre sauuée : Que si cela arriuoit, peut-estre pour lors il seroit impossible aux Tartares d'enuoyer du secours. Qu'ainsi ce seroit beaucoup plus sagement fait d'exterminer entierement les voleurs, pendant qu'on le pouuoit faire auec facilité ; afin qu'Vsangué ayant par sa conduite pacifié tout le Royaume, il pût le remettre entre les mains du Prince, à qui la possession en estoit deuë. Que, pour ce qui estoit des presens qu'il leur offroit selon sa promesse, ils les estimoient en aussi grande assurance entre ses mains, que s'ils les gardoient eux-mesmes : Qu'il falloit donc se partager pour attaquer en mesme temps l'ennemy de tous costez : Qu'il deuoit porter ses armes contre Licungz, auec vne partie de ses troupes, & quelques Regimens de Tartares ; pendant qu'ils iroient auec le reste exterminer les Rebelles qui*

estoient dans la Prouince de Xantung : & qu'ainsi toute la Chine iouïroit en peu de temps d'vne parfaite tranquillité. Vsangué ne reconnut pas leur artifice, on ne fit pas semblant de le voir, de peur de les irriter.

Or il faut remarquer, que les Tartares, auant que de se ioindre à Vsangué, lors qu'il leur enuoya demander du secours pour la premiere fois, depescherent des courriers, pour aller dans tous les Royaumes de la Tartarie, presser qu'on enuoyât toutes les troupes qu'on pourroit leuer ; afin de conquester l'Empire de la Chine. Ils n'osoient pas se declarer ouuertement, jusqu'à ce que ces armées, qu'ils attendoient, fussent arriuées ; mais lors qu'ils virent cette multitude incroyable de soldats, qui estoient venus de toutes les parties de la Tartarie, ils commencerent à ne plus dissimuler. Outre les peuples qui estoient sortis de Nieuche, de Niulhan, & de l'ancienne Tartarie, qui est plus à l'Occident ; il y auoit aussi des troupes venuës du Royaume d'Yupi, qui tire vers la mer du Leuant, au dessus du Iapon. On appelle Yupi les habitans de ce païs, à cause qu'ils font leurs cuirasses auec des peaux de poisson. I'ay rencontré aussi dans la Chine plusieurs soldats, qui estoient venus des riues de la Volga ; & i'ay iugé en les entretenant, qu'ils auoient connoissance de la Pologne, & de la Moscouie. Ils sont plus barbares que les peuples de la Tartarie Orientale, qui les appellent Alga-Tartares. Lors que ce puissant secours fut ioint aux troupes, qui estoient d'abord entrées dans la Chine ; les Tartares ayans estably vne nouuelle famille Royale, qu'ils appellerent Taïcing, & donné le nom de Xunchi à leur petit Prince, qui n'auoit encore que six ans, le firent proclamer Empereur de toute la Chine. Cét enfant montant sur le Throne, où ses Ancestres auoient autrefois paru auec tant d'éclat, se comporta dans cette action auec vne Majesté, qui ne ressentoit point l'enfant, & fit vne harangue à ses Oncles, & aux autres Officies de l'armée, dans laquelle il montra vne force d'esprit admirable. *Vostre bon heur & vostre courage m'inspirent la hardiesse auec laquelle vous voyez que ie manie ce Sceptre. & la fermeté que le Ciel me donné maintenant, est vn augure de celle de nostre*

Empire,

Empire; comme la crainte que Licungz fit paroître sur ce Throne, fut le presage de sa cheute. Ie sçay bien que ce n'est icy qu'vn commencement; mais i'ay conçeu de si grandes esperances de vostre courage, que ie m'estime desia maistre de la Chine, & mesme de toute la terre. Les richesses de ce grand Empire, & les Charges plus honorables du monde, seront la recompense de vostre vertu; mais la grandeur du prix cedera toûiours à celle du merite. Cependant, c'est trop parler, il est temps d'agir, allez & acheuez genereusement, ce que vous auez si glorieusement commencé.

Cette harangue donna de l'estonnement à toute la Cour, où l'on disoit que le Ciel auoit choisi cét enfant de six ans, pour la conqueste de ce grand Empire. Le mesme iour, il honora publiquement son Tuteur, qui estoit le plus âgé de ses Oncles, par tous les deuoirs & les respects que l'on peut rendre à vn Pere. C'est pourquoy les Tartares appellerẽt cét Oncle, Amahan, & les Chinois Amauang, c'est à dire, Pere-Roy. C'est luy qui gouuernera tout, & qui portera les affaires des Tartares à ce haut point de grãdeur, où nous les verrons. Et certes, il estoit bien capable d'vn employ si difficile & si laborieux. Sa prudence estoit admirable dans le Conseil; c'estoit vn foudre de guerre dans les batailles; dans la conuersatiou, il estoit le plus caressant du monde; quand il faloit rendre la iustice, il estoit infiniment equitable; & lors qu'il s'agissoit des interests de son Neveu, il auoit vne inuiolable fidelité. Il y eut aussi grand nombre de Seigneurs Chinois, qui contribuerent beaucoup à l'établissement de l'Empire des Tartares. Car, comme nous auons dit auparauant, s'étans retirez chez ces Barbares, afin d'euiter les effets de la colere du Roy de la Chine : Ils sollicitoient les peuples par leurs paroles, & leurs exemples, à se soûmettre au Conquerant, & donnoient des auis d'importance aux enemis de leur Patrie; qui les recompensoient de leurs seruices en les admettant aux premieres Charges du Royaume.

Le mesme iour on enuoya quelques Regimens de Tartares à Vsangué, & des lettres par lesquelles le nouuel Empereur le creoit Roy, sous le nom de Pingsi; c'est à dire, Pacificateur de l'Occident, & auec dependance de l'Empereur, dont il seroit tributaire. Sa Cour deuoit estre à Sigan,

Capitale de la Prouince de Xensi. Vsangué se trouua dans d'estranges perplexitez, lors qu'on luy apporta cette nouuelle. Il ne pouuoit accepter les offres tres-auantageux que luy faisoient les Tartares, parce qu'il estoit fidelle ; & il ne pouuoit les refuser, parce que c'estoit se declarer contre vn ennemy inuincible. Enfin, il receut ce qu'il ne pouuoit refuser, & reconnut le Tartare pour son Souuerain ; de façon que celuy qui nagueres combattoit les voleurs pour la liberté des Chinois ; se voyoit reduit à cette fascheuse necessité de combattre les Chinois, pour les soûmettre à l'obeïssance des Tartares. Comme il estoit grand Capitaine, il luy fut facile, auec le secours de ces nouueaux Conquerans, de chasser Licungz de la Prouince de Xensi, & d'établir son Royaume dans Sigan, où il a iusques icy conserué le titre & le pouuoir de Roy. Par cette adresse, les Tartares éloignerent des emplois de la guerre ce grand homme, dont les armes pouuoient estre fatales à leurs entreprises. Nous n'auons pû iusqu'à maintenant sçauoir ce qu'estoit deuenu Licungz, apres que ses troupes furent entierement défaites. Quelques-vns ont cru, qu'Vsangué l'auoit tué dans la bataille ; mais on n'en est pas assuré, à cause que son corps n'a point esté reconnu.

D'autre-part, les Tartares ayans augmenté infiniment leurs troupes, en y receuant les vaincus, qui se rasoient & s'habilloient à la mode du Vainqueur, ils occuperent sans aucune difficulté la Prouince de Pequim, & celle de Xantung. De sorte qu'en moins d'vn an, ils se rendirent maistres de quatre Prouinces, de Pequim, Xansi, Xensi & Xantung. Ie ne compte pas celle de Leaotung, parce qu'ils y auoient beaucoup de places, auant qu'ils commençassent ces dernieres conquestes. Dans toutes ces Prouinces, ils ne changerent point la forme du gouuernement des Chinois, laissans aux Docteurs & aux Mandarins les emplois les plus considerables ; & mesme faisans garder toutes les ceremonies de leurs examens. Si bien que ceux qui estoient receus aux degrez, & qu'ils choisissoient pour faire diuerses charges, estans comme leurs creatures, s'attachoient fortement aux interests des Tartares. Ils ne s'estoient reserué que les Charges militaires, encore ne laissoient-ils pas d'en donner à ceux qu'ils

recon

reconnoissoient plus fidelles. Pour se conformer encore dauantage aux façons des Chinois, ils conseruerent les mesmes Magistrats, & les six Compagnies Souueraines d'Officiers, qui furent miparties de Chinois & de Tartares. Le changement le plus odieux qu'ils firent fut celuy des habits. Car ils firent publier vn Edit, par lequel ils ordonnoient à tous les suiets de l'Empire, de se raser, & de s'habiller à la Tartare. Cet Edit leur fit naistre de grandes difficultez, par ce que les Chinois s'affligeoient plus de la perte de leurs cheueux, que de celle de leur Empire, & combattoient plus courageusement pour ce vain ornement de leurs testes, que pour la deffense de leurs Prouinces. Et la folie de quelques-vns est venuë iusqu'à ce point, qu'ils aymoient mieux perdre la teste, que leurs cheueux. Ie pourrois apporter plusieurs exemples de ce que i'escris; mais ie suis obligé de les passer, afin de venir aux euenemens, qui sont de plus grande consequence.

Les Gouuerneurs des Prouinces du Midy, ayans receu la nouuelle du siege que Licungz auoit mis deuant Pequim, & du danger où estoit l'Empereur Zunchin, assemblerent promptement vne armée pour l'aller secourir: mais lors que les troupes estoient en chemin, ils apprirent la mort funeste de l'Empereur, & la prise de la Capitale de l'Empire. C'est pourquoy ils contre-manderent l'armée & les vaisseaux qui auoient coustume de porter tous les ans à Pequim, les viures & les autres choses necessaires. Quelque temps apres, ils sçeurent que les Tartares ayans chassé les voleurs, s'estoient eux-mesmes rendus maistres de Pequim, & pretendoient soûmettre toutes les Prouinces à leur obeïssance. I'estois pour lors à Nanquim, où ie vis vne estrange consternation dans tous les esprits; iusqu'à ce que les Mandarins les plus considerables estans reuenus de leur estonnement, eurent choisi vn Empereur de la Famille de Thamin, lequel ils appellerent Hungquang. Ce mal-heureux Prince, qui estoit petit-fils de Vanlié, & cousin de l'Empereur Zunchin, ayant n'agueres esté contraint de se retirer dans Nanquim, pour s'eschapper des mains des voleurs de la Prouince d'Honan, fut couronné auec vne magnificence & vne ioye incroyable: les pauures Chinois esperans

d'eſtre plus heureux ſous ſon Empire. Auſſi-toſt qu'il eut eſté declaré Empereur, il enuoya des Ambaſſadeurs aux Tartares, pour les prier de luy donner la paix, s'offrant de leur ceder toutes les Prouinces qui ſont au Septentrion ; mais les Tartares virent bien qu'on ne demandoit la paix, que pour auoir le temps de ſe mettre en eſtat de faire la guerre. C'eſt pourquoy ils reſpondirent ; qu'il n'eſtoit pas beſoin qu'on leur donnaſt, ce qu'ils auoient déja acquis par la voye des armes ; & que, puis que les Gouuerneurs des Prouinces du Midy auoient choiſi vn Empereur, ils feroient tres-bien de le deffendre ; mais que pour eux, ils eſtoient reſolus d'auoir tout l'Empire, ou de perdre tout ce qu'ils en auoient conqueſté. Cette Ambaſſade n'ayant point eu d'effet, on commença de part & d'autre à ſe preparer à la guerre : Lors que dans Nanquim on vid paroiſtre vn ieune homme, qui ſe diſoit le fils aiſné de l'Empereur Zunchin ; & outre qu'il en donnoit beaucoup de marques aſſurées, pluſieurs Eunuques le reconnurent. Mais le nouuel Empereur ne pouuant ſe reſoudre à s'arracher la Couronne, afin de la mettre ſur la teſte d'vn autre, ne voulut iamais le reconnoiſtre ; & commanda, qu'on le miſt dans vn cachot, pour le faire mourir comme vn impoſteur. Cette action ayant irrité pluſieurs Grands de la Cour, la diuiſion fut ſi grande qu'elle penſa eſclatter par vne reuolte generale ; enfin, les Gouuerneurs mirent vn ſi eſtrange deſordre dans les affaires, quelques-vns fauoriſans ſecrettement les Tartares, que ces ennemis de la Chine ſurprirent la ville de Nanquim & toute la Prouince. Car comme leur armée parut dans le territoire de la ville d'Hoaïgan, & qu'en ſuite elle ſe fut preſentée ſur la riue Orientale du fleuue d'Hoang ; auſſi-toſt qu'elle ſe fut miſe en deuoir de paſſer la riuiere ; vne multitude effroyable de Chinois qui eſtoit ſur l'autre bord, fut ſi effrayée, qu'elle n'eût pas ſeulement l'aſſurance de ſouſtenir la veuë de l'Ennemy. Et neantmoins le nombre de ceux qui gardoient ce coſté de la riuiere eſtoit ſi prodigieux, qu'en iettant leurs ſouliers les vns ſur les autres, ils euſſent fait vn rempart impenetrable à la caualerie des Tartares. Mais dans la guerre le nombre ne ſert de rien ſans le

courage. Les Tartares voyans que perſonne ne ſe preſentoit, pour les empeſcher de mettre pied à terre, deſcendent de leurs batteaux, entrent auſſi-toſt dans la Prouince de Nanquim, & prennent toutes les places qui ſont ſituées au Septentrion de la riuiere de Kian. Il ſera bon de marquer icy vne choſe qui eſt admirable dans la conduite, que gardent ces barbares, lors qu'ils entreprennent la conqueſte d'vne Prouince. Auparauant que d'y porter leurs armes, ils nomment les Gouuerneurs des places les plus importantes, & determinent le nombre des ſoldats qu'ils y mettront en garniſon; de là vient qu'ils ne ſont pas pluſtoſt entrez dans vne Prouince, qu'ils en ſont pleinement les maiſtres. La ſeule ville d'Yangcheu, qui eſtoit egalement belle & riche, reſiſta puiſſamment aux troupes de l'Ennemy, & meſme le fils d'vn des Generaux Tartares perdit la vie dans vne attaque. Vn Colao, appellé Zuüs, tres-fidelle à l'Empereur, commandoit dans cette place vne puiſſante garniſon; mais enfin il fallut ſe rendre à la diſcretion du Vainqueur, qui fit paſſer tous les ſoldats, & tous les habitans au fil de l'épée; enleua tout ce qu'on pouuoit prendre dans les maiſons; & de peur que la pourriture des corps morts n'infectaſt l'air, & ne produiſiſt la peſte, les fit mettre ſur le haut des maiſons, & puis bruſla la ville & les faux-bourgs.

Les Tartares dans cette conqueſte, groſſirent leur armée, tous les Gouuerneurs des autres places ſe ſoûmettans à eux auec les garniſons qu'ils commandoient. Le Conquerant pour gaigner les Chinois, laiſſoit à ces Gouuerneurs le commandement des places qu'ils auoient ſous l'Empereur Hungquang; & meſme donnoit à quelques-vns d'entre eux des Charges plus conſiderables, que celles qu'ils poſſedoient auparauant. Cette douceur auec laquelle il traittoit les perſonnes qui ſe rendoient de leur plein gré, & les cruautez qu'il exerçoit dans les villes, qui faiſoient quelque reſiſtance, furent cauſe que la plus-part des Gouuerneurs ſe rangerent au party des Tartares, ſans attendre qu'on les ſommaſt d'ouurir les portes de leurs places. Pour acheuer la conqueſte de la Prouince de Nanquim, il falloit paſſer le Fils de la mer; c'eſt ainſi

que les Chinois appellent la riuiere de Kian, comme nous l'auons déja marquée dans le commencement de l'Histoire. Ce fleuue qui a bien prés de deux lieuës de large, prenant son cours de l'Occident à l'Orient par le milieu de la Chine, la separe en deux parties, dont l'vne prend le nom du Septentrion, & l'autre celuy du Midy. Elle diuise aussi la Prouince de Nanquim en deux parties, quoy que la Capitale soit sur la riue qui regarde le Midy. Il falloit donc trauerser ce grand fleuue, afin d'emporter cette ville, où demeuroit l'Empereur auec toute la Cour. Pour cét effet, l'ennemy ayant assemblé grand nombre de vaisseaux, vient fondre sur la flotte Chinoise, qui l'attendoit à l'autre bord en resolution de bien faire: & comme elle estoit puissante,& animée par la valeur & la fidelité d'vn Capitaine, nommé Hoangchoang, le combat fut tres-furieux; & l'on commençoit à reconnoître que les Tartares pouuoient estre vaincus par les Chinois; lorsque le braue Hoangchoang, fut percé du iauelot du perfide Thien, qui commandoit toute la flote Chinoise. Ce traître qui estoit de la Prouince de Leaotung, auoit esté gaigné par les Tartares, pour faire ce coup funeste, qui ruina toutes les esperances de la Chine. Pour acheuer son ieu, il se mit à fuïr, sçachant bien que son exemple attireroit les autres vaisseaux, se rendit dans la ville auprés de l'Empereur, comme s'il eut esté le plus fidelle de tous ses suiets; & puis voyant qu'il se retiroit, il l'accompagna dans la fuite. Aussi-tost que les Tartares furent descendus à terre, ayans appris que l'Empereur fuyoit, la Caualerie commença à courir à toute bride. L'infidelle Thien la voyant paroître, porte sa main sacrilege sur l'Empereur, l'arreste, & le liure à ses ennemis. Ce Prince fut pris au mois de Iuin de l'an 1645. & aussi-tost apres conduit vers Pequim, où il fut étranglé auec la corde d'vn arc, à la veuë des ramparts de cette grande ville; de façon qu'il ne ioüit pas de l'Empire vne année entiere. On fit le mesme traittement non seulement à celuy qui se disoit le fils aisné de Zunchin, & qui estoit encore dans la prison, où il auoit esté enfermé par les ordres d'Hungquang; mais encore à tous ceux de la Famille de Thamin, que l'on put trouuer. Car c'est vne coustume bien tyrannique; mais qui est receuë

dans

dans toute l'Asie, que les Conquerans font mourir toutes les personnes de la race des Princes, dont ils ont conquesté les Royaumes. Ainsi Nanquin, & toutes les autres places qui estoient situées au Midy du fleuue Kian, se rendirent sans aucune resistance.

Apres cela, les troupes ayans esté diuisées, vne partie s'embarqua sur le fils de la mer, pour aller dans la Prouince de Kanton, & puis dans celles de Kiansi & d'Huquang, qui ont vne prodigieuse estenduë, & qui sont au milieu du Royaume; l'autre courut vîtement à Hancheu, qui est la Capitale de la Prouince de Chekiang. Les Gouuerneurs, les Ministres d'Estat, & les Capitaines qui s'estoient sauuez de Nanquin, & qui estoient à Hangcheu, choisirent vn Empereur de la famille de Thamin; mais Louang, qui fut celuy qu'ils nommerent, ne voulut pas prendre le titre d'Empereur, se contentant de celuy de Roy; afin peut-estre que sa cheute, dont il auoit déja des pressentimens, luy fût moins rude; en tombant d'vn lieu moins éleué. Toutefois il promit qu'il prendroit ce tître; lors qu'il auroit recouuré vne des deux villes, où les Empereurs ont accoûtumé de tenir leur Cour; & encouragea les Chefs & les Soldats, à témoigner plus de courage, afin de venir à bout de cette entreprise. A peine ce Prince auoit il regné trois iours; c'est à dire, moins de temps qu'vn Comedien ne fait le personnage de Roy sur le Theatre, dans les actions qui se representent à la Chine, que le Tartare se presente aux portes. Les troupes qui s'estoient refugiées dans cette place, sous la conduite de diuers Chefs, promirent de combatre, si l'on vouloit payer les monstres qui leur estoient deuës. Le dessein de ses soldats, également lâches & infidelles, estoit de contraindre le Roy & les habitans à leur donner de l'argent, en vn temps où il sembloit qu'ils estoient absolument necessaires, & apres qu'ils l'auroient receu, de ne rien executer de leurs promesses. Louang qui estoit vn bon Prince, ne pouuant souffrir la perte d'vne si grande ville, eut compassion de la misere du peuple, & fit voir par vne action, à laquelle l'Europe n'a iamais rien entendu de semblable, combien il auoit de tendresse pour ses sujets. Il monte sur la muraille, se

iette à genoux, & dans cette posture suppliante, demande au General des Tartares, qu'il pardonne à ses sujets, luy promettant de se mettre entre ses mains, pour estre immolé à ses ressentimens, comme la victime de son peuple. En disant cela, il s'alla rendre au Camp des ennemis, où vne vertu si extraordinaire n'auroit iamais receu le traitement qu'on luy fit, s'il y eut eu parmy eux quelque Cesar, ou quelque Alexandre. Les Tartares ayant commandé aux habitans de fermer les portes de la ville, de peur que leurs soldats ou les Chinois n'y entrassent, ils commencerent à charger les troupes ennemies qui estoient hors des murailles; mais leurs fleches & leurs cimeterres n'en firent pas tant perir, que les eaux en etoufferent. Car il y a vne gande riuiere nommée Cienthang, large de plus d'vne lieuë, qui passe deuant la porte qui regarde le Midy. Les Chinois fuyant auec desordre, & en confusion, & se pressant pour la trauerser, monterent en si grand nombre sur les batteaux, qu'ils les faisoient couler à fond, où se iettoient les vns les autres dans l'eau, si bien qu'il en perit vne infinité de cette sorte. Les Tartares ayant ainsi chassé ou tué leurs ennemis, & n'ayant point de barques pour passer le fleuue, entrerent dans la ville, sans faire aucune violence aux habitans. Ainsi fut conseruée cette ville, dont ie décriray ailleurs, & plus au long, les richesses, la grandeur & les beautez; sans rien auancer sur le rapport des autres, puisque i'en parleray comme témoin oculaire, y ayant demeuré trois ans tous entiers, & en estant sorty pour venir en Europe.

Cette ville a vn grand canal, creusé par l'industrie des hommes, & rendu capable de porter des vaisseaux pour auoir la nauigation libre dans les Prouinces qui sont au Septentrion. Ce canal n'estant separé de la riuiere, que par vne grande leuée. Les Tartares tirerent vitement par-dessus la chaussée les vaisseaux qui y estoient, & trauersant le fleuue, sans que personne leur fist resistance, entrerent dans Xaockin, la plus belle de toutes les villes de la Chine, les habitans n'ayant point fait de difficulté de les receuoir. Il est vray que c'est la plus agreable, & la plus propre de tout le Royaume, quoy que plusieurs autres l'emportent pour la grandeur. Car on voit dans l'enceinte des murail-

les,

les, & tout au tour de grands canaux remplis d'eau douce, ſur leſquels on peut aller en batteau. Il y a des places publiques larges & ſpacieuſes, qui ſont pauées de pierre de taille d'vne blancheur admirable, & les quais des canaux qui paſſent au milieu, ſont reueſtus de meſme ſorte. Grand nombre de ponts, d'Arcs de Triomphe magnifiques, & meſme les maiſons, ce qui ne ſe voit point dans les autres villes de la Chine, ſont baſties pareillement de cette pierre. Cette ville s'eſtoit renduë de ſon plein gré, & les autres places de la Prouince qui tirent vers le Midy, ſe fuſſent aſſeurément ſoumiſes à leur puiſſance, s'ils n'euſſent point fait publier vn Edit, par lequel ils ordonnoient aux vaincus de ſe raſer à la Tartare. Apres la publication de cette Ordonnance, le peuple prend les armes pour la deffenſe de ſes cheueux, chaſſe les ennemis hors de la ville, les pourſuit iuſqu'à la riuiere de Cienthang, & les oblige à la repaſſer, apres en auoir tué grand nombre. Il n'y a point de doute, que, s'ils euſſent voulu trauerſer le fleuue auec les fuyards, ils euſſent repris la Capitale de la Prouince, & recouuré les autres places que tenoient les Tartares : mais ils eſtoient contens d'auoir conſerué leurs cheueux, & ſe fortifierent ſur le riuage qui regarde le Midy, pour diſputer le paſſage au Conquerant, s'il ſe preſentoit ſur la riuiere. Ainſi le cours des victoires du Tartare fut arreſté pour cette année. Les Chinois voulant auoir vn Chef, choiſirent parmy ceux de la Famille Royale de Thamin, vn Prince nommé Lu, afin de le declarer Empereur; mais luy refuſant ce titre, prit le nom de Liberateur de l'Empire. Les Tartares firent venir de nouuelles troupes de Pequin, pour paſſer la riuiere de Cienthang; mais ce fut en vain : car les Chinois les en empeſcherent auec beaucoup de generoſité. Ainſi les affaires de la Chine commencerent à prendre vn meilleur train, & les armées qu'elle auoit ſur pied, luy pouuoient faire eſperer de plus grands auantages; ſi la ialouſie, & l'ambition de regner, n'euſſent entierement ruiné ſes eſperãces. Les Soldats & les Capitaines de la Prouince de Fokien, qui s'eſtoient retirez en fuyant de Chekiang, auoient amené auec eux vn Prince du Sang, nommé Thangu. Celuy-cy ayant eſté declaré Empereur, dans la Prouince de Fokien, qui eſt frontiere

de celle de Chekian ; fit dire à ſon riual, qu'il deuoit luy ceder l'Empire, parce qu'il auoit moins de villes en ſon obeïſſance, & qu'il eſtoit apres luy, dans l'ordre des Princes qui peuuent ſucceder à la Couronne. L'autre au contraire, luy repreſentoit, que le droit eſtoit de ſon coſté ; puis qu'il auoit eſté declaré le premier, & que la fortune auoit confirmé ſon election par le bon ſuccez qu'elle auoit donné aux armes de la Chine, depuis qu'il auoit eu la ſouueraine puiſſance. Les Tartares regardoient auec plaiſir cette diuiſion de Chinois, qui fut ſi opiniaſtre, que iamais les deux Princes ne voulurent ſe ioindre, ny ſe ceder l'vn à l'autre pour reſiſter à l'Ennemy commun. Le Roy Lu n'ayant que huit places en ſon pouuoir, ſe tenoit ſur la deffenſiue, ſans paſſer au delà du fleuue ; ne pouuant pas entretenir vne armée aſſez puiſſante pour attaquer l'Ennemy. Les Tartares de leur coſté cherchoient toûjours quelque inuention pour trauerſer la riuiere; car ils n'oſoient pas tenter ouuertement le paſſage auec des batteaux, parce que l'Ennemy les attendoit à l'autre bord auec des nauires qu'il auoit tirés des ports de mer, & qui eſtoient montés de grand nombre d'artillerie. Mais enfin, leur bon-heur les fit triompher de tous ces obſtacles. Car les chaleurs ayans eſté exceſſiues durant l'Eſté, il y auoit ſi peu d'eau dans le lit de la riuiere, principalement vers le Midy, prés de la ville de Tunglieu, où elle paſſe entre des montagnes, & où le reflus de la mer ne ſçauroit l'enfler, que la Caualerie y trouua vn gué. A peine vingt cheuaux eurent-ils paſſé, ſans que perſonne s'oppoſaſt à eux, parce qu'on ne faiſoit point de garde en cet endroit, les Chinois s'imaginans que iamais les Tartares ne tenteroient le paſſage dans vn lieu où la riuiere eſtoit bordée de montagnes tres-rudes & tres-difficiles ; que les payſans ayans donné l'alarme aux ſoldats Chinois, tous ſe mirent en fuite. Le Roy meſme ne ſe iugeant pas en aſſeurance dans les places qui ſont en terre ferme, abandonne Xaokin, & ſe ſauue dans l'Iſle de Cheuxan, vis-à-vis de la ville de Nimpo. Il a toûjours veſcu depuis ce temps-là en grand repos dans ſes Eſtats. Car cette Iſle, où il n'y auoit auparauant que des Laboureurs, & des Peſcheurs, s'eſt changée en vn floriſſant Royaume, vne infinité de Chinois ſe retirans dans la Cour de

Lu, comme dans vn azyle où leurs cheueleures sont en asseurance. Il y a déja soixante & douze villes;plusieurs flottes bien équippées, qui ont rendu tous les efforts, que les Tartares ont fait sur cette Isle, entierement inutiles, & il n'attend que l'occasion de remplir le grand nom qu'il a preferé au titre d'Empereur. Apres la retraite de ce Prince, le reste de la Prouince de Chequian fut bien-tost emporté par les Tartares, excepté la ville de Kinhoa, qui soustint vn siege de plusieurs mois. Le Gouuerneur qui est vn de mes plus grands amis, estoit natif de la ville; c'est pourquoy il la defendit auec plus de constance. L'ennemy voyant que la resistance de cette place pourroit arrester le cours de ses victoires, s'il demeuroit au siege auec toutes ses forces; les diuisa en trois corps d'armée; dont le premier prit le chemin de la ville de Khiucheu, & des montagnes, pour entrer dans la Prouince de Fokien, le second alla par la route de Vencheu, & le long des costes de la mer, pour se rendre dans la mesme Prouince, & le troisiesme continua le siege. Il fut obligé de se camper vn peu loing de la ville, afin d'estre hors de la portée du Canon, que ce braue Gouuerneur faisoit ioüer sans cesse sur les assiegeans, dont ils furent tres-incommodez. Enfin, ayans eux-mesmes fait venir de la Capitale de grosses pieces de batterie, ils firent bréche à la muraille, & la place fut emportée, où ils mirent tout à feu & à sang Le Gouuerneur de peur de tomber entre leurs mains, se fit brusler dans son Palais, auec toute sa famille, ayant mis le feu dans vne chambre à vn caque de poudre.

Il y a des montagnes qui font vne espece de grande chaisne, qui separe la Prouince de Fokien de trois autres Prouinces de la Chine; de celle de Quamgtung, de celle de Kiangsi & de celle de Chekiang. Lors que l'on veut entrer dans cette Prouince par les montagnes, il faut faire trois iours de chemin tres-difficile. Car d'vn costé vous auez des collines d'vne hauteur incroyable; de l'autre des vallées aussi profondes que des abysmes; & parmy tout cela des destroits, qui ne sont pas moins horribles que les Thermopyles des Grecs, & les chemins de la cime du mont Taurus. Cent paysans eussent arresté les Tartares, s'ils se fussent

ſaiſis des poſtes le plus auantageux, ou s'ils euſſent rompu les chemins : mais les Chinois auoient tant de peur des ennemis, que la ſeule ombre de leurs cheuaux les mettoit en fuite. Il n'y auoit donc perſonne aux paſſages, pour en diſputer l'entrée ; & neantmoins les Tartares eurent tant de peine à ſurmonter les obſtacles que la nature auoit oppoſez à leur deſſein, qu'apres auoir laiſſé leur bagage & leurs chariots, apres auoir perdu pluſieurs cheuaux qui tomboient du panchant des montagnes dans les precipices, ils ne purent preſque pas ſortir de ces deſtours. Il eſt vray qu'en recompenſe ils occuperent toute la Prouince, auec autant de facilité, que les habitans en euſſent eu à la deffendre, s'ils ſe fuſſent retranchez ſur les montagnes : car, ſans mentir, ils ne mirent pas plus de temps à la conqueſter, qu'ils en euſſent employé à s'y promener pour la reconnoiſtre. L'Empereur qui auoit pris le nom de Lungus ; c'eſt à dire, Dragon Guerrier, fit voir qu'il n'eſtoit qu'vne brebis, fuyant auec vne puiſſante armée, ſi l'on en conſidere le nombre. Auec tout cela neantmoins il ne peût échapper la mort. Car les Tartares qui le ſuiuoient à toute bride, ioignirent enfin les fuyards, qu'ils tuerent à coup de fleches comme des moutons ; & parce qu'on n'a point ouy parler de l'Empereur depuis ce temps-là, on a crû qu'ayant eſté abandonné de ſes gens, il eſtoit demeuré mort ſur la place.

Cette Prouince fut traitée par le Conquerant auec plus de douceur, que pas vne autre de la Chine, à cauſe qu'on n'y auoit point fait de reſiſtance ; il prit meſme quantité de naturels du Païs pour fortifier ſon armée, & pourſuiuant le cours de ſa victoire entra dans la Prouince de Quamtung. I'ay dit vn peu auparauant que les Tartares ayant occupé la ville de Nanquim, ils diuiſerent leurs troupes, & en enuoyerent vne partie dans la Prouince de Chekiam, & l'autre dans celles de Kiangſi, d'Huquang, & de Quamtung. Le General, à qui on donna la commiſſion de conduire cette derniere entrepriſe, fut ſi diligent & ſi heureux, qu'ayant conqueſté les Prouinces d'Huquang & de Kiangſi, au meſme temps que l'autre General occupoit celles de Chekiang & de Fokien, par vn euenement aſſez rare, il attaquoit Nankiung, qui eſt la premiere ville que l'on rencontre ſur la Frontiere,

ccpen

cependant que l'autre sortoit de la Prouince de Foquien, pour entrer dans celle-cy .Nanquiung ayant fait resistance, ce premier General l'emporta de force, & mit tout à feu & à sang. Le reste de la Prouince fut bien-tost conquis, les deux armées y ayant trauaillé de concert. Vne de ces armées fut rappellée à Pequim, où elle retourna triomphante & chargée des depoüilles de tant de villes; ayant mis dans toutes les places importantes des Garnisons, auec des Commandans, & nommé des Officiers, les vns pour rendre la Iustice, & les autres pour faire la guerre.

Les plus iudicieux rapportent cette facilité, auec laquelle les Tartares conquesterent la Prouince de Foquien, à vne cause qui me semble plus veritable. Il y auoit alors dans cette Prouince vn fameux Pyrate, nommé Chinchilung, qui estoit vn homme de tres-basse condition, & originaire du Païs. Celuy-cy se mit d'abord au seruice des Portugais à Macao, & puis des Hollandois dans la Formose. Les Estrangers l'appelloient Iquon, & il estoit fort connu parmy les Hollandois & les Espagnols. Depuis il se fit Pyrate, & ayant peu à peu amassé de grandes flottes par son courage & son adresse, il deuint si puissant & si riche, que ses forces & ses biens egaloient, ou mesme surpassoient ceux de l'Empereur de la Chine. Car ayant luy seul les marchandises de toutes les Indes, il entretenoit grand commerce auec les Portugais à Macao, auec les Espagnols dans les Philippines, auec les Hollandois dans la Formose, & dans la nouuelle Hollande, auec les Iaponois dans tous leurs Royaumes, & generalement auec tous les Marchands des Isles qui sont sur ces mers du Leuant. Il ne sortoit rien des Ports de la Chine que sur ses vaisseaux; & c'estoit luy pareillement qui y faisoit entrer toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, auec l'argent qu'il auoit gaigné dans le trafic. Car ayant obtenu de l'Empereur de la Chine, l'abolition de tous les crimes qu'il auoit faits, ou plûtôt l'ayãt extorquée; il deuint si puissant, qu'il auoit vne flotte de trois mille vaisseaux. N'estant pas contẽt de tout cela, il aspiroit à la Monarchie; mais voyãt que tous ses desseins n'auroient point de succez, pendant que la Famille Royale de Thamin subsisteroit, à cause que iamais les peuples

peuples ny les Grands du Royaume ne l'eussent souffert, il conceut de grandes esperances voyant les progrez des Tartares. Car il faisoit estat que ces Conquerans ne manqueroient pas d'éteindre entierement la race de Thamin, & qu'en suite il auroit vn specieux pretexte de prendre les armes pour sa Patrie, & que tout le monde le receuant, comme l'autheur de la liberté publique; il se feroit Empereur de cette puissante Monarchie. Et il n'y a point de doute, que ce pretexte eût tellement gagné les peuples, qu'ils eussent embrassé son party, comme celuy du Sauueur de toute la Chine. Il entretenoit de secrettes intelligences auec les Tartares, les fauorisant, afin de bâtir sa fortune sur le débris de leurs affaires. Or il faut remarquer, que quand les ennemis entrerent dans la Prouince de Fokien, Lungus l'auoit declaré Lieutenant general de toutes ses armées : tous les Chefs estoient ses freres ou ses parens tres-proches, & la pluspart des soldats estoient de ses creatures. Il est donc probable que ce fut luy qui pratiqua tellemẽt toutes choses, qu'on ne s'opposa point à l'entrée des Tartares : & ce fut peut-estre pour cela, qu'ayant mis le pied dans la Prouince, ils le firent Roy, & luy donnerent le nom de Pignan, qui signifie, Pacificateur du Midy, & luy firent toutes sortes d'honneurs. Mais celuy qui auoit lâchement trahy sa Patrie, fut iustement puny par la trahison de ceux qui auoient profité de son infidelité. Encore que les Tartares se doutassent du dessein qu'auoit cét homme : neantmoins reconnoissans ses forces, ils n'oserent iamais l'attaquer ouuertement. Au contraire, le Prince Tartare qui commandoit les troupes dans la Prouince de Fokien, luy deferoit en toutes choses, le regaloit souuent de presens tres-magnifiques, le traitoit somptueusement, & auec tout cela luy promettoit de la part de l'Empereur le Gouuernement des Prouinces de Fokien, & de Quamtung. Chinchilung tenoit déja cela pour assuré ; mais il se trouuera tantost estrangement surpris. Car ce General des troupes Tartares se disposant à retourner à la Cour de Pequim, & tous les Seigneurs Chinois qui estoient en charge, allans luy rendre leurs deuoirs dans son Palais, & luy faisans compagnie durant quelque temps dans le chemin, il voulut vser enuers luy des mesmes ciuilitez. Il y alla fort peu accompagné,

accompagné, ſans ſe défier de rien, ayant laiſſé ſa flotte au port de Focheu, qui eſt la Capitale ; mais lors qu'il voulut prendre congé du Tartare, celuy-cy l'inuita à venir à la Cour, où il l'aſſuroit que l'Empereur le verroit auec plaiſir, & luy donneroit des Charges plus conſiderables, que celles qu'il poſſedoit. Iquon fit tout ſon poſſible pour s'en excuſer ; mais enfin le Tartare luy dit, qu'il vouloit abſolument qu'il y vînt ; & par cette adreſſe l'on ſe ſaiſit de ce Corſaire, lequel on n'eût peut-eſtre iamais pu prendre par force. Depuis ce temps-là, il a toûjours eſté enfermé dans Pequim, parce que ſon fils & ſes freres, ayans ſçeu qu'il eſtoit arreſté, monterent promptement ſur leurs vaiſſeaux, auec leſquels ils eſcument toutes les mers de la Chine. I'auray plus bas l'occaſion de dire quelque choſe de ces Pyrates.

Cependant, l'autre armée qui s'étoit renduë dans la Prouince de Quamgtung, en trauerſant les Païs qui ſont au cœur du Royaume, ſe jetta ſur celle de Quangſi. Ce fut là que les armes de ces Conquerans, dont le ſeul nom faiſoit trembler les Chinois, rencontrerent vn obſtacle qui arreſta le cours de leurs victoires ; lors qu'ils penſoient ne trouuer plus que des palmes à cuëillir. Le Vice-Roy de cette Prouince étoit vn veritable Chreſtien nommé Thomas Cieu ; le Chef de la Milice, qu'on appelloit Luc Cin eſtoit ſorty d'vne famille qui contoit cinq generations, leſquelles n'auoient pas eſté moins fidelles à Dieu, qu'à l'Empereur de la Chine. Ceux-cy ayans aſſemblé toutes les troupes qui s'eſtoient retirées des autres Prouinces, monſtrerent que l'on pouuoit ſurmonter les Ennemis, lorsqu'on vniſſoit les forces communes pour les combatre. Car les Tartares ayans fait quelques conqueſtes dans la Prouince ; ils furent vaincus dans vne grande bataille ; chaſſez au delà des Frontieres, & pourſuiuis par les Chinois qui entrerent dans la Prouince de Quamgtung, & recouurerent les places qui ſont vers l'Occident. En ſuite, ils iugerent qu'il eſtoit neceſſaire d'auoir vn Roy qui les gouuernât, pour la grandeur duquel ils combatroient auec plus de courage. C'eſt pourquoy ils jetterent les yeux ſur vn Prince du Sang, petit-fils de Vanlié, & l'ayans couronné dans Queïlin, où il eſtoit alors, & qui eſt la Capitale de la Prouince,

ils luy donnerent le nom de Iunglié; eſperans que la conſideration de ce Prince, qui eſtoit de la Famille Royale de Thamin, attireroit les Chinois à la deffenſe commune de la Patrie. Apres ſon couronnement, l'Empereur alla eſtablir ſa Cour dans Chatkin, qui eſt vne des plus belles villes de la Prouince de Quamgtung, & iuſques à maintenant, il s'eſt defendu aſſez heureuſement contre les Tartares. Pan Achillée, le premier de tous les Eunuques de cette Cour, a fait paroître depuis long temps, qu'il eſtoit, veritable Chreſtien, faiſant gloire de porter cette qualité, & ſe comportant auec vne pieté digne de ce grand Nom. Et afin de pouuoir viure plus Chreſtiennement, il a voulu auoir auprés de ſa Perſonne des Peres de la Compagnie de Ieſus, qui ont eu par ce moyen l'occaſion de conuertir pluſieurs Infideles, & entre les autres perſonnes, la Mere du Roy, ſa femme & ſon fils, l'heritier de tout l'Empire, à qui on a donné dans le Bapteſme le nom de Conſtantin. Tous les Chreſtiens doiuent prier Dieu, qu'il luy faſſe la grace d'eſtre dans la Chine, ce que Conſtantin fut autrefois dans l'Europe. L'Empereur meſme n'a point d'auerſion de la Foy Chreſtienne; mais il a toûjours differé ſon Bapteſme iuſques à maintenant: & toute-fois il n'a pas laiſſé de permettre à la Reyne d'enuoyer vn Pere de noſtre Compagnie, pour aſſurer le Pape de l'obeïſſance de cette Princeſſe, comme toute l'Europe l'a ſçeu. Ie ſouhaitte de tout mon cœur, que Dieu donne tant de ſuccez à ſes entrepriſes, que toute la Chine s'en reſſente, à la plus grande gloire de Dieu.

Les Chinois ne reprirent pas ſeulement courage dans la Prouince de Quangſi; mais encore dans celle de Fokien. Car les troupes qui l'auoient conqueſtée, eſtans retournées à Pequim, vn certain Preſtre des Idoles, nommé Vangus, qui auoit autrefois commandé dans les armées, ſortant des montagnes, fit vne ſedition auec des gens ramaſſez, & ayant ſurpris & tué les garniſons du Conquerant, ſe ſaiſit de Kienning, qui eſt vne tres belle ville, & de pluſieurs autres moins conſiderables. Beaucoup d'autres perſonnes ſortirent à ſon exemple des montagnes où ils eſtoient cachez, & ſe rendirent

maiſtres

maiſtres de diuerſes places. Les Freres & les Parens d'Iquon, qui écumoient les mers, deſcendirent à terre en meſme temps, & firent des courſes aux enuirons de Suencheu & de Changcheu. Le General de toutes les armées du Tartare, qui eſtoit pour lors dans la Prouince de Chekian, & qui auoit eſté nommé Vice-Roy de deux Prouinces, ayant receu la nouuelle de tous ces remuëmens, partit la meſme nuit qu'on la luy apporta, & prit le chemin de Fokien, auec toutes ſes forces. L'apprehenſion qu'il auoit que les Chinois ne s'emparaſſent des deſtroits qui ſont dans les montagnes, le fit haſter dans ſa marche. Et certes, il auoit bien raiſon de ſe preſſer; car ſi les peuples ſe fuſſent poſtez dans les lieux les plus aduantageux, la Prouince alloit ſecoüer le ioug des Tartares. Mais Cangus (car c'eſt ainſi que ce Vice-Roy s'appelloit) ayant trouué que perſonne ne deffendoit le paſſage, s'écria de ioye, que la victoire eſtoit à luy, & que les Rebelles eſtoient perdus. Il paſſe donc les montagnes ſans oppoſition, il entre dans la Prouince, & ſe vient camper deuant Kienning, où Vangus s'eſtoit retiré. Le ſiege dura pluſieurs mois, ſans que la place pût eſtre emportée par la force. Au contraire, ce General voyant que les aſſiegez maltraitoient ſes ſoldats dans les attaques, reſolut de ne plus aller à l'aſſaut; mais d'aſſeoir ſon Camp vn peu plus loin des murailles, & de l'inueſtir de toutes parts: Son deſſein reüſſit: car il empeſcha par ce moyen que les autres Generaux Chinois ne ſe ioigniſſent à Vangus, qui n'oſa pas ſe mettre aux champs pour combatre l'ennemy; parce qu'il eſtoit trop foible. Cependant on n'eut pas plûtoſt appris ces nouuelles à la Cour de Pequim, que l'Empereur fit marcher des troupes, afin d'appaiſer les troubles de cette Prouince. Le Vice-Roy qui auoit commencé le ſiege de cette place, ſe voyant ſouſtenu de cette nouuelle armée, le preſſa dauantage, & ayant fait venir du canon par les chemins des montagnes, où des Porte-faix le conduiſoient auec vne inuention admirable, & ayant abbatu toutes les defenſes de la ville, les ſoldats paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui y eſtoient, ſans diſtinction d'âge ny de ſexe. Dans le ſaccagement de cette

place le Conquerant fit perir trois cens mille personnes, selon le rapport que nos Peres m'en ont fait ; & puis le feu ayant esté mis aux maisons, elles furent toutes consommées, aussi bien que l'Eglise que nostre compagnie y auoit, dont la structure estoit tres-magnifique. Deux Iesuites auoient peu auparauant esté retirez de l'embrasement de cette Sodome, par vn euenement merueilleux ; car ie puis bien donner ce nom à Kienning, à cause des impuretez execrables, dont se soüillent les habitans. Cette ville ayant esté reprise de la sorte, il fut aisé aux Tartares de reduire le reste de la Prouince ; la pluspart des Chinois se retirant sur les montagnes, ou sur la mer : si bien que cette armée, qui auoit esté enuoyée pour étouffer les mouuemens de cette Prouince, ayant executé sa commission, reprit le chemin de la Cour. C'est vne maxime tres-remarquable de la Politique militaire des Tartares, de rappeller les armées victorieuses, & d'en renuoyer d'autres composées de soldats de leur nation, laquelle en fournit suffisamment, à cause qu'elle ayme naturellement les armes. Ils ont estably cét ordre pour deux raisons principales, dont la premiere est, que les armées passans continuellement par les Prouinces, la crainte qu'elles donnent aux Chinois, les retient dans le deuoir, & la seconde, que par ce moyen on suruient à la necessité des pauures soldats, qui vont s'enrichir des depoüilles des Prouinces. Car lors qu'on a rappellé les vainqueurs tous chargez de butin, pour les faire reposer, on excite les autres par leur exemple à se comporter genereusement, afin d'auoir les mésmes recompenses.

Sur ces entrefaites vn traistre pensa ruiner toutes leurs affaires. Car encorequ'il semble qu'ils ayent apporté toutes les precautions imaginables, pour empescher les reuoltes : toutesfois ils n'ont iamais pu les euiter. L'Empire de la Chine est d'vne étenduë si vaste que pour regler les troupes qui sont en campagne & en garnison dans les villes, les Conquerans sont obligez de se seruir de quelques Chinois ; le nombre des Tartares n'y pouuant pas suffire. Et bien qu'ils ayent cette adresse de ne point employer de Chefs ny de soldats dans vne Prouince dont ils soient natifs ; la trahison n'a pas laissé de rendre

inutile

inutile en ce point, vne conduite si prudente. Dans la Capitale de chaque Prouince ils ont vn Chef de la Milice, auquel tous les autres qui sont dans la mesme Prouince doiuent estre subordonnez. Il a toûjours sus pied d'assez grandes forces pour composer vne iuste armée, afin qu'à la premiere nouuelle qu'il reçoit de quelque grand remuëment, il y puisse promptement accourir. Dans toutes les autres places de la Prouince, il y a vn Cõmandant & vne garnison assez forte pour la deffendre. Ainsi nous voyons qu'il y a comme deux ordres d'Officiers dans l'administration des Prouinces, dont les vns sont pour commander, sans dependre que de l'Empereur, & les autres pour agir sous ces premiers : l'vn de ces ordres, n'est presque remply que de Tartares & dans l'autre la pluspart sont des Chinois. Mais parce que le gouuernement des hommes ne sçauroit iamais estre si parfait, que l'infidelité n'y puisse mettre le desordre & la confusion; les Tartares, auec toute cette Politique, ont esté horriblement embarrassez par les pratiques de la trahison. Le premier qui se declara contre eux, fut le souuerain Chef de la Milice de la Prouince de Kiangsi. Ce General, qu'on appelloit Kin, auoit esté choisi par les Tartares pour vne charge de cette importãce, à cause qu'il estoit de la Prouince de Leaotung, aux habitans de laquelle ils se fient beaucoup, par la consideration du voisinage. Or il arriua, par ie ne sçay quel accident, qu'il eut quelque demeslé auec le Visiteur de la Prouince; à cause de l'auarice de celuy-cy. Ce different produisit dans leurs esprits vne haine furieuse qu'ils cachoient auec vne dissimulation admirable; à la façon des Chinois. Mais ce feu couuert de cendre ne laissera pas d'éclater & de causer la desolation de toute la Prouince. Car ayans tous deux vn mesme Païs à gouuerner; l'vn en qualité de Lieutenant General des troupes de la Prouince, & l'autre de Chef de la Iustice; ils estoient obligez de conferer, & souuent mesme de se trouuer ensemble à des festins. Vn iour qu'on les regaloit, & que l'on donnoit la Comedie dans la salle, les Acteurs estans habillez à la Chinoise, à cause que la mode de la Chine est plus belle que celle des Tartares, Kin se tournant vers le Visiteur luy demanda, s'il ne trouuoit pas que l'habit de ces Comediens estoit plus magnifique & plus maie-

ſtueux que celuy qu'ils portoient. Le Viſiteur crût, que ces paroles luy fourniſſoient vne belle occaſion d'accuſer ſon riual auprés de l'Empereur, d'auoir meſpriſé l'Edit des Tartares, par lequel ils auoient ordonné aux Chinois de changer leurs habits, & de prendre celuy des Victorieux.

Ce General auoit gaigné le Secretaire du Viſiteur, de façon qu'il eſtoit aduerty de tous les ſecrets de ſon ennemy. Ayant donc appris qu'il auoit eſcrit contre luy à la Cour, il fait arreſter le Courrier, ouure les paquets, & ayant leu la lettre de ſon riual, marche droit au Palais du Viſiteur auec quelques Compagnies de ſoldats, & le poignarde. Puis quittant le party des Tartares, les Chinois luy faiſans de grands applaudiſſemens, ils ſe declara pour l'Empereur Iunglié auec toute la Prouince. Il n'y eut que la ville de Cancheu qui demeura dans l'obeïſſance des Tartares, parce que le Gouuerneur qui leur eſtoit extremement fidelle, retint les habitans dans le deuoir. Nous verrons comment cette ville & ſon Gouuerneur ſeront cauſe que les Tartares recouureront cette Prouince & celle de Kanton. Car en meſme temps que cela ſe paſſoit dans la Prouince de Kiangſi, Lihuz qui auoit dans celle de Quamgtung le commandement abſolu ſur toutes les troupes, fit prendre à toutes les villes, qui eſtoient dans ſon Gouuernement, le party de Iunglié ; & il ſe trouua encore que dans la Prouince d'Huquan pluſieurs places qui ſont vers le Midy, ſe ſoûmirent à ce Prince. La reſolution de Lihuz eſtoit de ioindre ſes forces auec celles de Kin, & chaſſer le Tartare de l'Empire ; & ce deſſein pouuoit auoir vn ſuccez fauorable, ſi le Gouuerneur de Cancheu n'y eût formé par ſes artifices vn puiſſant obſtacle. La ſituation de ſa place luy donnoit vn merueilleux auantage, pour trauerſer leurs entrepriſes, car c'eſt la clef de quatre Prouinces ; mais ſon adreſſe y ſeruit plus que tout le reſte. Car d'abord qu'il euſt entendu, que Lihuz auoit auſſi entrepris la defenſe de Iunglié, il luy écriuit en ces termes : *Iuſques icy ie n'ay pas voulu ſuiure l'exemple du Gouuerneur de ma Prouince ; parce que ie n'ay pas cru qu'il fuſt aſſez puiſſant pour attaquer les Tartares : mais puis que vous-vous declarez auſſi contre eux, ie deſeſpere de leur fortune. Ils ont en teſte vne perſonne qui a*

la victoire à ses gages. Ie suis donc à vous, & pour vous montrer que ie parle tout de bon, ie mettray lors qu'il vous plaira, ma place entre vos mains.

Aussi-tost qu'il eut enuoyé cette lettre ; il depescha vn Courrier, pour aduertir les Generaux Tartares qui estoient dans la Prouince de Fokien, & les prier d'enuoyer promptement vn puissant secours, qu'il fit entrer dans la ville à petit bruit. Lihuz se presente aux portes qui estoient ouuertes, & ne voyant ny sentinelles, ny corps-de-garde, s'auance sans crainte ; mais les Tartares fondans sur luy tout d'vn coup, le repoussent auec grande perte. Les soldats estans frapez par vn accident si impreueu, ne furent pas plus heureux que leur General, que l'on croit auoir esté tué dans la meslée ; parce que depuis on n'en a point entendu parler. Ce coup ruïna presque toutes les esperances que Iunglié auoit conceu de pouuoir chasser le Tartare ; pendant que le Gouuerneur de Kiangsi remportoit d'illustres victoires sur cet ennemy commun de la Chine. Car le General Tartare qui estoit à Nanquim, & qui auoit ordre de l'Empereur de prendre garde à tout ce qui se passeroit dans les Prouinces du Midy, ayant fait marcher de puissantes armées contre ce Gouuerneur, elles y furent fort mal-traittées. Et ie ne fais point de doute, que si le Vainqueur eust pû poursuiure la pointe de sa victoire, il ne fust entré dãs Nanquim. Mais apres auoir battu ses ennemis, il fut contraint de reculer, parce qu'il ne vouloit point laisser de places derriere son armée ; & qu'il falloit estre maistre de Cancheu, pour receuoir les munitions de guerre & de bouche, lesquelles Iunglié ne luy pouuoit enuoyer que par la riuiere qui y passe. Ayant donc appris le mal-heur qui estoit arriué à Lihuz, il assembla toutes ses forces, & mit le siege deuant cette place. Mais l'entreprise ne fut pas heureuse ; car pendant qu'il estoit campé deuant cette ville, on enuoya de Pequim vne nouuelle armée, qui auoit ordre de trauailler à la reduction de la Prouince de Kiangsi ; de façon que ce General fut contraint de leuer le siege, & d'aller disputer aux Tartares l'entrée de son Gouuernement, sur la Frontiere qui regarde le Septentrion. D'abord, il leur resista auec assez de succez,

ses

ſes troupes eſtans aguerries & accouſtumées à la façon de combattre des Tartares ; mais apres pluſieurs rencontres, voyant que la multitude des ennemis croiſſoit de plus en plus, il fut obligé de ſe retirer à Nanchang, qui eſtoit la Capitale de ſa Prouince. Les Tartares n'oſoient pas donner l'aſſaut pour l'emporter de force; mais faiſans vne grande circonuallation aſſez éloignée des murailles, ils reſolurent de l'obliger à ſe rendre par compoſition. Pour faire ces lignes accompagnées d'vn foſſé, ils mirent en beſogne vne infinité de païſans Chinois, & afin que la ville fuſt bouchée de toutes parts, ils diſpoſerent des flottes ſur les riuieres, pour arreſter tous les viures qu'on eſſayeroit d'y ietter. Outre que la ville de Nanchang eſt grande & tres-peuplée, il y auoit vne groſſe garniſon pour la deffenſe de la place : ſi bien que quelques mois apres que le ſiege fut commencé, les viures ſe trouuerent conſumez, quoy que le Gouuerneur eût fait entrer toutes les prouiſions qu'il auoit pu rencontrer. Pluſieurs eſtoient déja morts de faim, que l'on ne parloit point encore de ſe rendre ; Le Gouuerneur attendant toûjours le ſecours de Iunglié. Mais quand il ſe vit dans la derniere extremité ; ce qui arriua bien-toſt apres, par ce que les troupes de Iunglié qui eſtoient ſorties de la Prouince de Kanton, à deſſein de le ſecourir, n'auoient iamais pu reduire la ville de Cancheu qui ferme le paſſage, il aſſembla ſes ſoldats & leur dit : Qu'il n'y auoit plus de ſecours à eſperer, que de leur épée, & que, pour ſauuer leur vie, il falloit s'ouurir par la force vn chemin au milieu des ennemis. Qu'il marcheroit à la teſte pour leur monſtrer comme ils ſe deuoient comporter. Ayant donc mis ordre promptement à toutes choſes, il vient fondre ſur l'ennemy auec vne eſtrange impetuoſité ; il ſe fait iour au trauers des bataillons les plus épais, & apres auoir forcé la reſiſtance des plus opiniaſtres, paſſe au delà des retranchemens & ſe retire en combattant, apres auoir tué grand nombre de Tartares. Le bruit commun du pais eſt que ce General s'eſt retiré dans les montagnes auec vn corps d'armée qui eſt aſſez conſiderable, & qu'il attend que la fortune luy preſente quelque fauorable occaſion de courir ſus au Tartare. Apres la retraite de Kin, les aſſiegeans entrerent dans la place, qui fut abandonnée au pillage des ſoldats,
&

& tous les habitans pafferent par le fil de l'épée. Car c'eft la maxime des Tartares de traiter fort humainement ceux qui fe rendent fans attendre qu'on les attaque, d'vfer de quelque rigueur enuers ceux, qui n'ayans pas encore efté foûmis à leur puiffance, refiftent à leurs armes ; mais ils ne pardonnent iamais aux Rebelles, lors qu'ils fe laiffent forcer. Trois Religieux de noftre Compagnie, deux Peres & vn frere, fe trouuerent enuelopez dans ce carnage, ayans efté tuez dans vne bourgade par quelques foldats débandez ; & noftre Eglife qui eftoit belle & ancienne, fut bruflée dans la mefme ville. Le Conquerant apres la reduction de la Capitale, trouua toutes les autres places de la Prouince difpofées à le receuoir, fi bien qu'y ayant mis de nouuelles garnifons il retourna à la Cour. Cependant on preparoit dans Pequim trois armées, pour attaquer l'Empereur Iunglié, & le dépoüiller des Prouinces qui luy obeïffoient. On deliberoit auffi au Confeil des moyens qu'il faudroit tenir, afin de mieux conferuer les conqueftes de ces païs, lors qu'on les auroit rangez au pouuoir de l'Empereur. Amauang & les Miniftres d'Eftat voyans qu'il y auoit eü tant de reuoltes & de remuëmens dans les Prouinces du Midy, iugerent que pour remedier à ce mal, il eftoit befoin d'eriger dans cette partie de la Chine trois Principautez que l'on donneroit à autant de Seigneurs Tartares, qui en feroient hommage à l'Empereur, & luy payeroient tribut. Chacun auoit fa Prouince, & fon corps d'armée compofé partie de Chinois, partie de Tartares: mais cette grace ne leur fut accordée qu'à condition qu'ils vniroient leurs forces pour reduire la Prouince de Kanton, & ruiner le party de Iunglié. Mais nous parlerons plus bas de ce que firent ces trois Princes; il faut maintenant que nous difions quelque chofe des troubles qui s'éleuerent dans les Prouinces qui regardent le Septentrion.

Les Seigneurs Chinois, qui eftoient dans cette partie du Royaume, firent paroître qu'ils n'auoient pas vne amour moins violente pour la liberté, que ceux dont nous venons de rapporter les entreprifes. Dans la Prouince de Xenfi il y en auoit trois principaux, que les Tartares n'auoient pu prendre ; quoy qu'ils les euffent vaincus. Ceux-cy deliberans enfemble de ce qu'ils

feroient pour chaſſer l'ennemy commun, ſe cachoient dans les montagnes, & ramaſſoient ſans faire bruit, le plus grand nombre de ſoldats qu'ils pouuoient. Le plus conſiderable de ces trois Seigneurs, eſtoit vn nommé Hoüs, lequel voyant que ſes troupes eſtoient preſque aſſez puiſſantes, pour trauailler à l'execution de leur deſſein, inuita les autres à ſe venir ioindre à luy : L'vn des deux le fit, mais l'autre ſe contenta de luy enuoyer deux mille hommes de ſecours. Il n'y auoit que vingt-cinq mille hommes dans cette armée ; mais ſi tous les ſoldats euſſent eſté bien aguerris, elle n'eût pas laiſſé d'executer de grandes choſes. Auparauant que de ſe mettre en campagne, ce General enuoya vn Cartel de défi aux Tartares, où il les menaçoit, de leur faire ſouffrir toute ſorte de mauuais traitemens pour auoir opprimé les Chinois, auſquels il promettoit la liberté, vne ſeureté toute entiere pour leurs biens & leurs perſonnes, & tous les autres auantages qu'ils pourroient ſouhaitter. Pluſieurs villes ſe rendirent à luy, ſans attendre qu'il les attaquaſt, les Chinois ouurans eux-meſmes les portes : il n'y eut que la Capitale qui reſiſta, dont la garniſon compoſée de deux mille Chinois, du nombre de ceux qui eſtoient à la ſolde de l'Empereur Xunchi, & de trois mille Tartares, ſe trouuoit aſſez forte pour ſoûtenir le ſiege.

Le Chef de cette Milice qui eſtoit dans Sigan, n'eut pas plûtoſt appris que les Rebelles ſe mettoient en campagne ; qu'il ietta promptement dans ſa place toutes les munitions de guerre & de bouche neceſſaires pour la deffendre, & toutes les troupes qu'il pût ramaſſer, en attendant le ſecours des Tartares. De plus, ayant ſceu que les Chinois liuroient d'eux-meſmes les villes aux Rebelles : afin d'empécher que ceux de Sigan ne le fiſſent, à l'exemple des autres ; il reſolut de faire mourir tous ceux qui eſtoient dans cette Capitale. Ce fut en vain que pluſieurs perſonnes tâcherent par leurs prieres de le détourner d'vne ſi étrange reſolution, il n'y eut que le ſeul Vice-Roy de toute la Prouince, qui luy pût perſuader de ſurſeoir l'execution d'vn deſſein ſi barbare, luy promettant que les habitans feroient fideles. Cependant, il ordonna que tous ſe feroient raſer à la Tartare ; ſinon

qu'il les traiteroit comme criminels de leze-Majesté. Il auoit fait ce reglement, afin de pouuoir reconnoître les Chinois qui viendroient d'ailleurs pour entrer dans la ville. Car encore que l'Empereur Xunchi eût fait publier, à son éuenement à la Couronne, l'Edit par lequel il commandoit aux vaincus, de couper leurs cheueux à la mode des Conquerans: toutefois les peuples de la Chine ont vne si estrange passion pour leur cheueleure, qu'ils n'en coupoient qu'vne partie auprés des temples. Outre cela, le Gouuerneur auoit donné ordre à ses soldats de tuer sans remission tous ceux qu'on verroit assemblez dans l'enceinte des murailles, s'ils estoient plus de deux. Il deffendit encore que pas vn ne montât sur le rempart; que durant la nuit personne n'allât par les ruës, n'allumât chez soy du feu, ou de la chandelle, n'eût des armes dans son logis; & condamna à la mort ceux qui contreuiendroient à ces ordres, & toutes les personnes de leur famille.

En suite, il enuoya quelques Caualiers pour reconnoître l'ennemy; mais il y en eut vne partie de tuez, & l'autre se sauua à la course dans la ville. Cependant le Tartare voulant faire parade de ses forces, & monstrer à l'ennemy qu'il ne craignoit rien, afin de le destourner du siege; laissa les portes de la ville ouuertes, & le Pont-leuis baissé comme en temps de paix. Mais Hoüs ne laissant pas d'inuestir la place de tous costez, se posta hors de la portée du Canon. Sigan n'a pas moins de trois lieuës de tour; c'est pourquoy les Assiegeans voulans faire paroître leurs troupes plus fortes qu'elles n'estoient, firent prendre party dans leur armée, à plus de deux cens cinquante mille païsans, qui ne seruoient que pour la montre. Le Tartare qui voyoit du haut des remparts le camp de l'Ennemy, croyant que cette multitude épouuentable n'estoit composée que de soldats, eut encore la pensée d'exterminer tous les habitans de la ville; mais il n'executa pas vn dessein si barbare, lors qu'il vid que les soldats Chinois qui estoiens à la solde de l'Empereur, combattoient vaillãment les troupes d'Hoüs. Car les regardant de dessus la muraille, lors qu'ils estoient aux prises auec les assiegeans, il s'écrioit de ioye, *Hoo ManZu*; c'est à dire en leur langue, voila de braues Barbares: C'est ainsi que les Tartares appellent les Chinois par

mocquerie, ſuiuant la couſtume des Conquerans, qui inſultent toûjours les vaincus auec des termes pleins de meſpris: Et pour rendre la raillerie encore plus outrageuſe, il ſe ſeruoit de ces paroles, *Mauzuxa Manzu*, qui veulent dire, les Barbares maſſacrent les Barbares. Toutefois lors qu'il les voyoit reuenir triomphans, il les loüoit hautement de leur courage, & leur diſtribuoit l'argent, qu'il auoit fait mettre ſur les remparts à la veuë de tout le monde, pour en recompenſer la vertu des ſoldats qui ſe ſeroient portez vaillamment dans le combat. Enfin, Hoüs voyant que contre ſon attente, les habitans ne remüoient point dans la ville, reconnut qu'il ne pouuoit rien faire, & les Caualiers qu'il auoit choiſis pour aller à la deſcouuerte, l'ayans aduerty que le ſecours approchoit, il fit retraite en diligence. Mais le Gouuerneur de la place aſſiegée ayant mis ſa Caualerie aux trouſſes de l'Ennemy, l'Arriere-garde des aſſiegeans fut taillée en pieces & tout le bagage amené, qui fut partagé de telle ſorte, que ceux qui auoient eſté bleſſez dans la mélée, eurent vne partie du butin plus conſiderable que les autres. Depuis cela, on n'a point appris ce qui eſtoit arriué à ce General, dont les remuëmens n'eurent point d'autre effet dans les Prouinces du Septentrion, ſinon que le Tartare acheua de les ruiner, les traittant comme il auoit fait les Prouinces du Midy, où les Gouuerneurs en ſe declarant contre les Conquerans auoient attiré leurs armes.

Mais comme dans la vie de l'homme vn mal-heur eſt pour l'ordinaire le commencement d'vn autre, les Tartares n'eurent pas ſi toſt repouſſé ce danger, qu'ils ſe virent enueloppez dans vn autre beaucoup plus grand, pour auoir traité les peuples vaincus auec inſolence. Car l'année 1649. l'Empereur Xunchi voulant s'allier du Roy de Tanyu, dont les Eſtats ſont dans la Tartarie Occidentale, enuoya le Prince Pauang, l'vn de ſes Oncles, pour luy demander ſa fille, afin d'obliger ce Roy, dont il apprehendoit les forces, à viure auec luy en bonne intelligence. Cet Ambaſſadeur paſſa par la ville de Taitung, qui eſt vne place tres-forte ſur la Frontiere de la Prouince de Xanſi, du coſté du Septentrion. On appelle cette ville la clef de tout le païs, à cauſe qu'elle commande à beaucoup d'autres forts, & qu'il y a toûjours

vne

vne puiſſante garniſon entretenuë, pour deffendre le paſſage des montagnes. Car ſans cela les Tartares pourroient faire des courſes dans la Prouince, n'y ayant au delà de la fameuſe muraille que de grandes campagnes, où rien n'empeſche de decouurir de tous coſtez, tant que la veuë ſe peut eſtendre. On dit que les femmes de cette ville ſont les plus belles perſonnes de toute la Chine. Quelques Tartares qui eſtoient à la ſuite de Pauang enleuerent quelques Dames de cette ville, & entre les autres, vne ieune fille de condition, le iour meſme qu'elle auoit eſté épouſée. Les Chinois qui n'auoient iamais rien veu ny entendu de ſemblable, allerent en foule au Palais de Kiang, ainſi s'appelloit le Gouuerneur & le Chef de la Milice, que les Tartares auoient mis dans cette place pour y commander, & luy firent leurs plaintes de l'inſolence des Tartares. Ce General indigné de cette action, enuoye auſſi-toſt vn homme au Prince Pauang, pour l'auertir du deſordre de ſes gens, & le prier de reprimer l'inſolence de ſes ſoldats, & de faire rendre la Damoiſelle qu'on auoit enleuée. Le Prince ne fit pas ſemblant d'entendre ces plaintes; c'eſt pourquoy Kiang voulut luy-meſme y aller; mais on luy refuſa l'audience qu'il demandoit, & apres auoir receu cet outrage, on le chaſſa du Palais. On ne peut pas exprimer le reſſentiment qu'il eut d'vn affront ſi inſupportable; mais on peut iuger de ſa grandeur en quelque ſorte, par la vengeance qu'il en prit. Eſtant reſolu d'expier le crime de ces Barbares dans leur propre ſang, il aſſemble ſa garniſon, & puis les attaquant, en fait vne ſanglante boucherie: Le Prince eſtant ſorty de la ville pardeſſus la muraille à grand peine put-il ſe ſauuer à la faueur d'vn excellent cheual qu'on luy tenoit preſt ſur le foſſé. Kian vit bien qu'apres cette action il ne falloit point attendre de quartier des Tartares; c'eſt pourquoy il ſe declara, faiſant eſcrire ſur ſes drapeaux, qu'il eſtoit ſujet de l'Empereur de la Chine; mais il ne marqua point en particulier le nom de l'Empereur, à cauſe peut-eſtre de la grande diſtance des lieux qui l'empeſchoit d'apprendre des nouuelles de Iunglié. Il inuite donc tous les Chinois à le venir ioindre, afin de deliurer la Patrie de l'oppreſſion des Tartares. Grand nombre de Soldats & d'Officiers prennent party

dans ses troupes ; & les peuples de la Tartarie qui regarde l'Occident, contre lesquels il auoit iusqu'alors vescu en ennemy, s'estans laissez gaigner par ses offres, luy promettent vn puissant secours. Cette nouuelle mit en grand peine les Ministres d'Estat, qui n'ignoroient pas que les Tartares, qui sont au Couchant, estoient ialoux de leur grandeur, & vouloient les dépoüiller de l'Empire; ce qui ne leur estoit pas difficile, par ce que leurs forces sont beaucoup plus grandes que celles des Tartares qui sont à l'Orient. Ils apprehendoient encore les suites de cette guerre, à cause qu'ils ne pourroient auoir de cheuaux pour monter leur Caualiers, qui estoient obligez d'en achepter chez leurs voisins, la Tartarie qui est à l'Orient, n'en fournissant pas auec la mesme abondance que l'autre. C'est pourquoy ne voulans pas donner le loisir à Kian de ioindre ensemble de plus grandes forces, on fit aussi-tost partir de Pequim, vne iuste armée pour s'opposer à ses desseins. Ce General qui n'auoit pas moins de prudence que de valeur, & qui, ayant esté si longs temps au seruice des Tartares, connoissoit leur foible, d'abord fit semblant de fuïr, pour les faire sortir de leurs rangs ; & se retirant en bel ordre, disposa grand nombre de chariots couuerts de telle façon, que l'on eût dit qu'ils estoient chargez d'vn butin tres-riche, & les fit marcher en queuë. Les Tartares s'imaginans que leur ennemy fuyoit à l'ordinaire, rompent aussi à leur ordinaire tous leurs rangs, & viennent fondre sur l'arriere garde : mais l'artillerie qui estoit braquée sur ces chariots, la bouche tournée du costé des Tartares, commençant à ioüer, & les troupes qui tournerent visage les prenans dans cette confusion, en firent grand carnage, & mirent le reste en fuite. Quelque temps apres, il monstra qu'il pouuoit aussi-bien remporter des victoires par les efforts de son courage, que par les stratagemes que son adresse luy fournissoit. Car les Tartares ayans remis sur pied vne nouuelle armée, il la défit dans vne bataille rangée, & par cet auantage mit toute la Cour de Pequim dans vne estrange consternation. Car le Victorieux receuant les Chinois qui accouroient de tous les endroits du Royaume pour prendre party dans ses troupes, auoit quatre cent mille hommes de pied ; & cent quarante mille cheuaux.

Amauang

Amauang, qui voyoit que la puissance de son neveu estoit sur le panchant de sa ruine, ne voulant pas se fier aux autres d'vne affaire si importante, marcha luy-mesme en personne contre le Victorieux, afin de tenter la fortune pour la derniere fois. Il commanda donc aux huict drapeaux de se tenir prests, pour partir, c'est à dire, à toutes les forces que les Tartares auoient alors dans Pequim. Car il faut remarquer que tous les soldats, soit Chinois, soit Tartares, qui sont à la solde de l'Empereur, ou à Pequim, ou dans les Prouinces, sont tous rangez sous huict Enseignes. Le premier Drapeau qui est celuy de l'Empereur, est blanc; le second est de couleur rouge; le troisiesme est noir, & le quatriesme iaune: & ce sont les Oncles de l'Empereur, qui commandent aux troupes qui sont sous ces trois Drapeaux. La couleur des quatre dernieres Enseignes se fait du meslange des quatre premieres: de sorte qu'il est facile à chaque soldat de sçauoir sous quel Drapeau il se doit ranger, & en quel quartier il se doit rendre, estant toûjours dans la ville prest à monter à cheual, afin de se mettre en campagne. Au reste, lors qu'il est besoin de faire marcher vne armée, ou quelqu'vn de ces huict corps, dont nous auons descrit les Estendars, tout est preparé en vne demy-heure. Car ils sonnent à cheual auec vn Cor, de la figure de ceux que les Peintres donnent aux Tritons, & selon le lieu & la façon dont ils ioüent, on reconnoit qui sont les Soldats & les Chefs qui doiuent partir, & le nombre de ceux qu'on appelle. Si bien que vous les voyez tous assemblez en fort peu de temps, suiure le Drapeau qui est attaché au dos d'vn Caualier, qui marche en teste, sans que personne sçache où l'on va, ny pourquoy, excepté le General, & celuy qui porte la Cornette; car on ne dit aux soldats, ce qu'il faut faire, que lors qu'il est question de combattre. Cette coustume que les Tartares obseruent; de tenir les desseins de guerre fort cachez, a toûjours grandement estonné les Chinois, & a tenu l'esprit des Generaux en suspens. Car ils remarquoient que lors que leurs ennemis faisoient mine d'aller d'vn costé, ils se rendoient tout d'vn coup en vn autre. Il y a encore

vne

vne chose admirable dans la Milice des Tartares, c'est qu'ils ne traînent point apres leur armée cét embarras d'attirail & de bagage, qui incommode plus qu'il ne sert, & qu'ils ne se mettent point en peine des viures, se contentans de la premiere viande qu'ils trouuent; sans se soucier beaucoup, si c'est de la chair cuitte ou demy-cruë, & celle de leurs cheuaux & de leurs chameaux leur estant bonne, lors qu'ils n'en ont point d'autre. Quand ils ont le loisir, ils ne laissent pas d'aller quelquefois à la chasse, se disposans en rond autour d'vne grande montagne, ou d'vne plaine, & puis s'approchans du centre peu à peu, ils poussent les bestes au milieu, & les enueloppent de tous costez : si bien qu'ils ont à choisir. Ils nourrissent pour la mesme raison des chiens de chasse & des oiseaux, qu'ils sçauent dresser en perfection. Ils couchent à platte terre; excepté qu'ils la couurent de la housse de leurs cheuaux, & dressent leurs tentes, & les abbattent auec tant de vistesse, que le temps qu'ils y employent, ne retarde point la marche des troupes. La beauté de leurs Pauillons qui sont tres-magnifiques, est cause qu'ils ne se logent point dans les maisons; & lors qu'ils sont obligez de le faire, ils en abbattent toutes les murailles, ne laissans que le toict & les colonnes qui le soûtiennent. C'est ainsi qu'ils s'endurcissent aux trauaux, & à la fatigue.

Amauang prit donc les meilleures troupes qui estoient sous ces Enseignes, & tira des trois armées, qu'on auoit destinées pour enuoyer vers le Midy, les gens d'élite, commandant au trois Princes qui conduisoient ces armées, de prendre dans les garnisons qui se trouuent sur leur marche, les Compagnies qui leur seroient necessaires pour remplir les places des soldats qu'il leur ostoit. Apres tous ces preparatifs, Amauang ne voulut iamais risquer l'Empire de son Neveu dans vn combat. Kian auoit beau luy presenter la bataille, il n'accepta iamais cét offre, auant que d'auoir receu la réponse du Roy des Tartares qui sont à l'Occident. Car il auoit enuoyé à ce Prince vn Ambassadeur, auec de magnifiques presens, afin qu'il luy demandât sa fille en mariage pour l'Empereur de la Chine, & qu'il le priât de ne point assister Kian dans la guerre qu'il auoit commencée. L'or, l'argent, les femmes, & les precieuses étoffes de soye, desquelles Amauang fit

fit regaler ce Monarque, gaignerent tellement ſon eſprit, qu'il accorda tout ce que l'on demandoit : ſi bien que Kian ſe voyant abandonné de ceux dont il eſperoit d'eſtre fortement appuyé, afin de ſe mettre en plus grande ſeureté, s'alla enfermer dans ſa Forteresſe de Taïtun. Amauang le ſuit, inueſtit la place, & ayant aſſemblé tous les païſans de la campagne, fait commencer vne tranchée, que les trauailleurs acheuerent en trois iours ; quoy qu'elle fût de dix lieuës de tour, & accompagnée de forts conſtruits d'eſpace en eſpace, pour rendre cette cloſture plus difficile à forcer. Kian reconnut pour lors la faute qu'il auoit fait de s'enfermer, ſe voyant dans la neceſſité de mourir de faim ; puis que ſa place eſtoit fermée de toutes parts. Donc fremiſſant de rage, de ſe voir reduit à vne extremité ſi funeſte, comme il eſtoit grand Capitaine, il aſſemble ſes gens, & leur ayant dit, que puis qu'il falloit perir, il valloit mieux mourir glorieuſement l'épée à la main, en combattant, que non pas de mourir de langueur, apres auoir ſouffert les rigueurs d'vne faim cruelle, il ſortit auec toutes ſes troupes pour aller forcer les retranchemens de l'Ennemy. La meſlée fut rude, & la victoire demeura en balance, iuſqu'à ce que Kian, qui ſe portoit tres-vaillamment dans le combat, ayant eſté percé d'vn jauelot, tomba mort ſur la place, & auec luy toute l'eſperance de la Chine. Les Soldats ayans perdu leur General, mirent bas les armes. Quelques-vns ſe ſauuerent à la fuite, les autres ſe rendirent au Vainqueur, qui les receut auec beaucoup d'humanité, eſtant rauy de ce qu'il auoit retiré l'Empire d'vn danger ſi viſible, & ſubiugué vn ennemy ſi redoutable. Apres cela, les villes de Pukeu & de Taïtun furent expoſées au pillage ; en ſuite le feu ayant eſté mis à la premiere, l'Egliſe de nos Peres y fut bruſlée. Quelques années auparauant lors que Licungz rauageoit cette Prouince, vn Ieſuite fut tué dans cette meſme place. Les Tartares ayans reduit bien aiſément les autres villes ſous leur puiſſance, retournerent à Pequim, chargez de dépoüilles & triomphans. I'eſtois pour lors dans cette Cour, & ie vis entrer dans la ville les Chefs les plus conſiderables, & ceux qui amenoient le butin le plus riche. Amauang eſt allé depuis dans la Tartarie Occidentale, où il a conclu le mariage de ſon Neveu ; &

KKk d'où

d'où il a fait conduire grand nombre de cheuaux, dont les Tartares de Tanyu luy ont fait present.

Cependant les trois Seigneurs, à qui l'Empereur auoit donné la qualité de Roy, estoient en chemin pour aller ou conquester ou pacifier leurs Estats. Ils s'estoient embarquez sur le fleuue Guej, & trauersoient la Prouince de Xantun. Comme ils passoient dans la contrée où l'Empereur auoit fait mourir tous les Chinois à cause de leur rebellion, & où il auoit enuoyé vne Colonie de Tartares pour la peupler, ceux de cette Colonie qui aimoient mieux manier vne épée ou vn jauelot, que les instrumens du labourage, prierent ces Princes de leur permettre de les accompagner. De ces trois Seigneurs, il n'y eut que Kengu qui leur accorda ce qu'ils demandoient, les autres n'osans pas les receuoir dans leurs troupes, sans en auoir donné auis à la Cour. L'Empereur ayant sceu ce que Kengu auoit fait, luy enuoya vn ordre de faire retourner ces peuples dans leur Païs : mais luy prenant tantost vn pretexte, tantost vn autre, n'executa point ce commandement. Cette des-obeïssance obligea l'Empereur à dépecher vn Courrier au Vice-Roy de toutes les Prouinces du Midy, lequel demeure à la Cour de Nanquim pour luy commander de prendre Kengu mort ou vif. Ce Vice-Roy gardant le secret, disposa adroitement toutes choses pour executer les ordres qu'on luy auoit apportez. Il fit grand accuëil à ces trois Seigneurs, lors qu'ils entrerent dans Nanquim. Ce ne fut que Festins & Comedies à la Cour, afin de les réjoüir, & tous les iours on faisoit de nouuelles parties de diuertissement. Le iour qu'ils deuoient s'embarquer sur le fleuue Kian, afin de continuer leur voyage, le Gouuerneur pour leur dire le dernier adieu, les voulut traiter dans vn vaisseau, qui égaloit la pompe & la magnificence des plus beaux Palais : tant il estoit vaste, & paré des plus riches dorures du monde. Cependant qu'on est à table, les troupes de ces Seigneurs, montent sur les batteaux, & s'auancent toûjours dans le chemin. Alors le Vice-Roy se tournant vers le criminel, luy monstre sa commission : Kengu fait semblant de vouloir obeïr, & dit qu'il est prest de suiure, pourueu qu'il luy permette d'entrer,

pour vn moment, dans le vaiſſeau qui l'attendoit, afin d'y diſpoſer de quelque choſe. Le Vice-Roy s'y eſtant accordé, Kengu entre dans ſon vaiſſeau & s'eſtrangle, ſe donnant luy-meſme la mort qu'il ne pouuoit éuiter. Le Gouuerneur, ſelon les ordres qu'il auoit de l'Empereur, donna au fils de ce malheureux Prince le meſme pouuoir qu'auoit eu ſon Pere: & ainſi ces trois Seigneurs ayans trauerſé les Prouinces de Nanquim, & de Kianſi, ſe rendirent dans celle de Kanton, pour y faire la guerre à Iunglié. D'abord, les peuples eſtans épouuãtez par le bruit de trois armées, pluſieurs places ſe rendirẽt de leur plein gré; mais la Capitale fit reſiſtance.

Quan-cheu eſt vne ville tres-grande, & tres-riche, entourée d'eau de toutes parts, excepté du coſté du Septentrion, où il y a vne porte qui ioint la terre ferme; ſi bien qu'on ne ſçauroit en approcher que ſur des vaiſſeaux, ſi on ne paſſe par cét endroit. Le fils du fameux Pyrate, ſe vengeant des Tartares qui auoient pris ſon pere en trahiſon, ſe tenoit à l'ancre prés de la ville, auec vne puiſſante armée nauale; la garniſon eſtoit nombreuſe, & compoſée en partie de ſoldats, qui eſtoient ſortis de Macao, pour ſeruir Iunglié, à cauſe qu'ils eſtoient mieux payez de cét Empereur: De ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi la place reſiſta vn an, les aſſiegez eſtans maîtres de la mer; & mal-menans les Tartares qui y firent de grandes pertes; iuſques-là, qu'ils furent repouſſez dans trois aſſauts qu'ils donnerent à la ville. Mais enfin le 24 de Nouembre de l'an 1650. les Tartares dreſſerent vne furieuſe batterie de gros canons, & ayans fait bréche à la muraille, ſe rendirent maîtres de la Place, aſſiſtez d'vn Officier Chinois qui trahit la ville; ce qu'on a crû de luy, à cauſe que les Victorieux l'ont laiſſé dans l'exercice de ſa charge. Le lendemain, ils commencerent à la mettre au pillage, lequel ils continuerent iuſqu'au 5. de Decembre, auec vn maſſacre horrible, dans lequel on ne fit aucune diſtinction d'âge ny de ſexe. Car on n'entendoit retentir dans les ruës que cette voix impitoyable: Main-baſſe, main-baſſe ſur ces rebelles; & l'on ne donna la vie qu'aux plus habiles ouuriers, afin d'entretenir les arts, & à ceux qui paroiſſoient les plus robuſtes & les plus capables de ſeruir aux victorieux pour porter les dépoüilles Enfin,

plus de cent mille personnes ayans esté massacrées durant le saccagement, le sixiesme de Decembre le General des troupes fit publier vn Edit, par lequel il commandoit, que l'on cessast de piller. Ce fut alors que toutes les Villes des enuirons luy ayans enuoyé des Deputez pour implorer sa misericorde, il leur accorda le pardon qu'elles demandoient : estant gaigné par les presens dont elles auoient accompagné leurs prieres. En suite, il marcha droit à Chaoking, où Iunglié tenoit sa Cour, lequel s'enfuit, & abandonna son Palais aux Tartares, parce qu'il n'estoit pas assez fort pour resister. Ie ne doute point que ce Prince ne soit entré dans la Prouince de Quansi : mais ie n'ay pû sçauoir assurément l'endroit où il s'est arresté ; parce qu'au mesme temps que ces choses se passoient, ie sortis de la Prouince de Fokien, dans vn vaisseau Chinois qui alloit aux Philippines, d'où ie deuois me mettre en chemin pour venir en Europe, selon l'ordre de mes Superieurs.

I'oubliois de dire que le P. Aluarez Semedo, qui auoit la conduite des Fideles de cette Capitale, fut pris dans nostre Eglise, que les Chrestiens ont bastie auec vne magnificence Royale. Quelques soldats l'ayans enchaisné, le menacerent plusieurs fois de le tuer, s'il ne leur donnoit de l'argent : mais enfin, apres auoir beaucoup souffert de ces Barbares, le General l'ayant heureusement reconnu, luy donna la vie & la liberté, & mesme luy fit present d'vn Breuiaire Romain, d'vne Bible, d'vne somme considerable d'argent, qu'il luy donna par aumosne, & d'vne maison pour bastir vne Eglise. Ce qui ne doit pas estonner les lecteurs, parce que ce Prince auoit connu les Iesuites dans les autres Prouinces de la Chine, & qu'il estoit assez instruit des maximes de la saincte Foy, dont il auoit entendu parler, lors qu'il seruoit dans les armées Chinoises, sous le Vice Roy Ignace, apres la mort duquel il prit party dans les troupes ennemies. Il y a grand nombre d'autres Seigneurs Tartares, qui ont beaucoup d'amour & de respect pour les Predicateurs de l'Euangile, & mesmes qui ont embrassé la Foy Chrestienne. Si nous pouuons entrer dans la Tartarie, comme nous en auons le dessein, nous esperons qu'auec la grace de Dieu, on y fera encore plus de fruit ; & peut-estre que le

Ciel n'a donné aux Tartares l'entrée dans la Chine, qu'afin que nous puiſſions aller publier l'Euangile aux habitans des Regions de la Tartarie, qui auoient eſté iuſqu'à maintenant inconnuës à toute l'Europe. En meſme temps on alloit porter la guerre dans le Royaume de Corée. Les peuples de ce Païs s'eſtoiẽt engagez depuis quelques années à payer vn tribut à l'Empereur, à condition mode qu'ils ne ſeroient point obligez de ſe raſer, ny de s'habiller à lades Tartares: mais ceux-cy les ayans voulu contraindre à ſuiure en cela leurs coûtumes, tout le Royaume s'eſt reuolté: mais ie ne ſçay ce qui eſt arriué dans cette guerre.

Au reſte Amauang mourut au commancement de l'année 1651. apres auoir remporté tant de victoires, qui ont eſté auſſi auantageuſes à la domination des Tartares; que ſa mort leur ſera funeſte. Car c'eſtoit vn homme admirable, dont le Gouuernement eſtoit ſi iuſte, que les Tartares & les Chinois l'aimoient également: & l'on ne peut nier que ſa perte n'ait extremement affoibly la puiſſance de ces Conquerans. En effet, auſſi-toſt qu'il eut rendu le dernier ſoûpir, il y eut broüillerie à la Cour, l'autre Roy Tartare, qui eſtoit le frere de celuy-cy, voulant auoir la Regence, contre l'inclination des Chinois & des Tartares, qui diſoient que Xunchi eſtoit capable de gouuerner luy meſme ſon Royaume. Au contraire, cet Oncle de l'Empereur, pour iuſtifier ſes pretentiõs, remõſtroit que ſon Neveu qui n'auoit encore que ſeize ans, ſeroit accablé du poids de l'Empire, ſi on luy en mettoit les affaires ſur les bras. Mais toutes les perſonnes conſiderables, qui eſtoient alors à la Cour, s'oppoſans aux deſirs ambitieux de ce Prince, allerent au Palais pour s'y dépoüiller des marques de leurs Charges & de leurs emplois: & proteſterent qu'ils ne les reprendroient que de la ſeule main du ieune Empereur, Cette reſolution obligea le Prince, qui aſpiroit à la Regence, de renoncer à ſes pretentions; craignant d'aigrir les eſprits, & de mettre toutes les affaires en confuſion; s'ils s'opiniaſtroit dauantage. Cependant, il eſt temps de m'acquitter de la promeſſe que i'ay fait de raconter les euenemens du ſecond voleur, afin d'apprendre par meſme moyen de quelle ſorte les Tartares ont occupé les Prouinces de la Chine, qui ſont au Couchant apres

que nous auons veu comment ils ont conquesté les Païs, qui sont à l'Orient, & ceux qui sont comme enfermez au milieu de cet Empire.

Mais quelque engagement que i'aye contracté en donnant ma parole, ie ne puis presque m'empescher de passer sous silence l'inhumanité brutale du monstre que ie va depeindre ; tant à cause que ses actions sont si execrables, qu'on ne les croira pas facilement, que parce qu'elles me font horreur : toutefois, puisque ie l'ay promis, ie suiuray les memoires écrits de la main de deux Iesuites, qui ont esté les spectateurs des épouuentables cruautez, que ce Tyran a exercées dans la Prouince de Suchuen, où ils estoient alors occupez à instruire les Fidelles. Ie feray donc vn abregé de la narration de ces Peres, laquelle n'est autre chose qu'vn tissu des plus horribles actions que les hommes se puissent imaginer. Kanghienkun, c'est ainsi que s'appelle ce voleur, est entré dans plusieurs Prouinces qu'il a desolées par vne infinité de meurtres, de rauages & d'incendies. Ie croy que son dessein estoit d'exterminer tout le monde, afin de n'auoir point d'ennemis à craindre, ny de sujets à tenir dans le deuoir ; car il n'épargnoit que ses soldats ; encore ne laissoit-il pas d'en massacrer quelques-vns. Mais c'est particulierement la Prouince de Suchuen, qui est vne des plus grandes & des plus peuplées de tout le Royaume, qui fut le Theatre de ses sanglantes Tragedies. Car ayant fait des courses dans les Prouinces d'Huquan, de Honan, de Nanquim, & de Kiansi, il entra enfin dans celle de Suchuen, assiegea Chingtu, qui est la capitale, & la prit par force. Afin d'assouuir sa rage, il fit mourir sept des plus considerables personnes de la ville, & vn Prince du Sang qui y faisoit son sejour ordinaire. Ils s'essayoit pour ainsi dire, en faisant ce massacre, & se disposoit à executer de plus grandes choses, dont la representation fera voir à l'Europe, que la Barbarie iointe à l'infidelité, produit des effets épouuentables. Il faisoit massacrer sur le champ les personnes qui luy auoient fait la moindre iniure : quoy que l'iniure ne fût tres-souuent qu'imaginaire : & sa fureur estoit si enragée, que pour la faute d'vn seul, il faisoit exterminer toute vne famille, enueloppant les innocens dans le supplice des criminels. Vn iour

il enuoya vn courrier dans la Prouince voisine, qui est celle de Xensi. Celuy-cy, se voyant hors de la puissance du Tyran, ne voulut point retourner: mais ce Barbare, afin de se venger, ruina tout le Païs qui estoit aux enuirons de la place où ce courrier faisoit sa demeure. Vn certain bourreau qu'il aymoit passionnément, à cause qu'il estoit inhumain & cruel comme luy, estant mort d'vne maladie, il fit appeller le Medecin qui l'auoit traité, & le fit mourir, auec cent autres personnes de la mesme profession.

Il faisoit le complaisant auec ses soldats, s'abbaissant à ioüer auec eux, & manger à leur table; il leur donnoit mesme quelquefois des presens de sa main, pour les recompenser des belles actions qu'ils auoient faites; & cela le rendoit aimable à ses troupes; mais pourtant il ne laissoit pas d'en faire tuer souuent en sa presence, pour les moindres fautes. Il deschargeoit principalement sa rage sur ceux qui estoient de Suchuen, ayant conceu vne haine horrible contre les peuples de cette Prouince, à cause qu'il pensoit qu'ils portoient auec impatience le ioug de sa domination. Enfin, les actions, qu'il faisoit en public, se terminoient presque toûjours par quelque funeste catastrophe. Qu'vn soldat ne fust pas bien vestu, ou n'eust pas la demarche fiere & guerriere, il le faisoit massacrer sans attendre plus long-temps. Vn iour il y en eût vn, qui tesmoigna à ses camarades, que le vestement de soye que ce Tyran luy auoit donné, ne luy plaisoit pas; cela luy fut rapporté par des espions, dont il auoit grand nombre, comme vn homme qui se défioit de tout, aussi-tost il fit tailler en pieces tout le Regiment où ce soldat estoit enroollé, quoy que ce fût vn corps de deux mille hommes. Dans la Capitale où il auoit pris le nom de Roy, & estably sa Cour; il y auoit plus de six cens Officiers de longue robe: il en fit mourir si grand nombre, pour des raisons de nulle consequence, qu'il n'en restoit pas vingt au bout de trois ans. Il fit escorcher tout vif le souuerain Magistrat, qui iugeoit des affaires de la Milice, à cause qu'il auoit permis à vn Mandarin Chinois de sortir de la ville pour aller en sa maison qui estoit à la Campagne.

Il auoit dans sa Cour cinq mille Eunuques à son seruice. Vn de ces mal-heureux, qui appartenoient auparauant aux Princes

de

de la Famille Royale, lesquels ce Tyran auoit fait mourir, l'ayans appellé par son nom de Changhiencung, au lieu de l'appeller Roy, il les fit tous égorger.

Auparauant qu'il commençast à desoler la Prouince de Suchuen, les Sacrificateurs des faux-Dieux y susciterent vne rude persecution à nos Peres qui instruisoient les peuples ; mais cette tempeste s'estant à la fin changée en vne douce bonace, les Predicateurs de l'Euangile exercerent leurs fonctions paisiblement. Le principal auteur de cette persecution, qui estoit vn des plus considerables des Prestres des Idoles, ayant parlé contre ce Tyran, fut pris, amené deuant luy, & massacré en sa presence. Les Peres qui parloient alors à ce monstre, ayans appris de Iesus-Christ qu'il faut rendre le bien pour le mal, eussent tasché de sauuer la vie à leur Persecuteur ; mais ils connoissoient le naturel de cet homme impitoyable, qui au lieu d'estre touché des prieres, qu'on luy faisoit pour ceux qui l'auoient offencé, s'irritoit dauantage, & faisoit mourir l'intercesseur auec le coûpable. Ce n'est pas que ce monstre n'eust quelque bonté pour les Iesuites, à cause qu'ils estoient estrangers ; & n'en fist estat, à cause de leur science qu'il auoit connuë dans la conuersation ; mais cela n'empeschoit pas que les Peres ne creussent aller à la mort, toutes les fois qu'il les appelloit à son Palais. Et en effet, il auoit resolu dans trois rencontres de les faire mourir ; mais Dieu les conserua toûjours, pour la publication de la saincte Foy, comme nous le verrons apres dans vn exemple assez illustre. Il entretenoit souuent les Peres de la grandeur de nostre Religion, & parloit de son excellence en termes si propres & en apparence auec des sentimens d'vne veneration si profonde, qu'on eust assuré, à ne iuger que par ses discours, qu'il estoit vn Chrestien tres-bien instruit des mysteres de la Foy. Et certes, il auoit de belles connoissances, qu'il tiroit des liures imprimez, où les maximes de la Religion Chrestienne sont expliquées en langue Chinoise : mais ces lumieres ne seruoient qu'à le rendre plus criminel, puis qu'il connoissoit la volonté de son Seigneur, & qu'il la mesprisoit. Vn iour il se vantoit en la presence des Peres, comme d'vne belle action, d'auoir fait mourir vingt mille Prestres d'Idoles, & leur disoit,

diſoit, que ces infortunez leur auoient voulu oſter la vie, mais que Tien-Sun, c'eſt ainſi qu'on appelle en Chinois le Roy du Ciel, l'auoit enuoyé pour les exterminer. Il les aſſûroit auſſi qu'apres qu'il ſe ſeroit rendu maiſtre de tout l'Empire, il feroit baſtir vn temple ſuperbe, deſtiné au culte du vray Dieu. Il eſt certain que les baſtimens, qu'il a fait conſtruire, ſont parfaitement acheuez, & qu'il auoit de grandes idées: mais il a ſoüillé ordinairement ces beaux ouurages du ſang des ouuriers qu'il faiſoit maſſacrer ſans pitié, lors qu'il remarquoit le moindre defaut dans leur trauail. Entre la Prouince de Suchuen & celle de Xenſi, il y a vne place qu'on nomme Hanchung, qui eſt la clef des deux Prouinces, à cauſe de ſa ſituation auantageuſe, & des fortifications que l'induſtrie des hommes auoit aiouſtées à l'aſſiete naturelle de cette ville qui eſt de la Prouince de Xenſi. Voyant donc que, par la priſe de cette place, il s'ouuriroit le chemin à la conqueſte de toutes les autres, il y enuoya l'an 1645. vne armée de cent quatre-vingts mille hommes, qui eſtoient tous ſoldats de la Prouince de Suchuen: mais les aſſiegez firent ſi bien leur deuoir, que le ſiege ſemblant trop long à cette armée, quarante mille hommes ſe ſeparerent des autres, & ſe rendirent dans la ville; ſi bien que le reſte fut obligé de retourner ſans auoir rien executé. Le Tyran fremiſſant de rage de voir que les efforts de cette puiſſante armée auoient eſté entierement inutiles, ſepara de ſes troupes tous ceux qui eſtoient de retour, & les fit tailler en pieces, comme des Rebelles. Cette boucherie dura quatre iours entiers: pendant laquelle il en fit eſcorcher pluſieurs de telle ſorte, qu'il ne laiſſoit que la teſte iointe à la peau du corps, laquelle il faiſoit remplir de paille, & puis enuoyoit ces reſtes ſanglans à diuerſes villes de ce Gouuernement, dans leſquelles les Soldats auoient pris naiſſance, afin qu'vn ſpectacle ſi horrible rempliſt de terreur tous les eſprits. Depuis ce temps-là, il conceut vne haine ſi opiniaſtre contre ces peuples, que ſa rage ne pût iamais eſtre aſſouuie par aucune vengeance. Cette fureur enragée du Tyran contraignoit pluſieurs perſonnes de prendre les armes, pour ſe deffendre de ſes outrages; mais comme ils n'eſtoient pas aguerris, & n'auoient point de Chefs pour les commander, ils eſtoient

aiſément diſſipez par les forces de ce voleur. Les plus ſages abandonnerent les villes, & ſe retirerent dans les montagnes, où ils ont eſté à couuert des malheurs qui ont enueloppé tous ceux qui n'auoient pas cherché leur azile dans la ſolitude.

Apres cela, il fit auertir tous ceux qui eſtudioient, afin d'eſtre receus aux degrez, qu'ils ſe vinſſent preſenter à l'examen ordinaire, promettant de donner des charges d'importance à ceux qui ſeroient iugez les plus capables. La paſſion que les Chinois ont pour ces offices, les aueugla tellement, que ne reconnoiſſans pas l'artifice de ce Tyran, ils s'aſſemblerent au nombre d'enuiron dix-huit mille dans le College de la ville, où ce voleur les fit tous maſſacrer, diſant qu'ils troubloient l'Eſtat par leurs ſophiſmes, & donnoient aux peuples des penſées de reuolte. Lors qu'il auoit deſtiné à la mort quelques Gouuerneurs, auant que de les faire executer, il proſtituoit leurs femmes, & puis les faiſoit mourir auec leurs maris, ſi bien que ces Dames pour euiter ce deshonneur, ſe tuoient elles-meſmes. Ces cruautez me font horreur, & toutefois plus i'auance, plus i'en trouue de monſtrueuſes : & meſme de peur d'offenſer la pudeur, ie ſuis obligé de paſſer ſous ſilence beaucoup de ſes meſchantez. C'eſtoit peu à ce barbare, de faire maſſacrer ſans pitié les enfans pendus à la mammelle, & ceux qui n'ont pas encore la connoiſſance du mal, quoy qu'ils ſoient vn peu plus auancez en âge : les filles que la foibleſſe de leur ſexe ſemble garentir de l'épée du victorieux ; & les femmes enceintes, qui par la conſideration du fruit qu'elles portent, deuroient eſtre inuiolables aux plus cruels. Il falloit, pour contenter ſon naturel de Tygre, quelque ſpectacle encore plus horrible. Eſtant donc obligé de ſe mettre en campagne, parce que les Tartares paroiſſoient dans la Prouince de Xenſi ; il crût que pour aſſûrer ſa puiſſance il falloit exterminer tous ceux qui reſtoient dans la Prouince de Suchuen, excepté les peuples qui tirent du coſté de Banopheli, leſquels il eſpargna pour vn temps, afin que ſon armée qui deuoit paſſer par cette contrée, y pût ſubſiſter : mais leur mort n'eſtoit pas moins aſſûrée : car ſon deſſein eſtoit de les traiter comme les autres, apres le paſſage de ſes troupes. Il fit donc

prendre

prendre d'abord dans la Capitale, six cens mille personnes de tout âge & de tout sexe, & les fit mettre aux fers par son armée, dont il auoit fait entrer vne partie dans la ville. En suite, il monta à cheual, & passa au trauers de cette multitude prodigieuse de miserables, qui tascherent de le fléchir par des cris les plus lamentables du monde, se iettans à genoux, & le prians par sa qualité de Roy & de Seigneur, de pardonner à ses pauures suiets. Vn spectacle si triste commençant à l'attendrir, il s'arresta vn peu; mais aussi-tost apres sa cruauté l'emportant pardessus tous les sentimens d'humanité, dont la nature laisse toûjours quelque trace dans l'ame des plus barbares, il prononça tout haut l'arrest de leur mort, disant à ses bourreaux, qu'il vouloit absolument qu'on égorgeast tous ces Rebelles. En effect, le mesme iour, ayans esté conduits hors de la ville, on les massacra tous en la presence de ce Tyran impitoyable. Nos Peres voulans sauuer leurs domestiques, quoy qu'ils sçeussent le danger auquel ils s'exposoient, luy allerent demander grace pour leurs seruiteurs, laquelle il leur accorda, au grand estonnement de tout le monde. Au mesme temps donc que l'on faisoit sortir ces pauures victimes par deux differentes portes de la ville, vn Iesuite se tint à la premiere, & l'autre s'arresta à la seconde, afin de retirer des mains des executeurs, ceux dont ils auoient obtenu la vie. Mais la prouidence de Dieu les auoit amenez là, principalement pour le salut d'vne infinité d'enfans, que les bourreaux ne refusoient pas aux Peres, lors qu'ils les demandoient pour les baptiser: si bien que la cruauté de ce Tyran seruit au bon-heur de ces petits Anges, comme la rage d'Herode seruit autrefois à la gloire & à la felicité des Innocens. Et nous pouuons remarquer en cette rencontre combien Dieu est admirable dans la predestination de ses Saints.

Le carnage fut si horrible, que le sang que respandirent les bourreaux, enfla la riuiere de Kian qui passe au pied des murailles de la ville; & en suite l'on ietta les corps morts dans le courant du fleuue, afin qu'estans portez par l'impetuosité de l'eau iusqu'aux autres villes, elles reconnussent le traittement qu'elles deuoient attendre. La crainte que les peuples conceurent en voyant flotter

ces corps sur la riuiere, fut suiuie des mal-heurs qu'ils auoient apprehendés. Car ce Voleur, ayant partagé ses troupes en diuers corps, les enuoya dans toutes les villes pour y faire la mesme execution : en telle sorte qu'il fit presque vne solitude d'vne des Prouinces les plus peuplées de la Chine.

Dans toutes les villes de ce Royaume, il y a vn champ destiné aux exercices de la milice, ce fut dans celuy qui est auprés de Chingtu, qu'ayant assemblé toute son armée, il la harangua de cette sorte. *Soldats, i'espere qu'ayant donné la chasse aux Tartares, ie conquesteray par vostre courage l'Empire de tout l'Vniuers; mais i'estime que pour l'execution de ce grand dessein il faut que nos troupes soient moins pesantes. Ie vous ay donné l'exemple de ce qu'il faut faire, ayant coulé à fond mes soixante nauires chargez d'argent, que ie retireray du fleuue Kian, lors que ie me seray rendu maistre de l'Empire, afin de vous distribuer ces tresors, que ie n'ay amassé que pour recompenser vos seruices. Il y a encore vne chose dans nos troupes, qui nous donnera beaucoup d'embarras, ce sont les femmes qui suiuent le camp. Monstrez en cette rencontre, que vous n'auez pas moins de prudence que de courage, considerans que lors que nous aurons conquesté la Chine, les plus belles personnes du monde seront en vostre puissance. Quoy que ie puisse en qualité de vostre General pretendre quelque auantage sur les autres, ie veux commencer le premier.* Ayant dit cela, il fit venir trois cens ieunes filles parfaitement belles, que cét infame auoit choisi pour assouuir sa brutalité, & n'en reseruant que vingt, pour seruir aux trois Reynes, il commanda que les autres deux cent quatre-vingts fussent égorgées en sa presence. Les soldats ayans suiuy le commandement & l'exemple du General, massacrerent impitoyablement vne infinité de femmes & de filles.

Enfin, lors que ce monstre vid qu'il n'y auoit presque plus personne sur qui il pust descharger sa rage, il se mit à faire abattre les arbres, de peur qu'on n'en cueillist les fruits, & à renuerser les maisons & les villes, afin de contenter la furieuse passion qu'il auoit de faire du mal. Il auoit mis en asseurance ses thresors, enfonçant dans le grand fleuue les vaisseaux qui en estoient chargez, & faisant mourir les matelots, lesquels il auoit employé à

cela,

cela, de peur qu'ils ne decouuriſſent ſon ſecret. Il ſemble qu'vne paſſion ſi ardante pour les richeſſes l'obligeoit à conſeruer le ſuperbe & magnifique Palais qu'il auoit baſty luy-meſme dans la Capitale : toutefois il y mit le feu;& la flamme eſtant portée aux autres maiſons de la ville, produiſit vn funeſte embraſement. Enfin, ayant purifié ſes troupes ; car c'eſt ainſi qu'il parloit, on ſe met en campagne, & dans la marche, l'armée tuë tous ceux qui ſe rencontrent ſur le chemin. Ceux d'entre les ſoldats qui s'auançoient vn peu trop deuant les autres,ou ceux qui ne pouuoient ſuiure à cauſe de la laſſitude & de la maladie, receuoient le meſme traitement par les ordres de ce monſtre impitoyable, qui, pour excuſer la cruauté qu'il exerçoit ſur les malades, diſoit que c'eſtoit vne action de pieté, de ne les laiſſer point languir dans vn Pays ruyné. Ie paſſe toutes les autres inhumanitez de ce monſtre, pour venir à la Cataſtrophe.

A peine auoit-il mis le pied dans la Prouince de Xenſi, qu'vn des Oncles de l'Empereur marcha droit à luy, auec vn corps de cinq mille hommes, faiſant ſuiure le reſte des troupes qu'il commandoit. La couſtume des Tartares eſtant de détacher du gros de leur Armée quelques Caualiers, pour aller apprendre des nouuelles ; ce General en auoit enuoyé cinq, leſquels furent rencontrez par ceux auſquels Changhiencun auoit donné ordre de battre la campagne. Auſſi-toſt ils rebrouſſent chemin, & viennent auertir le Voleur, que les Coureurs de l'ennemy auoient paru : mais luy ſe prit à les railler, demandant ſi les Tartares auoient des aiſles pour voler. Il auoit pour lors fait venir deuant luy quantité de perſonnes deſtinées à la mort, & entre les autres, deux Ieſuites, auſquels il vouloit oſter la vie, parce qu'ils luy auoient demandé permiſſion de retourner dans la Prouince de Suchuen, dont ils auoient entrepris d'inſtruire les peuples ; mais la mort inopinée de ce Barbare déliura ces Peres du danger où ils eſtoient. Car les principaux Chefs de l'armée entrans dans ſa Tente, luy viennent dire que c'eſtoit tout de bon que l'ennemy paroiſſoit: & comme il eſtoit genereux, il ſort ſans caſque & ſans cuiraſſe, & ne prenant qu'vne lance, s'auance hors du camp, auec vne petite troupe de Caualiers, pour aller reconnoiſtre l'ennemy. Les

cinq coureurs Tartares eſtans venu fondre ſur luy : auec vne incroyable promptitude, le premier jauelot qui fut lancé, perça le cœur de ce Tyran, & par vn coup eſgalement fauorable aux Chinois & aux Tartares, oſta la vie à celuy qui ſembloit ne la vouloir laiſſer à perſonne. Le General eſtant renuerſé par terre, l'armée des Tartares ſuruenant, mit ſans difficulté les ennemis en déroute, dont les vns ſe ſauuerent à la fuite : pluſieurs ſe rendirent aux victorieux, & les autres furent taillez en pieces. En ſuitte, les Tartares entrerent dans la Prouince de Suchuen, où ils furent receus par le peuple qui y reſtoit, non pas comme des ennemis, mais pluſtoſt comme des liberateurs. Ainſi cette Prouince qui eſt frontiere du Royaume de Tibet, & qui tire plus vers l'Occident, qu'aucun autre Pays de la Chine, fut reduitte ſous la puiſſance des Tartares.

Leur General qui eſtoit, comme nous auons déja dit, vn des Oncles du Roy, ayant eſtably des Gouuerneurs dans les places, pour commander les Garniſons, & donné ordre à toutes les affaires de la Prouince, ſe preparoit à retourner à la Cour, lors que les deux Peres de noſtre Compagnie, que le voleur auoit voulu faire mourir, ayans eſté mis en liberté, demanderent aux victorieux permiſſion de demeurer dans la Prouince de Suchuen : mais ils furent refuſez, cét Oncle de l'Empereur voulant qu'ils vinſſent à la Cour de ſon Neveu, où ie les laiſſay l'an mil ſix cens cinquante.

Au reſte ce General, apres auoir remporté vne victoire de cette importance, ayant eſté tres-mal receu de ſon Frere Amauang, trouua la mort, où il n'auoit ſuiet d'attendre que des triomphes. Car les grandes fatigues d'vn voyage de pluſieurs mois, ayans diminué ſes troupes, on l'accuſa du peu de ſoin qu'il auoit eu de ſon armée ; ce qu'il ne pût ſouffrir ſans faire éclatter ſa colere, ſi bien que par dépit il ietta ſon bonnet par terre, qui eſt parmy les Tartares la marque d'vne furieuſe indignation. En ſuitte, il fut reſolu qu'on l'enfermeroit dans Caociang, qui eſt la priſon où les Empereurs Chinois faiſoient mettre les Princes du Sang, lors qu'ils eſtoient tombez dans quelque faute. Ce Prince qui eſtoit vrayement genereux, & qui ne meritoit pas

pas d'experimenter la rigueur d'vn ſort ſi funeſte, ne voulant pas eſtre le premier des Tartares à ſouffrir cette ignominie, s'eſtrangla dans ſon Palais. Quelques-vns ont dit qu'Amauang touché de jalouſie, auoit pouſſé à bout ſon frere; mais il eſt plus probable qu'Amauang n'vſa de cette rigueur enuers luy, qu'à cauſe qu'il apprehendoit qu'ayant le naturel trop ardent, il ne troublaſt l'Empire.

Mais il eſt temps de finir cette narration, dans laquelle i'ay rapporté ce que les Tartares ont fait iuſqu'au commencement de l'an 1651. Car alors ie ſortis de la Chine par ordre de mes Superieurs, afin de m'embarquer pour paſſer en Europe. Ie puis bien dire qu'il y a vne choſe admirable dans cette Hiſtoire, qui eſt que les Tartares ont conqueſté en ſept ans douze Prouinces de la Chine, le Pays de Leaotung, & le Royaume de Corée, qui ont vne eſtenduë ſi prodigieuſe, qu'il ſemble qu'vne armée auroit peine à les parcourir en ſi peu de temps. Pour ce qui regarde les euenemens, qui ſont arriuez depuis que ie me ſuis embarqué, ie les feray ſçauoir quand ie ſeray de retour à la Chine, ou lors que nos Peres, qui y ſont encore, m'auront appris la fin ou la continuation de cette guerre.

La premiere edition de cette Hiſtoire eſtant acheuée, ie m'en allay à Amſterdam, pour y imprimer l'Atlas de la Chine. C'eſt là que i'ay receu les nouuelles, dont i'augmente la ſeconde impreſſion de ce Liure, Afin de tenir la parole que i'auois donnée dans la premiere, de faire part au public de ce i'apprendrois, touchant les euenemens qui auroient ſuiuy ma ſortie de cét Empire. Voicy donc les choſes les plus conſiderables, que i'ay tirées des Lettres, que nos Peres m'ont écrites de diuers endroits de la Chine.

Apres la mort d'Amauang, le ieune Nunchi dont il auoit eſté tuteur, ayant pris le maniement des affaires auſſi-toſt qu'il eut eſté Couronné, les deſſeins cachez & les ſecrettes pratiques qu'auoit formées cét Oncle de l'Empereur durant ſa Regence, furent découuertes. Le Prince voulant eſtablir ſon authorité, par vne iuſte & ſeuere punition des crimes de ſon Oncle, fit abattre le Tombeau qu'on luy auoit dreſſé, dont la ſtructure eſtoit tres-belle: Et apres qu'on en eut tiré ſon corps, commanda qu'on luy

coupaſt

coupast la teste, & que l'on luy fist tous les outrages, que l'on fait ordinairement aux personnes les plus criminelles. La colere de l'Empereur n'éclata pas seulement contre son Oncle, mais il en fit encore sentir les effects aux Seigneurs, qui auoient eu le plus de part à sa confidence. Entre ceux qui furent recherchez le Colao Fung, qui possede la premiere charge de l'Empire, est le plus considerable : mais son innocence ayant esté reconnuë, sa disgrace n'a seruy qu'à luy faire reprendre auec plus d'honneur le rang qu'il tenoit auant cét orage. Peut estre que Dieu, en protegeant l'innocence de ce Colao, a voulu recompenser l'inclination qu'il a pour ceux qui preschent l'Euangile ; quoy qu'il n'ait pas encore embrassé la Religion Chrestienne.

Ce fut en ce mesme temps que les nopces de l'Empereur Nunchi, & de la fille du Roy de la Tartarie Occidentale furent celebrées, auec vne pompe & vne magnificence égale à la condition des personnes qui se marioient. Les Tartares qui auoient conduit la Princesse, suiuans le genie de leur nation, firent paroistre vne infinité de soldats, d'armes, & de cheuaux qu'ils auoient amenez de leur pays en si grand nombre, que l'on ne pouuoit pas le compter. Pour moy i'ay veu arriuer en vne seule fois quatre-vingts mille cheuaux, que les Tartares de l'Occident venoient presenter à ceux qui sont maistres de la Chine.

Cette puissance leur a facilité la conqueste des Prouinces, où Iunlié faisoit encore quelque resistance. Car ils se sont rendus maistres absolus de toute la Prouince de Kanton & de celle de Kansi : de sorte que le mal-heureux Roy de la Chine, lequel ils en ont chassé, n'ayant plus aucune retraitte dans ce grand Royaume, s'est arresté sur les frontieres de Tunquin. Le P. Kunha m'écrit de la Prouince de Fokién, que ce Roy ne se croyant pas en asseurance sur terre, est monté sur mer de peur de tomber entre les mains de ses ennemis.

Durant la conqueste de la Prouince de Kansi, le Colao Thomas Ciu fut pris par les Tartares, qui tascherent par toute sorte de moyens de luy faire prendre party dans leurs troupes : Mais ce Seigneur, qui estoit vrayement Chrestien, ayma mieux perdre la vie que la fidelité. Il eut donc la teste tranchée par l'ordre des

victorieux,

victorieux ; qui n'ont pas laissé de l'honorer apres sa mort, en luy faisant dresser vn superbe Mausolée.

Dans la Prouince de Suchuen, qui a esté si cruellement desolée par les rauages de Kanghiencun, & depuis reduitte sous l'obeyssance des Tartares, il y a maintenant de grands troubles, causez par ceux qui ont de la peine à souffrir la domination estrangere. Mais les remuëmens de Fokien ont esté encore bien plus cõsiderables; Quesing fils du fameux Pirate Kinquilun ayant mis à terre vne puissante armée, laquelle a obligé les Tartares de se tenir à couuert dans les meilleures places de la Prouince;sans oser se mettre en campagne,afin d'arrester les courses de leur ennemy. Le General Tartare qui a esté enuoyé de Pequim contre ces troupes, s'est seruy d'artifice, pour les defaire auecque plus de facilité. Il commanda donc à vne partie de ses gens, qui s'auancerent vers l'ennemy, de se mettre en fuitte apres auoir commencé le combat, afin de l'attirer dans le piege. Il auoit dressé son embuscade derriere vne montagne qui faisoit vne vallée capable de tenir grand nombre de caualerie. Les Chinois poursuiuans le Tartare qui fuyoit, ne manquerent pas de donner dans le piege, & le desir de vaincre les ayant emportés vn peu trop loin du fleuue Chang,où étoit toute leur flotte preste à les secourir au besoin, ils se virent tout à coup inuestis de la Caualerie ennemie, qui leur ayant coupé le chemin par où ils pouuoient retourner à leurs vaisseau les defit & les tailla tous en piece. Le carnage fut grand & il y demeura ou morts ou prisonniers quatre vingt mille hommes. Il n'est pas croyable combien cette perte toucha sensiblement Quesing, qui fut obligé de voir de son bord toute cette sanglante defaite des siens,sans leur pouuoir porter aucun secours. On dit pourtant, qu'il ne perdit pas tout à fait cœur ; mais que s'étant plaint tout haut de la fortune infidelle & marastre, qui l'auoit toûjours traitté trop cruellement, il protesta de n'en demeurer pas là ; de tenter encore vne fois le combat : apres quoy s'il venoit à estre vaincu; il se feroit raser à la mode des Tartares.

Voilà ce qu'on a sceu de plus remarquable de cette guerre des Tartares contre la Chine pour ce qui est de la Religion, les dernieres lettres de ce pays apprennent, que l'exercice en étoit ex-

trémement libre, que les Peres étoient mieux venus que iamais aupres du Tartare, qui n'auoit pas ſeulement conſerué les anciennes Egliſes des Chreſtiens & donné pouuoir d'en baſtir des nouuelles; mais qui auoit meſme contribué liberalement à les faire baſtir. Tant il eſt vray que la douce & ſage prouidence de Dieu tire ſouuent le bien des plus grand maux.

FIN.

EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR Lettres patentes du Roy, données à Paris le dernier Mars, mil ſix cens ſoixante-ſix. Et Signé, BEGVIN, il eſt permis à Sebaſtien Mabre-Cramoiſy Imprimeur de Sa Majeſté, d'imprimer durant dix années, de telle maniere qu'il voudra, *l'Hiſtoire vniuerſelle de la Chine, par le* P. ALVAREZ SEMEDO, auec augmentation. Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes d'imprimer cette Hiſtoire, ſous les peines portées par leſdites Lettres.

Régiſtré ſur le Liure de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 6. Avril mil ſix cens ſoixante-ſix. Signé, S. PIGET, Syndic.

Et ledit Mabre-Cramoiſy Marchand Libraire de Paris, a cedé le Priuilege cy-deſſus, à Hieroſme Proſt Marchand Libraire de Lyon, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 20. May 1667.

abillier

